UNIVERSITE PARIS-EST

ECOLE DOCTORALE ETE DEPARTEMENT CULTURE ET SOCIETE N°416

THESE DE DOCTORAT
PHILOSOPHIE PRATIQUE

Marie GARRIGUE-ABGRALL

Présence du jeune enfant
Evénement philosophique, source de questionnement éthique

Thèse dirigée par Dominique FOLSCHEID
Soutenue le 10 décembre 2009

JURY

Professeur Bernard GOLSE Rapporteur
Professeur Pierre MAGNARD Rapporteur
Maître de Conférence Eric FIAT
Professeur Dominique FOLSCHEID
Professeur Jean-Pierre VISIER

Je remercie

Les enfants et leurs parents qui ont inspiré ce travail et auprès desquels j'ai tant appris et apprends encore,
Le Professeur Dominique Folscheid pour son enseignement, son art de la maïeutique, sa bienveillance et son humour,
Eric Fiat pour ses cours si empreints de sensibilité et pour son attention, sa confiance et la poésie de sa présence.
Les professionnels de l'enfance et amis qui m'ont accompagnée dans mes réflexions et dans mes recherches.
William mon Premier Lecteur, pour sa patience infinie.
Françoise, philosophe, présente à mes débuts dans cette voie, avec son sourire, son intelligence et ses encouragements.
Mes compagnes et compagnons étudiants-philosophes pour les échanges stimulants et les doutes partagés dans cette heureuse aventure et plus particulièrement Frédérique pour sa relecture attentive.

Et je dédie ces écrits

à

Mes chers parents,
William et nos chers enfants, Jonathan et Ivan,
Ma nombreuse famille, qui n'est certainement pas pour rien dans cette aventure philosophique,
Et bien sûr à tous les enfants qui m'accompagnent…

Présence du jeune enfant
Evénement philosophique, source de questionnement éthique

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION **13**

PREMIERE PARTIE **19**

LA PRESENCE DE L'ENFANT **19**

CHAPITRE 1 20
LA PRESENCE 20
L'existence *22*
La question de l'être et du temps, émergence et déploiement *24*
« Jeté dans le monde » ou accueilli ? *25*
L'innocence ? *27*
Les enfants abandonnés ou la place du jeune enfant, dans notre société, de saint Vincent de Paul à aujourd'hui *30*
De l'idiotie à l'éveil de la vie psychique *33*
L'apparition de l'enfant comme sujet puis comme sujet du droit *34*
L'importance des soins maternels *37*
CHAPITRE 2 40
LES NOUVEAUX POSSIBLES D'AVOIR UN ENFANT 40
Vouloir des enfants, désir et volonté *40*
Le besoin d'immortalité et la responsabilité *41*
Les nouvelles possibilités d'avoir un enfant *43*
Quand être parent c'est avoir une capacité de don : questions autour de l'adoption *46*
Distinction de la vie naturelle et de la vie humaine *47*
L'accueil de la vie ou l'accueil d'un enfant ? *50*
La vie en suspens ou l'effet des prédictions provisoires *53*
Venir « au monde », l'enfant et le monde sensible *57*
Le présent protecteur et créatif *60*
CHAPITRE 3 63
D'UNE PHILOSOPHIE DE L'EVENEMENT A LA RENCONTRE AVEC L'ENFANT COMME EVENEMENT PHILOSOPHIQUE 63
Temps et événement ou « transformations silencieuses » ? *63*
L'événement, c'est ce qui fait histoire *68*
Les philosophes et la naissance *69*
Des difficultés de l'incarnation *71*
Mouvements du bébé, mouvements de transitions *72*
Naissance du sujet, renaissance de l'absolu ? *74*
Réminiscence, répétition ou reprise ? *75*
« La résolution en marche », quand la préoccupation mène au dévoilement *76*
L'étonnement philosophique dans la rencontre avec l'enfant *77*
La rencontre et la reconnaissance *80*
La contemplation de l'enfant, source de bonheur *87*
CHAPITRE 4 90
CES BEBES QUI NOUS ALERTENT 90
L'accueil du bébé, accueil de « l'être-question » *90*
Le bébé comme étranger, hostis, l'hôte ou l'ennemi ? *91*
Les bébés de l'extrême : étonnement de l'« être-en-question » *92*
La mort de l'enfant comme événement philosophique *94*

Les bébés sont-ils violents ? *95*
Refus de la banalisation de la violence et de sa normalisation *98*
Mythes et contes, rappels des dangers qui menacent l'enfance *100*
Définitions et distinction entre violence et agressivité *101*
Quelles sont les sources de la violence? *106*
L'appétit ou « orexis » chez Aristote *107*
Une source de la violence : le désir chez Platon ? *109*
Les pulsions : Eros et Thanatos *110*
La violence fondamentale *111*
La violence et le mal *113*
De la violence physique au déni de l'intersubjectivité *114*
Violence et langage, violence de l'opinion *115*
La violence de l'amour, « liens de haine, liens d'amour » *117*
L'impossibilité du jeu *120*

DEUXIEME PARTIE 121

LA PUISSANCE CREATRICE DE L'ENFANT, ... 121

L'ENFANT CREATEUR DE LIEN, L'ENFANT UN ETRE DE RELATION ... 121

CHAPITRE 5 122
L'INTERSUBJECTIVITE « ET SI L'HOMME ETAIT LA POUR L'HOMME ? » 122
La puissance créatrice de l'enfant *122*
Le nouveau-né et le visage *122*
Naître avec ou l'intersubjectivité *125*
Temporalités intersubjectives, à la recherche de l'ajustement *126*
L'accueil de la souffrance *128*
Subjectivité et intersubjectivité : l'enfant seul ou l'enfant être-social ? *130*
Naissance des premières relations : interactions, premiers liens et attachement *132*
Les émotions et les affects que suscite le contact du bébé, de l'empathie à la fusion *134*
Sensualité et sensorialité dans les soins de maternage *135*
De l'empire des sens à l'éthique *136*
Ethique du soin : la pudeur chez le très jeune enfant *137*
CHAPITRE 6 139
LES PATHOLOGIES DU LIEN : LIEN ATTAQUE, ENFANT EN SOUFFRANCE 139
Les aléas du lien et leurs conséquences *139*
La place dans la fratrie *140*
Petites violences du quotidien qui participent du déni de l'intersubjectivité *142*
La réalité de la violence est un déséquilibre, une rupture de l'harmonie *144*
« Sans transition » ou l'oubli de la relation *145*
Problématiques du lien dans la transmission des savoirs sur les bébés, conflits de loyauté, théories-écran *146*
L'oubli tragique de l'ignorance ou de la méconnaissance *147*
Les jeunes enfants « déprivés » ou le mal du lien *149*
Les projections parentales sur le bébé : premiers liens d'investissement ou toxicité ? *151*
« L'insociable sociabilité » *152*
CHAPITRE 7 154
VERS L'AMITIE 154
Les premiers pas vers l'amitié *154*
Les fondements de la socialisation *157*

Premiers liens entre enfants, émotions, imitation, coopération *157*
Début d'actions communes *159*
Discours et paroles autour du bébé *161*
La résistance de l'enfance *163*
La beauté et la joie de l'enfance *168*

TROISIEME PARTIE 171

DE L'ADULTE A L'ENFANT, LA MAIN QUI DONNE LE MONDE,..... 171

LA MAIN QUI PREND SOIN 171

CHAPITRE 8 172
LA MAIN, LE TOUCHER, LE TACT ET LA CREATION 172
La main qui donne le monde, la main qui prend soin *172*
La main qui joue et qui apprend, la main qui trace *175*
De la difficulté à poser des limites *178*
Sevrage et socialisation *179*
Les énigmes enfantines et les caprices *180*
« Surmoi archaïque et Surmoi éthique » *182*
Un espace tiers pour les premiers liens et la naissance du sujet *184*
Rituel et protocole *186*
Le bain d'Edith *188*
CHAPITRE 9 191
« LA BIEN-TRAITANCE » OU LE QUESTIONNEMENT ETHIQUE 191
La création d'un concept *191*
La bientraitance institutionnelle s'inscrit dans une filiation *196*
Rappel historique de la maltraitance *198*
Le bien et le mal *199*
L'accompli et l'inaccompli *201*
Au-delà des contraires, le questionnement éthique *202*
La question du mal, le mal et l'enfant *204*
La bientraitance ne serait-elle qu'un discours ? *205*
Différents sens du mot traiter *206*
CHAPITRE 10 208
LE SOIN ET L'EDUCATION DANS LA PETITE ENFANCE 208
La bientraitance s'applique au quotidien dans les soins à l'enfant *209*
L'éducation et la paideia *211*
L'éducation dans la petite enfance, un choix politique *213*
John Locke, philosophe de la petite enfance *215*
Le jeu et les besoins fondamentaux *219*
Les relations enfants/enfants : imitation et socialisation *221*
« L'enfant-enjeu » *222*
Une approche culturelle de la relation parents-enfants *224*
La bien-traitance est d'abord une présence *226*
L'autorité est une composante de la bien-traitance *227*
La responsabilité des spécialistes, experts et professionnels de l'enfance à travers l'histoire récente *228*
CHAPITRE 11 232
LE BIEN DE L'ENFANT 232
De quel bien parle-t-on ? *232*
Pourquoi le bien ? *233*
Le bien s'enseigne-t-il ? *236*

L'empathie et ses dangers *237*
« C'est pour ton bien » ou « la pédagogie noire » *238*
Ethique de la famille ou de la cité ? *240*
CHAPITRE 12 242
DE L'ETHIQUE A LA POLITIQUE 242
Le principe responsabilité pour les générations futures *243*
Du moral au politique ou le risque de la corruption du bien *244*
Quelle Bientraitance pour les professionnels ? *246*
De l'Idéal soignant au soignant « suffisamment bon » *246*
Que serait la bien-traitance ? *247*

QUATRIEME PARTIE 253

POUR UNE ETHIQUE DE L'ACCUEIL DES BEBES ET DE LEURS PARENTS 253

CHAPITRE 13 254
RECHERCHE ET CLINIQUE, OU EST L'ETHIQUE ? 254
Une population vulnérable *255*
L'espace d'accueil, un éthos pour les bébés et leurs parents *257*
Un espace transitionnel entre l'enfant et ses parents pour favoriser leur socialisation. *259*
L'écoute et l'observation *261*
Le partage émotionnel de l'équipe pluridisciplinaire *263*
Le temps différé de l'écoute *263*
L'écoute centrée sur le langage *264*
Quelle éthique de l'écoute et de l'observation ? *265*
Les bienfaits de l'écoute *266*
L'accueil, notion historique et philosophique *268*
Accueil et hospitalité *269*
Aristote : « L'habitude est une seconde nature » *271*
L'éthos dans les lieux d'accueil de la petite enfance, l'habitat et les besoins de l'enfant *273*
Quels sont les critères de qualité d'un mode de garde ? *274*
L'écologie et les bébés, environnement et nourriture, quel éthos ? *275*
Etablir une alliance, un travail basé sur la confiance *276*
La notion de responsabilité selon Levinas *280*
CHAPITRE 14 281
QUESTIONS ETHIQUES A PROPOS DE RECHERCHES SUR LE BEBE 281
Deux expériences problématiques pour les bébés : le visage impassible et la situation étrange *282*
Les paradoxes de l'intersubjectivité : l'inversion des valeurs, la perversion *284*
De la nécessité à aménager les premières séparations des bébés et jeunes enfants d'avec leur mère *286*
Bébé de la science ou bébé de la métaphysique ? *287*
Cruauté et recherche, ou de l'aveuglement par l'intellect *290*
Incidences sur les familles, incidences sur les équipes *293*
Le bébé est-il une personne ? *294*
Souffrance psychique, déclarations et lois *296*
CHAPITRE 15 299
COMMENT L'ETHIQUE VIENT AUX ENFANTS 299
L'éthique de l'accueil *303*

Pour une prévention prévenante *305*
Violence et liberté *308*

CONCLUSION **313**

BIBLIOGRAPHIE **319**

INDEX **333**

INTRODUCTION

La présence d'un bébé, dès la grossesse, est toujours un événement, un surgissement pour lui-même et pour son entourage qui provoque un bouleversement, des turbulences, un dérangement, des émotions, des interrogations et des questions. Il s'agit bien d'un *événement* au sens philosophique du terme qui peut générer suivant les circonstances des situations contingentes, des réactions variées pouvant aller de la violence sous toutes ses formes au ravissement et à l'émerveillement. Or ce qui nous intéresse à travers la philosophie, c'est la question : qu'est-ce qu'un enfant ? Est-elle ou non identique à la question : qu'est-ce que l'homme ? De quelle nature sont les relations qui unissent les adultes aux enfants au-delà des liens biologiques ? Pourquoi le corps sensible de l'enfant est-il aussi sensible à l'affection, à la bienveillance, à l'intention qui anime les gestes de celui qui s'en occupe ? La rencontre avec le bébé, pour ses parents, son entourage et pour nous professionnels peut être une source de l'étonnement philosophique. Mais elle est en même temps une incitation au questionnement éthique. En effet :

> « Dénué de parole, incapable de la station droite, hésitant sur les objets de son intérêt, inapte au calcul de ses bénéfices, insensible à la commune raison, l'enfant est éminemment l'humain parce que sa détresse annonce et promet les possibles. Son regard initial sur l'humanité, qui en fait l'otage de la communauté adulte, est aussi ce qui manifeste à cette dernière le manque d'humanité dont elle souffre et ce qui l'appelle à devenir plus humaine. »[1]

Ainsi se lient injonction éthique et étonnement philosophique ; ce qui nous conduit à aimer la sagesse et le savoir relatifs à la vie humaine. Car si on acquiert la sagesse par le biais de savoirs tirés de l'expérience, inversement les savoirs théoriques peuvent conduire à la sagesse. L'étonnement philosophique, c'est aussi la suspension des préjugés et des illusions, car pourquoi rechercher si on croit savoir ? C'est ce que nous enseigne Socrate avec la maïeutique. Ce sont aussi « les situations limites » qui créent un « appel » vers une « métaphysique joueuse » qui naît de l'expérience, de l'expérimentation avec d'autres semblables et qui a comme élément commun « la raison » source d'une possibilité d'échange universelle.[2]

Notre étude se situe dans le champ de la périnatalité et de la petite enfance. Elle est issue de l'expérience personnelle acquise en tant qu'éducatrice de jeunes enfants au sein d'équipes pluridisciplinaires pendant une vingtaine d'années**.** Nous aborderons des situations cliniques rencontrées d'une part en pédiatrie, d'autre part dans un lieu de prévention et de soins des troubles de la relation précoce pour les enfants de la naissance à trois ans avec leurs parents et pour les futurs parents. Il s'agit d'institutions consacrées aux enfants et accordant une place importante à leur famille. Chaque lieu qui accueille des jeunes enfants est unique, mais tous conjuguent avec plus ou moins de bonheur et de compétence des ingrédients que l'on retrouve et qui font la spécificité et le socle commun des professions de la petite enfance. A travers ces deux expériences professionnelles nous tenterons de dégager ces points communs qui sont du domaine de la prévention mais aussi du domaine de la prévenance.

---

[1]. Jean-François Lyotard*, L'inhumain. Causerie sur le temps*, Paris, Galilée, 1988, p.11-12.

[2]. Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la philosophie de l'existence ?* Rivages poche / Petite Bibliothèque, Paris, Payot, 2002, p. 34.

C'est donc là que commence notre recherche, alimentée aussi par de nombreux échanges avec des professionnels de la petite enfance. Notre action est centrée sur le bébé, mais comme le dit Winnicott : « un bébé sans sa mère ça n'existe pas ». C'est pourquoi ses parents sont toujours pris en compte comme partenaires indispensables et privilégiés. Dès le stade prénatal, nous sommes mis à contribution pour préparer la venue de l'enfant et soutenir les parents qui vivent des grossesses de plus en plus anxiogènes, suite aux multiples examens de dépistage en tout genre de maladies et malformations. Ces angoisses générées par un souci d'atténuer la souffrance (de qui ?) et le choc de rencontres insolites ne sont pas toujours sans conséquences, au point de venir parfois entraver l'investissement de l'enfant à la naissance.

Et cependant, même quand l'enfant est attendu, désiré, aimé, il crée toujours la surprise de l'altérité, « de la violence qui fait effraction » comme le dit Levinas[3]. Une fois là, existant, il a en lui cet appétit de vivre[4], cet effort pour persévérer dans l'être[5] et ce besoin d'être aimé, qui appellent en retour une exigence éthique de la part des humains qui l'entourent. C'est pourquoi l'accueil de cette altérité nécessite parfois des aménagements, des rencontres de soutien, tant elle peut désemparer, éprouver et même terrifier.

> « Peut-on réellement parler d'altérité, qu'elle soit seulement dite ou perçue, sans que la pensée ne soit un instant éprouvée par cet acte ? Or d'habitude elle n'est pas éprouvée, pas le moins du monde. Elle pense « l'autre », (l'hôte), souverainement et passe à l'examen d'une autre question. Quelquefois pourtant et Levinas en a si bien parlé, elle se laisse désemparer. L'un des noms de ce désemparement en philosophie, c'est l'étonnement. Mais l'étonnement nous tourne vers ce moment où l'effroi cède devant la mise au pas du familier, découvrant d'autres gués au passage, d'autres empreintes à l'accoutumance.[6]»

Sur une population vulnérable du fait de problèmes sociaux, psychologiques, psychiatriques ou multiples qui combinent plusieurs difficultés, ce surgissement de la responsabilité et des soins à donner à l'enfant dans la continuité, peut avoir des conséquences graves sur son développement. Car le psychisme des parents placés dans ces conditions est alors plus sensible et ils ne peuvent pas toujours répondre aux besoins de leur enfant de façon suffisamment bonne, s'ils se retrouvent seuls. On parle en effet de « transparence psychique »[7] dans la période périnatale et la présence du bébé peut quelquefois entraîner des psychoses puerpérales, des dépressions, des moments de confusion ou bien au contraire provoquer des bouleversements positifs tels que l'épanouissement de chacun, des réconciliations familiales, une recréation et des réaménagements favorables de l'histoire transgénérationnelle. En effet devenir parent implique un changement de statut dans les générations, un changement des rythmes quotidiens liés au nourrissage, au sommeil et aux soins que requiert un nouveau-né, avec la fatigue qui en découle. Mais l'enfant offre aussi par sa venue une chance de sortir des répétitions et une possibilité d'appel à un tiers extérieur. Il a en lui une puissance créatrice immense qui lui permet, par sa présence, d'établir des relations et des liens avec les personnes qui l'entourent. A condition que ces premières rencontres qui se passent en grande partie durant les soins de maternage, s'inscrivent dans la sécurité et la confiance en autrui, à commencer par ses parents. A travers le sens le plus

---

[3]. Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Le Livre de Poche, 1978.
[4]. L'*orexis* aristotélicien, l'appétit.
[5]. Le *conatus essendi* dont parle Spinoza..
[6]. Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre*, De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997, p. 30-34.
[7]. Monique Bydlowski*, La dette de vie, itinéraire psychanalytique de la maternité,* Le fil rouge, Paris, PUF, 2000, p.78.

important, le toucher, nous aborderons l'importance de la main qui porte, qui prend soin, qui donne et qui protège. La main transmet tout un langage, tel que l'intention et la pensée de l'adulte à l'enfant. Elle lui apporte aussi son sentiment d'exister mais elle implique de plus la réciprocité par la spécificité du tact. Ces premières relations entre le bébé et sa mère et avec sa famille sont sensibles et quelquefois extrêmement compliquées et difficiles.

Une éthique de l'accueil suppose une attention particulière à ces personnes fragilisées et un soutien, voire un étayage pour aider à la rencontre et à l'instauration des premiers liens parents-bébés. Elle s'appuie sur les compétences et les ressources du bébé et de ses parents et du réseau petite enfance existant. Elle s'inscrit dans un champ plus large sous le terme de prévention, terme qui contient sa part d'ambiguïté quand elle devient sécuritaire ou totalitaire. En effet, instrumentalisation, manipulation, exploitation, sadisme ou indifférence, négligence, non-respect de l'enfant en tant que sujet ayant une histoire en construction sont autant de risques qui le menacent. D'où la recherche d'une éthique de l'accueil, jamais garantie, qui se rejoue dans chaque rencontre interpersonnelle et dans la présence au quotidien ; une recherche de «bien-traitance » au travers des soins prodigués à l'enfant dans le respect de sa liberté de sujet. Cela passe par la prévention de ce qui peut lui nuire, mais aussi par le souci de lui offrir d'emblée ce qui peut convenir à son bon développement.

Ainsi l'accueil de l'enfant est-il parfois problématique, car ce bébé que l'on rencontre est aussi « l'étranger qui met en question », « l'être question », « l'être en question » dont parle Jacques Derrida dans un texte sur l'hospitalité[8]. Il nous mène à une croisée de chemins parce que chaque enfant rencontré, chaque parent qu'il me fait connaître me concerne, puisque nous avons par la force des choses une humanité en partage[9], lors même qu'il nous lance le défi de « l'inquiétante étrangeté [10]», qu'il peut révéler et provoquer. Prendre soin et éduquer un jeune enfant nous oblige à découvrir le monde commun de la fragilité et de la dépendance comme celui d'une altérité qui nous ramène à un archaïsme parfois terrifiant, qui peut aussi susciter des réactions tout autant archaïques pouvant aller de la maltraitance à la barbarie.

La naissance d'un enfant n'est pas toujours un « heureux événement », c'est pourquoi il nous faut œuvrer à en créer les conditions, ou à les protéger quand elles existent, pour qu'elle tende à le devenir. Mais ce n'est pas toujours possible. C'est pourquoi la qualité des soins et de l'attention prodigués à l'enfant présent est vitale. En effet, quelle attention, quels soins, quelle affection reçoit-il ? Quelles connaissances et valeurs lui transmet-on ? Pour mieux le connaître, à quels types et protocoles de recherche est-il soumis avec ses parents ? La première phrase de la *Métaphysique* d'Aristote est celle-ci : « Tout homme désire naturellement savoir », aussi la philosophie est-elle le propre de l'homme, chercher la vérité de l'être appartient à l'homme. Même quand ses besoins sont satisfaits il ne peut se reposer dans son être et reste inquiet. Son désir outrepasse ses besoins, à commencer par son désir de savoir, ce désir qui conduit l'homme à chercher à dévoiler l'être. Il recherche la vérité*, aléthéia,* le non-voilement, la beauté nue. Le philosophe est l'amant de la vérité, l'homme doit accomplir cet effort pour dévoiler le monde, chercher la vérité du monde. Mais pour savoir, l'homme peut aussi instrumentaliser et objectiver ses semblables et les bébés et

---

[8]. Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre, *op. cit.*, p. 11.

[9]. Térence, (Publius Tententius Afer, -190-159), « *Homo sum ; humani nil a me alienum puto* » : « Je suis un homme et rien de ce qui est humain, je crois, ne m'est étranger » (L'*Héautontimorouménos*, v. 77).

[10]. Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Folio « essais », Paris, Gallimard, 1985 pour la présente édition et traduction, pp. 213-263.

leurs familles peuvent en être les proies. Nous nous interrogerons donc sur le concept de « bientraitance » qui permet d'analyser différentes pratiques autour du bébé.

En effet, pour qu'un bébé entre dans l'*êthos*[11], c'est-à-dire séjourne dans le monde des hommes et non pas dans un simple milieu naturel, un monde culturel donc, empreint de morale et de langage, il faut une éthique de la part de ceux qui s'en occupent, qui découle d'un *éthos*, c'est-à-dire d'habitudes acquises culturellement. La langue grecque associe deux dimensions à l'éthique : l'habitude et l'habitat. Héraclite définit l'*êthos* comme le séjour essentiel de l'homme pensé à partir de l'Être[12].

> « Nous habitons nos habitudes, elles sont notre habitat essentiel, l'éthique est notre lieu essentiel.[13] »

C'est pourquoi les habitudes développant les vertus nous permettant de vivre ensemble une vie bonne s'acquièrent et se transmettent par l'éducation et les relations humaines. Mais il n'y a pas de vertus, de « dispositions acquises au bien », en puissance d'humanité, sans liberté. Car si certains sont naturellement disposés à la vertu et d'autres au vice, « chacun est, dans quelque mesure, responsable de ses habitudes.[14] » Et Aristote ajoute : « Nous avons dit aussi qu'elles dépendaient de nous, qu'elles étaient volontaires et conformes aux prescriptions de la saine raison. [15]»

D'où l'importance d'y réfléchir et de mettre nos habitudes en accord avec ce que nous souhaitons être et vivre et avec ce que nous désirons pour les enfants que nous accueillons. Pour cela, il est nécessaire de tout mettre en œuvre pour développer, protéger et entretenir une relation de confiance avec leurs parents, ce qui ne peut être garanti que dans le cadre d'une éthique comprenant ces deux versants, l'*êthos* et l'*éthos*, qui la constituent. Autrement dit, cette mise au monde de l'enfant ne peut se réaliser qu'au travers d'une exigence éthique incluant le *logos*, l'ordre du symbolique, du langage qui relie et médiatise, du jeu et de l'éducation auquel il participe dans le respect de chacun.

Mais du *conatus* de Spinoza à « l'existence usurpée » dont parle Levinas quelle place reste-t-il pour l'innocence ? En effet, l'enfant dérange, sinon à quoi bon naître ? Hannah Arendt nous dit que la natalité, le commencement de l'homme, nous rappellent qu'il est fait pour « innover ». C'est pourquoi l'enfant incarne dans la condition humaine « l'action[16] ». Aristote lui aussi, à sa manière, à travers le concept de *praxis,* nous rappelle que notre nature d'homme (*phusis*) est notre fin (*télos*) : nous devons nous donner notre forme humaine, nous sommes créateurs de notre humanité. Or chaque enfant qui naît nous place face à ce devoir : que faire de ce nouvel être comment faire et être avec lui pour qu'à son tour il devienne un homme de bien dont le *télos* serait le bonheur[17]? Cela inclut donc tout le processus du soin et de l'éducation du jeune enfant sans lesquels il n'y a pas d'humanité possible. Cela nous oblige aussi à prendre en compte sa formidable capacité à créer des liens autour de lui et à susciter des émotions.

---

[11]. « *êthos*, qui commence par *êta* signifie séjour habituel, aussi caractère, mœurs, auquel se trouve apparenté l'adjectif *êthikos* (*êthike* au féminin, *êthikon* au neutre), que l'on traduit indifféremment en français par « éthique » ou « moral ». », Cours de 1ère année de DESS, Pr. Dominique Folscheid, Marne la Vallée, 2001-2002.

[12]. Héraclite, fragment 119, « *êthos anthropo daimon* », le caractère est le destin (l'esprit, le démon, le lot de vie) de l'homme.

[13]. Dominique Folscheid, *id.,* p. 22-24.

[14]. Aristote *Ethique de Nicomaque*, III, V, 17, Paris, GF Flammarion, 1992, p. 87.

[15]. *Idem*, p. 88.

[16]. Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1961 et 1983, p. 314.

[17]. Aristote *Ethique de Nicomaque*, Paris, Garnier Flammarion, 1992.

Nous reparlerons aussi des violences dans la petite enfance, tant celles qui sont exercées sur les enfants que celles véhiculées et répercutées par eux, nombreuses, de nature et de degré divers. Elles se manifestent sous toutes sortes de formes, tant dans la relation que dans l'absence de relation, dans les soins et l'éducation comme dans leur négligence. Elles sont autant de défis, de réponses en négatif à cette exigence, autant de tentatives de protestation voire de rébellion face à des conduites rigides et mortifères ou à de l'amour difficile. C'est ainsi que nous voyons apparaître, dans différents modes d'accueil, avant l'entrée en maternelle, tels que les crèches et halte-garderies, des enfants de plus en plus jeunes menacés d'exclusion pour « violences ». Ces bébés qui nous alertent sont des révélateurs de situations complexes, parfois catastrophiques, de deuils non résolus, de carences, de violences subies, de troubles non dépistés, qu'il nous faut identifier et comprendre en évitant le piège de la spirale interactive de la violence pour soutenir l'enfant dans son développement, sa relation avec ses parents et son entourage.

D'où cette recherche pour mieux accueillir, comprendre et accompagner dans chaque situation singulière ces très jeunes enfants, quelquefois dits « étranges », « violents », « dysharmoniques » ou « hyperactifs ». Prendre aussi en compte les relations avec leurs parents et leur histoire transgénérationnelle permettra de mieux les soutenir dans leur développement et de réfléchir à une transmission opportune de connaissances et de pratiques. En effet, que dire à ceux qui sont autour du berceau, comment comprendre cet être sans parole, l'*infans* et comment s'adresser à lui ?

Mon métier d'éducatrice de jeunes enfants implique de prendre en compte l'enfant dans sa globalité. De ce fait il concentre des champs forts divers. Ils concernent les soins corporels et psychiques des jeunes enfants, la pédagogie de leur développement avec ce que cela suppose d'apports sensoriels, cognitifs et ludiques. Mais de par le travail accompli avec leurs familles et les équipes pluridisciplinaires ce métier s'inscrit aussi dans le champ culturel et social et aujourd'hui il devient philosophique.

Première partie
La présence de l'enfant

« Le monde est une harmonie de tensions.[18] »

[18]. Héraclite d'Ephèse.

Chapitre 1
La présence

Pour qu'il y ait présence, il faut être, dans un ici et maintenant, présent à quelque chose ou à quelqu'un. La présence suppose une mise en présence, une rencontre. Nous sommes présents à nous-mêmes dès lors que nous existons, grâce à autrui qui nous a conduit à cette conscience d'être et ainsi nous pouvons être présents à autrui ou pour autrui et à ce qui nous entoure. Il y a présence à ce qui nous apparaît, les phénomènes, mais au-delà des phénomènes il y a présence à ce qui est. Ainsi quand nous sommes en présence d'un bébé nous percevons son corps, ses vêtements, sa tenue, ses mouvements, ses cris et ses vocalises, éventuellement son odeur, mais autre chose nous parle en sa présence qui est de l'ordre des émotions, des sentiments, du ressenti, de l'imperceptible et qui va susciter des pensées, des gestes, des affects, des échanges, du mystère. Ceci est de l'ordre de l'impalpable.

> « Si l'on prend le monde comme apparence, il démontre l'existence de quelque chose qui n'est pas qu'apparence[19] »

Si la question du divin peut être sous-jacente à toute présence[20], nous considérerons dans cette recherche la mise en présence de l'enfant avec ses parents, la rencontre de deux altérités dans un temps et un espace donnés et des tiers présents, nous professionnels, témoins ou auteurs de médiations cherchant à faciliter cette rencontre et autres adultes et enfants. Nous n'excluons ni le mystère de ces possibles avènements ni une transcendance, qui de fait nous échappe. Mais nous partageons une volonté commune d'accompagner l'enfant dans la rencontre de son environnement et son entourage dans la rencontre avec l'enfant. Déjà, l'apparence du corps de l'enfant, du bébé, manifeste et communique à ceux qui en sont proches une foule d'informations, mais à l'intérieur du corps la vie avec ses fonctions d'ordre plus primitif est aussi à l'œuvre.

Le nourrisson, comme tout être vivant, est traversé de tensions qui lui viennent tant de l'intérieur du corps que de l'extérieur. Il est à la jonction de ce processus vital interne et de ce qu'il donne à voir dans ses manifestations corporelles et expressions. Mais du fait de son extrême dépendance et de son absence de langage parlé, il attire tout d'abord davantage notre attention sur les difficultés de ces mises en place de fonctions vitales : manger, boire, digérer, respirer, dormir, être éveillé, être compris et satisfait au niveau de ces besoins et des émotions que cela soulève en lui, prémisses de la pensée et des idées.

> « Si l'intérieur devait paraître, nous nous ressemblerions tous.[21] »

Ceci uniquement en référence aux organes et viscères, car il y a bien sûr, une intériorité propre à chacun en lien avec les émotions, les rêves, les pensées et les sentiments. C'est pourquoi il a et il est aussi un visage. Un visage, qui comme le définit Levinas, ne se réduit pas à une figure, mais à une apparence humaine dans toute son universalité et sa singularité, semblable et autre à la fois et qui nous rappelle qu'il n'est

---

[19]. Kant, *Opus Postumum,* éd. Erich Adickes, Berlin, 1920, p. 44.

[20] « Je suis celui qui suis », dit Dieu à Moïse, présence absolue, qui se révèle quand même à un homme. Et Saint Augustin : « […] peut-être le terme d'essence appartient à Dieu seul», Saint Augustin, *De la trinité*, VII, V, 10, p. 539.

[21]. Hannah Arendt, *La vie de l'esprit,* Quadrige, Paris, PUF, 2005, p.50.

pas qu'un être de besoins physiques, car il est aussi essentiellement un être de désir, de communication. Et dès la naissance, (et même avant) il manifeste une vie psychique : il a aussi un besoin vital de relation, de langage, d'amour, d'affection. De nombreuses situations l'ont prouvé et le prouvent encore aujourd'hui. Une expérience ancienne qui s'est révélée cruelle l'a tristement démontré:

On raconte qu'au XIIIe siècle le roi Frédéric II de Hohenstaufen, (1194-1250) qui parlait neuf langues : le latin, le grec, le sicilien, l'arabe, le normand, l'allemand, l'hébreu, le yiddish et le slave, voulut savoir quelle était la langue originelle, « naturelle » de l'humanité. Il pensait que c'était le grec ou le latin, seules langues originelles pures à ses yeux. Il fit donc une expérience : il installa six bébés dans une pouponnière et ordonna à leurs nourrices de les alimenter, les endormir, les baigner, mais sans jamais leur parler, pour qu'ils n'aient aucune influence extérieure. La conclusion fut dramatique : non seulement aucun bébé ne se mit à parler un quelconque langage mais tous les six dépérirent et finirent par mourir.

Ainsi être en présence physiquement ne suffit pas pour vivre, si dans cette mise en présence ne se trouve pas en plus d'une réponse à apporter aux besoins physiologiques de l'enfant une communication affective et un langage. Le lait et le sommeil ne suffisent pas. La communication est aussi un élément indispensable à la vie car l'être humain est un être de relation.

S'interroger sur la présence de l'enfant comme événement philosophique suppose une mise à distance de ce qui se répète inlassablement sous nos yeux, de la confrontation répétée et continue dans le métier que j'exerce avec la rencontre et la succession de très jeunes enfants avec leurs parents, jamais identiques, toujours différents et singuliers. Mais c'est à chaque fois dans un présent particulier qu'à lieu cette rencontre.

> « Il y a en effet dans l'âme ces trois instances et je ne les vois pas ailleurs : un présent relatif au passé, la mémoire, un présent relatif au présent, la perception, un présent relatif au futur, l'attente.[22] »

En tant qu'éducatrices de jeunes enfants, c'est bien de l'enfant « présent » avec toutes ces dimensions et de ses parents dont nous nous occupons dans le cadre de notre profession. La périnatalité et la petite enfance sont des périodes qui concentrent de façon particulièrement intense ces dimensions multiples du présent. En effet, l'enfant qui arrive est le trait d'union entre les générations passées et futures, intégré au corps de la mère pendant la grossesse, dépendant totalement d'elle et de son environnement pendant les premiers mois, se séparant progressivement d'elle au cours de la petite enfance pour se constituer individu à part entière, il n'en restera pas moins attaché pour toujours, de façon plus ou moins heureuse, parfois dramatique avec son *daimon*, son lot de vie, cette histoire antérieure dont il est issu et les rencontres futures qui lui permettront peut-être de tisser sa résilience.

Il est porteur d'espoir, d'attentes, de mandats, de projections, de désir. D'où l'importance de l'accueil des bébés et de leurs parents dans notre société. C'est la question du commencement de la vie de l'être humain tout d'abord et de son existence qu'il apporte en venant au monde et qui se posent avec leur mystère. Ensuite les conditions de cette mise au monde, en relation avec autrui, qui tout en véhiculant des facteurs communs de nécessité vitale sont néanmoins à chaque fois singulières et étonnantes. La diversité de leurs manifestations inscrit néanmoins chaque enfant dans une histoire unique.

---

[22]. Saint Augustin, *Confessions,* (vers 400), livre XI, § XIV, XIII et XX, trad. Fl. Khodoss.

Et parfois cet accueil est difficile car l'enfant qui vient n'est jamais seul, il peut être accompagné de ce que Selma Fraiberg appelait « les fantômes dans la chambre d'enfant », c'est-à-dire tous les personnages liés à des événements traumatiques et non élaborés du passé de ses parents et de ses ancêtres. Fédida, qui s'est occupé de personnes atteintes de psychoses graves, en parle lui aussi en ces termes :

> « Ce qu'on appelle présence n'est pas présence de l'individu, mais dans le sens qui nous occupe ici, une présence de l'ordre de la manifestation des fantômes, des revenants. […] Que la présence comporte des modalités de la manifestation du revenant, sollicitant la revenance. C'est toute la problématique généalogique, transgénérationnelle, d'une mémoire archaïque du transfert. [23]»

Il faut pouvoir affronter cette *revenance* qui peut se manifester par des répétitions dramatiques, pour la transformer et lui ôter son caractère mortifère, les psychiatres et psychologues sont alors des partenaires privilégiés et précieux.

Chaque être humain doit réaliser son humanité qui est à la fois recherche individuelle et inscription ou refus d'inscription dans une tradition commune toujours en évolution.

L'existence

C'est depuis Descartes, que nous pouvons soumettre à notre conscience notre propre existence, notre *être-là* et le monde qui nous entoure, puisque s'il y a de l'existence c'est parce qu'il y a de l'être pour la conscience. Cependant, cela suppose que j'existe d'abord pour autrui, à qui j'apparais et qui me fait prendre conscience de moi-même.

> « Dans ce monde où nous entrons, apparus de nulle part et dont nous disparaissons en direction de nulle part, *Être et Paraître coïncident.* L'existence – c'est-à-dire la faculté de paraître – de la matière inerte, naturelle ou artificielle, stable ou soumise au changement, dépend de la présence d'êtres vivants.[24] »

Toutefois, s'interroger sur l'existence de l'enfant c'est déjà s'interroger sur l'*êthos*. C'est s'interroger sur les valeurs accordées à cette existence et sur l'accueil qui lui est réservé. Si pour Sartre, exister, c'est un mode d'être *pour-soi* qui ouvre sur un univers interne propre à la conscience, c'est aussi *ex-ister* du latin *ex sistere*, « être hors de soi ». Que faisons-nous de cela avec les bébés ?

Si l'existence fait de la réalité un objet de conscience et de la conscience un pouvoir sur la réalité, il y a aussi le pouvoir de concevoir cette existence sans lui donner réalité, ou les moyens de sa réalité en la niant. Alors, l'existence d'autrui avec ses besoins n'est pas reconnue. C'est ce que crient les enfants qui en sont victimes. Et c'est toute la force de ces tout-petits qui se rappellent à nous, par leur formidable résistance, leur incapacité à avoir déjà ce double mouvement, ce double langage de la pensée pervertie qui s'acquiert avec la raison.

Il y a à peine quelques années, on *désirait* un enfant. Quand l'enfant devient un « projet parental », assisté médicalement, trié, on se rapproche dangereusement de la « fabrication » d'un enfant. Ceci laisserait à penser que l'enfant serait d'abord conçu dans l'esprit de toute une équipe, que son essence, son être, déjà défini, précèderait

---

[23]. Jacques André et Pierre Fédida, L'oubli, l'effacement des traces, l'éradication subjective, la disparition, *Humain / Déshumain, La parole de l'œuvre,* pp. 11-124, (Séminaire 2001-2002) Paris, PUF, 2007, p. 74.

[24]. Hannah Arendt, *La vie de l'esprit*, Quadrige, Paris, PUF, 2005, p. 37.

mentalement son existence avérée à la naissance. Le fantasme qui nous inquiète ou qui en exalte certains, selon la position de chacun, mais qui a déjà pris une certaine réalité, serait de pouvoir choisir préalablement les traits physiques, les qualités intellectuelles, le sexe, les gènes les plus intéressants et d'éliminer les potentialités indésirables du futur enfant. C'est techniquement possible et en partie pratiqué. Comme le coupe-papier[25] employé dans la métaphore de Sartre. Or pour Sartre, l'homme existe d'abord et définit son être ou ce qu'il sera essentiellement ensuite, une fois là.

> « Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence, l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait.[26] »

L'homme est fondamentalement libre et responsable de sa liberté. « Il est condamné à être libre » dit encore Sartre. C'est l'un des paradoxes, devant lequel nous mettent les « producteurs » d'enfants, du point de vue sartrien ces enfants n'auraient pas encore d'essence et en même temps ils seraient comme tout être humain caractérisés par une liberté intrinsèque ? Cependant force est de reconnaître que le jeune enfant *est* immédiatement et d'emblée avant même de pouvoir se poser comme existant. Il est pour lui-même et pour autrui, grâce à sa présence au monde et aux soins qu'il reçoit pour vivre. Et comme le précise Hannah Arendt, sa liberté appartient à une transcendance, car de même que l'homme ne s'est pas produit tout seul, (comme il tente de le faire actuellement et illusoirement), il ne s'est pas créé non plus lui-même libre.[27]

Or si son être est déjà le produit de tris et d'éliminations, sa liberté même d'être et d'exister n'est-elle pas entamée ? Ou bien, l'enfant arrivant ainsi au monde, ne rejoindra-t-il pas tous les enfants abîmés dès leur naissance par l'alcool, les maladies, les drogues, les violences et privations endurées par leur mère durant la grossesse et tous ceux dont le potentiel est altéré par d'autres pour une bonne ou mauvaise cause ? Nous n'avons pas de réponse, hormis qu'il n'y a pas de liberté possible sans exister, sans être au monde et que la liberté est constituante de l'être humain. Mais jusque dans quels détails peut-on concevoir et pré-déterminer un enfant ? Il nous semble qu'il y a une limite à cette illusoire puissance sur l'enfant à naître. Les catalogues d'enfants à adopter, avec leurs qualités et les références de leurs parents peu ou très diplômés, suscitent déjà bien des embarras, dans les pays où ils circulent et bien des difficultés dans l'investissement des enfants.

Si les problématiques d'investissement des enfants existent de toutes façons, nous pouvons supposer que ces *pré-formatages*, ces pré-déterminations pèseront sur l'enfant à naître comme certains mandats le font déjà et les compliqueront et en complexifieront le déroulement. Mais nous avons choisi de réfléchir justement à partir d'enfants réels et présents, pour lesquels la vie n'est déjà pas simple, car de toute façon la vie n'est pas simple, même quand tout va bien.

---

[25]. Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme* (1946), « Folio essais », Paris, Gallimard, 1996, p. 29-30.
[26]. *Idem.*
[27]. Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la philosophie de l'existence ?*, Rivages Poche, Petite Bibliothèque, Paris, éditions Payot et Rivages, 2002.

La question de l'être et du temps, émergence et déploiement

La présence de l'enfant provoque des ondes et des remous. Il pose la question ontologique de l'être et celle ontique de son être :

> « Parce que c'est l'être qui est en question, confronté qu'il est aux manières d'être de chaque être. Or cet être ne se manifeste pas physiquement, il ne peut que se penser métaphysiquement et se rencontrer éthiquement […][28]»

Cette question de l'être et de ses manifestations se pose depuis Parménide. Il a été le premier à thématiser « le fait d'être » au VIe siècle avant notre ère. Pour nous, un enfant n'est pas un *étant* parmi d'autres, même s'il est parce qu'il y a en lui de l'être : il respire, il est vivant, il est là, il existe et il a de plus en tant que petit d'homme un statut particulier et privilégié.

En ce qui concerne l'être, pour Parménide : « Il y a de l'être et ne pas être est impossible », de plus, pour lui, « on ne peut pas être plus ou moins, on est ou on n'est pas ». « *To be or not to be, that is the question* » reprendra Shakespeare plus tard dans *Hamlet.*

C'est bien parce que l'enfant est pleinement là, même s'il est prématuré ou imparfait aux yeux de ses parents, qu'il s'impose malgré lui dans le monde, puisqu'il n'est pas, à ma connaissance,[29] à l'initiative de son existence. « Il y a » un enfant et c'est tout le poids du mystère de l'être qui est soudain sous nos yeux. Il est le sujet de notre cheminement de pensée et de notre propos.

Cette idée de l'être et des *étants* qui en sont sa manifestation sera reprise par de nombreux philosophes et sous différents termes dont : le *Dasein*, chez Heidegger, en est une forme d'expression ; cet « être-au-monde », cet « être-là », cet être de l'étant qui se manifeste voilé, caché est aussi dans cet enfant. Si « être est chaque fois être d'un étant [30]», cette existence ne saurait se réduire à un unique processus de subjectivation. Un mystère entoure toujours l'émergence, le point d'origine impensable et inaccessible pour nous de chaque naissance, de chaque arrivée dans le monde, l'épanouissement qui s'ensuit ou pas et son départ. L'être de Parménide n'est pas dans le temps, il se trouve dans un présent permanent « il n'a été, il ne sera, parce qu'il est », le fait d'être est pour lui la preuve qu'il a toujours existé. Il y a des manifestations variées de la vie, mais une unité de l'être, du fait d'être. Le fait d'être est caractérisé par sa nécessité absolue et totale. [31] C'est aussi l'« *il y a* » comme l'exprime Levinas en parlant d'existant et du présent.

> « L'exister sans existant que j'appelle *il y a* est l'endroit où se produira l'hypostase. […] Pour qu'il puisse y avoir un existant dans cet exister anonyme, il faut qu'il y devienne possible un départ de soi et un retour à soi, c'est à dire l'œuvre même de l'identité. » « L'événement de l'hypostase c'est le présent. Le présent part de soi, mieux encore il *est* le départ de soi. [32] »

---

[28]. Dominique Folscheid, « Le nihilisme contemporain et l'éthique : fin de l'homme, fin de l'être ? », conférence du 13 février 2002, *in* DESS éthique médicale et hospitalière, Cours communs 2001-2002, p. 30.

[29]. Françoise Dolto pense, elle, que chaque enfant a choisi son arrivée et ses parents au moment de l'acte sexuel de ceux-ci qui devient alors le moment de sa conception. DVD MK2, N°2, *Dolto psychanalyste.*
D'autres croyances liées à la réincarnation, parlent d'un choix délibéré de renaître ici ou là, avec telle ou telle mission.

[30]. Martin Heidegger, *Etre et Temps*, Paris, éditions Gallimard, 1986, p. 33.

[31]. Conférence sur Parménide, Pr. Nestor-Luis Cordero, CLIO, Paris, 6/02/07.

[32]. Emmanuel Levinas*, Le temps et l'autre*, quadrige, Paris, PUF, 1983, pp. 28-32 et 34-35.

L'enfant sort l'*être* ou l'*il y a* de l'anonymat et de l'impersonnel[33]. En effet, un enfant est là et rien n'est plus pareil. Il faut faire attention à ce qu'on dit, à ce qu'on fait, à lui surtout. « Doucement, l'enfant dort », conscience du sommeil, des besoins primordiaux qui reprennent toute leur importance alors qu'on avait dégagé des temps d'autonomie parfois assez longs entre deux nécessités du corps. Rappel du corps, d'abord, de ses fonctions vitales, au prix de son propre sommeil, de son propre appétit, de ses propres forces. Rappel de l'incarnation. Il agit comme un réveilleur de conscience et comme un support de projections en tout genre.

Mais l'enfant bouscule aussi le temps. Il en vient et il y revient, ou il y entre et d'où vient-il ? Il déplisse le temps. Il en émerge et s'y déploie. Il donne une place différente à chacun rien que par le fait d'être là et cela dès la grossesse et transforme l'identité de ceux qui l'ont mis au monde.

Par cette puissance de bouleversement il peut susciter une joie irrépressible devant l'affirmation de la vie et l'inscription délibérée en elle de ceux qui ont désiré sa venue. Il est alors un signe de force vitale et de confiance, il en est doté par ses parents et acteur de fait, sans l'avoir choisi. Mais il peut à cause de cette même puissance susciter la peur.

« Jeté dans le monde » ou accueilli ?

Sartre comme Heidegger semblent avoir été « jetés dans le monde ». C'est pourquoi cette chute brutale de la condition humaine dans ce monde prendra pour le *Dasein*, l'être-là, la forme la plus dense de l'angoisse. Les bébés en souffrance, en mal d'attention, les bébés secoués, brutalisés, ou abandonnés sursautent et revivent dans leur corps les chutes sans fin dont ils sont les objets.

> « Telle Alice tombant indéfiniment dans son puits sans fond, tout bébé risque de tomber pour toute l'éternité, sans rien trouver à quoi s'accrocher. Nous retrouvons a minima, lors de chaque endormissement, ce que traverse tout bébé. […] L'angoisse de chute semble le prototype d'angoisse la plus archaïque. [34]»

Et pour cause, chronologiquement, ce n'est qu'après avoir traversé, au moment de la naissance, le resserrement angoissant dans le corps de sa mère lors du passage vers le monde extérieur que l'enfant pourra, peut-être, être heureux et joyeux de vivre. L'angoisse est première. Pour que l'enfant soit perçu comme un cadeau d'être, il faut l'accueillir dans le monde et partir de l'existence de l'angoisse :

> « il faut l'angoisse pour sortir de la familiarité sans questionnement avec l'être [35]»

« Être jeté » dans le monde au lieu d'y être « invité », attendu, accueilli et accompagné, suppose déjà une certaine conception de l'existence humaine. Cette autonomie brutale, radicale, est une idée très contemporaine et conduit au désastre des nouveaux parents parce que le bébé ne naît pas autonome et résiste à toute idéologie, (dut-il en mourir). Il ne peut définir les contours de son corps et de son existence qu'à travers des soins de maternage qui incluent outre la satisfaction des besoins vitaux, une

---

[33]. *Idem*, p. 26. « Le fait de l'exister qui s'impose quand il n'y a plus rien. […] Il y a après cette destruction des choses et des êtres, le « champ de forces » de l'exister, impersonnel.[…] Il y a comme l'irrémissibilité de l'exister pur. »

[34]. Régine Prat, *Maman-bébé : duo ou duel ?,* Coll. La vie de l'enfant, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2008, p. 96-98.

[35]. Eric Fiat.

attention teintée d'affection ou d'amour, une reconnaissance et un échange autour de ses émotions. Une grande part de son rapport aux autres et au monde découlera de ses premières expériences. John Bowlby a montré que les premières relations d'attachement entre le bébé et sa mère constituaient une empreinte dont découlerait la tonalité de toutes les relations ultérieures. « Une mémoire procédurale » dont Jean-Pierre Visier[36] nous rappelait la trace biologique et la résurgence possible à n'importe quel moment de la vie pouvant la réactiver. Nous développerons ceci un peu plus loin. Si nous n'étions que « jetés dans le monde », nous ne pourrions survivre et si nous sommes arrivés à l'âge adulte c'est que quelqu'un lorsque nous étions nourrisson totalement dépendant d'autrui pour vivre, quelqu'un a pris soin de nous. Un simple être jeté, s'il n'est recueilli, au moins au tout début de sa vie, là où est le plus vulnérable, meurt. Même Romulus et son jumeau d'après la légende, ont été recueillis et nourris par une louve.

Penser qu'on s'est fait tout seul, ou que l'on est seul au monde suppose une dure liberté, mais surtout illusoire car on ne peut nier qu'on est le fruit d'une ascendance, habité par une langue maternelle, ou des langues qui nous ont précédées. Que c'est avec ces mots venus d'autrui que l'on forge ses pensées et que l'on décrit le monde et les sensations qu'il nous inspire. C'est ce que dit Marie Balmary et c'est ce qui fonde l'intérêt des psychanalystes pour l'avènement du sujet :

> « L'homme-qui-dit se trouve apparemment sans origine. Lorsqu'il est là dans l'histoire de l'humanité, il est là d'un coup, sans commencement. Le langage humain, mystérieusement pour nous, ne commence pas. Il faut qu'il y ait déjà du langage pour qu'il y ait du langage, qu'il y ait déjà des êtres parlants pour qu'il y ait un être parlant ; tous les savants, je crois, en conviennent[37]. De même, dans l'histoire d'un individu humain, lorsque la parole lui arrive, elle ne commence pas. Elle est tout à coup aperçue, petite, certes, mais déjà existante. Il y a déjà un parlant qui la tient contre lui.[38] »

Nous sommes tous des êtres de lien, de relation, ce n'est pas pour rien qu'Aristote place l'amitié, comme indispensable à la vie et au bonheur de l'homme prudent, de l'homme de bien. Même si pour lui elle n'est possible qu'entre hommes libres et égaux. Elle représente un *summum,* une excellence de relation possible entre hommes. « L'homme est par nature un animal politique[39] », dit-il encore, l'homme qui est exclu de la cité est soi t surhumain, soit un barbare et étant « sans lignage, sans loi, sans foyer », donc sans lien, apporte la guerre et la violence. C'est pourquoi nous souffrons chaque fois que ces liens sont attaqués, blessés ou rompus.

Nous humains avons besoin de liens, de relations et en avons un besoin vital. Le religieux qui devrait relier les hommes et qui y parvient souvent, est aussi ce qui les oppose et les sépare, parfois, ou l'inverse. Pourtant il y a aussi en chacun de nous une part d'absolu, Hegel l'appelle l'esprit.

Mais revenons à l'amitié. Sans amis la vie est aride, sans partage véritable, sans affection soutenante, sans compréhension juste et surtout sans bienveillance. La bienveillance naît du désir du bien pour autrui et « quand elle se montre réciproque devient de l'amitié.[40]» C'est donc seulement ensemble que l'on peut fonder un monde

---

[36]. Pr. Jean-Pierre Visier, Psychiatre d'enfants et d'adolescents, Conférence du séminaire de doctorat et Master de philosophie pratique, « Quelle place pour le passé ? », Paris, Pitié Salpêtrière, 2/04/2008.

[37]. Cf. l'article « Langage », par Paul Ricoeur, Paris, *Encyclopoedia Universalis*.

[38]. Marie Balmary, *La Divine Origine, Dieu n'a pas créé l'homme*, biblio essais, Paris, Le Livre de Poche,1993, p. 31.

[39]. Aristote, *Les Politiques*, livre I, chap. 2, 1252 b-1253 a, trad. Pellegrin, coll. « GF », 2e éd, Paris, Flammarion, 1993, p. 90-92.

[40]. Aristote *Ethique de Nicomaque*, Livres VIII, Paris, GF- Flammarion, 1992.

humain dans un réel impensable dans sa totalité, qui laisse l'homme libre. L'enfant y est accueilli et inscrit dès la naissance par le regard qui est porté sur lui.

Hannah Arendt définit la rencontre comme possibilité du *don*, le don comme être. L'incapacité de donner conduit à l'effondrement de l'être, à la dépression si elle n'est pas soignée.[41]La parentalité est ainsi aussi un processus de don, il s'agit d'un don particulier car les parents en donnant la vie à un enfant, donnent ce qu'ils n'ont pas, mais un peu de ce qu'ils sont. En revanche, ils peuvent, ou pas, donner leur attention, leur affection, les soins et l'éducation à leur enfant.

L'innocence ?

> « Exister c'est être tout simplement.
> L'existence constitue l'immédiat pur et simple, l'être même en tant qu'il se refuse à toute médiation[42]. »

Le mythe du bébé comme « être pur » nous rapproche de cette source originelle de l'être. Mais si on observe bien les bébés, ils sont à tout égard d'une complexité immense, ne serait-ce qu'à cause de la potentialité de toute une vie humaine qu'ils détiennent, sauf mort prématurée, d'emblée. Mais ils auront même en cas de mort prématurée une incidence plus ou moins profonde sur leur entourage qui est liée au fait qu'à un moment donné ils ont existé pour quelqu'un avant de mourir. Le massacre des Innocents tués sur l'ordre de Hérode a frappé nos esprits et associé le statut de bébé à celui de victime innocente. Autour de l'innocence rôdent le sacrifice, la victime, la pureté, l'incapacité du mal.

L'innocence de l'enfant qui semble évidente, ne va pourtant pas de soi. L'Eglise y est pour quelque chose et les discussions théologiques autour de l'enfant ont aussi laissé des traces importantes dans nos représentations. Déjà l'idée du péché originel véhiculée depuis saint Paul et saint Augustin qui disait : « corrompu dès le sein de ma mère, j'ai été conçu dans le péché » est une conception qui a marqué la pensée chrétienne au moins jusqu'au XIXe siècle[43]. Elle enferme l'homme et donc le bébé naissant dans le fait qu'il est foncièrement mauvais, déchu du paradis originel et qui, sauf grâce divine, ne peut qu'espérer un pardon après une vie de repentir et de misère.

Dans la pensée chrétienne, la maternité constitue un rachat, elle est sensée effacer les souillures de la chair. C'est ainsi que la Vierge Marie s'oppose à Eve pécheresse. Mais au Xe siècle, la femme enceinte est considérée comme impure car elle porte en elle un être non baptisé, le fœtus qui possède une âme mais qui n'appartient pas encore à la communauté humaine réconciliée par le baptême. Il est donc « étrangement inquiétant » et représente déjà un danger dans les croyances populaires. Certains théologiens étaient aussi des lecteurs d'Aristote, ainsi pour eux, le moment où le fœtus reçoit une âme et est insufflé de l'esprit de Dieu apparaît au 40ème jour pour un garçon et entre le 80ème et 90ème jour pour une fille. Pour cette raison, le décès d'un nouveau-né pose un problème : que va devenir l'âme de l'enfant sans baptême ? L'Eglise propose alors plusieurs solutions : au Xe siècle, elle invente le baptême *in utero* et au XIe siècle les débats théologiques aboutissent à la création des Limbes pour accueillir les âmes innocentes des nouveau-nés. Apparaissent ensuite des « sanctuaires à répit » ; l'enfant mort-né est

---

[41]. *Idem.*

[42]. Laurent Cournarie, *L'existence*, coll. Cursus philosophie, Paris, Armand Colin, 2001, p. 5.

[43]. Catherine Rollet, « Les représentations de l'enfant d'hier à aujourd'hui », *Enjeux / L'enfant et la société*, N°s 95-96, septembre-décembre 1999, pp 7-11.

placé sur un autel et au moindre frémissement on lui donne l'extrême-onction pour assurer son salut. Ces pratiques vont persister jusqu'au XIXe siècle.[44]

Au Moyen Age, le corps de l'enfant possède une version diabolique de lui-même, « le changelin » qui se manifeste quand ses parents le quittent des yeux ou ne répondent pas assez vite à ses pleurs, la notion d'inachèvement y est fortement liée. Ou alors quand l'enfant maigrit, pleure ou est pris de fièvre, il est un être de substitution envoyé par les démons de la forêt appelé aussi « changelin ». La famille prie alors saint Guinefort[45], un chien, un lévrier tué en défendant la vie d'un bébé, de contraindre le diable à rendre leur bébé. Le nouveau-né est ainsi à la merci de tous les dangers et des mauvais esprits et la vigilance de sa mère, des saints et de la famille est alors requise. Cela n'empêche pas qu'à la naissance d'un enfant tout le monde se réjouit et cette joie de toute la communauté s'exprime au moment du baptême. Les parrains et marraines choisis par les parents entretiennent les réseaux d'amitiés et d'alliances, ainsi l'enfant permet la création et le renforcement de liens.

La quête du bel enfant idéalisé, culminant avec les *putti* à la Renaissance va s'opposer à la représentation du nouveau-né débile et pas vraiment humain incarnant une sorte de maléfice à combattre. En effet, dès le Moyen Age émerge en même temps l'idée de pureté et d'innocence du bébé dans lequel l'enfant Jésus s'est incarné. Certes l'enfant Jésus et à travers lui le statut d'enfant a été valorisé : pour être un homme il faut avoir été porté dans le ventre d'une femme, puis avoir été enfant. C'est ainsi qu'il est représenté comme nous l'avons vu des milliers de fois dans la crèche, ou dans des scènes de la vie quotidienne avec son père Joseph et avec sa mère Marie sous forme de statues ou de tableaux et icônes. Mais à cette époque l'importance capitale du baptême permet de sauver les bébés de l'errance dans les limbes, qui avaient été créés pour eux et de les faire accéder au Paradis. Sauver les âmes devient la priorité qui culmine au XIIe, les calvinistes parmi les protestants et les jansénistes parmi les catholiques, quant à eux, insistent sur l'impureté du bébé dès la naissance, tandis que d'autres voient l'enfant comme une précieuse créature de Dieu qu'il faut respecter en tant que telle.[46]

Après saint Paul et saint Augustin, un moine breton, Pélage[47] avait déjà apporté quelques nuances et répandu des paroles laissant place à plus d'espoir qui ont foncièrement changé la relation de l'homme au monde. En le plaçant devant ses responsabilités qu'il lui incombe d'assumer, ainsi que sa liberté. Son bien, son élection ne dépend plus d'un Dieu qui déciderait de tout pour lui.

> « Dieu donne sa grâce en prévision de nos mérites. Aussi la prédestination dont parle saint Paul doit-elle simplement être comprise au sens de prescience, sans que celle-ci porte atteinte à notre liberté. [48] »

Pour Pélage, la liberté étant un don de Dieu, c'est à l'homme de se laisser guider par sa conscience morale. Cette idée sera reprise beaucoup plus tard avec force par Kant à la recherche de ce qui fonde la dignité humaine et qui arrivera à cette pierre de touche qu'est la loi morale en nous.

---

[44]. Drina Candilis-Huisman, *Naître et après? Du bébé à l'enfant*, découvertes Paris, Gallimard, 1997, p. 148.

[45]. Béatrice Fontanel, Claire d'Harcourt, *L'épopée des bébés, Une histoire des petits d'hommes,* Paris, éditions de La Martinière, 1996, pp. 66-70.

[46]. *Idem*, p. 210.

[47]. Michel Terestchenko, *Amour et désespoir, de François de Sales à Fénelon*, Points essais, Paris, Seuil, 2000, p. 30. Pélage (350/354 ?-423/429 ?)

[48]. *Idem.*

Le travail en pédopsychiatrie nous a appris que pour bien se développer l'enfant doit être dégagé du poids des histoires non résolues de ses parents et de ses ancêtres. Nous sommes souvent amenés à évoquer « les fantômes dans la nurserie » décrits par Selma Fraiberg[49]. Alors que peut représenter un péché originel comme entrave à l'épanouissement et à la réalisation des enfants et des êtres humains en général !

Un autre point s'est éclairci au fil des recherches récentes, confirmant les apparences : il apparaît que les êtres confiants *a priori* dans les autres et en eux-mêmes se réalisent avec beaucoup plus de bonheur que ceux qui sont méfiants, voire hostiles d'emblée. Or si l'on considère son prochain comme mauvais et coupable d'office, comment développer la confiance en soi et en l'autre, comment développer l'amitié, comment éprouver de l'amour ? Ce bébé à peine né serait déjà condamné par ses proches.

L'innocence, serait-ce l'absence d'intention, le non-vouloir, la non-responsabilité ? Comme peut l'être la folie ? La question de l'innocence est difficile car si être innocent c'est ne pas nuire, la mère qui meurt au moment de l'accouchement à cause d'une naissance difficile et malgré les meilleurs soins de l'équipe obstétricale, meurt bien « à cause » de l'enfant. Ainsi, l'enfant n'a pas encore d'intention de nuire, il en est incapable, psychiquement, il n'en demeure pas moins que *c'est de son fait,* si un tel drame arrive et *pas de sa faute*, comme dit Dolto.

L'innocence n'est cependant pas sans conséquences, bien au contraire, elle touche, émeut, ou irrite et exaspère, car il n'y a pas de prise sur elle, elle renvoie l'autre à lui-même et s'il s'emporte contre elle, il donne à l'innocent le statut de victime et à lui-même celui de brute. Voilà pourquoi sans doute certains n'aiment pas les enfants qui leur révèlent cette part de leur grossièreté. L'enfant qui naît, l'enfant qui vient au monde n'est ni bon ni mauvais, simplement il est et il est fait pour vivre. La coupable, s'il en faut une, c'est la vie en lui qui réclame ses droits, c'est le fait qu'il est fait de chair c'est-à-dire qu'il réclame autant des soins physiques que psychiques. L'être humain est un mélange indissociable des deux, pendant la grossesse et au-delà, jusqu'à sa mort. Nous voyons bien autour de nous, encore aujourd'hui que certaines personnes ont peur des enfants, ou s'en méfient, ou ne supportent pas leur belle vitalité, leur spontanéité, leur imprévisibilité et leur créativité, leur inconséquence, leur capacité à s'amuser et à jouir de tout et à faire des bêtises plus ou moins dangereuses. La nature de l'enfant est instable, elle n'est pas encore fixée, c'est un être en plein essor et développement extrêmement sensible à son environnement. L'éducation et les rencontres qu'il va faire vont exercer sur lui des influences plus ou moins bonnes. L'enfant reste ainsi porteur d'un mélange d'innocence et de « nature pécheresse ». Freud réunira différents aspects de la complexité de l'enfant, sans jugement moral lorsqu'il dira que « l'enfant est un pervers polymorphe » parce qu'il a une capacité de jouissance sous des formes diverses.

Faire payer à l'enfant, au bébé dans son berceau les dysfonctionnements familiaux, les pathologies parentales, l'explosion d'un couple… Faire de l'enfant un enjeu pour accuser l'autre parent, pour le faire souffrir et lui en retirer la garde quand les couples se déchirent… Voilà des situations courantes, soulevant des émotions violentes car en effet, quelle injustice ! L'enfant est peut-être la cause révélatrice d'un problème du couple, mais certainement pas première et involontaire, il n'est pas coupable même si sa présence provoque de fait des perturbations violentes. Même si certains enfants ont déjà incarné la violence. Or il nous semble que les enfants des rues formés à mendier,

---

[49]. Selma FRAIBERG, E. ADELSON et V. SHAPIRO (1975), Fantômes dans la chambre d'enfants, une approche psychanalytique des problèmes qui entravent la relation mère-nourrisson, *Psychiatrie de l'enfant*, XXVI, I, Paris, PUF, 1983.

manipuler et voler, ou les enfants soldats enrôlés pour tuer, nous montrent davantage les effets des manipulations perverses d'adultes sur eux que la manifestation d'une nature « mauvaise » d'eux-mêmes. En effet ces adultes ont abusé du désir des enfants d'être aimés et reconnus ou tout simplement nourris et protégés et ont détourné ces élans à leurs propres fins économiques, sexuelles ou guerrières.

En tout cas ces représentations diverses et en partie encore vivaces de l'enfant depuis le christianisme, mais que l'on retrouve sous diverses formes dans beaucoup de sociétés traditionnelles, démontrent à quel point il est support de projections, à quel point il est un trait d'union entre le monde des vivants baptisés ou civilisés et le monde des morts et celui archaïque des esprits inquiétants et maléfiques et à quel point tout est fait pour qu'il rejoigne une communauté humaine. Et que, par sa venue il y contribue et renforce ou fait exister ces liens inter-humains et spirituels.

Les enfants abandonnés ou la place du jeune enfant, dans notre société, de saint Vincent de Paul à aujourd'hui

Pour mieux comprendre les conditions d'accueil des bébés d'aujourd'hui, voici encore un court historique « d'enfants jetés dans le monde », de ceux qui n'y ont pas survécu et de ceux qui, recueillis puis de mieux en mieux soignés, ont pu grandir. Nous partirons du contexte à la fois historique, social et géographique de l'ancienne société en France, pour tenter de faire ressortir quelques modèles de la place que l'enfant y avait. En effet, de la fin du XVe siècle au XVIIIe siècle inclus, une lente progression de la morale et des mœurs permet une prise de conscience individuelle et collective d'où émergent des lois et des institutions ayant pour but une prise en charge par l'Etat et par la Loi de la protection de l'enfant. L'histoire des enfants abandonnés est à cet égard un exemple de cette évolution.

Sous Henri II, Louis XIV, ou Louis XVI, l'abandon du nouveau-né par une fille mère s'expliquait par le sort réservé aux bâtards et à sa mère et l'on pouvait constater que l'infanticide était fréquent.

Au moment où saint-Vincent de Paul crée un hôpital pour enfants trouvés, dit maison de la Couche en 1638, à Paris, la mortalité infantile est effroyable. Même dans cet hospice où les enfants reçoivent des soins nourriciers par les dames et filles de la charité, peu d'enfants survivent. Il faut dire qu'au XVIe et XVIIe siècle, les enfants sont généralement abandonnés la nuit sous le porche d'une église ou d'un notable. Cette exposition qui entraîne souvent la mort de l'enfant est interdite et considérée comme un crime. C'est pourquoi au début du XVIIIe, les hôpitaux se munissent d'un tour : boîte tournante à deux portes ouvrant l'une sur l'extérieur, l'autre sur l'intérieur. Ainsi l'anonymat est respecté et l'abandon dans ces conditions n'est pas un délit. Cette facilité amène un réel afflux de la province vers l'hôpital de la Couche, dans des conditions extrêmement dures pour les nouveau-nés qui meurent souvent en chemin. Ils sont portés dans une boîte, emmaillotés à deux ou trois debout, respirant par en haut, le porteur ne s'arrêtant que pour prendre ses repas et leur faire sucer un peu de lait.

Deux décisions royales en 1773 et 1779 interdisent de porter à un hôpital parisien des enfants nés en province. Mais le nombre d'enfants abandonnés s'accroît : de 1800 enfants en 1700 il passe à 7676 en 1772. Il en est de même en province. Ces augmentations sont à mettre en relation avec l'augmentation des enfants illégitimes dans les villes mais cet argument ne suffit pas à expliquer autant d'abandons. Beaucoup d'enfants illégitimes sont élevés par leur mère voire par leurs deux parents régularisant leur situation et les enfants illégitimes sont la plus petite portion d'enfants abandonnés.

La misère, elle aussi est une explication : le nombre d'admissions augmente lors des grandes crises de subsistance en 1693-1694 et 1709-1710. La hausse du prix du blé au XVIIIe génère aussi de la misère et à Paris comme en province, la courbe du blé concorde avec la courbe des enfants admis. Certains parents espèrent d'ailleurs pouvoir reprendre leurs enfants dès que les jours seront meilleurs. Beaucoup peu à peu abandonnent leurs enfants à l'hôpital avec l'espérance qu'il y sera mieux traité et éduqué que dans sa famille. C'est aussi l'idée de Jean-Jacques Rousseau qui abandonne ses cinq enfants.

Or il n'en est rien, 60% des enfants recueillis au XVIIIe siècle à la Couche meurent avant l'âge d'un an. L'un des grands problèmes est le placement en nourrice de ces enfants. Il existe des primes de survie ajoutées aux gages des nourrices lorsque le nourrisson atteint l'âge de 3 mois et de 9 mois, mais la plupart des paysannes préfèrent nourrir le fils ou la fille d'un couple de bourgeois ou d'artisans.

Nous pouvons nous interroger sur le non-investissement des autres enfants qui décèdent. La Couche admet près de 6000 enfants en 1788 et emploie environ 1500 nourrices. Les enfants sont apportés par les meneurs qui ont porté à l'aller leur lot d'enfants à l'hôpital et qui ainsi ne repartent pas à vide vers la province : voyage aussi meurtrier à l'aller qu'au retour.

Un enfant sur quatre meurt avant un an et ce jusqu'au XVIIIe inclus. La mortalité infantile ne reculera que très lentement au cours du XIXe et de façon spectaculaire dans la première moitié du XXe siècle. Dans cette hécatombe, la moitié meurt dans le mois qui suit la naissance, lien évident avec les conditions de l'accouchement, mais au XVIIIe siècle la médecine, la chirurgie, l'obstétrique sont balbutiantes et seuls leurs progrès provoqueront la révolution que l'on connaît entre 1850 et 1950.

A cette époque, on observe ainsi des disparités régionales dans la mortalité infantile et des protestations contre l'incompétence des matrones. Cependant le nouveau-né qui sort indemne de l'accouchement et de ses suites reste guetté par de multiples dangers : diarrhées, toxicoses sont les plus grandes maladies responsables de la mortalité exogène de la première année. Donc la disparition du quart d'entre eux est acceptée comme inéluctable et inversement cette attitude est partiellement responsable de l'hécatombe.

Les bébés morts à quelques jours ou à quelques mois n'étaient pas forcément enregistrés par les curés qui continuaient à voir en eux des êtres privés de raison, incapables d'accéder à la connaissance et à l'amour de Dieu. La petite enfance est définie par le Cardinal de Bérulle comme « l'état le plus vil et le plus abject de la nature humaine après celui de la mort » et est comparée par Bossuet à « la vie d'une bête ». En pareil cas, le sort le plus enviable n'est-il pas celui de l'enfant baptisé qui meurt avant d'avoir la possibilité de pécher ? La christianisation en profondeur de la société française au XVIIe siècle, qui a joué par ailleurs un rôle bénéfique dans la promotion de l'enfance, a certainement contribué en même temps à entretenir, voire à justifier une attitude fataliste à l'égard du corps du petit enfant et de sa vie terrestre.

A ce tableau sombre il importe d'évoquer les traces peu connues d'affection paternelle, de tendresse et de complicité entre père et enfants, traces datant du Moyen Age.[50]Nous sommes persuadés que l'affection des parents à l'égard des enfants a toujours existé dans une certaine mesure et que certains de ces enfants décédés très tôt ont dû laisser des traces de regrets et de tristesse.

Certes, on peut observer au XVIIe siècle, dans les classes supérieures de la société une attitude vis-à-vis du petit enfant que l'on appellera le *mignotage* : on prend plaisir à

---

[50]. Didier Lett, Les « nouveaux pères » du Moyen Age, *L'enfant et la famille, les collections de l'histoire,* n° 32, p. 45-47.

le cajoler, à jouer avec son corps, à le *mignoter*, mais il faut attendre 1760 pour que cette forme d'attention évolue et débouche sur une prise de conscience collective des problèmes spécifiques au premier âge. Et cela même si, dans toutes les conditions, les adultes prennent plaisir à jouer avec les petits enfants.[51]

On réalise alors l'ampleur du massacre des innocents et on s'efforce de limiter celui-ci en préconisant la formation de sages-femmes qualifiées, l'allaitement maternel et l'abandon de bouillies trop précoces, la surveillance étroite des nourrices, l'emmaillotement lâche et l'adoption de règles d'hygiène rigoureuses dans les années 1760-1770. [52]

Ces changements sont dus en partie à Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) qui a manifesté son intérêt pour l'enfant et son éducation dès son plus jeune âge, dans son ouvrage, *l'Emile*, destiné à l'usage des mères de famille, des maîtres ou des précepteurs. Il renforce l'idée de l'importance des premières relations maternelles. C'est en effet aux mères qu'il s'adresse, dès les premières pages de son ouvrage.

> « C'est à toi que je m'adresse tendre et prévoyante mère[53][…] Forme de bonne heure une enceinte autour de l'âme de ton enfant. [54]»

Il prône une éducation à la liberté, qui s'appuie sur la spontanéité de l'enfant, « où l'enfant n'apprend pas la science, mais l'invente », dans un environnement où la nature est présente et où l'enfant peut développer ses propres forces, progressivement au contact des hommes et des choses. Cette éducation est néanmoins très calculée et pleine de contraintes puisque Emile doit découvrir par lui-même ce que son précepteur a décidé et organisé pour lui. Le but de son éducation étant de former un homme qui soit le plus proche de l'homme naturel, un homme au corps vigoureux et à l'esprit libre. Mais *L'Emile* comporte aussi les bases du « contrat social », ce qui suppose que l'éducation de la petite enfance peut avoir des visées beaucoup plus lointaines qui touchent au politique.

> « Il n'y a qu'une science à enseigner aux enfants : c'est celle des devoirs de l'homme.[55] »

Rousseau[56] avait lu John Locke, dont nous reparlerons plus loin, il partage avec lui à travers ses écrits un grand nombre d'idées concernant le jeu, le plaisir d'apprendre et la liberté motrice des jeunes enfants, bien qu'il le critique par ailleurs ou s'y réfère à de multiples reprises.

---

[51]. Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Point Seuil Histoire, 1975, p. 156.

[52]. Louis-Henri Parias, (sous la dir. de), *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, préface de René Rémond, François Lebrun, Marc Venard, Jean Quéniart, *De Gutenberg aux Lumières*, Paris, Nouvelle Librairie de France, G.-V. Labat, 1981 : t. 2, p. 669.
Félix Ponteil, *Les institutions de la France de 1814 à 1870*, Histoire des institutions, Chap. 8, Les institutions sociales : l'Etat et la société de 1815, Paris, PUF, 1966.
Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Point Seuil Histoire, 1975.
Jean-Louis Flandrin, *Familles : Parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, L'univers historique, Paris, Seuil, 1984.

[53]. « La première éducation est celle qui importe le plus et cette première éducation appartient incontestablement aux femmes : si l'Auteur de la nature eût voulu qu'elle appartint aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfants […] La mère veut que son enfant soit heureux qu'il le soit dès à présent. En cela elle a raison : quand elle se trompe sur les moyens il faut l'éclairer. », Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, Paris, GF Flammarion, 1966, pp. 35-36.

[54]. *Idem,* pp. 35-37.

[55]. *Idem*, p. 55.

[56]. *Ibidem*, p.108, p. 127, p. 145.

Néanmoins, au XVIIe siècle et surtout au XVIIIe siècle, l'éducation de l'enfant des classes bourgeoises ou aristocratiques suit toujours à peu près le même rituel : la mise en nourrice, le retour à la maison puis le départ au couvent ou en pension. La mise en nourrice, premier acte de l'abandon, se joue quelques jours voire quelques heures après la naissance de l'enfant.

Comme l'objet de notre travail n'est pas de relater une histoire fidèle et complète de l'enfance dans notre société mais d'en faire ressortir quelques grandes lignes qui nous ont paru significatives pour comprendre la rapidité des évolutions récentes autour de l'enfance, nous allons faire un saut dans le temps et nous pencher sur quelques étapes jalonnant l'histoire des institutions accueillant des jeunes enfants au milieu du XIXe et du XXe et l'émergence de l'intérêt pour la vie psychique des enfants.

De l'idiotie à l'éveil de la vie psychique

Des hôpitaux comme Bicêtre ou la Pitié-Salpêtrière portent la trace et la mémoire de ceux qui ont contribué à faire évoluer les connaissances et les prises en charge des enfants comme sujets mais aussi de ceux qui les ont malmenés et aliénés.

C'est grâce à l'intérêt de certains éducateurs et médecins pour les enfants « débiles », déficients sensoriels et « arriérés », « dégénérés », que se sont développées jusqu'à nous un grand nombre de connaissances sur le développement de l'enfant. C'est d'abord l'éducation des sourds-muets avec l'abbé de l'Epée[57], fondateur de l'Institut des Sourds-Muets et l'apprentissage de la parole puis du langage des signes qui vient bousculer des préjugés datant de l'antiquité. Car à Athènes, les sourds-muets faisaient partie des fous et Aristote pensait qu'ils étaient incapables d'accéder aux idées abstraites et à la morale[58]. Cela interroge sur le fait que la pensée et la raison puissent être assimilées au seul langage verbal. Or la pensée n'est pas que parole.

En tout cas, il nous semble important de rappeler que c'est la prise en charge des enfants arriérés et dits *idiots* qui est à l'origine de la psychiatrie de l'enfant et des connaissances actuelles. En effet, la psychiatrie de l'enfant est fondée avec Itard en 1800. Il s'est occupé de l'éducation de l'enfant sauvage, Victor, trouvé dans l'Aveyron, qui lui a été confié par l'abbé Sicard, successeur de l'abbé de l'Epée. Victor de l'Aveyron a vécu à Paris jusqu'à l'âge de quarante ans. Même si Itard n'a jamais pu lui apprendre à parler, découvrant qu'il y a aussi des périodes sensibles pour certaines acquisitions, son initiative de tenter de sortir de l'état « d'idiotie » les enfants et de chercher à les humaniser a été poursuivie par Jacques Etienne Belhomme[59] qui lui aussi est un des pionniers de la psychiatrie de l'enfant. Cette idée d'une éducation possible des idiots, a été reprise par F. Voisin et mise en pratique avec des méthodes pédagogiques par M. Seguin qui était l'élève d'Itard. Seguin met au point un matériel sensoriel pédagogique dont Maria Montessori s'inspirera ultérieurement.

Un autre nom important dans cette lignée est celui de Désiré Magloire Bourneville. Médecin à Bicêtre, il développe la pédagogie de Seguin et refuse l'idée d'incurabilité des idiots qui justifiait un enfermement peu coûteux. Il demande une réfection des locaux et aménage aussi la Fondation Vallée[60]qui est toute proche dans

---

[57]. D.J. Duché, Leçons éthiques de l'histoire, *Expansion scientifique Publications*, 1999, p.468-471. Valentin Haüy (1745-1822) transposera ces apports en les adaptant aux aveugles.

[58]. *Idem,* p. 469.

[59]. Affecté au service d'Esquirol de la Pitié-Salpêtrière, il passe sa thèse de Doctorat de Médecine *Essai sur l'Idiotie,* en 1824, cf. D.J. Duché, *ibidem.*

[60]. Léguée à l'Assistance publique par Hippolyte Tranquille Vallée, « instituteur d'enfants idiots », D.J. Duché, *Ibidem.*

laquelle il applique les mêmes soins médico-pédagogiques. Un conflit opposant Bourneville aux scientifiques de son époque jugeant de façon dogmatique ces enfants incurables et inéducables et aux politiques à la recherche d'un rendement économique pour les soins thérapeutiques de ces enfants, voit déjà le jour. Ce qui fait dire à Bourneville :

> « […] A en croire ces égoïstes, ces utilitaires… on ne s'occuperait que des malades atteints de maladies aiguës et des blessés. On abandonnerait les chroniques […] [61]»

Aider un enfant à parler, même tard, à avoir un peu plus d'autonomie, à éprouver du plaisir à entrer en relation avec les autres au lieu d'être terrorisé n'aurait donc aucune valeur ?

La situation de Bourneville fait écho à d'autres plus récentes que nous avons entendues dans la clinique de la périnatalité, vis-à-vis de la prise en charge des familles à problèmes multiples qui demandent un étayage au long cours et des injonctions officieuses de privilégier et donc de sélectionner, les familles relevant des thérapies brèves. Mais plus profondément, ne pas exclure les enfants et leurs familles en difficulté et les considérer déjà à part entière comme des sujets dignes d'intérêt et de soins et contribuer à favoriser et renforcer en chacun d'eux les processus de subjectivation quand ils sont fragilisés, relève de l'éthique.

L'apparition de l'enfant comme sujet puis comme sujet du droit

Alors qu'il a fallu si longtemps pour mettre en place des mesures de protection de l'enfance, aujourd'hui émerge une nouvelle représentation de l'enfance, avec un déclin de cette tradition de protection comme effet du développement des droits de l'enfant. Cette protection de l'enfant, a d'abord été mentionnée, puis reléguée derrière la primauté de l'autorité paternelle avant d'être ce qu'elle est aujourd'hui : existante, certes, mais empreinte d'une certaine ambivalence. En voici quelques traits :

Sous l'ancien régime une déclaration royale de 1639 indique : « La révérence naturelle des enfants envers leurs parents est le lien de la légitime obéissance de sujets envers leurs souverains ». La Convention dans un rapport du 9 août 1793, affirme par la voix de Cambacérès : « Surveillance et protection, voilà les droits des parents. Nourrir et élever, établir des enfants, voilà leur devoir. [62]»

> « Le code civil de 1804, dans ses articles 375 à 382 rétablira avec la puissance paternelle, pour le père, la possibilité d'avoir recours à la force publique et à l'incarcération d'un enfant pour régler des désordres domestiques. La puissance paternelle n'a pas une fonction protectrice, mais une fonction politique et organisationnelle. Il s'agit d'organiser une société hiérarchisée et cohérente selon un modèle pyramidal et non de se préoccuper de l'intérêt des individus ou de l'intérêt et de la protection de l'enfant. [63]»

Cette préoccupation pour les enfants viendra au cours du XIXe siècle. Les progrès médicaux et l'attention à la démographie vont y contribuer. La mortalité infantile diminue avec les découvertes de Pasteur, les vaccinations, les consultations de nourrissons et Gouttes de lait[64]. La société commence à considérer à nouveau

---

[61]. *Ibidem.*

[62]. Pierre Jaspard directeur de formation de la Protection Judiciaire de la jeunesse, Idéologies et droits de l'enfant, *enfances PSY* 2002- 2 n°18, pp. 122 à 127.

[63]. *Idem.*

[64]. Catherine Rollet, Les consultations de nourrissons : quelques réflexions historiques, *Actes du XXIe colloque de Syndicat National des Médecins de PMI*, 1995, p. 25-26.

l'existence d'une « enfance en danger » et entreprend l'élaboration de lois[65] concernant la protection et l'éducation des enfants perçus comme à la fois fragiles et porteurs de l'avenir.

Avec la loi du 5 août 1850, sur « l'éducation et le patronage » apparaît l'aube d'une ère éducative. Les sociétés de patronage se réfèrent au modèle philanthropique qui rêve d'élever les pauvres et les enfants par l'éducation. Ils préconisent la prévention comme la solution la plus efficace à opposer à la délinquance.[66] Les bouleversements sociologiques et juridiques conduisent à l'émancipation de la femme et aux droits de l'enfant en affaiblissant la prééminence de la place du père.

C'est Théophile Rousssel, sénateur et médecin du XIXe siècle qui pose l'une des premières législations en faveur de l'enfance, en France, en 1874 : loi votée à l'unanimité pour protéger les enfants de moins de deux ans placés en nourrice, moyennant salaire. Jusque là le père avait autorité et tout pouvoir sur l'enfant.

> « L'enfant a pu accéder au statut d'un être de droit le jour où il a été reconnu comme spécifique dans sa nature et ses besoins et par conséquent différent de l'adulte. […] La charte des droits de l'enfant est l'aboutissement d'un processus de reconnaissance qui est passé par la protection de l'enfance, la création d'institution d'accueil, d'éducation, l'aménagement de l'espace urbain avec les aires de jeu par exemple.[67] »

La loi du 24 juillet 1889 permet au juge de prononcer la déchéance de la puissance paternelle en cas de mauvais traitements ou de négligences graves. L'enfance *insoumise* se dissout de plus en plus dans l'enfance « moralement abandonnée » ou « anormale ». Cette représentation conduira aux colonies pénitentiaires un grand nombre d'enfants afin de les remettre dans le droit chemin.

La loi du 19 avril 1898 réprime « les violences, voies de faits, actes de cruauté et attentats commis contre les enfants. » La justice dès lors peut intervenir dans les familles sans abus de pouvoir. Cette loi, de façon symbolique associe « enfants auteurs de délits » et « enfants victimes de délits ».

Le 30 octobre 1935, un décret de loi fait passer le statut de l'enfance vagabonde de celui de coupable à celui de victime. C'est une dépénalisation du vagabondage qui s'accompagne d'un affaiblissement de la puissance paternelle où le droit de correction se transforme en placement sur ordonnance du président du tribunal civil.

> « C'est aussi la mise en place d'investigations au sein des familles afin de mieux les contrôler puisqu'il s'agit maintenant de prévenir. […] Au delà de ce rééquilibrage nécessaire, on peut se demander si cela n'a pas, en même temps, dévalorisé le concept d'autorité, au sens d'Hannah Arendt, pour qui l'autorité, n'est ni le résultat d'un rapport de force, ni l'aboutissement d'un effort de persuasion mais procède de la reconnaissance de quelqu'un comme fondé à s'exprimer à une certaine place. [68] »

Un médecin pédagogue polonais, Janusz Korczak (1878-1942) fondateur d'orphelinats milite, le premier, dès 1920 pour les droits de l'enfant, il y associe le respect de l'enfant et le devoir des adultes de l'éduquer. Il sera gazé à Treblinka avec les enfants du ghetto de Varsovie en 1942. Sa vision aura un effet sur l'accompagnement

---

[65]. « 1881, loi sur la scolarisation obligatoire, 1889, loi sur la protection des enfants maltraités et abandonnés. 1889, loi sur la réglementation du travail des enfants et des femmes, loi sur les enfants auteurs de violences et de voie de fait en 1898. » Silvertin-Blanc, « Un passé qui nous tient… », *Expansion scientifique Publications,* 1999. p. 473-479.

[66]. Avec le code de 1810.

[67]. Catherine Coulon-Strumeyer, Le statut de l'enfant à travers les âges, *Soins pédiatrie puériculture*, 1988, N° 180.

[68]. Pierre Jaspard, *op. cit., idem.*

ultérieur des enfants et sera reprise par de nombreux psychologues, éducateurs et psychiatres, dont Tomkiewicz :

> « C'est la confiance dans les capacités de l'enfant qui le poussent positivement vers l'avant, vers l'ouverture, vers la réflexion et la création et la rencontre avec autrui. Un regard bienveillant est nécessaire à l'épanouissement de l'être humain. Les pédagogies de la confiance, des méthodes dites actives ont prouvé qu'elles apportaient de meilleurs résultats en termes d'apprentissages cognitifs et de capacité de coopération que l'éducation répressive et fondée sur les récompenses et les punitions. [69]»

Ainsi parallèlement, toutes ces évolutions ont un effet sur la pédagogie. Les pédagogies dites actives et nouvelles voient petit à petit le jour. Deux grandes visions différentes de l'enfant et de la pédagogie vont s'opposer : une tradition de pensée est celle de la protection qui insiste sur le fait que l'enfant n'est pas un adulte. Elle se réfère à l'idée d'éducation et d'instruction qui le fait accéder à l'autonomie et à la responsabilité pour devenir un être humain libre. La seconde considère que les enfants sont opprimés par les adultes et qu'il faut les libérer de cette domination. Elle s'oppose ainsi à la tradition de protection et laisse entendre que les enfants sont des partenaires aussi responsables et autonomes que les adultes. Cette vision a eu pour effet une crise de l'autorité.

A la suite de l'ONU, l'UNICEF est créé en 1946 pour s'occuper des orphelins de la guerre et apporter des secours d'urgence aux enfants. Et il est précisé que la maternité et l'enfance ont droit à une protection et une aide spéciale dans la déclaration internationale des droits de l'homme proclamée en 1948. Après cette déclaration, la Convention européenne de sauvegarde des droits de l'homme et libertés fondamentales de 1950, en passant par la déclaration des droits de l'enfant en 1959, avec la Convention Internationale des Droits de l'Enfant du 20 novembre 1989, c'est l'émergence de l'enfant comme personne à part entière acquérant peu à peu le statut de sujet de droit. Claire Brisset[70] rappelle qu'à cette occasion il y était mentionné ceci :

> « L'humanité doit à l'enfant le meilleur d'elle-même »

Elle est suivie de la Convention de New York relative aux droits de l'enfant, ONU, en 1991. La Convention Internationale des Droits de l'Enfant a aussi donné lieu à de nombreux débats sur le statut de l'enfant et sur son commencement : est-ce la conception, la naissance ? Sur sa fin : est-ce à 15, 18, 21 ans ? Elle restera muette sur le commencement, question qui reste toujours d'actualité, mais tout être humain appartenant à un pays signataire sera, à partir de là, enfant jusqu'à 18 ans. La déclaration d'Ottawa[71] sur le droit de l'enfant aux soins de santé, rappelle en préambule :

> « La définition de l'enfant est celle d'un être humain et cela depuis le moment de sa naissance jusqu'à ses dix-sept ans révolus, sous réserve d'une législation différente quant à l'âge de la majorité selon les pays. »

Mais revenons un peu en arrière : la naissance de la psychanalyse avec son fondateur Sigmund Freud va révolutionner nos représentations de l'enfance et nous

---

[69] Tomkiewicz, Préface de, Janusz Korczak, *Comment aimer un enfant*, coll. « Réponses », Paris, Robert Laffont, 1978.

[70]. Claire Brisset, défenseure des enfants de 2000 à 2006, Conférence à L'Horizon Centre de formation aux métiers de la petite enfance, Paris, 21/02/08.

[71]. AMM 1998.

montrer que l'enfant est pris d'emblée dans un système symbolique qui va modifier son approche.

> « Par le regard et l'écoute nouvelle qu'elle offre sur l'enfant […] comme le sujet d'une histoire qui « se fait en se faisant » [72].

Cette conception de l'enfant sera largement diffusée par Françoise Dolto, de formation freudienne et inscrite dans la mouvance de Winnicott en partageant son intérêt pour l'enfant et sa famille. Elle s'adressera directement aux bébés dans les années 1980, car elle est la première à identifier que dès sa naissance l'enfant est un sujet désirant.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, à la suite de Freud, plusieurs grands noms vont émerger dont Anna Freud, Mélanie Klein, René Spitz et John Bowlby[73]. Ils ont mis en évidence la nécessité de l'affection pour le développement des enfants.

Georges Heuyer[74], le premier, introduit la psychanalyse qu'il perçoit comme élément irremplaçable de compréhension et de traitement, dans un service de pédopsychiatrie dans les années 1948.

Après la Seconde Guerre mondiale, la PMI protection maternelle et infantile, d'abord créée en 1945 pour diminuer la mortalité infantile afin de relancer la démographie se développe ensuite sur le mode hygiéniste avec les puéricultrices. Puis elle élargit son champ d'action aux travailleurs sociaux et les incite aujourd'hui à participer à la prévention et au soin de la souffrance psychique des mères et des bébés. Mais c'est justement grâce à la psychanalyse avec une attention à la genèse du sujet que l'on a été plus attentif à la souffrance qui touchait les très jeunes enfants et même les nourrissons et leurs parents et aux troubles qui en découlaient.

L'importance des soins maternels

René Spitz va décrire la *dépression anaclitique du nourrisson* [75] (1946) qui touche les enfants privés des soins maternels et des provisions affectives et émotionnelles vitales dont il devrait bénéficier. Et qui nous rappellent tristement tous ces enfants morts dont nous avons précédemment parlé. Pleurs, retrait, perte d'appétit, insomnie, attitudes d'autodestruction comme se frapper et s'arracher les cheveux, perte d'intérêt pour l'environnement et les personnes, baisse du quotient du développement sont les signes graves touchant ces enfants.

> « L'absence de soins maternels équivaut à une privation affective totale.[76] »

Si la séparation de l'enfant et de la mère dure au-delà de 5 mois sans qu'il puisse bénéficier d'un substitut acceptable, le tableau devient plus sévère et évolue alors de façon irréversible vers ce que Spitz a appelé l'*hospitalisme* (1945). L'enfant présente alors un arrêt de son développement dans tous les secteurs de sa personnalité, puis une régression et une détérioration profonde. Les enfants atteints de ce syndrome sont plus vulnérables aux infections, ils évoluent vers un *marasme*, un effondrement jusqu'à la

---

[72]. Silvertin-Blanc, *op.cit.*

[73]. René Spitz, (Préface d'Anna Freud), *De la naissance à la parole, La première année de la vie de l'enfant, (genèse des premières relations objectales)*, Paris, PUF, 1968, pp.117-125.

[74]. Il a été nommé « promoteur de l'humanisme médico-social » par Georges Duhamel. Il reçoit Eugénie Sokolnicka, psychanalyste analysée par Freud et l'introduit en psychiatrie. *Cf* D.J. Duché, *op.cit.*

[75]. René Spitz, Maladies de carences affectives, *op.cit.*, PUF, 1968, pp. 206-218.

[76]. *Idem*, p.217.

mort. Le taux de mortalité est effroyable dans la première et deuxième année de vie dans cette population. Les études sur les conséquences de privations sensorielles et de carences affectives chez les singes rhésus de Harlow (1961)[77], ont montré elles aussi, des effets irréversibles avec un désordre du fonctionnement émotionnel, dans leurs réponses et relations sociales laissant supposer des réactions proches chez l'être humain.

Les travaux de Winnicott (1935-1963), pédiatre et psychanalyste, imprègnent fortement encore aujourd'hui la compréhension des interactions des enfants et de leurs mères. Ce qu'il a apporté dans l'intelligence du concept de *holding*, la façon dont on tient physiquement le bébé, qu'il décrit comme étant « une forme d'amour [78]» est une source féconde d'observations et de réflexions. Les deux autres concepts essentiels dans notre domaine qu'il a apporté sont le *handling,* qui englobe la façon de donner les soins et l'*object presenting,* qui rassemble la façon dont la mère offre le monde à son enfant et lui donne des objets à explorer et à investir au-delà d'elle-même.

John Bowlby, grâce à ses travaux sur l'attachement des bébés va mettre en évidence les conditions d'un attachement *sécure*, sûr, qui favorise un bon développement de l'enfant en rappelant la nécessité pour le bébé d'avoir une relation stable et continue et empreinte d'affection, avec sa mère ou un suppléant maternel. Les relations *insécures* entraînant une grave désorganisation de l'enfant et de ses capacités relationnelles avec toutes les conséquences qui en découlent.

Geneviève Appell et Myriam David travaillent en Angleterre avec Bowlby et les Robertson sur les conséquences et l'aménagement des séparations précoces. Elles rencontrent ensuite Emmi Pikler à la pouponnière de Lóczy, à Budapest et seront à l'origine de la diffusion de ses pratiques et de nombreuses réflexions autour des soins donnés aux très jeunes enfants, dont une grande partie du présent travail est imprégnée.

Cependant, il faut attendre 1984 pour que le « bébé soit une personne. »

Depuis, 40 postes de Défenseurs des Enfants sont créés dans le monde en 2000, il s'agit de médiateurs entre administrés et les gouvernements, au sein d'institutions indépendantes chargées de veiller au respect de la convention internationale des droits de l'enfant. Car hélas, le phénomène de violences contre les enfants est un phénomène mondial qui touche tous les milieux sociaux et qui est loin d'être résolu puisque même en France, encore aujourd'hui, trois enfants par semaine meurent par homicide[79]. Les enfants les plus petits, les plus fragiles et vulnérables sont touchés en priorité, ce sont les bébés de moins de 2 ans.

C'est dans un souci de prévention que Françoise Dolto et Bernard This créent la première maison verte il y a une quarantaine d'années, lieu d'accueil des bébés, de la naissance à trois ans, avec leurs parents et les personnes qui s'occupent de l'enfant. Ils y déploient, avec d'autres accueillants, une écoute psychanalytique des événements du quotidien ou du passé. Cette initiative répond à un important besoin de notre société et sera féconde, car aujourd'hui encore de nombreux espaces s'en sont inspirés et se développent en France, en Europe et même en Amérique. Ces types de lieux contribuent à la prévention de pathologies diverses de la relation et du développement de l'enfant et quelquefois de drames. L'Unité Petite Enfance et Parentalité dont il sera souvent question dans ce travail, s'en est directement inspirée, pour la création de sa partie « Accueil ».

Ce rapide survol historique est important pour comprendre qu'aujourd'hui les générations qui coexistent ont des représentations des bébés et des enfants extrêmement

---

[77]. *Ibidem*, p. 218.

[78]. Donald W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Science de l'homme, Paris, Payot, 1969, pour la langue française, p. 9.

[79]. INSERM, source énoncée par Claire Brisset, Paris, 21/02/08.

éloignées les unes des autres et que celles-ci vont influencer les pratiques aussi bien dans les soins que dans l'éducation. Ceci d'autant plus que, par les nouvelles techniques développées dans le champ médical, les possibilités de concevoir et d'accueillir un enfant se sont multipliées.

Chapitre 2
Les nouveaux possibles d'avoir un enfant

Vouloir des enfants, désir et volonté

Parallèlement à ces dernières années, il est nécessaire de rappeler qu'en 1955, l'avortement thérapeutique est autorisé et d'évoquer aussi l'apparition de la contraception à la fin des années soixante avec la création des centres de planification[80] suivi du remboursement par la sécurité sociale qui la libéralise. L'autre point capital est la dépénalisation de l'IVG avec la loi Veil en 1975[81]. En effet, en 1942 la loi considérait l'avortement comme un crime contre l'État français et il était passible de la peine de mort.

Aujourd'hui nous assistons à une forte augmentation des demandes d'IMG[82], interrogeant les choix de notre société vers une éventuelle dérive eugénique, les « normes » de l'enfant acceptable physiquement et intellectuellement étant de plus en plus définies et donc réduites. Mais ce qui est en cause également, pour chaque enfant quel qu'il soit, c'est l'élaboration symbolique qui l'accompagne depuis l'enfant rêvé, jusqu'à celui qui paraît, l'enfant présent et dont il faut s'occuper ensuite dans la durée. Encore faut-il qu'il puisse naître.

Mais le désir de transmettre la vie, sa vie, est un désir immense. Nous sommes parfois impressionnés de ce que des parents, quand ils sont ou se croient stériles, sont prêts à subir pour avoir un enfant. En effet, la stérilité est un drame pour les couples qui en sont atteints. Il s'agit là d'une réelle catastrophe et d'une profonde souffrance que de ne pouvoir donner la vie pour ceux qui le souhaitent et de ne pouvoir partager la joie de voir vivre et grandir leurs enfants auprès d'eux. Autrefois la stérilité désignait à la communauté sociale, un(e) coupable. S'il reste toujours quelque chose de l'idée d'une faute sous-jacente, même si elle est inconnue et inconnaissable et de cette culpabilité sans réalité tangible, la médecine peut désormais remédier en partie à cette ancienne fatalité. En effet, la science et de nouvelles techniques se sont alliées pour pallier à ces déficiences sans s'interroger suffisamment, sur le fait qu'elles masquent parfois des difficultés relationnelles et psychologiques profondes dont le symptôme est l'incapacité à procréer au sein du couple. Nous voyons ainsi des mères se faire violence et se laisser maltraiter en multipliant les FIV et tout ce qui va avec : piqûres, prise d'hormones, stimulation d'ovules, examens…etc., parce que le désir d'enfant est tellement fort.

Or pour certains couples, il est troublant de voir que l'enfant arrive au moment d'une adoption, ou de l'arrêt de traitements trop contraignants et angoissants. L'empêchement n'était pas d'ordre médical, mais psychologique.

Par ailleurs, chaque maltraitance devrait nous interroger sur la résurgence de maltraitances antérieures et ce qu'elles offrent de possibles nouveautés. Nous pouvons donc nous interroger sur ce désir d'enfant qui semble légitimer toute violence faite aux futures mères et aux couples demandeurs. N'est-ce pas plutôt parce que cette offre existe qu'elle suscite des demandes ? Puisque c'est possible, un glissement s'est effectué et c'est quasiment devenu un droit, un dû. La technique nous encadre et nous

---

[80]. 1974 *(28 juin)* : l'Assemblée nationale vote le projet de Simone Veil ministre de la Santé, qui libéralise totalement la contraception. La Sécurité sociale rembourse la pilule. Les mineures ont droit à l'anonymat.
[81]. L'IVG, interruption volontaire de grossesse, était laissée à la femme que sa grossesse « plaçait dans une situation de détresse». Cette restriction sera éliminée par la loi Aubry en 2001.
[82]. IMG, interruption médicale de grossesse.

embarque si l'on n'y prend pas garde. Cependant, il y a pour chacun une temporalité psychique plus ou moins lente et quand la science, la médecine, les experts en tout genre ou l'opinion, la *doxa*, prennent la décision pour le sujet, le réveil ultérieur est rude et la réappropriation de sa vie, douloureuse.

D'autre part, cette aide à devenir parents n'est-elle pas quelquefois la demande de prolonger un soutien à la parentalité une fois l'enfant là ? N'est-ce pas un palliatif à l'isolement et à l'absence des familles élargies que d'aller vers les équipes médicales dont sait qu'elles sont là ? C'est l'attention à chaque situation particulière qui peut nous le confirmer ou pas. En effet, les enjeux autour d'un enfant sont si nombreux et complexes ! L'enfant imaginaire attendu peut prendre aussi le pas sur l'enfant réel, tantôt pour supporter momentanément un enfant difficile, tantôt dans une relation pathologique où il l'évince.

Le délai entre le désir et l'apparition de l'enfant est aussi devenu problématique. Le désir n'est pas le vouloir, mettre trop d'intention peut entraver le bon déroulement d'un processus quel qu'il soit. L'intellect, la raison, le calcul, la programmation peuvent être déconnectés du corps, du corps inconscient, du corps de désir et d'histoires enfouies. L'impatience accompagne souvent une mise en branle de toutes les ressources actuelles de procréation médicalement assistée tant est insupportable la résistance du vivant et la part d'inconscient en l'homme qui refusent de se soumettre immédiatement à sa volonté. Mais tant aussi, on a fait croire à la toute-puissance du pouvoir médical, « je veux répondre au désir de toutes les femmes ! » *dixit* un célèbre obstétricien et on a fait croire aussi au droit à avoir un enfant. Or il n'y a pas de droit à l'enfant !

De plus, on évoque de nouvelles stérilités. Des couples dont l'homme aurait des spermatozoïdes « trop faibles », parviennent tout de même à concevoir un enfant, défiant les prédictions scientifiques de leur incapacité à procréer. Nous en avons rencontrés avec leurs enfants. Il n'empêche que les pesticides et produits chimiques qui sont de plus en plus présents dans notre vie quotidienne ont des effets très inquiétants concernant la reproduction humaine.

Le besoin d'immortalité et la responsabilité

Du temps de Socrate, c'est le besoin d'immortalité qui crée l'Amour et le désir de procréation. Il tient cela d'un entretien avec Diotime, une femme savante dans le domaine de l'amour :

> « En effet l'union de l'homme et de la femme est un enfantement, il y a dans cet acte quelque chose de divin. Et chez le vivant mortel c'est cela même qui est immortel : la fécondation et la procréation. […] Parce que, pour un être mortel, éternité et immortalité sont dans la procréation. Or le désir d'immortalité accompagne nécessairement celui du bien, d'après ce dont nous sommes convenus, s'il est vrai que l'amour a aussi pour objet l'immortalité. […] Ne t'étonne donc point que tout être fasse naturellement cas du rejeton qui vient de lui, car ce zèle et cet amour, inséparables de tout être, sont au service de l'immortalité. » Diotime explique ensuite à Socrate : « Alors ceux qui ont la fécondité du corps se tournent de préférence vers les femmes : leur façon d'aimer, c'est de chercher en faisant des enfants à s'assurer personnellement – à ce qu'ils croient – l'immortalité, le souvenir d'eux-mêmes et le bonheur pour tout le temps de l'avenir. [83] »

Or aujourd'hui, la procréation comme nous l'avons vu, peut être séparée de la sexualité, l'avenir est compromis, en danger, du fait des risques écologiques. Heidegger

---

[83]. Platon, Socrate, discours sur l'Amour, fils de *Poros*, l'abondance et de *Pénia*, la pauvreté, *Le Banquet*, Paris, Librio, 1992, pp. 66-69,

voit le déclin de l'Occident dans la technique, dans « l'englobement de la technique »[84] et pourtant c'est bien une chance de bonheur qu'il faut construire pour les générations futures. En cela Hannah Arendt et Hans Jonas nous aident à penser, en nous parlant de responsabilité. Car tous ces facteurs créent un climat de morbidité, des difficultés à engendrer, à assumer une parentalité, mais aussi des ressources puissantes à développer. La qualité de l'attachement qui est fondamentale pour la construction de l'enfant, dépendra de cet environnement. Ainsi, nous pourrons envisager les manifestations pathologiques, telles que nous les observons dans les interactions précoces parents / bébés, comme autant d'appels à restaurer cette confiance primordiale en l'humain, pour que les parents et l'enfant puissent croire en un bonheur possible. Pour cela, il faut leur en offrir l'opportunité en vivant avec eux, dans le temps où nous les accueillons, l'expérience de la rencontre et dans ce temps partagé, la contemplation de l'enfant et de sa vie d'être humain qui se perpétue sous nos yeux et avec nous. C'est le miracle de la natalité dont parle Hannah Arendt lorsqu'elle reprend la phrase de l'Evangile : « Un enfant nous est né. » Ce commencement neuf pose la natalité comme le fondement ontologique de la responsabilité.[85] L'adulte qui accueille un enfant, pour pouvoir répondre à ses besoins est obligé de le mettre au premier plan, de mettre momentanément son égoïsme en suspens, pour se faire veilleur de l'enfant, tant que celui-ci est totalement dépendant de lui. Il doit se mettre à son écoute, cet autrui là est premier car ses besoins s'imposent à nous et à tout adulte en présence d'un bébé. Jusqu'à ce qu'un ajustement réciproque, « un accordage affectif », puis une distanciation progressive aidée par le tiers, un processus tellement complexe et à chaque fois unique d'humanisation, permette à l'enfant de devenir adulte à son tour. C'est pourquoi la « bienveillance » s'applique si bien aux enfants, elle accompagne la mise en place d'un attachement sécurisant pour l'enfant.

La théorie de l'attachement[86] postule que la capacité à établir des liens avec d'autres individus est une caractéristique principale du fonctionnement efficace de la personnalité en vue de la santé mentale. Les schèmes d'attachement mis au point dans l'enfance ont tendance à persister. Lorsqu'un individu se sent en sécurité, il peut s'éloigner de sa figure d'attachement pour explorer. Lorsqu'il n'est pas certain que son parent sera disponible, lui répondra ou l'aidera, s'il fait appel à lui, il se montre angoissé pour aller explorer le monde. Lorsqu'il n'a aucune confiance qu'il lui sera répondu de manière utile ou qu'il s'attend à être repoussé, il essaie de se suffire à lui-même sur le plan affectif et peut être perçu comme narcissique ou ayant un *faux-self*[87].

> « C'est d'abord en termes exclusifs d'attachement que se déroule la relation enfant /adulte alors que la relation adulte /enfant devrait s'inscrire d'emblée dans un champ plus large. La relation adulte /enfant est profondément asymétrique, non parce que l'enfant ne serait pas une personne ou ne serait qu'un adulte en réduction, mais parce que l'adulte s'exprime à partir d'une histoire alors que l'enfant construit cette histoire. Comme le dit F. Dolto : " les mots dits par les

---

[84]. Cours de Dominique Folscheid, 2ème année DESS de philosophie, option éthique médicale et hospitalière, 2002-2003.

[85]. Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne,* chap. V, Paris, Calmann-Lévy pocket, 1961 et 1983, p. 314.

[86]. Décrite par John Bowlby.

[87]. Le *faux-self* a été défini par Winnicott, comme étant la constitution d'une personnalité non-authentique, bâtie en fonction des pressions et des désirs de l'entourage et comportant des risques d'effondrement ultérieur du sujet. D'après Bowlby, *Psychopathologie du bébé,* S. Lebovici, Paris, PUF, 1989.

adultes sont les mêmes que ceux utilisés par les enfants, mais leur expérience étant différente, ils ne signifient pas un vécu de même niveau."[88] »

Car il y a tout au long de ce processus, risque de fusion, risque de confusion entre les membres de générations différentes[89]. Permettre à l'enfant de s'inscrire dans une filiation, une historicité humaine, un lien transgénérationnel avec des ancêtres, participerait des fondements de la bientraitance dont nous parlerons plus loin. Or les nouveaux possibles d'avoir un enfant soulèvent d'énormes problèmes.

Les nouvelles possibilités d'avoir un enfant

« Ce n'est pas la sexualité qui aliène l'individu ; c'est la société qui aliène la sexualité et, à travers elle, l'individu. [90]»

En effet, ce sont les codes définis par une société donnée, qui vont ensuite régir les comportements de ses membres, filles et garçons, définir les règles de la parenté, des mariages et alliances, avant de devenir celles de la *parentalité*, mot très récent et des responsabilités qui incombent à chacun, ainsi que les sanctions pour ceux qui contreviennent à ces règles. Mais c'est au cœur de la société occidentale que se sont développées les nouvelles techniques de procréation. Nous avons de la sorte, très récemment dans l'histoire humaine, quitté l'ordre naturel de la procréation puisque des couples homosexuels peuvent avoir des enfants, des femmes ménopausées, des couples qui auront fait concevoir leur enfant à partir d'un ovocyte d'une autre femme fécondé par un spermatozoïde d'un autre homme, porté durant la gestation par une troisième femme avant que le bébé soit remis au couple premier dont il était « le projet ». Or l'enfant recherche ses origines, il a besoin pour bien grandir de savoir d'où il vient, c'est de là que naît le fait que « tout homme désire naturellement savoir » comme le dit Aristote.

« L'origine de la curiosité est donc dans la curiosité des origines. Elle impose à l'enfant d'édifier un questionnement, d'échafauder des théories. Et celui-ci, inlassable questionneur, est le « premier théoricien génial », écrira Freud[91]. »…

Monette Vacquin décrit le parcours de l'enfant qui dans sa quête de savoir, cherche la transgression. Sa rencontre avec ce que Lacan a appelé la Loi du père, par la castration de l'épreuve œdipienne, qui interdit à l'enfant de connaître la mère, l'inscrit dans le registre subjectif du manque et lui donne accès à l'espace du symbolique. Or si ces repères fondamentaux deviennent flous, il y a là une importante source d'inquiétude.

---

[88]. Pr. Jean-Pierre Visier, pédopsychiatre, *Naissances, Place des émotions dans les pratiques autour de la naissance : quelle évaluation ?*, Cahier de l'AFREE, n° 17, Montpellier, janvier 2003.

[89] Monette Vacquin, « On ne peut guère penser la différenciation subjective sans se référer au fait mis à jour par Freud en matière d'inceste, écrit Pierre Legendre. Le désir incestueux, au sens où il est évoqué ici, diffère de la pulsion incestueuse du petit garçon pour sa mère. Il renvoie à l'indifférenciation, qui risque de transformer l'entité familiale en magma […]. De même que la généalogie dépasse la trilogie père-mère-enfant, la question du droit est au cœur de la société toute entière et de la subjectivité. On estime qu'il y a du droit dès lors qu'un point de vue tiers intervient dans les affaires humaines. L'enfant est rattaché à la famille, elle-même rattachée au social par les institutions, lesquelles sont rattachées à ce qui les dépasse, ce peut être la loi divine, Dieu, une fiction totémique, les grands mythes vitaux, la République, le peuple…[…] », *Main basse sur les vivants*, Paris, Fayard, 1999, pp.55-57 et 87.

[90]. Maurice Godelier, La sexualité est toujours autre chose qu'elle-même, *Esprit*, mars-avril 2001, « l'un et l'autre sexe » pp. 96-104.

[91]. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962.

> « Construire un savoir sur l'origine installe l'enfant dans les repères structurants d'une filiation, fruit d'une causalité repérable [92]».

Aux sources du questionnement éthique suscité par l'enfant, on peut donc inscrire, les repères de la filiation. En effet, il faut composer avec le brouillage et la confusion ambiants et tenter de s'en démêler, le seul point fixe restant la mort. Et encore, ses contours ont eux aussi été modifiés pour pouvoir effectuer des greffes ou pour la maîtriser par l'euthanasie et sont aujourd'hui à nouveau interrogés, mais la Camarde finit toujours quand même par arriver. La différence des sexes même si elle reste un repère apparent au niveau biologique est mélangée dans l'ordre de la pensée puisqu'il y a une confusion entre le masculin et le féminin, d'une part et la distinction mâle/ femelle d'autre part. Nous avons une bisexualité psychique qui peut être brouillée dans l'ordre du symbolique. L'ordre des générations dans le rapport au savoir peut être lui aussi être inversé quand l'enfant sait et maîtrise ce que l'adulte ne sait pas[93].

Toutefois pour l'enfant, la question de sa filiation est et sera prégnante comme repère et ancrage fondateur de son existence et de sa vie. C'est pourquoi, il nous faut réfléchir à ce qu'il va pouvoir en comprendre et comment accompagner un enfant dans cette compréhension de lui-même et de son histoire si nous-mêmes éducateurs nous sommes en pleine confusion et perdus dans nos propres repères ? Au jour d'aujourd'hui nous nous appuierons sur une définition de la filiation symbolique, qui est autre que la distinction du biologique et du culturel. En effet, les racines du symbolique sont dans la différence fondamentale charnelle et asymétrique des sexes et cette différenciation symbolique du masculin et du féminin est universelle.

> « La référence au père et à la mère ne peut pas être évacuée de l'expérience de la filiation, que le père soit absent, la mère dominatrice ou le projet homoparental dévorant. La loi du désir, ici, ne peut se substituer à la Loi de la séparation. La volonté ne peut occulter la dette. La liberté n'est pas la négation, mais l'assomption de ce qui nous relie à nos origines, de manière irréductiblement sexuée et donc différenciée. [94]»

Ainsi si l'enfant ne peut pas toujours savoir précisément les éléments qui constituent sa filiation pourrons-nous toujours lui transmettre qu'il est issu de la rencontre d'êtres humains différents dont les figures symboliques restent un père et une mère ? Pour le dire autrement, ce qui fonde un être humain c'est qu'il est issu de la différence, de l'altérité, celle du masculin et du féminin.

Mais d'autres complications peuvent le précéder. Quand l'enfant, avant son arrivée et du fait des techniques nouvelles, est l'enjeu de marchandage, objet de consommation et de transactions, nous sommes dans le registre de la maltraitance. Dès qu'un être humain est ramené à un statut d'objet, dès qu'il est chosifié, il est maltraité. Kant nous dit pourtant que la dignité humaine est intrinsèque et inaliénable et n'a pas de

---

[92]. « […] Là se marque la distinction essentielle entre connaître et posséder. Là le chemin de la sublimation consiste à transformer l'objet de jouissance en sujet de réflexion. L'interrogation sur la cause de la généalogie est donc au fondement du langage et de la pensée. Et la Loi est ce trésor enfoui dans le champ généalogique. »., Monette Vacquin, *loc. cit.,* p.47.

[93]. Pr. Jean-Pierre Visier, « Evaluer nos outils », Naissances, Place des émotions dans les pratiques autour de la naissance : quelle évaluation ?, Cahier de l'AFREE N°17, janvier 2003, p.65.

[94]. Denis Müller, (Faculté de théologie protestante, Université de Lausanne, Suisse), La filiation et la promesse, D'une éthique de l'égalité dans la différence à une reprise théologique de la différenciation, Paru dans la *Revue d'éthique et théologie morale-Le Supplément*, n° 225, juin 2003, pp. 111-129.

prix : Les choses ont un prix, mais l'homme est un être de raison, il a en lui la loi morale ce qui lui confère une dignité « sans degrés ni parties.[95] »

Or cela est bafoué dans de nombreux pays : une mère veut adopter un enfant aux Etats-Unis et confie : « C'est affreux, j'ai l'impression de faire mon marché ! » Que cela ne lui fasse pas perdre de vue qu'elle peut aussi rendre un enfant heureux, mais que de perversions rencontrées sur ce chemin : enfants triés, sélectionnés, enfants choisis, au prix de quelles souffrances, qui le précèdent et l'accompagnent, une fois nés. Monette Vacquin[96] dénonce l'absence de toute législation aux Etats-Unis, qui permet la congélation d'ovules, dans le but d'avoir un enfant après sa réussite professionnelle ou après la ménopause, la mise en vente sur catalogues, de bébés, ovules, mères-porteuses et qui soulève les problèmes éventuels ultérieurs de consanguinité. De la libération de la femme par la contraception, on est passé là, dans cette planification outrancière, à l'*hubris,* la démesure et à l'oubli de l'enfant et de son devenir.

Ainsi les hommes se démarquent des autres mammifères dans le registre de la procréation. Mais ont-ils tous les capacités d'assimiler toute la complexité de tels parcours d'histoire ? Quant aux bébés triés, (DPI) ou dont on veut trafiquer les gènes, quelles conséquences cela va-t-il avoir sur leur vie, sur leur devenir, sur le devenir de leurs enfants ? Au-delà de l'atteinte à notre propre bio-diversité, l'une des conditions de notre survie que ces manipulations soulèvent, d'autres questions me viennent suite à mon expérience auprès d'enfants greffés du foie. Certains d'entre eux n'ont pas pu assimiler mentalement, psychiquement ce qu'ils avaient subi et sont devenus mutiques et effrayés de tout contact interpersonnel par la suite. D'autres, épanouis et heureux sont venus remercier les médecins et les équipes pour leur deuxième naissance. Complexifier le « naturel », le modifier, le transformer comporte d'énormes risques pour l'individu dont ils s'inscrivent dans le corps et dans son histoire.

Ainsi on décompose et on décline toutes les modalités de la conception et de la grossesse mises à disposition avec les moyens techniques actuels, mais on ne peut malgré toutes ces manipulations faire qu'il y ait *moins d'être* quand l'enfant paraît naturellement ou *plus d'être*, même si on a compliqué les choses, même si on en a fait plus que la nature pour qu'il soit là. Toutefois, la nature tranche toujours malgré tout, car elle ne garde que ce qui est viable.

Dans cette procréation hors de l'intimité d'une relation sexuelle d'un couple, hors de l'intimité du corps maternel ensuite, on est passé quelquefois à une sorte d'exhibition de la création d'un enfant, puis à une surenchère de souffrances à résorber et résoudre ensuite, comme dans les situations très difficiles et douloureuses de réductions embryonnaires.

> *Au cours d'une journée de formation d'adultes sur les soins aux jeunes enfants, une jeune femme présente dans la salle, relate un souvenir qui émerge à cette occasion, avec beaucoup d'émotion. Elle raconte qu'il y a quelques années on lui avait implanté plusieurs embryons par PMA et que la grossesse prenant un tour positif on lui en avait enlevé deux pour que ceux qui restent soient viables. Elle qui désirait tellement un enfant, concrètement cette pratique lui en avait fait « tuer deux » (c'est ainsi qu'elle en parlait), auxquels elle pensait sans cesse depuis, avec une souffrance et une immense culpabilité. Elle n'avait pas envisagé cette réalité.*

---

[95]. Eric Fiat, Cours de 2ème année, DESS d'éthique médicale et hospitalière, p.32, sur Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Le livre de poche, 1993.

[96]. Monette Vacquin, Une tragédie de la connaissance, *op. cit*., XVI, pp.239-240.

Quand être parent c'est avoir une capacité de don : questions autour de l'adoption

L'adoption est de plus en plus, aussi, le recours ou une possibilité d'avoir un enfant pour de nombreux couples, voire pour des individus célibataires. Ayant participé à un groupe de travail sur l'adoption, où de nombreuses questions concernant le choix de l'enfant avaient été abordées comme l'âge, son état de santé, son pays d'origine, son histoire personnelle et familiale, il en était ressorti des éléments importants concernant le statut et la place de l'enfant dans la société où il est né, selon les pays. Par exemple, les enfants proposés à l'adoption en Colombie étaient plutôt des enfants déjà grands, ayant vécu dans la rue. En contrepartie ce pays avait des exigences très élevées par rapport à l'évaluation psychologique des parents adoptants, voulant s'assurer qu'on s'occuperait bien de « leurs » enfants. En Chine ce sont beaucoup de filles bébés qui sont abandonnées et auxquelles les parents donnent une chance de vivre malgré tout, car ils savent qu'elles seront recueillies. Les enfants du Burkina-Faso sont bien soignés, très choyés et très investis par les nourrices des orphelinats de ce pays[97].

Ensuite chacun chemine avec sa propre histoire et son désir d'enfant. En France contrairement à d'autres pays, il n'y a pas de limite d'âge supérieur pour adopter. Ailleurs c'est à peu près l'âge de la ménopause des femmes qui constitue une limite, respectant en cela l'ordre des générations. Une femme plutôt âgée se verra plutôt confier un enfant grand, qu'un bébé. Si elle ne se sent pas capable d'accueillir un enfant déjà grand, elle aura à renoncer à ce désir de petit enfant trop tardif et comme beaucoup de femmes non mères à vivre une certaine honte et humiliation de n'avoir pas eu d'enfant, car tel est encore souvent le regard porté sur ces femmes.

Jusqu'où est-on prêt à donner quand on a un enfant ?

Toutes ces questions autour de l'adoption mettent l'accent sur la place accordée à l'enfant dans chaque société et pour chaque famille voulant se constituer, pour chaque histoire singulière. Le fait d'avoir le choix complique extrêmement l'accueil de l'enfant, pour les adoptants, car il les oblige à anticiper un grand nombre de difficultés, qui apparaissent successivement quand on a un enfant. Avoir le choix c'est refuser un tel ou une telle et vouloir accueillir et élever cet autre, pourquoi lui, ou elle ?

Néanmoins toutes ces nouvelles façons d'avoir un enfant, que ce soit par l'adoption telle qu'elle est régie aujourd'hui, (car l'adoption a toujours existé), ou par la procréation médicalement assistée qui focalise tant l'attention sur la scène primitive de la conception ne doivent pas nous faire oublier que l'enfant une fois là, a d'abord besoin d'être aimé et entouré pour vivre. Chaque enfant ensuite est et nécessite la satisfaction des mêmes besoins que tout enfant. Que les personnes qui l'entourent ont autant besoin d'être soutenues pour être parents si elles sont en difficulté que si c'étaient des parents biologiques. Nos capacités de réflexion et nos capacités à tolérer différentes formes de relations d'amour sont ainsi mises à l'épreuve.

Si autrefois les enfants venaient au sein de couples qui ne s'étaient pas choisis par amour, comme c'était le plus souvent le cas, (mais pour transmettre ou garder un patrimoine) l'amour venait au fil du temps pour les plus chanceux et les enfants poussaient comme ils pouvaient. Or aujourd'hui on se choisit par amour et les enfants eux aussi sont *a priori* désirés et aimés, car fils et filles de l'être aimé. En ce qui concerne les enfants adoptés, l'amour qui leur est dédié s'origine ailleurs, dans des valeurs telles que la générosité, la charité, l'amour-don *agapé* ou dans des sphères

[97]. Bien sûr tous ces exemples ont une valeur relative à l'époque où se sont tenues ces réunions.

moins clairement définies. Mais certains enfants exigent tellement de soins… Sommes-nous toujours prêts et capables d'y répondre ?

> *Un couple avait ainsi adopté une petite fille, un tout petit bébé en Argentine. Je les avais vus lorsque je travaillais en pédiatrie venir, puis revenir en larmes, puis révoltés parce qu'on avait découvert une grave malformation cardiaque chez l'enfant. Cela allait les obliger à passer une grande partie de leur vie désormais dans les hôpitaux et services de soins. Ils avaient quatre autres enfants et l'on sentait poindre de plus en plus ouvertement un rejet de ce bébé qui exigeait pour sa santé tant de contraintes de temps, d'accompagnement, de souffrances et d'angoisse.*

Le don pour l'enfant n'est-il pas *a priori* idéalisé ? La révolte face au grand absent : le bonheur, n'est-elle pas légitime ? Peut-être qu'il faut passer par des moments de crise et de révolte pour pouvoir accompagner un enfant si fragile, ou pouvoir reconnaître ses limites et l'impossibilité de l'assumer tel qu'il est sans soutien extérieur. N'y a-t-il pas de l'orgueil mal placé parfois, dans la prise de décisions dont les soubassements sont inculqués dès l'enfance, comme la culpabilité d'être au monde et le devoir d'y remédier en se sentant obligé de prendre en charge les autres ? Avons-nous tous les capacités d'une telle générosité ? En effet, la maternité, le fait de devenir parent c'est prendre un risque : c'est faire le don de ce que l'on n'a pas, de ce que l'on n'est pas, de ce qu'on ne sait pas, le don d'une vie, d'une liberté.

> « … le don de la vie, qui est un acte d'abandon, de laisser-être absolu.[98] »

Or l'enfant désiré peut être assimilé à un enfant-objet, de préférence sans défaut, dont les attributs pourraient faire l'objet de contrats, comme le constate Dominique Folscheid. Et dont la vie aurait de ce fait un prix lui ôtant par là-même toute dignité :

> […] « Dans le règne des fins tout a un prix ou une dignité. Ce qui a un prix peut être aussi bien remplacé par quelque chose d'autre, à titre d'équivalent ; au contraire, ce qui est supérieur à tout prix, ce qui par suite n'admet pas d'équivalent, c'est ce qui a une dignité[99] »
> La conclusion est facile à tirer : si l'on peut fixer un prix à une vie, c'est que cette vie n'a pas de dignité. » [100]

Si c'est si complexe de « faire » et d'avoir et d'aimer et élever un enfant, c'est bien parce que la vie humaine ne se réduit pas, comme les animaux et autres créatures vivantes, à la seule vie naturelle.

Distinction de la vie naturelle et de la vie humaine

> « Tout luit, tout bleuit, tout bruit […]

---

[98]. Dominique Folscheid, « Le nihilisme contemporain et l'éthique : fin de l'homme, fin de l'être ? », (A propos de l'arrêt Perruche 17 novembre 2000) « Est-ce à dire que désormais, le contrat entre la femme enceinte et le médecin porte sur les qualités de l'enfant ? Lesquelles ? Jusqu'où ? […] Il s'ensuit un changement radical dans notre représentation de la dignité humaine. […] Désormais ce sont ses manières d'être, ses attributs accidentels qui font sa valeur. Ce qui demeure de son être – sa vie, son existence – peut maintenant recevoir un prix : celui qui correspond au préjudice d'être né. […] » conférence du 13 février 2002, in DESS éthique médicale et hospitalière, Cours communs 2001-2002, p. 31.

[99]. Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, 2ème sect., trad. Delbos, Paris, Delagrave, p.160.

Un infini plaisir de vivre s'élance de la forêt ivre,
Des blés roses comme du cuivre.[101]»

Il nous faut tout d'abord distinguer la vie naturelle de la vie humaine, même si elles sont étroitement liées comme nous le rappellent sans cesse les poètes et comme nous le ressentons et si cette dernière partage certaines caractéristiques avec d'autres êtres vivants à la différence des êtres inanimés et des machines. Chez les Grecs la nature signifiait l'essence d'une chose, alors qu'aujourd'hui le mot nature recouvre le biologique, ce qui est extérieur à l'homme, les végétaux, les animaux, l'essence de l'homme n'étant pas naturelle mais d'ordre spirituel.

> « La nature, d'après son radical latin comme son équivalent grec, renvoie à ce qui naît (*nasca* et se développe *phuomai*, φύομαι se mettre à pousser, croître). La nature est alors du côté du vivant […] Le naturalisme antique, comme le souci présent de la nature, témoignent néanmoins d'une volonté commune de considérer que l'homme comme être moral, fait partie de la nature. »[102]

Kant rappelle les principales caractéristiques des êtres vivants : tout d'abord le besoin de se développer grâce à une relation constante avec un milieu extérieur, besoin d'air pour respirer, besoin de nourriture, d'eau, de chaleur etc. Ensuite la capacité à se reproduire et la capacité d'autorégulation et d'autoréparation. Nous pouvons dire aussi que tous les êtres vivants partagent le fait d'être des organismes, c'est-à-dire des systèmes existant par soi et dont toutes les parties, les organes sont interdépendantes et ont des fonctions qui concourent à la conservation du tout.

Claude Bernard quant à lui, définit la vie comme « création », alors que le physiologiste Marie François Xavier Bichat (1771-1802) la décrit comme « l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort ».[103] Mais plutôt que de la vie, si nous voulons parler de l'enfant et de l'homme, il nous faut parler du vivant et même des vivants. Canguilhem rappelle que le vivant tend à l'équilibre et quand la vie devient invivable, il y a un nouvel équilibre à réaliser. Crises, maladies, pathologies sont ces étapes intermédiaires qui peuvent aider à renouer avec une vie possible différente, au lieu de, ou avant d'entraîner mort et destruction. Certains de ces événements sont prévisibles et peuvent être évités, afin de limiter souffrances et destruction.

C'est ce dynamisme du vivant toujours en mouvement pour que la vie perdure et continue, qui est fantastique, être au plus près de la vie c'est être au plus près du cœur du mystère de notre existence et de celle du monde.

Pour Aristote « l'être pour les vivants, c'est la vie [104]», il parlait d'entéléchie, de fin en soi, en chaque être : le vivant détient en lui-même son principe de vie, *arkhé*. Grâce à ce principe interne, l'enfant est conduit à se développer, à grandir et à aller vers sa réalisation parmi les hommes, son *télos*, le bien. La confiance liée au pouvoir de se fier à cette entéléchie devrait libérer d'un certain poids parents et professionnels. En effet, il leur suffirait d'accompagner ce processus naturel en l'humanisant par la médiation du *logos,* l'éducation et de l'amour, au lieu d'imaginer que tout leur incombe, que tout est apprentissage, même par la force. Un bébé sain est fait pour vivre, Kant lui aussi dit bien qu'« après quelques chutes l'enfant, l'enfant arrivera bien à marcher », ce qui suppose bien d'emblée la confiance en son développement.

---

[101]. Anna de Noailles, *Chaleur.*
[102]. *Dictionnaire de philosophie morale*, « Nature, nature et naturalisme », pp. 1082-1088.
[103]. « Vivant », *La pratique de la philosophie de A à Z*, Paris, Hatier, 2000, p. 468.
[104]. Aristote, *De anima*, II, 4 415 b 13.

Mais n'oublions pas l'essentielle caractéristique que nous rappelle Heidegger, en effet, pour définir l'être humain, il écrit ceci :

> « On dit que l'homme possède la parole par nature, l'enseignement traditionnel veut que l'homme soit, à la différence de la plante et de la bête, le vivant capable de parole. […] L'homme est homme en tant qu'il est celui qui parle. »[105]

Ce qui différencie fondamentalement l'homme des autres créatures c'est qu'il est un être de raison et un être de langage et qu'il habite le monde. L'homme n'est pas un vivant comme les autres et il a des spécificités qui ne sont pas sans conséquences. Depuis Aristote, nombreux sont les philosophes qui s'accordent à dire que l'homme doit créer sa propre humanité.

Pour Rousseau l'homme a une qualité spécifique qui le distingue des animaux, c'est ce qu'il appelle « la perfectibilité [106]». Celle-ci est aussi la source de ses malheurs car elle peut être cause aussi bien des vices que des vertus. Cette faculté de se perfectionner, lui permet de développer toutes ses autres facultés pour le meilleur ou pour le pire. De ce fait elle correspond davantage à une faculté de transformation dans un sens ou dans l'autre que de tension vers une perfection du côté du bien. Rousseau pointe l'idée que le risque pour l'homme est de revenir en arrière, de devenir un imbécile ou en vieillissant de perdre sa perfectibilité. Ainsi la vie humaine est sujette aux risques de la bêtise et de la régression.

Condorcet est proche de Rousseau quand il écrit que l'espèce humaine est indéfinie. Néanmoins il a une foi dans l'être humain et dans la culture car il pense que celle-ci peut améliorer les générations. Les facultés intellectuelles humaines peuvent être développées par une éducation appropriée Et sa vision de l'homme comporte une transcendance car, par ce perfectionnement indéfini, il peut faire en sorte que son existence lui permette de devenir, « une partie active du grand tout et le coopérateur d'un ouvrage éternel [107].»

Pour Kant, l'espèce humaine se constitue par l'éducation, par le fait qu'une génération éduque l'autre. L'homme ne peut donc devenir homme que grâce à d'autres hommes et c'est aussi ce que nous pensons.

Dans notre culture judéo-chrétienne, c'est d'abord par la création que l'homme est distinct des autres animaux qui sont tous nommés et répertoriés « selon leur espèce », l'homme étant le seul à figurer sans cette mention[108]. Puis c'est en étant chassé du paradis terrestre par la faute originelle d'avoir mangé le fruit défendu de l'arbre de la connaissance que l'homme (et la femme) s'est séparé des animaux. Par la faute de cette transgression il accède à l'espace qui diffère la satisfaction des désirs, il perd « l'adéquation aux choses » et grâce à cela accède au langage. C'est ce que saint Augustin et ce sera repris par Lacan, appelle la *felix culpa.* Ainsi le monde humain va être régi par l'ordre du *logos* où vont s'interposer à la jouissance immédiate, la Loi et l'éthique ou morale qui sont deux vecteurs principaux qui vont s'appliquer au moyen du droit et de la liberté. L'amour joue aussi un rôle essentiel et complexe dans les fondements et le développement de toute relation humaine.

---

[105]. Heidegger, *Acheminement vers la parole,* Paris, Gallimard, 1976 pour la trad. Française, p. 13.

[106]. J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, (1754), 1ére partie, coll. « Les classiques de la philosophie », Paris, Hatier, 1999, p. 35-36.

[107]. Marie Jean Antoine Caritat, marquis de Condorcet, *Cinq mémoires sur l'Instruction publique* (1791), premier mémoire, coll. « GF », Paris, Flammarion, 1994, pp. 70-72.

[108]. Marie Balmary, *La divine origine, Dieu n'a pas créé l'homme*, Biblio essais, Paris, Le Livre de Poche, 1993.

Il nous faut donc faire une autre distinction importante : la vie naturelle s'inscrit dans un milieu alors que la vie humaine, comme le rappelle Dominique Folscheid, s'inscrit dans un *êthos* et une histoire. L'histoire implique des choix au détriment d'autres choix et une irréversibilité. Toute histoire recèle sa propre violence et ses périodes d'équilibre, d'accalmie, d'harmonie. Toute vie humaine devrait pouvoir s'inscrire dans un processus plus ou moins harmonieux de narration.

> « La principale caractéristique de cette vie spécifiquement humaine, dont l'apparition et la disparition constituent des événements de-ce-monde, c'est d'être elle-même toujours remplie d'événements qui à la fin peuvent être racontés, peuvent fonder une biographie ; c'est de cette vie, *bios* par opposition à la simple *zoé,* qu'Aristote disait qu'elle "est en quelque manière une sorte de *praxis*[109]". »[110]

C'est en référence à cette histoire en commencement pour ce qui concerne le bébé, dans la relation avec ses parents, dans l'intersubjectivité à l'œuvre, en prenant en compte la dimension transgénérationnelle et l'environnement humain que nous pourrons peut-être donner un sens à ce qui apparaît comme « violence ». C'est aussi dans ce contexte que la négation de la prise en compte des besoins « naturels » du bébé apparaîtra comme une violence génératrice de souffrance pour lui. Nier le vivant en soi qui découle de *zoé*, c'est aussi se faire violence. Autre source du questionnement éthique.

> « L'oubli de la *phusis* conduit à l'oubli de l'être. »[111]

L'accueil de la vie ou l'accueil d'un enfant ?

A travers la présence de l'enfant : son *Dasein*[112], cet être de l'étant, nous allons suivre et accompagner les ondes et remous qu'il provoque. Avant la naissance, quand vient le désir d'avoir un enfant dans un couple, ce qui n'est pas le cas de tous puisque certains en refusent l'idée, il se créée chez l'homme et la femme un espace pour accueillir un tiers. L'état de fusion amoureuse s'ouvre alors sur une aspiration à partager, à élargir leur champ d'amour, à donner. Le désir d'enfant est d'abord un don d'amour. Il est parfois confondu avec le désir de grossesse ou le désir d'être mère d'un enfant imaginaire ou avec un désir d'objet.

Être enceinte, accueillir les mouvements du bébé dans une expérience partagée, dans un temps tissé de relations réciproques et mutuelles peut être une source de joie intense. Cela peut quelquefois être vécu comme une catastrophe pour la jeune fille ou la femme qui la vit ou pour son entourage. Ce fait révèle au grand jour et à tous qu'une relation sexuelle a eu lieu, illicite ou reconnue, bénie ou maudite, dans l'amour ou dans la violence, à 13-14 ans ou à beaucoup plus. Cela révèle aussi la puissante force d'être capable de donner la vie à un être humain. Le temps de la grossesse est un temps d'élaboration et de maturation de tout un processus à l'œuvre. Cependant, cela n'est pas donné à toutes les femmes qui attendent un bébé. Les dénis de grossesse existent quand l'idée même d'avoir un enfant est impensable et paradoxalement ils permettent à l'enfant de vivre au-delà du délai autorisé pour une interruption volontaire de grossesse. Il faut donc que quelque chose vive à travers la femme, quelque chose d'elle-même ou

---

[109]. Aristote*, Politique*, 1254 a 7.
[110]. Hannah Arendt, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1961 et 1983, p.110.
[111]. Eric Fiat, *La modernité ou l'oubli de la phusis*, Thèse de philosophie soutenue à Paris le 7 janvier 2002.
[112]. Heidegger *Être et temps,* Paris, Gallimard, 1986 pour la présente édition.

quelque chose d'autre. Ils révèlent un manque, une difficulté dans l'accès à une élaboration symbolique.

D'autre part, quand l'enfant se concrétise au cours de la grossesse, par les modifications que sa gestation provoque chez sa mère et par ses mouvements, celle-ci peut avoir peur d'être submergée par les nouvelles émotions qu'elle éprouve, l'afflux de toutes sortes de résurgences de son enfance et tout ce que suppose une nouvelle présence dont elle va être responsable. Le père lui aussi réagit fortement, ce n'est pas pour rien que dans notre clinique, beaucoup s'enfuient pendant la grossesse, laissant les mères désemparées, voire désespérées. Peut-être, eux aussi le sont-ils, mais ils n'ont pas de suivi de grossesse, eux et peu d'endroits existent où ils pourraient exprimer leur désarroi et être soutenus dans ce moment d'ébranlement.

Ainsi pendant le temps de la grossesse quand elle est annoncée, tout l'entourage se prépare à avoir une nouvelle place : les amants à être parents, les beaux-parents à être grands-parents, les autres enfants à être frères ou sœurs et ainsi toute une vague s'élargit à partir de ce point central qu'est le bébé.

Le bébé affirme alors ses parents dans un nouveau statut et remet chacun à une nouvelle place. Il ordonne et réordonne la famille, s'il est le premier, il devient le tiers qui actualise la famille en puissance dans le couple, puis chaque nouvel arrivant vient modifier cet agencement. Et cela n'est pas toujours simple : tels beaux-parents ne se voyaient pas si tôt devenir grands-parents, tel enfant était bien à l'aise comme enfant unique, sa mère n'est plus seulement la fille de ses parents et ainsi de suite… pour prendre quelques exemples. Lui, si petit, il change le rapport au temps de ceux qui l'entourent en fixant l'ordre des générations et les priorités dans les échanges relationnels.

Cela ne va pas toujours sans mal, il y a des résistances, ce n'est que douloureusement qu'on accepte de changer de statut quand on a des difficultés à grandir, « grandir est par nature un acte agressif [113]», grandir suppose d'aller de l'avant et d'abandonner un ancien statut qui pouvait être ou sembler confortable. C'est tout ce que contient d'ailleurs le mot de développement[114]. Et nous avons connu des parents immatures, encore adolescents, en rivalité de fait, avec leur propre enfant et des fratries rongées pour longtemps par la jalousie.

Il faut une inconscience ou alors une confiance suffisante en soi, dans le couple, l'entourage et dans la vie pour que la grossesse soit vécue comme l'attente d'un heureux événement. Il faut aussi avoir connu avec ses propres parents, ou dans son entourage, une expérience suffisamment positive pour pouvoir s'appuyer sur des représentations ou des souvenirs heureux.

Un exemple donné par Marie Balmary résume très bien différents états de conscience ou d'inconscience au cours de grossesses paisibles qui éclairent certaines observations cliniques. Elle retrace à travers une étude le cheminement qui conduit « De la paix dans le sujet à la paix du sujet par l'angoisse[115] ». Elle relate une recherche sur la compréhension des symptômes de malaise apparaissant durant les premiers mois de la grossesse humaine à la différence des autres mammifères. Les chercheurs ont observé deux groupes de femmes qui étaient exemptes de ces malaises : Celles qui étaient enceintes et qui n'avaient pas refusé de l'être, comme si ce n'était pas vraiment à elles que cela arrivait et qui laissaient la vie suivre son cours, comme si leur psychisme ne

---

[113]. D.W. Winnicott.

[114] Alain de Broca, *Le principe développement*, Thèse de philosophie soutenue le 11/12/2008, Paris.

[115]. Marie Balmary, *La Divine Origine, Dieu n'a pas créé l'homme*, biblio essais, Paris, Le Livre de Poche, 1993, pp. 139-141.

l'avait pas encore « enregistré ». Et celles qui avaient profondément accepté la venue de l'enfant.

Le degré de qualité et de solidité vis-à-vis d'événements pouvant survenir dans la période de périnatalité est très différent d'un groupe à l'autre. Tant qu'il n'y a pas de souci ou de difficultés particulières pour le premier groupe de futures mères celles-ci sont en paix, confiantes car sans préoccupations importantes vis-à-vis de leur état et de leur bébé et la vie suit son œuvre et se déroule sans encombres. Le moindre problème provoquant l'angoisse et la peur pouvant faire émerger brutalement à la conscience, comme un choc, ou une effraction, que c'est bien d'elles qu'il s'agit.

Nous faisons l'hypothèse que c'est peut-être l'une des causes des perturbations profondes qui se déclenchent dans les jours ou semaines suivant l'accouchement. Alors que pour les autres, ayant accepté profondément l'enfant, les réactions sont différentes, leur psychisme est prêt à réagir à l'angoisse et la peur, toute une élaboration intense est alors nécessaire pour retrouver la paix. Mais celle-ci ne sera pas de la même nature que la première car en chemin ces femmes auront éprouvé leurs forces et recherché des ressources en elles-mêmes et dans leur entourage et sauront pourquoi elles peuvent être en paix et confiantes. Les femmes ayant des malaises sont situées entre ces deux extrêmes, passant au début par une phase d'alternance refus/acceptation, étape qui manifeste la préparation à l'acceptation de l'enfant et à la conscience de devenir mère.

> « […] Il semble qu'il y ait là une loi, une loi du désir, une loi de l'Esprit : tout ce qui est obtenu des humains sans qu'ils en soient sujets est menacé par la germination secrète en eux de la première personne, phénomène invisible qui tend un jour ou l'autre à disparaître. Il y a une orientation, un tropisme de l'humanité vers l'éveil, un désir de devenir homme. […] Il y a chez l'être humain un désir que la nature n'organise pas, un désir qui ne vient pas d'une pulsion mais qui surgit de la rencontre avec l'autre humain : le désir de se parler et de vivre en personne avec d'autres. […] L'homme n'existe pas ; il est[116] »

C'est pourquoi un bouleversement plus ou moins grand menace toute mère qui n'a pas décidé ou accepté suffisamment, corps et âme, d'avoir un enfant. C'est à travers les expériences plus ou moins nombreuses et à chaque fois vécues dans leur corps, de fausses couches, d'IVG, quelquefois de FIV qui ne marchent pas tout de suite, qu'inconsciemment des femmes se préparent à cette acceptation d'accueillir un enfant et de devenir mères, ou pas. Une sage-femme[117] évoque le désir d'enfant comme une interrogation constante. Ainsi, l'usage de la contraception et l'IVG permettent au doute de s'exprimer sur l'ambiguïté liée à la grossesse et que ce doute vient interroger le désir d'enfant, le désir de grossesse et le désir d'être parent aux plans intellectuel et affectif de certaines femmes et de certains couples. Ces hésitations, mises en mots ou en actes, accompagnent la genèse de ces maternités. A l'inverse, certaines mères qui n'ont pas pu faire ce travail d'élaboration, une fois l'enfant là, peuvent passer à l'acte ou maltraiter et rejeter violemment l'enfant.[118]Il s'agit ici des situations les plus tragiques.

> *Nous avions connu, avec beaucoup d'émotion une jeune femme qui au terme d'un long parcours d'épreuves était parvenue à avoir un enfant. Elle avait subi des relations incestueuses par son père dès son enfance et d'autres maltraitances*

---

[116]. Marie Balmary, *idem*, pp. 139-141.

[117]. Chantal Birman, *Au monde, ce qu'accoucher veut dire, une sage-femme raconte…*, Paris, éditions La Martinière, 2003, p. 145.

[118]. Marie Vander Borght, *Psychologue*, De Neuter, *Psychologue, Psychanalyste, Professeur de Psycho-pathologie à L'U.C.L.*, L'abandon à la naissance : entre désir et non désir d'enfant, *Désir d'enfant, désir de grossesse, désir de parentalité, Cahiers de psychologie clinique,* 2005-1, n° 24.

répétées jusqu'à l'âge adulte, dans une famille violente et chaotique. Elle avait ensuite rencontré un jeune homme qu'elle aimait et qui l'aimait et ils désiraient fortement ensemble avoir un enfant. Mais il lui avait fallu tous ces essais de lutte pour la vie, un nombre effarant de fausses couches et d'IVG, ces débuts de grossesses refusées par son corps ou décidées d'être interrompues par sa volonté, avant de pouvoir garder un enfant en elle jusqu'au terme de la grossesse. Le couple avait fortement investi cet enfant, très beau et se développant bien et, dans toutes les turbulences où nous les avons accompagnés jusqu'aux trois ans de l'enfant, le respect de l'un pour l'autre à cette place de père et de mère qu'ils avaient pleinement choisi l'un pour l'autre était resté intact.

Nous pouvons ainsi comprendre en connaissant un tout petit peu le vécu de ces personnes rencontrées dans notre Unité, comment d'autres mères peuvent faire ce chemin difficile mais porteur d'espoir et de vie jusqu'à la naissance mais qui, arrivées là, devant cet abîme de responsabilité qui leur incombe, choisissent l'accouchement sous X et l'abandon de l'enfant ou plus justement le don de leur enfant.

L'attente d'un (ou plusieurs) enfant(s) est, comme nous venons de le voir, bien souvent teintée d'ambivalence et nécessite parfois un étayage, ou du moins un soutien. Le suivi de grossesse, s'il n'est que purement médical ne répond pas à ce besoin d'accompagnement et de réassurance. Il peut même être dangereux s'il exclut toute la dimension symbolique de ce qui se passe là, dans ces moments-là. Il peut aussi fragiliser encore plus ces futurs parents et exacerber leurs angoisses en leur donnant une réalité, par le biais des trop nombreux examens prénataux avec la vision des anomalies potentielles sur les images échographiques.

La vie en suspens ou l'effet des prédictions provisoires

Dans la période prénatale, il y a une multiplicité de facteurs dans les grossesses à risque. Parmi les données recueillies dans diverses recherches (Newton et Hunt, 1984), Pierre Rousseau[119] rapporte l'importance des événements de vie pendant la grossesse pouvant donner lieu à la naissance de bébés prématurés ou de petit poids. Les émotions vécues par la mère ont une incidence sur la physiologie de la mère et sur le développement du bébé[120]. Violences conjugales, conflits familiaux, guerres, accidents, maladies somatiques ou psychiatriques, deuils, pertes, séparations, misère, précarité… tous ces événements entraînent leur cortège d'émotions et leurs répercussions sur le bébé. Certains d'entre eux peuvent être atténués, soignés, accompagnés et adoucis, le bénéfice sera double pour la mère et pour le bébé qui fera déjà l'expérience de l'aide, de l'amitié, de l'empathie et du soulagement même partiel des difficultés de la vie dans cette période.

---

[119]. « Ces émotions peuvent être la colère, la tristesse, la peur, la honte pour les événements négatifs, la joie, l'affection pour les événements positifs. Leur intensité peut varier en fonction de l'événement vécu et en fonction de la manière dont la future mère y réagit. La joie peut aller du plaisir à l'allégresse et à l'exaltation, l'affection de la tendresse à la passion. La colère peut aller de la simple nervosité à la rage et à la violence, la tristesse peut venir d'un deuil, la peur peut être causée par un danger réel, être l'effet d'une phobie et se traduire par de l'anxiété, de l'angoisse ou des crises de panique, la honte peut être ruminée dans la culpabilité, les reproches et les remords. » Pierre Rousseau, « Quelles sont les véritables grossesses à risque ? » *Les Cahiers de l'Afrée, Cahier 7, Prévention précoce : les professionnels inventent*, juin 1984, pp. 137-141

[120]. *Idem,* p. 139.

Plusieurs femmes enceintes sont venues à l'Unité[121] dans des situations catastrophiques et une grande fragilité sociale et psychologique. Un soutien dans la réalité avec la participation de l'assistante sociale et de la puéricultrice pour envisager concrètement l'arrivée de l'enfant, penser à un toit, un berceau, un trousseau, à l'allaitement au sein ou au biberon etc. d'une part et un soutien psychologique par une psychologue de l'autre, ont permis plus d'une fois que la grossesse arrive à son terme alors qu'elle était menacée de toutes parts, tant est grande la force du bébé qui veut vivre et efficiente la solidarité humaine. Cependant ce type de demandes se multiplie et il apparaît de plus en plus évident qu'il faut développer l'aide et l'accueil pour celles qui vivent là et dans leur pays d'origine pour que ces femmes n'aient pas à venir ici dans des conditions de vulnérabilité extrême ; en effet le SAMU social devient de plus en plus la solution insuffisante et inadaptée qu'offre notre ville de Paris, pour ces nouvelles mères en détresse, puisqu'il leur propose des chambres d'hôtel, avec des tarifs disproportionnés, pour quelques jours seulement. Ceci entraîne une instabilité perpétuelle dont souffrent les mères et les enfants, ne pouvant se poser nulle part vraiment ni se construire à partir de repères stables. Si c'est mieux que rien, ce n'est pas une solution satisfaisante et adaptée pour créer des conditions suffisamment favorables à la naissance d'une famille.

Mais il y a un autre phénomène paradoxal qui concerne la prévention médicalisée du prénatal. Depuis quelques années, nous observons de plus en plus de « prédictions provisoires » extrêmement angoissantes au cours des échographies durant la grossesse[122]. C'est ainsi qu'un échographiste peut annoncer à une mère une anomalie grave et lui demander de revenir pour une échographie de contrôle ultérieure. Cette fois il lui dira que tout va bien. Il en est de même pour certains bébés dits « de petit poids » qui se révèleront d'un poids convenable à la naissance. Ces annonces vont venir perturber le déroulement naturel de la grossesse et la rêverie maternelle qui l'accompagne dans la construction psychique de l'enfant à venir.

Danièle Rapoport, psychologue posait très justement cette question : « Comment ne pas attendre un enfant quand on est enceinte ? » [123] Comme nous le disions plus haut, en évoquant certains phénomènes tels que les dénis de grossesse, c'est sans doute à cause de l'écart entre la fécondité biologique et la fécondité psychique, la dernière encadrant d'autres décalages possibles. Or les discours des échographes peuvent être tenus aux futurs parents uniquement sur des mesures de segments d'images du fœtus conformes ou pas, à des moyennes attendues, évacuant de la sorte, sans s'en rendre compte, le bébé attendu et rêvé.

> *Telle mère attend un bébé dont le développement in utero est problématique et c'est au cours du dernier mois qu'on va lui dire que son bébé finalement sera viable et qu'elle n'aura pas à faire un avortement thérapeutique.*
>
> *Quand nous rencontrons cette mère avec son bébé, elle nous dira à juste titre que sa grossesse a duré un mois. Son bébé communique énormément par le regard, par des gazouillis avec toute personne qui s'approche de lui, comme s'il voulait manifester qu'il est bien là et bien présent. Mais il faut aider la maman à être proche de lui car son angoisse est restée massive et le vide de représentations vivantes qui a accompagné cette mère a laissé des traces qui se révèlent par un*

---

[121]. Unité petite enfance et parentalité Vivaldi.

[122]. Marie Garrigue Abgrall, *Violences en petite enfance, pour une prévention opportune*, Ramonville Saint-Agne, érés, 2007.

[123]. Colloque « *La bien-traitance de l'aube de la vie aux premières séparations* », Marseille, Novembre 2004.

défaut d'ajustement à son bébé. Une mère inquiète et anxieuse se fige et le risque est que son bébé in utero se fige aussi dans un corps rigidifié par l'angoisse. Le mouvement c'est la vie, bouger contribue à développer l'intelligence du bébé et le rôle de tiers que nous aurons avec ce dernier sera justement de soutenir toutes ses initiatives de mouvements, de gazouillis, toutes ses tentatives de communiquer avec l'extérieur.

Telle autre femme enceinte connue de l'équipe arrive ce jour-là en pleurs et demande un entretien avec la psychologue : on lui a annoncé une image suspecte et fait faire une amniocentèse et des examens dont elle n'aura les résultats que dans trois semaines. Tout ce temps d'attente est vécu dans l'angoisse et on le comprend, alors que cette future maman était radieuse. Les résultats s'annonceront négatifs. Au nom de la prévention on aura pris le risque de provoquer une fausse couche et d'apporter des facteurs anxiogènes pour un bébé et une mère qui en fin de compte allaient bien !

Quand la prévention s'emballe et devient excessive, les examens censés prévenir des malformations du fœtus peuvent alors devenir plus dangereux que de laisser la grossesse suivre son cours, comme les amniocentèses pourtant non obligatoires mais tellement recommandées et suggérées qui risquent de déclencher une fausse couche ou des complications pour l'enfant à naître. On est alors passé dans l'*hubris*, la démesure. Une recherche en ce domaine montrait qu'en France, plus que dans d'autres pays européens, on allait au-delà de la simple prévention car les explorations pour les femmes ne présentant pas de risques *a priori* ne révélaient pas de pathologies significatives pouvant justifier de telles investigations mais qu'en revanche elles provoquaient des risques réels pour le bébé et développaient des facteurs anxiogènes chez la mère pouvant avoir des répercussions sur leur relation avec leur enfant après la naissance.[124]

Dans cette approche très ciblée sur la normalité et l'anormalité du bébé, nous avons oublié la dimension sacrée qui relie parents et enfant. Il y a dans les discours des professionnels de la grossesse, de l'accouchement et des premiers liens, des premières interactions comme un reflet du désenchantement du monde. C'est ainsi qu'on parle de technique, mesures, organes, nuque épaisse, squelette et plus rarement d'émotions affects, mystère, beauté, amour et pourtant…

> « La vie prénatale de l'enfant est un état de pure liaison naturelle, un afflux convergent des sèves, une action physique réciproque ; chose singulière, l'horizon vital de l'être en devenir semble être inscrit tout entier à l'intérieur de l'être qui le porte, mais semble aussi n'y être pas inscrit. Ce n'est pas seulement dans le sein de sa mère humaine qu'il repose. C'est une liaison si vaste et si universelle qu'en lisant certain texte mythique juif on croit déchiffrer à demi une inscription primitive, lorsqu'on lit que dans le sein maternel l'homme est initié au Tout, mais qu'il l'oublie à la naissance. Et cette liaison subsiste au fond de lui, il est la figure secrète de son rêve. » [125]

Or les échographistes se rendent compte qu'ils sont à la recherche de tout ce qui est pathologique alors que les parents attendent la confirmation que leur bébé va bien et se réjouissent d'entendre son cœur et de le voir bouger.

---

[124]. Sylvie Viaux, psychiatre d'enfants, « La surveillance prénatale des grossesses à suspicion de malformation : Etude du retentissement psychologique sur les interactions précoces mère-enfant », Mémoire de DU de psychopathologie du bébé, « Les interactions et le développement précoce/ du normal au pathologique », université de Paris VI, septembre 2004.

[125]. Martin Buber, *Je et Tu.,* Préface de Gaston BACHELARD, Paris, éditions Aubier, 1969, p. 30.

Nous sommes de part et d'autres très impliqués dans le fait de connaître et comprendre ce qui s'est passé avant la naissance et comment se nouent ensuite les premiers liens, moments dont nous sommes les observateurs participants, les témoins dans notre travail d'accueil des bébés et de leurs parents. Cet aller-retour des informations entre l'avant et l'après nous paraît être un tissage en cours de réalisation et d'élaboration de la prévention elle-même. Les conditions de la mise au monde elles-mêmes jouent un rôle parfois capital dans les débuts de la vie du bébé. Malgré les énormes progrès de l'obstétrique, il y a de fait, encore aujourd'hui, dans notre clinique un nombre important de mères qui décrivent leurs accouchements comme traumatiques entravant l'investissement de l'enfant soit parce qu'elles ont trop souffert et que l'enfant en est jugé responsable voire coupable, soit que l'enfant lui-même a beaucoup souffert et que la mère n'a pas été de ce fait capable de l'accueillir comme elle l'aurait souhaité et déjà de le protéger.

« L'épreuve de force est l'épreuve du réel » [126] dit Levinas et les capacités et les ressources à faire face à l'inattendu, à la souffrance, à la déception sont extrêmement variables d'un individu à l'autre. Les lieux de naissance se doivent d'être attentifs à soutenir et soulager le plus possible ceux qui sont en proie à des difficultés au moment de l'accueil de l'enfant réel.

Et puis la naissance, même si elle a moins de force qu'autrefois pour l'entourage, même si l'événement est émoussé, éventé par les multiples échographies et examens préalables qui donnent déjà une telle présence de l'enfant à ses parents et à son entourage, qui aura peut-être déjà vu le film du bébé *in utero*, néanmoins il y en a un pour qui c'est et cela reste un événement essentiel et d'une importance suprême : c'est l'enfant ! En effet, à ce moment précis, il vit une rupture et une différence immense, par rapport à l'immédiateté de la vie intra-utérine où chaleur et nourriture lui étaient apportées en continu par le cordon et le ventre maternel. De plus, il passe de l'eau à l'air et découvre la pesanteur.

La naissance est un moment fondamental, où le cri du bébé peut être entendu comme un appel à l'autre, appel qui demande une réponse et qui l'inscrit « dans une dialectique à l'autre [127]», lui qui sera, durant plusieurs années dans une dépendance extrême à l'autre. Désormais il aura à faire à l'intervalle entre ses besoins et leurs réponses plus ou moins adéquates et à l'appel du désir d'autrui. Il possède dès la naissance, comme outils de survie, un éveil et une curiosité extraordinaire pour tout ce et tous ceux qui l'entourent. Il se repère par le regard et ses mouvements, par tous ses sens et s'ajuste avec une grande plasticité à son entourage, selon ses capacités et celles de son environnement. Il est d'emblée un être de communication.

C'est pourquoi il est toujours d'actualité de tout mettre en œuvre pour créer les conditions d'un accouchement sans violence comme le préconisait Leboyer[128], chaque fois que c'est possible, dans la sécurité et le respect du bébé et de ses sens tout neufs et si sensibles. Notre vie commence par un moment d'angoisse, (*angustia*, resserrement) liée au resserrement du passage pelvien dans lequel il faut avancer.

En 1974, Leboyer racontait une naissance du point de vue sensoriel du bébé : du passage du liquide utérin à l'air, après les contractions enserrant et comprimant avec force son corps. Puis du premier cri l'ouvrant à la respiration qui l'accompagnera désormais comme nous tous jusqu'à la mort. Il décrivait la nécessité de la pénombre pour ne pas agresser sa vue, de soins doux pour toucher sa peau si sensible. Toutes ces

---

[126]. Emmanuel Levinas, *Totalité et infini,* coll. Biblio essais, Paris, Le Livre de Poche, p.6.
[127]. Danièle Brun, Journée européenne, « Soutenir la psychopathologie de l'enfant », Centre de Recherche Médecine et Psychanalyse, Paris, 15 décembre 2007.
[128]. Frédérick Leboyer, *Pour un accouchement sans violence*, Paris, Seuil, 1974.

sensations et tous ces événements et la découverte soudaine de l'immobilité et du silence, pour le bébé, pouvaient être aussi la source de l'angoisse, de la peur, voire de la terreur. A moins que, des adultes avec des soins attentifs, une présence bienveillante et patiente, capables de ne pas projeter leurs propres peurs et capables d'émerveillement, ne l'accompagnent avec douceur et amour dans ce nouveau monde. Or les idées souvent véhiculées par ceux qui ont souffert vont dans le sens de la dureté et de la force pour mieux préparer l'enfant à la jungle qui l'attend. En sorte que l'agressivité est jugée indispensable.

> « Tant nous chérissons en secret la violence. […] Cette naissance sans violence fait des enfants forts parce que libres, sans conflits. Libres et pleinement éveillés. L'agressivité n'est pas la force. Elle en est tout le contraire. L'agressivité, la violence, ce sont la faiblesse, l'impuissance et la peur masquées. La force est sûre d'elle-même, souveraine. La force est souriante. »[129]

Venir « au monde », l'enfant et le monde sensible

L'être humain, l'homme, habite le monde. L'enfant en naissant se présente au monde et il va paraître tel ou telle, comme ci ou comme ça suivant chacun de ses interlocuteurs ou spectateurs. C'est pourquoi sa présence fondée sur une identité unique et singulière sera perçue de multiples façons par l'entourage et sera semblance[130] ou ressemblance pour certains. Hannah Arendt nous parle d'un monde commun,[131] existant avant notre naissance et transmis par les générations précédentes aux suivantes. Monde dont nous faisons partie et qu'il nous revient de transformer et de transmettre afin qu'il se poursuive et continue après notre mort.

> « Les êtres vivants hommes et animaux ne sont pas seulement dans le monde, ils sont du monde et cela précisément parce qu'ils sont à la fois sujets et objets, perçus et percevants. »[132]

Bien sûr en naissant l'enfant vient au monde, mais c'est aussi le monde qui vient à lui. Pour Michel Soulé, la naissance n'est pas traumatique pour l'enfant, dans ses conditions mécaniques, contrairement à ce que l'on a cru, ce qui compte c'est l'irruption du monde extérieur dans l'enfant. De fait, l'expérience de la naissance est contradictoire, il y a expulsion, arrachement, séparation, perte, mais aussi tout un versant positif : entrée dans la vie, mouvement vers l'avant.

Mais aussi pénétration de l'extérieur dans le corps de l'enfant. D'abord par l'air qu'il respire et qui pénètre ses poumons puis par les sons plus forts qui viennent frapper ses tympans, les couleurs et les lumières qui viennent imprégner ses rétines, la peau et les tissus qui viennent au contact de sa peau. Les sens d'abord reçoivent avant de trier, de sélectionner, de se protéger ou d'être appétant à les stimuler. Le bébé commence dès le premier jour une habituation aux stimulations de son environnement. Activité qui trie, reconnaît et sélectionne comme l'ont montré les tests de Brazelton en maternité. La coloration de ce moment de la naissance sera vécue différemment selon la façon dont les parents se représentent ce passage. La vie est faite d'épreuves, de séparations de ruptures, qui peuvent être autant de changements qui font avancer. Les épreuves surmontées deviennent autant d'éléments gratifiants.

Mais si nous faisons partie du monde de fait, il faut choisir d'accepter ou pas d'y être. Si au début c'est la vie qui décide et le *conatus,* l'effort pour persévérer dans l'être,

---

[129]. *Id*, pp. 148-149.
[130]. Hannah Arendt, *La vie de l'esprit,* Quadrige, Paris, PUF, 2005, p. 40.
[131]. Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Folio Essais n° 113, Paris, Gallimard, 1954.
[132]. Hannah Arendt, *La vie de l'esprit,op. cit.,* p. 38.

plus tard c'est en conscience qu'il faudra faire ce choix. C'est la liberté propre de chaque individu qui fait dire par exemple à Cioran, *« l'inconvénient d'être né »* et à Kierkegaard qui semble avoir été abandonné à son triste sort :

> « Ma vie a atteint son extrême limite ; je suis écœuré de l'existence, elle est fade et n'a ni sel ni sens. […] Où suis-je ? Que signifie le monde ? Que veut dire ce mot ? Qui m'a dupé en m'abandonnant ici ? Qui suis-je ? Comment suis-je venu en ce monde ; pourquoi ne m'a-t-on rien demandé, pourquoi ne m'a-t-on pas mis au courant de ses us et coutumes, mais fourré dans le rang, comme si j'avais été acheté par un trafiquant d'âmes ? A quel titre suis-je intéressé à cette vaste entreprise qu'on appelle la réalité et pourquoi devrais-je y être intéressé ? […] »[133]

Ce philosophe remet en question une culpabilité qui serait légitimée par une faute originelle et qui justifierait son malheur. Comme Job, qui devient pour lui une figure modèle[134] et qui refuse cet état de fait alors qu'il traverse d'horribles souffrances, en faisant appel à la compassion de ses semblables et en criant vers le ciel, tout en se sachant innocent. Il est un homme libre qui s'oppose à Dieu : Job récuse cette idée du mal interposé par Satan entre les hommes et Dieu et la culpabilité première qui frapperait chacun et sur lequel les hommes s'accordent à voir, dans les malheurs, un châtiment. C'est librement et seulement après avoir reconnu, dans les événements qui ont frappé sa famille, qu'il voit dans cette épreuve une épreuve transcendante et pas une punition. Cela change le rapport de l'homme au monde.

Le malheur existe, la douleur insoutenable, mais nous ne sommes pas coupables, nous devons vivre avec et malgré eux. La vie d'homme implique le courage de vivre et pour Job, même quand celle-ci est terrible et tout le monde n'en n'est pas capable, la reconnaissance de vivre.

S'il nous semble indéniable que la condition humaine contient une part de tragique, le fait de vivre apporte aussi des émotions intenses de plaisir, de joie et la vie peut être une aventure intéressante, voire passionnante dès lors que l'on a accès par notre sensibilité qui requiert l'éveil de nos sens et de notre intelligence, à ce et ceux qui nous entourent et à un partage de ces découvertes : suivons l'enfant, c'est parfois lui le guide pour ouvrir notre regard. Le monde dans lequel l'enfant apparaît est un monde sensible, comme le décrit Michel Henry,

> « Et c'est pourquoi le monde n'est pas un pur spectacle offert à un regard impersonnel et vide, mais un monde sensible, non pas un monde de la conscience, mais un *monde-de-la-vie*. A savoir : un monde qui n'est donné qu'à la vie, qui existe pour elle, en elle et par elle. [135]»

Ce monde est sensible parce qu'il est perçu à chaque fois par une subjectivité qui s'auto-affecte, par une affectivité transcendantale (c'est-à-dire qui la rend possible en tant que subjectivité, en tant que vie). Il en découle que toute subjectivité est une sensibilité.[136]

Daniel Stern le confirme d'une autre manière, par cette assertion « l'émotion est la première forme de relation au monde. » Et en effet, le monde qui nous entoure est vivant et c'est à nous, humains, qu'il incombe de décoder « la parole du monde ». C'est la tâche des poètes et des poétesses, de la restituer au plus près de son essence et de sa pureté, dans sa beauté. Cette vision du monde, qui contient une parole est aussi celle des sociétés traditionnelles, qui cherchent son sens profond à travers l'observation des

---

[133]. Søren Kierkegaard, *La Répétition,* trad. du danois par Jacques Privat, Rivage poche, Paris, Payot, 2003, p. 141.
[134]. *Idem*, pp. 141-159.
[135] Michel Henry*, La barbarie*, Paris, PUF, 2004, p. 34.
[136]. *Idem*.

signes extérieurs et leur interprétation, comme le relate Geneviève Griaule à propos des Dogon.

> « Pour les Dogon, comme pour la plupart des sociétés traditionnelles, le monde n'est pas un chaos, il a un *sens* et ce sens a été déposé par le dieu créateur dans tous les éléments de sa création ; en fait c'est sa « parole » qu'il y a mise. Les choses parlent mais il faut savoir les écouter, les comprendre. Elles nous parlent par leur aspect, par leur forme. Les plantes nous parlent par leurs couleurs, par la forme de leurs feuilles ou de leurs fruits, leur physiologie, l'utilisation que l'on peut en faire ; les animaux par leurs comportements, leur aspect, leurs mœurs. Absolument tout, même les rochers, la configuration du paysage, les astres, tout a un sens, tout a une parole. C'est cette « parole du monde » que les hommes doivent déchiffrer. »[137]

Or l'enfant nous aide à redécouvrir la fraîcheur du monde et ses merveilles, par son étonnement, son plaisir de la découverte, par ses rencontres ludiques avec les petites choses : un caillou, un ruisseau, un insecte ou une fleur. Au rythme du tout-petit, des gouttes de pluie sur un carreau, faire tomber des cailloux à travers les trous d'une grille, ou les jeter dans l'eau, ramasser un escargot et lui faire rentrer les cornes et attendre qu'elles ressortent sont autant de moments captivants où l'on est absorbé avec l'enfant à redécouvrir le monde pourvu qu'on en ait le temps et la disponibilité de l'esprit. Cette description à hauteur d'enfant, du monde de la nature, de la ville ou de la maison et les sentiments et émotions qui les accompagnent ont inspiré un grand nombre d'auteurs et illustrateurs de la littérature enfantine. Ils nous rappellent aussi les dangers du monde et des éléments. Ainsi si l'eau attire, elle peut aussi être meurtrière. Les contes sont remplis de forêts obscures et de monts escarpés, où les paysages sont symboles d'invitation à des voyages ou des aventures initiatiques pour les héros en quête de découverte de la vie, d'amour et de sublimation. Les contes et les histoires transmettent une part de cette parole du monde aux enfants.

Si le rapport ludique au monde qu'apporte le regard de l'enfant et qu'il nous fait partager est une source de joie, les poètes eux aussi savent nous restituer cette fraîcheur issue d'une sensibilité nourrie dans leur enfance, dans leur relation au monde, en l'ayant enrichie de tous les mots qu'offre leur langue. Alors la pluie peut devenir telle :

> « La pluie, dans la cour où je la regarde tomber, descend à des allures très diverses. Au centre c'est un fin rideau (ou réseau) discontinu, une chute implacable mais relativement lente de gouttes probablement assez légères, une précipitation sempiternelle sans vigueur, une fraction intense du météore pur. […][138] »

Et l'escargot, vu par le même poète, après une longue observation :

> « […] Seul, évidemment l'escargot est bien seul. Il n'a pas beaucoup d'amis. Mais il n'en a pas besoin pour son bonheur. Il colle si bien à la nature, il en jouit si parfaitement de si près, il est l'ami du sol qu'il baise de tout son corps et des feuilles et du ciel vers quoi il lève si fièrement la tête, avec ses globes d'yeux si sensibles ; noblesse, lenteur, sagesse, orgueil, vanité, fierté. […] [139]»

Les petits ont bien raison de s'intéresser autant à un animal aussi étrange. Et ce n'est pas par hasard que de nombreuses comptines et chansonnettes parlent des éléments naturels et des animaux, comme l'escargot aux tout-petits.

---

[137]. Geneviève CALAME GRIAULE, Praline GAY-PARA, *La parole du monde*, Le petit Mercure, Paris, Mercure de France, 2002, p. 77.

[138]. Francis Ponge, *Le parti pris des choses,* suivi de *Proêmes*, Paris, Poésie Gallimard, 2006, « *Pluie* », p. 31.

[139]. *Idem,* « L'escargot ».

Le présent protecteur et créatif

Chaque être est un mystère en mouvement, un mystère dans le temps. « L'être-là », l'existant, celui dont la corvée, la tâche sera cet effort dans la durée de vivre, celui pour qui la vie sera promesse de bonheur ou misère et souffrance. Homme ou femme il lui faudra aussi assumer ce mystère de la sexualité et de son évolution, depuis l'enfance et tout au long de sa vie. Dans ce présent brut, il aura la possibilité du rêve, de la fuite, du vide, de la création, de l'imaginaire, de l'art, pour tenter de s'extraire de cette contingence incontournable du fait d'être vivant et mortel. Il aura le sommeil, les drogues en tout genre, mais aussi la folie, la psychose et l'oubli… Et puis, il aura peut-être l'amour, « le bonheur d'être », l'amour d'un autre, l'amour d'une autre et la beauté pour réjouir son âme, consoler ses chagrins et atténuer son désespoir.

Mais cela est toujours lié à un choix car l'essence de l'homme est la liberté et la responsabilité qu'implique sa liberté. Quelle que soit la situation l'homme peut se positionner en tant qu'homme, rappelait Sartre en 1944 avec cette phrase provocante : « Jamais nous n'avons été aussi libres que sous l'occupation ». Si l'homme est projeté dans le monde tendu vers la réalisation de ses possibilités, on ne peut nier cependant que les conditions même d'existence sont plus favorables à certains qu'à d'autres. Pour qu'un être humain puisse réaliser ses possibilités il a besoin de vivre dans un présent augustinien, un présent qui contienne les trois dimensions : celle du passé par la mémoire, celle du présent par la perception, celle du futur par l'attente. Or il y a des êtres humains dont le présent est « pur présent », c'est-à-dire qu'ils ne peuvent penser au passé, trop douloureux, ni au futur, inexistant, parce qu'ils sont dans la survie, hantés par la recherche immédiate de se nourrir et de se protéger dans les lieux de catastrophes et de conflits aigus, ou plus près de nous ici, dans la rue. Peut-on instaurer une éthique du temps, qui reviendrait à offrir ou à créer ou à aménager les conditions d'une temporalité plus humanisée et plus vivable ? C'est ce que permettent entre autres certains lieux d'accueil et d'hébergement.

Vivre pleinement le présent pour être heureux, comme cela est prôné par toutes les sagesses de l'Orient à l'Occident, suppose une adéquation totale du corps et l'esprit au moment vécu, un instant de contemplation. Mais peut-on contempler sous les bombes, ou dans une période de famine et d'épidémie ? La contemplation des sages est liée à la paix intérieure.

Christian Bobin dans son magnifique livre, *La présence pure*, nous décrit le présent de son père atteint par la maladie d'Alzheimer et son ouvrage en fait une méditation et une interrogation sur l'être dévoilé, mis à nu dans son absurdité et sa magnificence. Une présence « *sans-soi »,* comme dirait Levinas[140]. L'homme sans mémoire et sans avenir, sans conscience, atteint de la maladie de l'oubli, renvoyant à elle-même sa famille et imaginé, grâce au regard aimant de l'auteur, semblable à un être partageant la même poésie que celle inspirée par la vie d'un arbre.

L'altérité, quand il n'y a rien d'autre à attendre d'elle qu'elle nous révèle l'altérité, est ce sur quoi je n'ai pas de prise, ce à quoi je dois renoncer, ce contre quoi je m'épuise à lutter, ce qui me mène vers la douceur. Dans la pure présence il n'y a pas de conscience, on est constamment dans le présent. Mais on ne peut pas s'étonner sans cesse, l'étonnement n'est pas dans la durée, il est dans la suspension qui entraîne un mouvement. L'enfant, lui, mis à part certains autistes qui sont eux aussi par moments, « pures présences », essentiellement absorbés par leurs perceptions et sensations,

---

[140]. Emmanuel Levinas, « L'exister sans existant », *Le temps et l'autre,* Paris, PUF Quadrige, *op. cit*., pp. 24-30.

l'enfant est dans un présent dynamique, celui de la durée subjective et celui qui est un pont entre le passé et l'avenir.

Il existe un présent favorable à la vie, un présent fait de disponibilité et d'ouverture : vivre pleinement l'instant présent quand il est bon, ici et maintenant, a un effet protecteur pour les enfants et leur famille. Cette attention-là permet que même dans des situations de crises aiguës, de conflits graves, de désespoir, la joie d'être là ensemble et de vivre un moment beau, joyeux, drôle, puisse s'exprimer et protéger l'esprit, le psychisme et l'empêcher de sombrer dans la dépression ou la violence. Laisser cette trace présente dans la mémoire comme repère dans les moments qui suivent ne la circonscrit pas au seul présent, ne la limite pas à l'immédiateté, aussitôt effacée dès qu'elle est passée. A ce moment la plénitude du présent est disponibilité à ce qui advient, à l'infini, elle rejoint quelque chose qui serait de l'ordre de la bonté, quelque chose que l'on peut retrouver quand on y pense et qui, ainsi, dure.

Comme l'a mentionné Eric Fiat: « l'homme n'est pas qu'une conscience *dans* le temps, il est aussi une conscience *du* temps et de ce fait il a un pouvoir sur lui[141]». Si le temps est en procès, dont émergent des instants privilégiés, il y a des moments qui font sens, qui recèlent du sens. Ils relèvent de ce que les hommes en font. Bergson rappelle notre pouvoir sur le temps : le temps psychologique existe uniquement parce que l'homme existe. Il définit la durée comme continuation intime du temps, de la vie de chaque instant de l'individu qui est en cela un être dynamique et indivisible. Cependant Bergson nous rappelle aussi que pour vivre, pour agir de façon pragmatique, nous nous servons aussi de notre perception pour découper et diviser le temps, soit pour anticiper ce que nous allons faire, soit pour relier des événements passés au présent afin de l'éclairer. Notre mémoire corporelle a en revanche inscrit toute cette temporalité.

Il y a de ce fait des événements marquants qui vont influer sur l'avenir, qui vont modifier une trajectoire, qui vont être de l'ordre du lien, de la cohésion, d'une certaine cohérence. Ceux qui vont rétablir le cours de la pensée après les trous, les effractions, les ruptures, les sidérations provoqués par des faits traumatiques avec perte du sens. Rien n'émerge de rien, tout est lié, mais les liens ne nous apparaissent pas toujours, tellement leur survenue était improbable. Et pourtant elle a eu lieu.

Le présent créatif, les moments de plénitude, l'échange partagé, le jeu inventif, la réalisation d'une œuvre, la contemplation, parce qu'ils sont justement pleinement vécus dans l'immédiateté de la perception que l'on en a, restent dans les mémoires comme des instants hors du temps. Comme le temps de l'amour qui abolit tous les temps.

Nous n'avons pas pour notre part, à rechercher l'histoire et la succession des événements à travers les générations, ce que font très bien les psychiatres et psychologues qui recueillent l'anamnèse des patients dans leurs séances de consultation ou de thérapie et qui sont en premier lieu centrés sur le discours des parents, même s'ils sont attentifs à l'enfant. Quand je les écoute dans les synthèses institutionnelles, il ne me reste que des îlots forts, chargés de sens, mais ce à quoi je suis attentive c'est aux changements d'états de l'enfant, changements de sa façon d'être au monde, en relation avec son environnement et les personnes qui l'entourent, en relation directe avec ce qui est dit quand cela le concerne.

Ce qui retient mon attention et qui relève de ma responsabilité, moi qui suis là pour soutenir son éveil et son développement, c'est l'ouverture de l'enfant à la réciprocité de l'enrichissement du monde tant sensoriel que symbolique, l'apparition de ses premiers mots, sa fierté d'être et de faire tout seul et avec l'autre, la joie partagée. Je suis là aussi pour l'aider à se repérer dans son présent, dans son quotidien, parce que

---

[141]. Eric Fiat, Cours de Master de philosophie sur « le temps qui passe », 7/02/07, Pitié-Salpêtrière.

pour les très jeunes enfants, le présent est « court » et l'absence est « sans fin », il ne sait pas encore se projeter du matin dans la soirée ou dans le lendemain. Le temps n'est au début qu'événementiel, il est pour lui-même essentiellement le présent c'est pourquoi il a besoin de savoir ce qui va succéder à ce moment où il joue, où il va aller et avec qui et ce qu'il y fera : rentrer à la maison, manger avec sa nourrice et après retrouver sa maman…etc. Tous ces mots vont l'aider à comprendre ce qui l'entoure à anticiper et à se rappeler. A faire des liens entre les mots, les paroles et la vie, entre la présence et l'absence.

L'anticipation permet à l'enfant de savoir ce qu'il va faire ou ce qu'il va lui arriver et le prépare à en être l'acteur, ou le coopérateur, à le considérer comme sujet. Elle participe à la construction de la pensée et à la re-présentation. En effet, c'est ainsi qu'il va acquérir *sa* conscience du temps, par la répétition et la régularité des rythmes biologiques, éveil, repas, sommeil, avec la présence et l'absence de celle ou celui qui l'accompagne dans ces moments. De la sorte, il va aussi créer son temps psychologique comme le nomme Bergson, avec l'éprouvé des sensations de peur, d'angoisse, de colère, de satisfaction, de plénitude et peu à peu développer une certaine maîtrise du temps, le ralentir ou l'accélérer. Car pour l'enfant ce qui prime c'est le temps tel qu'il le vit et non pas le temps des horloges, mathématique, régulier et uniforme dont il n'a pas idée. Ce n'est que très tard, qu'il comprend les concepts de temps, après six ans seulement, il commence à différencier la durée des mois et de l'année.

Le travail des thérapeutes consiste à co-reconstituer avec les familles le récit, la trame d'une vie, de sa trajectoire pour en faire une narration, un fil continu malgré parfois les discontinuités et les trous apparents. Mais du point de vue du petit-enfant, comment s'y retrouve-t-il ? Qu'est-ce qui pèse sur lui ? Comment lui donner des repères sécurisants, fiables, dans la tourmente ou le chaos, ou parfois dans le vide sidéral des affects gelés ? Comment alléger sa souffrance, comment soulager une relation plombée par les douleurs passées ou la violence présente? Les repères, alors, vont être d'un autre ordre, par exemple quand les parents se sont disputés devant l'enfant, il s'agira de le rassurer et le soulager quant à sa responsabilité dans ce type de conflits. Puis, de l'aider à identifier et exprimer ses émotions qui sinon le débordent et de dire aux parents que leur attitude a des conséquences graves pour l'enfant en les aidant à régler leurs conflits autrement et/ou ailleurs. Pour chacun d'entre eux, il faut chercher à apporter ce qui lui permettra, à lui, en fonctions des circonstances, de retrouver la fluidité des mouvements et la fluidité des pensées.

L'enfant nous ramène sans cesse au présent. Il nous inquiète dès aujourd'hui pour son devenir et il ramène sans cesse au présent les éléments passés non résolus et parfois douloureux. C'est sans doute ce qui le rend parfois insupportable pour les adultes qui ne partagent pas cette même temporalité.

Chapitre 3
D'une philosophie de l'événement à la rencontre avec l'enfant comme événement philosophique

Temps et événement ou « transformations silencieuses » ?

« Chez Pindare, le Temps est Père de toutes choses.[142]»

Evénement, le mot vient du latin, *evenire* qui signifie se produire, l'acte de se produire. Un événement est un fait surprenant auquel on ne s'attend pas, qui surgit malgré toutes les tentatives de préparation, qui déborde nos capacités d'appréhension, il est lié au temps. Il est une manifestation visible de maturations invisibles, le point de rencontre de conjonctures improbables, un accident ou le résultat de lentes préparations. Il se distingue du fait ordinaire. François Julien en rappelle trois traits principaux qui le caractérisent :

> « 1, le statut exceptionnel le distinguant du moment. Toujours tenu pour singulier – les moments adjacents se reprofilent en fonction de lui.
>
> 2, tout événement est un bouleversement reconfigurant à partir de son incidence tous les possibles investis. Sur-venir sous-entend toujours une effraction, une faille entre le passé et l'avenir en même temps qu'il déborde – excède – le moment présent.
>
> 3, l'événement contient un inassimilable. Signifie vers un dehors transcendant toute explication causale. Son irruption est le « chiffre » d'une « aventure » disent les phénoménologues. Il fait surgir l'énigme de son origine, la question du sens. […] La Culture européenne est une culture de l'événement. Il permet la focalisation, la tension, le *pathos*, détient un prestige.
>
> Croyance que c'est l'Eternel qui vient croiser le temps, d'où : Création, Incarnation, Résurrection […] Pour Homère, Pindare, les tragiques il est source de sublime et d'interrogations sans fin.[143]»

Pour d'aborder les choses et la notion d'événement, nous nous sommes appuyés sur ses recherches à propos du « temps [144]» en Occident et en Chine. Nous y avons découvert que le mot « Temps » n'existe pas en chinois, ni les conjugaisons et que l'*événement* serait un concept spécifiquement occidental. D'après lui, la pensée occidentale du temps considère le temps comme cyclique ou linéaire. Elle dramatise et met en exergue tout ce qui est de l'ordre du non ordinaire, tout ce qui ressort de la trame du temps. Ainsi, « l'effraction, la tension et le désir font l'événement » la dramatisation européenne se nourrissant d'événements, alors que la sagesse chinoise en dissout l'exceptionnalité.

Il y aurait dans la pensée chinoise et un temps continu et un temps discontinu, innovant et mûrissant, héritant. Wang Fuzhi les nomme : « Transformations silencieuses », elles se manifestent avec un développement par phases à l'instar des saisons et non sur le mode spectaculaire de l'événement, puisqu'en Chine, sous l'effet de la polarité *yin-yang*, les changements s'enchaînent à l'infini sans cause première.[145] Ces transformations silencieuses ne seraient pas forcément bénéfiques, il y a ces points de bascule qui font alterner les faits existant, certainement aussi vers des processus lents et invisibles mortifères et qui basculent à leur tour dans une dynamique à l'image du

---

[142]. François Julien, *Du « Temps », Eléments d'une philosophie du vivre*, Grasset, collection Le collège de philosophie, Paris, Grasset et Fasquelle, 2001, pp. 87-89.
[143]. *Idem*, p. 87.
[144]. *Ibidem*.
[145]. *Ibidem.*, p. 81.

cercle noir et blanc symbolisant le *Dao.* Transformation signifie aussi « influence » en chinois. Selon le *Yiking, Classique du changement,* c'est par influx, traversant de part en part et fécondant, que s'opère le procès de la vie. L'avènement à la vie lui-même ne fait plus coupure[146].

> « Le Ciel et la Terre, mêlant leurs énergies :
> Tous les existants – sous leur influence / par transformation – fermentent ;
> Le masculin et le féminin, unissant leur essence :
> Tous les existants – sous leur influence/ par transformation – adviennent. [147]»

Ce détour par la pensée chinoise est intéressant à plus d'un titre. En effet, après un événement traumatique, la démarche de psychothérapie qui consiste à accompagner celui qui souffre dans sa recherche d'élaboration d'un récit capable de relier cet événement à un avant et un après, en lui donnant un sens, permettant de reconstruire un fil de continuité de sa vie, rejoint cette démarche de processus et de transformation, qui d'une certaine manière abrase l'événement et le réinscrit dans le cours du temps et de la vie en la réorientant.

Cette science de l'observation, cette profonde attention à l'émergence d'un mouvement nouveau, au germe d'une vie et l'accompagnement de son déploiement rejoignent l'attitude taoïste du *wu-wei*, le non-agir, qui suit activement et favorise le principe créatif de la vie et qui est tout sauf interventionniste. Il s'ensuit l'émerveillement car chaque vie étant unique, elle est imprévisible et donc surprenante. Les artistes, face à des événements douloureux, vont sublimer ces chocs de la vie par la création d'œuvres d'art et mettre la souffrance *hors-je* grâce à leurs talents et qualités artistiques. L'enfant, lui pourra utiliser le jeu, avec cette même fonction de maîtrise et de mise à distance symbolique. L'événement-choc sera alors transposé dans l'œuvre, ou le jeu, il sera alors déplacé et médiatisé.

Aristote dialectise avec « la puissance » et l'« acte » la nature double de l'instant. C'est-à-dire la divisibilité et la continuité du temps. Le mouvement (*kinesis*) est l'actualisation progressive de ce qui se trouve « en puissance » et son passage à l'acte, il est l'indice d'une imperfection, d'un manque, d'une recherche vers l'accomplissement de ce qui n'est pas encore, la réalisation de la Fin, en tant que forme-fin, (*eidos-télos*). Ainsi l'enfant en se développant actualise sa puissance, ce qu'il crée et ce qu'il devient ne l'est que par ce qu'il a rencontré, entre ce qu'il a reçu à la naissance et l'environnement auquel il s'est confronté. Les aléas de ces rencontres sont imprévisibles et imprédictibles, mais c'est toujours après qu'elles aient eu lieu que l'on peut analyser les possibles qui les ont permises et non l'inverse.

L'événement n'est pas un fait comme les autres, il est un fait qui fait rupture dans le cours habituel du temps, qui a surgi comme un motif magnifique sur la trame d'un tissu uni, ou comme une déchirure, un accroc. C'est le commencement de la vie pour chaque enfant, davantage que l'origine de la vie, qui nous concerne ici, même si il vient la questionner, puisque c'est à partir d'enfants présents, de quelques jours à trois ans, en relation avec leurs parents et de femmes enceintes qui nous côtoient le temps de leur

---

[146]..*Ibidem.* « Amorce » infime du changement (notion de *ji*) stade initial de la modification.
[…] Là où la modification venant à poindre pour ouvrir la voie à venir l'imprévisible se mêle opportunément à ce qui est encore l'indéfinition de la tendance et – l'aléatoire fécondant à nouveau le devenir – de nouveaux germes de possible apparaissent.
De là naît la capacité d'innovation du procès qui fait la vie.
Car, à peine amorcée la tendance qui s'engage est portée d'elle-même à son déploiement : et c'est elle qu'on verra finalement aboutir en grand, au surgissement si merveilleux de l'« événement ».
[147]. Zhouyi, « *Xici* », B, 5, cité par François Julien, *op. cit.*, p. 82.

grossesse et qui nous présentent leur bébé ensuite que nous nous interrogeons. La question de l'origine restant irrémédiablement à l'état de question. Car l'événement c'est l'irruption ici et maintenant d'un fait qui se produit. Pour nous, ce fait, c'est d'abord une présence, avec un volume, un poids, un corps animé qui s'impose en étant là, silencieux ou sonore, statique ou mobile, odorant. C'est un être qui vient au monde, un petit être humain et pour l'accueillir en tant que tel il nous faut pendant sa petite enfance le faire exister comme sujet et il n'y a pas de sujet sans reconnaissance première, primordiale, par un autre être humain.

Il s'agit donc d'enfants inscrits dans une histoire et aussi, pour un temps de leur vie, dans la mienne. La naissance d'un enfant est un événement, elle n'est pas un fait parmi d'autres, elle contient une puissante force de déstabilisation et de création et cela que l'enfant soit attendu et désiré ou pas, qu'il soit conçu naturellement ou par procréation médicalement assistée. On ne sait pas comment sera cet enfant avant sa naissance, quels traits il aura, quelle personnalité, quel avenir. Souvent à sa naissance et tout au long de l'enfance, il sera contemplé parfois jusqu'à l'adoration comme sur les tableaux de la Vierge à l'Enfant de Bellini. Ailleurs il sera examiné soigneusement, inventorié même : il a les oreilles de sa mère, le nez de son père, les longues mains de tel ancêtre etc., autant de marques d'appartenance à une lignée, à une famille, autant de tentatives d'assimiler cet événement que représente sa venue et de l'inscrire dans une filiation.

On emploie communément l'expression « avoir des enfants », mais avoir des enfants n'est pas la même chose qu'avoir des objets et des choses. Et si l'événement se produit, il n'est pas à l'origine du produit de lui-même, ni de ses parents, ni de la médecine. L'enfant ne s'est pas créé lui-même. Cependant, une fois conçu l'enfant a son propre processus et son développement propre, son principe, *arkhé,* qui pour Aristote conduit l'homme à sa réalisation et à la contemplation et il est ainsi aussi « cause et effet de lui-même », comme le dit Kant[148]. L'événement va être ce qui est produit par son arrivée, par sa présence, par son existence, c'est-à-dire le fait qu'il *est* et qu'il le manifeste. Mais événement contient aussi le sens de venir de, arriver et d'éventuel, d'éventualité. Ainsi l'enfant peut advenir ou pas, il peut se présenter comme un événement aux autres et à lui-même, ce qui lui donne une existence, ou pas. Il peut *être* sans existence, comme tous ces enfants non investis, carencés…

L'éventualité de son avènement génère toutes les tentatives de maîtrise contemporaines, autour de sa conception, du tri eugénique lié au diagnostic pré-implantatoire, ou prénatal[149] et du suivi de grossesse et de la période périnatale. Mais il ne faut pas oublier qu'un événement même programmé apporte toujours des imprévus et comporte des aléas et des éléments de déstabilisation. C'est d'ailleurs au cœur de cette déstabilisation que se vit l'accueil de l'enfant, l'acceptation d'être modifié par cet autrui nouveau donc inconnu, qui fonde une vraie relation et qui modifie les parents en retour.

Sa présence[150] dans le monde est d'abord consciente pour les autres, puis pour lui-même. L'image de l'enfant au moment où elle est perçue par l'enfant lui-même, constitue dans cet instant fulgurant d'appropriation de soi un événement. En effet, pour lui cette conscience suppose un recul et une distance et on situe la conscience de soi-même comme unité au moment du *stade du miroir*. C'est Henri Wallon[151] qui a utilisé

---

[148]. Emmanuel Kant, L'être vivant, *Critique de la faculté de juger,* Folio essais, Paris, Gallimard, 1985.
[149]. (DPI ou DPN).
[150]. Foulquier et Saint Jean*, Dictionnaire de la langue philosophique,* « Présent » : être devant ou en face. Ce qui est présent, c'est ce qui est là pour celui qui parle et dont il a conscience. Paris, PUF, 1962.
[151]. Henri Wallon*, Les Origines du caractère chez l'enfant. Les préludes du sentiment de personnalité*, Boisvin, Paris, 1934, rééd. PUF-Quadrige, Paris, 2002.

le premier cette expression, reprise par Lacan, pour indiquer cette phase du développement de l'enfant entre 6 mois et 18 mois où celui-ci se sert de l'image extériorisée du miroir pour unifier son corps. Pour Lacan[152], ce stade est le formateur de la fonction sujet, le «je», qui ne peut se mettre en place que par la présence de l'autre.

> *Assise sur le tapis des bébés, une maman porte son enfant dans ses bras, il suit activement du regard, dans le miroir face à lui, l'animation des autres bébés et adultes qui évoluent autour de lui. Soudain son regard s'arrête sur le reflet du visage de sa mère, il tourne la tête vers elle puis la regarde à nouveau dans le miroir, puis il se regarde dans ses bras. « C'est toi », lui dit alors doucement sa maman en souriant, il se regarde à nouveau dans le reflet du miroir et se sourit, regarde à nouveau sa maman, puis lui-même et semble en déduire, « c'est moi ».*

Cette scène combien de fois s'est-elle déclinée, devant nous, avec des variantes mettant en scène la difficulté de certaines mamans à pouvoir se sentir « mère » et à aider leur enfant à se sentir exister en dehors d'elles. Comme cette formulation en témoigne : « Tu vois il y a une autre maman, il y a deux mamans », entraînant une confusion dans l'esprit de l'enfant, ou celle qui rit à gorge déployée de son bébé qui tente d'attraper un jouet dont il perçoit le reflet dans le miroir et dont la réaction apparaît de plus en plus discordante puisque dans ce même temps son bébé d'abord désorienté, se désorganise et manifeste une détresse à laquelle seule l'intervention d'une auxiliaire mettra un terme en encourageant un réconfort maternel. « C'est ton image » est encore une autre façon, plus juste, de nommer ce reflet de l'enfant dans le miroir. C'est pourquoi cette médiation du miroir ne va pas de soi, pour unifier l'enfant, celui qui l'accompagne dans la découverte de son image a un rôle essentiel.

L'enfant non désiré – pire : non programmé – serait-il réduit comme dit Boèce en parlant du hasard à : « un événement inopiné issu de causes confluentes » ? Il y a des grossesses dont on dit qu'elles sont « un accident ». Il y a des paroles cruelles comme celles de dire à un enfant qu'il ne ressemble *à rien*, même pas *à personne* ce qui serait une esquisse d'humanisation, pire : à rien, à aucune chose. Certains adultes nous rapportent ces paroles entendues dans l'enfance, blessés profondément par le rejet sous-jacent, alors qu'il s'agit peut-être de l'impossibilité pour leurs parents d'avoir pu, alors, assimiler leur présence et l'inscrire dans une filiation illicite et impensable.

Ainsi, l'enfant même s'il n'y a pas eu rencontre avec sa mère et son père, l'enfant donc, est malgré tout là. Il est là et sa présence interroge et oblige : qui est-il ? Qui va s'occuper de lui ? Qui va répondre à ses cris ? A ses besoins exigeants ? Cet événement pourrait sembler s'inscrire dans l'ordre de la nature, un être masculin et un être féminin donnent naissance à un petit, à un enfant. Il naît des enfants tous les jours, c'est quelque chose qui pourrait sembler banal. Or il n'en est rien. Cet événement s'inscrit dans une histoire, du simple fait que c'est un petit d'homme qui apparaît en naissant et cette

---

[152]. Le terme « stade du miroir » a donc été réutilisé par Jacques Lacan en 1937 dans : « *Le stade du miroir. Théorie d'un moment structurant et génétique de la constitution de la réalité, conçu en relation avec l'expérience et la doctrine psychanalytique*, Communication au 14e Congrès psychanalytique international Marienbad International Journal of Psychoanalysis, 1937. »Il l'a repris une première fois dans son article *Le complexe, facteur concret de la psychologie familiale* paru en 1938, à la demande d'Henri Wallon dans l'*Encyclopédie Française* et plus précisément dans le volume VIII intitulé *La Vie Mentale*, puis dans une communication faite au XVIe Congrès international de psychanalyse, à Zurich, le 17 juillet 1949 : *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique.*

arrivée fait irruption, dans le monde ambiant. Il impose à ceux qui en sont témoins d'assumer une responsabilité impérative qui entame le temps et l'espace de pensée d'autrui : il va falloir faire avec et tous les jours et presque à chaque instant tant que l'enfant est tout petit et dépendant puis de façon plus espacée jusqu'à sa majorité au moins.

> *Un couple vient depuis des semaines très fréquemment et régulièrement avec son jeune enfant qui n'a pas encore deux ans. La maman ne travaille pas et le père a des horaires assez souples qui lui permettent d'être souvent là. C'est un jeune couple, presque adolescent dans ses attitudes, immature et blessé, débordé par les besoins de ce bébé, ils veulent sortir, voir des copains, dormir quand ils en ont envie… Ils ont des paroles très crues et beaucoup d'agressivité quand ils parlent de l'enfant et aussi de temps en temps entre eux et des moments de grande fragilité, avec des manifestations de tendresse, qui oscillent de façon imprévisible. Ils le confient très souvent aux grands-parents et l'enfant va aussi dans un mode de garde deux demi-journées par semaine. Et pourtant ce jour-là ils n'en peuvent plus, ils ne le supportent plus : « Vous comprenez, on l'a eu jour et nuit pendant tout le week-end, vous vous rendez compte !! ». L'enfant est décomposé, il nous bouleverse par tout ce flot de paroles dures contre lui. Tour à tour chaque membre de l'équipe sera sollicité et impliqué dans le soutien de cet enfant et de cette famille, soutenant chez lui tout ce qui peut être valorisé, s'interposant quand les projections seront dépréciatives, démêlant petit à petit les éléments traumatiques de la vie de ses parents. Consultation, thérapie, soutien au jeu et à l'expression de l'enfant, constitueront les appuis principaux pour le démarrage de cette responsabilité parentale qui leur incombe, pour toute la vie ! Parfois un étayage au long cours est non seulement aidant, mais indispensable pour la survie psychique de l'enfant, ces parents en venant chaque semaine le demandaient.*

C'est là que le questionnement éthique intervient : cet enfant, quels adultes bienveillants ou pas va-t-il rencontrer ? Quelle place la société est-elle prête à lui accorder ? Quand il se trouve des endroits où le confiner s'il dérange, chez des voisines, ou comme ces crèches aux horaires élargis qui peuvent s'apparenter à des placements partiels si les professionnels ne sont pas vigilants[153], l'enfant ayant si peu de contacts quotidiens avec ses parents effectifs. Ces enfants que l'on couche alors qu'ils n'ont pas sommeil, pour la paix et le confort des parents. Ces enfants que l'on néglige suivant les moments parce qu'on vit des moments forts dans sa vie personnelle d'adulte. Quelle dialectique va se mettre en place dans cette lutte de reconnaissance des besoins de chacun ?

Ces parents « narcissiques » qui passent toujours avant l'enfant, d'où leur vient cette cruauté sans scrupules, cette indifférence qui fait qu'ils ne voient même pas la souffrance de celui-ci et qu'il faut des regards de tiers extérieurs pour repérer les manifestations de la souffrance de l'enfant à travers des signes et des symptômes, tristesse, maladies ou troubles et retards du développement ? Quels manques profonds ont-ils subi, pour ne pouvoir assumer cette asymétrie et le devoir de protection et de veille qui en découlent ? On ne peut pas les juger en tant que personnes. Car nous sommes convaincus que la non-perception de l'autre, quand elle est récurrente, vient du fait qu'à un moment crucial de leur histoire, ils n'ont pas été eux-mêmes perçus dans leur être, dans leur authenticité par ceux qui en avaient la charge.

---

[153]. En fait les enfants ne peuvent pas y rester plus de dix heures par jour d'après le règlement, pour cette raison.

Cependant, à leur égard et dans leur fonction parentale nous devons aussi nous poser ce questionnement éthique : s'ils ne peuvent assumer ce rôle de parents, il faudra que d'autres s'occupent de l'enfant. Et s'ils n'en voient pas la nécessité, ils seront alors convoqués par un juge, pour leur rappeler ce devoir envers les générations suivantes et pour établir des mesures de protection voire de suppléance vis-à-vis de l'enfant. A condition que des tiers aient perçu la souffrance de l'enfant et l'ampleur de la situation. Le souci de l'enfant est un fait de civilisation toujours à réfléchir, jamais acquis et qui n'est pas si évident. Pourquoi ? Parce que chaque enfant qui arrive au monde vient questionner cette responsabilité.

L'événement, c'est ce qui fait histoire

La lecture de Claude Romano apporte un éclairage riche sur la relation inconditionnelle de l'événement et du temps. L'événement, « c'est ce qui fait histoire.[154] » Si l'on prend d'emblée la naissance d'un enfant comme événement (ne dit-on pas « un heureux événement » ?), il ne s'agit pas d'un événement historique, sauf s'il s'agit de la naissance d'un roi ou d'un artiste ou d'un grand homme ou d'une femme qui marquera son époque. Alors arrêtons-nous un instant sur la plus célèbre naissance historique : celle qui a inspiré tant de « Nativités » dans le domaine artistique et qui est au fondement de la religion chrétienne, celle de l'enfant Jésus. Celle qui donne comme unité de mesure dans la peinture l'enfant nouveau-né, celle qui fait que chaque année on fête Noël.

Ce sujet si banalement répandu : un enfant ! devient le centre d'attention, de vénération, d'adoration, d'espoir. Il est cependant étonnant que malgré cette image si forte, si chargée de sens mystique, religieux, spirituel, il ait fallu attendre le milieu du XVIIIe siècle pour que se développe, en France, comme nous l'avons vu, le sentiment de l'enfance[155] à proprement parler et qu'une profonde attention à l'égard des enfants modifie les conduites. En sorte que l'on cherche à réduire la mortalité des jeunes enfants, à en assurer l'éducation, l'instruction et, fait nouveau, à justifier la nécessaire affection pour qu'ils vivent et l'importance du lien mère-bébé en ce domaine. C'est bien parce que chaque naissance n'est pas historique. A la suite d'Hannah Arendt, C. Romano rappelle qu'elle est *historiale,* car elle donne lieu à une nouvelle histoire, qui advient par le fait de cette naissance même.

Nous pensons que chaque fois que nous sommes en présence d'un jeune enfant, nous sommes en présence d'un événement qui nous dépasse puisqu'il signe par son *être-là* un point d'où partent deux lignes de fuite aux deux extrémités, celle du passé et celle de l'avenir. Il me semble aussi que si l'on ne prend pas de temps en temps la mesure de cela, qui nous est amené dans tous les lieux de soins qui accueillent les bébés et leurs parents, de l'angoisse qui est posée là, dans cet événement qui les déborde, alors peut-être que sans s'en rendre compte on passe à côté du sujet, c'est-à-dire à côté de ce qui est en jeu et de ce qui constitue un statut humain de sujet à l'enfant et à ses parents.

Ainsi la présence de l'enfant provoque un étonnement philosophique à plus d'un titre : un étonnement humain devant l'existence, le mystère du surgissement de l'être comme événement, du fait que toute naissance procède d'une impossible origine à concevoir. D'autre part, de quel être s'agit-il ? Et là on se retrouve face à des capacités physiques et psychiques stupéfiantes, on s'étonne de ses ressemblances avec tel ou tel membre de sa famille ou au contraire, de son étrangeté. Ses fabuleuses capacités relationnelles nous éblouissent et l'on s'étonne encore devant ce que l'enfant nous

---

[154]. Claude Romano, *L'événement et le temps*, Coll. Epiméthée, Paris, PUF, 1999, pp. 295-303.
[155]. Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime,* Paris, Point histoire Seuil, 1975.

révèlera de juste ou d'injuste face à la vie si on y est attentif. Sa présence provoque encore l'étonnement de l'ampleur de la responsabilité totale qu'elle engage, au regard de sa fragilité et sa dépendance extrême et du même coup du surgissement de la liberté de lui faire du bien ou du mal et qui pose très vite le choix d'une attitude morale, éthique ou pas à son égard. Enfin, l'on s'étonne de la palette infinie des émotions que provoque en nous l'enfant : joie, émerveillement, empathie, souffrance, tendresse, agacement, irritation, colère… et de leurs résonances avec notre propre histoire.

Mais l'événement que provoque la présence d'un enfant introduit une histoire, en dehors de la nature. Ainsi l'adjectif « philosophique » de l'événement que constitue la présence du jeune enfant suppose que l'événement en question n'est pas, comme on s'y attendrait, limité à « un processus naturel ». L'enfant par toutes les questions qu'il soulève nous conduit à la philosophie, à rechercher la sagesse dans nos rapports avec lui et le monde. Il renvoie aussi à tout ce que la manière d'appréhender l'événement recèle de philosophique, c'est-à-dire le rapport à l'être et au temps comme nous l'avons esquissé et tout le rapport du lien et des interactions avec les personnes qui y sont mêlées. C'est surtout autour de cette mise en relation des enfants avec d'autres individus que nous allons nous attarder davantage.

En effet, quelque soit la culture, la naissance d'un enfant est toujours associée à des rites symboliques et sociaux qui inscrivent l'enfant dans une lignée et une société, ne serait-ce déjà qu'en le nommant. Les cas marginaux et ils existent, de mères accouchant seules d'enfants non attendus, après des grossesses non suivies, sont des drames suscitant chez ceux qui les découvrent la culpabilité et l'épouvante face à une humanité laissée pour compte. C'est pourquoi faire des enfants ne peut être comparé à la reproduction animale. Il y a pour chaque naissance, quelque part, un désir d'accueil et d'inscription dans une sphère humaine.

Or dans la société occidentale, notre culture de l'accueil de l'enfant est de plus en plus remplacée par la science médicale de l'obstétrique, de la puériculture et de la pédiatrie, bientôt de la psychiatrie[156]. Celles-ci sont utiles mais pas à toutes les places ! Mais « la science ne pense pas[157] » et toute la dimension symbolique non prise en compte et bafouée couve sous la cendre comme les braises prêtes à s'enflammer si le vent souffle tout à coup.

Les philosophes et la naissance

Face à la question de la naissance, les philosophes ont adopté de multiples attitudes. Nous allons maintenant en explorer rapidement quelques-unes. Pourquoi naître ? A cette question, Anaxagore aurait répondu « Pour observer le soleil, la lune et les étoiles. [158]»

Que ce soit Kant ou Hannah Arendt, la question est de savoir quel rapport nous avons au monde, pour permettre à des enfants d'y naître et d'y vivre et de réfléchir à notre accompagnement. Hannah Arendt est l'une de celles qui a le plus insisté sur l'importance de la natalité. Elle en parle à propos d'éducation et d'enseignement en refusant de laisser ces domaines aux seuls spécialistes de la pédagogie.

> « Ce qui nous concerne tous et que nous ne pouvons donc esquiver sous prétexte de le confier à une science spécialisée – la pédagogie – c'est la relation entre enfants et adultes en général, ou pour le dire en termes encore plus généraux et plus exacts, notre attitude envers le fait

---

[156]. Voir le rapport de l'INSERM, sur les troubles des conduites des enfants de moins de trois ans, 2005.
[157]. Heidegger.
[158]. Selon Diogène Laerce, *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, t. 2, sous la direction de Monique Canto-Sperber, « Nature », Quadrige Dicos Poche, Paris, PUF, pp. 1322-1323.

> de la natalité : le fait que c'est par la naissance que nous sommes tous entrés dans le monde et que ce monde est constamment renouvelé par la natalité. [159]»

Kant a envisagé le cri du nouveau-né à la naissance comme la signification immédiate du combat de l'opposition de la liberté et de la nature. Il lui donne ainsi le sens d'une protestation devant la découverte d'un monde, d'une nature qu'il vit comme le menaçant. Cependant pour lui la présence humaine est nécessaire car « sans l'homme la création en son entier serait un pur désert [160]»

Cioran quant à lui nous parle du malheur d'être né, ou plus malicieusement de « l'inconvénient d'être né[161]».

Il n'en est pas de même pour Hegel[162], en effet celui-ci interprète le cri à la naissance comme un commandement à toutes choses et d'abord à sa mère : « Enfin né ! » Pour lui, le processus du développement spirituel de l'âme humaine se déroule sur trois moments. Le premier consiste en l'intériorisation de la nature en l'homme, dans ses dimensions cosmique, tellurique et géographique. Le deuxième moment est un moment délicat où peuvent apparaître des désordres et des conflits pouvant conduire à la folie puisque c'est le moment où la nature intériorisée en l'homme fait que l'homme se vit dans une sorte de présence à soi de la nature. Les périodes de transformations importantes du corps comme la puberté ou la grossesse, la maladie ou la vieillesse peuvent justement, en rappelant la nature à l'œuvre en soi, créer des états de fragilité psychique pouvant évoluer vers des pathologies psychiatriques. Sentiment d'aliénation, d'étrangeté, d'effacement de soi devant la nature, de perte de repères de son identité et du réel.

D'où les tentatives, par certains, d'éradiquer le plus possible la nature à l'œuvre en l'homme comme dans les romans de science-fiction où les *femmes pré-U*[163] ont encore des seins susceptibles d'allaiter et sont à cause de cela des horreurs, survivances actualisées d'un passé qu'on voudrait nier, ou comme la recherche de l'utérus artificiel[164]. Cette peur du « naturel » est aussi une peur du vivant, qu'on peut traduire plus simplement par la peur de la vie, la peur du réel avec son sang, avec sa chair, avec ses risques de souffrance, de jouissance et de disparition. Mais il ne faut pas s'arrêter en chemin et atteindre le troisième moment dont parle Hegel qui est celui où la nature redevient esprit :

> « L'esprit est ainsi issu de la nature. Le but de la nature est de se mettre à mort elle-même et de rompre l'écorce de l'immédiat, du sensible, de se consumer par le feu en tant qu'un phénix, afin de surgir rajeunie de cette expérience comme esprit. La nature est devenue à elle-même son Autre, pour se reconnaître en retour comme Idée et se réconcilier avec elle-même. [165]»

C'est alors que l'on peut s'approprier son corps et l'habiter pleinement avec ses fragilités et ses imperfections mais avec aussi sa propre spiritualité, rejoignant ainsi les philosophies orientales telle que le *Zen*, ou les arts martiaux du *Budo* dans lesquelles le corps et l'esprit sont dans une recherche perpétuelle d'harmonie et d'unité.

---

[159]. Hanna Arentdt, *La crise de la culture*, Paris, Folio, 1991, p. 250-252.
[160]. Kant, *Critique de la faculté de juger,* § 86, *in, Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, t. 2, sous la direction de Monique Canto-Sperber, « Nature », p. 1325, *loc. cit.*
[161]. Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, Folio « essais », Paris, Gallimard, 1973.
[162]. Conférence de Bernard Bourgeois, séminaire de philosophie pratique, 23 juin 2007, Pitié-Salpêtrière.
[163]. G. Orwel, *1984,* pour la version française, Paris, Folio, 1972.
[164]. Henri Atlan, *L'utérus artificiel,*Paris*,* Seuil, 2005.
[165].G.W.F.Hegel, *Philosophie de l'esprit,* Présentation, « Le concept de l'esprit », trad. Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, 2006, p. 18-19.

Pour revenir à Hegel, il y a l'esprit-nature, *Naturgeist,* une nature qui est déjà sujet, un esprit-nature qu'il appelle l'*âme naturelle* (pour la distinguer de l'*âme spirituelle)*. Pour le dire autrement, l'âme c'est l'intériorisation de la nature. L'homme n'est pas le soi qui trônerait au-dessus du monde et il n'y a pas non plus simplement la nature, ni l'homme comme être naturel. Mais une nature qui se spiritualise ou l'esprit qui est encore naturel ou naturalisé. Le combat des deux oriente dans l'homme ce qu'il a de naturel et de spirituel. Pour Hegel toujours, l'esprit subjectif est l'esprit en formation. L'esprit qui se constitue lui-même, le soi, le sujet et la nature, c'est ce qui constitue l'objet de l'anthropologie hégélienne. L'esprit subjectif est un processus de canalisation en lui-même entre la subjectivité et sa substantialité. Il s'affirme comme un soi, comme un moi dans le milieu où il se développe qui est la Nature, « la substance », le tout, l'universel. [166] Ce travail commence pour l'enfant dès la conception, dans le sein de sa mère :

> « …*l'enfant dans le sein de sa mère* nous montre, par contre, une âme qui n'est pas encore pour soi dans l'enfant, mais d'abord seulement dans la mère, [et] qui ne peut pas encore se soutenir pour elle-même, mais est, bien plutôt, soutenue seulement par l'âme de la mère ; de telle sorte que, ici, au lieu de cette relation simple de l'âme à elle-même, présente dans le rêve, existe une relation tout aussi immédiate, simple, à un autre individu, dans lequel l'âme, en elle-même encore sans Soi, du fœtus, trouve son Soi. […] Cependant pour la considération philosophique, cette unité d'âme indivisée contient d'autant moins quelque chose d'inconcevable que le Soi de l'enfant ne peut pas encore opposer la moindre résistance au Soi de la mère, mais est complètement ouvert à l'influence immédiate de l'âme de la mère. Cette influence se révèle dans les phénomènes que l'on appelle *envies de la mère*.[167]»

Des difficultés de l'incarnation

Si le processus d'incarnation est voilement pour Kierkegaard et d'une certaine façon aussi pour Platon qui considère que le corps est le tombeau de l'âme, pour qui s'intéresse à la vie psychique des bébés, le corps est un révélateur de la pensée à l'œuvre. Et, là nous sommes plus proche de Hegel, pour qui comme nous l'avons entrevu, la nature et l'esprit entretiennent un rapport dialectique et sont intimement liés et imbriqués. Ainsi le corps et la matière du corps sont spiritualisés de façon indissociable mais avec des nuances infinies qui contribuent à la singularité de chaque être humain.

Ainsi, il arrive que les manifestations de ce processus de spiritualisation soit entravées, soit par « des erreurs » de la nature, des lésions neurologiques, des dysfonctionnements métaboliques ou somatiques qui masquent et limitent ces transformations en cours. Les mauvais traitements, le rejet, les carences répétées peuvent aussi empêcher l'enfant d'accéder à ce stade de sujet où il se sent exister en lien et en tension avec le monde. Tels ces enfants qui n'habitent pas leur corps, qui marchent sur la pointe des pieds ou qui se laissent manipuler par d'autres, comme des objets soumis. Néanmoins en tant que vivants, cette contradiction perpétuelle et non résolue qui par moment échappe aux lois de la nécessité est tout de même à l'œuvre chez ces enfants, qu'ils soient en bonne santé, déficients, malades ou handicapés et nous interpelle par son étrange mystère.

---

[166]. Conférence de Bernard Bourgeois, « De l'actualité anthropologique hégélienne », Master et Doctorat de philosophie pratique, Pitié Salpêtrière, 23 juin 2007.

[167]. G. W. F. Hegel, « L'enfant dans le sein de sa mère » § 405, Additions, 2., p. 469-470, *in* : *Encyclopédie des sciences philosophiques, III, Philosophie de l'esprit,* traduit par Bernard Bourgeois, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2006.

Les enfants en « faux-self » qui ne sont dans leurs gestes et paroles que le reflet de ce que l'on veut qu'ils soient et qui ont abdiqué leur présence de sujet (pour plaire, par peur de représailles, sous la contrainte ou la manipulation…) De même, les enfants insécurisés, vigilants, angoissés, mal tenus, mal portés ne peuvent que mettre leur pensée entre parenthèses, tout occupés qu'ils sont à préserver son équilibre. Leur corps est crispé, tendu, figé, la vie psychique aussi, dans ces instants, se fige ou se rigidifie.

Et nous sommes frappés par la violence et la conscience aiguë d'un certain Antonin Artaud qui se dit manipulé et dévoré par l'esprit qui l'habite, « qui se nourrit de son corps comme une succube. » Il décrit avec une acuité extraordinaire cette présence de l'esprit à l'œuvre en lui. Conflit intime créant une intense souffrance qui le conduit à la folie et à une lucidité extrême de l'envahissement du dérisoire, des convenances, de l'hypocrisie, de tout ce qui est non-vie, comme les mots et l'écriture qui sont pour lui toujours avant, après ou à côté de l'événement vivant. Or la vie de l'esprit se révèle immédiatement par le mouvement, la motricité à l'œuvre que nous pouvons observer chez les bébés.

Mouvements du bébé, mouvements de transitions

« Le corps *est* pensée », l'observation des bébés dans leur motricité libre et une sécurité affective nous le révèle. Il y a aussi des conditions favorables à l'émergence de l'esprit et à l'accordage et l'harmonie du corps-esprit. L'accueil de l'enfant, le soin et l'éducation en sont les principales conditions, pour ce qui dépend des hommes. C'est pourquoi nous osons employer les termes de contemplation et de joie pour décrire ce que ressentent les personnes attentives à ces processus, qui sont au contact de bébés et qui ont cette chance d'assister, d'être témoins de ce déploiement de l'être de ces bébés à l'œuvre. Cette contemplation, cet émerveillement est enrichi par les interactions régulières qui s'opèrent entre le bébé en action et l'adulte qui veille sur lui : échanges de regards, échanges vocaux, échanges tactiles, interventions sur l'environnement, réactions aux émotions manifestées par l'enfant, attention à son bien-être et à son confort.

A propos de la motricité du bébé il est intéressant de constater que l'attention la plus courante n'est accordée qu'à quelques grandes étapes de son développement qui se résument à 3 ou 4 dans les premières années : le passage dos-ventre étant souvent oublié, il reste la position assise et la marche, l'acquisition de la propreté et du langage. La motricité fine de la main ayant aussi une grande importance dans le fait de pouvoir se saisir des objets et de développer l'intelligence (nous y reviendrons) et la finesse de tous les échanges humains dans tous les détails de la vie quotidienne contribuent à ce que ces étapes soient franchies plus ou moins harmonieusement.

Or comme Bergson le fait très finement remarquer :

> « S'agit-il du mouvement ? L'intelligence n'en retient qu'une série de positions : un point d'abord atteint, puis un autre, puis un autre encore. […] De la transition il détourne son regard. […] Notre action ne s'exerce commodément que sur des points fixes ; c'est donc la fixité que notre intelligence recherche.[168] »

Cela n'est pas sans conséquence car le mouvement, comme la durée « est une continuité indivisible [169]». Et les enfants conduits artificiellement d'une position à une autre, comme s'il s'agissait d'une évolution allant de soi, sont en fait empêchés de

---

[168]. Henri Bergson, *La pensée et le mouvant,* Paris, PUF Quadrige, 2005, p. 6.
[169]. *Idem.*

développer la fluidité de leurs gestes et l'accès par eux mêmes aux grandes étapes ouvrant un accès nouveau à l'exploration du monde. Ils sont mis assis, ils sont tenus debout, on les fait marcher, jusqu'à ce qu'on puisse les lâcher et qu'ils le fassent tout seuls. On s'étonne alors de leurs nombreuses chutes, de leurs maladresses et pertes d'équilibre. De leurs peurs et de leurs réveils nocturnes où, tout en sueur, ils tombent et cherchent des appuis qu'ils n'ont pu construire dans leurs jeux diurnes. Nous observons pourtant chez les bébés qui évoluent à leur rythme, dans une sécurité matérielle et affective, la réalisation libre des mouvements intermédiaires mille fois répétés, qui leur procurent un sentiment de sécurité par la maîtrise qu'ils en possèdent peu à peu. En effet, ces bébés explorent leurs possibilités et les objets qui les entourent, de mille manières.

S'il y a des bébés, comme nous l'avons vu, jetés dans le monde, il y a aussi des bébés poussés dans la marche et la verticalité branlante ou vertigineuse quand ils sont mis trop petits et trop longtemps dans des *Youpalas*, sièges à roulettes, où d'une poussée des orteils ils se trouvent propulsés d'un mur à l'autre quand ce n'est pas dans l'escalier.[170]Alors que c'est à travers une infinité d'expériences et essais, d'élans, d'engagement de la tête dans un mouvement de rotation, d'allongement d'un bras équilibré par une mise en tension de la colonne vertébrale jusqu'aux orteils de la jambe opposée, que l'on peut assister à de magnifiques retournements du dos sur le ventre, qui font la surprise puis la fierté de l'enfant et de son entourage attentif. Chaque enfant doit trouver le chemin de son geste et de sa voix et c'est la source d'une grande joie, présente toute la vie et qu'adulte on peut poursuivre dans la pratique de tous les arts et sports du corps, chant, musique, érotisme et danse compris.

Bergson donne au temps un sens positif, à l'encontre de ce qui est répandu et de la croyance implicite que tout ce qui arrive était une possibilité pré-établie parmi d'autres. Cette croyance s'est établie par le renversement du raisonnement qui inverse l'ordre du temps et en tire des conclusions erronées. Ainsi un précurseur ne le devient que lorsqu'il est suivi et seulement s'il est suivi par d'autres, *a posteriori*. Mais au moment où il crée et invente ou découvre, il est premier, il est neuf.

Ainsi en est-il de chaque enfant, de tous les enfants et de nous-mêmes. Nous avons cette évolution créatrice en nous-mêmes dès lors que nous sommes vivants. La conception éducative et pédagogique en sera modifiée selon qu'on considère le temps comme un allié, comme œuvrant sans cesse en continu avec des formes et apparences mobiles et changeantes, ou comme étant fait de points successifs qu'on s'efforce d'atteindre l'un après l'autre, quand l'angoisse de ne pas y arriver les fait tous rechercher en même temps. C'est ainsi que des pressions terribles sont exercées sur les enfants pour qu'ils marchent, pour qu'ils soient propres, pour qu'ils parlent et tout devient apprentissage : aller d'un point à un autre, ne jamais se satisfaire de là où en est l'enfant, toujours plus, toujours plus vite, toujours plus tôt.

Or ces attitudes génèrent des troubles, aller à l'encontre du temps, c'est aller à l'encontre de la vie en soi. L'équilibre biologique avec ses rythmes proteste aussitôt : reflux, troubles du sommeil, colites, rhinopharyngites, pour ne parler que des plus courants chez les tout-petits. Mais comme derrière ces pressions l'angoisse et la peur ou la volonté de contraindre l'enfant sont à l'œuvre, souvent associées aux premières séparations d'avec leur mère, ces désordres touchent aussi le psychisme de l'enfant. La petite enfance est la période où l'on voit le mieux, pour un regard exercé, la pensée à l'œuvre dans le mouvement. Mouvements du corps, mouvements de la pensée sont

---

[170]. Les *Youpalas* ont été interdits en Allemagne, il y a quelques années, suite aux nombreux accidents et chutes d'enfants, notamment dans des escaliers. On a aussi observé des fractures de fatigue chez des nourrissons placés trop tôt et trop longtemps dans ces engins apparemment ludiques.

intimement liés, on peut « lire » la pensée d'un bébé dont le corps se tend, dont la gorge, la bouche émettent des sons, dont le regard s'intensifie et s'accroche à cet objet tant convoité qui est là à portée de sa main : le désir de l'atteindre a pris corps.

Cela est d'autant plus bouleversant quand c'est pour capter l'attention de sa mère ou de son père que le bébé joue de tout son registre corporel, que tout en lui s'anime, jusqu'à ce que leurs regards se rencontrent et qu'ils se sourient. Devant tant d'intention, tant d'efforts déployés, l'enfant qui n'est pas perçu va s'épuiser, se décourager et si cela dure, se déprimer. Cette évolution créatrice a besoin d'être soutenue, valorisée, encouragée, approuvée et partagée.

Naissance du sujet, renaissance de l'absolu ?

« Mais maman, la vie est infinie ! » dit un petit enfant pour consoler sa mère qui vient de perdre un être proche.

Depuis l'antiquité les Anciens ont su que les bébés ont une vie psychique et spirituelle intense. Socrate le disait déjà : dès la naissance et même avant, le bébé sait ce qu'est l'absolu. Sa vie qui se déroule et qui est faite d'apprentissages n'est faite, pour lui et Platon, que de réminiscences, le bébé se ressouvient du monde Idéal, il a en lui la justice, l'égalité, le beau, le vrai.

> « Conséquemment, si nous avons acquis cette connaissance avant de naître et si nous sommes nés avec elle, nous connaissions donc aussi avant de naître et en naissant non seulement l'égalité, le grand et le petit, mais encore toutes les notions de même nature ; car ce que nous disons ici ne s'applique pas plus à l'égalité qu'au beau en soi, au bon en soi, au juste, au saint et, je le répète tout ce que nous marquons du sceau de l'absolu, soit dans les questions, soit dans les réponses que suscite la discussion, de sorte qu'il faut nécessairement que nous ayons pris connaissance de toutes ces notions avant notre naissance.[171] »

Et il est vrai qu'il est troublant de voir sous nos yeux ces tout-petits si réceptifs aux paroles justes et si concentrés dans leurs expérimentations et dans leurs jeux. Répétant et maîtrisant de mieux en mieux leurs gestes, réfléchissant aux mouvements qu'ils provoquent sur les objets qu'ils manipulent et aux actions qu'ils reproduisent intentionnellement pendant de longues minutes. Observer un bébé jouer seul, dans la sécurité, c'est être témoin de cette intelligence à l'œuvre, en action, des expériences qui une fois acquises deviennent des outils pour découvrir autre chose et ainsi de suite. Observer les enfants entre eux et avec leurs parents, c'est remarquer dès la première année des gestes de consolation et de sollicitude envers les autres, signes qu'ils ont déjà les prémisses de l'empathie et un partage évident d'émotions. Les concepts contemporains d'attention conjointe et de théorie de l'esprit (Baron Cohen, 1995) montrent que très tôt l'enfant est capable de prêter une intention à autrui et de la partager. Les attitudes justes ou injustes des adultes à leur égard provoquent en retour calme et sécurité ou colère et agressivité, selon le cas là encore avant l'âge de deux ans. Ainsi l'esprit et sa vitesse de compréhension dès qu'il est à l'œuvre signent la présence de l'absolu dès qu'il y a un bébé, les moyens de le mettre en œuvre et de l'exprimer varieront ensuite tout au long de la vie, selon les talents de chacun et l'environnement plus ou moins propice qu'il rencontrera.

---

[171]. Platon, *Apologie de Socrate, Criton, Phédon*, Paris, éditions Garnier Flammarion, 1965, p. 127.

Réminiscence, répétition ou reprise ?

Après réflexions, méditations, questions, perplexité et observation directe des jeunes enfants, nous pencherons plutôt pour la thèse de Kierkegaard. Non, la vie n'est pas que ressouvenir, réminiscence, elle est, certes, l'occasion de possibles réminiscences, elle est surtout *reprise* plutôt que répétition. La vie en se répétant s'actualise. Elle va vers l'avant. C'est ce que Kierkegaard suivant les traductions nomme la répétition ou la *reprise*.[172]

Nous préférons le terme de reprise, car il introduit du neuf, il contient comme en musique l'idée de recommencement, avec des nuances, alors que le terme de répétition, comme celui de reproduction d'ailleurs, évoque l'identique, le même. Or le vivant ne se reproduit jamais à l'identique, même les clones ne respirent pas le même air. La reprise c'est l'action de reprendre[173]. En couture quand on reprise, on reprend un ouvrage pour le parfaire ou pour réparer un accroc ou une usure et faire que le vêtement dure. Si nous lisons et que nous reprenons notre livre, nous reprenons notre lecture, nous la continuons. La reprise c'est l'occasion d'un parfaire, dans une continuité.

« La vie veut la vie » dit aussi Levinas, c'est là le mystère, mais elle n'est jamais la même. Nous pouvons l'éprouver à travers notre propre vie et c'était la question de l'être chez Aristote. Il y a une continuité de l'identité de la personne de Socrate, mais son apparence, sa maturité changent.

> « La dialectique de la répétition est simple, car ce qui est répété a existé, sinon il ne pourrait être répété ; mais c'est précisément le fait d'avoir existé qui donne à la répétition le caractère d'une nouveauté. Quand les Grecs disaient que toute connaissance est réminiscence, ils entendaient par là que tout ce qui est a été ; et quand on dit que la vie est une répétition, on signifie : la vie qui a déjà été devient maintenant actuelle.[174] »

Mais comme le décrit Kierkegaard, il y a des répétitions manquées, celles qu'on attendait et qui n'ont pas lieu. Il y a des répétitions désagréables comme les dures conditions d'un voyage en calèche qu'il raconte. Il y a des répétitions agréables et recherchées comme celle de retrouver « le pain quotidien ». Ces répétitions nous servent de repères et contribuent à maintenir la continuité d'un monde. Elles sont nécessaires à l'enfance pour naître et grandir. « L'essentiel est que chaque chose se produise en temps voulu.[175] »

Il est vrai que pour les enfants, celles qui consistent à retrouver régulièrement le réconfort des bras maternels et paternels, les jouets à la même place, les objets familiers, finalement un certain ordre sécurisant du temps et de l'espace et des personnes qui y gravitent sont la condition même du développement d'une vie équilibrée et harmonieuse. Mais comme elle peut tout à coup ne pas être, elle est aussi « une chimère », une illusion qui a servi comme une enveloppe que l'on a retrouvée plusieurs fois permettant en son sein une élaboration ou un repos, ou un désagrément suivant sa nature et qui perd tout à coup de sa fiabilité. Le monde change. Le monde est changement, nous dit Héraclite. « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve. »

---

[172]. Søren Kierkegaard, *La Répétition*, trad. du danois par J. Privat, Rivages poche, Paris, Payot, 2003.
[173]. « Reprise », *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris, Le Robert, 1977*
[174]. Søren Kierkegaard, *op. cit*, *idem,* p. 60.
[175]. *Ibidem*, p. 70.

C'est pourtant le même fleuve, c'est pourquoi Kierkegaard, écrit un peu plus loin : « La répétition est et demeure une transcendance[176] »

Travailler dans ces services hospitaliers nous conduit à rencontrer, ou du moins côtoyer, une multitude de gens et à partager avec eux quelques instants de vies, d'histoires, de soins et d'examens, de discours, d'angoisses et de souffrances et la mort aussi. Il y a dans Bernanos,[177] toute une tirade sur les répétitions de situations humaines tellement juste et terrible de ce fait. Parfois je repense à la phrase d'un *Spleen* de Baudelaire : « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans. [178]» Je sens passer sur moi le poids de toutes ces vies, de toutes ces générations qui se succèdent et se répètent avec leurs drames, de façon irréversible et inexorable. Et ce poids m'écrase et me fatigue. Ces moments sont rares, parce que la plupart du temps comme nombre de collègues nous sommes dans l'action et dans l'action on pense à ce qu'on doit faire.

Souvent le présent est protecteur. Quand je quittais l'hôpital, presque toujours je prenais quelques minutes de pause, de calme, dans un jardin de préférence, pour laisser se poser toutes les émotions de la journée. Et ce temps était bénéfique, il était comme une régénérescence, penser à ce qui venait de s'écouler me permettait de retrouver une disponibilité neuve. Le luxe du temps où l'on prend le temps de réfléchir, de repenser à des choses, de rêver même, d'écrire, de raconter à d'autres ce qui s'est passé aujourd'hui ou hier, le temps de transmettre… Ce temps de vivre, qu'il faut conquérir, qui n'est pas donné à tous, j'en suis témoin, cet espace de liberté, de solitude féconde, je le trouve indispensable pour s'occuper d'autrui. « Le temps, c'est de l'amour », dit une chanson. Mais reprenons ce thème de la répétition avec Heidegger, pour aborder les répétitions transgénérationnelles.

« La résolution en marche », quand la préoccupation mène au dévoilement

Tous les parents qui sont venus sont des parents qui se questionnent par rapport à eux-mêmes ou par rapport à leur enfant. C'est grâce à cette *préoccupation* du monde à travers leur enfant, ce *souci* qu'ils ont de lui, qu'ils sont amenés le plus souvent à la résolution de « leur historialité en marche »[179].

Ils posent un questionnement parfois clairement annoncé, parfois implicite et que nous devrons découvrir, décrypter ensemble. Ou alors c'est l'enfant à l'extérieur de sa famille qui a provoqué l'étonnement, la stupeur ou l'embarras et qui a questionné des professionnels de crèche, d'école, de PMI ou autres. N'est-ce pas un cheminement vers un *dévoilement* que nous partageons alors ensemble ?

De nombreuses traditions font référence à la *répétition* à travers les générations, que ce soit le cycle infernal des réincarnations dans le Bouddhisme et l'Indouisme, jusqu'à l'atteinte de l'Eveil et du Nirvâna chez les bouddhistes. Plus proche de nous dans les traditions occidentales la psychanalyse a mis en évidence que l'être humain est amené a répéter des événements, des situations, des conduites, quelquefois des drames qu'ont vécu ses parents ou ses ancêtres afin de les résoudre et d'accéder à la liberté. Nietzsche l'avait très bien perçu lui aussi, lorsqu'il écrivait :

---

[176]. *Ibidem*, p. 121.

[177]. L'abbé Donissan à Mouchette : « Ta vie répète d'autres vies, toutes pareilles, vécues à plat, juste au niveau des mangeoires où votre bétail mange son grain. Oui ! chacun de tes actes est le signe d'un de ceux-là dont tu sors, lâches, avares, luxurieux et menteurs. Je les vois. Dieu m'accorde de les voir. C'est vrai que je t'ai vue en eux et eux en toi. Oh que notre place ici-bas est dangereuse et petite ! que notre chemin est étroit ! » Bernanos, *Sous le soleil de Satan,* Paris, Plon, 1973, p. 168.

[178]. Baudelaire, *LX Spleen*, *Les fleurs du mal*, 1ère édition, 1857.

[179]. Martin Heidegger être *et temps*, Paris, Editions Gallimard, 1986, p. 388-412.

> « Survie des parents ». – « Les dissonances non résolues dans les rapports de caractère et de tour d'esprit des parents continuent à résonner dans l'être de l'enfant et font l'histoire intérieure de sa souffrance.[180] »

Heidegger reprend ce thème en parlant lui aussi de *répétition* et de *réplique*, comme des « résolutions en marche » et nous partageons ce point de vue. En effet, de nombreux parents viennent en disant d'emblée : « j'ai été maltraité, je ne veux pas reproduire ce que j'ai vécu avec mon enfant. » Ils viennent parce qu'ils sentent avec horreur qu'ils sont en train de refaire la même chose contre leur gré. A cela il y a des solutions comme celle qui les conduit vers nous, portés par la motivation profonde de résoudre quelque chose qui les préoccupe gravement et pour certains qui va déboucher sur une psychothérapie. Pour cela, ils font appel à un tiers extérieur, à celui qui va apporter grâce à la présence de leur enfant du neuf et la possibilité de comprendre ce qui est caché derrière ces conduites. C'est une démarche profondément ontologique qui révèle chacun comme sujet, c'est-à-dire comme être de désir et comme être libre, si on est attentif à chaque membre de l'histoire et si l'on ne réduit pas tout ce processus complexe à quelques schémas de psychologie caricaturale. C'est pourquoi nous préférons le terme de *reprise* employé par Kierkegaard[181] et dont nous avons précédemment parlé.

Mais nous allons pour l'instant explorer une autre facette de l'étonnement que provoquent en nous les bébés dans leurs premières rencontres avec les êtres humains.

L'étonnement philosophique dans la rencontre avec l'enfant

Face à l'enfant, l'événement philosophique est ce qui provoque tout un questionnement mais en premier lieu : l'étonnement philosophique, *tomazein,* qui comporte deux versus, un versus émerveillement et un versus angoisse-haine. Ce moment de suspension et de vertige dans cette rencontre peut créer un sentiment d'exaltation et de joie qui fait sortir de soi et peut sur son autre versant être un moment d'angoisse en réaction aux bouleversements et turbulences que provoque la présence du bébé.

Car dans les familles que nous rencontrons, c'est bien parce qu'il y a eu des désordres tumultueux dans le cours des choses, que la présence de l'enfant ou ses conduites constituent un événement. La résolution des difficultés, l'acceptation et la compréhension de l'« enfant-étranger » rétabliront le plus souvent un cours plus harmonieux des relations des personnes en présence et de leur évolution. Et c'est dans ce processus à l'œuvre du choc des rencontres que nous faisons avec ces familles qui nous apportent leur détresse ou leur démesure, dans cet effort de métabolisation, de transformation, qui passe entre autre par la narration, mais pas seulement, aussi que l'on rétablit ensemble un cours de la vie qui peut se rapprocher de la sagesse chinoise évoquée précédemment.

Platon a dit que l'étonnement était à l'origine de la philosophie. L'étonnement du spectacle du monde qui nous « a incités à étudier l'univers entier. De là est née pour nous la philosophie, le plus précieux des biens que les dieux aient accordés à la race des mortels. » Or voilà qu'apparaissent de nombreuses questions autour de l'enfant réel, celui qui est là : sa présence suscite des interrogations, des réactions allant de la violence sous toutes ses formes et créant un malaise, à la joie et au plaisir d'être ensemble et à l'émerveillement. Ces émotions et sentiments alternent de jour en jour,

---

[180]. Nietzsche, *Humain, trop humain*, n°379, in *Fragments et aphorismes*, Paris, Librio, 2003, p. 20.
[181]. Søren Kierkegaard, *La répétition, op. cit.*

parfois d'un instant à l'autre dans une famille. Être auprès de l'enfant le soutient alors dans ces mouvements contrastés parfois contradictoires à son égard.

Léo est un petit garçon qui à huit jours de vie a cessé de prendre du poids. Il a dû être gavé et a gardé une difficulté à être nourri durant toute la première année. C'est sa mère qui s'en est patiemment et anxieusement occupé. Deux ans après, elle garde en elle une importante fragilité dans ses capacités à nourrir son enfant alors qu'il se développe très bien et mange désormais tout à fait convenablement. Elle manifeste, sans s'en rendre compte, une agressivité liée à une profonde inquiétude à l'égard de son fils en étant intrusive et directive vis-à-vis de lui. Elle est aussi dans un état d'épuisement maternel qui l'empêche de voir ce qui est juste et qui la porte à dramatiser le moindre fait. Tout ceci est contrebalancé par son besoin de manifester de la tendresse et de l'affection à son enfant, mais à sens unique, c'est-à-dire chaque fois qu'elle en éprouve le besoin, quelque soit l'activité ou la disposition de celui-ci. Car néanmoins ce qui domine, c'est le bonheur qu'il soit là et le désir d'un lien familial fort et idéal, au niveau du couple parental, du lien filial et des liens fraternels pour cette famille. Ils viennent chercher le regard d'un tiers extérieur rassurant et confiant qui les restaure dans le présent par rapport à leur blessure initiale, car l'enfant va bien, mais ils ne sont plus sûrs de rien, ébranlés par le premier épisode de risque de mort de leur bébé, venant réveiller des fragilités anciennes. La résistance de l'enfant réel qui joue là devant nous, se déroule dans une temporalité, à contretemps, c'est-à-dire dans les interstices laissés entre deux moments d'intrusion. Mon rôle est d'agrandir cet espace de l'enfant où il s'affirme et se développe, mais en le protégeant des intrusions soudaines et nombreuses dont il est l'objet. Nous sommes ainsi témoins de l'angoisse et de l'émerveillement que suscite Léo, qui passe progressivement, au fil des séances autour du jeu que nous partageons avec ses parents, d'objet d'inquiétude à un sujet qui se différencie en ne répondant pas toujours au moment attendu, en ne se conformant pas totalement aux attentes parentales, mais en initiant des jeux avec eux, en les étonnant d'imprévus ludiques, d'inventions, où ils peuvent se retrouver dans le plaisir d'être ensemble.

Pour Aristote, c'est l'émerveillement qui poussa les hommes à philosopher :

> « Car… ils s'étonnèrent d'abord des choses étranges auxquelles ils se heurtaient ; puis ils allèrent peu à peu plus loin et se posèrent des questions concernant les phases de la lune, le mouvement du soleil et des astres et la naissance enfin de l'univers entier. [182]»

Si aujourd'hui le monde des astres n'est plus le même depuis que l'homme a marché sur la lune et qu'un voile de lumière prive les habitants des villes de la magie et de la clarté des étoiles, c'est dans notre monde beaucoup plus (trop) petit que nous sommes malgré tout sujets à l'émerveillement. Les étoiles, bien sûr nous font toujours rêver, mais c'est dans la rencontre d'homme à homme que l'on peut le trouver :

> « L'émerveillement, dans cette première « rencontre » à travers un livre (*Totalité et infini*), c'était de découvrir que la métaphysique – le terme était là, presque à chaque page – ne portait pas sur des choses lointaines et inaccessibles et quelque peu mystérieuses, mais qu'au contraire tout se jouait là, dans la simplicité de la rencontre avec l'autre homme. Ce dont parle la

[182]. Aristote cité par Karl Jaspers dans, *Introduction à la philosophie*, Bibliothèque 10/18, Paris, Plon, 2004, p.16.

> philosophie se joue en permanence dans la plus grande proximité, « à portée de main » : à portée de regard, à portée d'un geste de complicité ou d'agressivité, d'accueil ou de rejet.[183] »

Quand on est en présence d'un très jeune enfant, tout nous étonne, son aspect, sa grâce ou sa maladresse, sa curiosité, sa façon de nous regarder, de nous sourire, de bouger, de s'orienter, de communiquer ses émotions, ses découvertes, de faire entendre sa voix et cela sans encore de mots pour dire, ou si peu. Il fait des bulles de salive, des grimaces, des bruits étranges. On est en présence d'une énigme vivante qui nous ressemble, que l'on a été en partie et là encore étonnamment, qui nous répond quand on s'adresse à elle. Il ne s'agit pas d'une fascination, ou de quelque chose qui nous subjuguerait, non il s'agit de quelque chose qui nous interpelle au plus profond de nous-mêmes et dont on doit retrouver les modalités de relation avec le monde et autrui. Il s'agit du commencement d'un être humain, qui ne vient pas de rien puisqu'il vient, pour quelque temps encore, d'un homme et d'une femme, même s'il ne s'agit que de gamètes appartenant à un homme et une femme. Mais qui pourtant est neuf, nouveau, là, présent. Et nous verrons comment chacun dès le début de son histoire tisse une trame originale, personnelle, singulière mais toujours en relation avec d'autres qui prennent soin de lui et qui l'entourent ou le rejettent.

Mais l'étonnement ne dure qu'un instant alors que l'éveil est un processus dynamique ou l'aboutissement fulgurant de toute une démarche spirituelle comme dans le *satori zen.* Comme le dit Jaspers,

> « s'étonner, c'est tendre à la connaissance. En m'étonnant, je prends conscience de mon ignorance. […] Philosopher, c'est s'éveiller en échappant aux liens de la nécessité vitale. Cet éveil s'accomplit lorsque nous jetons un regard désintéressé sur les choses, le ciel et le monde.[184]»

Dans le monde de la petite enfance, l'éveil concerne tout ce qui est regroupé sous l'expression, *éveil du tout petit* ou *activités d'éveil*. Cela regroupe les activités sensorielles, éveil du toucher, qui vont du massage des bébés aux activités motrices et de manipulation, éveil de la vue, observation de l'environnement, livres et images, éveil de l'ouïe avec les activités d'expression liée au langage, à l'écoute des bruits et des sons, à la musique, aux comptines et aux chants, éveil de l'odorat avec la découverte des parfums des fruits et des fleurs et des odeurs comme celle du gâteau en train de cuire, ou du repas qui se prépare et enfin l'éveil du goût par la découverte de nourritures aux saveurs variées.

L'éveil touche ainsi à tout ce qui va solliciter la connaissance de soi, des objets, des autres et du monde. Eveiller l'enfant c'est encourager sa curiosité, développer son intelligence et sa sensibilité par les sens et les échanges relationnels, en lui offrant un environnement suffisamment riche. Par ailleurs, l'éveil touche aussi à la socialisation, à travers le langage, les jeux et toutes les activités ludiques et symboliques avec leurs règles ou leur liberté selon le cas. Enfin il concerne plus largement la culture et une attention sera portée à l'éveil de la créativité et de l'expression, de la parole, du graphisme et de la peinture, du modelage, de la motricité, activités qui touchent au développement des potentialités l'enfant en relation avec la matière, la nature, les objets et les autres.

Dans le domaine professionnel on parle d'éveil de la vie psychique mais plus rarement d'éveil spirituel, terme qui est davantage associé à la sphère religieuse. Le domaine éducatif laïque étant concentré sur les activités cognitives et sociales et sur l'épanouissement individuel. Il existe cependant des crèches et jardins d'enfants

---

[183]. Levinas, Tom Dieck, *Le visage de l'autre,* Paris, Seuil, 2001.
[184]. Platon et Aristote cités par Karl Jaspers, *op. cit.,* p.16.

confessionnels où est intégré l'apprentissage de prières et chants religieux et où les fêtes religieuses sont célébrées. Et dans ces situations on peut parler aussi bien d'éveil religieux que d'éveil spirituel. Néanmoins, l'éveil a une connotation métaphysique, mystique. Parvenir à l'éveil, appartient aux bouddhas, aux saints… et aux petits enfants ? Et pourtant nous, parents et professionnels en observant, en soignant et en jouant avec les enfants ne sommes-nous pas sans cesse témoins de la vie de l'esprit ?

Jaspers nous dit que l'étonnement engendre l'interrogation et la connaissance. Dans son *Introduction à la philosophie*[185], il rend hommage aux enfants et aux malades mentaux qui posent des questions authentiquement philosophiques et profondes.

> « Tout se passe comme si, avec les années, nous entrions dans la prison des conventions et des opinions courantes, des dissimulations et des préjugés, perdant du même coup la spontanéité de l'enfant, réceptif à tout ce que lui apporte la vie qui se renouvelle pour lui à tout instant ; il sent, il voit, il interroge, puis tout cela lui échappe bientôt. [186]»

C'est pourquoi travailler auprès des enfants est une chance, celle de partager à nouveau cette fraîcheur des interrogations devant le monde, les autres, le corps en mouvement, la vie… Et cela de plusieurs façons : à travers leur regard, à travers celui que nous portons sur leur développement même et celui que nous partageons avec tous les adultes profondément intéressés par l'enfant, en étant en relation avec lui. L'enfant nous étonne, l'enfant lui-même s'étonne de ce qu'il ressent et de ce qui l'entoure, par effet de miroir nous nous étonnons à notre tour de ce qui l'étonne et redécouvrons le monde par son intermédiaire.

Une maman s'émerveille et raconte : son bébé de 9 mois vient de découvrir un rayon de soleil où dansent des poussières et essaie de les attraper en riant !
Il est l'apparente simplicité de l'être, l'essentielle manière d'être. Le mystère évident, la complexité masquée par les sourires de bien-être et l'absence de parole. L'être sans encore la conscience d'être autrement qu'émergeante. Enfance et émergence, tout un rassemblement de forces en un élan.

> « L'enfant est innocence et oubli, un renouvellement et un jeu, une roue qui roule sur elle-même, un premier mouvement, un éternel oui. [187]»

La rencontre et la reconnaissance

Aider à la rencontre qui permet la reconnaissance, telle est l'une de nos responsabilités envers le bébé et ses parents quand nous les recevons. La création des Maisons vertes et d'Unités comme la nôtre a été pensée comme lieux où l'on pourrait aider à la rencontre entre l'enfant et l'adulte. Contrairement aux idées reçues ce n'est pas forcément la mère la mieux placée pour comprendre et percevoir les signaux et les besoins de son bébé, il y a parfois nécessité d'un tiers. C'est ce que nous voyons régulièrement dans notre clinique, cette difficulté est l'une des raisons pour lesquelles on nous adresse ces familles.

En effet certains bébés sont dans l'évitement du regard de leur mère, parce que nous pouvons supposer que ce qu'ils y voient les terrifie. Ces mamans que nous avons rencontrées sont le plus souvent dans des passages de grave dépression, leur regard est vide, inexpressif ou hostile ou absent. Le bébé ne peut y retrouver aucun écho vivant et

---

[185]. Jaspers, *op. cit.,* p. 15.
[186]. *Idem*, p. 9.
[187]. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, [1884], Les trois métamorphoses, Paris, Gallimard, 1947, p. 35-37.

agréable à ce qu'il exprime, ni aucune réponse à ses besoins. Dans ces situations c'est seulement en soignant sa mère et en offrant une autre relation chaleureuse au bébé que le plaisir entre eux pourra renaître ou émerger et que le bébé reconnaîtra quelque chose de ses émotions dans ce que sa mère pourra lui renvoyer. « Nul ne peut se voir lui-même il lui faut la pupille d'un autre œil.» Or pour l'enfant ce renvoi de lui-même, le regard porté sur lui, ce miroir qui le conforte dans son existence, tout ceci est vital. En revanche, la reconnaissance de l'enfant quand elle a lieu est aussi une gratitude et une forme d'amour et trouve ainsi une certaine réciprocité[188].

C'est pourquoi un travail autour de la rencontre entre les parents et leur bébé va constituer un élément important pour prévenir la spirale interactive de la violence, quand elle s'amorce, en aidant chacun à être considéré comme une personne, un sujet avec ses besoins spécifiques. Nous sommes toujours impressionnés de l'importance, de l'intensité et de la densité de chaque première rencontre : bien souvent toute la problématique est là, toutes les perceptions, sensations sont aiguisées qui donnent une foule d'informations sur l'enfant, ses parents, leur histoire, leur façon de bouger de se prendre ou pas en compte, de se manifester. La rencontre avec le jeune enfant, est-elle une rencontre du 3ème type ? En effet, qu'est-ce qui se joue autour des bébés ? Pourquoi certains d'entre nous s'y intéressent autant et d'autres avouent qu'ils préfèrent les enfants plus grands, ceux qui parlent, ceux qui sollicitent activement les adultes ?

Pour ceux qui ont la chance d'observer des bébés, ils peuvent voir que, par ce principe interne qu'Aristote nomme *arkhé*, l'enfant cherche à pénétrer le monde qui l'entoure. Ce qui anime le bébé, les premiers gestes de sa main, toucher sa bouche, sentir son corps, attraper les premiers objets, caresser le visage de sa mère, cet étonnement du bébé vis-à-vis de lui-même et de ce qui l'entoure s'il n'est pas entravé dans ses découvertes est à la fois source d'émerveillement et de mystère. L'enfant qui vient de l'infini, *(de la vie, de l'être ? car du néant rien ne vient)* en s'incarnant (re)fait à chaque fois le chemin de l'origine de l'homme, premiers gestes, premiers pas, premiers mots. Une mère écrivaine, ébahie, décrit ainsi sa rencontre méditative avec sa fille:

> « A ma grande stupéfaction, mon bébé de quatre heures savait parfaitement comment il fallait téter et elle s'appliquait à le faire avec une force et une détermination phénoménale, les yeux rivés sur le téton, concentrés, la bouche voracement accrochée au mamelon, elle puisait dans le sein ce qu'il lui fallait pour vivre. Elle n'avait pas besoin d'explication. Elle n'avait pas besoin de mode d'emploi ni de cours. Elle marchait toute seule, sans notice… Elle avait l'air sage. Une petite sorcière qui avait tout appris du monde et de l'au-delà et qui revenait d'un très long voyage. Elle n'avait pas d'innocence. Elle était docte et déterminée. Son regard était étrange, profond et pénétrant. Il voulait dire quelque chose, livrer un secret essentiel sur Dieu, sur le monde, sur l'éternité, mais elle n'avait pas la parole pour le faire. Je n'en revenais pas. Qui lui avait dit ? Qui lui avait montré ? D'où savait-elle quelque chose que moi, sa mère, j'ignorais ? D'où venait-elle ?[189] »

Le temps du bébé n'est pas celui de l'adulte, ses besoins sont différents: rythme de repas, de sommeil, d'éveil et de temps d'échanges, varient d'un jour à l'autre puis d'un mois à l'autre avec des nuances quotidiennes propres à la singularité de chaque jour et de chaque nuit. Le bébé est cet être en pleine croissance, en pleine construction qui établit les fondements de sa personnalité et de son développement dans les premières

---

[188]. C'est aussi ce que nous dit Descartes : « La reconnaissance est aussi une espèce d'amour, excitée en nous par quelque action de celui pour qui nous l'avons et par laquelle nous croyons qu'il nous a fait quelque bien, ou du moins qu'il en a eu l'intention. » René Descartes, Article 193, De la reconnaissance, *Les passions de l'âme*, Paris, GF Flammarion, 1996, p. 218.

[189]. Eliette Abecassis, *Un heureux événement*, roman, Paris, Albin Michel, 2005, p. 70.

années, pouvant dire "je" et s'affirmer lui-même comme sujet aux alentours de trois ans, quand il a bénéficié de relations suffisamment bonnes et pu réaliser une certaine individuation.

Or le temps psychique de l'adulte ne suit pas toujours ce temps biologique, la temporalité d'une mère en pleine dépression à la naissance de son bébé ne lui permettra pas de s'ajuster à ses besoins et à ses demandes. La rencontre entre cette mère et son enfant ne pourra pas avoir lieu à la naissance, ni dans les jours qui suivent.

> *Il faudra parfois de nombreux mois, 18 mois pour une mère que nous avons connue, pendant lesquels elle pourra vivre sa tristesse et élaborer autour de la perte de son père, cause de sa dépression et commencer à en faire le deuil. C'est seulement après cette période qu'elle va rencontrer son enfant et celui-ci va pouvoir enfin la nommer "maman". Le père de cet enfant et les professionnels d'un mode de garde ont assuré les soins dont il avait besoin, limitant les troubles du développement que ce bébé manifestait par ailleurs : eczéma important et retard dans sa motricité.*

Dans notre clinique il y a donc plusieurs niveaux de rencontre : celle d'une famille, des parents et leur enfant avec nous professionnels de l'enfance et celle de la mère et du père avec leur enfant qui peut avoir lieu parfois très tardivement, voire jamais. Mais, du fait de sa vulnérabilité, nous nous devons de tout mettre en œuvre pour rencontrer le plus vite possible, le plus tôt possible, le bébé, l'enfant et lui donner ce dont il a besoin, le sentiment de son existence, de sa continuité d'être au monde en dépit des vides ou des violences qu'il rencontre, quitte à mettre en place momentanément un substitut maternel, une nourrice, le temps que la mère puisse prendre sa place de mère.

> « Nous sommes tous moralement obligés envers toute valeur par notre perception, c'est-à-dire déjà en tant que sujets *contemplatifs*. […] Alors il se produit que l'appel général de tout Être doté de valeur précaire me vise très actuellement et devient pour moi un commandement. Exposé à ma puissance, le voici donc en même temps confié à elle. »[190]

Des professionnels de l'enfance peuvent faire cette démarche d'abord par plaisir, par amour, par choix d'être auprès des enfants, parce qu'il se sentent bien auprès d'eux. La déontologie inhérente à leur profession fait qu'ils sont aussi obligés de bien s'en occuper, mais la motivation première n'est pas forcément le devoir. Ce devoir vient réinterroger régulièrement les pratiques quand elles dévient de leur objet principal qui est le bon soin à l'enfant, vulnérable par essence.

L'enfant sent très vite cette priorité pour lui, d'établir une relation qui lui soit favorable, dès le premier regard que l'on pose sur lui, dès les premières paroles que l'on lui adresse, la rencontre entre lui et les professionnels de l'Unité est souvent très rapide, voire immédiate, c'est pourquoi nous disons souvent que l'enfant est notre premier allié : de ces rencontres avec des tiers tournés vers lui dépend sa vie, sa survie physique et psychique. C'est en percevant ce mieux-être de son bébé en notre présence que la mère en souffrance, qui veut le bien de son enfant, établira avec nous un lien de confiance. Soigner l'enfant en sa présence la soigne aussi.

Dans les premières rencontres s'inscrit donc le temps de l'alliance, préalable à toute relation durable et à tout travail commun possible. La rencontre passe par la reconnaissance, de là peuvent naître la contemplation et l'émerveillement.

---

[190]. Hans Jonas, *Pour une éthique du futur*, Rivages poche / Petite Bibliothèque, Paris, Payot/Rivages Poche, 1998, pp. 79-80.

« La rencontre, c'est un regard qui envisage, pas un regard qui dévisage » [191]

Par cette phrase c'est la démarche propre de l'accueil, de l'ouverture offerte à l'enfant et à ses parents que nous partageons dans la présence de l'instant. C'est l'attitude éthique qui précède toute question, dont parle Levinas dans l'accueil de l'autre comme « visage ».

Notre premier allié, celui avec lequel la communication est souvent établie dès la première rencontre, dès les premiers échanges, parfois dès le premier regard, c'est le bébé. Comment est-il arrivé jusqu'à nous ? Par quel circuit humain, par quelle relation amicale, de voisinage ou professionnelle ses parents ont-ils eu vent de notre existence ? Ce que nous allons faire ensemble, on ne le sait jamais à l'avance. Mais chaque rencontre avec un bébé et ses parents est une grâce offerte, une chance de peut-être soulager des souffrances, en tout cas d'aider l'enfant à s'éveiller au monde. Combien de temps nous verrons-nous ? Sommes-nous les bonnes personnes pour continuer un chemin ensemble ou simplement des médiateurs qui vont orienter vers d'autres professionnels, à nos yeux plus qualifiés pour tel ou tel problème à résoudre ?
L'un de nos objectifs, quand la rencontre entre les parents et leur enfant est compliquée, c'est de les accompagner pour qu'ils puissent se rencontrer et autrement que dans la violence.

> « C'est par la grâce que le Tu vient à moi ; […] Mais lui adresser le mot fondamental, (Je-Tu) c'est l'acte même de mon être, c'est mon acte essentiel. Le Tu vient à ma rencontre. Mais c'est moi qui entre en relation immédiate avec lui. »[192]

Martin Buber décrit la rencontre un peu comme un coup de foudre, quelque chose qui serait instantané, immédiat, nous ne contestons pas que cela puisse avoir lieu, mais dans ce que nous observons, il y a souvent eu de nombreux préalables à cela, comme peut-être, l'attente, la rêverie, un imaginaire, des paroles qui la permettent, pour que la médiation ne soit plus nécessaire et que l'autre soit enfin perçu et reconnu. De plus, il faut parfois pouvoir écarter les soucis, les problèmes, les inquiétudes, les craintes de tous bords. Et c'est là qu'une équipe pluridisciplinaire est précieuse. La grossesse est ce temps où se prépare la rencontre, quand elle se passe dans de bonnes conditions, mais la rencontre est toujours surprise, sinon elle n'est pas rencontre : l'enfant réel, l'enfant présent, l'enfant né est forcément autre que l'enfant rêvé. C'est ce temps, cet instant qui cristallise la mise en relation de deux êtres, ce présent jamais répété, toujours neuf qui est celui de la rencontre.

Ce qui va permettre l'attachement, c'est le temps de se connaître et d'établir des liens, pendant le temps de l'activité libre du bébé puis du jeune enfant dans la sécurité et le temps du repos et des soins. C'est ce qui va permettre à l'enfant de se sentir compris, donc compétent et qui va contribuer à mettre en place les bases de l'estime de soi nécessaire pour bien grandir.

Il y une continuité du temps relationnel, qui permet de penser ou de rêver à l'autre en son absence et les instants présents, moments de rencontre indispensables pour entretenir cette relation et faire qu'elle soit vivante et créatrice tout au long de la vie. Plus l'enfant est jeune plus il a besoin de la présence pour élaborer ce que sera sa continuité d'exister et celle d'autrui, car il n'a pas les capacités psychiques et physiques

---

[191]. Phrase d'Elie Wiesel, citée lors de la journée sur « la bientraitance », Ministère de la famille et de la solidarité, Paris, 18 novembre 2004.
[192]. Martin Buber, *op. cit.,* p. 29.

de faire face seul à une trop longue solitude sans que celle-ci fasse des ravages, ou des trous dans sa personnalité en constitution.

> «L'instant véritablement présent et plein n'existe que s'il y a présence, rencontre, relation. Dès que le Tu devient présent, la présence naît. »[193]

Mais comme nous l'avons vu, pour que la rencontre ait lieu entre l'enfant qui vient de naître et ses parents il faut une disponibilité, un espace, l'espace de la pensée, du *logos*, d'une part et d'autre part que chacun ait à la fois confiance en soi et confiance en l'autre. C'est cette confiance qui permettra l'authenticité indispensable à un véritable échange interpersonnel. La confiance dans le développement de l'enfant et dans la vie est à la base de ce que l'on va transmettre. On ne peut se montrer tel que l'on est que si l'on ne se sent pas jugé et disqualifié si on montre ses faiblesses, ses défaillances, ses fragilités. C'est souvent là que nous intervenons, nous avons une confiance immense dans l'enfant et nous avons à redonner, parfois à donner tout court, confiance dans ses parents qui doutent de leurs capacités à l'élever et qui y parviennent pourtant magnifiquement avec simplement une présence qui les conforte à leur côté et surtout quelqu'un qui partage avec eux la joie de voir leur enfant s'éveiller et grandir.

Cette confiance n'est pas aveugle et béate, elle nécessite une grande part de discernement pour ne pas sous-estimer les dangers vitaux qui peuvent menacer l'enfant, ou ses parents (comme certaines dépressions graves de mères ou des situations de violences familiales, ou de négligences graves par exemple) et pour mettre en place quand on l'estime utile des aides adaptées à chaque situation. Pour telle maman il faudra une aide à domicile et un suivi psychiatrique pour elle-même, parce qu'elle est trop déprimée pour assumer seule les tâches matérielles et qu'elle n'a pas la disponibilité psychique que réclame son enfant. Laisser une mère seule alors qu'on sait qu'elle n'y arrivera pas équivaut à prendre un risque énorme pour elle et son enfant. Il s'agit de situations à la limite parfois franchie de non-assistance à personne en danger. Or beaucoup de mères que nous rencontrons nous disent leur détresse avant qu'elles aient pu rencontrer des personnes pouvant les aider.

C'est l'empathie, la capacité de percevoir la souffrance de l'autre qui crée les conditions favorables à la rencontre et à l'aide qui peut en découler, en opposition à la misère morale qui conduit au cynisme ou à la non-perception d'autrui et qui se retrouve à toutes les strates de la société et pas seulement chez les plus défavorisés matériellement.[194]

> « Le contraire de la barbarie est la reconnaissance primordiale de l'autre. » [195]

C'est pourquoi la rencontre et la reconnaissance de l'autre comme sujet nous semblent être des étapes essentielles dans la prévention et l'empêchement de toute violence humaine qui entrave ou détruit la continuité d'être. Or la méconnaissance du bébé, l'ignorance de ses capacités et de ses besoins, non seulement sont une injustice, mais peuvent le conduire à la mort. Le bébé, après avoir fait des tentatives pour se manifester et attirer l'attention de la mère, peut se décourager s'il ne reçoit pas de réponse et être entraîné dans un retrait émotionnel qui s'apparente à la dépression et qui peut le conduire à la mort.

---

[193]. *Idem*, p. 31

[194]. Majid Rahnema, *Quand la misère chasse la pauvreté,* essai, Paris, Fayard / Actes Sud, 2003.

[195]. Dominique Folscheid, *L'esprit de l'athéisme et son destin*, *op. cit*., Paris, La Table Ronde, 2003, p. 265.

C'est pourquoi l'enfant est toujours à la recherche d'une réciprocité à ses efforts pour communiquer ses états physiologiques et ses émotions. C'est l'une des étapes fondamentales par lesquelles passe son sentiment de reconnaissance. Martin Buber parle de la réciprocité sur l'axe du « je-tu»[196] où chacun des protagonistes crée et considère l'autre comme personne, dans le même temps où il est reconnu par l'autre comme tel. Cependant il faut bien noter que lorsqu'il s'agit d'enfant et d'adulte cette réciprocité est alors impérativement asymétrique, car dans le même temps, de façon simultanée, la mère engendre son enfant et le bébé crée sa mère. Le lien s'établit entre deux personnes : Ils se constituent comme personnes, de part et d'autre mais avec des statuts et des capacités différents.

Il y a un temps pour la réciprocité, c'est le temps du toucher, des échanges de regards, d'ajustement à l'autre, de la rencontre qui permet la reconnaissance et certains temps de l'amour. Mais ces temps de réciprocité ne durent pas tout le temps sinon ils deviendraient pathologiques, identité permanente à l'autre, fusion, risque de se perdre si l'autre devient soi et si l'on devient l'autre, incapacité à être seul. Dans la relation du parent au jeune enfant il y a aussi sur le plan de la responsabilité, une non-réciprocité éthique, primaire, dans le rapport à l'enfant que rappellent Hannah Arendt et Hans Jonas, ainsi que Levinas. Pour ce dernier il n'y a de relation intersubjective que dans l'asymétrie.

> « […] C'est précisément dans la mesure où entre autrui et moi, la relation n'est pas réciproque que je suis sujétion à autrui ; et je suis ''sujet''essentiellement en ce sens. »[197]

L'adulte reconnaît en l'enfant un sujet, qui perçoit, qui ressent et qui pense, d'abord de façon sensori-motrice, puis avec les mots de la langue qui lui sera transmise. La *psyché* est à l'œuvre dans sa force créatrice, d'emblée, intimement liée au corps. Mais le parent a un devoir de protection, de pourvoir à satisfaire les besoins physiologiques et d'éducation qui n'incombent qu'à lui et là il n'y a pas réciprocité. C'est la différence que rappelle aussi la loi entre minorité et majorité. Cela paraît peut-être évident et pourtant nous voyons des enfants de 2 ans devenir « chef de famille », devant prendre les décisions de prise de RV avec le médecin, devant choisir le programme de la journée ou des vacances, ou devant combler le besoin d'amour laissé vacant par le compagnon de la mère absent. Redonner sa place d'enfant à l'enfant, le reconnaître comme tel, d'emblée, permettra peut-être d'aider sa mère à le faire et à développer des projets d'avenir pour elle-même.

Mais avant de pouvoir donner sa place d'enfant à l'enfant il faut rappeler ce que dit Levinas de l'irruption du visage dans la rencontre avec autrui. Il insiste sur le rôle capital joué par autrui dans la formation de la subjectivité, sur la « toute-altérité » d'autrui et sur le fait que l'épiphanie du visage, dans le cours de ma vie vient interrompre « l'épopée de l'être »[198] et faire effraction, faire violence. Ce visage nu, fragile, exposé du bébé que la mère découvre et auquel elle doit tout, pour lequel elle peut tout, ce visage l'oblige. Elle peut y répondre de deux façons, par la sainteté ou par la violence. Ne pouvant ni l'une ni l'autre, ces mères oscillent entre des tentatives épuisantes d'être dans la perfection vis-à-vis de leur enfant où dans le rejet de celui qui leur demande l'impossible et c'est ainsi qu'elles deviennent violentes. Une seule issue psychiquement viable pour les deux, peut être apportée par la présence du tiers, le père,

---

[196]. Martin Buber, *Je et Tu*, *op. cit.* Préface de Gaston Bachelard, p.13.
[197]. Emmanuel Levinas *Ethique et infini,* « biblio essais », Paris, Le Livre de Poche, 1996, pp. 94-95.
[198]. Emmanuel Levinas, *Autrement qu'être ou au delà de l'essence*, « biblio essais », Paris, Le Livre de Poche, 1978.

une autre membre de la famille, ou une équipe de professionnels, en limitant « la dette illimitée » de ces mères à l'égard d'autrui, parce que ce tiers est à la fois autre que le prochain et un autre prochain, il introduit une médiation dans la proximité et fait apparaître la justice. Du coup elles ne peuvent plus tout devoir à leur bébé uniquement et sortent de l'enfermement où elles étaient précédemment.

> « La conscience naît comme présence du tiers. C'est dans la mesure où elle en procède qu'elle est encore désintéressement. Elle est l'entrée du tiers – entrée permanente - dans l'intimité du face-à-face. […] Le fondement de la conscience est la justice. » [199]

C'est la richesse que nous apporte la pensée de Levinas sur notre pratique et sur notre rôle dans nos interventions auprès des parents et des bébés. En tout cas, cette présence tierce soulage immédiatement l'enfant et progressivement sa mère ou ses parents. C'est ce que nous confirme constamment notre expérience clinique et tout simplement humaine.

Martine Lamour[200] quant à elle rappelait l'importance des attachements, de l'alliance, à propos de cette nécessité d'ajustement entre les professionnels, les parents et le bébé. Ces derniers n'ont pas toujours la représentation de pouvoir être aidés par l'autre parce qu'ils ne l'ont jamais ou trop peu vécu. Il faudra qu'ils fassent suffisamment longtemps l'expérience de la continuité du lien pour pouvoir l'intégrer. C'est pourquoi l'investissement des professionnels est capital pour pouvoir leur donner la plus grande sécurité possible dès la première rencontre. De même l'effort que doit fournir l'adulte doit être beaucoup plus important que l'effort que doit faire le bébé, de part son immaturité, sa fragilité et sa dépendance, pour s'ajuster dans la relation.

C'est pourquoi nous, professionnels, nous déployons les moyens que nous pouvons, avec notre sensibilité et nos compétences : nous soutenons l'attachement, le lien, la relation, la reconnaissance, l'empathie… Quand la rencontre entre une mère et son bébé n'a pas eu lieu pour des raisons à comprendre et à rechercher : séparation à la naissance, accouchement traumatique, diagnostic prénatal empêchant l'investissement du bébé pendant la grossesse, départ du père, deuil d'un proche, maladie, accident, etc., il nous échoit de mettre en place des moyens humains et matériels pour que peut-être ultérieurement la rencontre puisse avoir lieu. Et souvent elle a lieu : « Ils se sont rencontrés, ils ont du plaisir à être ensemble… » sont alors les paroles que nous échangeons entre nous. Cela peut prendre quelques minutes, quelques semaines, quelques mois, ou même quelques années.

Ne faut-il pas laisser le temps au temps : la nouvelle mère vient d'accoucher, elle est épuisée, dans certains cas elle a eu une césarienne ou une épisiotomie, elle a mal et a besoin de récupérer, son bébé est près d'elle, calme et il faudrait tout de suite le peau à peau, le contact physique que la mère n'est pas prête à offrir immédiatement à son enfant. Il n'y a plus d'espace pour ressentir, pour éprouver, pour cet impalpable qui tisse les premiers liens ne serait-ce que par le regard, en douceur, sans précipitation. Et pourtant ce sont les conditions nécessaires à toute rencontre, même si suivant les individus c'est plus ou moins rapide, si l'attente de la grossesse a préparé ce moment pour qu'il ait lieu dès la naissance, si l'accouchement s'est bien passé si… l'imprévu était assimilable par les parents, si…

---

[199]. *Id*., p. 249.

[200]. Martine Lamour, pédopsychiatre, « Le maximum d'efforts d'ajustement est du côté des professionnels par rapport aux familles qui n'ont pas ces représentations […] Réanimer l'empathie est au cœur de ces processus. » Intervention à la « Journée sur la bientraitance », Ministère de la famille et de l'enfance, Paris, le 18. 11. 2004.

L'enfant doit conquérir sa relation au monde, sa création du monde, il ne peut le faire que dans l'échange et l'attention partagée, dans les instants de réciprocité qui lui donneront progressivement l'accès à une autonomie. Sa relation au monde ne peut se construire que par sa relation aux autres. Sinon, c'est la plus grande violence qu'il incarne, celle de la psychose ou celle de l'autisme, celle qui le coupe définitivement de toute relation humaine réciproque. Et cette violence dont on ne sait s'il a conscience pour lui-même est de toute façon violence pour autrui qui a à faire à lui et qui n'a nulle réponse à ses attentes, à ses efforts.

> *Un petit enfant que nous accueillons, peu investi, triste, présente des troubles de la communication et un retard de développement. Il vient avec ses parents, mais il semble seul dans son monde. De temps en temps émergent de lui « des bulles » de présence, « éclair et contre-éclair de la rencontre »* [201]*. Ces éclats furtifs suffiront-ils à lui donner le sentiment de sa continuité d'être ? Des soins intensifs et au long cours sont envisagés pour lui en hôpital de jour.*

Il est important de ne pas nier les émotions, de pouvoir les reconnaître et de leur donner du sens grâce à l'attention au non-verbal, au langage corporel, par l'observation du bébé et des signaux qu'il émet pour manifester ses affects et ses besoins. Tenter de développer les compétences et les ressources de l'enfant, par rapport aux affects et aux émotions violentes qu'il ressent, avec les outils que sont l'écoute et l'accompagnement peut l'aider à y faire face.

La contemplation de l'enfant, source de bonheur

La contemplation d'un bébé en activité, se développant harmonieusement ne peut se faire que dans un climat de paix, de calme et de douceur. Alors, l'observation du bébé est structurante pour le bébé et gratifiante pour celui qui la pratique : en effet, l'accompagnement de la vie, de l'éveil de l'enfant dans la sécurité et l'affection d'une présence partagée est une source de plaisir. Cette attitude n'a de sens que si elle se fait dans le respect de la différence et de l'altérité, que si elle est éthique.

Agnès Szanto,[202] mettait en relief la valeur structurante de l'observation à propos de la question : « Que fait un bébé quand il ne fait rien ? » question devenue : « Que fait un bébé qui joue seul ? » Un film vidéo de 2 mn montrait l'activité d'un bébé de trois semaines, sain, éveillé dans son lit et qui n'avait que 2 secondes de pause durant cette séquence. Elle confortait ce que nous vivons et partageons en équipe, autour de ce travail quotidien avec les bébés. En effet, elle faisait apparaître le plaisir et la sérénité de l'adulte qui découlent de ses propres compétences. L'environnement riche et structurant aménagé par lui, l'attention importante à l'enfant au moment des soins, la narrativité du tiers qu'il devient lorsqu'il commente et verbalise ce qu'il perçoit en étant attentif « aux choses mêmes », à cette phénoménologie du quotidien : « que fait le bébé ? » le confortent dans le bien-fondé de sa présence auprès de l'enfant.

En fait ce bébé qui joue seul n'est pas seul puisqu'on l'a installé dans son lit ou sur un tapis de jeu, qu'il vient d'être changé et qu'un adulte bienveillant le regarde dans une relation de « proximité distante ». C'est-à-dire qu'il est proche sans intervenir directement sur le corps du bébé et suffisamment loin pour que le bébé explore et ressente en lui-même sans requérir directement le soutien de l'adulte. Il l'a en quelque

---

[201]. Martin Buber, *op. cit.,* p. 48.

[202]. De l'association Lóczy. journée de la WAIMH : « Le bébé… seul ? », Hôpital Necker, AP-HP, Paris, 14 octobre 2004

sorte, par le climat mis en place par cet adulte qui cherche à élargir la curiosité saine de l'enfant, son attention avec ses différents niveaux de qualité, sa patience et l'assiduité qu'il va déployer pour chercher à comprendre ce qui attire son intérêt, la confiance et la sérénité qui imprègnent ce temps de relation. Il laisse l'action en cours se développer sans intervenir mais en soutenant par le regard ce qu'il perçoit. L'adulte en étant capable de donner du sens aux émotions grâce à son empathie, va de ce fait faire évoluer la relation.

C'est Henri Wallon, qui a travaillé sur le développement de l'intelligence chez l'enfant, qui montre qu'à chaque âge le bébé est un être entier, pleinement dans son âge et donc compétent pour cet âge-là et non pas un adulte en miniature. C'est donc avec ce savoir, par exemple qu'à 2 mois le bébé s'intéresse aux objets posés près de lui, que l'adulte va avoir un dialogue ayant du sens, pour accompagner le bébé dans son observation. L'aménagement de l'espace et le choix des jeux font partie intégrante de ce dialogue : comment l'adulte l'a conçu et comment l'enfant l'exploite.

Un bébé sain est, comme nous le disions, appétant à vivre et à se saisir de tout ce qui l'entoure. Dans ce processus vital il a très tôt une autonomie, une capacité à se séparer pour s'intéresser à soi, à ce qu'il ressent intérieurement, à ses mouvements, à ses mains qui bougent ou à sa tête qui frotte sur l'oreiller quand il la tourne etc. C'est pourquoi observer un bébé relève plus d'un art que d'une technique, car c'est une façon d'être, une réceptivité active et attentive aux petits détails et à la globalité de ce que vit le bébé sous nos yeux qui suscite en nous des émotions avec lesquelles nous allons ajuster nos actions. Myriam David résumait :

> « Le regard sur le bébé est l'équivalent de l'écoute pour quelqu'un qui a autant de plaisir à l'égard du bébé. Le bébé existe en lui-même, mais ne peut survivre par lui-même. La connaissance de son propre corps, de ses mouvements constitue un intérêt en soi-même. L'entrée en interaction de sa mère ou du couple avec lui forme un autre type essentiel d'intérêt. »[203]

Michel Soulé, lui aussi, insistait pour sa part sur « l'énormité que représente l'attention partagée » pour la constitution du sujet et de la relation. C'est ce dont nous sommes témoins quotidiennement dans notre accueil parents-bébés.

> « Toute attitude contemplative nous fait voir la lumière de l'être. C'est cet *habitus*, vêture, habitude, habitat qui est éthique : habiter l'être. »[204]

La contemplation des enfants qui jouent, parlent et échangent est une source de joie toujours renouvelée. Si Platon voit l'un des plus grands plaisirs du philosophe dans la connaissance de la vérité telle qu'elle est et dans le fait d'apprendre, le plus haut est celui que procure la contemplation de l'être.[205] Comme le souligne Aristote, l'homme est le seul vivant capable de contemplation. En effet, ses sens ne sont pas limités à une dimension utilitaire ou de simple jouissance physique, mais peuvent tous lui procurer un plaisir de l'esprit et du cœur, (comme celui que l'on peut éprouver en écoutant de la musique, par exemple) et contribuer à enrichir ses capacités de contemplation. Plus celles-ci se développent et plus se développent ses possibilités de bonheur, en vertu de la nature même de la contemplation.

> « Ainsi, en dehors de l'homme, tous les autres êtres vivants se trouvent dans l'impossibilité de goûter le bonheur, du fait même qu'il leur est refusé de participer à la contemplation. […] Celle-

---

[203]. Myriam David, Journée de la WAIMH, 2004.
[204]. Dominique Folscheid, Cours de DESS éthique médicale et hospitalière, 1ère année.
[205]. Platon, *La République*, Paris, GF Flammarion, 1966, pp. 344-345.

ci est précieuse par elle-même, si bien que le bonheur, pourrait-on dire est une espèce de contemplation. » [206]

Quand Esther Bick parle de l'observation des bébés comme « Liens d'émerveillement [207]», c'est quelque chose que nous partageons très fortement à l'Unité Petite Enfance, c'est ce qui est gratifiant et magnifique quotidiennement et que nous essayons avec toutes nos compétences réunies à transmettre aux pères et mères qui les accompagnent. Mais il ne s'agit pas d'une attitude esthétisante vis-à-vis de l'enfant. Dans la dimension contemplative il y a une dimension esthétique, l'admiration, un plaisir esthétique lié à la présence et à la reconnaissance de chaque enfant. Cet enfant n'est plus un enfant parmi tant d'autres, il est l'enfant en relation avec moi, avec nous, l'enfant en relation avec ses parents devant moi dont nous partageons les émotions et les découvertes et il y a une beauté intrinsèque à cette évolution de l'enfant.

Chez les Grecs, l'esthétique, *aisthésis* signifie : « la perception directe du monde par l'homme. » Mais nous devons nous mettre en garde vis-à-vis de l'esthétique s'il est érigé en monopole unique, car il se transforme alors en *esthétisme*[208]. Celui-ci est « une sophistication esthétique qui elle est intrinsèquement destructrice », comme le dit Hegel et que l'on entend régulièrement dans la phrase : « c'est intéressant », où le goût intellectuel prend le pas sur l'éthique. Seul, il peut déboucher par intérêt pour la chose intellectuelle sur une forme de barbarisme, par une chosification des personnes. [209]

La vision contemplative, parce qu'elle est d'abord éthique, trouve de surcroît la joie esthétique devant la beauté d'une belle interaction entre les parents et leur enfant. Le tiers, ici le professionnel de l'enfance qui accompagne ces rencontres et met tout en œuvre pour les faciliter et les harmoniser, reçoit ce qui résulte d'un bel échange et devient à même de le restituer à ceux dont il émane. C'est comme si s'épanouissait et se redistribuait un don démultiplié.

Cette force des premiers liens, quand ils sont établis, permet aux familles de traverser des épreuves comme la maladie grave d'un conjoint ou des déménagements imprévus qui auraient pu être précédemment très déstabilisants et qui sont vécus plus sereinement du fait d'un sentiment de confiance et de sécurité interne approprié et intégré. Ces événements laissent une place à l'émerveillement et à la joie.

« Joie d'enfant »
« Je n'ai pas de nom,
Je n'ai que deux jours »
Comment t'appellerai-je ?
« Je suis heureux,
Je m'appelle Joie. »
Que douce joie te vienne !
Gentille joie !
Douce joie de deux jours,
Je te nomme Joie Douce.
Tu souris
Pendant que je chante.
Que douce joie te vienne ! [210]»

---

[206]. Aristote, *Ethique de Nicomaque,* X, VIII, 8, Paris, GF-Flammarion, 1992, p.312.
[207]. Marie-Blanche Lacroix, Maguy Monmayrant, *Les Liens d'émerveillement*, Colloque international sur l'observation du nourrisson selon Esther Bick et ses applications, 2e, 1994, Toulouse, Erès, 1995.
[208]. C'est une lente évolution concrétisée en 1750 avec la parution de l'*Esthetica,* de Baumgarten.
[209]. Dominique Folscheid, *L'esprit de l'athéisme et son destin*, Paris, La Table Ronde, 2003, *op. cit.,* pp. 234-237.
[210]. William Blake, *Chants d'Innocence et d'Expérience*, édition bilingue, trad. M. L. et P. Soupault, Quai Voltaire, Paris, La Table Ronde, 2007, p. 73.

Chapitre 4
Ces bébés qui nous alertent

Les bébés incarnent la vie, ils sont faits pour vivre et pourtant certains enfants nous inquiètent déjà. Que se joue-t-il autour de ces bébés qui nous alertent ? N'est-ce pas la vie elle-même menacée dont il est question ? Ils agissent comme des révélateurs, par leurs cris, comme des amplificateurs d'un environnement défaillant auquel il faut remédier. Régurgitations, troubles du sommeil, agitation motrice, retard de langage, agressivité, pleurs, colères, etc.

L'accueil du bébé, accueil de « l'être-question »

Le bébé est semblable à l'étranger, il est cet autre, cet étranger et son étrangeté nous interpelle profondément car l'étranger dont il vient n'est-il pas l'infini ?

> « La question de l'étranger, n'est-ce pas une question d'étranger ? Venue de l'étranger ? […] Comme si l'étranger était l'être-en-question, la question même de l'être en question, l'être-question ou l'être-en-question de la question. Mais aussi celui qui, posant la première question me met en question. [211] »

Il vient mettre en question les ressources maternelles, il vient mettre à l'épreuve ses capacités à être responsable, à assurer sa survie, dont dépend sa vie toute entière. Ce bébé que nous rencontrons pour la première fois et dont il va falloir décrypter la question, dans les dires de sa mère et dans son être et ses manifestations corporelles, nous interroge, nous aussi professionnels de l'enfance. Nous aussi il met nos compétences à le comprendre à l'épreuve. Cette maman vient tous les jours avec son bébé et nous dit : « Il ne dort pas, je n'arrive pas à le calmer, il ne mange pas bien, je ne supporte pas ses cris, ses pleurs, il me fait peur, je ne le comprends pas, il n'aime que les choses dures, il me tape, il n'écoute pas ce que je dis, c'est dur… »

C'est par l'observation du bébé, qui est l'écoute de celui-ci, que l'on peut évaluer son bien-être ou sa souffrance. Et celle-ci est parfois difficile à déceler :

> « Le *pathos* fondé par les passions, se trouve par conséquent faire partie de l'intime du sujet, ce qui le mobilise ou au contraire ce qui le paralyse. La colère par exemple, est facile à déceler quand elle explose mais il est des violences intérieures muettes qui sont tout aussi nocives et dévastatrices. Ces violences silencieuses sont plus compliquées à déceler et nécessitent une acuité spécifique, une écoute active.[212] »

Et quand il y a négligence dans les soins primaires ou maltraitance physique ou psychique du bébé, c'est bien son être qui est en question. Et nous professionnels, nous sommes bien mis en question devant cet enfant et ses parents, saurons-nous voir, saurons-nous entendre et comprendre de quoi il est question, saurons-nous répondre, saurons-nous aider, saurons-nous rester à la juste place ? Serons-nous capables de nous en occuper ?

---

[211]. Jacques Derrida, Question d'étranger : venue de l'étranger, Quatrième séance (le 10 janvier 1996), Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre*, op. cit.,* p.11.

[212]. Christophe Pacific, *Les oreilles du cœur*, Mémoire Master Recherche de Philosophie pratique, Paris Est, 2005.

Ce bébé questionne par le fait qu'il *est* et qu'il est différent du bébé imaginaire[213], rêvé avant ou pendant la grossesse, En effet le bébé présent, réel, que nous voyons n'est pas celui imaginé ou fantasmé par les parents. Bernard Golse dans le paragraphe intitulé, *la notion d'enfant dans la tête* distingue quatre groupes de représentation de l'enfant : l'enfant « fantasmatique » ou imaginaire, essentiellement inconscient ; l'enfant dit « fantasmé », ou imaginé, essentiellement conscient et préconscient ; l'enfant dit « narcissique », dénommé par Freud « His majesty the Baby » ; l'enfant « mythique » ou culturel. [214]. Aujourd'hui, en raison des progrès technologiques dans le domaine de la périnatalité, les parents peuvent penser, parce qu'on leur a laissé croire, qu'ils ont droit à avoir un enfant sans défaut.

Mais il en est tout autrement : déjà l'enfant apporte avec lui la dimension transgénérationnelle, quelquefois les questions non résolues de ses ancêtres, « les fantômes dans la nurserie » dont a parlé Selma Fraiberg[215], qui sont les secrets de famille, les deuils non faits, les souffrances enfouies. Quelle charge émotionnelle il véhicule, lui si petit et si dépendant ! Quelle énergie mobilisatrice de changement !

Est-ce parce que « Le bébé est le père de l'homme » comme le disait Serge Lebovici, que nous constatons que pour certains parents l'arrivée d'un enfant est l'occasion de réintégrer la communauté humaine ? Cette phrase paradoxale, nous pouvons la comprendre au moins de deux façons : pour de nombreuses ethnies, (Afrique) chaque bébé qui naît est la réincarnation d'un ancêtre. Il possède donc toute une expérience et pourquoi pas sagesse dès qu'il arrive au monde. D'autre part, le bébé deviendra en vieillissant à son tour père de la génération suivante. Ce qu'il vit bébé fera partie de ce qu'il transmettra à son tour et précède l'état d'adulte. Il y a une antériorité dans le déroulement chronologique du bébé sur le père et qui le constitue, mais son père, ancien bébé avec son vécu de bébé le précède. Bref, pour leur enfant ils sont prêts à sortir de l'isolement, de la marginalité parfois, prêts à fréquenter des espaces de socialisation, à entreprendre tout un cheminement, à aborder dans un travail psychothérapeutique les moments douloureux de leur passé pour en dégager leur propre problématique de celle de leur enfant. Et qui sait si l'attention et les soins au bébé présent ne soignent pas aussi l'ancien bébé souffrant en eux ? Comme si chaque répétition contenait en elle-même l'opportunité de sortir de ce cercle infernal de la souffrance.

Le bébé comme étranger, **hostis,** *l'hôte ou l'ennemi ?*

L'accueil de la vie est-il un accueil enthousiaste ou problématique ? Et puis est-ce de l'accueil de la vie ou de l'accueil d'un être vivant, d'un enfant, dont il est question ?

« Vos enfants ne sont pas vos enfants… », ce célèbre texte de Khalil Gibran[216], nous place comme dépositaires d'une liberté à nourrir et à accompagner chaque fois que nous sommes parents ou que nous avons la responsabilité de nous occuper d'un enfant. Nous transmettons la vie, nous l'entretenons, nous en prenons soin, nous lui permettons de se développer et de s'épanouir. Nous devons la protéger aussi, car le bébé est démuni et sans défense. Mais il est destiné à déployer sa propre liberté.

---

[213]. Patrick Ben Soussan, *Le bébé imaginaire*, coll. Mille et uns bébés, Ramonville Saint-Agne, éditions Erès, 2005.

[214]. Bernard Golse, *Différentes attitudes face au handicap : les professionnels, la famille, la société*, in *L'annonce anténatale et postnatale du handicap*, sous la direction de Philippe de Normandie et Emmanuel Hirsch, Les dossiers de l'AP-HP, Rueil Malmaison, Editions Lamarre, 2001.

[215]. Selma Fraiberg, Edna Adelson et Vivian Shapiro, « Fantômes dans la chambre d'enfants, Une approche psychanalytique des problèmes qui entravent la relation mère-nourrisson », *op. cit*.

[216]. Khalil Gibran, *Le prophète,* Paris, Poche, 1993.

> « Hôte : *dayf* en arabe littéral désigne uniquement celui qui reçoit l'hospitalité… En fait comme *dayf, jâr* (le voisin) implique l'idée de protection, la protection qui est due au faible-exposé à mille dangers, comme est l'enfant qui vient de naître ? (Cette interrogation m'est suggérée par le fait que, au Maghreb, le nouveau-né est appelé « hôte », dans la formule de félicitations- action de grâces.[217] »)

Comme nous venons de le lire, dans la culture et langue arabe, l'enfant est l'hôte qui reçoit l'hospitalité et la protection dont il a un besoin vital et auquel on rend grâce. Dans notre langue « l'hôte »[218] est tantôt l'étranger favorable, tantôt l'ennemi, tantôt la victime et c'est bien ces risques de places multiples que peuvent occuper certains bébés que nous observons, quand l'enfant apporte avec lui terreur, perturbation, angoisse. Car, et c'est brutal, certaines rencontres nous font vivre le fait d'envisager l'accueil d'un bébé comme l'accueil d'un ennemi, d'un danger, pour leur propres parents et même pour certains professionnels. En effet, certains bébés sont vécus comme persécuteurs par les adultes qui en ont le soin, parfois leur propre mère ou père. L'accueil se retourne alors en ses sens contraires, que sont le rejet, l'abandon… Parfois c'est la maladie et son corollaire de contraintes qui viennent persécuter les parents et faire émerger des désirs de mort.

> *J'ai le souvenir en pédiatrie, dans le service d'hépatologie, d'un enfant de 2 ans greffé du foie avec de graves complications. Suite à cette opération il était devenu mutique avec un important retard du développement. Il allait ainsi d'hôpital en hôpital, pour des examens et des traitements lourds à réajuster et son père lui-même malade se rendait difficilement aux très nombreux rendez-vous médicaux pour le suivi de son fils. Un jour, n'en pouvant plus, il nous révéla avec sincérité et crûment, le fond de sa pensée par ces mots : « Qu'avez-vous fait ? J'aurais préféré que mon fils soit mort ! » Ces phrases avaient alors suscité un grand émoi dans l'équipe des soignants, contre ce père jugé indigne et contre la violence incompréhensible de ses paroles à l'égard de tous les soins prodigués à l'enfant. Dans cet échange brutal, il n'y avait pas eu de place pour accueillir sa souffrance, ni pour remettre en cause le choix médical et reconnaître le fait que quelquefois des techniques médicales, telles les greffes, quand elles se compliquent, peuvent, en débordant la nature, créer d'autres désordres, peut-être plus importants. C'est toute la difficulté, quand on veut sauver des vies, d'être les créateurs de troubles plus grands, sans le vouloir, mais sans pouvoir l'assumer suffisamment par la suite. On se retrouve alors dans une tragédie où la violence peut se déployer si elle n'est pas entendue et élaborée, s'il n'y a pas de part et d'autre une reconnaissance de l'impuissance et de la souffrance qu'elle génère.*

Les bébés de l'extrême : étonnement de l'« être-en-question »

Vis-à-vis de certains bébés on se demande parfois si la rencontre avec eux n'est pas une « rencontre du 3ème type ». Nous voulons parler de ces bébés qui nous étonnent et nous alertent par leur extrême fragilité : les prématurés. « Y a-t-il un temps pour naître ? » Telle est la question que posait une puéricultrice d'un service de néonatalogie.

---

[217]. Jean-Charles Depaule, Seigneur, prisonnier et poète, *Revue communications,* sous la direction de Anne Gotman, *L'hospitalité*, n°65, 1997, Paris, Seuil, *op. cit*., p.21.

[218]. *Idem*, Claude Raffestin, « réinventer l'hospitalité », « L'hôte est un mot qui dérive d'« étranger » : étranger favorable : l'hôte, étranger hostile : ennemi. *Hostia* est la « victime qui sert à compenser la colère des dieux. »

La rencontre avec des prématurés, ces bébés miniatures qui font à peine la taille de la main et qui expriment déjà, par la posture et le tonus de leur corps, la détente ou la souffrance, est bouleversante. Ces bébés, il y a peu de temps encore, étaient crucifiés sur leur lit avec les risques de séquelles pour leur tonus futur. Aujourd'hui grâce aux soignants attentifs, qui leur confectionnent avec amour et intelligence une autre enveloppe de tissu, de douceur et de confort, au lieu de grandir « aplatis » et en hyperextension, ils ont des chances de se développer avec rondeur et harmonie.

Un bébé, c'est déjà la vulnérabilité pure, mais un prématuré de 500 gr, cela devient presque effrayant. Comment peut-il vivre et devenir un enfant puis un adulte ? Comment en le regardant de plus près et un peu longuement on s'aperçoit que c'est déjà quelqu'un qui sent, qui ressent et qui déjà exprime et partage. Mais ce que l'on perçoit surtout, c'est la coexistence de la fragilité et de la force de la vie. Les bébés des soins intensifs en pédiatrie véhiculent aussi cette vulnérabilité de l'extrême Tous ne s'en sortent pas et beaucoup en garderont des séquelles plus ou moins invalidantes.

La bienveillance des soignants côtoie la prouesse technique qui « fabrique » aussi des enfants handicapés à vie. Pourquoi ce choc de ces rencontres insolites avec des enfants si fragiles est-il possible aujourd'hui ? Certes la technique les permet, mais pas seulement, ces enfants demandent aussi une importante attention. Ils se retrouvent au centre de tout un faisceau d'intervenants qui veillent sur eux, veillent sur leur bien-être et sur la meilleure rencontre possible avec leurs parents désemparés. Ceux-ci peu à peu soutenus par ces équipes deviennent alors plus confiants. Dans le meilleur des cas, car un prématuré ou un bébé en réanimation, c'est d'abord un corps qui recueille beaucoup de souffrance, beaucoup d'intrusions par les sondes, injections et soins techniques divers. C'est un corps qui n'a pas bénéficié de l'enveloppe chaude et vivante du ventre maternel ou de son giron assez de temps, c'est un petit corps qui hurle cette privation par une apparente tranquillité, en fait un silence des mouvements ou alors des sursauts à chaque intrusion sonore ou sensorielle. Leur vue évoque celle de petits suppliciés, tellement seuls, nus avec leur couche, crucifiés à plat ventre ou sur le dos sur le blanc des draps dans leur boîte de verre. Bien sûr, ils ne souffrent pas, encore que, comment le savoir ? C'est ainsi que je voyais les bébés de réanimation quand j'allais voir un enfant plus grand, juste après une greffe de foie lorsque je travaillais en pédiatrie, dans le service d'hépatologie. Je passais très vite et je crois que j'essayais de ne pas penser, en « apnée psychique », pour aller jusqu'à l'enfant qui m'attendait, assis sur son lit, greffé du foie deux jours auparavant et me disant « je veux jouer ! ».

Il y a des enfants époustouflants !

Et l'hôpital est un lieu d'intenses rencontres et contrastes. J'ai pu ainsi m'identifier un peu aux parents qui découvrent leur enfant dans des états semblables à l'hôpital ; connaissant mieux qu'eux ce monde et les équipes formidables qui y travaillent, j'ai essayé d'être un peu médiatrice et de faciliter les retrouvailles avec leur enfant perfusé et branché de part en part. J'ai appris à les prendre dans les bras grâce aux infirmières qui m'ont montré comment faire et j'ai pu à mon tour le montrer aux parents, avec leur accord, quand elles n'étaient pas disponibles pour cela.

C'est aussi auprès d'enfants de deux ans nés prématurément que j'ai pu mesurer qu'il pouvait y avoir, dans certains cas, de graves complications liées à une naissance trop précoce – notamment à travers la manifestation de difficultés importantes au moment des repas parce qu'ils avaient eu une sonde pour les nourrir pendant leurs premiers mois de vie et un début de vie imprégné d'angoisse de mort.

Eparpillement de la nourriture, vomissements, tentatives en force pour que l'enfant mange tout de même, combat quotidien, physique dans un corps à corps avec les parents désemparés, tout cela était consécutif à une pression insoutenable depuis leur naissance. Pour les aider il avait fallu qu'ils aient moins honte de ce tableau qu'ils nous décrivaient et qu'ils puissent supporter notre présence à leurs côtés et accepter que l'on soit témoin de leurs difficultés. C'est d'abord ce partage qui nous a liés et qui a permis un suivi au long cours. Les enfants nous ont guidés en se calmant à certaines propositions de jeu que nous leur faisions ou de modalités nouvelles d'être en relation. Ils ont découvert qu'on peut être calme et doux ensemble et tout de même vivants. Qu'il n'y a pas que dans les rapports de force et l'excitation ou l'agitation qu'on existe, qu'il y a aussi une possible confiance dans la vie à l'œuvre, dans les potentiels des enfants, dans leurs capacités d'établir de nouvelles relations, de construire du nouveau. C'est à la fois tellement simple et tellement mystérieux, cela demande une attention profonde de chaque instant, une forme d'art en somme et quelque chose se crée d'apaisant pour tous. Mais ce n'est pas magique, il faut se revoir, il faut répéter, il faut inscrire dans la durée et dans la continuité ces nouveaux repères, accueillir l'angoisse qui ressurgit, les blessures des enfants, les mouvements de rejet et soutenir à nouveau l'espoir de progrès et d'accalmie….

La mort de l'enfant comme événement philosophique

La mort de l'enfant affecte profondément ses parents, même si elle est plus rare qu'aux époques antérieures, mais encore trop répandue dans certains pays. Il me semble qu'elle n'est jamais banale. D'abord parce que la femme a porté la vie en elle, dans son corps, il reste une mémoire corporelle de ce passage. Aussi peut-être parce qu'un père a accompagné cet enfant et a pu projeter sur lui des désirs et un avenir, ce qui fait qu'il en garde lui aussi la mémoire. Montaigne lui-même disait qu'il avait perdu deux ou trois enfants « non sans regrets » (ce qui signifie avec regrets); des tableaux du XVIe siècle représentent les enfants morts auprès de leurs parents, signifiant ainsi qu'ils ont eu une vraie place dans leur existence. Ces enfants n'ont pas été si vite évacués et oubliés qu'on voudrait nous le faire croire aujourd'hui à propos de pays où la mortalité infantile reste élevée. On a trop longtemps dénié la douleur chez les nouveau-nés, ne fait-on pas de même avec la douleur des mères des pays en voie de développement qui perdent un enfant ?

> « L'apparition du portrait de l'enfant mort au XVIe siècle marque donc un moment très important dans l'histoire des sentiments. […] L'enfant ne sera pas représenté seul mais sur la tombe de vivants : « Notons que les enfants qui entourent les défunts ne sont pas toujours morts […] A côté des enfants encore vivants alors, on a représenté ceux qui étaient déjà morts : un signe les distingue ils sont plus petits et tiennent une croix à la main (tombeau de John Coke à Halkham (1639) [219]»

Même quand il séjourne un moment dans les limbes des couveuses de réanimation ou des services de néonatalogie, même s'il meurt avant de naître (est-ce possible ?), même s'il est « mort-né » ou mort très tôt, de mort subite, il hante toujours un long moment ou toute leur vie ses parents et marque sans l'avoir voulu sa fratrie.

La philosophie des stoïciens se présente comme un possible remède au deuil : Sénèque, dans ses *Consolations à Marcia*, décrit fort bien un deuil non résolu d'une mère qui s'est enfermée dans son chagrin à la mort de son fils, fils qui était resté avec

[219]. *Idem.*

elle à l'âge où les enfants quittent la maison. Sénèque tente de l'aider à reprendre goût à la vie sociale, par ses conseils et les rappels des usages en vigueur dans la société de son époque. Mais surtout cette consolation est un puissant rappel du fait que nous sommes tous mortels et qu'il n'y a pas d'âge pour que la mort survienne même si la vieillesse est la période où son apparition semble plus dans l'ordre des choses. Aussi fait-il de l'instant présent le temps qu'il faut vivre intensément comme si c'était le dernier et où il ne faut pas craindre d'exprimer et de manifester son amour à ses proches car qui sait si on les reverra.

> « 3. Nous devons par conséquent aimer tous les nôtres – ceux dont nous souhaitons qu'ils nous survivent en vertu de la règle de la naissance comme ceux dont le vœu tout à fait légitime est de nous précéder – en pensant qu'on ne nous a absolument pas promis qu'ils vivraient éternellement, qu'on ne nous a même pas promis qu'ils vivraient longtemps. Il faut souvent rappeler à notre cœur d'aimer comme si la séparation allait survenir et même comme si elle survenait déjà. Tout ce que la Fortune nous a donné, c'est comme si on le possédait sans avoir aucune garantie.
>
> 4. Dépêchez-vous de profiter des plaisirs que vous procurent vos enfants, donnez-leur en échange de jouir pleinement de votre présence et savourez chaque joie sans délai ; rien ne vous est promis pour cette nuit – Mais j'ai fixé là un délai trop long ! – rien ne vous est promis pour cette heure-ci. […]
>
> 5. Si tu souffres de la mort de ton fils, la faute remonte au moment où il est né : son arrêt de mort lui a été notifié à sa naissance ; il était soumis à cette loi dès sa procréation, ce destin le poursuivait déjà dans le ventre de sa mère.[220] »

Kévin a 2 ans, sa mère enceinte a appris que son bébé était porteur de malformations graves. Après la sidération provoquée par l'annonce, l'effroi de la décision d'interrompre la grossesse, puis de vivre cette mise au monde de la mort de son enfant, cette mère a sombré dans une longue dépression. Son suivi pour ce deuil difficile a néanmoins été un élément de prévention pour l'enfant à venir puisqu'elle a commencé quelques mois plus tard une nouvelle grossesse. Kévin, a lui aussi été touché par cette catastrophe et a pu être aidé à démêler quelques éléments de compréhension de l'état changeant de sa mère et à ne pas en être tenu pour responsable. Cela met des bornes à la souffrance à défaut de la faire disparaître.

Mais il n'y a pas que les enfants malades, prématurés ou morts trop tôt qui nous alertent, il y a aussi des très jeunes enfants qui sont qualifiés de « violents » dans les collectivités où ils sont gardés.

Les bébés sont-ils violents ?

Cette question paraît totalement incongrue car dans nos représentations le bébé est innocent, démuni et vulnérable par essence.[221] Mais nous avons dû néanmoins nous la poser en apprenant que certains enfants de moins de trois ans pouvaient être « exclus » de divers modes de garde pour « violences » et que des parents très fragiles ou malades pouvaient se sentir persécutés par leur bébé. De plus, ce phénomène de violence précoce n'est pas un phénomène isolé et il préoccupe un nombre croissant de professionnels de la petite enfance et de parents. Ce n'est pas « normal » qu'un enfant de cet âge soit violent et pourtant, cela « est ». En effet, jusque là, pouvait-on dire d'un enfant de moins

---

[220]. Sénèque, Consolation à Marcia, *Consolations,* Petite Bibliothèque, Paris, Rivages poche, 1992, p. 101.
[221]. Marie Garrigue Abgrall, *«* Les bébés sont-ils violents ? *», Non-violence Actualité*, n° 301 Novembre-décembre 2008, pp. 12-13.

de trois ans qu'il était violent, ou qu'il commettait des actes violents ? La nuance est importante car un enfant dont le « je », le « moi » est en train de se constituer ne devrait pas encore être « étiqueté » et sanctionné aussi durement socialement, signant le désarroi des professionnels. En effet la plasticité et les capacités de changement, la souplesse, sont à l'œuvre chez le jeune enfant qui est de plus en phase d'apprentissage de la socialisation. Et pourtant, certains n'ont déjà que ce mode d'expression de leur mal-être et ne peuvent rester dans cet état en collectivité sans un aménagement spécifique de leur accueil. Ils nécessitent de toute urgence des soins.

D'ailleurs, se pencher sur la violence des enfants c'est se pencher sur la violence dont ils sont les victimes directes mais aussi sur celle qui est véhiculée par leurs parents, leur milieu familial ou institutionnel ou notre société. C'est aussi rechercher et comprendre les effets de la violence inhérente à la vie et aux événements sur les très jeunes enfants, afin de développer des façons d'être et d'agir qui puissent la limiter à défaut de l'éradiquer et soutenir le développement de ces bébés. Il y a des rapports étroits entre la violence et la vie

En effet, s'occuper suffisamment bien d'un bébé, même si c'est très banal, est une lourde tâche. Certains bébés sont compliqués à satisfaire, parce qu'ils sont fragilisés par une naissance difficile, leur prématurité, une maladie, un handicap ou tout simplement à cause de leur tempérament. Tous ces bébés peuvent recevoir des réponses inadaptées à leur besoins de la part de ceux qui les soignent et en ont la responsabilité, si ces adultes ont des carences éducatives importantes ou s'ils vivent des événements qui les perturbent gravement au moment où l'enfant est là, comme des maladies, des séparations, des conflits, des accidents ou des deuils. Ils peuvent perdre ainsi leur capacité de discernement. C'est aussi ce qui arrive à ceux qui, épuisés, secouent leur bébé, avec toutes les séquelles que cela peut provoquer. Les enfants qui leur sont confiés réclament des soins quotidiens qu'ils ne peuvent alors assurer et par là-même, les persécutent. Ils sont alors en danger. Il faut vite intervenir dans ces situations pour soulager et soigner ces parents et protéger leur bébé.

Un bébé pour s'exprimer et manifester un désagrément ou une détresse n'a pas beaucoup d'autres moyens au début que les cris et les pleurs. C'est cette « colère » du bébé exprimée par tout son être qui agresse et persécute des mères fragilisées par un épuisement ou des mauvais traitements et des cris subis dans leur enfance en réactivant leur mémoire corporelle. « Les pleurs de mon bébé m'atteignent physiquement » nous dira une mère qui craignait d'avoir un enfant et de ne pas supporter ses pleurs.

Mais quand l'enfant lui-même frappe, crache, mord, détruit, crie et est incapable de jouer, dans la durée, d'où peut venir alors une telle violence, si précoce ? Comment un si petit enfant peut-il mettre à mal un groupe d'enfants et toute une équipe de professionnels de l'enfance chevronnés ? Nous chercherons comment l'enfant, du fait de son commencement, bouscule autour de lui les phénomènes ambiants, comment il vient « changer le monde » et solliciter notre créativité pour chercher ensemble une issue à la violence qui ne soit pas destructrice.

Ainsi, il nous a paru nécessaire de chercher à comprendre ce phénomène pour pouvoir élaborer et mettre en pratique une prévention adéquate : un soin de l'enfant, un soin du parent et un soin de l'interaction parent-enfant qui permettent de retrouver une relation harmonieuse de l'enfant avec lui-même, les autres et son environnement. Car se pencher sur la violence des enfants, c'est aussi réfléchir à développer des façons d'être, de parler, de jouer qui puissent la limiter à défaut de la circonscrire. Elle a toujours un sens, explicite ou caché, une origine, un développement. Elle est agie, souvent à défaut de pouvoir être parlée. Elle est en deçà du langage, parfois dans le langage : dans la

violence verbale ou dans la manipulation de l'autre par une parole pervertie, mensongère.

Il n'est pas facile de la définir, alors que ce mot est employé abondamment et dans une grande confusion chaque jour. Levinas quant à lui donne une interprétation de la violence extrêmement pertinente à propos de relation entre les parents et leurs bébés:

> « L'épreuve de force est l'épreuve du réel. Mais la violence ne consiste pas tant à blesser et à anéantir, qu'à interrompre la continuité des personnes, à leur faire jouer des rôles où elles ne se retrouvent plus, à leur faire trahir, non seulement des engagements, mais leur propre substance, à faire accomplir des actes qui vont détruire toute possibilité d'acte. »[222]

Nous tenterons d'identifier différentes formes qu'elle revêt : de la violence interpersonnelle à la violence organisée, planifiée ; de la plus insidieuse à la plus brutale ; de la « douce violence » qui interrompt un enfant dans ses découvertes ou son jeu à la barbarie qui expose à la cruauté et à la mort des enfants sans protection ou qui forme des adultes en grande souffrance, parfois mal traitants, délinquants ou criminels. En effet, aujourd'hui encore une violence impressionnante dans son ampleur et ses manifestations est faite aux enfants à travers le monde.[223] Nous interrogerons les contes et les mythes : Cronos qui dévore ses enfants pour ne pas être détrôné ou Médée qui tue ses enfants par souffrance et par vengeance, car les enfants ne sont-ils pas sacrifiés à la loi du plus fort ?

C'est l'environnement le plus proche de l'enfant qui est primordial et les réponses qui lui sont apportées quotidiennement. Ainsi un environnement violent, une violence faite à ses parents peuvent avoir une incidence directe sur leurs enfants s'ils n'en sont pas protégés. D'autre part, les processus vitaux de chaque être humain perturbent la tranquillité de son entourage et peuvent générer de la violence : le bébé sage, c'est le bébé conforme à nos attentes et quelquefois il s'y soumet comme ces bébés qui dorment trop parce que personne n'est disponible pour s'intéresser à eux. Dès qu'il n'y a plus de concordance, dès qu'il y a déphasage entre les besoins du bébé et la disponibilité des parents, la spirale interactive de la violence peut commencer. C'est ainsi qu'il y a une violence, comme force active et directe et une violence en réaction à une autre violence, à un comportement, une attitude, un sentiment, une situation et une violence du vide, du désert affectif.

Nous étudierons quelques manifestations de la violence ordinaire, de celle qui peut conduire insidieusement à la barbarie si le contexte la favorise. Mais, que faire de la violence de l'amour ? Car dans les relations parents-bébés il y a des enjeux passionnels, parfois une violence de l'amour, amour transgénérationnel, amour contrarié, impossible. Ce travail sur les premières violences ressemblera-t-il à un traité des passions des premières relations, tant Eros, « le dieu tragique » comme l'appelle Georges Bataille est présent ? L'amour est au cœur de la violence et l'amour est son remède.

Par ailleurs, il est capital de reconnaître l'émergence de la violence en soi pour pouvoir la comprendre, l'élaborer, la sublimer, la dépasser. Et pour cela nous avons besoin d'autrui qui nous renvoie notre propre violence, l'autre comme un miroir dont on voit, dont on perçoit la violence et la brutalité ou ses effets : la souffrance et les blessures qui suscitent notre culpabilité ou notre jouissance. Chacun de nous a en lui un besoin d'exercer une influence ou un pouvoir qui le rassure et le conforte sur son sentiment de compétence. La violence, faire mal au plus faible ou au plus petit sont

---

[222]. Emmanuel Levinas, *Totalité et infini*, biblio essais, Paris, Le livre de poche, p. 6.
[223]. Claire Brisset, défenseur des enfants, *Le monde dévore ses enfants*, Paris, Liana Levi, 1997.

parmi les moyens les plus simples et les plus accessibles aux enfants, chose que tous les frères et sœurs du monde ont expérimenté. L'éducation consiste à manifester et éprouver ce sentiment de compétence dans des registres moralement reconnus et valorisés.

Connaître sa propre violence, quand on travaille auprès d'enfants et de parents en opposition et en souffrance, suppose de la percevoir dans ses plus petites manifestations, gestes, paroles, attitudes, conduites, pour ne pas la laisser se déployer, s'enfler, se galvaniser, mais pour pouvoir intervenir, être entre, être le tiers qui sépare et qui médiatise et le tiers qui relie et apaise et non celui qui rajoute de la violence à la violence. C'est le fond de tout choix éthique. En effet, qu'est-ce qui suscite en nous de la violence ou des sentiments violents comme la colère, la révolte, l'indignation ? N'est-ce pas une réaction immédiate face à l'injustice, la souffrance, le mépris, l'indifférence, l'insupportable, par exemple ? N'est-ce pas ce qui parfois motive notre désir d'intervenir, de prévenir ?

La violence attisant la violence, elle a très vite des répercussions sur les conduites et les comportements des enfants, mais aussi sur leur santé physique et psychique et donc sur leur développement, d'où l'importance d'une prévention précoce. Et quelle prévention précoce peut-on mettre en place pour éviter ou du moins limiter les violences faites aux bébés et aux très jeunes enfants et à leurs parents ? La responsabilité de chacun est en cause, dans un air du temps ambiant qui cherche paradoxalement le risque zéro. Mais existe-t-il une prévention pour toute violence et serait-elle souhaitable ? Nous ne le pensons pas, car elle supposerait un système totalitaire qui dénierait toute liberté au nom d'un monde pacifié artificiellement, véhiculant sa propre violence masquée.[224]A travers des exemples cliniques d'interactions mère ou parents-bébés nous chercherons à comprendre comment une spirale interactive de la violence se met en place et comment le tiers, le professionnel peut ou ne peut pas s'interposer, soutenir l'enfant tout en éprouvant de l'empathie pour le parent, pour aller vers la rencontre et la reconnaissance dans une relation d'harmonie.

Refus de la banalisation de la violence et de sa normalisation

Pourquoi penser la violence humaine si ce n'est pour aller vers une civilisation de paix et vers la sagesse? Hannah Arendt[225] soulignait que la violence avait été peu étudiée tant elle est commune et de ce fait délaissée. Il y a tellement de violence, tellement de violences : colère juste, explosive et enthousiaste ou démesure qui renverse les valeurs et manipule par un discours perverti la soif d'action réprimée, brimée et inassouvie de frustrés qu'à si bien dépeint Nietzsche, population qu'il regroupe sous le vocable d'hommes du ressentiment[226].

Penser la violence c'est aussi penser notre civilisation, réfléchir aux conditions qui permettent aux hommes de vivre ensemble en paix. Le sociologue Norbert Elias, optimiste, définit la civilisation comme un processus qui tendrait à atténuer le degré de violence acceptable entre les hommes et cela dans toutes les sociétés connues[227]. Mirabeau quant à lui définit la civilisation comme « le processus qui éloigne l'homme de la sauvagerie et de la barbarie. [228]» Mais ne sommes-nous pas engagés, ou plutôt

---

[224]. Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes,* Le Livre de Poche, Pocket, n° 1438, Paris, Plon, 1977.
[225]. Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence*, Agora Pocket, Paris, Calmann-Lévy, 1972.
[226]. Friedrich Nietzsche, *Généalogie de la morale,* Paris, GF Flammarion, 2002.
[227]. Norbert Elias*, La civilisation des mœurs,* Agora, Presses pocket, Paris, Calmann-Lévy, 1973.
[228]. Cité par André Taguieff, dans sa conférence « Le sens du progrès », Institut Hongrois, 1er février 2005.

« embarqués » dans un processus de décivilisation, où règnent la technique au service d'une économie de marché et le narcissisme au profit de quelques ego nocifs pour leur entourage, voire pour l'humanité ? A ce titre la violence comme telle, agie pour elle-même, ne peut trouver aucune légitimité. Pour Eric Weil , la pensée est par nature refus de la violence :

> « Il est légitime de désirer ce qui réduit la quantité de violence qui entre dans la vie de l'homme ; il est illégitime de désirer ce qui l'augmente. »[229]

Penser la violence, c'est aussi chercher les moyens de restaurer la confiance et d'apporter des soins à ceux qui la subissent : bébés, jeunes enfants, pères et mères en détresse et en souffrance. C'est pouvoir la prévenir parfois ou l'empêcher de s'aggraver. D'autre part, si nous avons choisi de travailler sur la violence c'est qu'il nous semble nécessaire d'affronter ce qui nous fait peur, de tenter de « rendre intelligible les choses qui nous terrifient »[230], d'en comprendre les mobiles et les modalités d'expressions ou de manifestations afin de tenter d'améliorer les stratégies existantes de protection de l'enfance et comme cela en découle de tout être humain. C'est parce que la violence nous surprend toujours, parce qu'elle nous choque, nous glace, nous pétrifie, nous sidère ou nous déborde ou nous agite inconsidérément, qu'il nous faut la connaître, l'anticiper, la déjouer, pour s'affirmer au-delà de la fascination qu'elle exerce à tout bout de champ sur les uns ou les nous-autres. Il n'y a qu'à voir comme elle est brandie à tous propos et agie par les médias et présente avec plus ou moins de bruit dans notre environnement quotidien. Eric Weil rappelle que le philosophe évolue dans le monde de la violence, qu'il doit la regarder en face et utiliser la raison comme outil de compréhension et de transformation de ce qu'elle est. Et, s'il ne peut échapper à la violence, il est aussi confronté à la peur qu'elle inspire et du coup « à la peur de la peur ». [231]

Il me semble que cette confusion de la violence avec la peur qu'elle génère, traduit la crainte de l'incapacité de penser et donc d'agir. En effet la violence non assimilable par un individu, la violence qui crée un traumatisme, une effraction psychique, une annihilation de la personne tue tout espoir de raisonner et donc d'en comprendre les mobiles, de la contourner ou de la dépasser et de la sublimer. C'est la violence qui crée l'effroi, la terreur, l'absence de pensée. En cela Eric Weil décrit la peur de l'homme philosophe :

> « Mais il a peur de tout ce qui n'est pas raison en lui et il vit avec cette peur et tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit et pense, est destiné à éliminer ou à calmer cette peur. […] La peur de la violence est un obstacle à l'accès à la sagesse » [232]

Mais dans tout ce qui n'est pas raison, il n'y a pas que la violence, il y a les émotions les sentiments, les passions, l'inconscient, l'infini, la transcendance. Avoir peur de tout ce qui n'est pas raison ne serait-ce pas alors avoir peur de vivre, vouloir tout maîtriser ? Kant en posant le respect comme sentiment moral fondé sur la raison propose une base d'alternative à la violence. Par le fait que toute personne est digne et possède « une dignité inaliénable »[233], il pose les bases de la reconnaissance à laquelle chacun a droit, au sens de « droit naturel » comme le souligne Eric Fiat.[234] Mais les

---

[229]. Eric Weil, *La logique de la philosophie*, Paris, Vrin, 1996.
[230]. Jean-Pierre Vernant, Rencontre, *Télérama* n° 2844, 14 juillet 2004, pp. 28-31.
[231]. Eric Weil, *op. cit*., La peur de l'homme philosophe, pp. 19-20.
[232]. *Idem,* La nécessité pour la philosophie de se réaliser dans le monde de la violence, p. 21.
[233]. Emmanuel Kant, *Fondement de la métaphysique des mœurs,* Paris, Le Livre de Poche, 1993.
[234]. Eric Fiat, conférence « Les violences psychologiques », Mémorial de Caen, 3 avril 2002.

contes et les mythes sont là pour nous rappeler la démesure et la déraison des passions humaines et divines et les risques que comporte toute relation de l'enfant à autrui.

Mythes et contes, rappels des dangers qui menacent l'enfance

Les mythes de sacrifice et de dévoration des enfants sont nombreux : Dans la mythologie cananéenne, chez les Phéniciens et les Carthaginois, on offrait à la divinité Moloch des enfants en sacrifice, immolés par le feu. On attribue les morts d'enfants aux déesses mères, les Erinyes et les Parques ou à la bacchante Agavé. En Inde, c'est à Kali mère et épouse de Shiva à la fois déesse de la destruction et de la création que des enfants sont sacrifiés.

Chez les Grecs de l'antiquité, la violence est davantage abordée dans la tragédie et les mythes que dans la philosophie. Passions, colère, vengeance, démesure, outrance, folie… se succèdent mais toujours en lien avec les dieux. La violence des hommes exprime et transgresse quelque chose du divin, du religieux, « l'indistinction du divin et du démoniaque ».[235] Du côté des Atrides, Atrée après avoir tué les enfants de son frère les lui a fait manger en un festin monstrueux.[236] Nous avons déjà cité Cronos, qui ne veut pas être détrôné et qui symbolise celui qui ne veut pas laisser la place aux générations suivantes et Médée, celle qui tue par vengeance, parce qu'elle souffre et qui se sert de ses enfants comme instruments de représailles contre Jason.

L'infanticide est au cœur de tous les mythes que nous avons évoqués. Mais il l'a été aussi dans les pratiques de notre pays il y a peu et on en trouve la trace dans des chansons de notre patrimoine. Des faits divers dramatiques réactualisent son existence, régulièrement. Aujourd'hui il continue d'exister sous diverses formes mieux tolérées en apparence dans nos sociétés, car il a été en quelque sorte humanisé pour ce qui concerne l'IVG, puisqu'il prend en compte la détresse de la mère et fixe un délai précoce pour le fœtus. Les conditions de l'acte veillent à ne pas mettre en danger la santé de la femme, ce qui n'était pas le cas pour les générations avant 1975.

Cependant, ITG, tri sélectif des embryons, réductions embryonnaires… etc. ont été trop vite appliqués et n'ont pas été suffisamment débattus publiquement. Cette violence sous-jacente actuelle, non élaborée, d'un eugénisme qui ne dit pas son nom et d'enjeux ambigus[237] a des répercussions psychologiques importantes dans les familles et dans la société, dont nous commençons à peine à entrevoir les mécanismes et les conséquences. Car n'est-ce pas la violence originelle, c'est-à- dire dès le début de la vie, faite au bébé, à l'enfant et aux jeunes qui est au fondement de la culture de la guerre ?

Jusqu'à Abraham, auquel Dieu demande le sacrifice de son fils Isaac pour éprouver son obéissance, ce qu'il est prêt à faire, mais qu'*in fine* Dieu arrête pour demander à la place le sacrifice d'un mouton. Cette histoire relatée dans « les religions du Livre », judaïsme, christianisme et islam, met ainsi un terme symbolique aux sacrifices d'enfants au nom de Dieu. Cependant force est de constater qu'aujourd'hui les enfants sont toujours sacrifiés à la loi du plus fort : esclaves économiques, sexuels, pourvoyeurs d'organes, objets de consommation : il faut « avoir » un enfant coûte que coûte etc.

Mais s'il est effroyable de penser à tous ces enfants sacrifiés, par crainte, par superstition, par déférence, par la croyance irrationnelle que c'est la seule manière de se concilier des dieux terribles, il est aussi terrifiant de penser à tous ces enfants menacés de disparition, de maltraitance ou de dévoration. Les ogres et les sorcières maléfiques

---

[235]. Paul Ricoeur, *Histoire et vérité*, Paris, Le Seuil, p. 75.
[236]. Claire Brisset, *op. cit.*
[237]. *Cf.* Jacques Testart. Il met en garde sur les risques d'une « industrialisation » du DPI.

existent toujours, ils ont changé de forme et de lieu, mais se nourrissent toujours de chair d'enfant. Certains pourvoyeurs d'enfants se sont alliés à des médecins, (dons d'organes, mères porteuses), des associations humanitaires (bénévoles éducateurs pédophiles), à certains tourismes (sexuel), à des trafiquants de drogues, à des recruteurs d'enfants soldats…

Les contes ont des vertus pédagogiques, ils sont là pour rappeler symboliquement que les dangers qui guettent les enfants sont nombreux. Et que ceux-ci risquent d'être maltraités ou tués par des adultes monstrueux ou inconséquents. Ainsi, même quand des enfants demandent de l'aide à ceux qui devraient les aider, ils ne sont pas à l'abri de trouver pire que leur détresse première. La misère et la pauvreté, elles aussi, conduisent comme autrefois des parents à abandonner ou à vendre leurs enfants en vue d'adoption ou comme esclaves sexuels ou autres dans tous les pays pauvres d'Asie et du reste du monde.

L'enfance ne serait-elle qu'une période de menaces, de tous les dangers ? Cette vulnérabilité propre à l'enfance inscrit en nous « l'avoir-peur » dont parle Heidegger, qui se manifeste dans le développement de l'enfant sain, aux alentours de deux ans, par une période de cauchemars et d'apparition de phobies « normales », premières prémisses de la prise de conscience des risques et des dangers de la vie.

> « L'avoir-peur en tant que possibilité qui sommeille dans l'être-au-monde disposé, « être-susceptible-d'éprouver-la-peur », a déjà découvert le monde en sorte que, à partir de lui, quelque chose de tel que du redoutable puisse s'approcher. »[238]

Ces peurs sont liées à des réalités parfois quotidiennes pour les enfants des rues, du Brésil, d'Afrique ou d'Inde et autres, sans cesse exposés, comme le relatent nombre d'associations et de films[239] qui paraissent depuis quelques années sur ce sujet. Par chance chaque enfant qui naît apporte la promesse de quelque chose de neuf, comme le rappelle Hannah Arendt et peut, comme l'évoquent les contes pour leurs héros exceptionnels, échapper à un destin effrayant par la ruse, l'intelligence ou la pratique des vertus et la chance de bonnes rencontres. Mais mieux vaut réfléchir à mettre en place un bon accueil et à offrir un environnement protecteur, sécurisant et favorable à l'épanouissement des enfants pour ceux qui viennent au monde aujourd'hui, déjà ici. C'est ce que nous nous efforçons de développer à travers ce travail et dans notre pratique.

Définitions et distinction entre violence et agressivité

La violence est difficile à définir ; elle est souvent confondue avec l'agressivité, le conflit, l'excitation. L'agressivité s'exprime souvent avant l'apparition du langage chez les très jeunes enfants qui ont, à ces âges, des difficultés à se faire comprendre et des réactions plus ou moins colériques face à la frustration ou à la jalousie. La plupart des parents et des professionnels formés à l'accueil de la petite enfance savent très bien reconnaître ces attitudes et savent aussi comment les calmer et les canaliser rapidement, par des paroles et des gestes sécurisants et en proposant des médiations. L'agressivité est toujours tournée vers quelqu'un, un autre ou soi-même. Au contraire, les enfants « violents » sont littéralement pris et envahis par la violence. Elle les déborde, les submerge et bouscule tout sur son passage : enfants, bébés, adultes, parents et professionnels, objets et surtout l'enfant lui-même qui la vit. Ces bébés et très jeunes

---

[238]. Martin Heidegger *Etre et Temps*, *op. cit.,* pp. 185.
[239]. Fernando Meirelles, « *La Cité de Dieu* », M6 DVD 9 vidéo, Durée 2h 15, film réalisé en 2002.

enfants par leur comportement nous alertent et nous appellent à l'aide quand ce n'est pas au secours, car ce sont *toujours* des enfants en souffrance qui ont besoin d'attention et de soins.[240]

Mais comment la violence vient-elle au bébé ? C'est en cherchant à répondre à cette question que nous allons tout d'abord tenter de préciser quelques définitions de la violence. La racine indo-européenne de ce mot a donné « *bios* » en grec et *vita* en latin, qui signifie vie, *vita* venant de *vis, vires* : force, avant de donner *violentia* en latin qui signifie : « abus de la force » et donc aussi l'idée de démesure. Mais le mot renvoie également à *violare,* « violer », « agir contre », (ex : « violer une loi »), « enfreindre le respect dû à une personne ». La notion grecque de démesure recouvre toutes ces significations : pour les Anciens, la violence est *hybris*, c'est-à-dire abus de puissance, profanation de la nature aussi bien que transgression des lois les plus sacrées. Fruit de l'orgueil et de la démesure, cette subversion coupe irrémédiablement l'homme de la nature.[241] D'après *le Robert*, violence signifie :

> « Le fait d'agir sur quelqu'un ou de le faire agir contre sa volonté en employant la force ou l'intimidation. […] abuser, obliger, contraindre, maltraiter, presser, punir, sévir, violer […] »

Quand Héraclite écrit : « *polemos* est père et roi de tout », le mot qu'il emploie, *polemos*, qui signifie plutôt conflit, est tantôt traduit par « violence » tantôt par « guerre », ce qui montre encore une fois qu'ils sont souvent confondus.

> « Le conflit est commun, la discorde est le droit et toutes choses naissent et meurent selon nécessité. »[242]

En fait il souligne la dimension mobilisatrice du conflit, ce qui sera repris par Hegel sous une autre forme quand il dira que le conflit est la dialectique qui entraîne le dépassement des contraires et donne ainsi une dynamique aux événements de l'histoire. Pour Hegel, la violence de la lutte pour la reconnaissance est au cœur de l'histoire, cette lutte apparaît dans ce que Bergeret définit comme *violence fondamentale* et que nous aborderons plus loin.

Un autre aspect de cette définition : « Se faire violence, se dominer, se maîtriser, se contenir, se contraindre », peut en partie renvoyer au Surmoi de la topique freudienne, le Ça, le Moi, le Surmoi ; et donc, à cette contrainte sociale véhiculée par l'éducation et les représentations parentales internalisées, qui nous obligent à réfréner nos désirs et à policer notre expression face à autrui. Elle comporte aussi des risques, dont celui d'étouffer l'individu, de l'inhiber au-delà de ce qu'il est nécessaire et peut donc, si elle ne s'accomplit pas dans une juste mesure, exercer de l'intérieur même du sujet une violence à son encontre. Quand Pascal écrit dans ses pensées :

> « … Guerre intestine de l'homme entre la raison et les passions […] ayant l'un et l'autre il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir paix avec l'un qu'ayant guerre avec l'autre. Aussi il est toujours divisé et contraire à lui-même. »[243]

Il fait référence à ces conflits intérieurs, qui obligent l'homme à une certaine maîtrise de lui-même et à certains renoncements à se laisser aller à tous ses désirs, pour vivre en société mais où cette agitation interne est sa propre violence qu'il répercute à son propre égard et qu'il véhicule autour de lui s'il n'assume pas cette tension interne et

---

[240]. Marie Garrigue Abgrall, « Les bébés sont-ils violents ? », *op. cit*.
[241]. *La pratique de la philosophie de A à Z, op.cit.*, p. 465.
[242]. Héraclite, *Les Présocratiques*, coll. « Bibliothèque de la Pléïade », Paris, Gallimard, 1988.
[243]. Blaise Pascal, (1623-1662), *Pensées,* Paris, Editions Garnier Frères, 1964.

la projette sur autrui. En droit, la définition de la violence se réfère à l'atteinte de l'intégrité de la personne. Atteinte corporelle mais aussi agression entraînant des troubles psychologiques. Une maîtrise de soi pour ne pas attenter à autrui est indispensable à une vie sociale.

Mais la violence n'est pas forcément négative du moment qu'elle trouve à être canalisée ou sublimée[244]. C'est dire si elle a des sens et des formes multiples[245] qui ne sont d'ailleurs pas toutes négatives, lorsqu'elle est excès de vitalité, comme la fougue, l'ardeur, l'intensité, l'énergie ou la vivacité, tout dépend ensuite du contexte qui permet ou pas de la recevoir, ou de la transformer. Les antonymes de la violence étant : la douceur, la mesure, le calme, la paix, la concorde, le respect, l'harmonie. Et dans ce qui lui est opposé on trouve de plus : le langage, le dialogue, la négociation, les échanges, la liberté, les sentiments, l'amour, le sens… Autant de notions qui jalonneront notre questionnement.

Norbert Elias[246], quant à lui, étudie l'agressivité en relation avec le degré de civilisation, d'un point de vue à la fois politique et sociologique, qui montre que ce terme véhicule à lui seul énormément d'ambiguïtés. En effet plus une société sera dite « civilisée » moins son agressivité sera d'une apparence brutale et frustre. Le degré de violence est alors moindre dans l'apparence, mais on peut s'interroger sur la nature de cette violence et de la destruction qui l'accompagne. Cela pourrait être démultiplié, bien que moins visible et spectaculaire. Ce sont des sociétés civilisées qui construisent des usines d'armement et qui fabriquent des mines anti-personnels destinées à défigurer et à handicaper lourdement des enfants innocents. L'impersonnel véhicule une violence désincarnée contre l'humain. C'est aussi la violence que l'on trouve à l'œuvre dans les administrations, dénoncée par Kafka et ensuite par Hannah Arendt.

Mais pour revenir aux jeunes enfants, qui sont nos sujets d'intérêt, l'agressivité s'exprime tantôt dans toute sa véhémence, avec éclats, cris et coups, tantôt de façon cachée, sourde et opposante, comme l'enfant collé à sa mère qui entrave tous ses mouvements et l'empêche de faire ce qu'elle veut. Il nous faut donc la définir :

> « Selon les théories psychanalytiques, l'agressivité serait soit secondaire, c'est-à-dire réactionnelle aux frustrations, humiliations etc., soit primaire et liée alors à l'expression chez l'individu de la pulsion de mort. »[247]

L'agressivité secondaire étant ultérieurement une érotisation de la violence, en ce sens qu'elle est toujours tournée vers quelqu'un, donc toujours en relation, elle correspond à une blessure narcissique. Beaucoup d'exemples cliniques nous le montrent dès la petite enfance, comme tous ces enfants qui tapent leur mère et dans le même temps cherchent son réconfort et des gestes de tendresse, sans les obtenir clairement. Ils sont donc, d'une certaine façon, dans une recherche d'amour, mais ne reçoivent de leur mère que des messages paradoxaux exacerbant leur insatisfaction et du coup, leur agressivité.

Dans le Dictionnaire illustré latin français de *Gaffiot,* le mot agressivité viendrait d'*aggredior* qui signifiait, lorsqu'il était intransitif, aller vers, s'approcher et

---

[244]. *Le Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, tome sixième, 1978, « Violence », p. 818.

[245]. *Id.*, « La violence est aussi fougue, passion, véhémence, fureur, déchaînement, ardeur, énergie, chaleur, frénésie, intensité, impétuosité, furie, intensité, virulence, vivacité.
Elle est agressivité, colère, animosité, démence, démesure, (se déchaîner, s'emporter), elle peut être verbale (invectives), elle peut être physique ou morale. », p. 818.

[246]. Norbert Elias*, La civilisation des mœurs*, Agora, Presses pocket, Paris, Calmann-Lévy, 1973, p. 280.

[247]. Claudine Geissmann-Chambon*, op. cit.*, p.27.

entreprendre et aborder, entreprendre quelqu'un, attaquer lorsqu'il était transitif. Cela voudrait dire que l'agressivité et l'attaque sont des manières d'aller vers l'autre, d'entrer en contact avec lui et c'est ce que confirme l'observation des professionnels de l'enfance avec les touts-petits. Il y aurait quelque chose qui se passe chez l'enfant comme une recherche du sens de l'autre : qui est l'autre ? Que fait l'autre ? Que puis-je faire avec l'autre ? Il est frappant de voir les capacités d'imitation qui sont à l'œuvre dès la naissance dans les mimiques du visage avec les nouveaux-nés et qui se développent vers 18 mois-2 ans dans l'imitation des adultes et des jeux des enfants entre eux : des répétitions de sons, de cris, de mots et le plaisir évident que manifestent les enfants à partager les mêmes activités. C'est d'ailleurs une source d'émulation et de créativité si l'on donne à ce moment de quoi alimenter leur désir de « faire comme » l'autre. C'est le début des jeux symboliques : une façon d'intégrer l'autre en soi et de différer une action en la reproduisant à distance, faire semblant en le sachant et en le partageant avec autrui est une façon d'être aussi reconnu par l'autre et procure du plaisir.

Françoise Dolto, par exemple a observé l'agressivité des jeunes enfants dans le lieu d'accueil qu'elle a créé avec Bernard This : « La maison verte », qui a inspiré la création de l'Accueil de notre Unité[248]. Elle oppose chez les petits l'agressivité saine qui correspond à la recherche d'entrer en contact avec un autre enfant ou à l'intérêt pour tel ou tel jouet possédé par un autre et donc rendu de ce fait désirable, à une agressivité qui est jugée mauvaise par l'entourage et qui entraîne le jeune enfant à s'isoler par crainte qu'elle se manifeste dans la proximité d'autres enfants.

Tous les lieux d'accueil des tout-petits sont témoins de ces tentatives maladroites et souvent brutales (ils se poussent, se tapent, se bousculent, s'arrachent les jouets des mains...) d'entrée en contact, ou d'expression d'un désir. Le rôle de l'adulte est alors capital, sa présence, son attention aux enfants et le simple fait de parler, de valoriser leur intérêt pour autrui ou pour un jeu mais de les aider à le différer ou à l'exprimer autrement calme souvent immédiatement le conflit naissant. Quand cet accompagnement est défaillant, l'enfant se retrouve seul en proie à son désir, avec ses outils encore limités. L'agressivité peut prendre alors des formes plus graves et les enfants peuvent se blesser ou causer, même très jeunes, des dégâts sérieux. La violence des tout petits renvoie à la responsabilité des adultes qui en ont la charge.

Françoise Dolto remarque un élément important dans l'échange agressif entre jeunes enfants : il s'agit parfois d'enfants qui ne sont pas encore dans la communication préverbale qui consiste à interpréter des expressions du visage et les gestes des adultes et ils ne sont, *a fortiori*, pas eux-mêmes dans le langage.

> Or « […] c'est à l'occasion de ces violences sur les autres enfants et grâce à elles que peut s'introduire ce langage mimique avec les personnes qui sont autour de lui. » [249]

La nuance qu'introduit Dolto entre la curiosité saine qui peut se manifester par l'agressivité et celle qui va avoir des conséquences plus ou moins graves sur le développement de l'enfant est essentielle. Elle place d'emblée le bébé, le jeune enfant comme un être de communication et un être vivant qui dérange :

---

[248]. Accueil anonyme, gratuit et sans rendez-vous où les parents accompagnés de bébés et de jeunes enfants de la naissance à 3 ans, peuvent passer un moment avec une équipe de professionnels de la petite enfance qui offrent un espace de soins de maternage et de jeux et une écoute pouvant déboucher sur des soins individualisés. Cf. article de P. Marie et D. Rabain., L'unité petite enfance Vivaldi, *Bulletin du groupe WAIMH-Francophone*, Vol.5, n°2, Automne 1998.

[249]. Françoise Dolto, L'agressivité chez le jeune enfant, *Les étapes majeures de l'enfance*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 179-189.

> « Il faut qu'un enfant dérange les objets parce qu'il est la vie et que la vie, ce n'est pas obsessionnel. »[250]

C'est ainsi que des enfants peuvent, très jeunes, attirer par leurs symptômes l'attention sur leurs mères déprimées ou démunies qui ne sont pas en état de réagir au niveau d'activité de leur enfant, absentes, ailleurs, tristes, seules. L'enfant n'a alors que la possibilité de s'activer et s'agiter en tous sens, on peut l'étiqueter d'« enfant hyper actif » alors qu'il essaie en fait d'animer sa mère. Il peut d'ailleurs s'y épuiser sans l'aide d'un tiers qui la soignera et qui s'occupera de lui, le temps que sa mère le puisse à nouveau.

Une étude récente, importante sur l'agressivité des jeunes enfants a été présentée par le Canadien Richard Tremblay. Il a découvert avec son équipe que l'agressivité physique était à son paroxysme dans la vie humaine autour de la fin de la deuxième année de la vie et disparaissait généralement au moment de l'entrée à l'école maternelle. Il évoque donc une période sensible et s'interroge sur les conditions de cette évolution.

> « Pour comprendre et prévenir les cas de comportements agressifs chroniques qui risquent de déboucher sur des comportements criminels violents, nous avons besoin d'étudier les facteurs qui aident les enfants à apprendre à contrôler leurs comportements d'agressivité physiques durant les premières années de leur vie. » [251]

Ces questionnements ont malheureusement inspiré des initiatives maladroites et dangereuses telles que le rapport de l'INSERM sur les troubles des conduites avant trois ans, ou des programmes de rééducation des enfants extrêmement normatifs comme le programme « Dominique » au Canada. Alors que des professionnels de la petite enfance peuvent déjà lui répondre en partie : des adultes bienveillants stables et cohérents instaurant un climat de sécurité permettant l'accès au jeu et au langage aux très jeunes enfants et exerçant des soins doux et adaptés où l'enfant sera considéré comme sujet et respecté en tant que tel sont d'excellents outils de prévention primaire. Mais il ne faut pas pour autant banaliser l'agressivité et la tolérer sans intervention d'un tiers au prétexte qu'elle est saine et naturelle. D'autant plus qu'elle peut se manifester chez certains enfants qui vivent des choses terrifiantes à leur domicile de façon imprévisible et basculer dans le registre de la violence dans des lieux collectifs de mode de garde, par des morsures au visage ou des cheveux arrachés à d'autres bébés ou jeunes enfants, par exemple. Un enfant qui agit de telle façon a besoin de soins et il ne faut pas oublier les victimes : les enfants agressés ont besoin eux aussi de comprendre ce qui s'est passé et d'être réconfortés. Il s'agit donc de protéger l'enfant qui en est l'auteur de sa propre violence et de protéger les autres enfants.

> « L'intervention précoce ainsi que la mise en place des structures de soins répondant aux besoins de ces familles aux multiples difficultés, dans un cadre multipluridisciplinaire, devrait permettre, si une politique de santé publique est ainsi généralisée, de diminuer dans une proportion importante un certain nombre de comportements agressifs. »[252]

Nous avons rencontré et suivi certains de ces enfants, accueillis en crèches ou autres institutions, qui ont un lien pathologique avec leur famille. Ce lien en souffrance fait des vagues, rejaillit dans l'entourage auprès des autres enfants et des professionnels qui s'en occupent. Le lien travaille, il cherche une issue. En

---

[250]. *Id.*

[251]. Richard Tremblay, « Petit agressif deviendra-t-il violent ? », *Enfance et psy, op.cit*, pp. 49-64.

[252]. Didier Rabain, « La prévention précoce de la violence », *l'Hebdomadaire des praticiens*, n° 18, 14 mai 2003, pp. 987-990.

témoigne cet enfant de 2 ans dont l'attitude se dégradait de plus en plus : mal soigné, il s'était mis à baver et à cracher sur les professionnels s'occupant de lui. Il frappait les autres enfants et ne se fixait que très rarement sur les jeux, provoquant le dégoût et le rejet culpabilisant de l'équipe éducative. Un appui étayant de l'équipe s'était alors avéré nécessaire par des membres de notre unité. Ce travail indirect avait permis de préserver momentanément cet espace de soutien qu'offrait ce mode de garde en attendant la mise en place de soins intensifs et de protection de l'enfant sous la tutelle d'un juge.

Dans cette situation, la violence cherche à s'assouvir dans le sens qui sera donné à l'enfant de sa souffrance et jusqu'au soin de celle-ci. C'est-à-dire que tant que l'on reste dans l'incompréhension d'un tel comportement violent, dans l'incompréhension de la cause de la souffrance, la violence continue à se manifester tant que l'enfant en a la force. La violence a toujours un sens. Même si c'est la malchance. Chercher un sens, cela n'est pas la même chose que de chercher un responsable ou un coupable à tout prix. Néanmoins, si l'on calme la violence sans en avoir résolu le sens, elle peut être momentanément refoulée comme dans le cas de certains secrets de famille et resurgir à tout moment même dans les générations suivantes[253]. Et inversement si on en trouve le sens et que l'on n'apporte pas les soins appropriés et nécessaires, la violence se décuple. Le constat et la compréhension ne sont qu'un préalable à l'action.

Quelles sont les sources de la violence?

La vie est un équilibre dynamique toujours en mouvement et la vie veut la vie. Ce processus entraîne aussi son cortège de conséquences d'où la violence n'est pas absente. Mais où la violence prend-elle sa source chez l'homme ? Les sources de la vie, de la vitalité chez l'Homme portent des noms divers : instinct, appétit, colère, désir et libido, pulsions, *Eros* et *Thanatos.* Comme l'ignorance, elles peuvent donner lieu à des inadéquations graves entre les nécessités vitales de tout être humain et l'application d'idéologies et d'utopies, qu'elles soient politiques, ésotériques ou scientifiques.

La racine indo-européenne du mot qui a donné « violence » est la même que celle qui a donné « vie ». Les sources de la violence viennent aussi de là, mais sous forme d'excès ou de démesure comme dans l'abus de la force, dans la toute-puissance et dans la transgression qui violent l'intégrité d'autrui. C'est pourquoi la Loi avec la Justice, l'éthique et la morale sont nécessaires à la vie humaine. Mais, chez le très jeune enfant, qu'est-ce qui est à l'œuvre à l'aube de la vie : la violence, l'appétit, l'agressivité ou la pulsion, ou encore autre chose? Nous ne prétendons pas répondre à cette question trop vaste, traitée par de nombreux psychanalystes, psychologues et philosophes, mais de brosser quelques traits à travers le temps et de dégager quelques éléments pour tenter d'éclairer la clinique d'aujourd'hui**.** Dans les situations que nous avons rencontrées, ce sont les réponses inadaptées aux besoins vitaux de l'enfant qui pouvaient en être la cause : besoins physiques recevant des réponses chaotiques dans l'insécurité, besoins psychiques ne trouvant que vide relationnel ou incohérence et discontinuité, besoins affectifs provoquant indifférence, dévalorisation ou rejet, perte d'attention et d'amour à l'arrivée d'un puîné. Ces atteintes graves à la constitution du sujet peuvent, dans un élan vital d'appel, se manifester par la violence de l'enfant tant qu'il en a la force. Pour Bergeret comme pour nous, la violence fondamentale est l'expression des forces de vie, elle est liée à l'instinct de conservation et a donc une valeur défensive (2). Car dès

[253]. C'est ce que Selma Fraiberg appelle les « fantômes dans la chambre d'enfants. », *op. cit.*

qu'un bébé vient au monde, le fait d'être, le fait d'exister, de vivre, appelle la satisfaction de ses tensions et de ses besoins vitaux. L'enfant comme tout être vivant a en lui cet appétit de vivre et cet effort à faire pour « persévérer dans l'être [254]».

Parmi les situations que nous avons rencontrées on retrouve : l'isolement des mères avec leur bébé et d'autres facteurs tels que : des difficultés d'investissement de l'enfant, suite à une maladie grave de celui-ci dans les premiers mois de vie, ou suite à un accouchement traumatique pour la mère, ou à des naissances multiples ou rapprochées qui submergent les capacités parentales.

La discontinuité des soins et des personnes qui s'occupent de l'enfant fait encore des ravages malgré sa mise en évidence dans les années 1950, par Spitz[255] et Bowlby. Les troubles psychiatriques parentaux dont la dépression, peuvent avoir une incidence grave pour l'enfant. Les maladies longues et graves qui nécessitent de nombreuses hospitalisations et qui instaurent un climat d'angoisse et de mort peuvent elles aussi avoir un impact sur le sentiment de sécurité interne de l'enfant et l'agiter au propre comme au figuré. Par ailleurs, l'enfant témoin de violences ou de conflits conjugaux violents revit les scènes et les reproduit, avant de pouvoir les rejouer symboliquement s'il est accompagné dans des soins et en est de toute façon perturbé.

Au niveau éducatif, l'impossibilité de frustrer son enfant et de lui apporter les limites rassurantes nécessaires à sa sécurité interne et physique par culpabilité ou peur profonde d'une perte d'amour et d'abandon pour la mère ou le père en est une autre cause. Nous avons vu d'autre part que l'absence de langage et de communication est aussi une source de violence. Cela concerne les enfants auxquels on ne parle pas, mais aussi les enfants qui ont des troubles de la communication importants liés à des lésions ou à différentes formes de handicap. Aussi le fait de ne pas offrir à des enfants sains de médiations : objets, jouets, jeux adaptés à leur âge et à leurs capacités et des éléments et espaces à découvrir et à explorer, revient à créer les conditions d'apparition de la violence.

L'appétit ou « orexis » chez Aristote

Aristote ne parle pas de la violence, il parle du vivant, il parle de la vie. Pour Aristote, tous les êtres vivants ont une âme, c'est le principe de vie : « Or l'être pour les vivants, c'est la vie. Et ce qui en est responsable, leur principe, c'est l'âme. »[256] Chez l'homme elle est composée de trois fonctions : la fonction végétative, qui est aussi l'âme des végétaux, la fonction végétative-sensitive qui est aussi l'âme des animaux sensibles et des végétaux, la fonction rationnelle et de plus elle comporte l'esprit appelé *nûs*, qu'il est seul à posséder. La sensibilité étant la capacité d'avoir des sensations et le *nûs* étant ce qui ne meurt pas avec la mort de l'homme. Aristote définit ainsi les facultés de l'âme qui sont : « ce qui permet la nutrition, l'appétit, la sensation, le mouvement local, la réflexion. »[257]

Il est fréquent dans notre pratique, en parlant des jeunes enfants de dire qu'un tel est appétant à la relation, appétant au jeu, aux apprentissages… et cela est pour nous un signe de bonne santé, un signe réconfortant même si par ailleurs il manifeste des troubles du comportement. L'enfant qui a des projets, qui prend des initiatives pour explorer, qui a des désirs manifestes et qui met en place des stratégies pour parvenir à ses fins, est un enfant qui va bien.

---

[254]. Le « *conatus essendi* » dont parle Spinoza.
[255]. René Spitz, (La dépression anaclitique du nourrisson), John Bowlby (Théorie de l'attachement).
[256]. Aristote, *De l'âme*, Paris, GF Flammarion, 1993, II, 4,415 b-15, p. 153.
[257]. *Idem,* II, 2-3, 414 a-25, p. 146.

C'est pourquoi, nous allons pour notre propos, nous attarder davantage sur le concept d'appétit aristotélicien : dans l'âme de l'homme selon lui, on trouve l'*ôrexis*, *ôρεζις* : l'appétit, la fonction appétitive qui est le siège de l'ardeur, *(thumós*), du désir (*epithumia*) et du souhait (*boulèsis*). C'est l'action de tendre vers, qui vient du verbe grec *oregô*, qui signifie : je tends vers, je vise à [258]. Il discerne également, l'*alogos orexis* qui est le désir irrationnel, c'est-à-dire la tendance spontanée naturelle, l'énergie. Il insiste beaucoup sur l'appétit qui trouve sa source dans chaque strate, chaque sphère, chaque partie de l'âme et de la pensée.[259]

Puis Aristote parle de tout ce qui est nécessaire à tout être qui a la vie : nécessité de l'âme nutritive « l'être qui est né exige, en effet nécessairement croissance, maturité et dépérissement » ; nécessité du sens « tout ce qui est naturel se trouve répondre à un but » ; nécessité des sens de contact, avec la primauté du toucher.

> « Aussi, l'appétit ne suppose-t-il pas la faculté délibérative. D'ailleurs, quelquefois, il remporte sur elle la victoire et déclenche le souhait ; et d'autres fois, c'est l'opinion qui l'emporte sur la représentation délibérative, comme une sphère, l'appétit sur l'appétit, quand il n'y a pas maîtrise de soi ; bien que, par nature, ce soit toujours/ l'appétit supérieur qui ait le plus d'autorité et imprime le mouvement. »[260]

Ainsi l'appétit, comme les pulsions, ne seraient pas violents en soi. Mais ce sont les réponses que chaque sujet trouve ou que l'environnement lui apporte qui peuvent provoquer leur dérèglement et faire qu'ils le deviennent. D'après ce que nous dit Aristote sur l'appétit comme moteur du désir, du souhait et de l'ardeur, on pourrait penser qu'il peut être le siège de dérèglements pouvant conduire à une certaine violence, si l'appétit l'emporte sur l'appétit, quand il n'y a pas maîtrise de soi, ou quand l'intelligence est pervertie pour assouvir l'appétit par le calcul au détriment d'autrui. A condition, donc, qu'il ne soit pas différé par l'intelligence positive, celle qui suit les bons principes, les vertus évoquées dans *l'Ethique à Nicomaque.* Il y aurait violence à autrui chaque fois que ce qui est nécessaire à celui qui possède la vie, il s'agit du bébé dans notre propos, lui serait ôté ou non fourni, ou donné en excès.

Voici un exemple d'une forme de *violence-excès*, avec l'augmentation des problèmes d'obésité qui peuvent commencer dès le plus jeune âge. Quand l'aliment n'est plus un aliment, mais un « accroissement de la chair » qui constitue un danger pour la santé.[261] La bonne réponse à l'appétit se situe une fois de plus dans la juste mesure de ce dont a besoin l'enfant à chaque âge et à chaque moment de son existence. Les difficultés rencontrées dans le nourrissage par les mères démunies entraînent leur cohorte de violences pouvant aller de formes bénignes à des formes graves de gavage en force avec des proportions au-delà de ce que peut assimiler un enfant.

De même dans les situations inverses, le déséquilibre peut se retrouver aussi très précocement en deçà de ce qui est nécessaire, sous la forme de carences alimentaires. Lorsque l'enfant n'est pas nourri de façon équilibrée et en quantité suffisante. Il ne s'agit pas que de nutrition car dans ces situations l'enfant ingère avec la nourriture les affects, les émotions de sa mère et leur cortège de risques de pathologie.

Par ailleurs, l'observation du corps du bébé qui ne parle pas encore nous donnera des indications sur ce qu'il ressent car comme le disait déjà Aristote, les affections de l'âme sont toutes liées au corps. Ainsi les différents sentiments tel que la joie, la crainte,

---

[258]. Bailly Anatole, *Dictionnaire grec-français,* (1884), éd. Revue par L. Séchan et P. Chantraine, Paris, Hachette, 2000.
[259]. Aristote, *ibid.*, p. 141.
[260]. *Ibid*, p. 250.
[261]. *Ibid.*, p. 158.

l'ardeur etc., l'amour et la haine se manifestent aussi par des affections du corps. [262] On retrouve cette idée dans le traité de Descartes[263]intitulé : *Les passions de l'âme*.

Une source de la violence : le désir chez Platon ?

On peut se demander avec Platon si l'une des sources de la violence n'est pas le désir. En effet, dans *la République*, il parle du siège du désir qui est pour lui : l'*épithumia*, le désir, le souhait. C'est l'énergie du cœur, le désir déjà humain : épi-*thumos* : le désir s'appuie sur le *thumós,* le cœur au sens de « cœur-courage », le milieu de l'âme. Il distingue l'homme démocratique qui, élevé par un père strict devient lui aussi démocratique, puis tyrannique. Une fois devenu tyran il est alors esclave de ses passions. Nous en trouvons une description dans le dialogue entre Socrate et Glaucon :

> « Rappelle-toi maintenant l'homme démocratique tel que nous l'avons représenté : il est formé dès l'enfance par un père parcimonieux, honorant les seuls désirs intéressés et méprisant les désirs superflus, qui n'ont pour objet que l'amusement et le luxe. […] il mène une vie exempte d'étroitesse et de dérèglement ; ainsi d'oligarchique il est devenu démocratique. » [264]

Il n'apparaît aucune violence dans cette description de l'homme démocratique mais c'est en remontant jusqu'à lui que l'on va trouver le tyran. Hannah Arendt nous a démontré elle aussi que la tyrannie peut venir de la démocratie. Platon nous décrit la naissance et la formation de l'homme tyrannique, fils de l'homme démocratique, qui, sous l'effet d'influences néfastes et sous couvert de « liberté complète »[265], se livre à un dérèglement total et cède à toutes ses envies. Non seulement il est soumis à ses désirs et à ses passions mais il abuse de son entourage pour les assouvir, jusqu'au crime.

On retrouve dans cette description de l'homme tyrannique la démesure, l'excès, l'immédiateté de l'accès à la jouissance, la négation de tout autre qui entrave son désir et la folie furieuse et meurtrière qui l'accompagne. Mais dès la petite enfance les bases d'une relation tyrannique peuvent s'installer. Bertrand Cramer – et nous l'observons également dans notre clinique – décrit l'attitude parentale qui consiste à ne priver de rien le bébé pour le préserver de la difficulté du monde :

> « Ils décident donc de ne pas frustrer l'enfant, de lui éviter l'humiliation des limites, de lui proposer toutes les gratifications. Ils s'offrent totalement pour lui épargner la confrontation au monde réel. […] La préoccupation maternelle cède le pas à un asservissement exaspéré. […] Là aussi, le désespoir, l'impuissance et la rage contenue vont faire le lit de la dépression. » [266]

… Et de la violence qui s'ensuit. Cet enfant rendu « monstrueux » par son avidité et cette habitude d'avoir toutes ses exigences satisfaites sera vite insupportable hors du cercle familial et suscitera rejet et violence à son égard, à la mesure de sa négation de l'autre qu'il renvoie.

> *Ainsi, cette mère d'un petit garçon de 22 mois ne peut plus faire de courses au supermarché sans acheter à chaque fois une balle ou un ballon à son fils qui fait des crises terribles. Notre tâche consistera à l'aider à dire non à son enfant et*

---

[262]. *Ibid*., p. 84.
[263]. René Descartes, *Les passions de l'âme*, Paris, GF Flammarion, 1996.
[264]. Platon, *La République*, Livre IX, 572 a, Paris, GF-Flammarion, 1966. p. 334.
[265]. *Id*., p. 334.
[266]. Bertrand Cramer, *Le bébé tyran, Que deviendront nos bébés* ?, Paris, éditions Odile Jacob, 1999, p. 119.

à lui montrer qu'il peut non seulement le supporter, mais qu'en plus cela le rassure d'être arrêté dans ces sentiments qui le débordent à chaque occasion.

L'enfant chinois, devenu par obligation gouvernementale « enfant unique », est devenu à son tour le support de tous les espoirs, de toute l'affection et de tous les désirs de la famille. Comblés dans leurs désirs et chargés de mandats au-delà de ce qu'ils peuvent, nombre d'entre eux sont devenus à cause de cette conjoncture des enfants tyrans, ayant tout pouvoir et toute responsabilité, car sur eux seuls repose toute la descendance et la destinée de la Chine.

Régulation, dérèglement, on tourne autour de la juste mesure des désirs, des humeurs. Dans notre clinique nous nous interrogeons souvent à propos du tout jeune enfant sur sa capacité à réguler les émotions et sa capacité à supporter la frustration. Nous nous sommes rendus compte que pour un jeune enfant, apprendre, avec l'aide d'adultes bienveillants à différer son désir, son envie, était un outil essentiel permettant tout d'abord l'accès au langage : pour parler il faut qu'il y ait l'espace de la parole ; aux apprentissages : pour apprendre il faut pouvoir écouter et observer ; et à la socialisation : avoir ainsi les outils qui permettent d'être dans l'échange et le partage avec autrui.

Les pulsions : Eros et Thanatos

> « Ce que nous voulions constater c'est qu'il y a en chacun de nous, même chez ceux qui paraissent tout à fait réglés, une espèce de désirs terribles, sauvages, sans lois et que tout cela est mis en évidence par les songes. »[267]

Ainsi du temps de Platon les rêves en disaient déjà long sur l'intériorité de l'homme. Cette approche a été reprise ultérieurement par Freud au travers de la psychanalyse et c'est dans ce contexte qu'il a développé les notions de pulsions. Elles prennent leur source dans une excitation organique qui s'accompagne d'un état de tension visant à être soulagé. C'est pourquoi elles recherchent le plaisir mais rencontrent souvent le déplaisir ou la douleur et se nuancent en une infinité d'émotions.

Dans un premier temps Freud distingue la *libido* de l'instinct de conservation « *Trieb* » pour ensuite les relier quand dès 1920 il définit le couple des pulsions de vie et des pulsions de mort *: Eros* (pulsion de vie qui réunit pulsion sexuelle et pulsion d'auto-conservation) et *Thanatos*[268] (pulsion de mort qui vise la réduction absolue des tensions et qui peut s'exercer à l'extérieur en visant la destruction de l'objet, ou à l'intérieur du sujet lui-même en visant alors son autodestruction). Freud va aussi distinguer la pulsion libre et la pulsion liée aux affects et aux représentations. Et cela nous intéresse énormément dans la relation du jeune enfant avec les adultes qui s'occupent de lui. En effet, la pulsion libre qui ne peut être liée peut se retourner contre la personne et devenir autodestructrice ou se tourner vers l'extérieur et devenir destructrice de l'environnement en s'attaquant à autrui ou à des objets (*Thanatos*). Le jeune enfant « normal », sain, a en lui la pulsion libre. C'est par une relation psychique avec autrui qu'il va accéder aux affects et aux représentations, par le regard et l'attention portés sur lui que lui renvoient ceux qui en ont le soin.

En effet, la pulsion liée par l'intermédiaire du psychisme d'autrui permet l'accès aux émotions et aux représentations, au langage, à la symbolisation, au jeu, à

---

[267]. Platon, *La République,* Livre IX, 571 e, *op. cit*., p. 334.

[268]. Sigmund Freud, *Résultats, idées, problèmes*, volume II, 1921-1938, « Biblio de psychanalyse », Paris, PUF, pp. 62-77.

l'élaboration, à la sublimation, à la création… (*Eros)*. La *libido* est l'énergie présente dans ces pulsions, elle est pour Freud la manifestation dynamique dans la vie psychique de « la pulsion sexuelle » et c'est dans la façon dont ces deux pulsions vont s'unir ou se désunir que va se construire le psychisme du sujet. Ce serait la *libido* qui dans les cas pathologiques conduirait à des dérives sexuelles subies par les enfants, viols, abus, attouchements, intrusion dans leur intimité ou non-respect de leur pudeur.

Quand elle n'est pas déséquilibrée, « la *libido* est l'expression de la force de l'amour au même sens que la faim, celle de la pulsion d'auto-conservation.» Cette vision rejoint ainsi celle du poète Schiller qui dit que le mouvement de l'univers se conserve « par la faim et par l'amour. »[269] Jung quant à lui, définit la *libido* comme étant une source unique et originaire coïncidant avec l'énergie psychique et pouvant être sexualisée et désexualisée. Il en fait l'énergie en général. L'énergie se définit comme une force en action, ou une réserve, un potentiel de forces pouvant s'exprimer à l'occasion.

Les fondements de la santé mentale vont résider dans l'accès du nourrisson à l'ambivalence, mise en évidence par Mélanie Klein, progressivement et grâce aux bonnes expériences qu'il pourra faire :

> « […] C'est ainsi que peu à peu il va entrer dans la position dépressive où l'objet maternel est reconnu comme entier et perçu dans son ambivalence, parce que dispensant à la fois gratification et douleur. »[270]

C'est avec l'apparition de ce sentiment d'agressivité que vont se mettre en place les fondements de la culpabilité et le désir de réparation pour conserver l'amour maternel dont dépend la survie du bébé. L'amour et la vie sont fondamentalement liés chez les êtres humains. Le nourrisson peut vivre des émotions d'une extrême intensité, quand il subit des mauvaises expériences importantes dans un climat violent, ou des expériences d'abandon répétées et de négligence. Il peut s'ensuivre des angoisses terribles qui perturbent gravement sa relation au monde externe et interne et qui peuvent mettre en péril sa santé psychique et physique future.

Ainsi, nous recevons à l'Unité ce bébé de 6 mois, Julien, accroché de toutes ses forces à sa mère qui l'élève seule. Il vient de l'hôpital où il a été traité pour des malaises cardiaques. Son extrême vigilance, pour un bébé si petit, nous alerte : nous apprendrons que dans des moments de crises et de pleurs intenses, il était laissé seul. Une protection judiciaire et des soins intensifs et quasi quotidiens pendant trois ans par l'équipe ont permis l'accès à des tiers pouvant instaurer une relation de confiance, permettre une reprise évolutive positive du développement de l'enfant et aménager un climat plus sécurisant et chaleureux autour de cette dyade et lui permettre d'accéder à une socialisation.

La violence fondamentale

Pour Bergeret, la violence fondamentale est l'expression des forces de vie, elle est liée à l'instinct de conservation et a donc une valeur défensive.[271]

---

[269]. Dans le poème de Schiller, *Die Weltweisen*, (Les sages du monde).
[270]. Claudine Geismann-Chambon, De l'agressivité à la violence, *Enfance et psy n° 11, Graines de violence*, érès, 2000, *op.cit.*
[271]. J. Bergeret, *La violence fondamentale,* Paris, Dunod, 1996, pp. 84-89.

> « La violence naturelle, pur instinct de conservation n'est ni bonne ni mauvaise en soi. Elle existe tout simplement en tant que dynamisme premier ; elle va évoluer selon les modalités de maturation affective dont aura pu bénéficier le sujet auprès de ses environnements successifs. » [272]

Elle rejoindrait le narcissisme primaire, forte propension à l'amour de soi et manifestation de la libido des pulsions d'auto-conservation ou libido narcissique et qui est reconnu comme étant l'état primaire et normal.[273] Cette violence fondamentale que l'on retrouve dans les relations pathologiques parents-bébés pourrait se traduire en termes de « lui ou moi », comme étant la rencontre de deux égoïsmes fondamentaux dans l'incapacité de coexister. En rester à ce stade de non-relation possible équivaut à rester dans ce que Bergeret définit comme un « imaginaire violent paralysant », car sans issue en dehors d'un anéantissement de l'autre ou de soi. Il définit « cette violence primitive, menaçant la vie sans haine ni amour encore. »[274]C'est là que l'on rejoint la lutte à mort pour la reconnaissance dont parle Hegel, lutte bien inégale compte tenu de la vulnérabilité du bébé !

En effet ce dynamisme violent fondamental peut dans certains cas prendre la forme d'un tout fusionnel ou chacun est dans l'incapacité de distinguer deux mentalisations distinctes et coexistant pacifiquement et encore moins de façon créative. Cette violence peut prendre des mots-masques et habits empruntés au registre de la tendresse, « mon petit cœur », « mon amour », « mon chéri », doublés de gestes brusques et de rejet dans la seconde qui suit ces appellations trompeuses et souvent excessives.

> « Cette « pseudo-tendresse » est la manifestation d'un contre-investissement des représentations imaginaires violentes. »[275]

Une mère vient à l'Accueil accompagnée de son jeune fils de 2 ans qu'elle inonde de toutes ces appellations affectueuses qui créent en nous un sentiment de malaise immédiat car elles sont mêlées à tout un tissu de plaintes, de rejet et de projections négatives concernant ce même enfant. Ces tentatives de contenir la violence sous-jacente que l'on perçoit et que l'on voit dans les gestes dirigés vers l'enfant sont insuffisantes à protéger l'enfant, elles démontrent plutôt une difficulté à faire coexister les sentiments d'ambivalence, liens de haine, liens d'amour, c'est la douche écossaise de tout l'un ou tout l'autre, chacun menaçant l'enfant d'être englobé dans un amour dévorant ou anéanti dans une haine totale. Cette « pseudo-tendresse » est illusoire et peut donner le change, vernis plaqué sur des décombres où peut sombrer l'enfant mais aussi sa mère et son père si un passage à l'acte a lieu.

« Je t'aime, moi non plus », chantait Serge Gainsbourg.

Winnicott, par rapport à l'agressivité que peut susciter un bébé, parle même de haine[276] que seule « la folie maternelle primaire » peut transformer. Il cite un bon nombre de raisons qui suffiraient à faire haïr le bébé et que la mère, dans sa folie (dont

---

[272]. J. Bergeret, *La violence et la vie. La face cachée de l'Oedipe*, Paris, Editions Payot et rivages, 1994, p.57.
[273]. S. Freud, *op. cit*., p.75.
[274]. J. Bergeret, *op. cit*., p. 153-160.
[275]. *Id*., p. 176.
[276]. Donald W. Winnicott, « La haine dans le contre-transfert », *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Science de l'homme, Paris, Payot, 1969, pp. 72-82.

elle guérit ensuite), transforme en préoccupation maternelle, faisant passer les besoins du bébé avant les siens et se dévouant jour et nuit à ses soins. C'est quand cette « folie maternelle », cette abnégation provisoire ne se met pas en place que le bébé est en danger, car alors ses cris ne font plus qu'irriter, ses odeurs agressent, cette faim qui revient si souvent insupporte, son mal-être au lieu de susciter des tentatives de réconfort devient une donnée persécutrice. Il faut alors vite intervenir pour soulager et soigner cette mère et protéger son bébé.

La violence et le mal

La violence est l'expression du mal quand elle viole, quand elle abuse, quand elle maltraite, quand elle enfreint le respect dû à une personne. Mais si le mot violence véhicule en lui-même des représentations négatives où elle est souvent identifiée comme une manifestation du mal, il peut y avoir des confusions suivant le contexte humain dans lequel elle apparaît. Voir le mal dans tout échange agressif des très jeunes enfants, les punir et les blâmer au lieu de les aider à trouver d'autres façons de communiquer peut inhiber leur désir de rencontre et d'aller vers l'extérieur, c'est alors une autre forme de violence faite à l'enfant car non adaptée à son jeune âge. On ne peut pas demander la même chose à un enfant de 14 mois et à un enfant de 7 ans qui a « l'âge de raison » et qui commence à avoir un sens moral conscient du bien et du mal.

Les conséquences de ce type de violence à l'enfant peuvent conduire à dans les cas extrêmes, de l'inhibition à l'arriération, comme Françoise Dolto[277] l'explique. En effet, « la violence contenue », qui ne s'exprime pas physiquement, ni somatiquement, peut se manifester au niveau de l'intelligence par une « arriération affective » et une limitation active des perceptions visuelles susceptibles de provoquer l'agressivité de l'enfant.

Chez des enfants entre 1 et 2 ans nous voyons effectivement des tics au niveau des yeux, des grimaces et des sourires discordants qui nous évoquent le « *faux-self* » [278] : attitude de complaisance à l'égard de l'adulte qui vient masquer puis occulter les sensations vraies de l'enfant, au détriment de son propre développement et qui peuvent l'amener à « nier sa propre substance »[279], comme le dit Levinas. C'est ce que dénonçait Alice Miller[280] dans son livre sur les racines de la violence dans certaines formes d'éducation extrêmement rigides. En effet, dans ces pratiques dites éducatives, la manipulation perverse à l'égard de l'enfant dès son plus jeune âge, ou cette absence de reconnaissance de ses élans vitaux, besoins, émotions, sentiments etc., même au nom du bien et de l'obéissance, peuvent donner des adultes perturbés coupés de leurs propres affects qui seront incapables d'empathie et de ce fait capables des pires monstruosités. Ils se sont construits, bébés, dans la soumission à leur mère qui était dans l'incapacité de percevoir et ressentir leurs besoins et qui y répondait par les siens propres. [281]

Merleau-Ponty a lui aussi décelé les dangers de toute éducation rigide sur le développement des enfants. Il a noté que l'absence de transitions, de nuances dans les jugements, entraînaient des limitations graves dans la perception du monde environnant et dans les capacités ultérieures de relation de l'enfant.

---

[277]. *Idem.*
[278]. D. Winnicott, Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux « self », in *Processus de maturation chez l'enfant,* Paris, Payot, 1974, p.115-131.
[279]. Emmanuel Levinas, *op. cit.,* p. 6.
[280]. Alice Miller, *C'est pour ton bien,* Paris, Aubier, 1985.
[281]. Bertrand Cramer, *op. cit.,* p. 80.

> « D'une façon générale, non seulement à l'égard de leurs parents mais aussi à l'égard de tous les problèmes moraux ou sociaux, ces sujets procèdent par dichotomie, dichotomie de l'autorité et de l'obéissance : il faut que l'enfant obéisse absolument, sinon le principe d'autorité est en cause ; le dilemme aussi de la propreté et de la saleté. […] Tout cela trouve sa racine dans la « rigidité » de l'enfant. »[282]

Et le monde devient terrifiant pour l'enfant, parce qu'il l'est pour ses parents. Se cramponner à des certitudes fixes et figées contribue à véhiculer des peurs**.**

De la violence physique au déni de l'intersubjectivité

Certaines violences physiques et psychiques précoces ont des conséquences dramatiques sur le développement de l'enfant : ce sont les dommages physiques comme les fractures, brûlures, blessures, hématomes sous-duraux des bébés secoués, qui peuvent causer des handicaps, des retards staturo-pondéraux, des nanismes psychosociaux ou la mort, mais aussi causer les maladies de l'esprit que sont les déficits de l'intelligence, la dévalorisation de soi, l'absence d'estime de soi, le développement en « faux-self », la perte de confiance en autrui, la peur de toute relation perçue comme dangereuse jusqu'à la psychose. Une autre conséquence est le risque de développer un comportement violent, agressif, pervers…

On peut dire que le déni de l'intersubjectivité est à la base de la plupart des violences psychologiques. Nier le besoin de communication du tout-petit est une violence de l'adulte à son égard. Combien de bébés sont sous nos yeux manipulés comme des objets, quand ce n'est pas comme des paquets ou des poupées qui sont jolies, bien habillées et bien coiffées, mais à qui on n'adresse pas un mot ou un geste de réconfort dans leurs manifestations de détresse. Ils ne sont pas considérés comme sujets, comme des êtres pouvant ressentir ou exprimer des émotions, alors que… ils cherchent le contact, l'échange, la communication par leur regard, leurs gazouillis, leur mobilité tant qu'ils sont sains et qu'ils vont bien et cela dépend d'eux et de la qualité de leur entourage.

C'est ainsi que nous observons parfois, chez des tout jeunes bébés, encore nourrissons, un évitement du regard de leur mère quand elle s'approche et cherche leur regard. Est-ce la peur et l'angoisse, ou le vide vertigineux de la dépression ou encore le miroir de l'ambivalence et de l'agressivité de la mère, irrecevable pour l'enfant car trop destructeur pour lui qui déclenche cette attitude de protection ? En tous cas, cela le prive d'un soutien extérieur dont il a besoin pour grandir, s'il ne le trouve pas chez un tiers, le père ou quelqu'un qui lui donnera les soins nécessaires. Le bébé qui entre dans ce que Antoine Guedeney a défini comme le « retrait relationnel » [283] est en grand danger, sa fermeture au monde peut le conduire à la mort, ou à des carences irréversibles. Le bébé se nourrit d'intersubjectivité, c'est-à-dire de relations humaines et de partage des émotions.

Il y a des degrés de gravité dans les violences exercées. Celles qui sont extrêmes nécessitent une intervention urgente des services de protection de l'enfant, intervention de la brigade des mineurs ou de la police, hospitalisation, placement en pouponnière ou en famille d'accueil. La plupart des situations auxquelles nous sommes confrontés à l'Unité n'en sont pas à ce stade de gravité. Le plus souvent il s'agit de soutenir la relation parent-bébé et le développement de l'enfant et l'une des conséquences de ce travail pluridisciplinaire sera que l'on empêche les choses de se dégrader. Nos

---

[282]. Merleau-Ponty, Les relations avec autrui chez l'enfant, *Parcours*, 1935-1951, Paris, Editions Verdier, 1997-1951, XVIII pp. 147-229, p. 155.

[283]. Antoine Guedeney, Dossier sur le retrait relationnel, *Les cahiers de la puériculture*, 2002, 153, 13-8.

interventions se situent principalement dans le cadre de la prévention primaire, secondaire et tertiaire quand on apporte des soins intensifs à la famille. Il y a une multiplicité de situations et de problématiques familiales qui nous sont posées quotidiennement.

Ainsi apparaissent de nouvelles formes de violences précoces, phénomène qui est loin d'être isolé mais qui est relativement récent. En quoi il est nouveau, c'est ce que nous tenterons de comprendre, mais ce qui est sûr c'est que l'attention portée au bébé et au très jeune enfant s'est considérablement développée ces vingt dernières années (en gros depuis « Le bébé est une personne »[284]) et que la population d'enfants en mode de garde avant l'entrée à l'école maternelle a considérablement augmenté, même s'il manque toujours des places d'accueil dans ce type de structures. Ce qui fait qu'auparavant les problèmes de comportements difficiles de jeunes enfants n'apparaissaient à l'extérieur de la famille qu'au moment où l'enfant entrait à l'école maternelle ou même primaire. Or une forte pression de la société incite les nouveaux parents à travailler et à mettre de plus en plus tôt leur enfant dans des lieux de garde et de socialisation pour favoriser leur entrée à l'école maternelle et les apprentissages ultérieurs. On décèle de ce fait les difficultés et les problèmes des enfants plus tôt, mais ils sont quand même, au dire des « anciens professionnels », plus nombreux et de nature différente par rapport à un passé récent.

Violence et langage, violence de l'opinion

Mais il y a une autre forme de violence qui est liée au discours : c'est l'absence de mots qui prive les êtres de tout échange verbal, qui limite de ce fait la pensée et l'accès aux émotions et à leur partage, la seule communication possible ne pouvant se manifester que dans la confusion, par des décharges motrices : des gestes d'excitation et des coups :

> « Cet appauvrissement de la langue semblera sans rapport avec l'éthique et pourtant je voudrai démontrer qu'une débâcle de la langue est toujours la source d'une débâcle éthique, est toujours la source d'une violence. »[285]

Car l'un des principaux opposés à la violence est le langage, qui humanise par la raison, par le dialogue et la négociation, outils de paix et de concorde par l'échange et la concertation ou espace pour la pensée et la discussion s'il y a désaccord. Par ailleurs, une autre violence de l'homme contre l'humain réside dans le discours, dans les formes perverses de violences langagières que sont les insultes, le dénigrement ou l'humiliation. Mais il existe d'autres formes perverses du langage que sont la violence langagière fusionnelle : savoir tout pour l'autre, dire tout de l'autre et dans le même temps le nier ; ou le mensonge qui travestit et cache la vérité.

L'usage de la rhétorique[286], c'est-à-dire le langage qui corrompt et qui pervertit la liberté d'autrui et l'instrumentalise, en est une autre forme. Comme le souligne Levinas, la rhétorique utilisée dans la flatterie ou la propagande, du fait qu'elle utilise le maniement habile du verbe et de la parole pour manipuler autrui, « est violence par excellence, c'est-à-dire injustice. » [287] Ainsi, le langage peut être un remède à la violence, mais il peut être aussi facteur et porteur de violence.

---

[284]. Tony Lainé, Bernard Martino et Gilbert Lauzun, film documentaire, *Le bébé est une personne*, 1984.
[285]. Eric Fiat, « Les violences psychologiques », Conférence au Mémorial de Caen, 3 avril 2002.
[286]. Dénoncé par Levinas.
[287]. Emmanuel Levinas, *Totalité et infini*, biblio essais, Paris, Le Livre de Poche, 1971, pp. 66-67.

La violence du « cela va de soi » dans les discours et propos communs est elle aussi à l'œuvre de façon courante. C'est Roland Barthes qui aborde cette forme de violence en parlant des préjugés. Un terme mal défini et employé couramment la véhicule, il s'agit de « l'instinct » qui donne entre autres, « l'instinct maternel ». En effet, les préjugés qui existent par rapport à l'instinct maternel sont encore prégnants. Quand les conditions ne sont pas remplies chez la mère et le bébé pour laisser place à « l'instinct maternel », ce défaut est difficile à comprendre pour des non-spécialistes, comme dans les cas de dépression maternelle. Mais qu'est-ce que l'instinct ? L'instinct renvoie à l'animal, à quelque chose en lui qui obéit à une loi naturelle, qui lui est immanente et que l'être humain possède lui aussi. Il peut arriver qu'une souffrance ou une pathologie l'empêche de s'exprimer. John Bowlby a éliminé ce concept car il le trouvait trop flou, il est en effet ambigu et utilisé dans une grande diversité de cas :

> « Alors à quelle entité faut-il appliquer le substantif, '' instinct'' ? Sera-ce au comportement lui-même ? Ou au système de comportement ? Ou aux conditions de causalité qui mettent en action un système de comportements ? Ou à son résultat prévisible ? Ou peut-être à la fonction qu'il remplit ? » [288]

Elisabeth Badinter l'avait déjà écrit, dans son livre *L'amour en plus*,[289] l'instinct maternel n'est pas une donnée de base qui suffit à faire de toute relation mère-bébé une bonne relation. Car, même s'il est là, quelquefois il ne peut se manifester, il semble absent. Cela ne veut pas dire qu'il faut refuser toute naturalité du lien mère-enfant pour autant. Dans certaines circonstances bien spécifiques et pathologiques, ou du moins relevant de profondes souffrances, ce lien naturel est empêché, il ne peut être efficient. C'est un processus vital qui est entamé.

En effet, de nombreuses mères en sont les premières étonnées quand elles s'aperçoivent avec horreur, qu'elles ne ressentent rien pour leur enfant. L'entourage démuni devant de telles attitudes leur renvoie l'image de mères monstrueuses, tant il est répandu qu'une mère éprouve instinctivement un amour maternel pour son bébé. Certaines de ces mères se sentant fortement coupables de cette absence d'affect donnent le change en assurant au bébé des soins opératoires mécaniques, pleurant intérieurement et dans la solitude leur détresse qu'elles n'osent exprimer tant est forte la *doxa* du *cela-va-de-soi* quand les choses se passent autrement. Roland Barthes à ce propos écrit :

> « la vraie violence, c'est celle du *cela-va-de-soi* : ce qui est évident est violent, […] un tyran qui promulguerait des lois saugrenues serait à tout prendre moins violent qu'une masse qui se contenterait d'énoncer ce qui va de soi : le « naturel » est en somme le dernier des outrages. »[290]

En effet que se passe-t-il pour ces mères? Il faudrait pouvoir, dans chaque situation où ce qui devrait se dérouler comme naturellement est entravé, rechercher les événements, les deuils non faits, les séparations, les traumatismes non élaborés, les désirs bafoués, sans juger la mère mais en l'aidant par une écoute et des soins appropriés avec l'empathie qui permet de la rejoindre dans sa souffrance et de l'en sortir. L'empathie est un préalable à l'action, elle permet le détour que n'emprunte pas la violence qui juge et condamne ou qui se borne à ne pas comprendre, renvoyant l'autre à l'étranger total, au barbare, à la non-mère impensable puisque « non naturelle ».

---

[288]. John Bowlby, *Attachement et perte, I,* Le fil rouge, Paris, PUF, 1999, p. 190.
[289]. Elisabeth Badinter, *L'amour en plus,* Paris, Champs Flammarion, 1980.
[290]. Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, coll. « Ecrivains de toujours », Paris, le Seuil, 1975, p.88.

Il se trouve que les humains pensent et ces mères en font partie dès lors qu'on les inclut dans le langage, dès lors que leurs difficultés sont perçues comme des symptômes appelant à des soins et à la guérison. Encore faut-il qu'ils puissent être entendus comme tels, encore faut-il qu'il y ait des lieux et des personnes pour les entendre et y répondre.

L'une des plus grandes violences contemporaines est l'isolement. Ne pas être relié à une communauté humaine, famille, groupe, amis, association, etc., est l'une des plus grandes violences. Ne pas être compris au milieu d'eux équivaut à un isolement psychique et à un profond sentiment de solitude qui peut conduire à la dépression et à des actes désespérés comme le suicide.

La violence de l'amour, « liens de haine, liens d'amour »

> « Des ''êtres heureux et affirmatifs devant la vie''… on en voit rarement … car le véritable attachement à la vie consiste, il me semble, à aimer… » [291]

La force de l'amour est énorme et peut prendre une infinité de formes, toujours uniques et singulières. Pasolini en donnait quelques illustrations dans son film *Théorème* [292]: un jeune homme arrivait dans une famille bourgeoise milanaise et suscitait l'amour de tous ceux qu'il rencontrait. Après son passage, la jeune fille désespérée se laissait mourir de faim, son frère recherchait un partenaire homosexuel, la mère partait en voiture à la recherche d'hommes jeunes qui pouvaient rappeler son amour charnel, le père, directeur d'usine ému par le sort de ses ouvriers leur en faisait partager les bénéfices, tandis que la domestique de la maison devenue mystique, soignait et exauçait les pauvres qui venaient la prier, en restant assise sans manger contre un mur. Dans ce film parabolique et sans jugement, l'amour créait un profond bouleversement pour chacun des personnages, pouvant créer des liens, modifier des comportements et des sentiments, mais aussi ébranler les processus vitaux. La nature des bouleversements que provoque l'amour des parents pour leur nouvel enfant peut aussi être une force soutenant les processus vitaux de celui-ci et d'eux-mêmes ou les mettant en péril.

Il n'existe aucune relation humaine d'amour pur. Seul, d'après Fénelon, était pur l'amour de Marie pour son fils, le Christ : mais s'agit-il encore de relations humaines ou divines ? Il n'y a pas d'amour sans ambivalence, l'amour et la haine tels *Eros* et *Thanatos* sont profondément liés. L'enfant qui vient au monde doit marquer sa place nouvelle, « sa marque, sa griffe. »[293] Alors, un bébé dérange, sinon que viendrait-il faire et à quoi bon naître ?

Dans la violence de l'amour et dans l'amour de la violence, on parle bien de l'amour-*eros* et non de *philia*, l'amitié, ou *agape*, la charité. Quand Georges Bataille écrit « *Eros*, le Dieu tragique »[294], c'est celui qui renvoie aux sources du sadisme quand l'enfant est réduit à n'être qu'un objet de jouissance. Sade avait, dans ses écrits, délibérément justifié la jouissance pouvant aller jusqu'au crime d'enfants. L'excitation causée par la douleur rejoignant alors pathologiquement, car empreinte de destruction, l'excitation menant au plaisir[295]. *Eros* tragique renvoie à l'amour-fusion, l'amour-désir, l'amour-possession, l'amour-jouissance, l'amour sans bornes… Et pourtant l'amour n'est pas que tragique et sans lui on ne peut vivre.

---

[291]. Rainer Maria Rilke, *Lettres autour d'un jardin*, Paris, éd. La Délirante, 1981, p. 45.
[292]. Pier Pasolini, *Théorème*, durée 1h34, film réalisé en 1968.
[293]. Intervention de Bernard Golse, Journée sur la bientraitance, Ministère de la famille et de l'enfance, 18 novembre 2004.
[294]. Georges Bataille, *Les larmes d'Eros*, Paris, éditions 10/18, 1971.
[295]. D.A.F.de Sade, La *philosophie dans le boudoir*, folio, Gallimard, 1998, p. 108.

Il est intéressant de voir que Descartes définit ces passions que sont l'amour et la haine du point de vue du sujet, d'un point de vue égoïste mais où la réciproque n'est pas envisagée, on aime ce qui est bon pour nous, on hait ce qui est mauvais pour nous. Il n'y a pas de dimension de don, d'offre, de partage, c'est ce que l'on perçoit et reçoit uniquement qui fait que l'on aime ou que l'on hait.

> « Or toutes les passions précédentes peuvent être excitées en nous sans que nous apercevions en aucune façon si l'objet qui les cause est bon ou mauvais. Mais lorsqu'une chose nous est présentée comme bonne à notre égard, c'est-à-dire comme nous étant convenable, cela nous fait avoir pour elle de l'amour ; et lorsqu'elle nous est représentée comme mauvaise ou nuisible, cela nous excite à la haine. »[296]

Pas de transcendance dans cette vision première de ces sentiments et pourtant c'est là qu'il place le fondement du bon et du mauvais. Précédent-ils les notions de bien et de mal beaucoup plus complexes qui introduisent la morale, l'éthique et qui supposent la prise en compte d'autrui et de la Loi ou de Dieu ? Toujours est-il que cette dimension égoïste resurgit sans cesse dans les relations parents-enfant. On rejoint là la violence fondamentale dont parle Bergeret. On veut un enfant bon pour soi, sinon il devient haïssable et risque d'être *violenté.* En effet, le désir d'enfant est parfois porteur d'ambivalence : désir qu'il vive mêlé au désir qu'il meure. L'idéalisation d'un enfant parfait ou la surprotection anxieuse d'un enfant seraient des réactions protectrices face à ces pulsions destructrices.[297]

C'est le risque de toute idole : on brûle ce qu'on a adoré. L'enfant idéalisé vit ce risque écrasant de ne pas être à la hauteur de ces projections et d'être rejeté violemment. Il ne sera jamais tel qu'on l'imagine, ou au prix du sacrifice de sa propre identité, de ses propres désirs. Cela explique aussi la difficulté à avoir des enfants, car beaucoup, malgré les pressions familiales et sociales ne se sentent pas prêts ou pressentent leurs difficultés à assumer ces nouveaux rôles de parents et cette confrontation à l'enfant. C'est à respecter, or la science va parfois au-devant des résistances physiques et psychiques en offrant des solutions techniques qui souvent révèlent l'ampleur d'autres difficultés d'ordre relationnel.

> « La paix se produit comme cette aptitude à la parole. »[298]

Cette phrase de Levinas revient comme un refrain depuis que je l'ai lue, tant elle me semble juste dans cette clinique de la violence. Si pour Freud, pessimiste, la haine précède l'amour dans l'investissement de l'enfant et serait au fondement de toute relation d'affection et d'amour entre les êtres humains[299], pour moi ils sont liés sans que je sache lequel précède l'autre. La place que prendra l'amour ou la haine dépend de ce que l'on a reçu de nos parents, de nos rencontres et de notre entourage et de ce que l'on est. Quand on n'est pas dans le pathologique, on est en passe d'être davantage sur le versant de l'amour dans l'accueil de l'enfant. Mais cela n'est pas donné à tout le monde, les familles que nous recevons en témoignent chaque jour tant la haine et l'amour sont mêlés et prennent tantôt le visage de l'un pour l'autre. Rien n'est plus complexe et confus peut-être que ces sentiments profondément humains et l'histoire de chaque

---

[296]. René Descartes, article 56, L'amour et la haine, *Les passions de l'âme*, *op. cit.,* p. 136.
[297]. Monique Bydlowski.
[298]. Levinas, *op. cit.*
[299]. Sigmund Freud : « la haine, en tant que relation à l'objet, est plus ancienne que l'amour », *Pulsions et destins de pulsions*, 1915.

famille. La violence devient tour à tour la manifestation de la haine ou la quête désespérée de l'amour.

Khalil Gibran, disait, quant à lui, que si l'on y regarde bien, la racine de la joie et de la tristesse est la même. De même les racines du sadisme, le pouvoir de faire souffrir l'autre, peuvent se transformer en vouloir aider l'autre. C'est le même phénomène de pouvoir mais c'est notre liberté qui est le troisième terme, notre choix éthique qui consiste à se situer ou pas comme être moral, comme être responsable ou destructeur, encore faut-il avoir identifié ces différentes possibilités et pencher vers la vie.

La place que l'on donne à l'enfant, si l'on est prêt à accueillir et à accompagner cette nouvelle vie qui apporte joie et mouvement, désordre et affection, plaisir et surprise, l'énergie qu'on est prêt à lui consacrer, les renoncements temporaires et définitifs que son arrivée implique, peuvent permettre à l'amour de prendre le pas sur la haine même si à certains moments surgissent des difficultés : enfant malade, incompétent dans ses apprentissages, ne répondant pas à toutes les promesses, à tous les appels qui lui sont donnés… C'est là que les parents doivent trouver en eux-mêmes et auprès de leur entourage les ressources leur permettant de ne pas basculer dans la haine qui marche dans les pas de la déception, de l'ingratitude, de l'incompréhension, du dérangement insoutenable que véhicule l'enfant.

C'est ce qu'exige pour certains, par exemple, les soins d'un prématuré gardant quelques séquelles de son immaturité. Martine Lamour et Serge Lebovici le mettaient en évidence dans leur film : *Liens d'amour, liens de haine*. On y voyait les difficultés que rencontraient de jeunes parents aux prises avec leur bébé prématuré, de retour à la maison. Ce bébé trop compliqué à aimer, à comprendre, tellement investi par l'équipe médicale dès sa naissance pour sa survie et demandant des soins trop sophistiqués à ses parents se retrouvant seuls au domicile, sans tout l'étayage de l'équipe médicale, ce bébé devenait alors insidieusement objet de récriminations puis de violences et de maltraitance. Liens de haine, liens d'amour, *Eros* contrarié, *Eros* impossible… A la rencontre impossible entre un enfant qui naît et ses parents il faut créer les conditions d'une autre rencontre vitale pour l'enfant avec une autre famille, famille d'accueil, et en attendant tout faire pour éviter ce qu'on a appelé « l'enfant en miettes », ballotté d'institution en institution, de famille d'accueil en famille d'accueil. On sait trop maintenant l'importance de la continuité des soins dans l'enfance pour l'équilibre de tout être humain.

C'est ici que nous pouvons penser aussi à la distinction de posséder un enfant ou de l'aimer : Salomon dans son célèbre jugement distingue les deux attitudes incarnées par deux femmes revendiquant chacune la maternité d'un enfant. Après avoir proposé qu'on le coupe en deux, il restitue l'enfant à sa vraie mère, celle qui l'aime et qui est prête à renoncer à sa possession pourvu qu'il vive. C'est cet amour qu'expriment les parents qui se sentent incapables d'assumer quotidiennement et dans la continuité les besoins de leur enfant et qui sont prêts à le confier à une famille d'accueil, sans renoncer pour autant à rester pour toujours ses parents, l'aimant ainsi à leur manière.

Ferenczi dans un texte célèbre intitulé : « *La confusion des langues entre les adultes et l'enfant»*[300] abordait la délicate limite qui sépare la tendresse de la relation incestueuse. Jusqu'où vont les gestes, les manifestations d'amour entre parents et enfants, les caresses, les déclarations ? La proximité des corps et l'excitation qu'elle génère peut bien vite faire basculer *philia* vers *Eros.* Cette séduction incestueuse entre l'enfant et l'adulte entraîne une adaptation du psychisme de l'enfant qui s'identifie à l'agresseur par mécanisme d'introjection. Ferenczi décrit alors les conséquences du

[300]. Sandor Ferenczi, « La confusion des langues entre les adultes et l'enfant », 1932, *Psychanalyse, Œuvres complètes*, t. 4, 1927-1933, Paris, Payot, 1982.

traumatisme sexuel particulièrement pathogène pour l'enfant qui aura, suite à cette expérience de confusion du langage de la passion et de la tendresse, des problèmes importants dans sa vie sexuelle et dans le développement de sa personnalité.

Effectivement nous avons été effarés, dans notre clinique, de constater le nombre élevé de mères ayant été abusées sexuellement, souvent lors de relations incestueuses dans leur enfance et leur adolescence et révélant à l'occasion de leur maternité des difficultés à se sentir femmes et mères de ce fait. Le respect du corps de l'enfant, de son intimité, de sa pudeur, ne sont pas toujours des repères très clairs pour certains parents ayant été eux-mêmes abusés dans leur enfance et n'ayant pas toujours d'autres représentations que celles qu'ils ont connues à cette période. Il y a là tout une élaboration psychique à étayer et des repères éducatifs à transmettre, pour respecter l'ordre des générations, et la loi qui interdit l'inceste, psychiquement et physiquement destructeur pour un être qui se construit.

L'impossibilité du jeu

Les jeunes enfants, dans leurs jeux, sont à la frontière des mondes quand ils vont bien. Winnicott en a très bien parlé quand il décrit « l'espace transitionnel » ou « l'espace potentiel.[301] » En revanche, les très jeunes enfants sujets à une extrême violence sont vulnérables et réceptifs à la personnalité des adultes qui les entourent et peuvent être littéralement envahis par l'autre. Ils modifient leur voix et leur comportement et ne sont plus à même de distinguer entre soi et autrui.[302]Ils sont comme possédés, aliénés. C'est d'ailleurs un autre mot pour nommer la folie. Ils perdent la capacité de jouer : signe grave de leur détresse psychique.

Un enfant qui joue est un enfant en bonne santé, ce lien fondamental de capacité créatrice quand il est empêché, altéré, violenté réinterroge les processus vitaux. La maladie est une manifestation, un phénomène, alertant sur une morbidité à l'œuvre plus ou moins dangereuse. Canguilhem l'a très bien mis en évidence dans son ouvrage intitulé, *Le normal et le pathologique*. Ainsi, elle peut remobiliser une attention défaillante pour l'entourage et pour la personne concernée. Dans les services de pédiatrie que nous avons connus existe cette complémentarité entre les médecins, les soignants et les éducatrices. Les premiers s'interrogeant sur les pronostics vitaux et les stratégies à mettre en place pour que l'enfant vive au plan déjà somatique, les autres accompagnant l'enfant dans ce qu'il a à vivre, en tant qu'enfant, c'est-à-dire jouer, créer, apprendre, aimer, un peu ou beaucoup selon ses possibilités et sa chance. Le tout étant bien entendu partagé par tous, équipe et familles.

---

[301]. Winnicott, *Jeu et réalité,* Paris, Gallimard, 1975 pour la traduction française.
[302]. Maurice Berger, *Voulons-nous des enfants barbares ?,* Coll. Action sociale, Paris, Dunod, 2008.

Deuxième Partie
La puissance créatrice de l'enfant,
L'enfant créateur de lien, l'enfant un être de relation

« Nous n'irons pas au but un à un mais par deux
Nous connaissant par deux nous nous connaîtrons tous
Nous nous aimerons tous et nos enfants riront
De la légende noire où pleure un solitaire[303]. »

[303]. Paul Eluard, « Notre vie », *Derniers poèmes d'amour*, Paris, éditions Seghers, 1951, p. 88.

Chapitre 5
L'intersubjectivité « Et si l'homme était là pour l'homme ? »

La puissance créatrice de l'enfant

C'est à Winnicott que nous devons cette magnifique expression de « puissance créatrice de l'enfant ». Il en déduit aussi que d'une certaine façon l'enfant a des droits sur sa mère puisque de son point de vue c'est elle qui l'a créé. De fait :

> « […] elle a répondu à la créativité primaire de son enfant et est devenue ainsi l'objet que l'enfant était prêt à trouver. (L'enfant n'aurait pas pu créer la mère, mais la signification de la mère pour l'enfant dépend aussi de la puissance créatrice de l'enfant.)[304] ».

Mais il nous semble et c'est bien le propos de cette thèse, que la puissance créatrice de l'enfant va bien au-delà du simple pouvoir de faire exister sa mère en tant que telle. En effet, tout au long de sa vie, l'enfant exprimera sa puissance créatrice aussi à travers le jeu. Le jeu est une création de l'enfant, c'est une activité libre qui révèle l'essence même de son être, la liberté. Elle permet à l'enfant d'être seul et pourtant dans le même temps, en relation. Le jeu lui sert d'étayage pour apprivoiser la socialisation. Dans son jeu, l'enfant est le maître du monde qu'il invente au fil de ses rencontres, de ses émotions, des événements et de ses capacités de symbolisation puis de sublimation. L'enfant est d'abord le fruit d'une relation et de liens, avant de devenir à son tour celui qui va en permettre, en établir ou en perturber, selon qu'il est désiré, accepté ou indésirable et selon ce qu'il a en propre. S'il arrive dans une fratrie, s'il est orphelin, choyé et investi ou délaissé, ses capacités d'être en relation en seront affectées. Mais il est sujet à devenir lui-même par, avec et pour l'autre.

Si les « états limites »[305] conduisent à la philosophie, en ce qui me concerne ce sont les questions d'éthique par rapport à l'enfant, qui m'y ont conduite, mais plus en amont, quelles forces a le bébé pour provoquer et susciter toutes ces réactions pour les adultes qui l'entourent? Et si c'était la question primordiale du sujet, ou plutôt de l'homme qui était en jeu en présence de chaque enfant, « ce que vous faites au plus petit d'entre les miens c'est à moi que vous le faites. » Si c'était cela le fondement inconscient de l'intersubjectivité et la condition de notre survie sociale, de pouvoir vivre ensemble.

Le nouveau-né et le visage

Les bébés sont sensibles d'emblée aux émotions, à l'environnement humain, à la sensorialité spécifiquement humaine également. Trois études récentes sont à cet égard troublantes : la première montre que le nouveau-né de 30 minutes à 3 jours a des attentes sensorielles très précises tournées vers ce qui provient de son espèce et plus particulièrement de sa mère. Ces attentes se manifestent par des réponses d'attraction et d'aversion, par un couplage sensoriel non aléatoire qui sont un signe de références internes préexistantes du cerveau néonatal, mesurables par les modulations de l'attention du bébé.

---

[304]. D.W. Winnicott, *op. cit.*
[305]. Jaspers.

Au niveau de l'olfaction notamment, le bébé manifeste une appétence, une mémoire préférentielle par rapport à l'odeur du liquide amniotique et du colostrum, montrant ainsi une continuité olfactive entre la vie prénatale et postnatale et une préférence nette pour le corps et l'odeur de sa mère.[306]

Au niveau de la voix, la deuxième étude montre que le nouveau-né de 2-3 jours a une préférence pour la voix de sa mère, mais aussi pour la langue maternelle.[307]Ces études montrent aussi que, bien qu'il y ait une plasticité du jeune enfant pour les apprentissages, il y a néanmoins des périodes sensibles où des apprentissages se font plus facilement.

La troisième étude est encore plus troublante, elle concerne l'appétence extraordinaire du nouveau-né pour le visage humain[308]. Autant l'odorat, le goût et l'ouïe, il peut les avoir expérimentés in *utero,* autant il ne peut avoir vu d'être humain avant sa naissance. Et c'est cela qui est surprenant : cette préférence pour le visage humain, qui va jusqu'à la préférence pour les visages féminins et pour les plus beaux, selon les règles notamment de la symétrie. Cette prédisposition privilégiée de la préférence du nouveau-né pour le visage humain, bien au-delà de la simple empreinte biologique de l'espèce, soulève en nous cette question : entre Heidegger et Levinas et si plutôt que « d'être-pour-la mort », l'homme (bien que mortel) était là pour l'homme ? Même si en plus de cela il est celui qui spiritualise la nature[309].

Avant que « l'homme soit un loup pour l'homme », comme le disait Hobbes, l'homme n'est-il pas d'abord là pour l'homme comme le suppose Levinas[310] ? En fait, il semble que cela ne soit pas incompatible et que l'homme existe dans ce rapport dialectique pour/contre avec ses semblables. En effet, l'enfant un peu plus âgé, dès sept semaines, « traite les yeux comme le centre géographique du visage et le centre psychologique de la personne [311]», c'est de voir le regard de l'autre qui le remplit de joie ou d'effroi et un regard mutuel est déjà un dialogue qui, s'il se prolonge et suivant le contexte, signifie l'amour ou prépare au combat. Mais quoiqu'il en soit il a dès la naissance une « disposition vitale au lien ».

> « La théorie de l'attachement vient ainsi opportunément rappeler qu'une disposition au lien se développe à partir de potentialités innées, propres aux êtres vivants ayant un cerveau suffisamment développé, dont la qualité plus ou moins sécure va dépendre de la rencontre entre le tempérament sous-jacent à ces potentialités innées et la nature des réponses des premiers objets d'attachement. Cette capacité d'attachement existe chez l'animal indépendamment de la sexualité renforçant la présomption qu'il en soit ainsi chez l'homme. Ce qui paraît spécifique à l'homme c'est le développement progressif d'une activité de représentation qui va croître considérablement, conférant ainsi à l'être humain et à lui seul jusqu'à présent une capacité réflexive propre. […] » [312]

---

[306]. Benoîst Schaal, chercheur au CNRS à Dijon, exposé : « Le modelage des attentes sensorielles par l'environnement prénatal », lors du colloque : « Le développement de l'enfant au risque de son environnement », Marseille, 22-24 novembre 2006.

[307]. Colloque *idem*, Carolyn Granier Deferre, enseignant chercheur, Paris : « Développement perceptif précoce des sons de paroles ».

[308]. Scania de Schonen, Chercheur, Paris : « Voir, percevoir et comprendre : le développement de la cognition visuelle », Colloque *ibidem.*

[309]. Hegel.

[310]. Emmanuel Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Poche, Biblio Essais, 1978, p. 154. […] « le *pour* de l'un-pour-l'autre en dehors de toute corrélation et de toute finalité est un *pour* de gratuité totale, rompant avec l'intéressement : *pour* de la fraternité humaine, en dehors de tout système préétabli. »

[311]. Daniel Stern, *Journal d'un bébé,* trad. de Corinne Derblum, Paris, Calmann-Lévy, 1992.

[312]. Philippe Jammet, Préface à la deuxième édition, Nicole et Antoine Guedeney*, L'attachement, 2ème édition, Concepts et applications*, Paris, Masson, 2006, p. IX-X.

Husserl dans *Les méditations cartésiennes*, aborde le concept d'intersubjectivité : la relation de médiation s'effectue par l'expérience de l'incarnation d'autrui, incarnation qui exclut radicalement que les vécus d'autrui soient les miens.[313] Le temps de la grossesse est une exception partielle à cette règle, puisque le vécu de la mère, ses émotions, par exemple le stress maternel, vont conditionner en partie la santé du bébé, son poids de naissance, voire sa prématurité. Les vécus de la mère et du bébé *in utero* ne seront pas les mêmes mais ce dernier en subira directement les conséquences et en sera marqué, d'ailleurs au delà de la grossesse dans toute la période de périnatalité. Hegel lui-même l'évoquait déjà à son époque en écrivant à propos des envies de la mère pendant la grossesse :

> « Une telle traduction corporelle des affections intérieures corporelles de la mère peut s'expliquer, d'une part, par la faiblesse, n'offrant pas de résistance, du fœtus, d'autre part, par le fait que, dans la mère affaiblie par la grossesse, n'ayant plus pour elle-même une vie pleinement subsistante-par-soi, mais étendant sa vie sur l'enfant, les sensations acquièrent un degré inhabituel de vivacité et de force qui la submerge elle-même. A cette puissance de la sensation de la mère, le nourrisson est lui-même très assujetti ; des émotions pénibles de la mère altèrent c'est bien connu son lait et agissent, par conséquent, de façon préjudiciable sur l'enfant nourri par elle.[314] »

Pour Merleau-Ponty, c'est la rencontre entre la subjectivité se constituant et le monde qui lui en donne l'occasion, qui définit le statut de conscience. C'est parce que l'homme est à la fois corps et conscience qu'il peut habiter le monde et le doter de sens. Chacun voit ou sent parce qu'il est visible ou sensible, l'intersubjectivité est aussi *intercorporéité.* C'est pourquoi une fois né, c'est par tout son corps que le bébé va s'exprimer. Ses manifestations corporelles, sourires, vocalises, hoquets, régurgitations et autres, si fréquentes, sont autant d'invocations de l'attention maternelle ou du donneur de soins. A partir de la naissance ce n'est que progressivement qu'il pourra se séparer de sa mère et développer son propre vécu. C'est tout un processus, qui de plus sera bénéfique à l'enfant s'il peut construire dans le même temps un attachement sécure à sa mère et à ses parents – attachement qui comme le rappelle Bowlby pourra durer toute sa vie d'adulte – le lien étant paradoxalement l'une des conditions de la bonne réalisation d'un vécu « autonome ». C'est seulement dans et par les interactions entre des êtres humains que peut naître l'intersubjectivité. L'intersubjectivité suppose une réciprocité, qui n'est pas symétrique mais qui agit et modifie chacun des membres de la relation. Ces interactions ne sont pas que des actes, des gestes, elles peuvent être émotionnelles. Car les émotions et les affects et sentiments agissent sur notre psychisme et notre métabolisme. Ainsi, le corps est toujours en jeu.

Aussi une grande prudence est requise pour ce qui concerne la théorie de la réminiscence, riche d'interrogations et évoquée dans l'extrait du *Phédon* de Platon[315] cité plus haut. Car si l'enfant a tout oublié à la naissance, il doit refaire le chemin qui lui permettra de révéler cette connaissance enfouie et potentielle en lui. L'artiste, lui aussi, dans sa création esthétique nous donne accès à ce monde des Idées et soulève le voile de

---

[313]. Dominique Folscheid, *Grandes dates de la philosophie classique, moderne et contemporaine*, coll. Que sais-je ?, N° 3131, Paris, PUF, p. 109.

[314]. G.W.F. Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques III, Philosophie de l'esprit*, traduit par Bernard Bourgeois, Additions, 2 « L'enfant dans le sein de sa mère », Paris, J. Vrin, 2006, p. 469.

[315]. La réminiscence est aussi évoquée dans le *Ménon*, de Platon, mais la démonstration utilisée pour accéder au théorème de Pythagore se fait grâce à la présence de Socrate. Vygotsky dans son concept de « zone proximale de développement », montre que, dans les apprentissages, le passage à une étape supérieure ne peut se faire seul pour l'enfant. Il requiert le support d'un pair ou d'un adulte plus avancé que lui pour y parvenir. C'est toute l'asymétrie de la relation maître élève. Pour accoucher l'esprit il faut un accoucheur.

la perfection enfouie dans la matière et le monde sensible. C'est par l'expérience, en se frottant aux éléments et aux autres, que l'enfant découvrira non seulement qui il est mais ce qui est juste ou pas et encore, tous n'y parviendront pas.

Pourtant, il nous est arrivé de rencontrer des parents considérant leur enfant encore bébé comme sachant tout pour lui et les autres et comme devant décider de tout par un pouvoir lui ayant été octroyé à partir de croyances erronées, c'est-à-dire que l'enfant « sachant tout et comprenant tout » se faisait tout seul, les autres suivant derrière. Certains « enfant-rois » en font les frais à leurs dépens car bien que submergés d'objets, ils sont en fait profondément carencés. Une image récente a été reprise par Olivier Rey : celle du changement d'orientation des bébés dans les poussettes vers l'avant dans les années 70. Il traduit cela comme l'enfant seul, face au monde, investi d'une autonomie précoce, alors qu'il était précédemment tourné vers le visage de sa mère ou de l'adulte qui le poussait, pouvant lire sur son visage ses émotions comme autant d'interprétations du monde environnant et pouvant dialoguer avec cette personne grâce à son babil et ses gazouillis. Il était ainsi guidé par la génération précédente dans sa découverte du monde et des autres.

L'autre glissement contemporain qui est lié à la croyance que les enfants savent tout, en ayant gommé que peut-être ils ont tout oublié et ont tout à réapprendre, avec un raccourci dangereux donc, est qu'ils vont se développer au seul contact de leurs pairs. Et l'on s'étonne de l'absence de régulation dans des conduites de recherche de rencontres et d'échanges des jeunes enfants entre eux, par la violence de leurs rapports, la transgression de règles non énoncées ou de règles non définies, ou l'indistinction fiction-réalité qui se propagent ensuite à des âges plus avancés. Chaque génération doit assurer à celles qui la suivent une transmission de soins et de repères vitaux, de pensées, de valeurs, de conduites, de culture donc. Celles-ci pourront être discutées, remises en question, modifiées, critiquées, mais le vide, le néant, l'absence de paroles, de bornes, ce n'est pas donner le monde. Tout cela relève de la responsabilité des adultes vis-à-vis des enfants. Il ne s'agit pas là de réminiscence mais de transmission et d'éducation.

Enfin cet extrait du *Phédon* soulève aussi la question de la réincarnation, de la métempsycose et de l'immortalité de l'âme. Déjà pour Pythagore l'âme est éternelle et s'incarne. Platon reprend lui aussi cette idée : naître c'est s'incarner, mourir c'est se désincarner. Et il est vrai que certains enfants nous sont présentés comme la réincarnation d'un ancêtre. Ainsi ce petit garçon africain aux multiples prénoms dont l'un signifiait « Sage », « Ancien ». Comment se faire obéir alors d'un enfant de 18 mois qui est une figure respectable dans sa communauté et qui a un statut social, de ce fait, bien supérieur à celui de sa mère ? Et se reconnaît-il lorsqu'il est appelé d'un autre prénom hors de la famille ? Nous avons pu observer que ces différents noms pouvaient, quelquefois, dans le très jeune âge où nous recevons ces enfants, révéler des difficultés d'identité pour l'enfant lui-même.

Naître avec ou l'intersubjectivité

Husserl quant à lui montre qu'il faut reconnaître en « la subjectivité connaissante » « le lieu originel de toute formation objective de sens et de toute validité de l'être [316]». Cette subjectivité connaissante, que Husserl nomme « transcendantale » n'est pas seulement conçue comme un moi, mais aussi comme un « nous » et comme une « intersubjectivité », au sens où la présence de l'autre serait requise pour la compréhension de l'objectivité du monde. Pour lui, avec la conscience, c'est aussi

[316]. *Notions philosophiques*, *op. cit*

l'intentionnalité qui va émerger, « l'intentionnalité » est le pouvoir pour la conscience de se rapporter à un objet, « toute conscience est conscience de quelque chose ». Dans ce qui a été défini comme la théorie de l'esprit par Baron-Cohen, (1995), l'enfant commence à prêter à autrui des états mentaux aux alentours de 9 mois, il est capable dès cet âge précoce de savoir que l'autre a une intention propre et qu'il peut la partager avec lui.

Boris Cyrulnik[317] illustre la capacité de l'enfant à prêter une intention à l'autre par la pratique du pointage de l'index vers un objet. L'absence de pointage, aux alentours de 1an-18 mois, fait d'ailleurs partie des signes pouvant faire craindre une forme d'autisme, une incapacité pour l'enfant à supposer un partage émotionnel possible avec d'autres, une incapacité à penser les prémisses de l'altérité. C'est pourquoi cette notion d'intersubjectivité, nous intéresse particulièrement lorsqu'on travaille auprès de jeunes enfants, où il est sans cesse question du rapport à l'autre et aux autres.

Cependant, le terme d'intersubjectivité sonne comme un terme de lexique grammatical et non comme ce qui lie et relie des êtres humains comme l'amour, la haine, l'amitié, l'affection, la délicatesse, la reconnaissance, la gratitude et leur revers… Ce sont tous ces termes que nous aimerions décliner, la confiance, la douceur, la jalousie, la rivalité, l'envie, le désir, l'écoute, le toucher, la violence, le soutien, le soin, la connaissance, le rire et les larmes… Le bébé par sa présence active et réactive tous ces sentiments. Or dans de nombreux faits observés, ce terme d'intersubjectivité justifie un écart entre soi et l'autre, elle est étudiée objectivement et pas subjectivement, en instrumentalisant ceux qu'elle étudie. Nous ferons référence à quelques études dans le champ de la petite enfance, prouvant « scientifiquement » l'existence d'attente, d'attention et d'attachement chez le bébé et sa mère et dans lesquelles on va vite au résultat sans s'attarder sur le « comment ». Dans les présentations professionnelles, journées sur la périnatalité, colloques, etc., cela ne semble susciter aucune réaction, aucun commentaire. Pourquoi ?

Temporalités intersubjectives, à la recherche de l'ajustement

Les temporalités intersubjectives peuvent avoir des effets délétères. Le temps du deuil, de la douleur que vit le parent, peut entrer en collusion avec le temps de l'enfant de façon dramatique. Le temps psychique de la mère, longuement occupée à panser un deuil ou une détresse, influe sur la temporalité de l'enfant, davantage tourné vers le présent et sur le souci que l'on réponde à ses besoins, or il n'a pas encore alors la capacité à être seul.

> *Elle a deux ans quand elle arrive ici pour troubles du comportement et agressivité avec les autres enfants, adressée par son mode de garde.*
>
> *Sa mère a fait une dépression suite au décès de sa propre mère quelques mois après sa naissance. On lui avait caché qu'elle était gravement malade parce qu'elle était enceinte. Elle parle le français avec difficulté et ne le comprend pas bien. La famille est originaire d'Algérie. A la maison, trois langues sont parlées : le berbère, l'arabe et le français. Le père n'est jamais venu.*
>
> *Yacinte se présente comme une belle enfant, mais avec un retard global et des difficultés majeures de parole, langage et socialisation. Un bilan audiométrique se révèlera normal. Une prise en charge hebdomadaire leur a donc été proposée avec moi, associée à des consultations médicales. Dans le*

[317]. Boris Cyrulnik, *La naissance du sens*, numéro 891, Paris, Collection Pluriel, 1998.

cadre de cette prise en charge sur une durée de quelques mois, elles ne sont venues que sept fois. Cette irrégularité est liée aux difficultés à partir de chez eux, souvent pour raison de maladie et en lien avec l'état dépressif de la mère.

Mais chaque fois qu'elles sont venues, Yacinte profitait bien des séances pour découvrir les jeux et commençait à entrer dans le langage. Il y a eu une évolution dans son activité ludique, avec l'apparition de jeux symboliques avec les poupées et la dînette. Les progrès ont été perçus par la maman et restaient à soutenir. Ils ont déménagé et on leur a donné une adresse où poursuivre des soins pour l'enfant et la mère.

Quand la perte est associée à la naissance, quand le deuil d'une mère est concomitant avec le fait de devenir mère, les choses s'embrouillent, se collusionnent, parfois se confusionnent. La douleur prend le pas sur la joie. Il faut le temps des larmes pour retrouver l'espace de l'accueil du nouveau. « Le temps déborde »[318]. De plus il y a eu cette enfance prénatale dans le mensonge d'un secret qui aurait peut-être préparé la mère à la mort de sa mère, alors qu'elle l'a appris dans toute sa brutalité. Mais ce ne sont que des suppositions, l'entourage a sans doute pensé protéger cette mère et cette enfant de mauvaises nouvelles et peut-être que cela aurait été pire si on leur avait dit la vérité. Qui sait ? Qui peut savoir ? Toujours est-il qu'une fois née, cette enfant a trouvé une mère déprimée et en a subi des carences.

Pas de paroles qui lui soient adressées, mais des plaintes déversées au-dessus de sa tête et elle posée là toujours avec sa mère comme un paquet qu'il faut changer, qui est souvent malade, qui pleure qui n'est pas bien dans le mode de garde… Des plaintes, toujours des plaintes… Pourtant cette mère tient à cette enfant, puisqu'en fait, elle ne la met presque jamais à la garderie. Elle a besoin d'elle, de sa compagnie, de cette vie qui l'anime malgré tout. Il faut des tiers, comme toujours, car ce genre de relation a un coût qui grève plus ou mois lourdement le développement de l'enfant. Tiers que cette mère a accepté en venant dès qu'elle le pouvait et dont elle a perçu les bénéfices.

Mère courageuse, car elle avait d'autres enfants et son chagrin à porter avec cette petite dernière qu'elle ne pouvait pas encore laisser aller, laisser grandir, laisser parler à son tour. Il faut du temps, mais le temps avance inéluctablement et il y a vraiment des périodes sensibles pour certaines acquisitions qui ne sont plus sensibles après. Le temps est court dans ces premières années. Il faut prendre le temps de l'urgence et de la gravité, à temps et sans précipitation. Il faut prendre le temps de convaincre de la nécessité de soins, tout en les donnant.

Temps du deuil, temps de la douleur, temps des acquisitions, temps de la complicité et temps de la joie, auxquels succèdent le temps des échanges et des transmissions autour des familles, alternent au gré des événements et des capacités à les vivre. Si, comme le dit Winnicott, c'est le rôle de la mère de donner le monde à son enfant mais petit à petit, à la mesure de ses capacités à l'absorber et à le comprendre, les problèmes surgissent quand justement elle ne peut pas elle-même assimiler ce qui lui arrive. Comment accompagner alors son enfant si elle-même n'est pas aidée à élaborer ce déferlement d'émotions ?

Le travail en réseau apporte des réponses à nombre de difficultés, mais il est important de prendre en compte que cela peut aussi apporter des complications. Ainsi en est-il des temps du passage d'une famille vers une équipe de soins, des temps de synthèses, où les acteurs psychosociaux, se réunissent pour réfléchir autour d'un enfant et décider de la suite à donner à une prise en charge. Ces temps sont aussi des moments

---

[318]. Paul Eluard, *Le temps déborde*, recueil de poèmes publiés dans, *Derniers poèmes d'amour*, Paris, éditions Seghers, 1971.

à risque de faire exploser, ou de diffracter l'intimité d'un couple ou d'une famille en en dispersant les éléments confiés à chacun dans des espaces secrets auparavant séparés et étanches.

Il y a du danger à dire l'intime, à montrer son âme, ses blessures profondes. C'est un cadeau qui se donne dans le secret et la confiance d'une personne à une autre. Quand c'est transformé en étalage de faits divers devant une assemblée fascinée, quel bénéfice peut en retirer la famille ? On n'a pas besoin de tout savoir pour bien travailler, il faut du neuf, chacun à sa place, sans *a priori*, on est souvent surpris de l'émergence de ressources ou de compétences insoupçonnées. Il faut l'espace d'une possible liberté, trop d'informations étouffent, enferment, il faut savoir garder. C'est une responsabilité. Il faut du contenant, de la rétention protectrice de certaines informations. Nous ne sommes pas des êtres transparents, n'en déplaise à l'air du temps. Quand l'homme devient transparent, il disparaît.

Inversement trop de contenance dans les attitudes envers certains patients peut nuire : une psychologue de maternité relevait que pour certaines mères ayant un vécu de précarité et d'isolement, les équipes de maternité en étant *contenantes* pouvaient devenir *angoissantes.* L'attention bienveillante pouvant être ressentie comme une pression ou une intrusion. Il y a dans toute relation une recherche de l'ajustement qui respecte chacun et permet d'être ensemble. C'est de l'ordre de la délicatesse. Ce ne peut être qu'à certains moments, des instants bons, agréables, merveilleux, entrecoupés de temps de repos ou de tensions.

Quelques fois c'est en allant au-devant de ce qui s'avère difficile qu'on peut amorcer un travail. Par exemple un bébé handicapé dès sa naissance sera en réanimation en pédiatrie. C'est alors l'équipe du CAMPS qui va se déplacer dans ce service, pour rencontrer la famille et l'enfant et préparer la sortie de la réanimation en présentant les aides possibles qu'ils offrent, soutien psychologique et rééducation. Se présenter et laisser libre.

L'accueil de la souffrance

Il n'y a pas de vie sans souffrance et nous ne voulons pas en faire un éloge car elle peut détruire et ravager tout autour d'elle, mais dans certains cas, elle seule permet l'accès à un autre état à une autre compréhension de soi, du monde et des autres. Elle nous sort parfois de la stupidité et peut être vecteur d'une révélation, d'un éveil, d'une transformation en cours. Ceux que nous recevons et qui déjà peuvent identifier leur souffrance, les causes de leur souffrance, détiennent une voie pour s'en désengluer. A condition de pouvoir être écoutés, accueillis et discrètement soutenus, avec légèreté.[319] Accueillir la souffrance, la détresse, la violence, les carences, la maltraitance : jusqu'où une équipe peut supporter et aider à soulager ces différents poids qui pèsent sur le développement de l'enfant et sur sa liberté présente et à venir ? Parfois, certaines clés nous font passer de la souffrance imprévisible et incompréhensible à « la cohérence existentielle de la souffrance ». C'est à Bernard Golse que nous devons cette belle expression qui résume en quelques mots toute une démarche de réhabilitation du sujet dans une histoire qu'il peut s'approprier. Le traumatisme est l'effet d'un impact, impression profonde d'un choc sur le psychisme, comme un coup de poing fulgurant qui terrasse sans prévenir.

Cette imprévisibilité peut néanmoins être pensée après coup et tout en conservant son caractère dramatique peut s'inscrire dans une histoire, une destinée, avec l'aide de

---

[319]. Michel Lemay disait avec humour « C'est bien d'accompagner à condition que l'accompagnateur ne joue pas trop fort et ne joue pas faux ! »

celui ou celle qui peut lui apporter des éléments de clairvoyance. C'est une co-construction, qui s'élabore pas à pas et qui recèle son propre *kairos*. En effet, à quoi sert à un thérapeute de comprendre et de dire ce qui s'est passé si celui qui l'a vécu ne peut rien en faire ? C'est le danger des interprétations faites au mauvais moment qui mettent en valeur la brillance de celui qui a tout compris, mais qui suscitent l'émergence de la colère et de la violence chez celui dont on explique la souffrance alors qu'il est en train de la vivre. N'est-ce pas là aussi, une forme du déni de l'intersubjectivité ?

La cothérapie est un cadre facilitant qui associe un thérapeute et un professionnel de la petite enfance, une auxiliaire de puériculture, une puéricultrice ou une éducatrice de jeunes enfants. Ceci permet de donner une cohérence aux éléments difficiles que vit l'enfant en les remettant en lien et en perspective avec son histoire, celle de sa famille et plus largement parfois celle de la communauté dont il fait partie grâce au travail du psychothérapeute. Et dans le même temps d'inscrire l'enfant dans le présent par un soutien direct à son égard assuré par le professionnel de la petite enfance. Ces temps forts où prennent sens des événements passés ou en cours de résolution sont associés à des temps de jeu où l'enfant élabore son univers intra et extra-psychique par la médiation qu'offre le jeu dans lequel sa créativité peut enfin s'exprimer.

> *Nous faisons la connaissance de Noé lorsqu'il a deux ans pour un suivi qui se déroulera sur une année de façon assez régulière. Le pédopsychiatre me l'avait adressé car il tapait les autres enfants à la halte-garderie et faisait des colères. Noé est venu une fois avec son papa tout au début, avec lequel il a montré beaucoup de plaisir et une bonne complicité dans le jeu, toutes les autres fois avec sa maman qui empiète sur son travail pour venir. Sa maman est beaucoup dans la plainte, elle a beaucoup souffert de problèmes de santé de sa fille aînée. Elle se dit très fatiguée, très préoccupée par elle. Cela occupe une grande place dans les premières séances puis petit à petit elle se rapproche de Noé. Après avoir évoqué les nombreuses hospitalisations suite à une malformation décelée quand il était encore nourrisson et des ruptures répétées que cela entraîne dans leur vie familiale et dans son travail, madame qui était très déprimée et assez seule dans ses dires, à assumer toutes ces difficultés, madame donc, a pu davantage s'intéresser aux jeux et progrès que Noé montrait devant nous. C'est un petit garçon joyeux, content de venir jouer. Il a passé de nombreuses séances à jouer au docteur avec la poupée, puis a diversifié de plus en plus ses jeux.*
>
> *Par ailleurs, un lien très fort et très soutenant de l'équipe de la halte-garderie a permis, avec le travail effectué à l'Unité en consultation et sur des temps individualisés, une bonne évolution de la situation, tant au niveau du développement de Noé, entré dans le langage avec une bonne qualité de jeu, qu'au niveau de la relation mère-enfant qui s'est enrichie. Madame a pu le valoriser, rire avec lui et être fière de lui en le voyant jouer. Elle a adouci ses gestes dans ses interventions et a pu consulter pour elle-même. La halte-garderie où allait Noé a été en difficulté à un moment donné et a sollicité notre aide. Je suis donc allée à deux reprises observer Noé là-bas et partager mes observations avec l'équipe qui a donné un retour très positif de ces échanges. En effet, Noé « faisait des crises », en hurlant, ce qui nécessitait une attention individuelle importante de l'équipe dont il a bénéficié. Il jouait très bien avec les autres enfants, participait aux moments de regroupement (histoire, chants, comptines) avec beaucoup de plaisir. Cet enfant nous a montré qu'il était très sensible aux conflits, aux chocs corporels et à la frustration, éléments qui déclenchaient à chaque fois les crises. Petit à petit elles ont eu lieu beaucoup moins souvent. Il est*

entré à l'école maternelle, il subsistait une fragilité tant au niveau corporel, liée à sa maladie, qu'au niveau de ses capacités à supporter les frustrations. Des soins au CMP leur avaient donc été proposés pour continuer à soutenir cette bonne évolution.

Ce qui chez cet enfant a fait événement, n'est-ce pas la manifestation d'une souffrance qui éclate là, tout d'un coup, de manière imprévisible pour ceux qui sont présents ? Cette sensibilité exacerbée à la souffrance physique que procure le moindre choc, même léger et aux conflits, des autres enfants entre eux, se révèlera être, pour une part compréhensible, un écho de ce que cet enfant a vécu dans son corps lors de ses nombreuses et précoces hospitalisations et aussi un écho de ses disputes quotidiennes avec sa sœur et, nous l'apprendrons plus tard, de la violence conjugale de ses parents devant lui. Cette sensibilité hors de l'ordinaire a littéralement effrayé son entourage par les réactions violentes et disproportionnées de cet enfant.

Une résolution partielle a pu advenir grâce au questionnement des personnes attentives à l'enfant, l'équipe de la halte-garderie tout d'abord, qui avait adressé l'enfant pour des soins, puis progressivement la maman qui commence à voir, à percevoir différemment son enfant avec le soutien d'un regard tiers, puis à s'autoriser des signes d'affection et d'amour envers son enfant. Il n'est plus réduit à un souci écrasant de plus pour sa maman. Il y a enfin de l'espace pour rire.

Une modification de l'environnement de l'enfant, une attention davantage protectrice de son corps fragile, une cohérence éducative d'oser lui dire non quand il le faut comme aux autres enfants de son âge sans craindre une crise, vont avoir un effet de contenance sécurisante, délimitant un espace invisible où la joie et le plaisir d'être et de jouer vont pouvoir se développer. Bien sûr les parents doivent aussi aborder leur violence, l'élaborer et si possible la transformer. Dans cette trame où l'enfant est pris et vit, dans ce réseau d'intersubjectivité, chacun a sa part de responsabilité, chacun a aussi ses ressources, ses moyens de protection et ses faiblesses. « Les enfants souffrent de manque d'attention, d'amour et de joie », disait un moine de passage à Paris. Quand l'enfant va mal, il mobilise ses parents autour de ce qui est essentiel dans une vie humaine, consacrer du temps à ceux que l'on aime, admirer et explorer le monde, la beauté de la nature, la beauté d'un sourire, réfléchir à ce qu'on veut faire de sa vie et penser à la mort.

Subjectivité et intersubjectivité : l'enfant seul ou l'enfant être-social ?

Si la subjectivité s'étend aux notions les plus diverses, du corps et de l'affectivité, à l'humanité sociale et au langage, elle ne peut pas être limitée à l'une ou l'autre de ses manifestations ou de ses effets. C'est pourquoi nous allons tout d'abord examiner la subjectivité dans la période préverbale. Le petit enfant n'attend pas de pouvoir parler pour se sentir exister et avoir une certaine compréhension de la présence et des intentions de ceux qui l'entourent. Daniel Stern, s'est particulièrement intéressé à l'émergence *des sens de soi* dans la période préverbale du jeune enfant :

> « Les sens de soi incluent le sens de l'activité propre (sans lequel il peut y avoir paralysie, sens de la non appartenance de ses propres actions, expérience de perte de contrôle au profit d'agents extérieurs), le sens de la cohésion physique (sans lequel il peut y avoir des expériences de morcellement du corps, de déréalisation), le sens de la continuité dans le temps (sans lequel il peut y avoir des dissociations temporelles, des voyages pathologiques, des amnésies, une rupture du « continuum de vie » (*going on being*) selon l'expression de Winnicott), le sens de l'affectivité (sans lequel il peut y avoir une anhédonie, des états dissociés), le sens d'un soi subjectif qui permet d'atteindre l'intersubjectivité (sans lequel peuvent survenir le sentiment d'une solitude cosmique

> ou, à l'autre extrême, celui d'une transparence psychique), le sens de la création d'une organisation (sans lequel il peut y avoir chaos psychique), le sens de la transmission des significations (sans lequel on peut être exclu de la culture, avoir une faible socialisation et n'avoir aucune validation du savoir personnel). En bref, ces sens du soi constituent le fondement de l'expérience subjective du développement social, normal et anormal.[320] »

La réflexivité et le langage (conscience réflexive sur ces soi préverbaux et existentiels) vont rajouter ultérieurement d'autres modalités d'intersubjectivité. Le sens d'un soi préverbal est une conscience élémentaire (non réflexive) de l'expérience directe, expérience subjective et organisatrice de ce qui sera ultérieurement nommé « le soi ». Les sens de soi sont essentiels dans les interactions sociales quotidiennes. Des perturbations sévères de ce soi entraînent des altérations du fonctionnement social normal comme la folie ou des déficits sociaux importants[321]. Très précocement ces perturbations peuvent se manifester chez le très jeune enfant par des comportements agités ou violents difficilement prévisibles ou au contraire un retrait de soi et du monde.

La complexité du « soi », montre bien que ce n'est pas en le divisant ou en le reconstruisant « normal » à partir de la pathologie que l'on parviendra à le cerner, mais cela donne des outils de compréhension pour aider certains enfants morcelés, ou construits en « faux-self », ou n'ayant reçu des soins que dans la discontinuité avec de longues périodes de vide comme nous en avons rencontré à l'Unité. Car nous rejoignons Françoise Dolto pour qui :

> « Le sujet est toujours là, intact, derrière ce corps pas encore évolué dans sa plénitude ou déjà diminué. [322] »

Dans *Le temps et l'autre,* Levinas développe sa thèse principale à travers plusieurs thèmes : la subjectivité, le monde, le rapport à autrui et la transcendance du temps. Le poids du *Moi* y est colossal et source de souffrance, alors que pour le petit enfant c'est d'abord la jouissance d'une toute-puissance qui s'affirme par le Moi avant de ressentir, assez vite, la frustration et le besoin d'autrui et d'apprendre à composer plus ou moins joyeusement avec soi et les autres.

> « Ce qui est dit de la subjectivité : maîtrise du Moi sur l'*il y a* anonyme de l'être, aussitôt retournement du Soi sur Moi, encombrement du Moi par le Soi-même et, ainsi matérialité matérialiste et solitude de l'immanence, irrémissible poids de l'être dans le travail, la peine et la souffrance.[323] »

La petite enfance, dans la mesure où elle correspond à une période de la vie humaine où elle est ou a été pour chacun, vie singulière, ne peut se penser que dans l'intersubjectivité, c'est-à-dire dans un éprouvé, un ressenti partageable par nos semblables, sans laquelle elle ne saurait vivre. Mais c'est par elle que l'enfant devient sujet et fait douloureusement l'expérience inévitable de la solitude quand elle est manque et jubilatoire quand elle est affirmation de soi, dans l'accès à l'autonomie et à la faculté de penser et d'agir seul. « Moi tout seul ! » réclame à voix haute et impérativement l'enfant de 2 ans qui veut franchir un obstacle.

---

[320]. Daniel Stern*, Le monde interpersonnel du nourrisson*, Le fil rouge, Paris, PUF, 1989, pp.16-20

[321]. *Idem.* « Les tentatives récentes et répétées de repenser la clinique en fonction des différentes pathologies du Soi (Kohut, 1971, 1977) constituent la troisième raison qui incite à placer le sens de soi au centre d'une recherche sur le développement. […] La dernière raison pour laquelle il faut se centrer sur le sens de soi au cours de la première enfance est qu'il correspond bien à une forte impression clinique donnée par le processus clinique du développement. […]. »

[322]. Vidéo « Le bébé est une personne » Tony Lainé et Bernard Martino Gilbert Lauzun, 1984, *op. cit.*

[323]. Emmanuel Levinas, *Le temps et l'autre*, PUF Quadrige, 8e édition 2001, Préface, p. 13.

Mais le danger de la solitude et de l'isolement est réel : quand le poids de soi-même, le poids de l'existence, le poids du monde n'est pas partagé et devient trop lourd, quand il rejoint le *spleen* de Baudelaire[324], alors avant que l'angoisse ne terrasse l'espoir, la présence d'un autre, d'une altérité amie, peut se révéler salvatrice. Donc être sujet, certes, séparé physiquement, certes, mais pas trop longtemps loin des autres. Le petit enfant est terriblement vulnérable seul face à l'angoisse, il n'a pas encore les mots qu'a le poète pour exprimer son désespoir et il peut en mourir si elle est trop prolongée. Ainsi, pour accéder à l'âge adulte à une solitude supportable et après avoir tracé quelques lignes de la construction de la subjectivité du point de vue du *soi* de l'enfant, il est important de rappeler que d'importantes étapes symboliques sont posées dans la période périnatale, quand tout va bien.

En effet, quelle que soit la culture, la naissance d'un enfant est toujours associée à des rites symboliques et sociaux qui inscrivent l'enfant dans une lignée et une société, ne serait-ce déjà qu'en le nommant. Les cas marginaux et ils existent, de mères accouchant seules d'enfants non attendus, après des grossesses non suivies, sont des drames suscitant chez ceux qui les découvrent la culpabilité et l'épouvante face à une humanité laissée pour compte. C'est pourquoi faire des enfants ne peut être comparé à la reproduction animale. Il y a pour chaque naissance, quelque part, un désir d'accueil et d'inscription dans une sphère humaine.

Ainsi, les rituels qui se rattachent aux différents soins à l'enfant dès la naissance comportent à travers les différentes sociétés et ethnies de nombreux points communs. Tout d'abord de protection, je dirais spirituelle : que le bébé, le nourrisson soit protégé des mauvais esprits, des démons, de ceux qui pourraient lui faire du mal, le faire mourir, le rendre malade ou le rendre mauvais. C'est ainsi que le placenta, considéré comme le double de l'enfant est enterré au Burkina Faso et dans d'autres pays de l'Afrique de l'Ouest afin de permettre au bébé une arrivée favorable dans ce monde.

Amulettes, prières, vêtements et coupes de cheveux spécifiques, bijoux, baptême, sont là pour protéger d'abord son âme puis sa vie! Et s'il n'est d'accès à la vie qu'à l'intérieur de la vie, c'est seulement dans la relation à l'enfant que l'on peut le connaître.

Naissance des premières relations : interactions, premiers liens et attachement

John Bowlby le premier a renversé la problématique du développement de l'enfant en parlant d'attachement et non de séparation. Ce besoin d'attachement du nourrisson est lié au besoin de proximité de la personne, sa mère le plus souvent, qui lui donne les soins. C'est cette proximité physique et psychique qui apporte à l'enfant un sentiment de sécurité. Mais nous ne pouvons pas réduire l'univers périnatal de l'enfant à sa seule mère. L'enfant peut aussi éprouver une sécurité affective avec son père dès les premiers mois et elle est de nature différente. La place que prend le père auprès d'une mère allaitant son enfant par exemple, sera d'assurer une sécurité à l'un et à l'autre et de l'amour à la mère et à l'enfant. Le bébé se calmera peut-être plus vite contre le sein maternel dont il connaît le goût et l'odeur, d'autant plus s'il a faim, mais pas seulement, il ne faut pas oublier qu'il a partagé environ 9 mois les mouvements de la mère. A d'autres moments c'est le père qui calmera l'enfant en le berçant, en lui chantonnant des paroles douces.

D'ailleurs, les découvertes récentes attestent que le plaisir qui découle de cette relation affective intime de la proximité du bébé avec la mère ou le père renforce chez

---

[324]. Charles Baudelaire, *LXII Spleen*, *Les Fleurs du mal*.

les deux parents des processus neuroendocriniens[325], hormonaux, donc biologiques, qui préparent à l'accueil du bébé et à la tendresse. Certains cris du bébé ou attitudes peuvent provoquer une montée de lait chez sa maman. Il existe des liens extrêmement puissants qui sont à l'œuvre dans toute cette période et qu'on ne peut nier qu'au prix de grandes souffrances et elles existent aussi.

Ainsi, ces processus s'ils ne sont pas entravés peuvent décrire ce qu'on a appelé « l'instinct maternel » (parental ?). Des représentations purement spéculatives et intellectuelles de l'enfantement proches de « pensées opératoires » déconnectées de soi, ou des souffrances provoquées par des blessures anciennes, ou un rejet de l'enfant peuvent empêcher que cet instinct maternel se mette en place, voilà pourquoi « l'amour en plus [326]» n'est pas une fiction.

La découverte des neurones miroirs qui jouent un rôle dans l'imitation mais aussi le développement de l'empathie, l'attention conjointe et la capacité de comprendre les intentions d'autrui sont autant d'éléments confirmant ces phénomènes affectifs et sociaux complexes. Chaque parent va réagir avec son bébé en fonction de son expérience et de son histoire. Et l'enfant, si on lui en donne l'occasion, développe très tôt des attachements pluriels. Le fait qu'il soit élevé par une mère seule ou un père seul n'empêche pas les rencontres avec d'autres adultes stables et importants pour lui, sauf s'il y a des difficultés particulières que nous aurons l'occasion d'évoquer.

L'attachement premier va permettre à l'enfant d'émerger d'un état fusionnel avec la mère, naturel, intra-utérin, qui le relie à l'univers. Ce que Buber décrit fort bien quand il parle de la naissance. Il écrit que l'enfant humain doit se détacher de l'univers primitif et informe dans lequel il repose pour entrer dans la vie personnelle. Mais cela se fait progressivement.

> « […] Un délai est imparti au fils de l'homme pour échanger contre un lien spirituel, c'est-à-dire contre une relation, le lien naturel qui l'unissait à l'univers. » [327]

Cela suppose, comme nous le disions plus haut, une sacralité de cette relation humaine, une modestie de sa place dans l'univers : « Toutes les vies sont une vie », dit-on en Extrême-Orient, et l'octroi d'un temps privilégié pour cette première rencontre. Cependant, il y a risque de violence pour l'enfant, pour ses parents et pour leur relation quand la rencontre ne s'est pas produite au moment de la naissance, qui est son *kairos* naturel. La séparation entre le bébé et ses parents pour des raisons médicales ou autres va avoir des conséquences. En effet, les enfants qui, dès la naissance, sont amenés dans les services de réanimation ou de néonatalogie ou en pouponnière et qui font l'expérience d'une séparation précoce d'avec leurs parents, souffrent d'une absence de continuité avec leur mère. L'absence de ce lien d'attachement avec celle-ci, peut entraîner des troubles du développement du bébé et une perturbation de leurs futurs échanges quand ils se retrouveront.

Les parents les plus démunis auront besoin d'être soutenus dans les visites à leur bébé et d'être accompagnés une fois de retour au domicile, pour restaurer ce lien dont ils se sentent coupables de n'avoir pu ou pas su l'établir et pour éviter leur épuisement pouvant entraîner le rejet de l'enfant. Leur rencontre, différée de quelques heures ou de

---

[325]. « Ils sont proches de ceux qui sont observés dans les rapprochements amoureux », *in* « L'attachement : premier lien, », *Psycho média*, n° 17, juin juillet août 2008.

[326]. Elisabeth Badinter, *op.cit*., voir aussi « L'amour impératif », Blaise Pierrehumbert, *Psycho média*, n° 17, juin/juillet/août 2008, p 18-22.

[327]. Martin Buber, *op. cit*., p. 48.

plusieurs mois, nécessitera beaucoup plus d'attention et d'efforts prolongés de part et d'autres et de soutien**.**

En attendant, le bébé est dépendant d'autrui pour vivre. Comme l'ont montré les travaux de John Bowlby sur l'attachement[328], il aura besoin d'un référent affectif, un suppléant maternel pour lui prodiguer des soins continus et d'une cohérence émotionnelle et respectueuse de ses rythmes biologiques et de ses affects. N'oublions pas que toute subjectivité est sensibilité, veillons à être attentifs et délicats en tant que professionnels, à soutenir tous les premiers moments d'échanges si importants pour le devenir de l'enfant et de ses parents et ceci dès la maternité.

> *Or les premiers soins au bébé véhiculent leur cortège de représentations et d'habitudes qui ne se révèlent pas toujours favorables aux premiers liens. Dans les réunions de périnatalité, nous entendons parler dans les premiers jours qui suivent la naissance, de pratiques fort diverses d'une maternité à l'autre. Pour prendre un exemple simple, celui du bain : dans l'une, tous les bains doivent être donnés le matin. On se bouscule, il faut aller vite, les nouvelles mamans ne sont pas sûres d'elles, les bébés pleurent, c'est décrit par l'une des puéricultrices comme un moment catastrophique. Dans une autre, le bain peut se faire à différents moments de la journée, par exemple si le père veut le donner ou y assister et qu'il ne peut être là que le soir, ce sera le soir, tranquillement avec le plus d'attention possible au bébé et à cette famille qui crée là ses premiers liens. Dans l'une, c'est l'organisation de la journée qui est prioritaire : que tous les soins soient faits à telle heure, dans l'autre, c'est une réflexion autour de l'accueil du bébé qui paraît essentielle. Dans les deux cas, le bébé aura eu son bain.*

Ces rencontres entre professionnels de maternité auront-elles des répercussions sur l'évolution des pratiques ? Nous ne pouvons que le souhaiter.

Les émotions et les affects que suscite le contact du bébé, de l'empathie à la fusion

Pourquoi le bébé suscite-t-il toujours une émotion quand nous le rencontrons ? Il m'émeut, il me met en mouvement, toujours. Provoquant un sourire à son intention s'il est un peu perdu, lui rappelant que le monde peut aussi être « amical » ; provoquant une souffrance et une révolte en moi s'il est malmené, brusqué, négligé… Son observation, la description de son activité, la qualité de sa concentration, de ses états émotionnels, tout cela m'intéresse et m'aide à en comprendre quelque chose et à ajuster mes interventions, mais pas seulement. L'enfant m'enseigne et me sollicite profondément. Ce n'est pas de l'ordre d'une obligation comme en parle Levinas. Il s'agit d'autre chose, de quelque chose qui a sans doute à voir avec l'amour.

> « Je viens d'avoir un entretien silencieux avec un enfant âgé de dix mois. […] Notre entretien était d'ordre métaphysique. Je me réjouissais de sa présence et il s'étonnait de la mienne. […][329] »

L'enfant provoque des attitudes qui vont s'interpénétrer avec celles de ses parents : *l'empathie* à partir de l'intuition provoquée par certains signaux du bébé et l'*anticipation*, c'est-à-dire la compréhension anticipée de ce que dit le bébé.

---

[328]. John Bowlby, *op. cit.*
[329]. Christian Bobin, *Ressusciter*, Paris, Editions Gallimard, 2001, p. 155.

Reconnaître un mot à partir de quelques syllabes approchantes entendues dans un contexte donné qui leur confère un sens et dont le bébé pourra se saisir. On peut dire « le petit enfant est un formidable lieu d'hallucinations », d'autres diront de projections… Néanmoins, le bébé va se développer avec, toujours mêlés, des éléments de la réalité et les projections de ceux qui l'entourent.

Fédida dans *Humain déshumain*, aborde les limites du concept d'empathie. La présence de l'analyste est au-delà de l'empathie. Pour lui comme pour Levinas il y a une altérité inaltérable qui échappe à toute compréhension. Certes l'empathie permet d'entendre et de comprendre, mais elle devient dangereuse si elle intègre l'autre s'il y a risque de l'inclusion de l'autre. C'est pourquoi l'empathie est insuffisante dans la dimension clinique. Elle est nécessaire et insuffisante. L'empathie bien tempérée se situe entre la fusion et la projection, elle laisse celui qui l'éprouve libre.

Sensualité et sensorialité dans les soins de maternage

Parce que le corps du bébé n'est pas simplement un corps mais *la chair de la chair* de sa mère et de ses parents, il suscite de nombreuses et intenses émotions autour de lui. Le plaisir mutuel vient de la mise en présence du bébé et de sa mère, il apporte la joie d'une découverte réciproque. Cela peut-être dans les soins, dans les jeux, les échanges de regards, de gazouillis ou dans les moments de nourrissage.

Le moment de l'allaitement pour les femmes qui l'ont choisi peut être aussi la source d'un plaisir empreint de sensualité du fait que les seins sont des zones érogènes participant à la vie sexuelle du corps féminin. Ce plaisir donné par l'enfant à sa mère qui l'alimente ainsi n'est pas tabou, il contribue au bien-être de la mère et de l'enfant mis ainsi intimement en présence et ce plaisir charnel renforce les premiers liens. Nous sommes tous faits de chair et de sang et dans nos premiers jours, aussi de lait. Cela ne signifie en rien que seul l'allaitement est bénéfique, les mères choisissent ce qui leur convient le mieux, au moment où elles en sont, si on leur en laisse la liberté. Ainsi le plaisir sensoriel, partagé que provoque le corps du bébé pour la mère et le corps de la mère pour le bébé, à travers le toucher, les caresses, les soins et le portage, est certes un plaisir de l'ordre de l'Eros, il est vital et nécessaire à l'enfant et à l'établissement de ses premiers liens.

C'est seulement s'il est trop intense ou trop prolongé qu'il porte le risque de submerger le bébé par une excitation trop forte. La capacité de contenir le monde émotionnel du bébé n'est pas le lot de toutes les mères. Pourtant, il n'a pas encore la maturité nécessaire pour y parvenir tout seul. Toutes les émotions passent par le corps du bébé : pleurs, excitation, agitation, tensions, régurgitations, hoquets… Il a besoin alors, peut-être, d'être porté, enveloppé par des gestes réconfortants[330] et des paroles de compréhension et de réassurance.

Mais la mère peut être quelquefois elle-même débordée par une sensualité exacerbée, une excitation que provoque chez elle le contact ou la proximité de son bébé, ou d'un autre bébé. Il y a un réel danger pour l'enfant si l'amour maternel est réduit à sa seule forme d'Eros dans la durée des premières années. Il risque alors d'être dévoré, englouti et anéanti dans cette régression fusionnelle, qui l'englobe. Cette contre-attitude maternelle s'inscrit alors en involution, comme un contresens temporel, à contre-courant, vers un retour à une illusoire fixation d'état antérieur qui serait de l'ordre de la fusion. Comment l'enfant peut-il alors accéder au langage ?

---

[330]. D.W. Winnicott, concept de *Holding* portage : environnement stable capable de porter l'enfant psychiquement et physiquement. *Handling* : façon de tenir et manipuler l'enfant au cours des soins.

De l'empire des sens à l'éthique

Sans forme le bébé ne peut vivre. Sans limites qui le bornent il ne peut grandir, c'est dans cette sécurité tout d'abord réduite qu'il peut développer progressivement ses sens, ses dons et ses talents et les élargir pour atteindre l'achèvement de sa réalisation. L'éveil de la sensorialité du bébé est lié au plaisir sensuel que procure le corps du bébé, pour la mère et le corps de la mère pour le bébé, à travers le toucher, les caresses, les soins et le portage. C'est certes, un plaisir de l'ordre de l'Eros, fondement du plaisir de vivre. Mais pour que l'amour soit l'amour, il faut rajouter à *éros*, l'amour-charnel, l'amour-désir, ses deux autres faces qui sont l'affection décrite par Aristote entre parents et enfants[331], l'une des nombreuses formes d'amitié, *philia* et l'amour-don qui sera décrit plus tard, celui qui porte l'enfant de la grossesse jusqu'à l'âge adulte et qui traverse tous les âges, *agapé*.

Les bras maternels et paternels donnent au bébé les contours de son corps, ils soutiennent son tonus et affermissent ses gestes, ils lui donnent une forme. Dans beaucoup de sociétés traditionnelles, donner une forme au bébé se fait grâce à des massages qui ont souvent aussi la fonction symbolique de séparer le corps de l'enfant du corps de la mère, en lui donnant ses contours et ses limites. D'autant plus qu'il a besoin comme nous l'avons vu d'une grande proximité physique avec elle.

De plus, ce plaisir partagé dans le portage et les soins de l'enfant encourage son désir de relation à autrui. C'est au parent de chercher la juste distance qui permettra le retour au calme pour son bébé après un temps d'échange animé. L'entourage est important : dans une relation saine où la mère et le bébé s'épanouissent, on peut se réjouir de cette forme d'harmonie. Mais sans qu'elle soit pathologique, elle suscite aussi de la jalousie et des remarques qui vont blesser la nouvelle mère, oh combien vulnérable ! Des mères nous relatent qu'elles se sont fait arrêter dans la rue par des vieilles femmes qui critiquent ouvertement leur portage en kangourou, disant qu'elles vont étouffer le bébé et on a tous entendu celles qui interdisent à la mère de prendre le bébé dans ses bras pour le réconforter, en disant que cela va lui donner de mauvaises habitudes. Peut-être ne supportent-elles pas le bien-être immédiat que ce geste procure à l'enfant et à sa mère et qui signe une relation unique de laquelle elles sont exclues, ou dont elles n'ont pas bénéficié lorsqu'elles étaient enfants.

Cependant, dans les relations de corps à corps parents-enfants, jusqu'où tolérer la jouissance ? N'est-ce pas le moment de s'arrêter quand l'excitation empêche la pensée, prive l'autre d'existence comme nous le montrent ces enfants chatouillés, embrassés ou mordillés trop longtemps qui rient jaune, d'un rire mécanique, d'un rire qui s'est transformé en rire défensif et qui crée un malaise. Il n'empêche que dès que le bébé quitte son état de nourrisson, il a besoin d'ouverture pour se développer. L'enfermement dans un corps à corps qui dure devient alors pathologique. Il n'y a pas l'espace de la parole, il n'y a pas de médiation. L'enfant n'est pas considéré comme un être à part entière. Le seul recours qu'il a alors, pour manifester son désarroi et sa colère d'être empêché de vivre, est de violenter le corps de sa mère, de le mordre, de le frapper, de lui tirer les cheveux. Certaines mères se réjouissent encore de ce type d'interaction et commencent à ne plus le supporter quand l'enfant grandit, a plus de force et suscite dans l'entourage des réactions de réprobation, qui souvent se tournent contre lui.

---

[331]. Aristote *Ethique à Nicomaque*, Livre VIII, 14, L'affection entre parents et époux, 1161b-1162c, Paris, Vrin, 1990, pp. 417-421.

Ethique du soin : la pudeur chez le très jeune enfant

A cela il y a des remèdes. La bonne distance et la pudeur, *aidôs* en grec et *pudor* en latin, signifie la réserve et la honte fondées sur le respect qu'on se doit à soi-même autant qu'on le doit à autrui. Elle est en lien direct avec l'intimité, elle en est la protection. Le non-respect de l'intimité conduit à une non-reconnaissance de la personne. L'atteinte à la pudeur est une violation d'autrui, de sa sexualité, mais pas seulement, elle peut être aussi violation de ses sentiments intimes, de son espace privé, de ses pensées secrètes, de ses représentations, de son monde intérieur. Elle peut se manifester par tous les sens. Un regard peut être intrusif, des gestes, des propos peuvent être déplacés et cela dès l'âge du nourrisson.

On voit souvent un bébé pleurer lors d'un déshabillage en présence d'étrangers. Le vêtement représente alors une deuxième peau protectrice et des tout petits venant pour la première fois dans un lieu inconnu refusent de toutes leurs forces d'enlever leur manteau ou leurs chaussures. C'est seulement quand ils se sentiront en confiance qu'ils pourront se dévoiler un peu plus. Réserve devant l'étranger, souhait d'être soustraits à la vue des autres pour faire leurs besoins, de fermer la porte des toilettes, dès la deuxième année, sont des demandes qui ne sont pas rares.

Un bébé ressent très tôt, dès la naissance, la vulnérabilité de son corps nu, exposé. Combien de parents vivent difficilement les moments de change et les moments du bain. Ce n'est pas toujours le froid qui en est responsable, mais plutôt le toucher d'un corps nu qui s'oppose, d'un enfant qui pleure ou qui hurle quand on lui retire un à un ses vêtements. Pour certains c'est dramatiquement le rappel d'un viol, quelques fois de violences qui se fait jour dans ces moments. Ainsi, l'exhibition du sexe d'un bébé lors d'un change peut aussi susciter une effraction dans le psychisme d'un adulte ayant été abusé sexuellement. Et là, c'est la pudeur de l'adulte qui est mise à mal par le rappel d'un événement passé dont l'enfant, bien entendu, est innocent mais le simple fait d'être sexué et de donner à voir cette partie intime de son corps ravive comme dans un miroir une ancienne blessure. Cela va compliquer tous les soins élémentaires du corps de ce nourrisson. Il faudrait alors des soins psychiques pour que cet adulte puisse élaborer ce qui lui est arrivé et modifier la collusion d'images qui créée une confusion entre son histoire et l'enfant et de plus, des médiations pour que l'enfant ne devienne pas objet de représailles pour une chose qu'il n'a pas commise.

La relation mère-enfant est une relation, comme nous l'avons vu, très intense au plan sensoriel et ces liens intimes vont fonder un processus de connaissance et reconnaissance mutuelles. En tout cas le corps est bien la frontière entre l'intérieur, siège de l'intime et l'extérieur. Pour Merleau-Ponty, « Le sujet n'a pas son corps, il est son corps[332] ». En revanche, si « le corps est médiateur entre moi et le monde », alors toute attention au corps, tout respect du corps, tout soin a une importance capitale qui s'inscrit aussi dans le psychisme de l'enfant comme trace de la relation établie avec lui.

> « Ainsi chaque soin, chaque contact est structurant dans l'intimité. [333]»

Les productions du corps qui viennent vérifier son bon fonctionnement, la miction, la défécation, le rôt après le biberon peuvent être ponctuées par des petites phrases de l'adulte montrant sa satisfaction ou au contraire son dégoût. Elles vont avoir une incidence sur la suite, car si cette transformation de la digestion et de l'excrétion est naturelle, elle l'est moins si le bébé est assimilé et réduit à ce processus. On a longtemps

---

[332]. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1977, p. 361.
[333]. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, « Tel », 1945.

entendu qu'un bébé avait une simple vie végétative jusqu'à ce qu'il parle. Quand cette vie végétative suscite du dégoût, on est dans un registre où il faut être attentif sur des risques de projections négatives : en effet, les mamans qui vont manifester un dégoût excessif pour toutes les fonctions physiologiques et néanmoins vitales du corps vont nous alerter car cela peut constituer un danger pour la bonne évolution du bébé, ses acquisitions ultérieures de la propreté, sa sexualité, peuvent en devenir compliquées et tout simplement ses processus vitaux.[334]

Les excrétions et les sécrétions physiologiques du corps sont des objets de son intimité. Tout un chacun n'y a pas accès, c'est dans la relation intime du soin autour de ces objets que les liens les plus forts, dans la petite enfance et pour ceux qui n'ont pas accès à l'autonomie parce qu'ils sont malades, handicapés ou très vieux, trouvent leur base.

> « La relation de soin s'inscrit très souvent dans une relation de soignant à la souillure de l'autre, au sacré de l'autre et à ses interdits – on peut dire que la fonction de soignant s'inscrit dans la transgression de l'autre, en bref, dans sa plus profonde intimité.[335] »

Si le sujet est son corps, nous dirons avec Françoise Dolto, certes, mais pas seulement. Il est tout autant un être de communication et de désir. Et un corps atrophié, malade, malformé peut habiter une personnalité riche, sensible et cultivée que l'apparence dénie. Les exemples sont innombrables, pour en prendre un, extrême, célèbre, nous ferons référence à *Elephant man*[336]qui relate la vie d'un homme atteint de graves difformités et de l'incapacité de parler, révélant une intelligence et une sensibilité exceptionnelles, d'autant plus bouleversantes du fait de ce contraste de l'apparence monstrueuse du corps avec la personne qui l'habite.

Les enfants que j'ai connus dans le service d'hépatologie, atteints du *syndrôme Allagille,* suscitaient souvent une répulsion et des paroles de dégoût dans les services hospitaliers avoisinants par leur apparence inhabituelle qui pouvait légitimement inquiéter (teint gris ou jaune, cheveux filasse, ventre gonflé et membres atrophiés). Pour ma part et celle de mes collègues le fait de les connaître et de les côtoyer, le fait de jouer avec eux et de s'en occuper quotidiennement, faisait que très vite je ne voyais plus que des enfants dont chacun m'était cher et ces sentiments étaient partagés largement par les membres de l'équipe. Le sujet n'est pas que son corps, il est aussi ce que nous construisons ensemble dans la relation.

.

---

[334]. « Y a-t-il une idée de la crasse, de la boue, du cheveu ? » Platon, *Théétète, Parménide,* traduction, notice et notes par Émile Chambry, GF163, Paris, Garnier-Flammarion, 1967.

[335]. Anne Dutruge, *Pour une approche anthropologique de l'intimité*, in « Intimité, secret professionnel et handicap », Lyon, Chronique sociale, octobre 1998, p. 36.

[336]. Film de David Lynch *Elephant man*, d'après les livres de Sir Frederick Treves *The Elephant Man and Other Remminiscences* et d'Ashley Montagu, *The Elephant Man, a Study in Human Dignity*, Brookfilms/EMI/Paramount Production, 1980.

Chapitre 6
Les pathologies du lien : lien attaqué, enfant en souffrance

Les aléas du lien et leurs conséquences

Les ruptures, les séparations, l'isolement, la trahison, les mensonges, les manipulations, les deuils, l'absence de place, le rejet, la souffrance, la violence, sans oublier le lien de plus en plus distendu ou perverti de l'homme à la nature, ont des conséquences sur le développement de l'enfant qui les vit et des répercussions plus ou moins graves sur tout être humain.

Les bébés et leurs parents qui viennent jusqu'à nous adressés par un réseau de professionnels de la périnatalité et de la petite enfance sont parfois en grande souffrance quand nous les rencontrons. Ce sont des familles repérées pour leur difficultés à s'occuper de leur enfant pour des raisons multiples : deuils, séparation du couple, violence conjugale ou familiale, troubles psychiatriques, isolement, problèmes sociaux : de travail, de logement, difficultés pour la mère et pour l'enfant à l'accouchement, séparations précoces, dépression de la mère, méconnaissance des besoins du bébé… Les ressources de chaque membre sont toujours présentes mais ne peuvent parfois se révéler qu'avec un étayage important. Dans de rares cas le placement de l'enfant s'avère nécessaire mais il n'empêche pas un travail du lien.

L'isolement est l'un des plus importants facteurs de vulnérabilité, de plus quand une mère est déprimée ou ne va pas bien, elle supporte difficilement les regards extérieurs et a des difficultés à sortir de chez elle, privant aussi l'enfant d'échanges et de stimulations. La plupart des mères qui viennent dans les lieux d'accueil en souffrent et pourtant ce ne sont pas toutes des mères célibataires.

> *La mère de Valéry 2ans ½ et Patrick 10 mois, comme d'autres, a fréquenté un de ces lieux plusieurs fois par semaine pendant plus d'une année. Son mari travaillait énormément à un poste important et rentrait tard le soir avec peu de congés. Elle se retrouvait seule au domicile avec ses enfants, débordée. L'accueil lui a permis de souffler en nous confiant en sa présence ses enfants. Elle a pu avec le temps élaborer sa culpabilité d'avoir fait le choix d'un congé parental et de ne pas y trouver la satisfaction désirée, dépassée par les demandes de ses enfants et l'installation de troubles de la communication chez son aîné. Une halte-garderie a pu être mise en place dans de bonnes conditions pour chaque membre de la famille et des soins plus spécifiques ont pu débuter pour l'aîné. Toute l'équipe a perçu des modifications importantes chez la mère et les enfants : ils nous ont semblés plus calmes, posés, tranquilles. Les interactions plus ajustées, la maman étant plus disponible.*

Nous pensons aussi à celles dont le conjoint travaille de nuit et qui habitent un petit logement. Ces femmes avec un ou deux enfants de moins de trois ans errent dans la ville pendant la journée quelque soit la saison, allant d'un lieu d'accueil à un autre : ludothèque, halte de la mairie, Unité petite enfance, PMI, pour permettre à celui qui travaille, de dormir le jour sans être dérangé par les pleurs d'un bébé ou les jeux et disputes de la fratrie. L'Accueil représente alors une deuxième maison provisoire pour les enfants qui viennent dès l'ouverture et repartent parfois difficilement à la fermeture. L'Accueil représente ainsi un espace où ils peuvent vivre leur vie d'enfants :

explorations, créativité, jeux, rencontres, sans subir de contraintes, de cris ou de brimades infligés par une mère dans l'impossibilité de gérer une situation insoluble, seule.

Les problèmes de voisinage aussi sont fréquents : plaintes des voisins quand le bébé pleure la nuit ou réaction d'extrême vigilance de très jeunes enfants seuls au domicile avec une mère très silencieuse et déprimée, où chaque bruit venant de la rue ou des étages environnants suscitent l'angoisse et l'inquiétude. Les lieux d'accueil conçus pour les enfants et leurs parents permettent, dans ces situations, que les réactions de craintes de l'enfant soient repérées par l'équipe et que des paroles rassurantes et d'explication lui soient adressées, faisant le lien pour la mère et lui-même entre la situation présente et ce qui se passe au domicile.

Parmi les mères isolées, il en est qui viennent du bout du monde : Japon, Sri Lanka, Côte d'Ivoire, Angola, Sénégal… ou de pays proches : Autriche, Algérie, Bosnie… et qui ont leur propre mère et leur famille restées au pays d'origine ou dispersées dans le monde. Ces mères vivent des épisodes de tristesse, d'angoisse et de solitude : sauront-elles transmettre la culture de leur pays ? Leur enfant parlera-t-il la langue maternelle ? Nous avions eu l'occasion de voir un document vidéo, d'une ethnologue, qui montrait un rituel dans un village d'Afrique de l'Ouest, où des membres de la famille du bébé le prenaient à tour de rôle, dehors, au milieu de la communauté villageoise et chantaient en le tenant sous les fesses et par un bras en le tapotant de façon rythmée et dynamique. Un autre document montrait une femme déprimée, de la même ethnie, essayant, seule dans un appartement de la région parisienne, meublé à l'européenne, de reproduire ce rituel avec son bébé qui se détournait, qui visiblement ne participait pas à ce qu'elle lui proposait et qui commençait à pleurer. Elle s'en rendait vite compte et le calmait en le prenant contre elle. Mais quel désarroi pour ces mères quand ce qu'elles connaissent là-bas, au sein d'une communauté chaleureuse, ne marche pas ici, dans la solitude et un environnement étranger.

Il y a des enfants qui concentrent à eux seuls une multitude de cultures différentes. Il y a des foyers où sont parlées autour de l'enfant plus de trois langues quotidiennement : celle de la mère, celle du père et celle du pays d'adoption en l'occurrence le français. La barrière de la langue et de la culture est un des facteurs d'isolement. Donner l'accès à des livres pour enfants et adultes en langues étrangères à ces familles peut servir de support et de médiation pour aborder la culture maternelle et paternelle.

Nous pensons aussi aux mères qui sortent de la maternité seules avec leur bébé. Celles que personne n'attend et qui pleurent dans leur solitude et leur difficulté, du coup accrue, à comprendre leur bébé. Pour certaines d'entre elles et pour leur enfant l'Accueil a été comme une deuxième maison : la possibilité d'y être toujours reçus a permis à certains d'y venir trois à quatre fois par semaine pendant les trois premières années de l'enfant.

La place dans la fratrie

La vulnérabilité du jeune enfant tient aussi à sa difficulté à se situer dans sa famille et dans la fratrie, comme nous l'avons vu précédemment, mais aussi à la confusion liée à des émotions créées par des événements extérieurs. Comme le montre ce suivi où la question de la place dans la fratrie était centrale à laquelle s'ajoutait la maladie de la mère :

Je reçois une petite fille qui m'est adressée par un médecin de l'Unité. Elle va bientôt avoir trois ans et je sais donc d'emblée que la prise en charge sera de courte durée ici (3 mois), du fait de son âge. Elle est triste et c'est la raison pour laquelle ses parents ont consulté. Elle demande de façon excessive « où est la maman ? » des personnages dans les histoires. Elle est la deuxième de trois filles : L'aînée a 4 ans ½, elle 3 ans et la dernière 3 mois. Ses parents sont très attentifs et soucieux de son bien-être. Ils viennent alternativement ou ensemble avec leur fille.

Dans ses jeux de poupées, de maison, elle va me montrer sa difficulté à se situer et à trouver sa place : petit bébé, grande sœur, moyenne sœur… On va beaucoup en parler. La maman a une maladie qui l'angoisse beaucoup, elle est régulièrement hospitalisée. Elle voyage aussi beaucoup car elle va rendre visite à sa propre mère, elle aussi malade, elle part tous les deux ou trois jours en emmenant parfois le bébé de trois mois. Elle montre de plus en plus de gaieté et s'exprime de plus en plus au fil des accueils, me parle des chansons qu'elle apprend. Sa maman s'adresse à elle dans sa langue et à ma demande, pour qu'on puisse parler à trois, lui parle en français.

La maman décrit une période très difficile pour elle pendant la grossesse de sa dernière fille, où elle est devenue très nerveuse, très agitée et où elle ne supportait plus ses enfants. Période en lien avec sa maladie durant laquelle elle ne se reconnaissait plus et qui a été très difficile pour ses enfants et son mari.

Pour cette petite fille, beaucoup d'angoisse donc, par rapport à la maladie, à l'absence de sa maman, à la perte, au changement, à l'arrivée de la petite sœur. Elle a plein de choses à raconter, je ne comprends pas tout, parfois elle bégaie un peu et sa maman trouve qu'elle ne parle pas bien. Elle a aussi des troubles du sommeil et a du mal à s'endormir. Quand elle vient, nous avons de bons échanges, tous ensemble, bien qu'elle cherche une relation exclusive : elle a besoin de réassurance. Elle fait des jeux symboliques, dessins, puzzles, pâte à modeler… Les parents veulent continuer un soin pour elle. Ils disent que cela lui a fait beaucoup de bien.

Les lieux d'accueil sont très investis par les mères et par les enfants, les pères moins présents physiquement n'en sont pas moins quelquefois instigateurs de leur venue ; ils apparaissent à des moments clés, comme au moment de la naissance d'un puîné, ou une hospitalisation de la mère et ce sont eux qui viennent prendre le relais qu'ils ont senti important pour leur enfant. Le fait de pouvoir intervenir très précocement multiplie les chances de les mobiliser avant que la situation soit submergée par les difficultés.

Comme dit Brazelton[337]pédiatre, médecin de psychiatrie infantile et psychanalyste « il faut aider les mères avant qu'elles soient en difficulté ». Il dit que jusque vers 1950 on n'avait jamais considéré les ressources des familles. Il parle de l'excitation des parents face au bébé, « il y a tant de choses que le bébé sait faire. C'est une personne très capable dès sa naissance. En tant que personne il modèle ses parents et l'environnement autour de lui. C'est une rencontre avec quelqu'un du passé, notre ancêtre en quelque sorte. Le bébé participe activement à sa naissance. Il a à convaincre sa mère et son père. Il a un comportement acquis pendant sa vie utérine. C'est un *continuum*. […] Il a besoin de l'enveloppe maternelle, car il continue de venir au monde après la naissance, sinon il est à la merci de ses propres réactions internes et exposé à

[337]. *Vidéo «* Le bébé est une personne, *op. cit.*

l'extérieur. C'est un participant actif qui a une activité très élaborée. » Aussi, nous soutenons les compétences du bébé, nous les valorisons et nous soutenons les compétences maternelles.

Petites violences du quotidien qui participent du déni de l'intersubjectivité

> « A chaque fois qu'un enfant devient objet et non pas sujet en devenir et que ses besoins ne sont pas reconnus ou reçoivent des réponses discordantes ou paradoxales sa santé psychique et sa santé physique sont en danger. »[338]

Inattention, impatience, mensonge colorent trop souvent les actions et les paroles adressées aux enfants dans les moments répétés de la vie quotidienne. En proposant un accompagnement de l'enfant avec ses parents dans les soins de maternage et dans ces activités, nous sommes témoins régulièrement de la non-attention involontaire à l'enfant au cours de circonstances telles que l'habillage, le déshabillage, le change ou le nourrissage. Dans ces moments l'enfant n'est plus considéré comme sujet mais réifié, réduit à subir avec plus ou moins de délicatesse des gestes opératoires. On voit alors certains bébés devenir comme des poupées de chiffons, tout mous, le regard absent, subissant passivement des manipulations parfois douloureuses, comme s'ils désinvestissaient leur corps. Notre rôle est alors de nous adresser à lui en lui rendant sa place d'interlocuteur, de personne et ce faisant, de rappeler sa présence active auprès de ses parents. Les ramener l'un vers l'autre au moment où ils se touchent mais où chacun est seul mentalement, sans cette intervention.

D'autres violences se manifestent par le langage : les paroles de dénigrement, de moquerie, d'humiliation. Elles sont à la base de la violence psychologique si difficile à délimiter. A partir de quand en effet, une parole d'agacement vis-à-vis d'un enfant peut se différencier d'une parole dénigrante entravant le développement psychique d'un enfant et devenir réellement maltraitante ? On banalise tellement l'exaspération que peut susciter un bébé ou un jeune enfant. Pourtant il y a deux clés essentielles que nous a apprises Winnicott : la « mère suffisamment bonne » dans sa folie maternelle subvient malgré tout aux besoins de son enfant, même s'il hurle. Deuxièmement, une mère qui n'a pas de plaisir à être avec son enfant et à s'en occuper est dans une situation qui doit alerter immédiatement l'entourage et susciter des aides à son égard et à l'enfant. Si celle-ci est triste, déprimée, sans goût pour rien, ou si dans les interactions elle manifeste un rejet de l'enfant dans ses gestes ou dans ses paroles, la spirale de la violence en creux (carence, négligence, abandon) ou en relief (intrusion, agressions physiques, cris) peut se développer.

Le mensonge illustre une autre forme de violence par le langage. Celui qui utilise la violence désespère de l'humain, comme le dit G. Gusdorf, il désespère de pouvoir en être compris ou entendu même s'il en résulte un désaccord. A moins qu'il ne le méprise et ne prenne alors même pas la peine d'un échange ou d'une discussion. Le mensonge évacue autrui par simplification, pour faire l'économie d'explications, souvent on veut faire vite pour se débarrasser d'un moment difficile ou désagréable, comme le rhabillage par exemple.

> « La violence est cette impatience dans le rapport à autrui, qui désespère d'avoir raison et choisit le moyen court pour forcer l'adhésion. Si l'ordre humain est l'ordre de la parole échangée,

---

[338]. Christian Besnard, psychologue, *Journal international de victimologie*, Année 2, n° 1, octobre 2003, JIDV. com.

de l'entente par la communication, il est clair que le violent désespère de l'humain et rompt le pacte de cette entente entre les personnes […]. »[339]

C'est ainsi que se multiplient les petits mensonges de la vie quotidienne pour éviter les conflits et leurs conséquences comme les pleurs ou les manifestations d'opposition ; avec leur cortège de substituts à une parole juste : la tétine, les sucreries, l'achat de jouets… Quel crédit accorder à la parole et pourquoi entrer dans le langage, suite à ce type d'échange ?

Les conflits justement sont si importants dans la construction du jeune enfant. Ils impliquent le rapport asymétrique entre adultes et enfants et aident ce dernier à se situer comme sujet. La manifestation la plus forte est l'apparition du « non » vers l'âge de 18 mois. C'est là à chaque fois une opportunité de reconnaître l'enfant qui commence à affirmer ses goûts et ses désirs de plus en plus par la parole, comme personne, et de le mettre à sa place d'enfant sans crainte. C'est cette assurance, cette confiance de l'adulte en lui-même qui est le fondement naturel de l'autorité, qui sait avec bienveillance ce qui convient à son enfant et qui peut entendre ce qui est négociable de ce qui ne l'est pas. Le mot autorité vient de *augere*, qui signifie augmenter, faire croître, faire grandir, élever. Elle est légitime quand elle fait grandir et celui qui la possède et celui sur lequel elle s'exerce.

Malheureusement, c'est ce qui fait souvent défaut pour de multiples raisons et qui place l'enfant dans une situation angoissante et compliquée de toute-puissance, quand c'est sur lui que reposent les décisions à prendre. De plus, cela exacerbe les conflits, même s'ils sont différés pour un court instant, alors que le but visé était de les éviter à tout prix. Une certaine autorité parentale est indispensable à l'enfant pour que ne s'engage pas entre lui et ses parents une lutte de pouvoir. Les conflits entre enfants eux aussi, comme nous l'avons vu, sont autant d'occasions d'aller vers le dialogue, le partage, l'apprentissage de la frustration et de la patience et de développer des stratégies empreintes de créativité.

Dans les violences courantes on notera aussi tous les apprentissages trop précoces et forcés : la position assise quand elle n'est pas acquise par l'enfant, la marche, la propreté, les exigences de politesse inadaptées, les acquisitions cognitives comme l'alphabet et l'écriture dès 18 mois… Les peurs de toutes sortes, peur des retards, peur de l'échec scolaire et social ultérieur ainsi que l'appréhension de déclencher des crises de colère spectaculaires de l'enfant en société font partie des fondements de ces petites violences qui sont toujours à risque d'être amplifiées, envenimant les relations parents-enfants. C'est pourquoi nous souhaitons insister sur l'impatience, si fréquente, qui se manifeste à l'égard de l'enfant, parfois par des interruptions intempestives dans son jeu et son exploration où il est dans ces instants totalement nié comme sujet. Ce sont des scènes extrêmement banales où l'adulte, préoccupé, oublie l'enfant sans s'en rendre compte.

Ainsi, tout d'un coup, tel parent venu à l'Accueil[340] *réalise qu'il doit partir, alors qu'il le savait depuis longtemps. Il saisit son enfant par derrière. Celui-ci est soulevé de terre sans avoir rien vu venir et il hurle de peur, puis de colère d'avoir été dérangé. Il venait de découvrir justement quelque chose d'intéressant. Il faudra qu'un accueillant s'approche et explique à l'enfant que c'est le moment*

---

[339]. G. Gusdorf, *La Vertu de force*, Paris, PUF, 1975, pp. 79-83.

[340]. Accueil de L'Unité Vivaldi, où les familles peuvent passer un moment, jouer ou s'entretenir avec des professionnels de l'enfance, dont nous avons déjà parlé.

du départ, le réconforte sur sa sensation d'avoir été interrompu et aide le parent à le préparer au départ pour les fois prochaines.

Il suffit de quelques minutes, une ou deux pour que l'enfant pense à quitter son jeu et pense à ce départ qui se prépare, pour que chacun soit pris en compte sans violence, dans la parole et la sécurité. Chaque rupture de la relation, chaque situation de déni de cette intersubjectivité entre l'enfant et les personnes de son entourage, se rejoue dans chaque situation de séparation ultérieure. Quitter une pièce, changer d'activité, rencontrer une nouvelle personne, etc. réactivent les émotions liées à la prise en compte de l'enfant comme sujet ou comme dénié. La sécurité interne qui se construit là en sera affectée et colorée. Il en est de même pour les gestes intrusifs dont nous sommes témoins et dont n'ont pas toujours conscience les parents envahis par leurs soucis. Ils véhiculent eux aussi un déni de la subjectivité de l'enfant et donc de l'intersubjectivité. D'autres situations fréquemment rencontrées participent à la violence contre l'enfant.

La réalité de la violence est un déséquilibre, une rupture de l'harmonie

L'incohérence, l'imprévisibilité vont entraîner des déséquilibres, des ruptures, des blancs, des contresens dans la relation parents-bébés qui vont avoir un impact immédiat sur ses rythmes biologiques ou ses facultés mentales. La discordance entraîne des réactions incompréhensibles pour l'extérieur dans un premier temps. Hannah Arendt dépeint « cet élément d'imprévisibilité totale que nous rencontrons à l'instant où nous approchons du domaine de la violence. »[341] Il y a un temps pour la réflexion et un temps pour l'action. Le passage à l'acte n'est pas l'action réfléchie, il signe une absence de pensée. L'action c'est la faculté d'agir, le fait de manifester sa volonté en accomplissant quelque chose, à la différence de la pensée, la réflexion. Si une action peut avoir été réfléchie et pensée auparavant, le passage à l'acte lui ne l'a pas été.

C'est pourquoi la violence comme négation de l'esprit se manifeste dans les passages à l'acte, dans des actes immédiats, quand la pensée ne prend pas le temps de se déployer, ce qui leur donne un caractère d'imprévisibilité. Parfois c'est la peur de l'autre qui propage la peur et la violence qui l'accompagne si souvent. Quand la loi du plus fort est valorisée dès le plus jeune âge comme façon de faire sa place dans le monde, on court à la catastrophe.

Nous avons reçu un enfant de deux ans qui nous était adressé parce qu'il agressait les enfants dans le lieu où il était gardé. Quand nous l'avons vu pour la première fois, il était tout pâle, mal coiffé, méfiant, craintif, nous regardant à distance, le corps figé. A la première approche, bien qu'à distance il nous lançait les jouets à sa portée en visant très bien les yeux. Non seulement cet enfant frappait les autres mais il mangeait et dormait très mal. Ses parents étaient ennuyés de ce qui se passait car tout était devenu conflictuel, les repas, le coucher et chaque moment de la journée. Le mode de relation qu'ils avaient trouvé était de lui donner des tapes chaque fois qu'il n'obtempérait pas. Devant nous il manipulait ses parents, les poussait, s'asseyait à leur place, sans qu'aucun mot ne lui soit adressé !

Notre première intervention a été de dire d'arrêter de taper l'enfant. L'enfant imite les adultes et les enfants : si on le tape, il tape. Si on lui dit d'arrêter de taper les autres, ce qui était le cas pour lui et qu'on le tape plus fort

[341]. Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence*, Agora Pocket, Paris, Calmann-Lévy, 1972.

parce qu'il ne le fait pas : c'est sans fin et paradoxal. La réaction a été surprenante : « mais il est tellement habitué, que si on arrête de le taper il va être perdu ! » A partir de là nous avons pu penser ensemble à partir de chaque situation concrète que l'enfant amenait dans les séances, ou des difficultés que ses parents rencontraient à la maison.

Pensées, paroles, échanges autour de l'enfant et adressés aussi à lui ont modifié cette façon d'agir défensive a priori devant toute rencontre potentiellement dangereuse. D'enfant terrorisé, répercutant sa peur autour de lui, il a pu avec ses parents faire l'expérience d'une autre façon d'être ensemble. Progressivement, il s'est mis à jouer, à accepter que je partage ses jeux et à me solliciter, puis c'est vers sa maman qu'il a tourné ses demandes, auxquelles elle a répondu. Nous l'avons vu sur une durée d'un an avec ses deux parents, la dernière fois il jouait seul tranquillement, mieux soigné, le visage expressif, tantôt souriant tantôt concentré sur ce qu'il faisait, il mangeait bien et sa mère découvrait devant nous le vrai sens du jeu des tout petits : « faire semblant pour de vrai. »

Cet espace du jeu est sans doute l'espace où entre l'infini dont vient l'enfant et le monde qui l'entoure et qu'il doit apprivoiser et comprendre, voilà pourquoi le jeu des tout-petits est si sérieux et si important pour leur développement. Respecter la part d'infini de l'enfant, c'est respecter son jeu et ses temps de rêverie. « L'enfant sait ce qu'il en est de l'infini : il en vient », disait le poète Henri Michaux[342].

Les moments de crise pour un jeune enfant vont correspondre tantôt aux manques du *holding* parental, tantôt à une intrusion dans sa sphère. La réaction de défense de l'enfant pourra se manifester sous la forme de l'impulsivité comme nous venons de le voir dans l'exemple précédent :

> « L'impulsivité est comprise comme une désintégration immédiate de la relation, de l'objet et de soi, en réponse à une défaillance de l'environnement qui peut d'ailleurs être tout à fait anodine pour l'observateur. »[343]

C'est pourquoi on peut dire que la réalité de la violence est un déséquilibre, une rupture de l'harmonie.

« Sans transition » ou l'oubli de la relation

Il y a d'autres manifestations étranges que nous montrent certains enfants qui passent de l'état de veille à l'état subit de sommeil, c'est-à-dire qu'ils jouent assis sur le tapis et tout d'un coup sans signe préalable, tombent endormis sur le sol. Ou ceux, plus petits, qui pleurent très fort dans les bras de leur mère et qui au milieu d'un sanglot s'arrêtent net, endormis. Ces bébés « sans transition » sont souvent des bébés non accompagnés par des gestes et des paroles, (portage, enveloppement, paroles apaisantes aidant à se laisser aller au sommeil) et qui doivent trouver dans une grande solitude les moyens de répondre à leur fatigue quand elle se manifeste. Il va nous falloir instaurer, créer un rythme par rapport aux repas et aux temps de repos, en repérant ensemble les

---

[342]. Cité par Eric Fiat, in « Juste rapport à l'enfant » extrait de sa conférence sur « Les violences psychologiques », mémorial de Caen, 3 avril 2002.

[343]. Lectures croisées in Enfance et psy, N° 11, *op. cit.,* p. 144-145, à propos du livre de Marie-Blanche Lacroix et Maguy Monmayran, *Enfants terribles, enfants féroces, La violence du jeune enfant*, Toulouse, érès, 1999.

signes précurseurs de la faim et de la fatigue pour les prendre en compte et y répondre de façon appropriée avec les parents.

Il y a là parfois une grande confusion autour du concept d'autonomie de l'enfant et de la capacité d'initiatives qu'il met en œuvre. Si ses initiatives ne sont pas perçues, donc pas soutenues, ne serait-ce que par un regard ou un sourire, alors elles tombent dans un vide relationnel et s'appauvrissent. Le bébé est avant tout un être de relation, il se construit par les interactions avec d'autres adultes et enfants. Seul, il s'étiole.

Telle la petite Lara, qui s'endormait chez elle au milieu d'un jeu, sur le tapis et qui, d'après sa mère, devait tout savoir elle-même, sur ce qui la concernait. Cette maman très admirative de sa petite fille la suivait partout, dans tout ce qu'elle faisait, ne lui proposant aucune activité, aucun jeu, pensant que tout devait venir d'elle, naturellement. Certes elle était bienveillante, à l'égard de son enfant, un sourire toujours égal sur les lèvres, mais justement, on ressentait à leurs côtés une vague tristesse et des affects monotones et sans reliefs. Cette enfant était triste, le visage peu expressif, avec des interactions très pauvres avec sa mère et son entourage.

Le fait de venir jouer, régulièrement durant toute sa première année et plus ponctuellement ensuite, lui a permis de rencontrer d'autres adultes qui s'adressaient à elle, d'autres enfants qui la sollicitaient et qu'elle pouvait imiter. Sa mère a pu nous voir intervenir et là aussi elle découvrait toujours des choses, elle a pu voir d'autres mères faire et des enfants exprimer des demandes, attendre quelque chose de l'autre et trouver des réponses avec plaisir.

Problématiques du lien dans la transmission des savoirs sur les bébés, conflits de loyauté, théories-écran

Par ailleurs, nous sommes étonnés de constater l'absence de représentations de ce qu'est un bébé chez une grande partie des mères que nous rencontrons. Du fait des ruptures avec leur famille, du morcellement de celle-ci, des migrations et de l'isolement de plus en plus grand des individus, certaines n'ont jamais eu l'occasion de côtoyer des bébés avant d'être elles-mêmes mères ou en tout cas pas suffisamment longtemps pour avoir des repères. Notre société française moderne cloisonne aussi excessivement les individus dans leur classe d'âge. Il suffit de franchir une frontière, l'Espagne par exemple, où l'on peut voir dans un bar ou dans la rue d'un même quartier des jeunes, des vieillards et des landaus avec des bébés et des enfants prendre ensemble une boisson ou un goûter et échanger. Toutes les générations partagent des moments où on peut les voir ensemble. Dans ces conditions des affects et des connaissances circulent dans la richesse de cette intersubjectivité. En région parisienne, les projets intergénérationnels, comme de permettre des rencontres entre résidents de maison de retraite et bébés de crèche par exemple, sont rares et révélateurs de ces manques cruciaux.

Inversement d'autres familles ont leurs parents, voire leurs grands-parents proches et disponibles et c'est justement là que, quelquefois, se trouve une source de conflits et de difficultés importantes. Elles n'acceptent pas forcément la transmission de savoir de ces générations concernant l'éducation des enfants, car entre elles et leurs parents la connaissance du bébé et du jeune enfant a énormément progressé. Il y a alors, même dans les familles élargies, des ruptures dans la communication des façons de prendre soin des enfants. Cela peut remettre au jour des attitudes éducatives inacceptables aujourd'hui et être cause de séparation et d'éloignement physique des mères avec leurs mères. Ces femmes en quête de repères se tournent alors vers les professionnels de la

petite enfance. Elles viennent demander des conseils, poser des questions, réfléchir avec nous à ce qu'il faut faire pour leur enfant, cet enfant-là.

Nous professionnels, considérés comme *experts,* devons alors questionner notre rapport au pouvoir. Il peut être si facile et si tentant et si dangereux de transformer insidieusement nos valeurs en normes ! Parler des connaissances actuelles sur le jeune enfant ne doit pas servir à dénigrer la relation mère/grand-mère, il est possible de modifier des pratiques sans tout détruire. La douceur, le respect et la délicatesse sont requis pour soutenir cette parentalité en cours.

Parfois certaine mères ont lu énormément d'ouvrages sur l'éducation des enfants, la stimulation à leur apporter précocement, les soins de puériculture, la psychologie du jeune enfant et se retrouvent face à leur enfant, avec tout ce savoir intellectualisé, à vouloir l'appliquer de façon opératoire et très démunies des réactions de défense que peuvent alors manifester les bébés ou s'épuisant devant un programme impossible à atteindre.

Toutes ces connaissances peuvent faire écran, entre elles et leur bébé. Comme cet enfant filmé sans cesse par ses parents intrigués de son étrangeté, pour l'étudier, pour mieux le comprendre. Enfant devenu objet d'étude et plus sujet d'amour. Il faut qu'elles découvrent en elles la capacité de ressentir ce qui est bon pour leur enfant et qu'elles s'autorisent à l'exprimer et à le vivre, car sans affects des soins à un enfant sont déshumanisés. Elles ont parfois besoin d'être aidées pour retrouver le chemin de l'affectivité, gelé ou mis en veilleuse après des événements traumatiques ou très douloureux, pour pouvoir continuer à vivre sans souffrir, ou en souffrant moins. L'enfant est une occasion de mobiliser l'élan vital qui est en elles. Le travail d'élaboration du passé qui peut quelquefois se faire, parallèlement à ce qui se vit dans les lieux d'accueil, en consultation ou en thérapie, peut contribuer à cette évolution.

L'oubli tragique de l'ignorance ou de la méconnaissance

Nous sommes dans le troisième millénaire, nous oublions que chaque enfant nous oblige à revenir aux bases, aux fondements des simples et premiers besoins de subsistance et de relation, que nous avons mis des siècles à élaborer, (les taux effroyables de mortalité infantile ne sont pas si loin !) et que toute les mères n'ont pas eu l'occasion d'être informées sur les bases de l'hygiène et de la prévention. Nous sommes des pays dits « civilisés », dits « développés » et notre prétention à délaisser les transmissions concrètes révèle trop souvent des drames de pays sous-développés. Notre temps voit la coexistence d'individus qui ont bénéficié de toute l'élaboration des expériences et des savoirs acquis et transmis au cours des générations et d'autres qui en sont totalement démunis. Ainsi nous sommes confrontés en nous occupant de très jeunes enfants à des aspects effrayants relevant de l'archaïque, ou complexes, riches subtils et joyeux. Ces rencontres sont des chocs culturels et existentiels qui nous réveillent d'un confort trop superficiellement adopté. Seules l'écoute et l'observation du réel, « des choses mêmes » peut nous permettre de nous y ajuster, car dans de nombreux domaines nous avons baissé la garde.

Ainsi la réduction actuelle des heures de préparation à l'accouchement, cet événement considérable, fait que des femmes terrorisées n'y ont plus accès et ne comprennent pas ce qui se passe dans leur corps à ce moment. Elles mettront un temps considérable à l'assimiler, si elles le peuvent, avant de pouvoir plus sereinement investir leur bébé, rendu coupable de tant d'incompréhension et de douleur ou de

dépossession[344]. D'autres facteurs peuvent être aggravants comme le fait de ne rester que trois jours en maternité. C'est devenu le lot ordinaire de celles qui savent comme de celles qui ne savent pas, de celles qui ont une famille et vont être aidées comme de celles qui sont seules et qui sont renvoyées à leur domicile, (quand elles en ont un !) avec leur bébé avant la montée de lait, livrées à elles-mêmes, à leur ignorance et à leur désarroi. Pour éclairer notre propos voici deux autres exemples ordinaires concernant les soins de nourrissage au bébé au cours de la première année, relatés par des auxiliaires de crèche.

> *Un bébé de quelques mois arrive à la consultation du pédiatre, celui-ci s'écrie : « Mais madame votre fille meurt de faim ! » La maman lui donnait très scrupuleusement les mêmes mesures et quantité de lait que lorsque son bébé était nourrisson. Personne ne lui avait dit à partir de quand il fallait augmenter les doses ni de combien.*
>
> *Autre cas, assez proche : un bébé de 8 mois vomit beaucoup et souvent. Les professionnels pensent à un reflux ou à un problème digestif ou d'estomac, ils envisagent de faire une radio, une Ph-métrie, toute une batterie d'examens… puis lors d'un échange anodin, ils apprennent de la maman qu'elle continue à le nourrir toutes les quatre heures, comme on le lui avait dit quand il était nourrisson. L'enfant évacue le trop-plein de son estomac jamais au repos.*

Ainsi, l'ignorance du développement de l'enfant et des capacités liées à l'âge provoque des drames plus ou moins graves selon les situations. Tout d'abord il nous faut rappeler que dans les situations de maltraitance les causes les plus nombreuses sont liées aux carences éducatives, donc à l'ignorance. Il semblerait que même le bon sens se transmet, car il est le fruit d'un ancrage dans la réalité et d'une intelligence. Or on ne peut pas transmettre ce que l'on n'a pas reçu et les meilleures intentions peuvent se révéler catastrophiques sans aide extérieure, pour exemple :

> *Cette mère, ayant été en échec scolaire, veut donner précocement, des atouts à son enfant pour l'école. Elle lui enseigne l'alphabet dont les lettres figurent déjà dans le berceau et à compter jusqu'à 20, avant qu'il sache dire maman. Elle se heurte très tôt à des réponses non gratifiantes de l'enfant parce qu'inadaptées et cela devient source de conflits entre eux. Elle dit qu'il ne l'écoute pas et qu'il est méchant. Cela peut avoir aussi un impact négatif important sur les apprentissages et sur les acquisitions cognitives ultérieures de l'enfant. Or ces conduites entraînant des échecs de la relation par ignorance peuvent être évitées. Quand, Adel, 20 mois, vient jouer à l'accueil avec sa mère ils découvrent ensemble des jeux de construction. Cette mère en voyant son enfant faire une tour et des assemblages élaborés découvre avec émerveillement l'intelligence de son fils. Et pose cette question que je partage avec elle : d'où vient cette intelligence qui permet à son enfant de créer sans l'avoir jamais appris ? Ainsi tout ne s'apprend pas ? Mais il faut des conditions particulières pour que cela puisse apparaître et s'exprimer. Le fait de leur donner des références de jeux adaptés à l'âge de Adel a désamorcé une partie des tensions entre eux.*

---

[344]. Une ethnologue relatait que des femmes africaines non concertées pour la pose d'une péridurale vivaient leur accouchement comme honteux car n'ayant pas souffert et développaient des dépressions postnatales.

Le désir des mères est souvent le bien de leur enfant, mais pour peu qu'elles soient peu instruites, même au sujet des choses élémentaires et traditionnelles de la vie par leur propre mère, que ce soit oralement ou par identification mimétique, avec de plus une transplantation d'une culture rurale à une culture urbaine et d'un pays à un autre avec une autre langue et isolées, les difficultés sont nombreuses. Elles devraient pouvoir trouver dans les lieux d'accueil parents-enfants, un espace où se poser avec leur enfant, où elles pourraient être entourées et aidées. Les structures d'accueil des jeunes enfants peuvent aussi remplir cette fonction de prévention.

> *Une maman nous dit un jour « quand je viens ici, je suis comme dans un bulle, je me sens bercée. »*
>
> *Et une autre, « Je viens avec mon bébé de 5 mois, parce que quand il est ici ce n'est plus le même bébé, il joue, il est content. A la maison quand il joue, cela ne dure pas longtemps. Il a tellement changé depuis que je viens ici, que j'essaie de venir souvent. »*

De jeunes enfants peuvent recevoir attention, soin et affection de la part de leurs parents, quelquefois en étant étayés par des professionnels ou par leur famille élargie, mais pour bien se construire et se développer ils ont besoin de stabilité et d'être aimés dans la durée et dans la continuité.

Les jeunes enfants « déprivés » ou le mal du lien

Ceux qui n'ont pas bénéficié de relation stable et aimante durant leur enfance, nous déroutent par leurs réactions difficiles. La rencontre du jeune enfant violent, non gratifiant, non conforme à l'enfant rêvé, cet enfant présent nous bouscule et provoque en nous des réactions confuses, le plus souvent désagréables. Ces réactions sont parfois les manifestation d'un processus décrit par Winnicott qu'il appelle la *déprivation*. Il signifie par ce terme que l'enfant n'a pas été privé d'affection et de soins mais qu'ultérieurement il a perdu cette qualité relationnelle, il a donc suffisamment reçu tout en étant nourrisson pour avoir les ressources d'alerter l'entourage quand il est en difficulté. Bien sûr cela a des limites et si l'entourage n'intervient pas positivement, l'état de l'enfant ou du bébé peut se dégrader.

> « Il apparaîtrait que le moment de la déprivation primitive se situe à la période où chez le nourrisson ou le petit enfant le moi est en train de parvenir à l'union des pulsions instinctuelles, libidinales et des pulsions agressives (ou motricité). Dans le moment d'espoir, l'enfant :
>
> Perçoit une nouvelle situation qui présente quelques éléments auxquels il peut se fier.
>
> Ressent une pulsion qu'on pourrait appeler la quête de l'objet.
>
> Reconnaît le fait que la cruauté va devenir une caractéristique et en conséquence :
>
> Ameute le milieu immédiat pour qu'il soit vigilant et s'organise afin de tolérer la gêne.
>
> Si la situation se maintient, l'environnement devra être mis constamment à l'épreuve pour s'assurer qu'il est capable de supporter le comportement agressif, de prévenir ou de réparer la destruction, de tolérer la gêne, de reconnaître l'élément positif dans la tendance antisociale, de fournir et de préserver l'objet qu'il faut chercher et trouver.[345] »

Ce passage de Winnicott est très révélateur, car il montre les capacités intuitives énormes dont fait preuve l'enfant en grande difficulté, même très jeune, dès qu'il perçoit une potentialité favorable. Nous l'avons souvent dit et observé : le bébé est notre

[345]. Donald Winnicott, *op. cit*., p. 301.

premier allié, tantôt il se calme en notre présence, tantôt il nous montre les difficultés d'incompréhension qu'il rencontre avec ses parents et les rejoue devant nous.

> *Celui-ci a des troubles du sommeil et le jour où il vient, il dort tout le temps où sa mère nous parle de son sommeil, comme si implicitement il lui disait : « reviens, là je peux dormir, là est une part de la solution que tu vas trouver, là je m'apaise. »*
>
> *Cet autre : sa mère est venue avec réticence, elle manifeste ouvertement son hostilité. Son enfant joue avec nous devant elle, avec plaisir, confiant. Elle reviendra régulièrement pour lui d'abord et petit à petit pour elle aussi.*
>
> *Tel petit enfant de moins de trois ans court partout, renverse et éparpille les jeux, les piétine, grimpe à toute vitesse sur les bords des fenêtres : il envoie des signaux forts et dérangeants, pour provoquer des réponses qui répondent à son besoin vital d'être aimé.*

Lorsque le lien est désaffecté, c'est-à-dire lorsque l'affection a déserté la relation à l'enfant même tout petit, on peut observer ce que Winnicott appelle la *tendance antisociale*[346] et qui se trouve chez tout individu. Ce mot *tendance* suppose un mouvement, un penchant, une tension, une dynamique vers…

Cette tendance antisociale se manifeste suite à ce que Winnicott appelle le « complexe de *déprivation* », un enfant *déprivé* étant un enfant carencé affectivement, privé des éléments essentiels propres à la vie familiale. Ceci est caractéristique si l'enfant a été *déprivé* lors de la fin de sa première année et au cours de la deuxième année. Le terme de *déprivation* suppose que l'enfant a connu quelque chose de bon, a vécu une expérience positive, c'est pourquoi Winnicott n'emploie pas le terme de « privation » mais la durée de ce souvenir a dépassé ses capacités à le maintenir vivant. Il a toujours l'espoir de le provoquer à nouveau, par des gestes de destruction ou par le vol. Malheureusement les réponses de l'entourage ne sont pas toujours orientées vers un regain d'attention et d'affection, mais plutôt vers des attitudes répressives ou rejetantes qui renforcent la violence au lieu de l'atténuer et de restaurer l'enfant dans un statut de sujet aimable.

> « Si la gloutonnerie peut être une manifestation de la réaction à la déprivation et d'une tendance antisociale, il en est de même de la saleté, de l'incontinence urinaire, de la tendance compulsive à détruire. [347]»

Il y a des degrés dans la manifestation de cette tendance antisociale, qui peut s'exercer dans la sphère familiale ou plus vaste, l'enfant peut alors être considéré après comme inadapté et nécessiter un environnement particulier, lui offrant des soins, par exemple dans des institutions pour enfants en difficulté comme les hôpitaux de jour. En grandissant, si son comportement dépasse les bornes, il sera alors taxé de délinquant. Et si les mesures judiciaires, éducatives et familiales d'accueil échouent, il peut devenir alors « un adulte psychopathe », relevant de soins psychiatriques en institution, ou se retrouver en prison suite aux délits qu'il peut être amené à commettre.

Et de là, il peut recommencer et devenir récidiviste. Voilà la ligne directrice relatée par Winnicott et Bowlby de l'aggravation de cette déprivation initiale.

---

[346]. Donald Winnicott, La tendance antisociale, *De la pédiatrie à la psychanalyse*,1956, coll. Sciences de l'homme, trad. de l'anglais Jeanine Kalmanovitch, 1958, Paris, Payot, 1969 pour la version française, pp. 292-302.

[347]. *Idem.*

Ce qui est intéressant et que souligne Winnicott et que la clinique de la petite enfance confirme, c'est que dans la manifestation de cette « tendance antisociale », l'espoir est sous-entendu et que d'autre part l'environnement est important. A chaque étape, l'enfant redemande des interventions à son égard. C'est pourquoi chaque intervention en ce sens déjoue toute prédiction.

Ces actes sont des élans, des appels vers autrui pour restaurer l'attention et l'affection. Il est en quête d'un environnement perdu et cela va « du corps de la mère, aux bras de la mère, à la relation parentale, la maison, la famille y compris les cousins et les proches, l'école, la localité avec ses postes de police, le pays avec ses lois.[348] » Dans son agitation, qui se manifeste par la quête de l'objet et par la destruction, il est en quête d'une autoguérison, il est actif à la rechercher, c'est pourquoi des réponses adaptées dans ces moments-là ont un effet d'apaisement et de restauration du lien vital qui l'unit à ses parents. Mais il reste des enfants qui grandissent dans une indifférence totale qui, si elle n'est pas connue ne peut émouvoir personne, comme ces *oubliés* dont Buñuel a témoigné dans un film tragique « *Los olvidados* [349]», dont l'un devient un criminel.

Les projections parentales sur le bébé : premiers liens d'investissement ou toxicité ?

L'absence d'investissement, la négligence, la carence qui s'ensuit peuvent avoir des effets désastreux sur le devenir d'un bébé et être à l'origine de déficits intellectuels, affectifs et physiques. Cependant, il n'est pas évident de déterminer une frontière claire entre le normal et le pathologique, en ce qui concerne les projections positives des parents liées à l'investissement de leur enfant et les projections morbides, toxiques qui vont entraver son développement psychique, voire psychomoteur. En effet, pour vivre et s'épanouir, le bébé a besoin d'être investi, d'être aimé.

> *Nous pouvons prendre comme exemple le fait de valoriser l'excitation motrice comme comportement de garçon. En soi pourquoi pas ? Sauf quand c'est trop poussé comme pour ce jeune garçon de 2 ans, né prématurément. Il est très excité par son père qui ne lui laisse pas une seconde de répit, (il faut rappeler que ses parents ont eu peur qu'il meure à la naissance). L'angoisse de l'immobilité synonyme de mort crée l'agitation et est mêlée à un discours recevable qui dit que les garçons doivent être forts, doivent courir vite et longtemps. Or ce petit garçon est tellement agité de ce fait, qu'il a développé un symptôme, celui de vomir quand il est submergé par trop d'excitations, verbales, visuelles, sonores, motrices… Quand il est trop plein d'émotions, de coups, parce qu'à s'agiter comme ça il tombe beaucoup, se cogne souvent et se fait mal. Il est devenu incapable de trouver des moments de récupération et de régulation sans l'aide d'un tiers. Cette interaction répétée, ce seul mode d'être en mouvement rapide perpétuellement qui est le seul proposé et encouragé par le père, l'empêche d'être concentré et contribue au fait qu'il a déjà un retard de langage, et des troubles du sommeil.*

Notre travail délicat va consister à leur faire découvrir d'autres façons d'être ensemble dans un plaisir partagé, qui prendra en compte la souffrance de l'enfant tout en établissant et conservant une alliance avec ses parents. Un travail de confiance en

---

[348]. *Ibidem.*

[349]. Luis Buñuel, *Los olvidados,* « les oubliés », Titre français *"Pitié pour eux",* film en DVD, réédition FSF, 2001.

l'enfant, en la vie, même dans le calme, qui laisse un espace à l'enfant pour une écoute, pour choisir sans précipitation entre plusieurs possibilités. Cet enfant est indéniablement investi et aimé de ses parents mais leur angoisse liée à la grossesse et à la naissance prématurée dresse un écran avec les perceptions du ressenti de leur enfant. Comme toujours pour nous, c'est l'enfant le guide. Or ses troubles manifestes et importants obligent à des soins réguliers et au long cours. La violence qui lui est infligée indirectement par les coups et les chutes qu'il encaisse sans consolation car non perçues nécessite des soins et un accompagnement à la prise de conscience sans jugement des conséquences qui en découlent.

« L'insociable sociabilité »

> « Les hommes […] ne rempliraient pas le vide de la création quant à sa finalité, comme nature rivaux jaloux, pour leur désir insatiable de possession et même de domination ! Sans cela, toutes les excellentes dispositions naturelles qui sont en l'humanité sommeilleraient éternellement sans se développer. L'homme veut la concorde ; mais la nature sait mieux ce qui est bon pour son espèce : elle veut la discorde.[350] »

L'homme a besoin de s'associer pour développer ses capacités proprement humaines, pour cela il ne peut *se passer* d'autrui, mais comme le dit Kant il a aussi besoin de s'isoler parce qu'il ne peut *souffrir* ses semblables qui s'opposent à ses désirs. On retrouve cette tension permanente dans les relations parents enfants et dans toute relation transgénérationnelle, mais aussi à un niveau horizontal au sein des fratries. Kant donne ici une dimension positive aux conflits, entraves et oppositions, qui obligent l'homme à se secouer, à se dépasser et à révéler ses ressources cachées et qui obligent aussi pour pouvoir vivre en société à l'établissement de lois et ainsi, « transformer cet accord *pathologiquement* extorqué pour l'établissement d'une société en un tout *moral*. [351]»

Kant, d'un point de vue philosophique, aborde les fondements des règles de la vie en société et accorde une grande place à ces tendances contradictoires, à cet antagonisme profond en l'homme. Et c'est cet antagonisme, qui trouve une issue positive pour le vivre ensemble, que Kant appelle « l'insociable sociabilité ». Il a aussi une certaine confiance dans la capacité d'évolution de l'humanité qu'il révèle dans *Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique et* dans le pouvoir de perfectibilité que véhicule l'éducation.

> « J'entends ici par antagonisme l'insociable sociabilité des hommes, c'est-à-dire leur penchant à entrer en société, lié toutefois à une opposition générale qui menace sans cesse de dissoudre cette société. Une telle disposition est très manifeste dans la nature humaine.[352] »

Kant et Winnicott, deux discours qui révèlent les besoins fondamentaux égoïstes de tout être humain et la nécessité incontournable, qui peut être dans un premier temps désagréable parce que contraignante de s'occuper d'autrui, ou de faire avec autrui, mais qui contribue à long terme à une capacité à vivre ensemble et à une relative paix sociale. Car il existe tout de même des valeurs sociales et affectives positives comme la justice, la convivialité, la sollicitude, la solidarité et l'amitié. Il en est de même avec le bébé, avec le jeune enfant, avec les tout-petits.

---

[350]. Emmanuel Kant, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolite* (1784), IVe proposition, trad. J.-M.Muglioni, coll. « Les œuvres philosophiques », Paris, Bordas, 1999, p. 13-15.
[351]. *Idem.*
[352]. Emmanuel Kant, *op. cit.*

C'est pourquoi, le rapport de l'INSERM[353], visant à détecter les futurs délinquants contient une part de vérité : beaucoup de choses graves se mettent en place dans la petite enfance, mais il contient par les réponses qu'il propose une part d'absurdité et de dangerosité car on ne peut prédire à tous les coups l'avenir des enfants. Beaucoup de signaux d'opposition, de colère affectent tous les enfants à un certain âge. Nous rappelons que la période du « non [354]» est une période fondatrice du psychisme d'un enfant. Le *non* est l'un des trois grands organisateurs de la personnalité pour Spitz, avec le sourire et l'angoisse du 8e mois Cette période correspond à une étape normale du développement sain de tout individu et ne va pas sans conflits et petits problèmes à résoudre quotidiennement entre 18 mois et 3 ans. C'est l'occasion d'apprendre à s'affirmer tout en respectant certaines limites, comme l'intégrité de soi et des autres et les premières règles sociales.

De plus, parmi ceux qui sont en réelle difficulté d'être compris et entendus à la place où ils sont chez eux, il se trouve que la plupart de ces enfants trouvent des tiers, parmi les adultes qui gravitent autour d'eux, famille, crèche, école, amis, qui les nourrissent suffisamment pour retrouver un cours normal de leur développement y compris social. C'est ce que véhicule en partie le concept polysémique de résilience. D'autre part ce n'est pas en les dénonçant et les stigmatisant que l'aide sera plus facile à leur apporter, nous craignons le contraire, ou alors l'enfant est déjà en danger et là on est déjà dans le domaine de la protection de l'enfant et il faut bien sûr intervenir en lui offrant un autre environnement humain. La complexité des relations et des contextes et histoires familiales ne sera pas gommée ou résolue par la prise de *ritaline* ou autres médicaments pour l'enfant. L'altérité est nécessaire et elle dérange, elle est amie ou ennemie, ou tantôt l'une ou l'autre. Elle est réelle et il faut faire avec ou la faire disparaître, physiquement, c'est l'infanticide, chimiquement, c'est la camisole psychique qui fait disparaître le sujet.

Ainsi nous pouvons dire que l'arrivée d'un enfant dans une famille, dans le monde humain, la société, suscite les mêmes mouvements contradictoires qui oblige entre autres à transformer ce que Kant appelle « la grossière disposition naturelle au discernement moral en principes pratiques déterminés.[355] » Depuis, dans le champ de la petite enfance, avec un sens plus aiguisé de ces souffrances précoces et grâce à tous ceux qui se sont penchés sur l'enfance, se sont mis en place petit à petit des structures de protection et de soins, d'accompagnement à la parentalité et la création de lieux intermédiaires et culturels pour soutenir les liens parents enfants toujours tiraillés entre ces envies opposées.

Quand les choses ne vont plus il faut s'en occuper, au moment où elles se présentent, c'est pourquoi l'espoir est toujours sous-jacent quand se manifeste un dysfonctionnement, c'est un appel, à condition de ne pas le laisser dégénérer au-delà du moment où il n'est plus réversible et où il sombre dans la dégénérescence ou la destruction en entraînant beaucoup de souffrances. C'est pourquoi nous allons nous tourner vers des auteurs et des concepts constructifs et bénéfiques.

---

[353]. Fin 2005, l'INSERM publiait une expertise sur les « troubles des conduites chez l'enfant et l'adolescent».

[354]. Le « non » est l'un des trois organisateurs psychiques énoncés par Spitz.

[355]. Emmanuel Kant, *op. cit.*

Chapitre 7
Vers l'amitié

Les premiers pas vers l'amitié

Pourquoi l'amitié peut nous aider à fonder une relation bonne entre adultes et enfants ? Parce que l'amitié est nécessaire à l'homme. Il n'y a pas de vie bonne, heureuse, sans amis. Sans amis, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Elle est au cœur de l'éthique.

Il y a trois sortes d'amitié chez Aristote : celles fondées sur l'utile, l'agréable, le bien. A partir d'elles, Aristote décline toutes les formes d'amitié : indispensable aux liens dans la cité, aux affinités entre les hommes, au commerce, au plaisir, à l'amour, à l'affection entre parents. Mais la véritable amitié ne peut avoir lieu qu'entre hommes libres et égaux, hommes vertueux qui pratiquent le bien et qui se soucient du bien de leur ami comme celui-ci se soucie du leur. Elle suppose une vie commune dans la durée et une réciprocité dans la bonté. Aussi est-elle rare et précieuse. Elle est une forme de relation réalisée, une forme d'amour sans ses tourments, elle est plénitude et sérénité.

Comme elle se construit dans le temps, elle ne peut être atteinte dans la petite enfance, mais des liens choisis et particuliers s'établissent malgré tout très tôt chez certains et si l'on peut admettre que l'enfant en naissant sait tout de l'absolu[356], pourquoi ne saurait-il pas déjà quelque chose de l'amitié ? Cependant, d'autres formes existent chez Aristote, celles qui fondent l'amitié civile, l'amitié entre époux, entre parents, c'est de ces formes d'amitiés que nous parlerons pour étayer notre propos. A propos de la naissance du sens éthique chez le très jeune enfant, n'est-ce pas aussi la naissance de l'amitié qui prend sa source dans les premières relations ? Nous sommes très attentifs aux premières rencontres, premières séparations, aménagements des espaces de socialisation pour les très jeunes enfants et c'est l'une des préoccupations prioritaires des éducateurs pendant toute l'enfance.

Aristote, *via* les notes de ses disciples, dans son *Ethique à Nicomaque,* nous laisse un magnifique ouvrage de transmission, d'un père à son fils, pour vivre la vie bonne, puisqu'il le lui a dédié. Quand on sait que le père d'Aristote s'appelait aussi Nicomaque, il y a là une émouvante relation transgénérationnelle dont nous bénéficions à notre tour en le lisant.

Aristote le disait déjà : l'homme est un être de relation, un être social, « un animal politique », puisque son bonheur est lié à la pratique des vertus et à l'amitié qu'il peut créer avec ses semblables. Il n'y a pas de bonheur humain sans amitié, « car sans amis personne ne choisirait de vivre, eût-il tous les autres biens. »[357] Certes, pour Aristote, comme nous l'avons vu, la véritable amitié, *philia*, n'était possible à son époque, qu'entre hommes libres et égaux appartenant à la cité et ne s'étendait ni aux femmes, ni aux esclaves, mais il la considérait cependant, « comme naturelle entre enfants et parents »[358]. Le cas des esclaves était plus embarrassant, puisque certains d'entre eux étaient au départ, des hommes libres devenus esclaves par le fait d'être prisonniers de guerre. Pour ceux-ci l'amitié était envisageable, mais difficilement admise par la Cité. Aristote a pourtant écrit : « on en ressentira pour l'esclave "en tant qu'il est

---

356. Platon, *Le Banquet, op. cit.*
357. Aristote *Ethique de Nicomaque,* Livre VIII, 1, 1155 a 4-6 et IX, Paris, GF Flammarion, 1992.
358. *Id.,* VIII, 1, 1155 a 16-19.

homme".[359] » Il ira d'ailleurs au bout de cette idée en affranchissant tous ses esclaves au moment de sa mort. Et d'une manière générale il remarque que l'amitié mutuelle est naturelle « principalement chez les humains » et « même au cours de nos voyages au loin, nous pouvons constater à quel point l'homme ressent toujours de l'affinité et de l'amitié pour l'homme ». C'est pourquoi elle est fondatrice au niveau politique, car « l'amitié semble constituer le lien des cités et les législateurs paraissent y attacher un plus grand prix qu'à la justice même : en effet la concorde, qui paraît un sentiment voisin de l'amitié, est ce que recherchent avant tout les législateurs, alors que l'esprit de faction, qui est son ennemi, est ce qu'ils pourchassent avec le plus d'énergie.[360] »

Aujourd'hui nous accordons des sens un peu différents à l'amitié. De l'amitié, rare et privilégiée accordée à quelques êtres, voire à un être unique, « un autre soi » comme dans la célèbre amitié de Montaigne et La Boétie, nous l'employons parfois depuis, devant une assemblée de personnes réunies par des valeurs communes, par exemple lors de réunions diverses, familiales, professionnelles, politiques ou associatives où se nouent des liens affectifs : « mes amis » …

Et bien sûr nous la vivons et la partageons entre hommes et femmes et des enfants peuvent nouer très tôt des amitiés qui se révèleront parfois profondes et durables. Par ailleurs, on signe aisément des courriers avec cette mention, « amicalement », qui sous-entend un rapport bienveillant à l'autre, ou « mes amitiés » formule déjà plus intime, qui suppose la durée d'une bonne relation. C'est pourquoi ce beau terme d'amitié, réservé à quelques élus de la sphère privée, ne convient qu'en partie pour recouvrir ce que nous cherchons à transmettre aux enfants dans l'éducation pour qu'ils puissent établir des liens leur permettant d'être heureux ensemble. Dans son sens large et dans une conception plus récente et différente, elle est devenue la fraternité. Ce terme connoté religieusement a pu cependant être accepté par beaucoup. En effet, il découle directement de la foi monothéiste, stipulant que nous sommes tous frères puisque nous sommes tous fils et filles de Dieu. Ce qui est gênant dans certaines terminologies c'est leur caractère idéologique qui exclut toujours une partie de l'humanité ou qui la nie dans son refus d'appartenance sur un mode univoque. En effet, les laïques athées auront du mal à s'identifier à des frères par rapport à un Dieu paternel et patriarcal, certains contourneront l'obstacle en s'interpellant comme « camarades », faisant référence cette fois à une idéologie marxiste et communiste, où tout un chacun ne partageant pas les mêmes idées refusera d'être assimilé. Mais la fraternité s'est malgré tout imposée en figurant dans la maxime républicaine et laïque : « Liberté, égalité, fraternité ».

Le simple fait d'être des êtres humains suffit à nous relier, à nous concerner, à nous intéresser les uns aux autres. Nous sommes semblables – et non identiques – à tout être humain en tant qu'être humain. C'est aussi, nous semble t-il, l'un des sens de la formule de Térence :

> « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger ».

Peut-être qu'aujourd'hui elle se manifeste, en plus de ces situations au travers d'autres valeurs politiques, sociales et affectives positives, telles que la justice, la sollicitude ou la solidarité. Celles-ci coexistent avec la conscience que la terre est limitée et que les conduites humaines peuvent être lourdes de conséquences. C'est ce que nous entendons dans des expressions comme celle de « village planétaire », qui

---

[359]. *Ibid.,* VIII, 13, 1161 b 5-10.

[360]. (EN, VIII, 1, 1155 a 22 sq.), voir le chapitre « L'amitié », Thomas De Koninck, *De la dignité humaine,* Paris, PUF « Quadrige, 2002, pp. 203-224 ».

sous-entend une convivialité et une responsabilité commune et « mondialisation » qui laisse planer des menaces d'uniformisation.

La différence fondamentale entre la fraternité et l'amitié est qu'on ne choisit pas ses frères et sœurs alors qu'on choisit ses amis. La fraternité inclut donc d'emblée un rapport de violence, puisqu'elle est. Elle est rivalité dans la demande d'attention et d'amour des parents, dans les talents reçus par l'un et pas par l'autre, dans la reconnaissance et la justice ou pas etc. Abel et Caïn sont les figures emblématiques de sa face tragique. Et comme, quoiqu'il nous en coûte, nous devons vivre ensemble, nous avons cette contrainte, cette obligation de grandir : « Il nous faut apprendre à vivre ensemble comme des frères, sinon nous allons périr ensemble comme des imbéciles[361].» Aussi la fraternité est parfois difficile. L'amitié sincère et réelle ne présente que des avantages et de l'agrément.

Si nous nous intéressons autant à Aristote et à la *philia*, en matière de relations entre adultes et enfants, c'est qu'elle implique pour une vie épanouie, le souci actif de l'un pour l'autre et réciproquement. En effet, *philia* vient du verbe grec *philein* qui signifie aimer dans son sens le plus large, il recoupe les différentes formes d'amour désignées par les autres termes, *storgê*, l'affection, *eros* l'amour-passion et *agapon* aimer au sens d'estimer ou d'admirer qui est employé aussi dans le sens de « chérir ses enfants ». Ce verbe a donné bien plus tard *agape* la charité. D'après De Koninck, elle ne semble pas se trouver avant la version biblique des Septante et le Nouveau Testament.[362]

« Cette réciprocité fonde à son tour « l'amitié civile », laquelle apparaît comme un bien humain essentiel. [363]». Ainsi au niveau politique, elle pourrait remplacer la justice, mais comme c'est impossible, puisque nous ne sommes pas tous capables d'entrer dans la *philia*, la justice reste nécessaire.[364] Cette amitié, au sens large, indissociable de l'éthique dont elle est l'âme, est toujours d'actualité et s'exprime au niveau interpersonnel. En politique on la retrouve davantage sous le terme de solidarité, dont la justice est l'âme, la solidarité impliquant elle aussi une réciprocité, mais comme tout le monde n'est pas au même niveau, la sollicitude asymétrique est aussi nécessaire. Incluant la liberté, l'amitié a beaucoup plus de force à mon sens que tous ces termes.

La solidarité a valeur d'obligation morale. Pas l'amitié. L'amitié est liberté. Je ne peux être ton amie que si je le veux, tu ne seras jamais mon ami si je ne veux pas que tu le sois. Et inversement, c'est un rapport d'élection. D'où le caractère exclusif de ce lien. D'où la nécessité pour vivre ensemble, de la morale aux côtés de l'éthique.

Si Aristote consacre autant de place à l'amitié dans toute son œuvre c'est qu'elle est au centre de sa conception de l'éthique. Le *spoudaios*, l'homme vertueux, parce qu'il désire le bien et qu'il est bon, s'aime lui-même et est joyeux de vivre. C'est parce qu'il souhaite le bien pour lui-même et pour autrui qu'il est heureux. « Il en est ainsi parce que le désir porte sur le bien et que chacun est à soi-même bon, chacun est à soi-même un bien.[365] » C'est en cela qu'il diffère de l'égoïsme banal et que « l'amour de soi », contribue à la constitution de l'unité et de l'intégrité de l'homme vertueux, dans ce sens on comprend le « devoir de s'aimer soi-même[366] ». Ainsi peut-on comprendre la parole évangélique ultérieure : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Cette phrase

---

[361]. Martin Luther KING (1929-1968).
[362]. Thomas De Koninck, *De la dignité humaine*, note 1 de bas de page*, op. cit.,* p. 207.
[363]. John M. Cooper, *Aristote on the Forms of Friendship*, dans *The review of Metaphysics* 30 (1977), pp. 645-648, cité par T. De Koninck, *op.cit.*
[364]. Comme le rappelait Dominique Folscheid, lors de son séminaire de philosophie pratique du 29 mars 2007, Paris, Pitié-Salpêtrière.
[365]. (EN, IX, 4, 1166 a 19-21)
[366]. (EN, 1169 a 34-1169 b1)

associée à ce qui précède, peut être le socle, le fondement de la socialisation et du vivre ensemble, à condition de permettre que se construise et se développe cet amour de soi et des proches chez les enfants.

Les fondements de la socialisation

L'enfant est un être social et si ses pairs sont stimulants pour l'enfant, c'est malgré tout l'adulte qui est structurant pour lui (Myriam David). Ce n'est donc pas en laissant des jeunes enfants livrés à eux-mêmes et soumis à leurs libres expérimentations que s'effectue la socialisation. Au-delà d'un certain temps, ils feront très vite l'expérience de la loi de la jungle, autrement dit des plus forts sur les plus faibles[367]. Ces expériences peuvent donc ressembler à des premières violences agies par les plus grands et subies par les bébés sans défense et à une absence de protection de tous pouvant être perçue, de plus, comme un abandon. Ces vécus sont fréquents dans la grande majorité des fratries et dans les collectivités d'enfants dès que l'adulte n'est plus présent. Une bonne socialisation serait celle qui conduit à créer le sentiment de respect et d'amitié entre les êtres et cela dès la tendre enfance, les tout-petits y étant réceptifs. C'est en manifestant leurs capacités d'empathie et leurs émotions extrêmement précoces qu'ils nous le prouvent, entre eux et vis-à-vis de leurs parents.

L'adulte qui s'occupe d'eux peut être à cet égard un modèle fondateur même si cela ne suffit pas, il peut de toute façon contribuer à créer un espace de sécurité affective et permettre que se développent la confiance en l'autre et le plaisir de jouer ensemble, que les enfants recherchent spontanément d'ailleurs. Il est aussi là pour transmettre les règles et les usages de la société où vivent les enfants, le respect des biens et des personnes, l'apprentissage des mots « magiques » : bonjour, s'il vous plaît, merci, pardon.

D'autre part, nous pouvons observer dans certaines activités que les enfants manifestent très tôt, vers 2 ans, un attrait pour les récits et la littérature enfantine où il est question d'amitié, d'entraide, de réconfort et de justice. Ils s'identifient avec beaucoup d'émotion aux petits héros, animaux ou humains et à leurs aventures. Ils s'émeuvent fortement de la solidarité entre les personnages qu'ils rencontrent au cours des divers récits et qu'ils réclament parfois avec avidité.

Premiers liens entre enfants, émotions, imitation, coopération

Les bébés manifestent très tôt un intérêt et un partage émotionnel pour leurs semblables. Les observations et les recherches[368] menées dans des lieux d'accueil collectifs de bébés et de très jeunes enfants l'ont démontré, de même, l'expérience clinique le confirme. Les pleurs de l'un déclenchent des pleurs ou la perplexité chez les autres, le rire déclenche le rire sans que les enfants en aient compris la cause. A cet égard, une étude approfondie[369] sur les réactions que provoquent les pleurs d'enfants dans une collectivité est riche d'enseignements. En effet, les plus jeunes de 4-5 mois vont réagir par la consternation et pleurer à leur tour. Il y a là ce qu'on pourrait décrire

---

[367] . Voir un développement de ce sujet dans, William Golding, *Sa Majesté des Mouches*, Folio junior, Paris, Editions gallimard, 1987.

[368]. Film, Maria VINCZE et Geneviève APPELL, « *Bébés et jeunes enfants entre eux* », Institut Pikler Lóczy, Budapest, 2000.

[369]. Maria VINCZE, pédiatre, 1973, Comment réagissent les nourrissons et les jeunes enfants aux pleurs des autres ?, *Enfance,* 1983, n° 3, pp. 203-210.

comme étant de l'ordre de la contagion de l'émotion et cela montre aussi l'absence de ressources internes, le dénuement de ces bébés face à des émotions négatives.

En quelques mois, leur attitude va évoluer de la sérénité, quelquefois avec le sourire, ou de l'étonnement à faire mal, comme s'ils n'en avaient pas conscience, à la recherche du regard de l'adulte, comme appel à une intervention ou à un soutien. Ainsi, vers un an, les enfants vont diversifier leurs réactions et aller faire mal à l'enfant qui pleure (comme si là, il avait une bonne raison de pleurer), ou essayer de le consoler et de le réconforter. A partir de la marche, on observe un pic de l'agressivité entre un et deux ans et plus particulièrement envers les enfants qui pleurent et envers les enfants en position couchée[370]. Les enfants de ces âges peuvent aussi s'associer par imitation pour taper sur un autre. C'est vraiment après deux ans que les réactions s'inversent et que les gestes et les mouvements de sollicitude vont apparaître pour durer, avec les moyens d'expression que possède l'enfant, sourires, gazouillis affectueux, don de jouets, caresses, autant d'attitudes qu'ils auront pu voir, comprendre et imiter chez l'adulte.

C'est pourquoi le rôle des adultes est structurant pour l'enfant et la qualité des interactions adultes-enfants essentielle dans cette transmission de l'empathie et de la sollicitude. Aristote nous le disait déjà : les *habitus* sont dues à l'imitation, la *mimesis* et pour devenir un homme vertueux, suivre l'exemple des hommes possédant la sagesse pratique, la *prudence,* est un facteur déterminant. D'ailleurs nous l'observons quotidiennement dans notre domaine, plus les relations entre les enfants et les adultes sont bonnes, plus l'enfant est amené à adopter graduellement ces modes de comportements, (Falk 1976, Tardos, Dehelan, Szeredi, 1976). Néanmoins ces attitudes ont pu être observées dès l'âge de 9 mois et j'ai vu pour ma part des enfants de moins d'un an, consoler leur mère en pleurs, l'embrasser et lui essuyer les larmes avec un tissu. Il y a là une maturité trop précoce et une inversion des rôles, qui a conduit à appeler ces enfants, « enfants-thérapeutes ».

L'imitation[371] joue ainsi un rôle primordial dans le processus de prise de conscience de l'autre. Les capacités d'imitation sont présentes dès la naissance car le bébé peut reproduire des expressions du visage, comme ouvrir la bouche, tirer la langue et au bout de quelques semaines, sourire à un sourire. A l'imitation, le bébé a alors ajouté une intention, prémisse du langage, c'est le *sourire-réponse* dont Spitz nous dit qu'il est l'un des organisateurs psychiques de l'enfant.

En ce qui concerne les enfants entre eux, au cours de leurs jeux, dans la deuxième année et au-delà, les très jeunes enfants répètent des comportements d'autres enfants dans la manipulation des objets. Ils ont plaisir à répéter les bruits, les cris, les sons et à reproduire certains gestes, déplacements ou mouvements du corps de leurs compagnons de jeu. L'utilisation des objets et des jouets leur sert d'ailleurs à entrer en relation par l'intérêt qu'ils inspirent. Ils sont source de convoitise et sont perçus comme vivants dans les mains de l'autre, souvent le fait de les avoir à leur tour les désintéresse, car leur motivation première était l'autre enfant et ce qu'il en faisait. Après avoir pris des mains d'un bébé le jouet désiré, l'enfant vers la fin de la première année, va développer des tactiques d'échange et proposer d'autres objets pour obtenir celui qui est convoité. C'est

---

[370]. « Il y a un phénomène remarquable, c'est l'enfant couché par terre pendant qu'il pleure qui est maltraité par les autres. Hermann dans « L'instinct filial », a écrit que les primates subhumains, torturaient les individus malades ou déchus de leur troupe. L'expérience de (Lawick et Goodall, 1975) montre la même chose sur les chimpanzés. L'hypothèse de Hermann c'est la possibilité biologique d'un petit frère ou d'une petite sœur qui déclencherait une jalousie féroce et que c'est cette pulsion de l'agressivité qui se déplacerait sur les plus petits et les plus désarmés. » *Idem.*

[371]. Elle a été particulièrement étudiée par J. Nadel, qui souhaitait comprendre le passage de la période pré-langagière à la période langagière.

le moment où les enfants commencent aussi à déployer des stratégies en vue d'agir ensemble et de coopérer dans leurs jeux et dans leurs découvertes.

Montagner a observé des conduites d'offrandes d'objets accompagnées de sourires et de mimiques, pour solliciter l'attention d'autres enfants très jeunes ou induire des échanges. Il a aussi observé des menaces et agressions impulsives (griffures, morsures, tapes). Il en a déduit des classifications d'enfants qui ne sont pas notre propos, car il leur donne une valeur prédictive qui à notre sens ne tient pas compte de la grande plasticité et liberté de l'être des très jeunes enfants et de leurs rencontres ultérieures.

L'apparition du jeu symbolique, vers dix-huit mois, est une étape capitale, car il signe la capacité de représentation de l'enfant et son accès à la symbolisation. Il peut ainsi reproduire de façon différée les paroles, gestes, actions, de personnes qu'il a pu observer auparavant et les revivre émotionnellement. Il est en mesure de créer et d'inventer ses propres scénarios avec ce matériel qu'il recompose à l'infini. L'enfant s'essaie grâce à ces jeux à diverses identifications des adultes et enfants qui l'entourent, il s'entraîne aux différents rôles qu'il aura à tenir dans la société humaine. Le langage qui se constitue progressivement vient enrichir ses échanges et ses représentations. L'attention conjointe en direction des enfants en situations de jeu, avec les parents que nous accompagnons, permet de réduire les réactions intrusives et souvent négatives que les adultes trop rapides ont spontanément. Que de négociations interrompues, ou de jeux tranquilles qui tournent au drame, à cause d'interventions brutales et de paroles désobligeantes : « Tu es méchant ! Prête-lui ton jouet ! Il faut tout partager ! Tu peux pleurer ! ».

Pour l'enfant, l'autre, autrui reste essentiel : il ne joue que si on joue, ou si on a joué avec lui. Il ne joue que s'il est ou s'il a été en relation avec un adulte sécurisant. Nombreux sont les parents qui nous racontent que leur enfant de moins de trois ans a plein de jouets et tout ce qu'il faut dans sa chambre et qu'il n'y joue pas, mais qu'il suit sa mère dans la cuisine, dans la douche, partout où elle va. C'est parce que l'enfant cherche la chaleur et la sécurité de la présence et la relation. Jouer un peu ou beaucoup avec lui l'aide à développer sa capacité à être seul et à pouvoir revivre ce moment de relation dans le plaisir ou l'émotion qu'il lui aura associé.

Début d'actions communes

Une autre étude porte sur les activités communes observées chez les bébés et définies comme « comportement empreint d'un contenu affectif et supposant une conscience de l'existence de l'autre. » [372] Nous retiendrons de cette étude l'attirance des bébés entre eux manifestée par le contact des mains avec recherche de regards et de sourires entre 4 et 7 mois, ainsi que les échanges de rires et d'appels. Ils aiment aussi se toucher le visage et manifestent un plaisir mutuel.

Mais le jeu le plus important de toute la première année, même s'il se prolonge au-delà, reste sans aucun doute le jeu de *coucou*. C'est un repère important dans le développement de l'enfant car il correspond au début de la distinction *moi non-moi*, il est lié à la maturité des mécanismes du Moi-mémoire, à l'anticipation, à la perception visuelle et auditive[373]. Par ailleurs, les très jeunes enfants ont vite la conscience d'un public et du pouvoir qu'ils exercent sur lui. Ils aiment se produire en spectacle et jouer

---

[372]. Maria Vincze, pédiatre, 1972, « Le développement des activités communes dans un groupe d'enfants de 3 mois à 2 ans ½ élevés ensemble », Institut Emmi Pikler, Lóczy Budapest, *Le Coq Héron*, 1975, n° 53, pp. 11-17.

[373]. *Idem*.

pour les autres. C'est ainsi qu'à 18 mois se développe l'admiration, les rires du compagnon incitant à reproduire l'action déjà en train de se faire et à la développer. Les actions bruyantes et spectaculaires entraînent l'admiration du groupe.

Faire la même chose ensemble, avec la voix ou dans l'activité motrice suscite beaucoup d'intérêt et de plaisir. L'imitation d'activités rythmiques est remarquablement élevée avec beaucoup de bruits souvent accompagnés de cris à l'unisson. Les jeux physiques vont devenir de plus en plus dynamiques avec le développement moteur, ainsi au cours de la deuxième année, ils jouent à se renverser sur l'autre, rouler, ramper… C'est aussi à cette période que coexistent des gestes amicaux, comme se rapprocher les visages l'un vers l'autre en souriant et des manifestations brutales. Les enfants de vingt mois sont capables de coopérer et de s'organiser autour de buts communs comme se pousser et se tirer mutuellement dans une brouette ou remplir et vider ensemble une caisse ou faire des constructions. Puis, vers 2 ans ½, la communication verbale leur permet de s'interpeller et de verbaliser leurs demandes, ils découvrent aussi le plaisir de se taquiner ; ce sont les tout débuts de l'humour.

C'est à travers toutes ces expériences d'être ensemble, d'échanges, de négociations et de plaisir, mais aussi d'agressivité que nous pouvons néanmoins apercevoir le début d'un cheminement vers l'amitié. Cependant, les conditions d'apparition de ces conduites dépendent de nombreux facteurs : la qualité des soins de maternages, un climat de sécurité globale du groupe apporté par la présence d'adultes connus, référents des enfants, la mise à disposition de matériel de jeux et la liberté d'action laissée aux enfants mis en présence.

Mais, un enfant ne peut être disponible pour l'échange avec ses semblables que s'il se trouve dans une posture physique où il est en sécurité. C'est ce qu'a montré Bühler[374] en effectuant une étude des rapports sociaux entre nourrissons de 4, 5 et 6 mois. Elle a observé une attention à l'autre en position couchée et aucune en position assise, qui était à ces âges une position insécurisante. Elle a mis en évidence un lien entre la posture du corps et le sourire. Détail d'importance qui doit interpeller l'attention de l'adulte vis-à-vis du bébé. Le confort physique favorise le développement d'activités sociales de communication, or nous avons très souvent rencontré des enfants en difficulté dans ce domaine et veillé à ce que les parents puissent eux-mêmes le comprendre et y remédier.

> *Madame R. vient avec ses deux enfants. L'aîné Julien a 2 ans et la deuxième Henriette va bientôt avoir dix mois et nous inquiète. Elle a peu d'initiatives motrices et est souvent portée sous le bras comme un paquet ou mise assise alors qu'elle ne tient pas seule cette position. Elle nous semble stagner dans son développement. Nous proposons à cette maman de la recevoir régulièrement avec ses deux enfants pour les aider, car elle se plaint de grandes difficultés pour l'aîné et n'a aucune préoccupation pour la cadette qui ne semble pas vraiment exister pour elle. Cette maman nous connaît bien et nous fait confiance, elle vient alors toutes les semaines très régulièrement. Nous les recevons à deux. Henriette est mise assise machinalement et tombe régulièrement en arrière. Elle a une énorme bosse derrière la tête, ce qui n'est pas perçu par sa mère très centrée sur Julien. Une attention conjointe à chacun des enfants en soutenant les moindres initiatives d'Henriette, remise dans des positions où elle peut explorer sans danger, allongée sur le dos pouvant tourner sur les côtés puis sur le ventre rassemblant les jambes sous elle pour commencer à se déplacer va avoir un effet*

[374]. *Ibidem.*

spectaculaire. Comme si l'enfant était en stand by*, attendant son heure pour se révéler, sourire et vocaliser, ayant alors la sécurité, l'attention et les encouragements à ses tentatives d'échanges par nos sourires et paroles très vite relayés par ceux de sa maman.*

Bien souvent nous avons observé ces enfants mal portés, tendus, crispés, pour maintenir une position inconfortable, bébés tenus au niveau de la taille et pas sous les fesses, obligés de se cambrer pour équilibrer le poids de leur corps. Tous leurs efforts concentrés là et dans l'incapacité de vraiment s'intéresser à leur environnement ou de communiquer avec les personnes présentes. La douleur produit les mêmes effets. Annie Gauvain-Piquard[375] a remarquablement attiré l'attention des soignants sur ces enfants « trop calmes », enfants tout occupés à maintenir une position antalgique pour supporter une trop grande douleur.

Discours et paroles autour du bébé

Cette notion d'intersubjectivité est aussi étudiée à travers la manière dont elle s'effectue par le langage. Habermas parle, lui, de remplacer « le paradigme de la conscience de soi » par celui de « la relation intersubjective entre des individus socialisés à travers la communication »[376]. Les premières paroles adressées à une personne vont la confirmer dans son être et son existence, si elles sont dans le registre de la reconnaissance, et donc aller dans le sens de la conscience de soi par la parole et le regard d'autrui. Elles peuvent tout autant le dévaloriser et le dénier dans cette conscience de soi, ou l'inquiéter et le perturber. La reconnaissance de la réalité par la parole peut aussi causer un effondrement chez celui ou celle qui ne l'avait pas perçue, par méconnaissance, ou par déni. La parole, qui est l'affirmation personnelle d'un individu à un autre, la parole peut donc avoir un grand pouvoir.

Nous sommes tous inégaux devant la parole. Rappelons-nous la Belle au Bois Dormant et les fées, avec leurs discours autour du berceau. Tout est beau, tout est bien jusqu'à l'arrivée de la fée Carabosse. Tous les discours ne sont pas bienveillants autour d'une famille naissante et déjà autour de la femme enceinte. Ils ne sont pas uniquement porteurs de bonnes nouvelles, cependant, comme dans le conte, les prédictions maléfiques peuvent être déjouées par les forces de vie et l'amour. Une même parole dite n'aura pas le même effet sur chaque personne présente en raison de son histoire propre et/ou de son attention du moment. Doit-on pour autant en conclure qu'il n'y pas de paroles « qui blessent », ou même « qui peuvent tuer » ? Et que l'on n'est pas responsable de ce qu'on dit, de la façon dont on le dit et du moment où on le dit ? Que cela ne serait que du ressort de celui qui la reçoit et de ce qu'il en fera ? Que cela le regarde puisque c'est lui que cela concerne. N'est-ce pas hypocrite de penser ainsi ?

La parole signe par excellence l'intersubjectivité humaine, elle peut cependant être source de déformations, de disproportions, de malentendus dont très justement Lacan dit : « qu'il n'y a pas de malentendus, il n'y a que des malentendants », remettant au centre les sujets en question qu'elle relie. Le mythe de la tour de Babel traduit cette

---

[375]. Annie Gauvain-Piquard film (37mn), "Ces enfants trop calmes". L'équipe pluridisciplinaire réunie par le Docteur Annie Gauvain-Piquard a mené pendant 10 ans des travaux afin de définir une sémiologie de la douleur de l'enfant de moins de 6 ans et d'établir une échelle d'évaluation (Echelle Douleur Enfant Gustave - Roussy). Le protocole de cette recherche a inclus une observation sur enregistrements vidéo de plus de 100 enfants hospitalisés pour la plupart dans le service d'oncologie pédiatrique de l'Institut Gustave - Roussy.

[376]. Jürgen Habermas, *Discours philosophique de la modernité*, Paris Gallimard, 1988, pp. 366-367.

confusion les langues, cette incompréhension récurrente du langage de l'autre, ou du nôtre. La parole peut être une arme intentionnellement destinée à toucher l'autre à vif ou au cœur. Il y a des joutes verbales et oratoires, tel Cyrano : « A la fin de l'envoi, je touche ! » Elle s'adresse à celui qui est *un même que moi*, qui peut comprendre mes mots, mais qui est à la fois aussi *un autre* que je ne connais pas, qui m'est absolument étranger et qui me surprend par sa réaction. Donc ce n'est pas moi qui suis coupable, c'est lui, c'est l'autre, c'est toujours l'autre.

Comme si nous n'avions aucune responsabilité dans ce que nous disons à autrui et dans la manière de lui dire. Il fut un temps où les messagers de mauvaises nouvelles étaient tués. Celui qui parle est dans sa parole. Celui qui transmet « la parlotte » qu'a chanté Brel contribue à alimenter les ragots, y participe. Et il est vrai que nous ne pouvons pas anticiper toutes les interprétations et réactions qu'autrui pourrait avoir. Mais seule la mauvaise foi peut s'arrêter à ce constat. Car la parole se situe toujours dans une relation, un temps de rencontre et bien qu'on ne puisse jamais en maîtriser toutes les conséquences, il y a quand même quelquefois la possibilité de réajuster des propos, voire de les expliciter ou de les modérer et d'accueillir ceux qui viennent crus ou déjà élaborés de l'*alter-ego*, « l'autre moi-même » à qui je peux m'identifier et pour lequel je peux éprouver de l'empathie sans pour autant me fondre dans sa souffrance. Ne dit-on pas parfois : « mes paroles ont dépassé ma pensée » ? Il y a bien des occasions où l'on éprouve du remords d'avoir parlé trop vite ou de s'être mal exprimé : « Je n'aurais pas dû dire cela. » Tout ceci est particulièrement important dans de nombreuses circonstances, mais ici plus particulièrement, lors d'annonces pouvant avoir des conséquences graves pour un enfant à naître ou à faire mourir avant qu'il ne naisse, puisque ici et aujourd'hui, c'est devenu un choix terrible et possible.

Le silence selon les circonstances protège. Parler c'est dire son désir. Et pour tout être humain le désir de l'enfant peut-être lié à son désir de mort s'il est « tout autre », comme disait Françoise Dolto, ou trop différent, monstrueux. Dire et pointer du doigt cette étrangeté pendant la grossesse c'est réveiller les démons de l'infanticide qui existent depuis toujours dans l'histoire de l'humanité. En avoir conscience peut aider les parents, autour de cet événement, à clarifier leur désir d'enfant. « C'est vraiment un enfant que vous voulez ? Ou seulement un enfant parfait ? » Ces questions se déclinent avec une infinité de nuances et d'émotions.

Alors la parole peut permettre d'élaborer tous les fantasmes qui prennent corps avec toute leur violence et choisir ce qui, dans cette circonstance, sera le plus humain pour cette famille-là, aidée par cette équipe-là, qui ne la laissera pas seule en proie à l'effroi. Cheminer vers la parole, prendre conscience des forces formidables de vie et de mort qu'on mobilise dans ces moments du tout début de la vie et que l'on retrouve en fin de vie quand la mort n'en finit pas d'arriver et que cette situation dérange perturbe tout l'entourage parce que cet état d'entre-deux qui, en fait, n'est pas un entre-deux mais est la vie sous une autre de ses facettes.

« Tout revient à apprendre l'habitation dans le parler de la parole. [377] » Ainsi que le formule Heidegger, la parole humanise, elle réintègre dans l'habitat, qui est le monde humain. Cette « habitation » consiste à être parmi les hommes, à chasser l'effroi et la sidération, elle permet de pourvoir partager un monde commun même s'il est douloureux.

---

[377]. « La parole est parlante. Son parler enjoint à la Dif-férence de venir, qui libère monde et choses au simple de leur intimité. […] Il est besoin pour cela de constamment mettre à l'épreuve : sommes nous capables et jusqu'à quel point, de ce qui est propre à la correspondance : la prévenance dans la retenue. », Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, « Tel », 1959, 1976 pour la trad. Française, pp. 36.

« Tu ne tueras point ». Les hommes face à certaines circonstances n'ont souvent pas les moyens de l'appliquer, parce que ne pas tuer ici, c'est tuer à côté ou ailleurs. La loi est inaccessible aux hommes, comme le disait Pierre Jakob[378], mais elle montre un chemin. Celui de se tolérer et de nous rapprocher de l'altérité, de la différence, mais il y a des situations tragiques où c'est l'inverse qui se produit, comme celle d'Antigone où la loi de la *polis* incarnée par Créon écrase les destins singuliers de ses propres enfants. Tendre vers cette maxime semble cependant le seul choix possible pour vivre ensemble dans les sociétés inspirées de la religion judéo-chrétienne et avec les autres. La loi sanctionne l'infanticide : on n'a pas le droit de tuer son enfant. Paradoxe incessant depuis l'aube de l'humanité. Aujourd'hui la contraception permet de l'éviter ou du moins de le limiter. S'il apparaît régulièrement des faits divers de meurtres d'enfants, dans notre société on ne tue (presque) plus d'enfants, on empêche qu'ils naissent. IVG, DPN, DPI, ITG… autant de sigles destiné à promouvoir la bonne naissance, au bon moment. Mais cela n'est pas si clair et si simple et on n'en finit pas de poser la question : quand un enfant commence-t-il à être un enfant ? Nombreuses sont les femmes, les couples qui vivent avec une culpabilité immense suite à ces choix.

Là encore, pour chacun, la parole peut humaniser des actes, des choix, des ambivalences et préserver la vie d'une famille, des parents, des frères et sœurs, des proches. Sinon, toutes ces situations non élaborées et qui n'ont pas pu être humainement partagées peuvent resurgir dans les répétitions ou sous la forme de nouvelles violences de plus en plus précoces. Nous en sommes nous aussi affectés, car il n'y a aucune solution hormis celle de ne cesser de penser et panser sans cesse ces apories, de les accompagner sans désigner leurs auteurs comme barbares ou monstrueux, car qu'aurions nous fait à leur place ? Mais ces enfants non-nés, n'ont-ils pas parfois aidé certaines mères à devenir mères, à accepter l'idée concrète d'accueillir un enfant ?

La résistance de l'enfance

Il y a, dans la part d'irréductible qui appartient à l'enfant, la colère et l'opposition. Le petit enfant est aussi celui qui s'affirme par la colère. C'est pourquoi il est parfois perçu comme l'insoumis, l'incompris, celui qui proteste de tout son être.

Chez Platon l'âme est le principe de vie comme chez Aristote, c'est le souffle-vie, le principe de la volonté, des sentiments et des passions. Mais par ailleurs, il distingue trois parties dans l'âme : la raison, le désir et la colère. Il n'emploie pas le terme de violence mais donne une place particulière à la colère, comme étant liée au sentiment de ce qui est juste ou pas. Pour lui, si elle n'a pas été gâchée par une mauvaise éducation, la colère soutient naturellement la raison. Mais elle est distincte de celle-ci et distincte du désir.

> « […] car c'est une chose qu'on peut voir même dans les petits enfants : dès leur naissance ils sont plein de colère, tandis que la raison me semble refusée à jamais à quelques-uns et qu'elle se fait attendre chez le plus grand nombre. » [379]

La colère serait ainsi une réaction, qui s'exprimerait dès la naissance, à ce qui est aberrant, non juste, non conforme à la raison. Cette opposition intrinsèque à l'être humain est aussi la manifestation du chemin que prennent tous les enfants à l'âge de l'apparition du « non », vers 18 mois, avec plus ou moins de compréhension dans leur

---

[378]. Pierre Jakob, philosophe, « De l'écriture au soin », Master recherche de philosophie pratique, Pitié-Salpêtrière

[379]. Platon, *La République*, *op. cit.*, livre IV, 440 b- 441 b.

entourage. C'est une étape structurante de la personnalité, l'un des trois « organisateurs » du psychisme décrits par Spitz, où l'enfant affirme son individualité et s'engage dans les débuts de la négociation.

Winnicott, quant à lui, décrit aussi l'aspect positif que peut recouvrir le premier cri de colère que l'enfant pousse à la naissance comme un cri d'affirmation de son existence. Il préfère parler d'« expérience de la naissance »[380], que de « traumatisme de la naissance », car elle peut contribuer à être l'un des facteurs facilitant la confiance en soi, un sentiment de participer à une continuité de l'ordre naturel des choses et même de sécurité quand elle se passe bien.

Mais dans cette colère présente dès la naissance, les bébés expriment aussi, ultérieurement, par leurs pleurs et leurs cris, la faim, la fatigue, l'inconfort ou leur mal-être. Sous ce vocable de colère on a longtemps méconnu et nié l'expression de la douleur chez les bébés. Cette « colère » peut être aussi une façon de dire leur mécontentement encore confus, d'être dans ce monde qui leur préexiste, avec ses lois, ses codes, son langage sans qu'ils n'en connaissent rien, ou qu'ils n'en perçoivent que du désagrément. Saint Augustin disait bien que pour lui une des pires choses serait de repasser par la petite enfance.

Khalil Gibran, dans une de ses petites fables, prête sa voix à celle du bébé de quelques jours, qui tente d'exprimer son malaise, alors que sa nourrice relate à sa mère que tout va bien :

> «Indigné, je m'écriai alors : ''Ce n'est pas vrai, maman ; car mon lit est dur, le lait que j'ai tété est amer dans ma bouche et l'odeur du sein est répugnante pour mes narines; je suis on ne peut plus misérable.'' Cependant, ni ma mère, ni la nourrice ne m'ont compris; car le langage que je parlais était celui du monde d'où je venais. »[381]

C'est une grave illusion de penser que pour tous le retour à l'état de bébé serait idyllique. C'était le refrain des *Enfants de Dieu* [382]: « Redeviens un bébé ». Ce désir de retour à un infantilisme est aussi un travers de notre société de consommation, où l'adulte est sans cesse à la recherche de divertissements puérils et non plus dans l'affirmation mature de sa responsabilité. D'où il s'en suit une confusion dans les générations entre parents et bébés.

> « Répétons-le : l'infantilisme en Occident n'est en rien l'amour de l'enfance mais la quête d'un état hors du temps où l'on brandit tous les symboles de cet âge pour s'en griser, s'en étourdir. […] Le bébé devient l'avenir de l'homme quand l'homme ne veut plus répondre ni du monde ni de soi. »[383]

Or c'est un tout autre tableau qu'offre un bébé en colère. On est bien loin de l'idéalisation du bébé confiant, souriant, ravi, abandonné aux bons soins de ses parents aimants. C'est cette « colère » du bébé exprimée par tout son être qui agresse et persécute des mères fragilisées par un épuisement ou des mauvais traitements et des cris subis dans leur enfance en réactivant leur mémoire corporelle. « Les pleurs de mon bébé m'atteignent physiquement » me dira une mère qui craignait d'avoir un enfant et de ne pas supporter ses pleurs. Le problème c'est qu'elle ne peut pas le consoler, elle-même ayant besoin d'être consolée et rassurée pour pouvoir contenir son enfant. Pour cette

---

[380]. D. Winnicott, *op.cit.,* pp. 111-134.

[381]. Khalil Gibran, « L'autre langage », *Le fou*, *ses paraboles et ses poèmes*, Paris, éditions mille et une nuits, 1996, p. 26.

[382]. Secte des années 70-80.

[383]. Pascal Bruckner, Le bébé est-il l'avenir de l'homme ?, *La tentation de l'innocence*, essai, Le Livre de Poche, Paris, Editions Grasset et Fasquelle, 1995, p.107.

mère il n'y a pas de juste proportion dans la façon de percevoir les cris de son bébé, seul un tiers contenant peut l'aider à redonner la mesure de ce qu'émet un enfant qui a faim ou qui est trop excité et fatigué et à réajuster son sentiment d'être intrusée.

Pour nous ce sentiment de colère est souvent attribué aux enfants lorsqu'ils sont incompris, contrariés, frustrés ou qu'ils éprouvent un sentiment d'injustice, à laquelle ils sont très tôt sensibles. C'est ainsi que l'on retrouve la colère aux alentours de 2 ans, chez l'enfant qui ne possède pas encore le langage, ou pas suffisamment et qui cherche à communiquer avec autrui quelque chose qui est important pour lui et qui n'est pas compris par son interlocuteur, qu'il soit adulte ou enfant. Cette incapacité à s'exprimer avec des mots tourne parfois aux cris et aux pleurs accompagnés d'une forte agitation.

Saint Augustin lui aussi, en relatant ses premières années évoque le désir qu'il avait, bébé, de manifester sa volonté à ceux qui s'occupaient de lui sans avoir d'autres moyens pour se faire comprendre que ses cris et ses mouvements. Il décrit son impuissance et la colère qui lui succède :

> « Quand on ne m'obéissait pas, parce qu'on ne m'avait pas compris, ou de peur de me faire du mal, j'étais furieux contre ces grandes personnes indociles, ces personnes libres qui ne voulaient pas se faire mes esclaves et je me vengeais d'elles par des larmes. »[384]

Il confirme ce que nous disons autrement aujourd'hui : l'enfant est un être de communication qui s'inscrit d'emblée avec plus ou moins de succès et de bonheur dans une intersubjectivité :

> « Enfin j'étais et je vivais déjà, vers la fin de ma première enfance, je cherchais des signes pour faire connaître aux autres ce que j'éprouvais. »[385]

L'attitude en face est déterminante dans le fait de calmer ou d'accentuer ces manifestations de souffrance. Par une attitude empathique, les tentatives de traduction, les efforts de recherche de sens que l'adulte en tenant compte du contexte va déployer pour aller vers l'enfant aideront celui-ci à atténuer la violence de ses expressions de non contentement, (même s'il n'y réussit pas toujours), alors que l'indifférence, l'ironie et la moquerie ne feront qu'exacerber le sentiment d'impuissance de l'enfant et décupleront la violence de ses manifestations, multipliant alors les épisodes colériques de l'enfant. L'enfant est alors nié dans ce qu'il ressent. De même, une réponse inadéquate fondée sur le nourrissage, le mensonge ou le chantage si chaque fois que l'enfant pleure et quel qu'en soit le motif, on lui donne une sucrerie ou un nouveau jouet, peut contribuer à façonner un enfant tyrannique en faussant la relation et le dialogue et en l'incitant à réitérer puisqu'il obtient, par son comportement, une gratification.

Eduquer les enfants c'est aussi les former à la capacité d'innover pour s'adapter, pour être acteurs et pas seulement opérateurs et exécutants. C'est prendre en compte les conflits où ils expriment leur désaccord, pour introduire le dialogue et une recherche de compréhension mutuelle qui tienne compte de leur point de vue et de leur singularité.

> « La plupart des gens sont aujourd'hui si parfaitement adaptés au monde qu'ils en deviennent inexistants[386] »

Or les enfants tout petits nous obligent à reconsidérer le monde parce que pour eux rien ne va de soi, hormis les instants de bien-être, où repus et abandonnés, ils

---

[384]. Saint Augustin, *Les confessions*, Chapitre VI « Les premières années d'Augustin », Paris, GF Flammarion, 1964, p. 20.
[385]. *Id.* p. 21.
[386]. Christian Bobin, *Ressusciter*, Paris, éditions Gallimard, 2001, p. 136.

sourient endormis dans nos bras. Sans cesse ils se frottent au monde, se cognent aux objets, aux autres enfants, aux adultes. Ils passent du sol tout proche à la verticalité renouvelée après chaque jeu au tapis, après chaque chute. Et sans cesse ils s'étonnent et expérimentent : quel son fait cet objet si je l'entrechoque avec celui-ci et avec celui-là ? Comment est ce chariot dessous ? Pourquoi si je m'appuie sur cet enfant il fait un son aigu en pleurant alors que celui-là rit ? Diversité, différences, variations sans cesse éprouvée dans la découverte, plaisir et surprise.

De quoi prive-t-on les enfants en les laissant attachés dans les transats et les *maxi-cosis*, les poussettes puis mis dans leur lit ? Si tous les sens restent sollicités : l'enfant peut voir, être spectateur de ce qui l'entoure, sentir la coque dans laquelle il est installé, il peut utiliser sa voix pour appeler gazouiller, chanter, pleurer mais sans pouvoir aller vers ce qui l'intéresse, sans pouvoir changer tout seul de position si elle devient inconfortable, sans manipuler dans toute sa richesse puisque dès que l'objet qu'il tient dans ses mains tombe il a besoin de l'adulte pour le récupérer. L'observation de bébés privés de mouvements libres nous montre des bébés résignés, passifs, atones, avec des moments de pleurs et de cris intenses quand ils ont faim ou sont fatigués. Et un appel insatisfait à l'adulte dont ils sont alors totalement dépendants. Mais les jeunes enfants ont parfois d'autres capacités de résistance.

> *L'un d'entre eux, âgé de 2 ans, m'a impressionnée par la force de sa personnalité. C'était en pédiatrie, il venait d'arriver en urgence de Kabylie où, gardé par sa grand-mère, il avait avalé un produit toxique qui lui avait brûlé une partie de l'œsophage. Grand et fort, avec de belles boucles blondes, assis sur son lit, mutique, il refusait activement tout contact et tout échange avec le personnel du service. Pendant 15 jours, il s'était opposé à toute approche, repoussant les jeux, présent et actif dans sa détermination, il attendait. Tendu vers un seul but : sa mère.*
>
> *Lorsque celle-ci arriva dans le service et que je le retrouvai, il n'était pas le même : gai, souriant, parlant sans cesse, l'emmenant en la tenant par la main dans tout le service, jouant et s'adressant à tout le monde en sa présence. C'était magnifique et inattendu d'être en présence du lien unique qui l'autorisait à nouveau à être heureux et avec les autres. Loyauté suprême à l'amour maternel, force vitale du premier lien, d'où découlent tous les autres liens.*

Ainsi en est-il de ces enfants qui n'acceptent pas d'emblée d'entrer en relation avec n'importe qui, ni ce qu'on leur propose, mais qui attendent jusqu'à ce qu'on ait compris ce qui les en empêchait. Ils suscitent beaucoup d'agacement, d'irritation voire de rejet de la part des adultes qui se sentent impuissants à les comprendre et à les aider, alors que, profondément, ils nous rappellent que nous ne sommes pas substituables et interchangeables à volonté. Sommes-nous là uniquement pour nous et notre sentiment de compétence ou sommes-nous aussi là pour eux et alors acceptons-nous d'être confrontés à nos limites ? Acceptons-nous d'être reconnus comme différents les uns des autres, sans rivalité ou jalousie ? Beaucoup de professionnels sont très gênés des marques d'affection qu'ils reçoivent des enfants devant d'autres que l'enfant repousse. Cette opposition de l'enfant est déjà l'affirmation d'une liberté, elle nous oblige à le considérer comme un sujet, avec une altérité sur laquelle, bien qu'il soit tout petit nous n'avons pas de prise.

Après le « non », c'est l'accès au « je » par l'enfant que nous essayons de faciliter avec ses parents. D'où l'importance accordée à l'enfant réel, l'enfant présent avec lequel on interagit, ici et maintenant. C'est ce vécu partagé dans l'instant présent qui

donne à l'enfant l'expérience d'une relation authentique, en lien avec ce qu'il fait et ce qu'il éprouve et qui va lui donner un sens qu'il pourra intérioriser.

> « Présent, '' je'' – l'hypostase est liberté. L'existant est maître de l'exister. Il exerce sur son existence le viril pouvoir du sujet. Il a quelque chose en son pouvoir.
> Première liberté. Ce n'est pas encore la liberté du libre arbitre, mais la liberté du commencement. C'est à partir de quelque chose maintenant qu'il y a existence. Liberté incluse dans tout sujet, dans le fait même qu'il y a sujet, qu'il y a étant. Liberté de l'emprise même de l'existant sur l'exister. »
> « Le sujet est seul parce qu'il est un. Il faut une solitude pour qu'il y ait liberté du commencement, maîtrise de l'existant sur l'exister, c'est-à-dire, en somme, pour qu'il y ait existant. La solitude n'est donc pas seulement un désespoir et un abandon, mais aussi une virilité et une fierté et une souveraineté.[387] »

N'est-ce pas ce qui se produit au moment ou l'enfant se met seul debout et commence à marcher en s'éloignant de sa mère qui peut, comme la mère de Lauren 16 mois, vivre ce départ comme un abandon. C'est en étant, nous accueillants, proches de la mère et soutenant de son sentiment de solitude que nous pouvons transformer par la parole et notre présence une expérience douloureuse en joie partagée. L'enfant qui comme Lauren découvre avec étonnement et fierté sa capacité à marcher seule, a besoin du soutien et du regard approbateur et encourageant de sa mère pour poursuivre son exploration. C'est en redonnant une nouvelle place à la mère plus à distance mais néanmoins capitale que l'on aide chacun à se réajuster à de nouvelles manières d'être.

Cela prend parfois du temps, l'enfant solidaire de la souffrance de sa mère réduira comme Frédéric, 14 mois, ses jeux à un périmètre lui permettant à tout moment de toucher le corps de sa mère pour la rassurer. C'est parce que l'on prend soin de sa mère, de ses soucis, de ses préoccupations, que l'enfant, rassuré, la sentant en confiance et soulagée en partie de ses problèmes, pourra s'élancer vers un extérieur plus vaste avec plaisir.

Quels que soient les parents, quelle que soit l'éducation, une part importante échappe toujours à ceux qui élèvent un enfant et qui vient de l'enfant lui-même, des circonstances de sa naissance, de son histoire, de ses rencontres ultérieures et de ses dispositions et désirs propres. Leur devenir d'adultes nous le montrent, ainsi en est-il de l'écart entre Aristote prônant la juste mesure et Alexandre le Grand dont il a été précepteur. La part d'inconnu, l'appel irrésistible de la conquête pour Alexandre le Grand a pris le pas sur une partie au moins des conseils de tempérance prônés par son maître. Un autre exemple plus tragique est celui de Sénèque, sage stoïcien précepteur de Néron, confronté à sa cruauté et sa folie et victime de sa dureté qui se retrouve exilé en Corse. Dans son texte, *De la tranquillité de l'âme*, écrit en exil, il cherche à rassurer les siens et à raffermir ses vertus. La rencontre avec la démesure meurtrière de ce tyran, n'a-t-elle pas inversement aiguisé sa philosophie pour trouver des remèdes à une vie dans une telle adversité. En effet, comment vivre dans une telle proximité et sous la coupe de quelqu'un d'aussi nocif et dangereux ? Comment se protéger sinon par la vertu et la sagesse face à l'*hubris* et à l'imprévisibilité de Néron ? L'influence n'est pas toujours dans le sens que l'on pense et toute réelle rencontre modifie chacun des protagonistes mais pas forcément équitablement comme dans cette situation. Si Sénèque a bien rencontré Néron et en a subi les conséquences, bien qu'accompagnées de quelques avantages, Néron a-t-il rencontré Sénèque ?

---

[387]. E. Levinas, *Le temps et l'autre,* Paris, PUF, 1983, p. 34-35.

Ainsi même si l'éducation peut agir favorablement sur la plupart des enfants elle a, comme nous venons de le voir, ses limites. Freud disait bien que comme l'art de gouverner elle est l'un des métiers voué à l'échec. N'est-ce pas parce que justement quelque chose de l'altérité, de l'imprévisible des circonstances, lui échappera toujours ? Aussi, certains enfants nous apprennent plus que nous leur apprenons. Je pense à certains enfants autistes ou gravement malades et mourants qui m'ont appris douloureusement l'humilité et l'impuissance. Ce sont des traces qui restent vivaces, comme des rappels des limites à nos désirs de vouloir faire de tout enfant un enfant heureux et épanoui. On peut toujours le désirer, mais pas toujours le réaliser, frein à une éventuelle toute-puissance même si elle est pour la bonne cause. Il me semble aussi que face à cela il n'est pas bon de se résigner, mais de continuer à chercher ce qui pourra aider d'autres enfants dans des situations proches. Mais les enfants nous enseignent d'autres choses : leur force la plus grande réside aussi dans la beauté et la joie qu'ils ont de vivre et qu'ils inspirent autour d'eux, même si les circonstances sont tellement dures et difficiles que cela semble impossible et insensé.

La beauté et la joie de l'enfance

« L'adulte ne doit pas prendre en compte la difficulté à laquelle il doit faire face, mais celle contre laquelle l'enfant doit lutter. [388]» C'est pourquoi il y a des adultes et des soignants, dans les pouponnières, les foyers de l'enfance, les hôpitaux, auprès des familles carencées et dans tous les lieux qui accueillent des enfants… C'est ainsi que les enfants m'ont emmenée dans des situations extrêmes, limites. S'ils y sont, si un bébé y est, comment le laisser sans tenter de saisir ce qui pourra l'aider à vivre. Hôpital, urgences, transplantation, réanimation, psychiatrie, rencontres sans cesse nouvelles dans des contextes difficiles, douloureux, familles chaotiques : si l'enfant y est, je peux et dois y être avec lui. Cette jeune éducatrice me revient en mémoire qui accompagnait un enfant de 4 ans pour un soin douloureux, une ponction lombaire. Elle en a été tellement bouleversée et impressionnée que sa première réaction a été de dire : je n'ai pas été à la hauteur de cet enfant, je n'ai pas su assez bien l'aider, alors que quelques minutes après l'enfant jouait et souriait à nouveau dans son lit, grâce à elle.

> *L'enfant dont je vais vous parler m'a fait côtoyer de près la misère et la violence. Il s'appelle Sam, je fais sa connaissance quand il a 16 mois. C'est très vite une immersion dans ce qu'on pourrait appeler les « bas-fonds », mélange de dignité et d'indigence et fruit d'extrêmes contrastes avec ses deux parents qui ont eu des parcours très douloureux et difficiles. Ils nous font part de fortes disputes dans leur couple. Sam, lui, c'est un petit soleil, tout de suite, dès que je le vois et presque tout au long de ce suivi, il va être rayonnant et joyeux. Comment est-ce possible dans un tel contexte ?*
>
> *J'ai un profond respect pour ses parents qui ont fait la démarche toujours courageuse de demander de l'aide à être parents, mais c'est la présence de cet enfant qui a permis une continuité dans le soin. Sans cela je n'aurais jamais pu travailler avec eux toutes les semaines jusqu'aux trois ans de Sam. Ils viennent dans l'espoir de garder leur enfant, alors qu'il a déjà un lourd passé de séparation. Car il a déjà été placé. Ils sont sous la tutelle d'un juge pour enfants, avec tout un réseau de travailleurs sociaux et un suivi psychiatrique. Ils vont se montrer tantôt authentiques et émouvants, tantôt « manipulateurs » comme disent*

[388]. Emmi Pikler, pédiatre, à l'origine de la pédagogie et philosophie déployée à la pouponnière de Lóczy, à Budapest.

les travailleurs sociaux pour ne pas dire « détestables », dans un mouvement que les « psys » appellent pudiquement le « contre-transfert ». Chacun a son langage pour contenir l'agressivité ou le rejet qu'ils peuvent susciter.

Ce qui justifie ma présence est là, dans la consolidation de ce lien si bousculé et éprouvé depuis la naissance et le soutien de l'enfant et il y a des moments où il va nous montrer qu'il en a bien besoin. La mère oscille entre effondrement et émerveillement de voir son fils.

Le cadre institutionnel qui a déterminé une prise en charge en binôme avec ma collègue psychologue a permis de contenir les moments de débordement et de violence. En effet, dans un moment critique de la prise en charge et sans le réseau de protection déjà mis en place, tout aurait volé en éclats. L'enfant en aurait été la première victime, la plus vulnérable.

Cependant, si j'ai pu accorder d'emblée ma confiance à ces parents-là, c'est grâce à ce qui me semblait sonner juste chez eux et qui concerne leur attachement à leur enfant, que je ressens très fort chez le père, comme un lien vital pour lui. Il est en colère quand nous le rencontrons et sa colère me touche et me paraît juste car lors du premier placement de son fils il n'a pas été concerté et a été mis à l'écart. Il en a été gravement malade suite à ce terrible épisode et l'enfant a eu lui aussi une réaction somatique importante : premier lien père-fils dans la douleur extrême de la non-reconnaissance et du déchirement. C'est pourquoi il revendique si fort son statut de père et veut récupérer son enfant. Ce motif reviendra sans arrêt, jusqu'à l'acceptation d'un placement thérapeutique de Sam dans une famille d'accueil, avec droit pour les parents de le prendre, seulement la journée pendant les week-end.

Cheminement douloureux où nous avons eu le sentiment d'avancer au jour le jour pour faire avec eux le constat de plus en plus flagrant d'une incapacité à maintenir une continuité des soins vitaux de l'enfant, ce qu'ils ont admis, pour être finalement soulagés d'un quotidien impossible à assurer. Mais leur fierté, c'est d'avoir été dignes de notre confiance et d'être vraiment les parents affectueux de Sam. Affection qu'il leur rend bien à chaque séance, d'abord uniquement à son père, puis à sa mère qui nous dira qu'elle se sent davantage mère après plusieurs mois de venue chez nous.

Dans les moments de tensions l'enfant se rapprochera de moi et nous jouerons de plus en plus souvent ensemble. Son père me dira en souriant qu'il « m'a adoptée ». Ce sont toujours des mots qui résonnent étrangement dans un contexte ou plane la garde ou la non garde de l'enfant, le placement… En tout cas cela a été un point positif pour les parents qu'il puisse m'investir et je ressens cela aussi de leur part comme une marque de confiance. Cette confiance qui leur est si difficile d'accorder et aussi d'obtenir, fond d'apaisement et de sécurité essentielle qui leur permettra de nous quitter et d'envisager la suite après une séparation longuement préparée et pour une fois dans leur vie, relativement sereine.

Ce que nous frôlons à plusieurs reprises, dans les tentatives de manipulations malhonnêtes, rappelle le climat d'un autre film beaucoup moins optimiste, celui de Ettore Scola, *Affreux, sales et méchants* [389]. Dans cette situation, l'apparence extérieure, la crasse, la négligence, les poux, la gale, la violence verbale et physique, le mensonge de façade pour donner le change, pour répondre à ce qu'ils pensaient être nos attentes,

[389]. Ettore Scola, « *Affreux, sales et méchants* », [Comédie dramatique]. Distributeur : Carlotta Films. Film italien en couleur, tout public, Durée : 1 h 55, 1976.

tout cela a été présent. Mais sous-jacent à tout cela, a surgi la souffrance d'une enfance coupée du monde et des repères sociaux de l'ordinaire, à cause de la maladie de l'un et de la prison qu'a constitué son hospitalisation totale pendant plusieurs années. Et ce désir sincère d'être aidé, pour eux-mêmes et pour l'enfant. Leur demande propre empiète bien souvent sur l'enfant tant ils ont besoin d'être restaurés eux-mêmes. C'est pour cela que l'on est deux à les recevoir, la psychologue recueille leur discours et les aide à élaborer ce qui se passe ou s'est passé, moi je suis là pour l'enfant présent, c'est à partir de lui, de ce qu'il me montre, ou que je perçois, que j'interviens.

Dans cette situation critique, ce qui est extraordinaire c'est la beauté de cet enfant, gai, plein de force, aux yeux marron tout brillants et au sourire communicatif. Dans toutes ces séances plus ou moins pénibles et difficiles il y a presque toujours un moment où on se retrouve tous à admirer ce qu'il fait ou à rire de sa joie et de sa fierté à faire des choses nouvelles.

> « La beauté est le propre des enfants[390] » disait Hölderlin.

C'est pour lui qu'on est tous là, c'est par lui qu'on rencontre ses parents et les multiples intervenants qui gravitent autour d'eux tantôt protecteurs tantôt persécuteurs. Mais ce maillage a tenu bon. Au cœur, il y a eu cet espace offert de leur laisser la liberté d'être parents, c'est-à-dire de pouvoir exprimer la force de leur attachement réciproque ou de le découvrir, car chacun dans ce couple parental a eu son propre cheminement, ses incompréhensions et ses moments de complicité. C'est là aussi qu'ils ont pu décider eux-mêmes, au prix de conflits internes immenses, de confier leur enfant quand ils ne pouvaient pas s'en occuper.

Je repense à la chanson de Brel, *Frida* ; … « *et puis il y a Frida qui est belle comme un soleil* … » au milieu du sordide de la famille, de « *chez ces gens-là* ». Il me vient aussi à l'esprit, le magnifique film de Kurosawa, *Les bas-fonds*, où l'humanité côtoie la plus profonde misère et la déchéance. « C'est la beauté qui sauvera le monde » disait Dostoïevski. Oui mais il faut l'aider, je veux dire qu'elle mobilise un élan chez nous et qu'elle suscite l'action et la réflexion, car elle est si fragile. Toute relation naissante est fragile.

Nous allons donc questionner cette fragilité à travers un sens qui est toujours réciproque et qui est, de ce fait, l'un de ceux qui qualifie le mieux la relation qu'entretiennent les adultes et les jeunes enfants. Ce sens est le plus mobilisé au cours des premières années, il est aussi le seul vital : il s'agit du toucher. Il apporte une dimension importante dans l'appropriation du « soi » notamment grâce à la peau.[391]

---

[390]. Friedrich Hölderlin, cité dans, *Vive les bébés*, Chêne, MILK.

[391]. Celle-ci sera largement étudiée par les psychanalystes, à travers les concepts d'enveloppe (Freud, 1920), de « peau psychique » (Ester Bick, 1968) et de « Moi-peau » et « enveloppe psychique » (Didier Anzieu, 1974), Didier Anzieu, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1995.

Troisième Partie
De l'adulte à l'enfant, la main qui donne le monde, la main qui prend soin

Toucher et émouvoir n'est-ce pas la même chose ?

Chapitre 8
La main, le toucher, le tact et la création

Thomas De Koninck[392], dans *De la dignité humaine,* fait référence à de nombreux auteurs qui ont contribué à développer une réflexion autour du toucher et de la main qui en est l'instrument privilégié : Aristote, Descartes, Heidegger, Merleau-Ponty pour n'en citer que quelques-uns. Nous avons choisi de nous y arrêter un moment, car pour le bébé, à travers les soins et le portage, ce sens est essentiel et fondateur, autant pour l'appropriation de son corps que pour la relation à autrui et la découverte des objets et matières qui l'environnent. Nous emploierons aussi le mot *tact* qui vient du toucher et qui découle de sa dimension affective et intellectuelle. Avoir du tact, c'est à la fois avoir de l'intelligence et de la délicatesse, pour ne pas blesser, c'est même parfois avoir de l'élégance. C'est essentiellement prendre en compte l'autre, avant soi.

> « Pour le tactile, c'est *l'être à deux* qui se place au premier rang.[393] »

Le toucher implique toujours réciprocité.

> « Tout ce qui touche est touché ou du moins peut l'être. C'est là, au fond, ce que nous traduisons par le mot contact […] « La main réfute d'emblée tout solipsisme, puisqu'elle nous met aussitôt en présence – qui plus est au contact, réciproque de surcroît – de l'autre. Il n'est que d'observer l'enfant nouveau-né laissé à lui-même, s'émerveillant en palpant son autre main et ses propres pieds, pour pressentir ce qu'a de vital la prise de conscience tactile.[…] Tout ce qui est, tout ce qui dans la vie affirme son être, peut toucher ou peut être touché, ou plus exactement, affirme son être à l'aide de ce caractère. »[394]

La main qui donne le monde, la main qui prend soin

Winnicott est l'un des premiers à s'être intéressé de très près aux soins maternels, à la façon dont l'enfant est traité, manipulé et soigné par la mère. C'est ce qu'il évoque à travers le concept de *handling* et il met en évidence à quel point cela participe au développement mental de l'enfant et à l'interaction *soma-psyche* qui en découle. La présence à l'autre se joue aussi dans l'instant du *maintenant*, « mains-tenant » dirait Bernard This. C'est pourquoi une attention à la main de l'adulte et à la main de l'enfant et vice et versa prend son sens ici. En effet, si l'enfant en exerçant sa motricité fine par la manipulation des objets qui l'environnent développe son intelligence, celui qui touche le corps de l'enfant fait passer dans son geste sa douceur ou sa brutalité, sa tendresse ou son absence de sensibilité. Il reçoit et accueille aussi ce qu'éprouve et ressent l'enfant ou s'en défend. C'est en référence à un texte émanant de l'Institut Pickler Lóczy[395], « La main de la nurse », que nous abordons ici l'importance du tact dans les soins au bébé et au jeune enfant. Pour ceux-ci, le premier contact avec autrui va se passer dans la qualité du toucher de la main de l'adulte et du portage, dans la rencontre physique et réciproque que contient l'acte de toucher.

---

[392]. Thomas De Koninck*, De la dignité humaine*, *op. cit.,* pp 104-114.
[393]. E. Minkowski*, Vers une cosmologie*, Paris, Aubier, 1936, p.181- 182- 183.
[394]. *Idem.*
[395]. Ana Tardos, psychologue à l'Institut Emmi Pikler à Budapest, « La main de la nurse » publié en italien in *Infanzia*, 1983, fascicule 9/10, pp. 39-41.

> « Il faut penser la main. Mais on ne peut la penser comme une chose, un étant, encore moins comme un objet. La main pense avant d'être pensée*, elle est pensée,* une pensée, la pensée. Sa proximité au langage, au *logos* humain en ce sens, est du reste telle qu'on trouve en elle, au niveau de l'expression, une infinité comparable à celle de la parole (bien que cette dernière paraisse plus intimement liée à l'intelligence et encore plus universelle).[396]»

Le geste de la main est déjà un langage que l'enfant perçoit. Ainsi, l'enfant de 9-10 mois qui ouvre et ferme les doigts de la main au moment de dire au revoir bien avant de pouvoir prononcer le mot « au revoir », prouve par ce geste une intelligence de la situation et déjà une inscription dans le langage préverbal.

> « Notre sens du goût est plus aigu parce qu'il est une sorte de toucher et que ce dernier sens atteint chez l'homme un très haut degré d'acuité. Quant aux autres sens, en effet, l'homme est inférieur à beaucoup d'animaux, mais pour le toucher il les surpasse tous de loin en acuité. Aussi est-il le plus intelligent des animaux. La preuve en est qu'à s'en tenir à l'espèce humaine, c'est l'organe de ce sens et aucun autre, qui partage les individus en bien et mal doués : ceux qui ont la chair dure sont mal doués intellectuellement, mais ceux qui ont la chair tendre sont bien doués. »[397]

La finesse du toucher humain va de pair, selon Aristote, avec une finesse plus grande de l'*éveil.*

> « Par le toucher je ne puis être présent à l'autre sans l'être à moi-même. La conscience du contact est en même temps conscience de la distinction entre les choses et moi-même : l'autre, moi-même, l'union et la séparation des deux sont simultanés – une excellente façon de définir l'éveil.[398] »

La tendresse du geste et la douceur vont engendrer la détente du corps de l'enfant et la confiance qui s'ensuit dans la présence de l'adulte. La dureté du contact, la brusquerie et la rapidité vont provoquer en réponse la crispation, la raideur, la peur et l'appréhension de l'adulte dès qu'il s'approche. Aristote le disait déjà, « la main est pensée ». Si on ne pense pas à l'enfant, si les gestes sont mécaniques et purement opératoires, alors l'enfant est nié, ou du moins en attente. C'est ainsi que la main peut aller de la dureté à la tendresse.

> *Mahmoud, 2 ans, et sa maman marchent devant moi, sa mère le pousse dans le dos, il se cogne la tête contre un montant métallique qui soutient la passerelle où nous sommes engagés et pleure. J'attends quelques secondes, aucun geste, aucune parole de réconfort de sa mère. Alors j'interviens auprès de l'enfant : « où t'es-tu cogné ? Là ? Venez on va mettre un peu de pommade… » Une intervention somme toute assez fréquente, dans ce lieu parents-bébés, où en réponse à l'indifférence et à la brutalité on propose un geste doux et une prise en compte de la douleur de l'enfant.*
>
> *Une autre maman racontait avec une grande culpabilité, qu'elle avait empoigné sa fillette de 18 mois par le poignet et le lui avait luxé, car la petite s'était débattue.*

Comment un enfant poussé dans le dos ou tenu par le poignet ou par le bras peut-il se sentir en confiance avec l'adulte qui lui signifie par ces gestes qu'il est mécontent de lui, en colère ou pressé et n'a que faire des protestations de l'enfant ? Et que penser

---

[396]. Jacques Derrida*, Heidegger et la question. De l'esprit et autres essais*, Paris, coll. « Champs », 1990.
[397]. Aristote*, De anima*, II, 9, 421 a 18-26, trad. E.Barbotin (Paris, Les belles lettres,1966).
[398]. *Idem.*

de ce couple de parents qui laissaient un grand vide ente eux et leur enfant, évitant tout corps à corps dans la rue, qui aurait suscité un attroupement tellement l'enfant hurlait quand ils essayaient de lui donner la main, ou peut-être de lui prendre, ce qui n'est pas la même chose.

« Donner la main », n'est-ce pas un geste de confiance, de protection, d'accompagnement, un geste si simple, qui pourrait paraître si évident et dont l'absence et l'impossibilité révèlent une profonde détresse relationnelle. « Donne-moi la main », c'est une demande, qui attend une réponse, un consentement. Parfois c'est un ordre, suivant le ton et les circonstances. Pour traverser la rue par exemple. Ne pas pouvoir donner la main à son propre enfant, quelle blessure ! Et pourtant cette confiance peut se restaurer. L'enfant, le premier, en rencontrant des adultes qui n'ont pas peur de ses réactions et qui de ce fait les contiennent peut vite comprendre qu'il est agréable d'être mené en sécurité d'un endroit à un autre par un adulte attentif et bienveillant. Les parents voient alors que leurs difficultés ne sont pas figées pour toujours et qu'on peut réessayer ensemble de les dépasser. Cela suppose d'attendrir la main pour que le contact soit mutuellement agréable. Et pour attendrir la main il faut un préalable d'ordre psychique, un désir d'être ensemble sans la violence.

> « L'intérêt sincère et le désir d'une vraie coopération ont pour effet un changement dans les gestes, un changement de culture, qui devient une culture de la tendresse de la main, au travers de la recherche d'un rythme qui convient à l'enfant, la voix et les regards mutuels précédant le geste.[399] »

Il faut du temps parfois pour modifier des attitudes, pour comprendre et aimer son enfant. Et contrairement à ce qu'on dit beaucoup, les enfants ont une grande patience. A longueur de journée et de nuit ils sont dépendants des adultes qui ont leurs propres soucis et ils tentent de capter l'attention de ceux qui peuvent soulager leur détresse, avec des moyens quand même très limités. Ceux qui sont exigeants et tyranniques sont ceux auxquels on a fait croire de façon mensongère qu'ils étaient le centre du monde et de la vie de leur entourage.

Heidegger et Wittgenstein laissent entendre que notre accès premier au monde comme à nous-mêmes passe par le toucher, avant même la vue par exemple.[400] De même, dans le document vidéo, *Le bébé est une personne*, Franz Veldman, haptonomiste parle « du toucher comme du premier temps où l'on sent que l'on vit ». D'où l'importance du portage du bébé et de la façon dont sont faits les soins quotidiens d'habillage, de change, de bain, de nourrissage.

> « Par rapport à l'attachement, un bébé tendu n'a pas de contact intérieur, le développement de l'attachement est bloqué. Sinon il a une sécurité de base, ce qui signifie qu'il est un bébé accepté, « un *holding* » sécurisant est une première confirmation de son être. Il faut guider mais pas plus, confirmer l'enfant dans son être. Le détachement commence tout de suite après l'attachement. [401]»

Dans une relation fusionnelle, l'enfant ne peut se tenir lui-même seul. Il ne peut se détacher psychiquement mais aussi corporellement.

> *Joël 2 ans ½ est assis à côté de moi. Insensiblement et sans s'en rendre compte il s'appuie progressivement de tout son poids sur moi, quitte l'axe de sa*

---

399. Anna Tardos*, op.cit.*
400. Ludwig Wittgenstein, *De la certitude*, trad. Jacques Fauve, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1979.
401. Vidéo*, Le bébé est une personne*, *op. cit*., Franz Veldman, haptonomiste.

verticalité qui lui permet de se tenir lui-même, pour ne plus compter que sur mon propre équilibre. A plusieurs reprises je lui en fait la remarque et l'aide doucement, par des gestes et des paroles à se repositionner a côté de moi en lui faisant prendre conscience qu'il me touche ; en lui faisant prendre conscience de lui et de moi, car il n'a pas l'air de s'en rendre compte, comme si tout corps à proximité exerçait une attraction sur lui, un peu comme un aimant.

Un peu plus tard il joue au sol aux pieds de sa mère. Dés qu'une partie de son corps touche les jambes de sa mère il se produit la même attraction du corps de l'enfant vers l'appui de sa mère, il continue à jouer tout tordu pour maintenir un contact. Je demande alors à sa mère si elle sent que son enfant s'appuie sur elle, elle me répond que oui il s'appuie de tout son poids et que c'est une chose qu'il fait très souvent. Je l'invite à le signifier à l'enfant pour l'aider à se différencier du corps de sa mère et à retrouver un axe qui lui permette de développer une motricité harmonieuse et une autonomie dans son activité.

Cet enfant tombe souvent emporté par son excitation dès qu'il est en présence d'autres personnes. Par ailleurs il ne différenciait pas les pronoms « je » et « tu » employant l'un pour l'autre alors qu'il avait pour son âge un vocabulaire extrêmement riche.

Le rôle du toucher dans le développement des enfants, du massage par exemple des enfants prématurés est bien établi. Leboyer, dans *Shantala et naissance*, a lui aussi apporté des images de bien-être d'un bébé massé par sa mère indienne. L'expérience du « peau-à-peau » des bébés prématurés portés dans le giron de leur mère dans les Unités Kangourous a aussi montré son efficacité. C'est bien ce lien du corporel aux affects et à l'intellect qui contribue quand tout l'être est respecté, à la dimension de la dignité humaine. Ainsi, le toucher permet un éveil au monde et au respect.

> « La dignité de la personne humaine et la dignité humaine tout court sont identiquement la même, du moins c'est ce qui doit ressortir du parcours que nous venons de tenter : la personne humaine est le tout humain, corps et âme et non quelque substance séparée.[402]»

La main qui joue et qui apprend, la main qui trace

Il est étonnant de constater que les toutes premières comptines chantées au bébé concernent la main, les doigts. Et il y en a tant. A travers ces petites histoires, c'est toute une dimension ludique de l'intelligence qui est offerte à l'enfant dans la relation à celle ou celui qui lui chante et qui lui touche les doigts nommés, qui les différencie un à un aidant par là l'enfant dans la connaissance de son corps et du monde. Par exemple dans la comptine qui suit, il est question, sur un mode ludique d'un petit drame où apparaissent de la cruauté et de l'injustice à l'égard des petits :

Le petit lézard est passé par ici
Mon premier l'a vu (le pouce)
Mon deuxième l'a attrapé (l'index)
Mon troisième l'a fait cuire (le majeur)
Mon quatrième l'a mangé (l'annulaire)
Et moi pauvre petit qui n'ai rien du tout, (l'auriculaire)
Je lèche le plat, lèche le plat, lèche le plat…

---

[402]. Diane Ackermann, *Le livre des sens*, trad. A. Kalda, Paris, Grasset, 1990, p.95.

En effet le « petit » lézard est mangé et le « petit » dernier, l'auriculaire le « petit » doigt, n'a rien du tout et doit se consoler comme il peut. Il y a de l'agressivité qui s'exprime vis-à-vis des petits, de même qu'il y a du danger à être petit et de l'impuissance, c'est pourquoi l'accompagnement qu'offre l'adulte dans une relation proche de plaisir rassure l'enfant et le fait rire. Il pourra être accompagné dans ce monde difficile. Et l'enfant redemande encore et encore la même comptine.

Telle autre évoquera simplement le repos et le réveil, l'absence et la présence dont l'alternance relève d'une compréhension fondamentale pour le jeune enfant.

Toc, to, toc, monsieur pouce es-tu là ? (On frappe sur le poing fermé)
Chut, je dors
Toc, toc, toc, monsieur pouce es-tu là ?
Chut je dors
Toc, toc, toc monsieur pouce es-tu là ?
Me voilà ! (le pouce sort et salue)

Tout un enseignement passe ainsi par la main, de la main de l'adulte à la main de l'enfant. Mais c'est la qualité du toucher qui est dans ce domaine le plus important pour l'établissement des premiers liens. Un toucher sûr, rassurant, enveloppant et doux à la fois d'un adulte qui prend le temps de l'anticipation de l'enfant sur ce qui va lui arriver, qui attend une réponse, une ébauche de participation comme l'amorce d'un geste, un regard, un sourire et qui lui fait sentir ainsi qu'il est quelqu'un pour lui, qui respecte un espace de liberté entre deux gestes où l'enfant peut s'engager ou se refuser. Déjà *in utero* puis après la naissance, le jeune enfant va exercer sa main, ses doigts. La variété des mouvements qu'il est capable de produire est époustouflante, puisqu'avant l'âge de 2 ans des chercheurs ont pu en identifier plus d'une centaine.

Progressivement il va utiliser et maîtriser divers outils et parmi eux, ceux qui permettent son expression graphique. Piaget a parlé de l'importance des premières traces que l'enfant fait et voit pour se sentir exister. Et en effet le graphisme apparaît comme une trace de la main voire du corps tout entier. Nous nous sommes beaucoup intéressés aux premières traces que font les jeunes enfants en graphisme, entre 18 mois et 3 ans. Ils passent de la manipulation des crayons sur le papier, vidant et remplissant le pot de crayons sur la feuille et s'étonnant des premières traces laissées sur le papier à un tracer volontaire. L'imitation de l'adulte ou d'un autre enfant fait qu'ils saisissent à pleine main le crayon et tracent des balayages courbes et horizontaux avant de tracer des traits verticaux puis des croix et des enroulements avec spirales inversées pour arriver au cercle fermé et à la première figuration du bonhomme vers 3-4 ans.

En effet toutes ces étapes apparaissant dans l'évolution graphique de façon universelle chez tous les enfants ayant un développement courant, sont néanmoins d'une extrême variété, chacun ayant son style, son choix de coloris, une intensité plus ou moins forte dans le trait, un investissement de cette activité plus ou moins intense. Les émotions y tiennent une grande place : Charlotte Wolf, dans son livre, *La main humaine,* décrivant les mains comme les sources principales des impressions tactiles a montré leur rôle dans l'enregistrement des émotions ;

> « La main est le sismographe des réactions affectives. [403]»

Nous avions reçu une petite fille de l'âge de 18 mois jusqu'à ses 2ans ½, elle était mutique. Certains de ses dessins étaient tout rouge, très chargés de traits

[403]. Charlotte Wolf*, La main humaine*, Paris, PUF, 1952, p.7 et 18.

très appuyés qui couvraient pratiquement toute la feuille. Le graphisme permettait une décharge motrice importante d'éléments mystérieux qu'elle portait en elle et dont ni elle ni sa maman ne pouvaient rien dire à ce moment-là, si ce n'est une forte agressivité qu'elle manifestait et que l'on pouvait observer vis-à-vis de ses deux frère et sœur plus jeunes qui occupaient beaucoup la maman dépassée par les besoins de ces trois jeunes enfants très rapprochés. Ce n'est que plus tard que nous avons appris qu'à ce tableau déjà difficile s'ajoutait une violence conjugale et des comportements suspects du père vis-à-vis de cette enfant. Un suivi de la famille, des soins et des aides avaient été mis en place en partenariat avec la PMI. Pendant toute cette période, ses dessins avaient permis une expression du trop plein d'émotions et de sentiments qui l'emplissaient de façon confuse, à la manière d'un langage non verbal mais déjà médiatisé et donnant à voir à d'autres ce qui l'emplissait. Ils constituaient peut-être, ainsi, une aide pour limiter son agressivité envers ses frère et sœur et sa mère et sa propre destruction.

Nous n'interprétons pas les dessins des enfants mais nous accordons une grande valeur à ce qui provient d'eux, ce qui est une expression d'eux-mêmes et soutenons le plaisir qu'ils peuvent avoir à faire cette expérience et la dimension esthétique que constituent ces premières traces. Mais c'est avant tout une activité gratuite qui est proposée aux enfants. Après, des choses viennent ou pas, un contexte, une narration, des projections, un sens, un partage… Le fait qu'ils dessinent en présence de leurs parents offre aussi une lecture singulière à ces affects mis au dehors de l'enfant dans sa création. Il y a les affects de l'enfant mais quelquefois ce sont ceux des parents qui sont les plus prégnants.

Je me souviens de deux sœurs de 2ans ½, Aurore et Victoire venues avec leur maman pour faire de la peinture. J'avais réparti les pots un peu comme ils venaient : bleu, vert, jaune à l'un, noir, rouge, orange à l'autre. Cette dernière commence alors avec le orange puis le noir et fait des dessins qui évoquent pour la maman des peintures chinoises. Mais assez vite elle ne supporte pas qu'elle continue avec le noir prétextant que c'est un cadeau pour la grand-mère et qu'on ne pourra pas lui donner si c'est tout noir. Elle a alors une réaction émotionnelle très forte. Je propose donc aux enfants d'échanger leurs couleurs et je retire le noir que je sens très difficile à supporter pour la maman. Victoire innove très vite dans les techniques : taches, tracés, pointillés… Aurore quant à elle fait glisser le pinceau toujours au même endroit et n'investit pas toute la feuille, découvrant la matière et la couleur. Elles respectent bien les consignes : un pinceau dans chaque pot et peindre sur la feuille. Madame revient alors sur le noir disant que c'est une couleur qui lui rappelle que dans sa famille, dans sa propre fratrie, un enfant sur deux était mort.

> « L'esprit fait la main, la main fait l'esprit. Le geste qui ne créée pas, le geste sans lendemain provoque et définit l'état de conscience. Le geste qui créée exerce une action continue sur la vie intérieure. » [404]

C'est pourquoi toute activité manuelle proposée aux enfants a une fonction d'expression et de structuration du sujet. Elle contribue durant toute la vie d'ailleurs au

---

[404]. Henri Focillon, Eloge de la main, in *Vie des formes*, Paris, PUF (1943), repris dans la coll. « Quadriges », 1981, p.128.

développement harmonieux de l'intelligence. [405] Elle permet une confrontation au réel, un accordage du dedans et du dehors. Elle donne à l'enfant un sentiment de compétence, quand il agit sur l'extérieur, ici la feuille de papier avec des couleurs, il a un pouvoir sur le monde. La façon dont cette trace sera accueillie par l'entourage touche ainsi directement le jeune auteur. Pour terminer ce propos, écoutons Heidegger qui fait l'éloge de la main, qu'il relie à la pensée dans l'œuvre accomplie et réalisée.

> « La main est une chose à part […] La main est séparée de tous les organes de préhension – les pattes, les ongles et les griffes – infiniment, c'est-à-dire par l'abîme de son être. Seul un être qui parle, c'est-à-dire pense, peut avoir une main et accomplir dans un maniement le travail de la main. […] Chaque mouvement de la main dans chacune de ses œuvres est porté par l'élément de la pensée, il se comporte dans cet élément. Toute œuvre de la main repose dans la pensée. [406]»

De la difficulté à poser des limites

Qu'en est-il de la question de l'intersubjectivité, en ce qui concerne l'éducation des jeunes enfants et leurs parents ? En effet quelle est la véritable relation à l'enfant ? La position de l'adulte vis-à-vis de l'enfant n'est pas une relation symétrique de part la vulnérabilité et la dépendance de ce dernier. Mais les enfants sont-ils encore considérés comme des enfants ? Qu'est-ce que les droits de l'enfant ont modifié dans les représentations[407] ? Beaucoup de parents, sont aujourd'hui dans un grand désarroi, car les places de chacun et entre les générations ne sont pas suffisamment définies. Ils se retrouvent alors en rivalité avec leurs propres enfants dès la petite enfance, ou bien sont en totale admiration devant eux et leurs prouesses et en perdent le sens de leurs responsabilités, notamment en ce qui concerne leur protection. Dans certains cas nous observons même une inversion des rôles et des valeurs, d'autant plus que l'idée de « l'enfant acteur de sa propre protection[408] » se répand. Ils sont alors dans un évitement des conflits et dans l'incapacité de donner aux enfants des limites structurantes qui leur reviennent en tant que sujets de droits. Ils ne leur demandent pas non plus de répondre à certaines exigences de la vie en société. Les enfants sont alors dans des situations à risque pour leur santé physique et psychique et pour les autres autour d'eux, dans le même temps où les parents, les éducateurs et l'Etat n'assument plus leur rôle structurant et protecteur. Comme si l'enfant n'obligeait plus…

L'inversion des générations est, comme nous le disions, un phénomène que nous observons souvent : c'est l'enfant qui doit savoir pour lui-même et pour sa mère, c'est lui qui doit savoir si c'est l'heure de manger, de dormir de prendre son bain ou d'aller se promener. Plus d'une fois on a vu une mère, le manteau de son fils à la main en suspens : il voulait partir mais maintenant il ne veut plus. Que faire ? Voilà ce que dit Monette Vacquin à ce sujet :

> « L'indifférenciation est constitutive du sujet humain… Les parents et les enfants doivent se différencier […] Naissant dans l'incertitude de nous différencier, il ne nous suffit pas d'exister biologiquement ; l'individualité d'un être, pour devenir subjectivement viable, doit être instituée, humanisée, par un marquage qui fasse de cet individu un autre. » [409]

---

[405]. Maria Montessori.

[406]. Martin Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?*, trad. fr., Paris, PUF, coll. « Epiméthée », 1959, pp. 89-90.

[407]. Alain Renaut, philosophe, Enfants, leurs nouveaux droits remettent en cause les notions d'autorité et d'éducation, *Télérama* n° 2763, 25 décembre 2002, p. 22 et 24.

[408]. Ségolène Royal, L'enfant et l'adolescent acteurs de leur protection contre les violences sexuelles, « Plan d'action pour la bientraitance », discours du 26 septembre 2000.

[409]. Monette Vacquin, *op.cit.*, p.54.

Comme dans cette famille que nous avons rencontrée et suivie, où tous les enfants étaient rapprochés et se ressemblaient et où l'un d'entre eux pour s'endormir caressait l'oreille de sa mère en suçant son pouce comme s'il n'y avait qu'un grand corps commun. Dans ce cas précis il avait fallu distinguer le père effacé, de la mère omniprésente, puis l'aîné, de la mère, puis le second, de l'aîné, avant que n'arrive un troisième bébé. Un important étayage familial avait été proposé face à tant de demandes, soutien de la fratrie, guidance parentale, repères éducatifs. Car quand il y a confusion, elle risque d'envahir plus ou moins toutes les sphères. L'aîné de deux ans devait surveiller son jeune frère de quelques mois, entre autres.

> « Et Pierre Legendre, à propos de cette permutation symbolique, rappellera la non réciprocité des places considérées, leur dissymétrie : « Les parents ne sont pas les enfants, les enfants ne sont pas les parents. […] [410]»

Si un père ne renonce pas à sa position d'enfant et notamment d'enfant tout-puissant, son fils risque fort de devenir un enfant-jouet, à moins qu'il ne soit contraint à devenir un enfant adultisé, le père de son père.

Sevrage et socialisation

Pourtant le processus de socialisation commence dès que l'enfant apparaît dans le discours du désir et dès que l'on évoque son éventuelle venue, sa place sociale se prépare : c'est avant la conception, dès la conception, ou seulement à la naissance. Qu'il soit le fruit d'un couple parental ou celui de toute une équipe médicale – par le biais de la procréation médicale assistée – il ne sera jamais réduit à n'être qu'un produit, celui d'une juxtaposition d'éléments biologiques ou celui d'individus successifs, porteurs, adopteurs ou techniciens.

Ce processus se poursuit durant la grossesse, avec les soins prodigués à la future mère et le régime particulier qu'elle va adopter pour favoriser le développement d'un beau bébé. Dans la Chine classique, dans les classes les plus aisées et lettrées, à chaque mois de la grossesse correspondait un régime particulier et des recommandations spécifiques comme : regarder des beaux paysages ou plutôt des pierres précieuses, se vêtir de telle couleur, écouter telle musique… Aujourd'hui, c'est le rituel des échographies qui orchestre les prescriptions, comme le repos ou les examens complémentaires et qui distribue tranquillité et angoisses. Puis viennent la naissance et ses aléas…

Le sevrage apparaît dans les premières grandes étapes qui marquent la frontière entre le bébé et le corps de sa mère, entre soi et l'autre. Et les limites fluctuent largement autour de ce moment. Dès la naissance l'adulte transmet à l'enfant le processus du sevrage, à travers la manière dont il le met en place, en rapport avec la société où il vit, avec ses attentes, morales et culturelles. Ainsi, le sein, la tétine, le biberon, le verre ou la cuillère auront une large connotation de valeurs différentes… Nous sommes surpris de voir la durée importante de l'accès au sein par l'enfant dans des cultures qui nous paraissent éloignées et qui vont jusqu'à 3-4 ans parfois.

Cependant, même ici, les mères qui reprennent le travail à 2 mois ½ peuvent parfois allaiter leur enfant la nuit jusqu'à 2-3 ans. Est-ce une façon de se les réapproprier et de consolider ce premier lien quand la séparation de part et d'autre a été trop précoce ? Le nombre de parents qui viennent consulter pour des troubles du

---

[410]. *Idem.*

sommeil de leur bébé, qui tête encore la nuit, est souvent symptomatique de difficultés de séparation non élaborées et de la place quelquefois difficile à faire au père et au couple conjugal, ou du profond isolement de la mère. Ou bien la mère profondément culpabilisée par la culture ambiante ne peut exprimer ouvertement son désir et son plaisir de continuer à allaiter. En tout cas, tout ceci influence la relation mère-père-enfant.

Notre société est la seule qui a laissé une mère seule avec son bébé, rappelait Françoise Dolto et c'est une réelle violence. La grande différence avec certaines sociétés où les hommes ne font que des visites espacées à leur famille, comme en Afrique, ou au Maghreb, où les pères travaillent en France par exemple, c'est que les femmes se regroupent entre elles et que souvent plusieurs générations cohabitent sous le même toit, comme en Chine. Or, ce que nous observons ici, c'est la grande fréquence de situations où une mère est toute seule pendant des jours, des semaines, des mois, voire plus avec son ou ses enfants en bas âge. Quelquefois jusqu'à l'entrée à l'école. Alors que nous constatons que cette relation mère-enfant ne fonctionne pas sans la culture qui la soutient. Les acquis ne peuvent passer et être transmis que si l'on a reçu beaucoup. D'où la nécessité contemporaine de créer des lieux d'échange et de rencontre, pour les parents et les bébés, PMI, maisons vertes et toutes les initiatives pour aménager des temps d'accueil parents-bébés. Autant d'enveloppes humaines de paroles, de regards conjoints, d'attention, de culture pour entourer l'enfant nouveau-né et sa mère.

Par ailleurs, pour revenir au sevrage, nous observons que même à l'intérieur d'une culture stable, il y a des différences entre les enfants, chacun est singulier : l'enfant représente ses propres intérêts, ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas. Il y a des enfants très attachés au biberon qui n'acceptent pas la cuillère, des enfants qui veulent prolonger l'allaitement et protestent devant des morceaux de légumes. Les adultes vont réagir en conséquence et vont l'accepter ou le refuser. Ils vont choisir de prendre en compte ou non cette importance et imposer leur choix à l'enfant ou se situer dans un respect mutuel.

Les énigmes enfantines et les caprices

L'enfant arrive au monde avec des capacités d'adaptation énormes. Il dispose de capacités à exprimer ses besoins de façon à ce que l'autre les comprenne. Si quelque chose le dérange ou s'il reçoit une intervention désagréable, il peut l'exprimer par les pleurs ou réagir avec le corps crispé et tendu. Il peut aussi repousser et éloigner la main de l'adulte. Il a des capacités d'expression pour partager ce qu'il ressent. Il a la capacité de penser et d'agir de manière autonome et la possibilité de ressentir ses propres capacités à être compétent, c'est-à-dire faire l'expérience qu'il peut influencer l'autre. Mais il ne faut pas pour autant abuser des capacités d'adaptation de l'enfant. Ainsi, il n'y a pas si longtemps, l'enfant devait intégrer la crèche et s'y accoutumer, de toute façon, même s'il pouvait pleurer pendant des semaines. Avec la période d'adaptation sur deux semaines ou plus si nécessaire, où les parents peuvent rester un certain temps avec leur enfant dans le lieu d'accueil et s'éloigner progressivement, les choses se sont améliorées.

Il arrive aussi à l'enfant d'échouer à se faire comprendre. Ce qu'on appelle « caprice »[411] chez le très jeune enfant, est souvent un dessein, un projet, une initiative importante dans sa construction, dans le déroulement de cette vie de l'esprit, de la psyché naissante, qui est contrarié ou empêché. La répétition de ces empêchements peut

[411]. Maria Montessori, *L'enfant*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003.

provoquer des troubles fonctionnels, troubles du sommeil, troubles digestifs, comme ces tout-petits qui régurgitent trop souvent. Cela peut aussi instaurer un mode de relation à l'autre pathologique car n'existant que dans l'affrontement et l'opposition, dans un rapport de force avec l'adulte qui peut étouffer ces désirs naissants. Il ne s'agit pas de la simple frustration d'accéder à un objet ou à un désir immédiat, mais plutôt de l'incompréhension profonde de ce qu'il en est de la nature, de l'essence de cet enfant en développement. On ne peut pas répondre à l'enfant de la même manière dans des registres aussi différents que celui du respect du sujet, de l'humanité dans l'enfant et de sa liberté et celui de son désir de possession et de toute-puissance.

C'est pourquoi l'enfant qui n'obtient ce qu'il désire qu'après de longues colères et des cris adoptera cette manière de demander qui est celle qui marche pour lui. D'où l'importance de l'attitude des adultes qui laissent se déliter un comportement de l'enfant par faiblesse, négligence ou désintérêt, pour finalement s'en débarrasser en cédant sur ce qui l'avait déclenché. Ne dit-on pas de ces enfants qui se mettent en scène constamment par leurs cris, qu'ils sont « mal élevés » ? Ainsi l'indulgence maternelle, comme l'a expliqué Winnicott[412], est souvent considérée comme de l'amour maternel alors que c'est bien plus complexe puisque c'est plutôt une compensation à un défaut d'amour maternel.

D'autre part, si l'adulte n'offre aucun cadre d'expérimentation à l'enfant, aucun support précis pour exercer son intelligence sensori-motrice, l'enfant a beau avoir des capacités d'adaptation il ne pourra alors que s'adapter à un environnement proche de la carence, même si le discours qui l'accompagne est de ne pas le contraindre ni le restreindre.

> *J'avais accueilli une maman avec sa petite fille une après-midi, celle-ci avait environ deux ans et j'avais proposé qu'elle puisse dessiner ou peindre. Je m'étais aussitôt heurtée aux difficultés de la maman qui ne pouvait arrêter son choix sur aucun format de papier, aucun outil, crayon ou pinceau, aucune couleur, chaque choix lui apparaissant comme une contrainte empêchant tous les autres possibles et donc privant sa fille de créativité. Résultat, elle ne lui proposait rien. Paralysée devant tous les possibles et les voulant tous pour son enfant, elle et sa fille étaient comme à l'orée d'un jardin, ne pouvant y entrer car n'ouvrant aucune porte et n'empruntant aucun sentier, elles ne pouvaient le découvrir.*

Cette difficulté n'est pas propre à cette mère et je l'ai rencontrée maintes et maintes fois par la suite, sous des formes différentes. Bergson l'aborde à sa manière qui nous paraît très éclairante sur certains points que nous avons perçus. En le transposant dans des conceptions du temps, il nous semble y retrouver les mêmes motifs : choisir une activité dans le temps, choisir une *durée* serait renoncer à l'éternité.

> « *Aucun d'eux* (la plupart des philosophes) *n'a cherché au temps des attributs positifs*. Ils traitent la succession comme une existence manquée et la durée comme une privation d'éternité.[413]»

---

[412]. « L'amour maternel est souvent évalué en fonction de cette indulgence, qui en fait une thérapie en face d'une faillite de l'amour maternel. C'est une thérapie, une seconde chance accordée à la mère qu'on ne peut s'attendre à voir toujours réussir dans la tâche initiale la plus délicate : l'amour primitif. Si pour une mère, cette thérapie est une formation réactionnelle suscitée par ses complexes à elle, alors ce qu'elle fait c'est gâter son enfant. » D.W.Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse, op. cit.,* p. 299.

[413]. Bergson, *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, Quadrige, 2005, p. 10.

Le problème, c'est qu'avec ou sans choix, le temps passe quand même et que si l'on n'y inscrit pas certains actes ou événements, d'autres s'inscriront malgré nous, dans une vie d'errance ou d'égarement, de vide, ou de soumission aux décisions d'autres que soi. Ce que l'on ne choisit pas selon sa nature on le subit ou on l'accompagne. C'est pourquoi une éducation laxiste, laisse l'enfant en proie, d'abord, à un vide, puis à ses émotions intérieures, tout en ne le protégeant pas des dangers de l'extérieur. Elle fabrique des enfants terrifiés emplis de monstres et de démons intérieurs, qui les transforment pour leur entourage en enfants terrifiants, auxquels on cède par peur des éclats ou des représailles.

« Surmoi archaïque et Surmoi éthique »

Olivier Rey[414] dans une conférence récente évoquait à ce propos la construction du *Surmoi,* qui est « le représentant des exigences éthiques de l'homme » dans la topique freudienne[415] (le Ça, le Moi, le Surmoi, 1933), revue à l'aune de la société occidentale actuelle. En effet, le petit enfant, de par sa fragilité et sa longue et absolue dépendance, ne peut faire l'économie de la relation à l'adulte et de son intériorisation, car de l'amour de ses parents dépend sa survie.

Ils sont sa seule source de gratification et de souffrance, c'est pourquoi, lors de frustrations, il ne peut donner libre cours à toute son agressivité contre eux. Il met donc en place une sorte de police interne et un clivage des représentations parentales, qui ont été très bien décrites par Mélanie Klein : la « bonne mère » le satisfait, « la mauvaise » le frustre. Les images parentales recevront leur double nature ultérieurement, par l'accès à l'ambivalence. Pour l'enfant, le mal c'est la menace de perte d'amour.[416]

D'après Christopher Lasch[417](1932-1994), une éducation laxiste entraîne et maintient un stade archaïque du Surmoi. Ce stade archaïque a été décrit par Mélanie Klein comme apparaissant au cours du premier semestre de la vie. Ce *Surmoi archaïque* vient de la peur des mauvais parents vécus comme des monstres menaçants et de l'agressivité dont l'enfant peut lui-même se sentir habité. Ce surmoi sadique a tendance à se développer, peuplé de monstres persécuteurs : les mauvais parents. L'enfant en contrepartie nourrit des fantasmes de toute-puissance. Plus le Surmoi est sévère et punitif, plus le Moi sera grandiose en compensation à l'angoisse absolue de l'idéal démesuré de la réussite. Cela fragilise l'enfant dont l'estime de soi décline, l'anxiété grandit et les risques de dépression et d'effondrement avec elles.

En effet, si ultérieurement les règles et les limites protectrices de la société habituellement véhiculées par les parents ne s'inscrivent pas dans l'enfant, ce sont les peurs, les colères, les dangers, les angoisses de toutes sortes qui vont peupler son univers interne et coexister avec l'agressivité de sa pseudo-toute-puissance. Ainsi le surmoi qui resterait au stade archaïque suite à une éducation laxiste serait largement

---

[414]. Olivier Rey, Conférence, Séminaire de philosophie pratique, Paris, Pitié Salpêtrière, 5 décembre 2007.

[415]. Freud : *«* Le surmoi résulte de l'intériorisation des images idéalisées des parents, l'intériorisation de sa propre relation avec ses parents et l'intériorisation des règles et des lois parentales et sociales. […] Le Surmoi de l'enfant ne se forme pas à l'image des parents, mais bien à l'image du Surmoi de ceux-ci ; il s'emplit du même contenu, devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeurs qui subsistent ainsi à travers les générations. », *Au-delà du principe de plaisir,* 1933.

[416]. Freud (1929), *Malaise dans la civilisation,* publiée en français dans la Revue française de psychanalyse en 1934. t. VII, n° 4,1934 et t. XXXIV, n° 1, 1970, Reproduit tel quel par Les Presses universitaires de France, Paris, 1971, 108 pages, dans la collection Bibliothèque de psychanalyse. Traduit de l'Allemand par CH. et J. ODIER

[417]. Christopher Lasch, Historien, philosophe, critique social de l'après-guerre aux Etats-Unis, *La culture du narcissisme,* Climats, Collection Sisyphe, 2000.

persécuteur, voire davantage, que celui véhiculé par la morale « à l'ancienne » qui, certes, outrepassait sa fonction en laissant peu de place à l'expression du sujet, mais avait malgré tout un effet protecteur. Celui-ci est probablement pire, qui laisse l'enfant puis l'adulte qu'il devient confrontés aux monstres terrifiants qui l'habitent.

Comme il n'y a pas de société possible sans répression, si elle ne vient pas du dehors elle risque de venir du dedans, néanmoins, il y a un équilibre « économique » pour la santé du sujet et de la société à trouver. Les recherches d'Emmi Pikler, menées entre adultes et enfants à Lóczy et chez d'autres pédagogues montrent que c'est possible. Car l'enfant qui n'apprend plus le monde de ses pères, l'apprend de ses pairs au risque de la dépression ou de la délinquance. Tocqueville (1805-1859) le disait déjà :

> « Ils n'ont plus voulu l'autorité de quelques-uns, ils ont trouvé la concurrence de tous. [418]»

> « […] La démocratie a donc été abandonnée à ses instincts sauvages ; elle a grandi comme ces enfants, privés des soins paternels, qui s'élèvent d'eux-mêmes dans les rues de nos villes et qui ne connaissent de la société que ses vices et ses misères. [419]»

Olivier Rey évoque l'accès désormais problématique à un *Surmoi éthique,* qui correspond à l'intériorisation des instances parentales, à une identification aux figures parentales de l'autorité. Il fait l'hypothèse que, dans l'histoire récente, depuis la crise de 1929 et la seconde guerre mondiale, les parents ne seraient plus des modèles à imiter, puisqu'ils ne souhaitent pas transmettre le monde où ils ont vécu. En effet depuis cette période, une méfiance à l'égard de toute autorité s'est développée et avec la reconstruction d'après-guerre et les trente glorieuses, un accès à la consommation qui a entraîné de nouveaux besoins et l'avènement, avec l'appui de la publicité, de l'homme pulsionnel. Or comme le disait Rousseau :

> « L'impulsion du seul appétit est esclavage[420] ».

Ainsi ces nouveaux parents aspirent à un changement, à un monde nouveau où l'enfance est considérée comme une vie en soi, valable et complète,[421] et où tout repose sur elle. Premières générations sans guerre et jouissant d'un relatif confort, attirant de plus en plus, justement les populations en guerre dans d'autres contrées du monde. Générations qui ont profité de cette société de consommation, en apparence illimitée et qui continuent d'abuser des richesses de la terre. Puisque aujourd'hui nous avons deux discours contradictoires : « Consommez ! pour relancer la croissance » Alors que nous savons que nous courons à la ruine de ce qui nous porte et nous nourrit. Et, de l'autre : « Economisez l'énergie, diminuez vos besoins et partagez avec ceux qui ont peu ! »

Pour compliquer encore un peu le tableau, les experts de l'enfance ont contribué à saper l'autorité parentale, depuis les obstétriciens, pédiatres, éducateurs, psychologues, enseignants, puis les super-marchés, médias et télévisions qui prennent le bébé, puis l'enfant en charge. Mais qui cherche à s'en débarrasser, ou à se les approprier ? Il y a donc une grande hétérogénéité dans les discours tenus sur l'enfant et à l'enfant selon les enjeux et intérêts de chaque instance. Tout le travail actuel de soutien à la parentalité consiste à redonner la place centrale de choix éducatif aux parents. Nous partageons la

---

[418]. Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, Paris, GF Flammarion, 1981.
[419]. *Idem,* p. 62.
[420]. Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social ou Principes du droit politique,* Amsterdam, 1762.
[421]. François Ricard, *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers nés du Baby boom,* Climats, Coll. Sisyphe, 2001.

pensée de ceux qui disent que la vie de l'enfant est pleinement vie à chaque instant. Un sujet est pleinement sujet quelque soit son âge, mais il a des capacités qui lui sont propres, à chaque moment de son existence. Tout est changement pour l'enfant, mais il faut lui donner les clés et les moyens pour évoluer dans son âge et pour grandir et devenir adulte.

Ce que nous venons d'aborder concerne essentiellement les attitudes parentales qui génèrent des difficultés pour les enfants à accéder à un « Surmoi éthique », c'est-à-dire à un Surmoi qui remplirait son rôle de transmettre les limites et exigences éthiques d'une société donnée. Nous allons voir maintenant comment ces problématiques sont relayées et traitées dans les structures d'accueil des jeunes enfants, seuls ou avec leurs parents, par les professionnels de l'enfance.

Un espace tiers pour les premiers liens et la naissance du sujet

Les lieux d'accueil parents-bébés, tout comme les structures d'accueil de la petite enfance qui font une large place aux parents, sont des espaces où peut s'exprimer et se construire la subjectivité de chacun, grâce à la fonction tierce qu'ils exercent et aux médiations qu'ils proposent. Or la médiation regroupe en elle-même la dialectique des deux membres d'une relation et le résultat de leur rapport, comme l'a si bien défini Kierkegaard.[422] Ces lieux sont des espaces de ressources pour soutenir les nourrissons et les jeunes enfants dans leur accès au statut de sujet, d'être humain.

> « Comment un nourrisson de quelques livres deviendra-t-il un « sujet pensant et parlant », conscient d'être un humain, connaissant sa place dans la succession des générations ? « Il ne suffit pas de produire de la chair humaine, écrit Pierre Legendre[423], encore faut-il l'instituer. »… « Ce sont les institutions humaines (« état » : *status*, tenir debout, remarque Legendre) et, derrière elles, les grands récits qui les portent, qui édifient ce prodige : la différenciation subjective, la fabrique de l'un et de l'autre. »[424]

Ce dont nous sommes témoins en vivant au quotidien et sur plusieurs années parfois avec des bébés et leurs parents, c'est de l'émergence de la personnalité, du « soi », du « je » d'un individu en relation, nous sommes des observateurs participant à un processus d'humanisation. Et c'est avec les paroles qui soutiennent ses expériences, ses émotions et ses désirs que nous l'aidons à accéder à la pensée et à l'humanité. Comme nous l'avons vu, le nourrisson élevé sans langage meurt. Il a besoin comme nous tous d'autrui pour vivre et exister et tout d'abord d'être perçu et regardé plus que d'être vu. Car c'est par le regard que nous portons sur l'enfant, par l'attention que nous avons à son égard et par les soins corporels que nous lui prodiguons que nous lui donnons le sentiment de son existence. [425]Et cela a à voir aussi avec le développement de la conscience intérieure qui peut conduire au solipsisme[426], (à l'autisme si elle s'arrête

---

[422]. Søren Kierkegaard, Introduction, *Le concept de l'angoisse,* coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1990, p. 167.

[423]. Pierre Legendre*, L'Inestimable Objet de la transmission*, Fayard, *Filiation*, Paris, Fayard, 1990*, Les enfants du texte*, Paris, Fayard,1992*, La 901ème Conclusion*, Paris, Fayard, 1998.

[424]. Monette Vacquin*, op.cit.*, chap. V, Fonder la subjectivité, p.53.

[425]. « L'œil ne peut se voir lui-même, (Platon, Aristote) ; notre propre visage nous échappe (Augustin) ; il nous faut des reflets ou des miroirs : mieux : la pupille de l'œil d'autrui. » Platon*, Pr Emmier Alcibiade*, 132-133, Aristote*, Magna moralia*, III,15, 1213a 14 ; Augustin, *De trinitate*, X, IX, 12 (Paris, Desclée de Brouwer, bibliothèque augustinienne, vol. 16, p.144.)

[426]. Solipsisme : (lat. *solus*, seul et *ipse,*soi-même), PHILOS. Doctrine, conception selon laquelle le moi, avec ses sensations et ses sentiments, constitue la seule réalité existante*. Le petit Larousse illustré*, 1994.

là ?), cette conscience empirique qui produit du sens, de l'unité et qui pour cela définit ce qu'est le sujet. Mais cette conscience intérieure est aussi culturelle et contient d'ailleurs la dimension transgénérationnelle définie par Serge Lebovici. La capacité de pouvoir dire « je » signe la prise de conscience de la réalité effective du monde extérieur, de la reconnaissance de l'autre, des autres. Cela s'inscrit dans une culture, où il va être question de parole et donc de langue mais aussi parfois d'exil et de ruptures.

Descartes dans ses *Réponses aux deuxièmes objections de Hobbes*, définit la *cogitatio* ou pensée ainsi :

> « Par le mot de pensée, j'entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevons immédiatement en nous-mêmes : c'est pourquoi non seulement entendre, vouloir, imaginer, mais aussi sentir est la même chose que penser.[427] »

En philosophie, le sujet c'est celui qui peut dire : « je », c'est quand le sujet s'identifie au « je » du « je pense donc je suis » de Descartes, même si cette notion de sujet se trouvait déjà chez Aristote. En effet, pour Aristote, la subjectivité est la conception de l'activité de la plus haute Intelligence, comme étant celle d'une « Pensée qui se pense elle-même[428] ». Cependant parmi les penseurs du XXe siècle, Bergson a montré que la conscience de soi, comprise à partir de ce qu'il nomme « le moi fondamental », n'est pas un repli sur soi mais qu'elle n'est véritablement elle-même que dans la mesure où elle s'ouvre à une intuition de la durée cosmique.

Le temps de la petite enfance est le temps de l'émergence du « je », qui se situe autour de trois ans. Emmanuel Kant, à ce propos, a écrit :

> « Posséder le Je dans sa représentation : ce pouvoir élève l'homme infiniment au-dessus de tous les autres vivants sur la terre. Par là, il est une personne[429] ; et grâce à l'unité de la conscience dans tous les changements qui peuvent lui survenir, il est une seule et même personne, c'est-à-dire un être entièrement différent, par le rang et la dignité, de choses comme le sont les animaux sans raison, dont on peut disposer à sa guise ; et ceci, même lorsqu'il ne peut pas encore dire le Je, car il l'a cependant dans sa pensée ; ainsi toutes les langues, lorsqu'elles parlent à la première personne, doivent penser ce Je, même si elles ne l'expriment pas par un mot particulier. Car cette faculté (de penser) est l'entendement[430]. […]Il faut remarquer que l'enfant qui sait déjà parler correctement, ne commence qu'assez tard (peut-être un an après) à dire Je ; à partir de ce jour, il ne revient jamais à l'autre manière de parler. Auparavant il ne faisait que se sentir, maintenant il se pense. [431]»

Pour le personnel petite enfance, une partie de notre travail consiste à aider l'enfant à se sentir, pour pouvoir se penser, ce qui lui permettra de sentir et penser son environnement.

> *Pour donner un exemple d'une situation qui s'est présentée dans le cadre d'un accueil individuel hebdomadaire, où je reçois seule une mère et son enfant (cette dyade étant parallèlement suivie en consultation et recevant d'autres soins thérapeutiques), j'ai fait la rencontre de Lucien un petit garçon de 15 mois qui nous avait été adressé pour troubles du comportement et agressivité à l'égard des personnes, adultes et enfant,s dans un mode de garde. Cet enfant au demeurant*

---

[427]. René Descartes, *Réponses aux deuxièmes objections de Hobbes.*

[428]. Aristote*, Métaphysique*, A, 9, cf. déf. Subjectivité in *Notions philosophiques*, Paris, PUF, 1990.

[429]. Il faut donner à la notion de personne son sens fort : un être possédant une identité, une dignité et des responsabilités.

[430]. La faculté de raisonner grâce à des concepts.

[431]. Emmanuel Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique* (1798), trad. M. Foucault, Paris, Vrin,1984, p.17.

souriant tombait apparemment sans raison, se cognait contre les objets et obstacles environnant sans réaction à la douleur, comme s'il ne sentait pas, comme s'il ne « se » sentait pas. Sa mère, présente, ne manifestait aucune anticipation protectrice ni verbale ni gestuelle, disant simplement qu'il était brutal, qu'il ne faisait attention à rien.

C'est par une attention conjointe avec sa mère, à ce que vivait cet enfant dans ses jeux et ses explorations, par des paroles accompagnant ses découvertes, ses douleurs présentes et passées, par des gestes de réconfort, que Lucien a modifié progressivement sa façon d'être au monde et que sa mère a changé son regard sur lui. Elle est devenue fière de ce qu'il faisait, de ses jeux, ne manquant pas une séance jusqu'aux trois ans de l'enfant. Elle a commencé à s'adresser à lui et a eu de plus en plus souvent des gestes tendres envers lui. Lucien a commencé à parler, à éprouver un réel plaisir à venir toutes les semaines avec sa mère qui s'est réjouie de le voir progresser et heureux. « Il est content de venir » « il est encore turbulent mais ça va beaucoup mieux, tout le monde me le dit, » relate sa mère. « Et depuis qu'il parle c'est beaucoup mieux entre nous. »

Le travail des professionnels de l'enfance, ici, est d'ouvrir le champ des potentialités de l'enfant et de modifier les représentations qu'a le parent de son enfant, en l'aidant à l'observer et à repérer ses signaux : l'enfant du fait de son développement psychomoteur, de sa construction et de son évolution est toujours en mouvement, surtout dans la petite enfance où les changements sont très rapides et les parents que nous recevons sont souvent décalés, trop en avance ou trop centrés sur le bébé qui n'en est plus un ou l'enfant imaginaire. Nous les aidons également à différencier les générations, c'est-à-dire en quelque sorte à « naître d'en haut », naître « à la parole », comme le dit Monette Vacquin sortir d'un état, d'une relation fusionnelle et protéger le sujet de l'inceste, toujours possible.

> « Naître d'en haut, naître ''à la parole'', comme disent les Evangiles. La généalogie est cette science du ''naître-sujet''. Il s'agit là de faire obstacle à la confusion, au narcissisme meurtrier, de permettre à chaque génération de recommencer l'Œdipe, en prenant acte pour et par le droit de la problématique œdipienne dans laquelle est immergé chaque humain, de telle sorte qu'il puisse être promu à sa dignité et à la dignité de sa subjectivité humaine. » [432]

Rituel et protocole

Les jeunes enfants ont besoin très tôt de rituels et les endroits qui les reçoivent en mettent plus ou mois en place, mais ils se frottent aussi à des protocoles de plus en plus nombreux. C'est pourquoi nous avons choisi de nous interroger sur leurs différences et leur pertinence. Tout d'abord, un protocole ne sera jamais à lui seul, éthique. Un rite ou un rituel non plus. Car l'éthique est dans le « comment » et dans la vie. C'est dans la manière dont il sera appliqué ou détourné ou même parfois refusé dans un souci

---

[432]. « L'institution généalogique part du très réel, du plus réel, modulé par le langage et travaillé par l'outil juridique. Il s'agit de fabriquer de la séparation, les divers termes de l'instance familiale. En fait, il s'agit d'instituer l'altérité, qui est la fonction juridique même, s'exerçant à l'encontre de la réapparition permanente de forces de possession et d'instrumentalisation, qui gisent chez l'humain au cœur même du sexuel et comptent au nombre des conditions de sa jouissance. Seul cet écart rend possible l'entrée dans les mécanismes d'identifications : il s'agit donc bien de fabriquer la subjectivité, car la confusion de soi et de l'autre pousse irrémédiablement au duel et à l'annulation de l'autre. En ce sens, l'inceste, source de perte d'identité, est bien ce paradigme de la toute-puissance, qui veut occuper toutes les places, brouiller les différenciations, suscitant la confusion et la violence qui en est le pendant. En générant la répétition, l'inceste abolit la temporalité. » Monette Vacquin, *op.cit.*, p.57.

d'ajustement et de respect de celui qui y est soumis, qu'il pourra être dit « éthique ». En effet l'application stricte d'un protocole s'apparente davantage au respect d'une procédure légale qu'au respect de la personne. Ne prenons pas le moyen pour la fin.

En ce qui concerne le bébé et ses parents la nécessité première pour eux est de faire connaissance, de se rencontrer, puis, d'introduire petit à petit du nouveau dans le monde du bébé. Ceci justifie la mise en place de certains rites. La rencontre du Petit Prince avec le Renard, qui est celle de la naissance d'une grande amitié, est une illustration de la rencontre affective et de la création d'un lien privilégié. En effet, le Renard apprend au Petit Prince les éléments essentiels qui leur permettront de créer entre eux des liens affectifs forts et particuliers.

> « Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde [433]».

Il s'agit du temps, de l'attention et des rites. Si apprivoiser, c'est créer des liens, ceux-ci s'établissent petit à petit, dans l'attention silencieuse et respectueuse. Mais comme l'exprime le Renard au Petit Prince :

> « Si tu viens n'importe quand, je ne saurai jamais à quelle heure m'habiller le cœur. […] Il faut des rites.[434] »

Les rites sont fondamentaux pour permettre au bébé l'anticipation, la prévisibilité, pour qu'il se prépare à qui va venir et à ce qui va lui arriver, qu'il se réjouisse à l'avance du biberon qui se prépare ou de sa maman qui va le prendre dans les bras. Pour qu'il puisse montrer son contentement ou son déplaisir à ce qui lui est proposé et ainsi être pris en compte dans ses émotions, comme sujet.

Les nurses de Lóczy ont mis en place un rituel du bain pour les bébés, issu de pratiques hongroises traditionnelles. Elle commencent toujours par nettoyer tous les plis du corps avec un petit coton imprégné d'huile d'amande, si elles en ont les moyens, ou d'huile de tournesol : plis du cou, plis derrière les oreilles, les aisselles, les coudes, les poignets et les doigts, puis les plis de l'aine, des genoux, des chevilles, des orteils, tout ceci dans un but : unifier le corps de l'enfant notamment en insistant sur toutes les « attaches » que constituent les articulations. Ensuite elles savonnent le corps de l'enfant dans son entier avant de le plonger dans le bain. Chaque geste est « parlé » au bébé associé à des échanges de regard et dans l'attente d'une forme d'acquiescement de l'enfant qui se traduit par une détente et/ou des sourires, de façon à obtenir une certaine mutualité, où l'enfant puisse se sentir pris en compte dans ses manifestations.

Si le rituel fait référence au sacré et à une certaine immuabilité de gestes et paroles, faits pour préserver le sens profond des actes, le protocole quant à lui vise à respecter un ordre établi en vue de ne pas omettre ou déroger à certains actes. Il est fait pour ne pas faire de fautes d'oubli ou de négligence, pour savoir quoi faire dans une situation d'urgence par exemple et pour se protéger en vue d'erreurs qui pourraient engager notre responsabilité. Il est une protection pour autrui mais peut-être surtout pour nous. Il est raide, incontournable, on ne peut que l'appliquer à la lettre. Fait pour libérer au départ, il devient insidieusement un carcan quand la situation ne s'y prête pas totalement. Il ne permet pas la créativité de l'instant, l'ajustement à l'imprévu. Il se situe dans une logique essentiellement de pouvoir faire, d'agir, sans avoir besoin de réfléchir une fois qu'il a été établi. D'où l'importance de bien réfléchir au moment de le

---

[433]. Saint Exupéry, *Le Petit Prince,* New York, 1943.
[434]. *Idem.*

concevoir, car après, c'est trop tard. « En cas d'imprévu, appliquer le protocole » serait un non-sens, une absurdité.

Le problème c'est que dès qu'un rituel se transforme en une liste opératoire à appliquer, il est dévitalisé. Il perd sa raison d'être et son sens premier. Le moyen est pris pour la fin. Le malentendu a lieu et toujours sans conscience. Comme c'est fréquent dans les pratiques et habitudes qui circulent dans la petite enfance et ailleurs !

Le bain d'Edith

Le rituel peut être un outil au service de l'interaction adulte-enfant. C'est ce que nous pouvons observer dans un film de quelques minutes, intitulé *Le bain d'Edith* [435], à la pouponnière de Lóczy. Nous relatons ici quelques extraits des échanges que ce film a suscités dans un groupe de formateurs, tous professionnels de la petite enfance auquel nous avons participé. Cette vidéo de 18 minutes environ nous montre les interactions entre Edith qui a environ 24 mois et sa nurse, au cours du déshabillage d'Edith, puis de son bain, ensuite la sortie du bain avec un jeu de cache-cache avec la serviette et la mise du pyjama. La vidéo s'achève sur leurs deux visages se regardant dans un miroir.

> *Nous y voyons une grande participation de l'enfant encouragée par la nurse avec des moments de plaisir et de joie. Les initiatives sont laissées à l'enfant pour se déshabiller puis reprises par la nurse, avant qu'elle soit en difficulté, même chose pour le savonnage et le shampoing. L'enfant exprime sa joie à faire seule et à être dans l'échange avec la nurse. La sortie du bain est suivie de moments d'excitation et d'opposition. Nous voyons beaucoup de discussion et négociation entre elles, sans agressivité de la part de la nurse et sans aller jusqu'au conflit. Dans cette situation la nurse fait preuve d'une grande capacité de contenance tout en restant émotionnellement très proche de la tonalité de plaisir de l'enfant. Et elle lui redonne choix et initiatives jusqu'à la fin en dosant ses interventions pour que l'enfant ne soit pas débordée par ses émotions et que le déroulement de la tâche à accomplir se fasse.*
>
> *Durant cette séquence, le temps apparaît comme suspendu. C'est comme si elles étaient dans leur bulle et pourtant on entend du bruit et même à certains moments des pleurs pas loin d'elles. La nurse dit quelques mots aux enfants puis se consacre entièrement à Edith. Elle a des gestes sûrs et précis. On sent qu'elle se réfère à un rituel qui est bien en place, les gestes sont bien acquis, la position de l'enfant assise sur le tabouret pendant le déshabillage facilite aussi le fait qu'il n'y a pas de rupture. On observe une grande fluidité, qui permet à la relation d'être continue. Si les conditions matérielles, qui ont été pensées, sont nécessaires elles ne sont pas suffisantes pour parvenir à cette continuité, il y faut de plus, l'intention et les capacités de la nurse et de l'enfant.*
>
> *La nurse propose à Edith la possibilité de faire un peu plus si elle le veut. C'est ainsi qu'Edith essaie de faire son lacet au moment du rhabillage. Ainsi, l'enfant dispose de l'espace pour faire et tenter de faire davantage, même si elle ne fait pas jusqu'au bout son action, qui est continuée par la nurse. Celle-ci ne la laisse pas dans l'incapacité de réussir.*
>
> *Pour la sortie du bain la nurse laisse une liberté à l'enfant mais pas un « laisser-faire », cela se manifeste par l'attitude non verbale de l'adulte qui*

[435]. D'après les échanges entre formateurs, suite à la Vidéo « Le bain d'Edith » le 12 décembre 2007, Association Pikler Lóczy France.

communique aussi des choses à l'enfant. De cette façon, elle soutient la capacité de l'enfant à supporter la frustration de ne pas prolonger le temps dans l'eau. En effet la nurse est penchée vers l'enfant avec une expression de fermeté sur son visage, qui signifie que les choses doivent se faire. Ainsi, c'est la nurse qui sort l'enfant de l'eau, c'est elle qui prend l'initiative. Les deux volontés ne sont pas toujours synchrones, l'adulte laisse l'enfant faire ses tentatives mais intervient si l'aide est nécessaire sans que cela soit intrusif. Nous sommes frappés par la bonne santé psychique d'Edith, que nous percevons dans ses capacités d'échange et de négociation avec l'adulte : elle est active, joue à se cacher, montre son excitation, du fait d'être nue et de la proximité physique avec la nurse. Elles sont dans un partage à la fois émotionnel, intime et contenu par l'adulte. Si l'attitude de l'adulte était moins fluide, cela pourrait être plus difficile, car à plusieurs reprises Edith marque son désaccord et son opposition. Mais il y a toujours un espace pour le jeu auquel elle participe, avec toujours présente, une contenance dans les limites qui touche à l'intensité ou à la durée. Elle manifeste à l'enfant sa participation émotionnelle et le plaisir, mais contient ce qu'on sent poindre et qui pourrait vite déborder ou se transformer en conflit.

La nurse a une grande douceur, elle ne répond pas agressivement aux gestes et paroles d'opposition ni à l'excitation d'Edith et on la sent affectivement en relation. Elles ont une complicité en terme de rythme. L'enfant a anticipé le moment où la nurse lui met de la crème donnée à la fin du soin. Ce qui confirme la supposition d'un rituel régulier et connu des deux.

Il y a certes une habitude ritualisée qui aide au déroulement de cet instant de vie quotidienne et à la relation entre l'enfant et l'adulte, mais il y a de la place pour la créativité et le jeu et c'est ce qui rend ce moment vivant et agréable.

La nurse a une attention permanente à l'enfant, on peut observer un regard en miroir au niveau des mimiques. Cependant la nurse n'oublie pas la tâche à accomplir même si la place est donnée à l'enfant. La voix de l'adulte, le ton qu'elle emploie et les « mini-mises en suspens » de l'action, jouent au profit de leur accordage et de leur synchronisation. Sa gestuelle ralentit et régule le temps sans contraindre l'enfant ou le moins possible. La nurse ne s'oppose pas au « non » d'Edith, elle prend ce qui est de l'ordre du possible.

Il y a une dimension d'humour, un passage par l'humour là où on aurait pu aller au conflit. Edith s'oppose, elle transforme l'opposition et aide l'enfant à la transformer. Comme dans ce passage : Edith, après avoir protesté en sortant du bain et alors qu'elle est encore dans les bras de la nurse, tourne vivement son attention vers sa boucle d'oreille. C'est un passage « sur le fil », où l'intervention tout en douceur et l'exploration du bijou autorisé par la nurse permet tout un travail de transformation d'un geste qui était à la limite de devenir agressif en geste de découverte. L'objet devient un réel centre d'intérêt pour l'enfant qui regarde ensuite l'autre boucle d'oreille puis touche ses propres oreilles dans une recherche d'identification. La nurse contient tout le temps l'enfant. La séquence finit par leurs regards ensemble sur leurs visages dans le miroir, rituel habituel à Lóczy.

Cela nous fait rentrer dans la compréhension de la subtilité de ces attitudes, de quoi elles sont faites et ce qu'elles rendent possible. Ici la nurse a déroulé une chorégraphie, mais il y a aussi d'autres choses. Il faut être persuadé de l'importance

d'accorder cette attention à l'enfant. Ces « vingt minutes » d'une telle qualité, alors que c'est peut-être la deuxième ou troisième enfant à baigner, le révèlent. En accordant ce temps « long », elle gagne du temps.

Ce cheminement a lieu dans tout un contexte, en effet, il faut avoir en tête l'importance du fait qu'elle n'est pas seule, qu'elle bénéficie d'analyses et d'échanges grâce à son équipe. Cela l'aide à être constante car les autres personnes sont là pour la contenir et l'encadrer. Elle peut ainsi être convaincue de ses interventions dans ce qu'elle ressent et éprouve, que cela passe ou non dans une conceptualisation. C'est aussi cela, ajouté à ses propres capacités, qui lui permet de contenir son agressivité. Car les situations observées sur le film peuvent générer de l'agressivité chez l'adulte et des contre-attitudes intérieures, qui peuvent survenir au cours d'un soin, chez une mère, ou un professionnel fatigué, par exemple. Où va cette agressivité et qu'en fait-elle ? N'est-elle pas transformée, métabolisée, sublimée en affects bienveillants et contenants pour l'enfant ? Ici, l'adulte est plus grand que l'enfant et l'aide à grandir en lui offrant ce modèle.

Nous puisons nos attitudes dans une origine professionnelle, construite, accompagnée et authentique qui n'est pas spontanée d'emblée, mais intériorisée et qui devient un profond naturel, *une seconde nature* en quelque sorte, faite d'habitudes au sens aristotélicien. Il y a des comportements d'identification intégrés et intériorisés au cours de l'enfance et après, qui imprègnent nos gestes et nos réactions. C'est pourquoi les nurses de Lóczy sont soigneusement choisies avec certaines capacités de base et que ce recrutement est très serré. Le poids du passé est plus ou moins lourd pour l'adulte et pour les enfants dont il s'occupera même si les nurses peuvent compter sur l'étayage institutionnel. Avant d'être au contact des enfants, elles sont formées à l'observation et à un apprentissage du tissage des relations, dans une intégration progressive. C'est seulement ensuite qu'elles travaillent directement auprès des enfants au quotidien. Il y a dans l'institution une grande exigence et un travail continu. Rien à voir avec le *turn over* des équipes de crèche, ici, actuellement. Un travail d'une telle qualité se construit sur des années. Néanmoins il m'est arrivé très souvent d'assister ou de participer à des soins pédiatriques où la relation avec les enfants relevait de la même tonalité affective. Que ce soit des médecins, des infirmières ou des aides soignantes, ou des éducatrices, l'accompagnement aux soins et aux moments de vie quotidienne pouvait revêtir cette enveloppe affectueuse et teintée de plaisir à être ensemble, ou à faire le mieux possible un soin difficile pour que l'enfant retrouve au plus vite sa gaîté.

Chapitre 9
« La Bien-traitance » ou le questionnement éthique

La création d'un concept

Pour envisager une approche du questionnement éthique que soulève la présence d'un jeune enfant nous avons choisi d'orienter nos recherches à travers l'étude et la critique d'un concept relativement récent véhiculé par de nombreux professionnels de l'enfance et qui interroge, celui de « bientraitance ». Nous le trouvons également orthographié « bien-traitance » et c'est ce trait d'union parfois mentionné, parfois non, que nous avons choisi de garder pour finir. En effet, depuis que ce mot est apparu, il a été l'objet de nombreuses discussions et réflexions. Le trait d'union a été retenu par certains comme signifiant la tension vers le bien, ce qui se rapproche de notre compréhension à ce propos. Nous resterons dans le champ de la périnatalité et de la petite enfance, car cette période correspond à un temps d'observation et d'accompagnement privilégié pour la prévention et le soin des troubles des interactions précoces parents-bébés, ainsi que pour la prévention de la maltraitance.

La bien-traitance, est-ce bien un concept ? Ce mot apparu il y a peu recouvre non seulement les bons soins à l'enfant, mais aussi les bons soins à ceux qui s'occupent de lui : ses parents et les professionnels de l'enfance. Néanmoins, si ce qu'il vise est de soutenir et de développer les ressources positives dans l'entourage de l'enfant, il nous paraît important de critiquer, au sens positif, ce concept pour mieux défendre ce qu'il recouvre et pointer à cette occasion les paradoxes de notre société à l'égard du très jeune enfant et de ses parents ainsi que les paradoxes de toute éducation et les risques d'un mauvais usage de ce terme.

Nous souhaitons aussi étudier le passage de la maltraitance à la bien-traitance, car ces valeurs opposées ne sont pas symétriques et pour cela faire un rappel historique de l'apparition de ces termes dans notre pays. En effet, depuis quand parle-t-on d'enfants maltraités ? Quand l'enfant n'est pas maltraité, on suppose qu'il reçoit des soins suffisamment bons pour son développement. Mais ce surplus représente peut-être une plus grande considération de l'enfant, un plus d'humanité ? Cependant en parlant de bientraitance n'allons nous pas vers un *« méliorisme »*, un moralisme, risquant de stigmatiser davantage ceux qui ne sont pas bientraitants ? D'ailleurs, qui peut juger de ceux qui font bien ou de ceux qui font mal ? Sortons-nous du cadre de la loi par rapport à la maltraitance par ailleurs assez bien définie, pourquoi la bientraitance ?

Par rapport à la bien-traitance des jeunes enfants et de leurs parents et des réactions que ce terme et ce qu'il véhicule suscitent, nous ferons une mise en perspective historique de l'évolution de la relation parents-enfants et de l'éducation des jeunes enfants en nous appuyant principalement sur trois textes : l'ouvrage de John Locke*, Quelques pensées sur l'éducation*, celui de Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation* et *le Ménon* de Platon. En effet, il est intéressant de voir en quoi l'éducation rejoint le soin et en quoi le soin diffère de l'éducation, en ce qui concerne les bébés et les très jeunes enfants et de voir si on peut éduquer pour de bonnes pratiques. Ainsi la bien-traitance peut-elle s'enseigner ?

De l'éthique, qui place chacun devant sa responsabilité, comme en a parlé Levinas, de ce qui m'oblige quand je rencontre le visage d'autrui,[436] dans une relation de sujet à sujet, intersubjective, ne sommes-nous pas en train de passer à la sphère politique en parlant de bientraitance[437] ? Quand on se pose quotidiennement des questions éthiques sur nos pratiques et leur complexité, qui peut se dire « Bientraitant » ? « Bien pensant » ? « Bienfaisant » ? La maltraitance est condamnée, la bientraitance doit-elle être réglementée et normalisée ? Et surtout comme le rappelle Bernard Golse[438], l'agressivité et l'ambivalence sont au cœur de la *psyché* humaine et l'ignorer c'est prendre le risque qu'elles reviennent en force.

Nous évoquerons rapidement la dimension culturelle[439] qui revient tantôt comme un alibi de certaines pratiques à l'égard des bébés, tantôt comme une intolérance radicale, dans le milieu des professionnels de la petite enfance. Aurions-nous donc une symbolisation supérieure à celle des parents et des familles, nous, experts-professionnels de l'enfance ? Par ailleurs, au sein d'une même culture, les « modes [440]» de la puériculture dans notre pays par exemple, relatives suivant les connaissances et la place donnée au bébé, vont au cours du temps proposer des modèles contradictoires. Comment se repérer dans une telle diversité de pratiques ?

Dans la bien-traitance, c'est la notion de bien qui dans un premier temps pose problème. Si le bien désigne la fin de l'homme, le bonheur, comme le définit Aristote[441], la bientraitance ne désigne-t-elle pas uniquement le bien-faire, des références à des façons de faire, à des pratiques, à l'action bien accomplie, à l'action adéquate ? « L'action adéquate en fait au but visé, sans que jamais celui-ci ne soit explicitement défini et d'ailleurs que serait ce but si ce n'est le bien *de* l'enfant et, ou, le bien *pour* l'enfant ? Avec comme question implicite celle de savoir si ce qu'on appellerait le bien de l'enfant ne serait pas pensé en fonction des exigences de la société adulte. Le bien *de* l'enfant, ou *pour* l'enfant ne serait-ce pas plutôt la mise en place de ce qui doit permettre à l'enfant de devenir un homme de bien ? Nous voici de retour à l'éthique et à sa dynamique liée à la relation vivante de toute relation humaine, que la politique évacuerait en faisant semblant de le bientraiter, c'est-à-dire en se contentant de désigner sa propre attitude, (attitude politique) par le mot de bientraitance, (concept vide, en référence à Kant " idée creuse métaphysique "). [442]»

Ce n'est pas non plus la même chose de parler de bien traiter, verbe transitif (quelqu'un, quelque chose), que de parler de « bientraitance », mot clos sur lui-même, qui évacue la personne. Par rapport à une éthique de l'intimité ou une macro-éthique qui rejoindrait le politique : l'articulation éthique/politique pose un dilemme.

---

[436]. Emmanuel Levinas, *Ethique et infini*, biblio essais, Paris, Le livre de poche, 1982.

[437]. En effet, le terme de bientraitance a été repris dans la conférence de presse de Ségolène Royal, alors ministre déléguée à la famille et à l'enfance, lors de la journée de l'enfance maltraitée, où elle présentait un « Plan d'action pour la bientraitance ». Dossier de presse du 12 octobre 2000, Discours du 26 septembre 2000, Journée de l'enfance maltraitée, Rencontres nationales de la Sorbonne, Conférence de presse de Ségolène Royal, ministre déléguée à la famille et à l'enfance. « Plan d'action pour la Bientraitance ».

[438]. Bernard Golse, La bientraitance interrogée, *Enfance Majuscule*, numéro spécial, *La bien-traitance interrogée,* N° 87-88-89 mars 2006, pp. 9-10.

[439]. Celle-ci a été aussi abordée dans les articles de Jacques Baron, Différente selon les pays, la notion de maltraitance a-t-elle une dimension culturelle ?, *L'école des parents* n°5, octobre-novembre 2002 et de Bernard This et dans la description ethnographique de l'ouvrage*, Bébés du monde* Béatrice Fontanel, Claire d'Harcourt, *Bébés du monde*, Paris, Éditions de La Martinière, 1996.

[440]. Delaisi de Perceval et Suzanne Lallemand, *L'art d'accommoder les bébés, ou 100 ans de recettes de puériculture en France*, Paris, Seuil, 1979.

[441]. Aristote*, Ethique à Nicomaque*, Paris, Flammarion, 1992.

[442]. D'après les échanges avec Françoise Baudoux, philosophe.

A partir de réflexions et d'exemples cliniques rencontrés, en partie, dans une Unité de prévention et de soins qui accueille des bébés et leurs parents, nous étudierons ce que les parents font en pensant que c'est le bien pour leur enfant, ou les dangers des projections et de la méconnaissance. En effet, les parents que nous rencontrons veulent tous le bien de leur enfant, même quand à l'extrême, ils s'estiment défaillants et qu'ils acceptent ou demandent son placement. Au nom du bien, que d'erreurs et de drames. Situation tragique, de celui qui croyait bien faire, le parent mais aussi nous-mêmes, professionnels en prise avec notre histoire, notre formation, notre institution, nos représentations et nos limites… Enfin, la bienveillance qui devrait entourer les enfants pourrait nous faire dire comme le poète Paul Eluard que « Bien accompagnés nous ne craindrons plus rien sur terre ».[443] Et si l'on parle de la bientraitance comme normalité, nous nous réfèrerons à l'ouvrage de Canguilhem[444], où la pathologie est parfois une adaptation à un environnement morbide et un appel à la mise en œuvre d'éléments de guérison. Comment chaque relation singulière avec un enfant dans un contexte particulier parfois difficile et toujours unique pourra-t-elle être « normalisée » ?

Un concept se définit comme « une représentation générale et abstraite d'un objet, d'un ensemble d'objets ». Si l'on considère un concept et sa création, il s'inscrit dans ce que Nietzsche appelle « l'arbitraire et la complexité du langage » et dans le fait que, « un concept […] doit s'adapter également à d'innombrables cas plus ou moins semblables, autrement dit en toute rigueur jamais identiques, donc à une multitude de cas différents […][445] ». C'est pourquoi il nous faudra analyser quelques-unes des pratiques dites « Bientraitantes » pour mieux cerner ce qu'il recouvre. Il est important d'avoir cela à l'esprit car les mots peuvent toujours se vider de leur sens et de leur contenu. Pour que celui-ci reste vivant nous vous proposons de le relier à des personnes qui ont existé afin de lui donner corps et consistance et de le placer d'emblée dans un parcours de liens humains et de pratiques tout en le questionnant.

Le concept de bientraitance est précédé et entouré de nombreuses notions que nous allons rappeler dans leurs grandes lignes[446]. La première est au cœur de notre raison d'être les professionnels que nous sommes, c'est le « *prendre soin* [447]» des personnes qui nous sont confiées ou qui se confient à nous. Le soin suppose l'attention et l'ajustement à chaque personne et à chaque situation singulière. Si traiter c'est « agir de telle manière envers quelqu'un » et en médecine, c'est prescrire ou pratiquer un traitement, « soigner, c'est entretenir la vie en assurant la satisfaction des besoins indispensables à la vie. Traiter renvoie à un traitement, soigner renvoie à prendre soin. Ainsi la bientraitance est du côté du soin [448]» Le « prendre soin » sous-entend la notion de bien faire et contient déjà la notion suivante qui est *la bienveillance.*

La bienveillance est une disposition, une intention positive vis-à-vis de l'autre. Elle contient le souci de faire le bien pour autrui et la notion de veille qui est particulièrement significative dans toute relation de soin car elle y inclut la dimension fondamentalement asymétrique qui y est associée. Le soignant veille sur le malade, la mère veille sur son enfant, l'un est dépendant de l'autre de par sa vulnérabilité.

---

[443]. Paul Eluard, *« Confidence », Les Nécessités de la vie*, Paris, Editions Gallimard.
[444]. Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Quadrige, Paris, PUF, 8ème édition, 1999.
[445]. Friedrich Nietzsche, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, Paris, Actes Sud, 1997, p.27.
[446]. Certaines de ces notions sont reprises dans le texte de l'ANESM (Agence Nationale de l'Evaluation et de la Qualité des Etablissements et Services Sociaux et Médico-Sociaux) de juin 2008.
[447]. Appelé *care* par les anglo-saxons.
[448]. Collière, citée par Isabelle Puel, mémoire DU éthique médicale et hospitalière, p. 8-9.

Trois grands principes éthiques la sous-tendent également : le respect de la personne, la justice et la bienfaisance. *La bienfaisance*[449] rejoint le principe du serment d'Hippocrate : *primum non nocere,* d'abord ne pas nuire, ne pas faire de tort. Il s'y ajoute de privilégier ce qui offre le plus d'avantages et d'éviter ce qui cause des dommages à la personne concernée. Dans *la bienfaisance* il s'agit aussi de faire le bien, la charité, d'un point de vue social, comme dans les œuvres de bienfaisance.

Le domaine de la communication nous apporte d'autres éléments importants : l'observation tout d'abord, s'en tenir aux faits et non aux jugements de valeur, la capacité à ressentir ce qu'autrui peut éprouver, autrement dit l'empathie et l'écoute. Carl Rogers[450] les a longuement détaillés.

La bientraitance, qui ne se situe pas d'emblée dans le champ scientifique, englobe aussi celui-ci quand il s'agit d'approcher scientifiquement les compétences du bébé et les interactions avec ses parents et son environnement. Aussi peut-on tout dire et tout nommer, tout décrire et tout inventorier, tout classer et normaliser, où est la vie, alors ? Faut-il aussi tout dire du bien à faire, à être, à dire, à penser ? Il y a une violence du dire, comme si tout devait être dit pour exister, alors que la vie nous déborde et pourtant il nous faut « mieux connaître pour aimer mieux. »

On peut aussi s'interroger sur l'usage de ce concept, le fait qu'il y ait eu un ouvrage de « Réflexions préalables sur la Bientraitance de l'Enfant [451]» a quelque chose de rassurant, dans la prudence de la formulation et le désir de permettre une pluralité d'expressions autour de ce qui pourrait en émaner. Comme Bourdieu le recommande :

> « En mettant en garde, comme je le fais toujours, contre la tendance à fétichiser les concepts : il faut prendre les concepts au sérieux, les contrôler et surtout les faire travailler sous contrôle, sous surveillance, dans la recherche. C'est ainsi qu'ils s'améliorent peu à peu et non par le contrôle logique pur, qui les fossilise. Un bon concept – c'est, il me semble, le cas de celui d'*habitus* – détruit beaucoup de faux problèmes (l'alternative du mécanisme et du finalisme par exemple) et en fait surgir beaucoup d'autres, mais réels. Lorsqu'il est bien construit et bien contrôlé, il tend à se défendre lui-même contre les réductions. »

C'est dans cet esprit de recherche, en nous appliquant à rester au plus près des *habitus*, ou *éthos*, que nous nous inscrivons aux côtés des professionnels qui s'interrogent sur ce que serait la Bientraitance.

L'apparition du mot « Bientraitance »

Nous l'avions découvert quant à nous en septembre 2001, avec « Les 1ères Assises de l'Enfance Bientraitée ». Ce titre avait éveillé notre curiosité et a en même temps suscité quelques questions, car il semblait sous-entendre que l'enfance jusque-là n'avait jamais été bien traitée. Les réactions de nombreux professionnels de notre entourage, très impliqués dans la réflexion et le soin qu'ils portent aux enfants et à leur famille, se sont sentis irrités, agacés voire agressés par cette nouvelle formulation. Pourquoi ? Parce que ce qui venait immédiatement à l'esprit était la maltraitance et que les soignants de tout bord qui pratiquent le soin au sens large et des soins thérapeutiques font tout ce qu'ils peuvent, du fait de leur conscience professionnelle pour bien soigner et pour bien traiter ceux dont ils s'occupent. Leur parler de bientraitance pouvait être

---

[449]. Rapport Belmont de 1979. ANESM juin 2008.

[450]. Carl Rogers, *Le développement de la personne*, Paris, Dunod, 1998.

[451]. « 1ères Assises de l'Enfance Bientraitée, Réflexions préalables sur la Bientraitance de l'Enfant, Document de Référence », Sous la direction de l'Association Enfance au Quotidien, un autre regard, 27 septembre 2001.

perçu comme une accusation, une remise en question de leur pratique quotidienne. Et d'autre part parce que c'est un mot qui semblait trop fermé sur lui-même, comme si on savait tout désormais du « bien traiter ».

« Imposer en douceur la bientraitance[452] », phrase qui figurait dans ces textes, nous est apparu potentiellement dangereux, même si cela est bien intentionné, car comment peut-on imposer le bien ? D'autre part, qui étaient ces instigateurs qui prétendaient poser les prémisses de cette « Bientraitance » ?

Mais en même temps il nous semblait intéressant et stimulant, car en tant que professionnels de la petite enfance nous essayons tous, me semble-t-il, de bien traiter les enfants et il y a dans ce domaine sans cesse à réfléchir, à se former et à agir. Ce terme me paraissait recouvrir des pratiques existant déjà depuis longtemps, pratiques du soin au sens large et de l'éducation, des enfants en particulier et de leurs parents mais aussi des pratiques à parfaire, à développer, à transmettre. C'est pourquoi, passé ces premiers mouvements, il nous a semblé intéressant d'aller voir de plus près ce qu'il recouvrait, parce que toute réflexion sur le soin peut être féconde. Et aussi parce que depuis, il est de plus en plus présent dans les circuits de formation et les discours des professionnels. Ceux qui l'utilisent aujourd'hui tentent grâce à lui de faire évoluer les pratiques et de faire reculer les maltraitances et cela nous ne pouvons que l'approuver.

Ainsi deux champs se présentaient : d'une part, le champ d'un discours militant et idéologique, donc, dans son enthousiasme, porteur d'excès et critiquable dans sa forme et dans le risque de devenir « vide » et fourre-tout d'enjeux contradictoires et d'autre part le champ d'un immense questionnement sur l'ensemble des pratiques civilisantes et humanisantes. Celles-ci se retrouvant dans les champs de la conception des enfants, de l'accompagnement de la grossesse et de la naissance, de l'accueil de l'enfant et de ses parents et de la qualité du développement de leurs compétences spécifiques et réciproques et s'étendant jusqu'à la gériatrie. De plus, dans les textes de référence des « Premières assises de l'enfance bientraitée[453] », il est apparu que ce terme englobait également les rapports qu'entretiennent les professionnels entre eux et leurs institutions et les instances politiques.

Mais rappelons maintenant les circonstances de son apparition. C'est dans un contexte global de réflexion sur l'humanisation de la pédiatrie et de l'accueil de l'enfant et de sa famille à l'hôpital et en extra-hospitalier (prise en charge de la douleur, création de chambre mère-enfant, circulaire sur l'enfant à l'hôpital, « modes de garde » devenant des « lieux de vie »[454]), que ce terme de « bientraitance » a été mentionné. C'est à Marie-Jeanne Reichen psychologue, que nous le devons, elle l'écrit pour la première fois en 1997 dans le cadre bien particulier du comité de pilotage ministériel de « l'Opération pouponnières » initié par Simone Veil dans les années 80, (1978-1988) et de son élargissement à la bien-traitance institutionnelle dans les années 90-95 suite au film choc « Enfants en pouponnières » de Geneviève Appel et Myriam David en 1975 et grâce à la découverte du « Maternage insolite » de la pouponnière de Lóczy[455]. Ce film

---

[452]. *Idem,* Introduction de Francesca Flamand, « Parce que l'humanité n'est pas un état à subir mais une dignité à conquérir », p.21 « La bientraitance… Il lui faudra également de la patience pour devenir une référence et s'inscrire dans les mentalités comme une normalité. » […] « Il lui faudra donc du recul pour savoir s'imposer en douceur et avec empathie. »

[453]. Sous la direction de l'Association Enfance au Quotidien, un autre regard, *Premières assises de l'enfance bientraitée, Réflexions préalables sur la Bientraitance de l'Enfant*, *Document de référence, op. cit.,* 27 septembre 2001.

[454]. Cf. *Cahiers de la puériculture*, n° 154, mars 2002, p.14.

[455]. Marie-Odile Bériel et Danielle Rapoport, La bien-traitance: Les racines et les ailes d'une nouvelle notion, *Enfance majuscule*, numéro spécial, *La bien-traitance interrogée*, n° 87-88-89, août 2006, *op. cit.*, p. 8-10.

montrait que les enfants retirés à leurs parents étaient mal traités dans des lieux censés les accueillir et les protéger.

C'est la prise de conscience progressive de la maltraitance et de la violence institutionnelles en pouponnière et de leurs effets désastreux sur le développement des enfants qui a conduit les professionnels au fur et à mesure de l'évolution des connaissances sur le bébé et les très jeunes enfants à s'accorder sur certaines valeurs. Ainsi, depuis les années 80 « le bébé est devenu une personne » et on lui reconnaît des besoins physiques et psycho-affectifs. La bien-traitance institutionnelle se réfère à des points communs tels que « les notions d'individualisation des soins, de continuité pour l'enfant, de cohérence des pratiques[456] ». Mais la violence ne concerne pas que les institutions, les interactions parents-enfants elles aussi peuvent être empreintes de violences et d'inadéquations. C'est pourquoi cette notion de bien-traitance recouvre non seulement les bons soins à l'enfant, mais aussi les bons soins à ceux qui s'occupent de lui : ses parents et les professionnels de l'enfance.

Néanmoins, si ce qu'elle vise est de soutenir et de développer les ressources positives dans l'entourage de l'enfant, nous souhaitons pointer à cette occasion les paradoxes de notre société à l'égard du très jeune enfant et de ses parents ainsi que les paradoxes de tout soin et toute éducation et alerter sur les risques d'un mauvais usage de ce terme. En effet quelle place notre société réserve-t-elle aux êtres non productifs ? Quelle place fait-elle aux rythmes de vie ? Quelle place fait-elle aux biens de consommation en regard des personnes? Quelle place fait-elle aux liens sociaux et aux relations humaines ?

Quant à l'éducation elle contient toujours une part de contraintes, donc de violence vis-à-vis des enfants, pour leur permettre de vivre en société et d'intégrer un certain nombre de règles et de limites. Quelles sont les limites de cette « violence éducative » ? Inversement quelle est la violence de toute absence de limites ? Mais si on remonte très loin dans le temps, bien traiter les enfants a été un souci constant des générations les unes envers les autres, avec les connaissances et les outils propres à chaque époque et à chaque culture, ne serait-ce que pour assurer la reproduction et la transmission des héritages culturels en tout genre. [457]

La bientraitance institutionnelle s'inscrit dans une filiation

Si l'on parle aujourd'hui de bientraitance et si ce concept est nouveau, ce qu'il véhicule est aussi le fruit d'une longue histoire dans la lignée de laquelle nous nous inscrivons : parents, médecins héritiers d'Hippocrate, pédiatres, psychiatres et psychanalystes, psychologues, autres soignants para-médicaux, religieux, philosophes et pédagogues qui se sont penchés sur le sort de l'enfant, depuis de nombreuses années. C'est pourquoi :

---

[456]. Patrick Mauvais,*idem, op., cit.*

[457]. Yvonne Knibiehler, Se construire dans la bien-traitance : propos d'une historienne : « Le mot ''bien-traitance'' a de quoi intriguer une historienne ! Depuis les débuts de l'hominisation, les humains se sont toujours souciés de bien traiter leur progéniture, en vue d'assurer à la fois la reproduction de l'espèce et le renouvellement de la civilisation. La manière de bien traiter les enfants a évolué sans cesse, selon les époques, les lieux, les milieux. Il y eu un temps ou on croyait bien faire en emmaillotant étroitement les nouveaux-nés, un autre temps où l'on vivait dans la phobie des microbes… Aurions-nous atteint un état définitif du savoir, qui nous permettrait d'affirmer que nous savons enfin ce qu'est la véritable bien-traitance ? Gardons nous de telles illusions et restons modestes. », *Enfance majuscule, op. cit.,* p. 106-109.

> « Parler de transgénérationnel de l'institution, c'est aussi réintroduire la dimension historique et la question de la transmission non seulement de connaissances mais aussi de représentations construites sur plusieurs générations de professionnels. C'est reconnaître une filiation imaginaire, où s'originent les soins, c'est entrer dans le domaine des '' loyautés invisibles''. » (Boszormenyi-Nagy et Spark, 1973. [458])

Mais cette filiation dans laquelle nous nous inscrivons remonte aux débuts de l'humanité aux premiers soins d'une mère, à la protection d'un père, aux premiers soignants, à ceux qui ont perpétué la vie et permis que nous soyons là et symboliquement à tous les mythes fondateurs inscrits dans chaque culture et cosmogonie de l'humanité. Maurice Godelier écrit que nous pouvons dater les rapports de parenté proprement humains, environ 200 000 ans avant notre ère, les premières tombes attestées remontant à 100 000 ans avant l'apparition de nos ancêtres directs et récents, de l'*homo sapiens sapiens.*

> « On peut supposer qu'à partir du moment où il y eu sépulture, alors la mort et les funérailles ont fait partie des rituels de la parenté et des rituels de la société. La naissance et la mort d'un individu devinrent des moments essentiels de la reproduction des rapports de parenté et l'objet d'une attention particulière de la société, un objet de rites.[459] »

Cette attention et ces rites attestent d'une attention pour les premiers soins au bébé. Plus récemment, nous nous inscrivons aussi dans la lignée de ce que certains médecins héritiers d'Hippocrate, pédiatres, psychiatres et psychanalystes, psychologues, philosophes et pédagogues ont apporté dans la formation de professionnels de la petite enfance. Ainsi John Locke (1637-1704) et Jean-Jacques Rousseau (1754) ont attiré l'attention sur le sort des enfants de leur époque et ouvert la voie vers une éducation attentive et bienveillante vis-à-vis des très jeunes enfants, bannissant, entre autres, les châtiments corporels.

Après eux, Kant, Freud, Mélanie Klein, Margaret Mahler, Winnicott, Piaget, Freinet, Wallon, Montessori, Decroly, Kreisler, Hannah Arendt, Dolto, (et bien d'autres… la liste n'est pas exhaustive) et les contemporains qui continuent à s'intéresser à la périnatalité et à échanger autour de la clinique et de la théorie sur ces sujets participent aux représentations qui alimentent une réflexion actuelle sur l'enfant. Ces personnes ont contribué à de meilleurs traitements de l'enfance et pour certains de la parentalité, ils ont participé à la mise en place de meilleurs soins aux bébés par une meilleure connaissance de ses besoins qu'ils ont communiquée et qui reste à transmettre. Nous avons aussi une importante histoire de recherche de bientraitance des enfants à l'Assistance Publique, depuis saint Vincent de Paul qui recueillait les enfants abandonnés, placés dans les tours, aux services actuels de pédiatrie, avec maison de l'enfance et maison des parents.

Les acteurs de santé, physique et psychique eux aussi, tels René Spitz qui a mis en évidence les carences institutionnelles avec l'hospitalisme et la dépression anaclitique du nourrisson et les travaux de Bowlby autour de l'attachement, renforcés par ceux des Robertson sur les séparations précoces interrogent fortement les conditions d'accueil et de vie des bébés et des enfants en institution. Trois femmes vont de pencher aussi sur les berceaux des pouponnières et repérer les détresses et carences qui les

---

[458]. « La ballade de Tünde », Martine Lamour, sous la direction de Geneviève Appell et Anna Tardos, *Prendre soin d'un jeune enfant, De l'empathie aux soins thérapeutiques,* Toulouse, Erès,1998, p.166-167-168, *op. cit.*

[459]. Maurice Godelier, « La sexualité est toujours autre chose qu'elle-même », *Esprit,* mars-avril 2001, « l'un et l'autre sexe » pp. 96-104.

entourent et faire évoluer les pratiques : Jenny Aubry, Myriam David et Geneviève Appell. Ces dernières élargiront leurs compétences sur les interactions mère-enfant.[460] Elles introduisent en France les pratiques très élaborées de soin des bébés de l'Institut Lóczy qui est une pouponnière proche de Budapest avec l'apport de l'expérience d'Emmi Pikler[461]. Ainsi, les professionnels de la petite enfance, comme la plupart des éducateurs de jeunes enfants, auxiliaires de puériculture ou puéricultrices en France, ont reçu un enseignement issu de toute cette expérience. Ces connaissances sont enseignées dans les formations initiales et continues des métiers de la petite enfance et contribuent à mieux traiter les enfants.

Rappel historique de la maltraitance

En faisant l'analyse des rêves, Freud a montré que dans l'intelligence, par opposition même à l'imagination, « la représentation par le contraire » était immédiate, actuelle, distincte.[462] Et en effet, on ne peut pas dans un premier temps penser le mot « bientraitance » sans qu'aussitôt, simultanément nous vienne à l'esprit celui de maltraitance. C'est pourquoi avant d'écarter les représentations de la maltraitance il convient de rappeler qu'elle-même n'est reconnue en France que depuis les années 50 environ. En effet la maltraitance à enfants est apparue relativement récemment en clinique : avec Caffey (1946), Silverman (1951) et Kempe (1962) avec le syndrome des enfants battus, première forme de maltraitance identifiée par les médecins. Puis au cours de cette décennie, on a reconnu « l'enfant abusé sexuellement » et l'attention se porte aujourd'hui sur la maltraitance psychologique car on sait maintenant que la violence psychologique exercée sur les enfants, bien souvent négligée, est pourtant aussi nocive que la violence physique sur leur développement. Voici donc une définition de la maltraitance :

> « L'enfant maltraité est celui qui est victime de la part de ses parents – ou d'adultes ayant autorité sur lui – de violences physiques, de sévices psychologiques, de négligences (ou absence de soins) ou d'abus sexuels pouvant avoir des conséquences graves sur son développement physique ou psychique.[463] »

Les auteurs du guide d'où est extraite cette définition ajoutent qu'elle ne peut être plus précise car les limites de la maltraitance sont incertaines : en effet, où s'arrête le droit des parents à corriger leur enfant ? Comment définir les mauvais traitements psychologiques, qui incluent les manifestations de rejet affectif, le sadisme verbal, les humiliations, la dévalorisation, les exigences éducatives aberrantes ou inadaptées à l'âge et aux possibilités de l'enfant ?

Où se situe la frontière entre relations familiales normales et « climat incestueux » ? En effet si la frontière est nette avec l'inceste avéré, des relations plus ou moins érotisées entre adultes et enfants peuvent être très ambiguës sans que l'inceste

---

[460]. Patrick Mauvais, L'enfant séparé de sa famille : Quels défis pour une démarche de Bien-traitance ?, *Enfance majuscule*, *op. cit.,* p. 80-83.

[461]. « L'approche de l'institut Lóczy est fondée sur les travaux d'Emmi Pickler. C'est en observant les bébés dans le cadre de son expérience pédiatrique qu'Emmi Pikler a perçu la liberté de mouvements et d'activités comme « une valeur essentielle pour le développement de l'enfant » (Tardos et David,1991, p. 9) Martine Lamour, La ballade de Tünde, Sous la direction de Geneviève Appell et Anna Tardos, *Prendre soin d'un jeune enfant, De l'empathie aux soins thérapeutiques*, Toulouse, érès,1998, p.166-167-168, *op. cit.*

[462]. Thomas De Koninck, *De la dignité humaine*, Paris, Puf, Quadridge, 2002, *op. cit*., p. 121.

[463]. P. Staus. AFIREM, Les guides de l'AP-HP*, Enfants et adolescents victimes de maltraitance, leur prise en charge aux urgences,* Paris, Doin éditeurs, 1997, p.1.

soit consommé. Cette définition est de plus fonction des références personnelles de chacun, de la culture familiale, de la place que la société fait à l'enfant. Et si aucun milieu, aucune ethnie n'échappe à ce problème, il importe de préciser pour une société donnée ce qui est permis par la loi et ce qui ne l'est pas. En ce qui concerne les abus sexuels on trouve également une définition dans ce même guide :

> « Toute participation d'un enfant ou d'un adolescent à des activités sexuelles qu'il n'est pas en mesure de comprendre, qui sont inappropriées à son âge et à son développement psychosexuel, qu'il subit sous la contrainte, par violence ou séduction et qui transgresse les tabous sociaux.[464] »

La violence du plus proche est aussi comme l'ont longuement montré Pierre Legendre et Monette Vacquin[465], la violence la plus répandue, car c'est au sein des familles qu'elle s'exerce le plus[466]. D'autre part, les enfants concernés par ce sujet, aujourd'hui, en France, sont encore beaucoup trop nombreux. : en 2006, on comptait 95000 enfants en danger, dont 19 000 maltraités[467] et toujours en 2006, 79 000 en risques[468] d'après les chiffres ODAS[469]. Si nous faisons ce détour par la maltraitance pour nous concentrer ensuite sur la « bien-traitance » c'est que les contraires s'impliquent réciproquement en acte. Ils s'éclairent mutuellement bien qu'ils ne soient pas symétriques. Et si l'apparition de la maltraitance dans la langue française a précédé la bien-traitance, est-ce que ce n'est pas parce que le mal, les conséquences des mauvais traitements sont plus faciles à percevoir et à comprendre que la complexité de la vie humaine avec ses relations interpersonnelles quand elle va bien, quand elle est bonne ? Nous pouvons comparer avec ce qu'écrit Aristote, à propos de concept difficile à concevoir :

> « L'un se dit et se manifeste par son contraire et l'indivisible, par le divisible, de sorte que dans le discours la pluralité est antérieure à l'indivisible, en raison de la sensation.[470] »

Pour lui comme pour Platon, le bien est Un, le mal est multiple. Certes, il y a une diversité dans l'imagination et la manifestation des mauvais traitements qui nous frappent, alors que le *kairos* du bon traitement est rare, voire unique ou fugitif et il faut savoir le saisir.

Le bien et le mal

---

[464]. *Id*.p13,R. Krugman, D. Ph. Jones, "*Incest and other forms of sexual abuse*", *in the battered child, 4ème ed., University of Chicago Press,* Chicago, Londres, 1980.

[465]. Monette Vacquin, *op.cit*.

[466]. ODAS, Rapport de 2004. 90% des maltraitances ont lieu dans la famille avec un taux de 80% qui concerne les enfants de 0 à 12 ans.

[467]. « L'enfant maltraité est un enfant victime de violences physiques, d'abus sexuels, de violences psychologiques, de négligences lourdes ayant des conséquences graves sur son développement physique et psychique. » Définition du *Guide méthodologique de l'enfance en danger*, 2001. Sources, ODAS. (19000 enfants maltraités en 1998).

[468]. « L'enfant en risque est celui qui connaît des conditions d'existence qui risquent de compromettre sa santé, sa sécurité, sa moralité, son éducation ou son entretien, mais qui n'est pas pour autant maltraité. » (64000 enfants en risques en 1998).

[469]. ODAS, Protection de l'enfance, étude réalisée par Geneviève Avenard, Sandrine Dottori, Claudine Padieu, Paris, 2006.

[470]. Aristote, *Métaphysique,* I, 3, 1054 a 26-29.

Aristote[471], pour sa part nous rappelait que le propre de l'homme par rapport aux animaux est d'avoir un langage pour signifier le juste ou l'injuste car il le seul être à avoir la distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Mais qu'est-ce qui nous pousse à bien traiter l'autre ? Est-ce l'amour qu'on éprouve pour lui, pour le « prochain », ou l'irréductibilité de faire avec l'autre qui s'impose à moi et que je n'ai pas le choix d'ignorer ? A la manière de Levinas. Est-ce ainsi que le bien précède le mal ?

> « Le problème du bien et du mal, la faculté de distinguer ce qui est bien de ce qui est mal, seraient-ils en rapport avec notre faculté de penser ? Pas au sens, bien entendu où la pensée serait capable de sécréter de bonnes actions, comme si la vertu s'enseignait et s'apprenait – Il n'y a que les habitudes et les coutumes qui s'enseignent et chacun ne sait que trop bien à quelle vitesse on les désapprend et les oublie, pour peu qu'une situation nouvelle exige un changement de conduites et de manières. (Le fait qu'on traite généralement du bien et du mal dans les cours de ''morale'' ou d' ''éthique'' peut laisser pressentir le peu qu'on sait à leur sujet, car morales vient de *mores* et éthique d'*ethos*, mot latin et grec qui signifient coutume et habitude ; or le mot latin est associé aux règles de conduite, tandis que le mot grec dérive d'habitat, comme notre ''habitude'' […] [472] »

Levinas nous signifie que la différence entre le bien et le mal est plus grande que leur simple opposition. Il voit dans les manifestations du mal une forme pervertie de la transcendance et non sa négation. « Le mal n'est pas une quelconque espèce de la négation [473]», le mal n'est pas le contraire du bien. Levinas, et nous nous interrogeons avec lui, se demande si ce n'est pas le mal qui d'abord éveille l'*âme à-dieu*[474] *et* qui soulignerait la priorité du Bien. Il me semble que la plupart des familles en souffrance qui viennent dans les lieux d'accueil proposant des aides, sont dans ce mouvement, de recherche du bien pour eux et leur enfant, à partir du malheur, du deuil et des difficultés à être ensemble.

C'est pourquoi il faudrait porter un regard différent sur ces familles et développer une créativité du bien, inventer de bonnes stratégies pour remédier à cette multiplicité des formes de la maltraitance, ce qui relèverait de la connaissance de l'enfant et des relations entre les êtres humains, ainsi que de la transmission de ces connaissances. En effet nous constatons une grave méconnaissance de l'enfant dans de nombreuses situations, au sein de la famille, mais aussi encore dans les milieux où exercent des professionnels de l'enfance, dans les crèches, les hôpitaux, les écoles etc. Et cette méconnaissance se traduit par un manque de respect à son égard, en actes et en paroles. Socrate ne disait-il pas que nul n'est méchant volontairement et que c'est l'ignorance la cause de nos maux ?

Là encore les chiffres annoncés par les instances protectrices de l'enfance dans notre pays le confirment, plus de la moitié des enfants en danger ont des parents ayant des carences éducatives[475], donc ne sachant pas comment élever un enfant.

Cependant, le danger de prendre le contraire d'une valeur, c'est peut-être de faire disparaître cette valeur. C'est ce que nous dit Roland Barthes :

---

[471]. Aristote, *Les politiques,* (330 av J.-C.) Livre I ? chap. 2, 1252b-1253 a, trad. P. Pellegrin, Paris, Flammmarion, coll. GF, 2e éd., 1993, p. 90-92.

[472]. Hannah Arendt, *La vie de l'esprit*, Paris, Quadrige PUF, 2005, p. 22.

[473]. Emmanuel Levinas, Transcendance et mal, *De Dieu qui vient à l'idée*, Paris J.Vrin, 1982 et voir Mylène Baum-Botbol, Après vous, Monsieur, *La responsabilité*, *Revue Autrement*, n°14, janvier 1994, pp.51-71.

[474]. Jacques Derrida, *Adieu à Emmanuel Levinas*, Galilée, 1997.

[475]. En 2006, 53% des enfants en danger, ont pour facteur, les carences éducatives des parents. Enquête ODAS, 2006.

> « D'une part la Valeur règne, décide, sépare, met le bien d'un côté, met le mal de l'autre (le neuf/le nouveau, la structure/la structuration etc.) le monde signifie fortement, puisque tout est pris dans le paradigme du goût et du dégoût. D'autre part, toute opposition est suspecte, le sens fatigue, il veut s'en reposer. La Valeur, qui armait tout, est désarmée, elle s'absorbe dans une utopie : plus d'oppositions, plus de sens, plus de Valeur même et cette abolition est sans reste. La Valeur, (et le sens avec elle) oscille ainsi, sans cesse. L'œuvre, dans son entier, boîte entre une apparence de manichéisme (lorsque le sens est fort) et une apparence de pyrrhonisme (lorsque l'on désire son exemption).[476]»

L'utopie serait ici de faire disparaître la maltraitance, en ne parlant que de bonnes pratiques et de ressources positives, (et qui ne souhaite pas la disparition de la maltraitance ?) avec la « bien-traitance qui mettrait l'accent sur les capacités individuelles familiales et sociales des enfants et des parents et permettrait d'étudier les conditions d'une éducation familiale réussie.[477] »

Mais il serait dramatique de nier l'existence de maltraitances en se focalisant uniquement sur les bons traitements apparents. Nous sommes témoins réguliers et à risque du déni de violences faites aux enfants, quand on ne veut voir que les beaux vêtements, écouter les discours conformes de ce qu'on attend de bons parents… et que cela masque ou que l'on oublie la souffrance de l'enfant, parce qu'elle est trop insupportable ou tout simplement impensable. Nous pensons ici, aux nombreux « non-lieux » rendus par la Justice pour des situations repérées par les équipes de terrain, à haut risque pour l'enfant et dont il n'a pas été tenu compte devant la bonne présentation des parents et des discours de façade devant le juge. Mais une fois encore, cela peut arriver à chacun de nous.

Ces situations non résolues donnent parfois lieu à des signalements ultérieurs, car l'enfant et sa famille continuent à souffrir, sans soins. Un important travail de partenariat interinstitutionnel est en cours actuellement. On trouve toujours du bon, heureusement, chez des parents défaillants, mais où est la mesure ? Il me semble que c'est l'enfant le guide : a-t-il un bon développement ? Fait-il des acquisitions cognitives adaptées à son âge ? Communique-t-il harmonieusement avec son entourage ? S'il est malade ou handicapé reçoit-il des soins appropriés ? Manifeste-t-il des affects variés et un plaisir de vivre, de la joie?

Plutôt que de parler de bien et de mal, sans nier le fait que ces valeurs appartiennent à la fois à la sphère de l'absolu et à celle de la contingence, est-ce que la notion de juste et d'injuste n'est pas plus accessible à notre compréhension et assentiment intime. Même les plus jeunes enfants y sont sensibles et acceptent ce qu'ils ressentent comme juste et s'opposent à ce qui leur paraît injuste de toutes leurs forces. Aristote nous disait que la Justice était la plus importante des vertus.

L'accompli et l'inaccompli

Autour des questions du bien et du mal, il nous semble intéressant d'envisager aussi les idées d'accompli et d'inaccompli[478] car elles englobent les notions de temporalité et de réalisation, de fin. A condition bien sûr d'y associer la justice.

---

[476]. Roland Barthes, Oscillation de la valeur, *Roland Barthes par Roland Barthes*, écrivains de toujours, Paris, Seuil, 1995. p.124.

[477]. Paul Durning, professeur de sciences de l'éducation à Paris X Nanterre, *L'Ecole des parents*, n°5 octobre-novembre 2002, p.32.

[478]. Termes évoqués et développés lors d'une conférence par Mr. Bertrand Vergely, philosophe, séminaire de philosophie pratique de Paris Est, Pitié-Salpêtrière, 2008.

Il y a dans l'œuvre accomplie, un début, un déroulement et une fin. La satisfaction qui s'ensuit, procure un apaisement et un sentiment de plénitude, on parle par exemple de « vie accomplie ». Ce qui est inaccompli, en revanche laisse en suspens des choses non résolues, non abouties, en chantier plus ou moins organisé, qui continuent d'agiter et d'avoir des effets sur leur environnement et sur les générations suivantes. Or ce sentiment d'accompli se réalise dans les grandes œuvres mais aussi dans les petites choses du quotidien. Si l'on est disponible au moment de l'accueil à la personne que l'on rencontre, ce moment-là, peut appartenir au passé comme un moment accompli. Si en revanche on ne l'est pas, la personne mal reçue en sera affectée et peut-être en difficulté ou en colère et le soignant non disponible en sera irrité ou en en prenant conscience, pourra s'excuser de n'avoir pas été là, présent au bon moment et « rattraper » la situation.

Car si tout se réalise et s'accomplit au bon moment, dans le *kairos,* ce qui est le plus simple et qui suppose une présence attentive et une haute exigence, qui se construit en partie avec l'habitude, alors on peut être disponible pour ce qui vient. Mais comme cela n'est pas toujours réalisable pour de multiples raisons que nous essaierons d'identifier, il nous faut rechercher les possibilités de réajustement qui font partie de la vitalité des liens interpersonnels. L'adéquation totale et parfaite de l'un à l'autre est rare, mais les tentatives d'aller vers l'autre avec les aléas de ratés, d'erreurs et d'incompréhension, est notre lot commun. C'est ce désir permanent d'ouverture et de désir qui nous pousse vers autrui qui nous inscrit dans le vivant et dans le monde humain. Il y a, certes, des moments où, trop blessés, trop bousculés, trop brutalisés, on se referme sur soi-même pour se réparer, se réconforter et digérer, métaboliser ce qui nous arrive et qui n'est pas toujours assimilable. C'est ce qui arrive lors d'un coup imprévisible et violent, ou lors d'un traumatisme. Le refus de relation à l'autre qui s'en suit peut alors nous heurter alors qu'il est nécessaire. Il y a des temporalités liées aux événements qu'il nous faut respecter. On ne peut pas bousculer le temps et il nous faut accepter l'inaccompli et l'ouverture sur l'infini qu'il implique.

Au-delà des contraires, le questionnement éthique

C'est parce que l'on connaît les effets de la maltraitance, que l'on peut envisager son contraire. Pour être bientraitant il faut d'abord ne pas nuire, mais cela ne suffit pas, il faut de plus, mettre en place les conditions d'un bon développement, d'un épanouissement de l'enfant et de ses parents. C'est pourquoi la bien-traitance suppose la connaissance de la maltraitance : On peut dire ici ce que Hegel dit des opposés qui, « dans leur concept même contiennent l'autre »[479] et c'est ce que développe Thomas De Koninck lorsqu'il cite K. Abel :

> « Tout concept se trouvant devoir être le frère jumeau de son contraire, comment aurait-il pu être une première fois pensé, comment aurait-il pu être communiqué à d'autres qui essayaient de le penser, sinon en le mesurant à son contraire ?
>
> « L'agir humain tout entier obéit à cette opposition inéluctable entre les contraires connus par l'intelligence et les contraires mus. Le Tao en conclut le fameux non-agir (wou-wei). Nous touchons ici en vérité au cœur de la condition humaine.[480] »

---

[479]. G.W.F.Hegel, *Wissenschaft der Logik,* éd., Georg Lasson (1934), 2 Vol., Hamburg, Meiner, 1963, II, p.56, Hegel cité par Thomas De Koninck*, De la dignité humaine*, Paris, Puf, Quadridge, 2002, *op. cit*., p.117.

[480]. Thomas De Koninck, *op. cit*. "Le dépassement des contraires" pp.115-159.

Le dépassement des contraires implique dans chaque situation de choisir, puisque comme le dit De Koninck, les deux contraires dans la réalité ne peuvent coexister, on est donc toujours dans l'obligation de décider entre ceci et cela, ou bien, ou bien, dit Kierkegaard ; « Grâce à mon " ou bien-ou bien" apparaît l'éthique[481] » écrit-il. Voilà donc l'essence de la liberté humaine pour lui :

> « Ce choix absolu de moi-même est ma liberté et ce n'est qu'après m'être choisi moi-même au sens absolu, que j'ai posé une différence absolue, celle qui existe entre le bien et le mal [482]».

Il faut créer les moyens de l'alternative, il faut permettre les conditions du choix. Pour avoir accompagné des professionnels et des familles en quête d'alternatives, à la recherche de remèdes ou de réponses à des questions éducatives, il apparaît que l'absence de repères, le fait ne pas avoir reçu les éléments de compréhension et les codes de la socialisation sont des obstacles majeurs auxquels s'ajoutent souvent l'isolement qui est une des pires choses, car le repli sur soi est source d'exclusion et d'impasse face à toutes les difficultés que soulève les soins et l'éducation des enfants. La violence des parents, puis des enfants est alors l'exutoire d'une impossibilité d'exister ensemble, une impossibilité d'établir un lien, ou plutôt un appel au lien extérieur, à un tiers. André Clair ajoute :

> « Reconnaître l'alternative, c'est commencer à penser l'existence, c'est entrer dans sa détermination, puisque l'alternative ne renvoie pas à quelque propriété seconde de l'existence, mais qu'elle en signifie le caractère le plus élémentaire ; ôter l'alternative, c'est supprimer l'existence même et non pas tel attribut particulier ou telle marque accidentelle. D'un mot, on pourrait dire que l'alternative est l'essence de tout rapport à l'existence ; et c'est aussi le premier élément essentiel de l'existence ».[483]

L'alternative est aussi la condition de l'échange, de la discussion, en matière d'éthique, quand on a à décider de soins pour un bébé et ses parents, la confrontation des points de vue est précieuse, les synthèses indispensables pour que chacun s'exprime à partir de ses observations et de ses connaissances. L'institution, quand elle fonctionne bien, représente à cet égard un cadre structurant et contenant pour que s'expriment des réflexions plurielles nécessaires à la prise de décisions, avec pour finalité commune le meilleur traitement du patient. Mais s'il ne suffit pas de croire individuellement que le bien dans cette situation serait ceci ou cela, ou d'avoir l'intention de bien faire pour que cela soit juste, l'institution ne garantit pas non plus la cohérence des multiples intervenants et le bon choix. [484]

> Car « les meilleures intentions du monde, même si elles sont motrices en tant que mise en mouvement de notre désir de comprendre et de progresser, ne représentent qu'une impulsion première. Il faut dans un second temps étayer ce mouvement inaugural d'une réflexion suivie et approfondie, en relation avec d'autres points de vue. Le but étant de parvenir à un ajustement toujours plus grand à la réalité vécue, dans la spécificité de la relation soignant/soigné. Cette démarche de responsabilité individuelle constitue la démarche éthique par excellence : elle n'est pas l'aboutissement d'un consensus de pensée, mais bien au contraire l'affirmation d'une

---

[481]. Søren Kierkegaard*, Ou bien…ou bien,* trad. F. et O. Prior et M.H. Guignot, Paris, 1943, p.479.
[482]. *Id*., p.512-513.
[483]. André Clair, Kierkegaard et l'acte dialectique, *Analogie et dialectique*, éd. P. Gisel et Ph. Secretan, p.181-182.
[484]. Victor Courtecuisse, De quelques uns des sens du bientraiter, *Enfances et Psy n°2*, érès, 1998, *op. cit.,* pp.67-78.

> spécificité individuelle, dont le développement est régulièrement soumis au regard critique d'autrui[485].»

L'éthique exige qu'on tranche, elle choisit de bien traiter autrui, mais implique de se poser les questions fondamentales : Que veut-on ? Que sait-on de la situation ? Quelles sont les règles à respecter ? Quelles décisions prendre ? Comment les appliquer ? Questions résumées par celle que posait Kant : « Que dois-je faire ? »

La question du mal, le mal et l'enfant

Il y a une dialectique du bien et du mal, ils sont toujours en tension, voire opposés radicalement, quelquefois imbriqués l'un dans l'autre sans que le discernement en soit facile et immédiatement perceptible. Certaines fois le mal est évident, intolérable, abject, d'autres fois c'est le bien qui apparaît limpide et clair et s'impose comme vérité incontestable. Mais le plus souvent dans la banalité quotidienne, le mal peut conduire au pire, ou au bien ou à un mieux, alors que l'inverse n'est pas toujours vrai. D'où la suprématie du bien sur le mal, de la vie sur la mort, de l'être sur le rien, sur le long terme, car à moyen terme, le bien, si les événements changent peut se transformer en mal et ainsi de suite. D'où une perpétuelle dialectique au cœur de laquelle, tel l'œil du cyclone, règne la paix de l'amour absolu et sa contemplation.

Il y aurait deux sortes de bien pour l'homme : la perpétuité du vivant, du cycle de la vie, de la nature avec sa beauté qui nous dépassent et dont nous partageons la jouissance et la capacité de l'homme en tant qu'être moral à choisir le bien pour lui et ses semblables. Ces deux biens se rejoignent en un seul, qui y est lié : seul des êtres humains vivants peuvent exercer leur capacités à faire le bien, d'eux dépend en partie de faire en sorte que le monde vive. Ainsi le milieu naturel et le monde humain ne font plus qu'un. Sans la nature vivante, l'homme disparaît. Le souci de la nature devient alors une composante du bien humain.

Il y aurait plusieurs sources du mal en l'homme, elles résident dans son imperfection de fait, d'où son ignorance à savoir comment faire le bien et dans son être moral, choisir sa propre destruction ou nuire à autrui et à lui-même. Sa liberté réside dans le choix de ce qu'il veut être avec ce qu'il peut. Leibniz, quant à lui, a défini trois sortes de mal :

> « Le mal métaphysique est celui des imperfections, le mal physique consiste dans les douleurs et autres incommodités semblables et le mal moral, dans les péchés. […]Tous ces maux se trouvent dans l'ouvrage de Dieu. […] Dieu a produit en effet le tout le plus parfait qui se pouvait et dont il a eu sujet d'être pleinement content, les imperfections des parties servant à une plus grande perfection dans l'entier. [486]»

Vis-à-vis de cette approche du bien et du mal, nous nous sommes fortement intéressés à la vision apportée par les Dogon sur le fondement de ce que nous appelons le mal et d'où vient le bien, dans leur cosmogonie. Elle s'exprime par la représentation du *Renard pâle,* qui est celui qui apporte le désordre sur la terre, celui qui dynamise, celui par qui il faut toujours chercher de nouvelles solutions, celui qui fait sortir de la torpeur de l'ordre, d'une certaine façon, la vie. Celui qui met en branle la nécessaire recherche de l'équilibre et de la paix et qui mobilise à chaque fois les forces du bien.

---

[485]. Marie-Pierre Ollivier, psychologue clinicienne, service d'hématologie ; Hôpital Saint-Antoine, AP-HP, Le questionnement éthique, *Espace éthique La Lettre,* 15-16-17, Hiver 2001-2002.

[486]. Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716), *Essais de théodicée, sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal,* Paris, Garnier Flammarion, 1969, « Anatomie du mal : métaphysique, physique et moral», p. 392.

Dans un chapitre sur le contre-transfert, Winnicott parle de la haine que suscitent les patients psychotiques pour les psychiatres et les soignants et les dangers que cela leur fait courir, s'ils ne la reconnaissent pas. Il fait le parallèle avec la haine que suscite le bébé pour sa mère et c'est ce qui nous intéresse ici.

Dans le cadre de la thérapie avec des psychotiques, il insiste sur l'effet structurant que cela peut avoir pour celui qui la provoque si cette haine est objectivée et consciemment identifiée, empêchant les passages à l'acte, ou des conduites visant à protéger plus les soignants que les patients, en réponse à tous les moments ingrats et éprouvants, voire à la limite de l'insupportable que peuvent faire vivre ces personnes si difficiles à comprendre et à soigner. Néanmoins la grande différence avec la relation maternelle vis-à-vis de son bébé réside dans le fait qu'une mère ne peut exprimer directement sa haine à son enfant.

> « Il faut qu'une mère puisse tolérer de haïr son enfant sans rien y faire. Elle ne peut lui exprimer sa haine[487] »

En effet le petit enfant ne fait pas œuvre de haine lorsqu'il fait mal, il aime d'un « amour impitoyable[488] », il ne peut pas encore s'identifier à sa mère et ce n'est que plus tard qu'il pourra vivre de la haine et l'exprimer comme telle. Winnicott admire la capacité des mères à se laisser maltraiter par leurs enfants, sans se retourner contre eux ni en attendre de récompense. Parmi les aides qui s'offrent aux mères il a observé avec beaucoup de finesse, le contenu des paroles de certaines chansons et comptines pour les bébés. Il s'y exprime de l'agressivité, de la haine et des désirs de mort et elles sont nombreuses dans le patrimoine enfantin à véhiculer de tels sentiments. Il donne pour exemple :

> « Bateau, batelier, tout en haut de l'arbre,
> Quand le vent soufflera, le berceau bercera,
> Quand la branche cassera, le berceau tombera,
> Et, boum ! le bébé [489]».

Les qualités nécessaires à la mère sont la capacité de transformer en jeu ces sentiments, pour préserver la disponibilité, la patience, le dévouement à son enfant, la tolérance et la constance dont il a besoin pour bien grandir. Si elle ne le peut seule elle doit y être aidée, car son enfant peut alors représenter une menace pour elle et de ce fait être lui-même en danger.

La bientraitance ne serait-elle qu'un discours ?

> « La teneur objective d'un discours est très peu agissante quand on est en situation de vulnérabilité extrême. […] En effet, avec les progrès de la science, l'humain redécouvre l'importance de la morale : tout ne peut pas être fait, tout ne peut pas être dit. Un acte est toujours motivé par l'intention qui l'anime et il aura obligatoirement des conséquences. Comment éviter les pièges de la naïveté de celui qui croit bien faire et dont les actes peuvent avoir des conséquences désastreuses ? [490]»

Barthes va plus loin encore, quand il évoque l'Antithèse :

---

[487]. D. Winnicott, « La haine dans le contre-transfert » *in De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 81.
[488]. *Idem*, p. 80.
[489]. *Ibidem*, p. 81.
[490]. Marie-Pierre Ollivier, psychologue clinicienne, *op.cit.*

> « Etant la figure de l'opposition, la forme exacerbée du binarisme, l'Antithèse est le spectacle même du sens. […] L'Antithèse est un vol de langage : j'emprunte la violence du discours courant au profit de ma propre violence, du sens-pour-moi.[491] »

C'est aussi ce que dit Edelmann, en remarquant que notre époque use et abuse des contraires, des opposés, des antonymes… C'est encore un usage de la rhétorique et quand nous lisons qu'il faut « promouvoir cette notion[492] », ce n'est plus le bien de l'enfant que l'on cherche à atteindre et les changements de pratiques, mais la suprématie d'un discours avec une reconnaissance politique, mais avec quel contenu ? Quand l'approche scientifique s'approprie l'éthique, est-ce que là, en référence à Bourdieu[493], l'appropriation d'un discours, le passage à son institutionalisation, ne génèrent-ils pas un risque : celui de le vider de sa substance? C'est pourquoi une critique des sciences sociales qui s'approprient l'éthique et la bientraitance semble nécessaire. Il nous faut donc examiner leurs usages et les stratégies politiques qui en découlent. Sinon nous restons dans la pensée sophistique, où résident deux grands dangers : l'illusion de croire que l'on détient le bien, la vérité, parce que l'on maîtrise l'art du discours, ou par la séduction qu'exerce le désir du bien, la manipulation d'autrui par le discours qui plaît, sans qu'il soit suivi d'actes.

C'est ce que dénonce Platon dans le dialogue des sophistes, Gorgias et Calliclès avec Socrate. Quand ce dernier dialogue avec Calliclès, qui change d'avis si son auditoire n'est pas d'accord avec lui, pour parler comme il le veut, il lui fait cette remarque :

> « Calliclès, ô Calliclès, ne tiendra pas les mêmes discours que lui-même, mais sonnera faux toute sa vie.[494] »

Socrate défend la vertu et la sagesse de l'âme, il ne s'agit pas de plaire, comme le prétend la rhétorique, mais d'avoir en vue le Bien. Le dessein de Platon consiste à critiquer la puissance de la rhétorique qui vise le plaisir, l'obtention du pouvoir politique, le succès et la réussite, au profit de la philosophie supérieure du point de vue moral. Il ne suffira pas de dire que les personnes sont *bientraitées* pour qu'elles le soient. Zarathoustra[495], (Zoroastre) avant l'apparition du *logos* grec, parlait d'accord entre la pensée pure, la parole pure et l'action pure. Le bien devait s'exprimer à ces trois niveaux, pour être le bien. La bonne pensée renfermant le sens précis de volonté agissante, l'implication concrète de l'homme dans le monde.

Différents sens du mot traiter

Bien qu'il y ait une nuance entre bien traiter et la bientraitance, nous allons aussi nous pencher un instant sur quelques différents sens du mot traiter. Victor Courtecuisse, en a exprimé la polysémie, il rappelle que le problème du « bien traiter » concerne tous les professionnels de santé. Et, s'il prend en compte les grands principes universels dévolus à tout acteur de soins, néanmoins, les conditions d'exercice sont toujours des situations spécifiques, à régler au cas par cas avec leurs contraintes propres et

---

[491]. Roland Barthes, *op., cit.,* L'Antithèse, p.124.
[492]. Document de référence, « *Premières Assises de l'Enfance Bientraitée* », *op. cit*., p.8.
[493]. Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil poche, 2001.
[494]. Platon, Le discours introductif de Calliclès et la réponse de Socrate, *Les dialogues de Platon, 2ème tétralogie : Les Sophistes, Gorgias*, 481b6-488b1.
[495]. Paul du Breuil*, Zarathoustra (Zoroastre) et la transfiguration du monde,* Paris, Payot, 1978, p.90.

nécessitent des initiatives à adapter selon les besoins identifiés ou perçus. Victor Courtecuisse ajoute à cette complexité en rappelant qu'au-delà des symptômes, il ne faut pas oublier les non-dits et les secrets.[496]

En effet, traiter signifie : « agir, se conduire envers (quelqu'un) de telle ou telle manière. Soigner. Soumettre à un traitement médical. Qualifier, appeler (de tel ou tel nom). Régler une affaire en discutant, en négociant. Soumettre (une substance) à l'action d'agents physiques ou chimiques de manière à modifier (traiter un minerai pour obtenir le métal qu'il contient). Soumettre (un objet) à la pensée en vue d'étudier, d'exposer, aborder, examiner, traiter une question, un problème… etc.[497] » On peut rajouter à ces différents sens, celui, contemporain, employé dans l'expression : « Il m'a traité » équivalant à « il m'a injurié ou insulté », le verbe traiter, ici, ayant un sens négatif, comme si à force de traiter les gens cela équivalait à ne plus les considérer comme des personnes, mais à les chosifier.

Nous voyons que l'action, le faire, l'acte sont les principales facettes de traiter. Nous voyons aussi les dangers liés aux sens de « soumettre » autrui à des agents actifs, ou en vue de l'étudier, si ce n'est dans un cadre éthique, c'est-à-dire protecteur et respectueux de sa dignité. Et que dans le fait de traiter, il y a toute une propension actuelle à traiter des conduites et des comportements humains et à répertorier les résultats sous forme de statistiques de plus en plus confiés à des statisticiens. Nous sommes là dans une situation où l'homme est soumis comme objet d'étude et plus tout à fait comme sujet du soin. L'enfant et ses parents sont aussi soumis à ce risque.

> « […] Qu'elles soient quantitatives ou qualitatives les évaluations sont à la mode. Elles sont partout. […] D'une certaine façon, cela relève de la maltraitance dans la mesure où l'on réduit ces populations à des équations, à des tableaux de chiffres, à de grossiers schémas, à des problématiques relations de causalités, qui en général relèvent des fantasmes quand ce n'est pas du voyeurisme des professionnels qui s'impliquent dans ces programmes.[498] »

Evaluer l'humain en matière de bientraitance tout en respectant la bientraitance pose d'énormes problèmes que nous devons aborder dans tous les services aujourd'hui, c'est vraiment l'une des questions actuelles dans les lieux d'accueil et de soins de la petite enfance. Comment préserver des conduites éthiques vis-à-vis des populations en demande de soins tout en répondant à cette demande d'ordre administratif, économique et quelquefois scientifique ? Faut-il y répondre de la manière demandée? Certaines équipes ont déjà une réflexion très avancée sur ce sujet difficile et inépuisable.[499]Il doit être possible de ne pas perturber les enfants, leurs parents et les équipes de professionnels de soins, tout en apprenant et en cherchant : d'abord ne pas nuire !

---

[496]. Victor Courtecuisse, pédiatre, De quelques uns des sens du bientraiter, *Enfances et Psy*, *op.cit*., pp. 67-78.
[497]. *Dictionnaire, Petit Robert*, 1982.
[498]. Victor Courtecuisse, *op. cit.*, pp. 67-78.
[499]. *Naissances, Place des émotions dans les pratiques autour de la naissance : quelle évaluation ?* Montpellier, *Cahiers de l'AFREE*, n° 17, janvier 2003.

Chapitre 10
Le soin et l'éducation dans la petite enfance

C'est bien dans le champ de l'enfance qu'est apparu le terme de bientraitance et l'on ne peut s'interroger sur le ou les traitements appliqués aux enfants sans parler de soin au sens large et d'éducation, de relations, d'interactions parents/enfants, adultes/enfants, enfants/enfants, parents/professionnels. L'EJE[500] a deux missions principales auprès du jeune enfant, le soin, au sens large et l'éducation. Or en quoi le soin diffère de l'éducation et en quoi l'éducation diffère du soin ?

En ce qui concerne le nourrisson et le très jeune enfant ces deux termes se recouvrent largement, car le bébé est totalement dépendant pour sa survie des soins de sa mère ou d'un substitut maternel et ces soins vont contribuer à lui donner une forme, à l'humaniser par les affects, les gestes et la parole, à lui expliquer le monde et les conduites à tenir les uns envers les autres, qui relèvent aussi de l'éducation. C'est au travers des premiers soins que s'établissent les premiers liens de sécurité en l'adulte et de reconnaissance et que s'inscrivent le rapport à l'autre et l'altérité. Le respect de l'enfant se traduisant dans les gestes et les paroles va aussi lui enseigner la confiance possible dans l'adulte grâce à la douceur. A l'inverse, des gestes purement opératoires, techniques, la rigidité, ou la brutalité des manipulations de son corps lui apprendront à se défier du monde et à s'en protéger au lieu de s'ouvrir. Mais si nous voyons tout d'abord la définition du mot soin, nous y découvrons que le soin demande une présence psychique et implique une responsabilité :

> « C'est une pensée qui occupe l'esprit, relative à un objet auquel on s'intéresse, une préoccupation, un souci. On dit : avoir, prendre soin de, penser à, s'occuper de, faire attention à … Par extension : occupation, travail dont on est chargé, charge, devoir, mission, responsabilité. [501]»

Il se traduit par des actes empreints de bienveillance et de sollicitude :

> « Au pluriel, les soins sont les actes par lesquels on soigne, l'attention, l'empressement, le ménagement, la prévenance, le service, la sollicitude.[502] »

« Le soin c'est ce que l'homme peut offrir de meilleur. [503]»

Christophe Pacific nous rappelle que seul l'homme peut décider d'anticiper de prendre soin d'autrui dans des situations qui demandent son intervention ou dans des institutions (crèches, halte-garderies, pouponnières, hôpitaux, foyer de l'enfance, ateliers…). Cela suppose une intention, celle de décider pour et avec l'autre, l'enfant, sa famille et d'autres professionnels. La situation de soin est donc une situation de rencontre. Pour lui le soin est une recherche de l'excellence.

---

[500]. EJE, éducateur (trice) de jeunes enfants.
[501]. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Petit Robert, 1978, « soin ».
[502]. *Idem,* « " L'enfant a besoin des soins d'une mère " ," soins maternels ", assidus, attentifs, diligents, vigilants. " Confier un enfant aux soins d'une parente, d'un maître paternel ", qui en a la garde. Actions agréables à quelqu'un, hommage. " Être aux petits soins " : avoir des attentions délicates, choyer, couver, cajoler. Douceur, égard, gâterie. »
[503]. Christophe Pacific, Docteur en philosophie pratique, Formateur à l'IFSI.

Le soin est une *techné*, un art et une technique. S'en tenir à la technique du soin, resterait en deçà du soin et serait déjà *négligence*[504]. A Saint-Vincent de Paul, entre autres, la mortalité infantile était effrayante du temps où l'on se contentait de changer les bébés et de caler les biberons dans les lits des enfants pour les nourrir. Le *soin* à l'enfant, depuis Spitz qui a mis en évidence l'hospitalisme et Bowlby qui a élaboré la théorie de l'attachement, inclut la sécurité affective (grâce à une figure d'attachement proche, affectueuse et stable), la continuité, le savoir-faire, le langage. Sans ces ingrédients il n'y a pas de soin à l'enfant. L'éducation peut être extrêmement dure et violente pour les enfants, si l'on pense par exemple à l'éducation spartiate, on l'associerait aujourd'hui à de mauvais traitements, à une absence de soins. Ainsi les soins, ou les mauvais traitements accompagnent l'enfant à chaque étape de son éducation.

La bientraitance s'applique au quotidien dans les soins à l'enfant

> « C'est bien le mot soins qui convient et nous sommes, à partir de ce terme, directement plongés dans ce que j'aime bien appeler la thérapie de la quotidienneté. Des professionnels partagent en effet pendant un certain nombre d'heures des séquences de vie avec des petits enfants qu'ils accompagnent et soutiennent pour un temps indéterminé. Je le dis parce qu'il est évident que cet intense travail dans l'ici et maintenant de la vie d'un jeune enfant n'a de sens que si on le replace dans toute son aventure, avec tous ses partenaires, qu'il s'agisse des parents, des futurs lieux d'accueil, des équipes extérieures. [505]»

Il y a de nombreuses interférences dans les rencontres et les soins que l'on prodigue à un jeune enfant : nous avons en nous les parents imaginaires qui constituent un fond coloré différemment selon leur disparition plus ou moins précoce, leur présence aimante, ambivalente ou agressive, leur négligence ou leur abandon et ils vont peser dans la rencontre avec l'enfant. Ils vont se jouer dans un dialogue corporel[506]au cours des soins.

Les soins du corps[507] sont les actions par lesquelles on conserve ou on rétablit la santé. Pour le bébé, les soins de maternage sont au cœur des premières relations humaines, ce sont eux qui entretiennent la vie de l'enfant. C'est par le soin qu'elle donne à son bébé qu'une mère lui manifeste son amour et qu'une professionnelle fait connaissance avec l'enfant et apprend à l'aimer. C'est dans le rythme des soins que l'enfant découvre le temps et l'espace qui le séparent et le rapprochent de celle(s) qu'il attend lorsqu'il a faim, peur, sommeil ou a besoin d'être changé et lavé. Les soins s'opposent aux mauvais traitements, ils feraient donc partie intégrante de la bientraitance.

---

[504]. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Petit Robert, 1978, « soin ». *Idem,* (du latin, *negligencia, neg* négation, *ligare*, lier, nier le lien, passer à côté).

[505]. Michel Lemay, « A propos de la démarche de l'Institut Emmi Pikler », *in : Prendre soin d'un jeune enfant : De l'empathie aux soins thérapeutiques,* Ramonville Saint-Agne, Erès, 1998, *op. cit.,* p.173-178.

[506]. *Id.* « Dans la thérapie de la quotidienneté, on dit parfois que tout l'art est de savoir s'appuyer sur l'insignifiance apparente des petits actes de la vie journalière pour qu'ils deviennent signifiants. Cet art repose en fait sur un savoir continuellement ajusté par l'écoute de ce qui surgit dans une étonnante spirale interactive entre un corps maturant et un psychisme se structurant au sein d'une collectivité d'adultes sachant que, si elle peut être fondatrice, elle est aussi perpétuellement fondée par sa rencontre avec l'autre en devenir. » p. 173-178.

[507]. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Petit Robert, 1978, « soin ». *Idem,* « Les soins du corps » : ce sont les actions par lesquelles on donne à son corps une apparence nette et avenante. Hygiène corporelle, soins de toilette, de beauté. […] Manière appliquée, ordonnée, exacte, scrupuleuse, minutie, recherche, délicatesse, ordre et propreté. Les antonymes sont : l'abandon, le mépris, les mauvais traitements, l'incurie, la négligence et la nonchalance. »

> « Nous attribuons une place fondamentale à ce que la mère (ou la nurse) établisse pendant les soins des contacts sereins et affectueux, au cours desquels les deux partenaires sont attentifs à l'autre, se connaissent et s'aiment. Il est évident qu'il faut parler au jeune enfant, qu'il faut « se parler » lorsqu'on est ensemble, qu'il faut être attentif à ses initiatives et qu'il faut y répondre. Il faut satisfaire la curiosité de l'enfant par des réponses, des explications. Il faut l'encourager pour que les signaux qu'il nous envoie soient de plus en plus nombreux et actifs ; il faut l'introduire dans la communauté dans laquelle il vivra, lui faire accepter les règles de la vie sociale. Tout cela est une tâche extrêmement complexe. [508]»

Prendre soin de l'enfant nous inscrit d'emblée dans un rapport humain, un rapport fondamentalement éthique : dans un rapport de responsabilité vis-à-vis de lui, de par sa faiblesse et sa vulnérabilité. Et pourtant, cette responsabilité est et sera toujours débordée par le mystère de la singularité de chacun, de l'infini qui rayonne sous la forme du visage, dans la rencontre d'autrui, comme l'exprime avec tant de force et de conviction Emmanuel Levinas[509]. La bientraitance, pour se dire telle, ne peut qu'être liée à l'éthique et c'est bien ce qui pose question quand elle est mentionnée dans d'autres sphères.

En fait, soin et éducation dans le premier âge sont intimement liés car les soins sont tissés et imprégnés de culture et témoignent déjà d'une inscription de l'enfant dans une place particulière de sa communauté humaine avec ses codes[510]. Ainsi, observer le rituel d'un bain dans certaines maternités françaises ou au domicile de certaines mères nous suffit pour comprendre la place implicite qu'on donne à l'enfant et à son corps, en oubliant quelquefois qu'il est sujet. « L'enfant-roi » de notre société occidentale n'a pas toujours la place qu'il mériterait d'avoir. Il est souvent vite expédié et pas vraiment pris en compte, ni sa mère désemparée, souvent infantilisée par des professionnels pas toujours attentifs et ayant l'occasion d'exercer un pouvoir sur eux pas toujours bienveillant, aux dires des mères que nous recevons à la sortie. Le bébé ou le jeune enfant de moins de trois ans a dès la grossesse une part active dans la relation qu'il induit avec les adultes s'occupant de lui, mais il ne peut en aucun cas être responsable des mauvais traitements qu'il subit. On lit trop souvent : « l'enfant acteur de son développement », « l'enfant acteur de sa protection[511] », mais à quel âge un enfant peut-il se protéger lui-même ? Nous avons vu à quel point il est dépendant des interactions avec son environnement pour vivre.

« L'enfant sujet et acteur de sa vie trouve sa place pleine et entière au sein de la société dans laquelle il naît et grandit[512] » : est-ce à lui de la trouver ou aux adultes de lui donner en l'accueillant et en lui en expliquant les règles ? Sans doute les deux, mais il manque dans toutes ces formules toute l'enveloppe de protection, de bienveillance et d'affection, toute la dimension chaleureuse de la relation humaine adulte, faut-il encore rappeler qu'« un enfant sans sa mère ça n'existe pas[513] » ? L'enfant a besoin d'être choyé et protégé par des adultes qui en sont responsables. L'enfant peut être incompétent, ne pas gratifier son entourage, ne pas répondre à ses attentes, reproduire des modèles interactifs pathologiques qu'il a connus avec ses parents ou ses substituts

---

[508]. Sous la direction de Geneviève Appell et Anna Tardos, Martine Lamour, La ballade de Tünde, *op. cit.*, p.166-167-168.
[509]. Emmanuel Levinas, *Ethique et infini,* Biblio essais, Paris, Le livre de poche, 1982.
[510]. Les massages africains, sont fermes et forts, *Film, Le berceau de l'humanité*, les massages indiens doux et vigoureux, comme celui qui est filmé dans *Shantala* par Leboyer, ont cette même fonction d'aider l'enfant à prendre conscience de ses contours et limites corporelles.
[511]. Ségolène Royal, « Plan d'action pour la bientraitance », *op. cit*.
[512]. Document de référence, *op. cit*., p.12.
[513]. Donald Winnicott.

parentaux et rendre difficile la mise en place de bons soins, de bons traitements. Dans ces moments-là ce n'est pas le professionnel qui est responsable de cet échec. Mais il est de son ressort de chercher à sortir de cette impasse et de rechercher l'aide d'un tiers, d'une médiation. Il ne peut en rester là, là est sa responsabilité.

> « A la pouponnière de Lóczy… Quand des liens privilégiés s'instaurent avec l'auxiliaire référente, le risque est que le nourrisson la sollicite dans une relation marquée par les mêmes perturbations que la relation avec sa mère (Lamour et Barraco, 1995 b). Dans ce travail auprès des bébés en souffrance, nous passons constamment du dialogue des émotions au dialogue des attentions, attention au bébé, attention au soignant. La reconnaissance du rôle actif de l'enfant dans l'interaction évite de rendre l'auxiliaire responsable de tous les problèmes et, associée à un traitement de l'interaction, permet le maintien du lien.[514] »

Chaque fois qu'un enfant met en échec nos compétences professionnelles, il faut nous interroger et susciter auprès d'autres intervenants un échange : c'est la fonction principale des synthèses régulières que de parler et de réfléchir ensemble aux situations difficiles et complexes pour dénouer ce qui empêche l'instauration pour l'enfant de moments agréables d'échanges pendant les soins. Tout cela est exacerbé chez les enfants malades, hospitalisés, pour lesquels l'appréhension de la douleur liée à la maladie ou aux soins s'ajoute à un passé relationnel difficile. L'exemple de cette professionnelle de Lóczy illustre bien cette mise en scène par l'enfant de conflits antérieurs.

L'éducation et la paideia

> « L'homme ne peut devenir homme que par l'éducation. Il n'est que ce que l'éducation fait de lui. Il faut bien remarquer que l'homme n'est éduqué que par des hommes qui ont également été éduqués. »[515]

L'éducation du jeune enfant a ses racines dans la philosophie, celle-ci étant toujours implicitement pédagogique et dans l'éthique, la théorie politique, l'épistémologie, l'ethnologie, bref, les sciences humaines. C'est dire sa complexité.

Il y a dans l'éducation un devoir de transmission d'une génération à l'autre. La racine latine du mot éducation est double : *educere*, prendre soin et *educare, ex-ducare,* c'est conduire hors de, guider vers l'extérieur. C'est donc ouvrir le jeune enfant au monde, le mener vers le monde, en l'inscrivant dans le monde de la culture, dans le monde humain. Les soins précèdent l'éducation dans la mesure où ils assurent l'existence, ils sont vitaux pour ce qui concerne le nouveau-né et également l'enfant sain ou malade et ils sont toujours empreints de culture dans la manière de les donner, dans les objets utilisés. C'est pourquoi l'éducation commence au cours des soins et va inscrire l'organisation de ces soins et la relation à l'enfant dans une culture, dans un processus de socialisation, d'humanisation de celui-ci, à travers la parole et les actes simples et fondateurs du quotidien dans la première enfance.

Ainsi, le soin est à la base de l'éducation, à son fondement. Le soin accompagne toute la vie même si il s'en distancie au fur et à mesure que l'enfant grandit et acquiert son autonomie, mais il prend des formes différentes tant que l'enfant est dépendant de ses parents et cette période s'étend jusqu'à l'adolescence comprise et même au-delà si l'enfant est handicapé ou malade. Puis, les rapports s'inversent, les enfants deviennent à leur tour parents, prennent soin de leurs enfants puis de leurs propres parents vieillissants. Mais si le soin fonde la relation il est avant tout préservation et entretien de

---

[514]. Martine Lamour, *op. cit*., p.166-167-168.
[515]. Emmanuel Kant, *Réflexions sur l'éducation*, Paris, Vrin, huitième édition, 2000, p.98-99.

l'être et de l'affection qui lui est vitale. La fin de l'éducation n'est pas la même et elle est de plus, limitée dans le temps. C'est Hannah Arendt qui rappelle de façon très claire que si on éduque des enfants on n'éduque pas des adultes.

> « Mais à l'éducation, dans la mesure où elle se distingue du fait d'apprendre, on doit pouvoir assigner un terme. […] la ligne qui sépare les adultes des enfants devrait signifier qu'on ne peut ni éduquer les adultes, ni traiter les enfants comme des grandes personnes. [516]»

Aujourd'hui où l'une des missions des éducateurs de jeunes enfants est très officiellement de soutenir la parentalité, il est capital de ne pas confondre les places et les rôles de chacun. Vouloir éduquer les parents reviendrait à les infantiliser. C'est pourquoi notre rôle se limitera à échanger avec les parents et à leur transmettre, si besoin est, des connaissances sur le développement des enfants et sur leurs capacités à entrer en relation les uns avec les autres, plutôt qu'à leur donner des conseils directifs ou des injonctions. Le terme employé le plus souvent dans ce domaine et à manier avec précaution, est celui de « guidance parentale ». Il comporte aussi le risque d'infantilisation des parents si le professionnel ne veille pas à rester à sa juste place : celle de celui qui a appris et qui sait certaines choses et non celle de celui qui est le premier éducateur et responsable de l'enfant, à savoir le parent.

Il semble nécessaire de rappeler ici ce que représente l'éducation depuis l'antiquité à travers le concept de *paideia*. L'éducation antique, la *Paideia,* décrite par Platon[517] et Aristote[518], conduisait l'enfant à l'état d'homme fait, de citoyen ; un homme d'élite destiné à gouverner avec sagesse la cité, chez Platon et un homme prudent, pratiquant la juste mesure, la justice et l'amitié et évoluant vers la contemplation chez Aristote.

Comme nous ne cessons de le voir, on ne s'occupe pas d'enfants sans en être responsable. Il est de notre responsabilité et de notre devoir de leur donner une éducation, qui leur donnera quelques clés d'accès au monde qui les entoure. Un enfant qui doit découvrir seul le monde et qui doit savoir pour lui-même ce qui lui convient – et on en rencontre qui ont moins de trois ans – est un enfant perdu qui vit des états d'angoisse intolérables pour son jeune âge. Sous prétexte de non-contrainte, confondue avec la non-violence, il est livré à ses pulsions et à son environnement sans guide rassurant et réconfortant dont il a un besoin vital. C'est pourquoi le choix éthique contient d'abord la protection des êtres vulnérables que sont les enfants quelles que soient les circonstances et l'éducation[519].

> « La *paideia*, c'est donc au sens premier le processus éducatif qui transforme l'enfant en homme fait, c'est-à-dire, non pas le processus de croissance naturelle par l'alimentation (*trophè*, du verbe *trephein,* qui veut dire ''épaissir, rendre compact, engraisser'' et de là ''nourrir'') qui concerne tous les êtres vivants, mais plus spécifiquement ce qui fait l'homme par opposition aux autres animaux, à savoir, la ''culture'' de l'esprit, du *logos,* l'instruction qui développe son aptitude à avoir part à l'ordre de l'intelligible.» [520]

Aimons-nous le monde dans lequel nous vivons, aimons-nous nos proches et nos semblables ? Nous transmettons nos joies, nos peurs, nos valeurs, notre savoir, notre

---

[516]. Hannah Arendt, « La crise de l'éducation », *La crise de la culture*, Paris, Folio, 1991, pp. 250-252.
[517]. Platon, *La République*, Paris, GF Flammarion, 1966, *op. cit.*
[518]. Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Paris, Vrin, 1997, *op.cit.*
[519]. Education : « action de former, d'instruire quelqu'un, manière de comprendre, de dispenser, de mettre en œuvre cette formation. Ensemble des connaissances intellectuelles, des acquisitions morales de quelqu'un. Connaissances des bons usages d'une société, savoir-vivre *», Petit Larousse illustré,* 1994.
[520]. Platon, voir en *Lois*, VII, 788a1-2.

rapport à l'art et aux autres à travers les processus d'éducation. Quand éduquer[521] se réduit à des mauvais traitements, des brimades, des privations, des carences affectives, une dureté et une rigidité dans les échanges entre l'enfant et ses parents, même avec une assez bonne instruction, seul domaine valorisé, le terme « éducation » est usurpé et devient « une escroquerie ». C'est ce que dénonce Hervé Bazin à travers son récit, en partie autobiographique. Et il nous aide à comprendre l'origine et les processus de certaines haines fabriquées de toutes pièces dans l'enfance :

> « J'entre à peine dans la vie et, grâce à toi, je ne crois plus à rien ni à personne. Celui qui n'a pas cru en mon Père, celui-là n'entrera pas dans le royaume des cieux. Celui-là qui n'a pas cru en sa mère, celui-là n'entrera pas dans le royaume de la terre. Toute foi me semble une duperie, toute autorité un fléau, toute tendresse un calcul. Les plus sincères amitiés, les bonnes volontés, les tendresses à venir, je les soupçonnerai, je les découragerai, je les renierai. L'homme doit vivre seul. Aimer c'est s'abdiquer. Haïr, c'est s'affirmer. Je suis, je vis, j'attaque, je détruis. Je pense donc je contredis. Toute autre vie menace la mienne, ne serait-ce qu'en respirant une part de mon oxygène. Je ne suis solidaire que de moi-même. Donner la vie n'a aucun sens si l'on ne donne pas aussi la mort : Dieu l'a parfaitement compris, qui a fait toute créature périssable. Ni au commencement ni à la fin de ma vie, je n'ai l'occasion de donner mon consentement. On me fait naître et mourir. A moi, seulement, ce qui se trouve entre les deux, ce qui s'appelle pompeusement le destin. Mais ce destin lui-même, des Folcoche le préfacent, l'engagent, l'escroquent : cette escroquerie s'appelle l'éducation. [522] »

Quand on dit que l'enfant doit être éduqué, a droit à l'éducation, c'est l'accès au monde tel qu'on le perçoit qu'on lui transmet, si notre monde est dur c'est la dureté qu'on lui transmettra, si c'est un monde où l'on peut être heureux de vivre, c'est l'amour qu'on lui transmettra et éduquer pourra être un synonyme d'aimer, accompagner avec bienveillance l'enfant vers l'âge adulte et lui donner les clés du bonheur. C'est pourquoi il est important de s'interroger sur les fins de l'éducation car d'un pays à l'autre, d'une famille à l'autre elles ne seront pas semblables. On n'éduque pas un enfant soldat comme un enfant dans une société démocratique. L'éducation est intimement liée à un climat politique, il n'y a qu'à se rappeler l'éducation des jeunes spartiates et ce qu'en dit Montesquieu, pour la prendre au sérieux dès la tendre enfance.

L'éducation dans la petite enfance, un choix politique

> « Les lois de l'éducation seront donc différentes dans chaque espèce de gouvernement : dans les monarchies elles auront pour objet l'honneur, dans les républiques, la vertu, dans le despotisme, la crainte.[523] »

Nous vivons dans un pays démocratique, une république, qui malgré les aspirations affirmées pour la liberté, l'égalité et la fraternité est un lieu d'injustices et de risques importants pour chacune de ces valeurs. Les lieux d'accueil de la petite enfance ont cette chance dans beaucoup de structures d'avoir encore une mixité sociale

---

[521]. « Eduquer », « Ensemble des moyens à l'aide desquels on dirige le développement, la formation d'un être humain, la pédagogie. Formation, institution, connaissance, culture. L'éducation a pour objet non seulement le développement intellectuel (instruction) mais encore la formation physique et morale, l'adaptation sociale… voir éducateur, éduquer, former, élever. Devoir d'éducation des parents, droit d'éducation, (droit de garde, droit de correction – code civil art.372). Education renvoie aussi à : « apprentissage, initiation, exercice. Connaissance et pratique des usages de la société, voir : bienséance, distinction, politesse, savoir-vivre. Les antonymes étant : grossièreté, impolitesse, rusticité, rudesse.
Eduquer : « Cultiver, développer, dresser, élever, former, nourrir, conduire, guider, discipliner, façonner *Dictionnaire analogique de la langue française, Petit Robert, op.cit.*
[522]. Hervé Bazin, *Vipère au poing*, Paris, Le livre de poche, 2002, p.185.
[523]. Montesquieu, *L'esprit des lois,* IV, 1.

importante et d'avoir pour mission de lutter contre l'exclusion. Le rôle politique à cet égard des fondements de la citoyenneté nous semble loin d'être négligeable. Les soins et les activités proposées aux enfants fondés sur le respect de soi et de l'autre, la diversité des expériences soutenant l'évolution de l'intelligence, contribueront à construire les adultes futurs.

> « L'éducation est le point où se décide si nous aimons assez le monde pour en assumer la responsabilité et de plus, le sauver de cette ruine qui serait inévitable sans ce renouvellement et sans cette arrivée de jeunes et de nouveaux venus. [524]»

C'est pourquoi les racines du politique s'inscrivent déjà dans les actes éducatifs de la petite enfance. Nous l'avons déjà évoqué en parlant des premiers pas vers l'amitié, mais cela nous conduit à envisager, maintenant d'un peu plus près, d'autres contextes de relations entre adultes et enfants que nous appellerons « climats émotionnels[525] ».

La socialisation est un processus d'intégration de coutumes, normes morales, règles et traditions et de comportements, qui vont permettre à l'enfant de devenir un membre reconnu au sein des différents groupes sociaux. Les travaux de la psychanalyse ont montré qu'elle n'avait aucune chance de succès si les moyens comportementaux qui conviennent au groupe ne convenaient pas aussi à l'individu. Il lui faut donc concilier ses propres intérêts avec ceux des autres. Nous verrons donc aussi la part de l'enfant dans ce processus. Il n'y a pas de bonheur sans cette conciliation. C'est pourquoi il faut permettre à l'enfant de trouver sa propre place en apprenant à exprimer ses propres besoins et intérêts et à concilier ses intérêts avec les attentes des autres.

Parmi les facteurs généraux qui jouent un rôle, l'identification des parents aux coutumes de la communauté où ils vivent est un élément important. Mais cela ne va pas sans problèmes quand les enfants viennent de cultures différentes. Manger avec les doigts ou avec une fourchette peut devenir un problème, dès la crèche, pour un enfant arabe. Le respect des immigrés et l'aide à apporter à l'enfant pour accepter une coutume de son groupe d'origine ou l'intégration dans un autre n'est pas simple et entraîne des conflits, qui peuvent d'ailleurs être féconds. Tout dépend comment ils sont traités : l'éthique est aussi dans le comment.

> *Ainsi dans un jardin d'enfants accueillant majoritairement des petits japonais, l'équipe éducative s'est retrouvée minoritaire quand à la langue et à la culture représentée. Son choix a été de privilégier tous les moyens de communication possibles, gestes, jeux, paroles, images entre adultes et enfants pour leur permettre l'accès au français, mais aussi de faire une place, grâce à la présence des parents, à la culture japonaise en proposant des repas, spectacles et fêtes japonais, à certains moments de l'année.*

Ce qui a été observé, suite à cette démarche, c'est une grande sécurité des enfants dans ce lieu, avec une bonne évolution de leurs compétences, un climat de confiance entre l'équipe éducative et les parents et beaucoup de plaisir partagé à découvrir les cultures mutuelles.

> *Autre lieu, autre scène : nous sommes dans une cantine de maternelle où un enfant musulman de 4 ans veut goûter le jambon comme son voisin du même âge.*

---

[524]. Hannah Arendt, *La crise de la culture,* Paris, Folio, 1991, pp. 250-252, *op. cit.*

[525]. Eva Kallo, Journées : « Règles, limites et interdits. Comment cheminer du pulsionnel au social », Association Pikler Lóczy France, Paris, novembre et décembre 2007.

Il refuse son plat et pleure. Au nom de l'éveil du goût et pour ne pas frustrer l'enfant, un éducateur lui en donne un petit morceau, contre la demande explicite des parents qui savent qu'à la cantine il y a un menu sans porc pour les musulmans. L'affaire va se savoir et se régler avec les parents dans le bureau du directeur, après des cris de colère et des menaces de retirer l'enfant.

Là, les parents n'ont pas été respectés et pris en compte dans leur choix éducatif officiellement accepté préalablement. La restauration du dialogue a pris plusieurs jours. L'enfant gardé dans un lieu où la confiance entre adultes est mise en doute pourra-t-il évoluer aussi sereinement dans ses découvertes ? Néanmoins un dialogue a été rétabli, il saura qu'après une crise, l'entente est à nouveau possible. Les conflits sont inévitables et rappellent l'affirmation des différences, bien utilisés, ils sont source de négociations et d'échanges.

Une mutualité entre enfants et adultes est pourtant possible, c'est le climat émotionnel qui va en donner la mesure. Dans un climat autoritaire, l'enfant a peu d'espace pour exprimer son intérêt. Il doit s'exprimer poliment, dire merci dès le plus jeune âge, attendre la fin du plat pour avoir le suivant. Son agressivité va provoquer la punition. Il n'y a pas d'espace de négociation pour l'enfant tout au long du processus de socialisation. Il ne peut pas présenter ses propres émotions, joie, envies, idées. En conséquence l'enfant est soumis à la volonté de l'adulte.

Dans une atmosphère laxiste, comme nous l'avons vu, il n'y a pas de limites, les parents ne transmettent pas les attentes sociales. L'enfant est soumis à son propre comportement pulsionnel. Il ne peut pas développer son auto-contrôle ni sa force de volonté. Il n'est protégé ni de ses pulsions ni du monde extérieur.

Winnicott nous dit que dans les premiers mois de la vie du bébé la mère s'ajuste pleinement à son bébé. Puis, « la mère suffisamment bonne » fait petit à petit attendre l'enfant sans réfléchir. Les moments d'attente, le fait de prolonger la satisfaction, d'aider l'enfant à supporter un délai, permettent à l'enfant de développer sa force de volonté et sa capacité à être indépendant de l'adulte. Si l'adulte intervient trop vite l'enfant ne peut pas développer de moyens d'auto-consolation devant une frustration.

Dans un climat que certains appellent « démocratique » et que nous qualifierons de prise en compte mutuelle, ce qui ne signifie pas symétrique, fondé sur le respect, l'enfant peut négocier avec l'adulte. Il peut faire l'expérience d'être écouté et ses désirs et sa joie sont considérés par les adultes et par ses parents. Certes, la frontière est difficile à trouver car c'est un art entre l'interdiction et la permission et il y a des interdictions que l'enfant doit apprendre, comme ne pas faire de mal à l'autre et ne pas abîmer les objets. Il faut bien mesurer les attentes de la société et accepter celles qui permettent de vivre ensemble sans être individuellement soumis et broyé par ses forces. C'est le respect mutuel de soi-même et d'autrui qui permet la recherche de cet équilibre où chacun peut s'épanouir sans que l'un soit écrasé ou détruit au seul bénéfice de l'autre.

John Locke, philosophe de la petite enfance

Parmi les philosophes de l'éducation, Jean-Jacques Rousseau a contribué à créer la spécificité de l'enfance, au milieu du XVIIIe siècle dans notre pays, si l'on en croit les historiens et en particulier Philippe Ariès[526]. En effet jusqu'à lui, l'enfant dès l'âge de six, sept ans était assimilé et pleinement mêlé au monde des adultes et au monde du

[526]. Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*, points Histoire, Paris, Seuil, 1973, *op. cit.*

travail. Mais maintenant, nous nous intéresserons plus particulièrement à John Locke dont nous reprendrons quelques idées encore actuelles aujourd'hui dans l'approche du très jeune enfant. Ces deux philosophes, avec Aristote, ont été les premiers à relier le monde des sensations avec celui de la pensée, les psychologues contemporains continuent à étudier et révéler ces correspondances. De Piaget qui parle d'intelligence sensori-motrice fondatrice de l'accès ultérieur à l'intelligence symbolique, à Daniel Stern qui parle d'accordage affectif utilisant les différents canaux sensoriels du bébé, la voix, l'intonation, le rythme, le portage, le regard, le toucher.

John Locke, dans son ouvrage du XVIIe siècle consacré à l'éducation d'un *gentleman*,[527] préconise vis-à-vis des jeunes enfants, des conseils favorables à un développement harmonieux de ceux-ci, si on les examine sous l'angle de la bientraitance, si l'on définit celle-ci comme représentant l'ensemble des pratiques humanisantes participant et conduisant à « la vie bonne ». En revanche, d'autres conseils, dans le contexte historique présent et avec les connaissances actuelles de la psychologie de l'enfant et de la construction du soi, posent problème et nous les écarterons. Ainsi ce passage qui concerne le tout premier âge et qui fonde la relation de l'adulte à l'enfant sur le respect certes mais aussi sur la crainte :

> « Si par une direction ferme les parents ont su rendre complaisante et souple la volonté de leurs enfants, avant qu'ils aient assez de mémoire pour se rappeler comment on les a traités, ces dispositions leur paraîtront naturelles et elles agiront désormais en eux comme si elles l'étaient en effet ; elles préviendront toute tentative de résistance ou de révolte. Il faut seulement avoir soin de commencer de bonne heure et de se montrer inflexible, jusqu'à ce que la crainte et le respect soient devenus des sentiments familiers à l'enfant et qu'on ne sente plus le moindre effort dans la soumission, dans l'obéissance spontanée de leur esprit. Une fois que cette habitude du respect est prise (et elle doit l'être de bonne heure, sans quoi, pour la rétablir, il faudra beaucoup de peine et ne pas ménager les coups et la difficulté sera d'autant plus grande qu'on aura différé davantage), c'est par cette habitude, en y mêlant toujours autant d'indulgence qu'en méritera l'enfant par le bon usage qu'il saura en faire, ce n'est point par les coups, par les gronderies et autres châtiments serviles, qu'il faudra désormais le gouverner à mesure qu'il acquiert plus d'intelligence. »[528]

Il est vrai que depuis, Freud avec la psychanalyse a apporté la notion de refoulement et d'inconscient et cette phrase « avant qu'ils aient assez de mémoire pour se rappeler comment on les a traités », implique pour nous qui travaillons au niveau des interactions précoces parents / bébés, des conséquences qui dans certains contextes peuvent se révéler graves pour l'enfant quand il atteint la période de l'adolescence et le statut à son tour de parent, ou des situations difficiles (traumatismes, deuils, situations de crises…), car le traumatisme se révèle dans l'après coup, la deuxième fois.

Jean-Pierre Visier[529], lors d'une conférence nous exposait les connaissances actuelles sur la mémoire procédurale, la première mémoire dont nous gardons biologiquement des traces inscrites dans notre corps pour toute notre vie, traces des premières relations, des premier attachements et qui peuvent ultérieurement être réactivées à notre insu durant toute notre vie. Il prenait l'exemple d'une mère en train de donner le bain à son bébé qui tout à coup s'absentait psychiquement en proie à une émotion, ou à des images qu'elle ne pouvait identifier, mais qui, si elles se répétaient au cours des soins de son bébé pouvaient générer une relation inquiétante et perturbée, pour l'enfant en construction.

---

[527]. John Locke*, Pensées sur l'éducation*, Paris, Vrin, 1992.
[528]. *Id.,* Section III (44), p. 63
[529]. Pr. Jean-Pierre Visier, pédopsychiatre, Hôpital St Eloi, Montpellier, conférence du Master et doctorat de philosophie pratique, Université de Paris-Est, 2/04/08, Hôpital Pitié Salpêtrière, Paris.

Nous savons aujourd'hui que ces pratiques de châtiments corporels peuvent générer des violences ultérieures, même si elles sont très précoces, Alice Miller, comme nous le verrons ensuite, le développe dans ses travaux sur les racines de la violence dans l'éducation et Locke lui-même en fait mention dans d'autres passages. Ils sont aujourd'hui dans notre culture largement assimilés à des mauvais traitements. Il est sûr que pour cette question nous partageons le point de vue de Montaigne lorsqu'il dit :

> « J'accuse toute violence en l'éducation d'une âme tendre, … ce qui ne peut se faire par la raison et par prudence et adresse, ne se fait jamais par la force. »[530]

Nous apporterons seulement une nuance : la force peut être une alliée de la bienveillance et de l'aide ; quand un enfant se met en danger et ne peut nous entendre, le recours à la force va être de le prendre dans les bras pour le protéger. La force permet de porter l'enfant, de le bercer.

Un autre passage chez Locke mérite d'être discuté du point de vue de la bientraitance, il concerne sa façon inflexible de traiter les « fantaisies de l'enfant » et d'exiger « une soumission complète à leur volonté ». Aujourd'hui encore nous rencontrons des parents, héritiers d'une éducation stricte et rigide, qui craignent que si leur enfant ne leur obéit pas totalement dans les moindres détails, il soit mal élevé ou se rebelle contre eux.

> *Marc et sa maman nous montrent une relation fondée sur une obéissance stricte et sans discussion. Marc a 15 mois. Sa mère veut justement le soumettre à son autorité implacable, sans cesse et pour les moindres choses. Il doit tout faire à sa façon à elle, dans l'ordre qu'elle a choisi, dans le sens qu'elle a défini. Cependant ses exigences sont hors de portée de l'enfant, il est très sensible et nerveux. Son apparence chétive et les troubles du sommeil et de l'appétit qu'il présente justifient une prise en charge thérapeutique de cette dyade. La mère, issue d'un milieu social très élevé, confie qu'elle a reçu elle-même une éducation très rigide dont elle souffre encore, mais pense quand même que c'est la meilleure façon d'éduquer un enfant. C'est parce qu'elle arrive à percevoir le mal-être de son enfant et grâce au soutien de son mari et de l'équipe, qu'elle pourra assouplir ses attitudes et que Marc ira mieux.*

Molyneux lui-même, dont nous partageons le point de vue, et à qui Locke avait confié son ouvrage avant impression, répondait à cette inflexibilité :

> « Il y a un point dans votre livre où vous me semblez trop rigoureux… Pour enseigner aux enfants la modération et la tempérance, est-il nécessaire de résister à tous leurs désirs quand il s'agit de choses indifférentes et innocentes ? Je ne puis là-dessus être d'accord avec vous : ce serait supprimer la liberté qui doit régner dans les rapports des parents et des enfants. Une autre raison pour accorder aux enfants la liberté d'exprimer leurs désirs innocents c'est que le contraire est impraticable… »[531]

Nous partageons le point de vue de ce dernier, car il permet d'introduire très tôt la négociation pour des choses négociables, alors que les besoins fondamentaux de santé, sécurité, faim, chaleur et sommeil ne le sont pas, mais n'empêchent pas le dialogue avec l'enfant. L'accompagnement au sommeil, pour prendre un exemple, peut comporter en fonction de l'enfant, de son âge, de son état, un retour au calme, un petit rituel comme boire un peu d'eau, lire une histoire, chanter une berceuse, laisser une veilleuse

---

[530]. Montaigne, *Essais* II, VIII.
[531]. Locke, « Les fantaisies de l'enfant », *op.cit*., §39, p.59.

allumée… autant d'échanges nécessaires à certains moments pour un bon sommeil et qui n'ont rien à voir avec des discours visant à expliquer longuement à l'enfant pourquoi il doit dormir et à justifier le fait qu'on le couche, chaque fois qu'on le fait.

Pour revenir à John Locke, il y a dans ses écrits une grande attention à l'enfant et un souci d'établir progressivement une relation de confiance et d'estime, de tendresse et de douceur entre l'enfant et ses parents, d'amitié même. Son intérêt et l'importance qu'il accorde à l'éducation très précoce, excepté les points que nous avons précédemment contestés, rejoint nos préoccupations actuelles et nos connaissances sur la qualité des soins dans cette période clé du développement de l'individu.

C'est donc à travers ce filtre de la bien-traitance que nous aborderons certains points de ses réflexions qui nous semblent intéressantes, en faisant des liens avec notre pratique actuelle auprès des bébés et de leurs parents. A plusieurs reprises, Locke comme Jean-Jacques Rousseau qui a condamné « l'extravagante et barbare pratique du maillot[532] », soutient et valorise le besoin de liberté, propre au jeune âge. Un petit rappel de ce que recouvrait la pratique de l'emmaillotage depuis le Moyen Age était assez édifiant. Sur les conseils des médecins de l'époque, il fallait allonger les membres et les serrer dans un lange, par peur que les membres ne se déforment. Le bébé restait ainsi très serré dans ce tissu et dans ses excréments pendant de longues heures. Il s'en suivaient de la douleur, des irritations, des plaies et des infections pouvant être très graves, les bébés n'étant pas lavés mais seulement oints d'huile ou de graisse. C'est ce type d'emmaillotage qu'ils peuvent à juste titre qualifier de barbare[533].

C'est ainsi que, de même que Locke et Rousseau, nous favorisons la motricité libre de l'enfant, qui lui permet d'acquérir par lui-même, avec le soutien bienveillant de ses parents et d'adultes attentionnés, les différentes étapes qui l'amèneront à la station assise puis debout et à la marche assurée le conduisant vers des expériences de plus en plus complexes. C'est à travers ce bien-être corporel, cette appropriation de ses gestes, que l'enfant sous le regard de l'adulte qui le contient et le conforte fait l'expérience de ce qui contribue, à poser les bases de l'estime de soi, à travers cette mémoire corporelle et psychique, cette incorporation d'attention, de paroles encourageantes et de fierté partagées. Il y a chez l'enfant bien portant une jubilation de la motricité, des initiatives inspirées par le désir d'atteindre un objet, d'aller vers son père et sa mère, se ressourcer à leur contact et de repartir explorer son environnement.

Locke après avoir posé la question « Faut-il contraindre les enfants ? [534]» fait également l'éloge des apprentissages dans le plaisir et dans le jeu, règle qui est à la base des pédagogies actives contemporaines. Le fait de répondre à la curiosité des jeunes enfants avec sérieux montre qu'il prend l'enfant pour un interlocuteur valable, digne de parole. De même, il accorde plus d'importance au sens cherché par l'enfant qu'à la forme qu'il emploie et ses conseils sont toujours d'une grande actualité :

> « Ne rejetez, ne dédaignez aucune des questions de l'enfant ; ne souffrez point qu'on s'en moque ; répondez à toutes ses demandes ; expliquez-lui ce qu'il veut connaître, de façon à le lui rendre aussi intelligible que lui permettent et son âge et son esprit […] Notez dans sa question le point qu'il veut précisément connaître et ne faites pas attention aux mots qu'il emploie pour s'exprimer. […] Mais si on traite les enfants avec plus de soin et de tendresse, si on répond à leurs questions comme on doit et de façon à les satisfaire, je suis convaincu qu'ils trouveront plus de

[532]. Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, *op. cit.*

[533]. On retrouve divers modes d'emmaillotages des nourrissons dans de nombreuses cultures sans doute à cause de ses vertus de contenance. Aujourd'hui en Occident, certains préconisent un retour à l'emmaillotage, mais plus souple, disant qu'il peut aider certains nourrissons à être contenus, seulement à certains moments et à sentir les contours de leur corps, sensation qu'ils avaient *in utero* et qui peut les aider à s'apaiser. Ceci en y associant le confort et l'hygiène du bébé.

[534]. Locke, *op. cit*., Section XVIII (128-129), p.173.

plaisir à apprendre, à accroître leurs connaissances dans les sujets qui leur offrent de la variété et de la nouveauté, c'est-à-dire ce qui leur plaît avant toutes choses, qu'ils n'en ont à recommencer toujours le même jeu et à reprendre les mêmes jouets. »[535]

On peut s'interroger aujourd'hui sur la parole de l'enfant et le crédit qui lui est accordé, car depuis quelques années nous assistons de plus en plus à la prolifération des tétines qui viennent, jusqu'à un âge très avancé (parfois 4 ans et plus), obstruer quasiment en continu l'organe de la parole et instaurer un mode d'oralité problématique.

Locke considère l'activité libre des enfants comme champ d'observation de leurs ressources, c'est une façon de connaître l'enfant lorsqu'il grandit, de connaître ses goûts et ses aptitudes[536]. Mais auprès de tout-petits, n'est-ce pas ce que nous partageons quand, à l'Accueil Vivaldi, nous observons et admirons avec ses parents, dans une attention conjointe, un enfant en train de jouer, de construire, de recommencer, de persévérer :

Les parents de Nils, 18 mois, se plaignent qu'il ne tient pas en place, qu'il change tout le temps d'activité, qu'il ne reste sur aucun jeu pas plus de quelques secondes. Nils, comme son âge l'indique, pour nous professionnels, est dans la période motrice par excellence où il a plaisir à marcher, à grimper, à arpenter l'espace, autant d'acquisitions toutes neuves qu'il a plaisir à répéter. Mais depuis un moment il s'est assis sur une petite chaise et a trouvé un pot de crayons qu'il vide sur la table, qu'il remet dans le pot et il recommence. Nous voyons alors Nils, calme, concentré dans son jeu de transvasement, rester longtemps silencieux et occupé à son expérience, ses parents sont alors rassurés de cette capacité qu'ils découvrent chez leur enfant.

Nous nous abstenons de projeter sur des enfants aussi jeunes, des indications professionnelles futures, ou de santé mentale future. Il est important de mettre au premier plan la prudence quand il s'agit de parler en termes de prédiction. Beaucoup de signaux du développement de l'enfant peuvent à juste titre nous alerter et justifier nos interventions mais sans jamais dire tel enfant sera ceci ou sera cela. En effet la plasticité liée à cette période de la vie permet le plus souvent des reprises évolutives de l'enfant spectaculaires quand sont levées des angoisses de mort ou d'affects dépressifs et nous ne pouvons préjuger des rencontres ultérieures qui enrichiront et modifieront son parcours, d'une façon ou d'une autre.

Le jeu et les besoins fondamentaux

Locke a également compris l'importance du jeu et des jouets simples dans le développement de l'enfant. Il a lui-même l'idée de concevoir des jeux éducatifs, idée qui sera largement reprise par de nombreux pédagogues, entre autre par Maria Montessori qui a conçu tout un matériel pédagogique pour les très jeunes enfants défavorisés d'Italie. On ne peut pas parler de bientraitance quand on parle des enfants sans parler du jeu. Le temps de l'enfance est le temps du jeu par excellence qui permet « d'apprivoiser le monde [537]». Respecter les temps de l'enfance, le temps de jouer, le temps de rêver, le temps d'explorer, sont autant de temps dont l'enfant a besoin dans sa quête de sens. « C'est à travers l'action dans le jeu que l'enfant prend la mesure de ses

---

[535]. *Id.,* section XIV (118-122), « La curiosité », p. 163.
[536]. *Ibid.,* section XII, "De la volonté chez les enfants", p.143.
[537]. Etty Buzyn, « Respecter les temps de l'enfance », *1ères Assises de l'Enfance Bientraitée*, *op.cit*., pp. 30-34.

potentialités qui le révèlent à lui-même et lui donnent confiance dans ses capacités.[538] » Mais il a besoin d'un espace de sollicitude où il se sente aimé, où il puisse s'appuyer sur la bienveillance et la patience de l'adulte et qui lui permette de faire ses acquisitions par lui-même.

A l'Unité Petite Enfance Vivaldi, comme dans de nombreux lieux d'accueil de jeunes enfants, nous accordons une grande importance au choix des jeux et du matériel proposés aux jeunes enfants et à leurs parents, car ils doivent être attractifs, mais surtout être des supports de leur affectivité, de leur créativité, de leur intelligence et de leur capacité à établir des relations avec les autres. Nous veillons également à ce qu'ils ne soient pas trop précocement « éducatifs » au sens scolaire, car nombreux sont les parents qui s'engouffrent dans cette voie n'ayant plus en tête que l'objectif du jeu plutôt que de soutenir les diverses approches ludiques que l'enfant peut déployer et sont davantage dans une relation opératoire, ou professionnelle qu'à leur place affective de parents. Quand la dimension ludique et de plaisir disparait au profit d'un résultat à atteindre qui devient source d'angoisse et de conflit si le jeune enfant n'y parvient pas, le jeu n'est plus un jeu pour personne. Or c'est dans le jeu avec toute sa dimension de liberté et de créativité que l'enfant se construit en inscrivant sa réalité intérieure dans ce que Winnicott appelle l'*espace transitionnel* ou encore *espace potentiel*.[539] C'est pourquoi la création d'espaces de jeux et la présence de jouets adaptés participent de la spécificité du monde de l'enfance. « L'enfant se construit par le jeu », disait Maria Montessori.

Pour revenir à John Locke, il prend toujours en compte les besoins fondamentaux de nourriture, sommeil, santé, auxquels il faut toujours répondre.

> « Ce dont les parents doivent se préoccuper surtout, c'est de distinguer entre les besoins de fantaisie et les besoins de nature, ce qu'Horace leur a prescrit de faire dans le vers où il parle des choses dont la privation est une souffrance pour la nature humaine.[540] »

N'est-ce pas la base de la bientraitance, où il faut aider les parents qui ne savent pas toujours repérer les signaux de leur bébé quand il les manifeste : certains parents que nous avons rencontrés sont tellement envahis par leurs problèmes intra ou extra psychiques qu'ils en oublient l'enfant présent avec sa fatigue et sa faim, c'est en redonnant le sens des priorités, que nous les aidons, ensemble, à trouver un ancrage dans l'ici et maintenant en leur montrant que c'est le moment de coucher leur enfant où de le nourrir ou de le réconforter.

J. Locke préconise de ne jamais laisser pleurer un bébé et de stopper une interaction qui serait bâtie sur les pleurs répétés comme moyen de pression et mode de communication privilégié entre l'enfant et l'adulte. Nous essayons également à l'accueil de proposer à l'enfant d'autres modalités pour se faire comprendre ou entendre de ses parents et de soutenir le fait, du point de vue des parents, qu'il est préférable d'intervenir avant que l'enfant entre dans un état d'excitation ou d'exaspération qui le déborde et qui va créer autour de lui un climat propice à l'énervement et au risque de violence qui lui sont subordonnés.

---

538. *Id.*
539. Donald Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975.
540. Locke, *ibid.,* p.138.

Les relations enfants/enfants : imitation et socialisation

L'approche très précoce chez John Locke de la relation aux autres, adultes et enfants, est elle aussi très intéressante : en effet dans la socialisation des jeunes enfants il propose d'intervenir dès que des relations de domination et de rivalité s'installent entre les enfants :

> « Dès que vous verrez poindre cette rivalité ayez soin de l'arrêter. Ne vous contentez pas de cela, mais apprenez-leur à avoir les uns pour les autres toute la déférence, toute la complaisance, toute la politesse possible. Lorsqu'ils verront que cette conduite leur attire le respect, l'amour et l'estime de leurs camarades et qu'elle ne leur fait rien perdre de leur supériorité, ils y trouveront plus de plaisir qu'à rechercher par des procédés contraires une insolente domination. »

Il donne en cela des arguments à tous les parents qui souhaitent plutôt voir leur enfant écraser les autres qu'être victime lui-même. Souvent nous leur répondons qu'un enfant qui frappe les autres risque d'être rejeté, exclu des jeux de ses semblables ou de l'institution qui l'accueille, (nous avons reçu des enfants menacés d'exclusion en crèche ou en halte-garderie, dans notre Unité). Pour eux, il est bien plus intéressant de développer d'autres stratégies d'être ensemble, comme le dialogue, le partage, l'échange et la négociation, ou la capacité de trouver d'autres centres d'intérêts quand l'objet convoité n'est pas disponible. La bientraitance de son enfant passe aussi par celle des autres.

Dans le chapitre intitulé « l'instinct et la cruauté chez l'enfant » il aborde l'importance de l'imitation des proches et de ce qui est valorisé dans l'environnement de l'enfant et cela reste valable, avec en plus, aujourd'hui, la présence des médias accessible aux très jeunes enfants, qui véhiculent des comportements et des valeurs de toutes sortes dont certains sont très violents.

> « Ce plaisir qu'il trouvent à faire du mal, c'est-à-dire à détruire les choses sans raison et plus particulièrement le plaisir de faire souffrir un être sensible, ne saurait être selon moi autre chose qu'une inclination acquise et étrangère à la nature, une habitude qui résulte de l'exemple et de la société. [541] »

Ce point est particulièrement important, car l'enfant se construit en partie par l'imitation[542]. Nous discutons souvent avec les parents d'enfants qui frappent les autres : ils peuvent être témoins dans leur environnement d'enfants qui les tapent ou qui tapent

---

[541]. Cette entrée en matière et cette vision de l'enfant, ne sont pas sans rappeler Jean-Jacques Rousseau, pour qui l'homme est bon par nature : « Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme.» J.-J. Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, Paris, GF Flammarion, 1966, p. 35.

[542]. « Nous encourageons les enfants à frapper et à rire quand ils ont fait du mal aux autres ou qu'il voient qu'il leur en arrive ; et pour les affermir dans cette disposition, ils ont des exemples de la plupart des gens qui les entourent. Tout ce qu'on leur apprend de l'histoire ne consiste qu'en récits de batailles et de massacres. L'honneur et la gloire qu'on accorde aux conquérants (qui ne sont pour la plupart que les grands bouchers de l'humanité) achèvent d'égarer l'esprit des jeunes gens ; et ils en viennent à regarder l'art de tuer les hommes comme la grande affaire du genre humain et comme la plus héroïque des vertus. C'est par ces degrés que la cruauté, quelque contraire qu'elle soit à la nature, s'insinue dans nos cœurs ; et ce que l'humanité abhorre, la coutume le rend acceptable et même louable à nos yeux, en nous le montrant comme le chemin de la gloire. […] Il faudrait donc veiller avec soin sur cette tendance et y porter remède de bonne heure, de façon à lui substituer, en la développant et en l'encourageant, la disposition contraire et beaucoup plus naturelle qui nous porte à la bonté et à la compassion, mais toujours par ces méthodes lentes et douces qui ont déjà été appliquées aux deux autres défauts, dont nous avons parlé plus haut. » John Locke, *op. cit.* p.160.

d'autres enfants, ou de scènes de violence entre adultes, mais bien souvent leurs propres parents les frappent. Il nous faut alors, avec l'aide des psychologues, rechercher dans chaque histoire singulière les conditions d'apparition de cette forme de violence et cheminer vers d'autres modes de communication avec l'enfant. La période d'autonomisation et d'opposition de l'enfant, avec les débuts de la marche et l'apparition du « non » aux alentours de 18 mois, constituent des périodes à risque pour l'épanouissement de la relation parents / enfant. Nous y reviendrons en abordant les fondement de l'autorité dans la relation adulte / enfant.

Le chapitre sur le courage nous paraît également source d'éléments de réflexion, aujourd'hui où les parents viennent consulter ou demander un entretien avec une psychologue, parce que leur enfant de moins de trois ans fait de nombreux cauchemars, a des difficultés à s'endormir ou a des terreurs nocturnes. Ou bien parce qu'il est très agité dans la journée et qu'il raconte sans cesse des scènes dont il a été témoin, soit dans la réalité, soit dans des émissions soi-disant enfantines où des scènes incomprises ou terrorisantes laissent des images sources d'angoisse et d'anxiété dans son esprit.

> « La première chose à faire pour développer cette noble et mâle fermeté (le courage), c'est comme je l'ai déjà dit, d'éviter aux enfants, quand ils sont en bas âge toute espèce de peur. Ne permettez pas que par de sots récits, on leur mette dans l'esprit d'effrayantes idées ni que des objets terribles viennent les surprendre.[543] »

Winnicott à certains égards est très proche de Locke quand il dit que le monde doit être donné progressivement à l'enfant à la mesure de sa capacité à l'assimiler. Le reste peut lui être une violence, une effraction dans son psychisme incapable d'interpréter et de réagir à des sollicitations trop fortes, trop dures ou trop complexes. Être bientraitant serait alors de protéger les enfants de projections négatives et de situations traumatiques et, quand malgré tout elles ont lieu, de les aider avec notre psychisme d'adulte et nos gestes de réconfort par des jeux, par des dessins, par des récits et des paroles, à élaborer ces événements, qui ne peuvent sinon qu'entraver son développement.

« L'enfant-enjeu »

Bernard Golse titrait l'une de ses interventions à une journée sur la maltraitance[544] : « Réflexions et exemples cliniques : de quel enfant parle-t-on, l'enfant en nous ? L'enfant imaginaire ? Ou l'enfant présent devant nous ? » Locke dans son traité d'éducation parle d'un enfant dont il s'est occupé et qu'il a eu pour tâche d'élever comme un *gentleman*, pouvant aller partout dans le monde, sans mépris pour les plus faibles ou les moins instruits. Rousseau, dans l'*Emile* parle d'un enfant fictif, imaginaire et nous savons qu'il a abandonné ses cinq enfants.

Maurice Godelier, lui, parle de la place de l'enfant d'un point de vue anthropologique, de l'enfant sexué et du rapport qu'entretient la sexualité avec la société et vice-versa.

> « On voit donc que l'enfant, dans toute société, est d'avance approprié par des adultes qui ont des droits sur lui au nom des principes constitutifs de certains rapports sociaux, de parenté, mais aussi de castes ou de classes etc. » et : « C'est en effet à travers ces représentations du corps sexué que se légitime l'appropriation de l'enfant par des adultes considérés comme ses

---

543. *Ibid*, section XIV (115), p.153.
544. Journée sur la maltraitance, Hôpital Necker, juin 2003.

parents et que se légitime également la place que la société réserve à un enfant selon le sexe qu'il a, qu'il est. [545]»

Du sexe de l'enfant dans certains pays, comme l'Inde ou la Chine, dépendra pour certains, la vie ou la mort du bébé à la naissance ou avant. En effet beaucoup de petites filles sont tuées, obligeant ces Etats à prendre des mesures spécifiques pour contrebalancer des déséquilibres démographiques qui risquent d'être catastrophiques. On ne peut faire fi de l'équilibre naturel, qui régit la répartition des sexes sur la terre. N'est-on pas en deçà de la bientraitance que de leur permettre de venir au monde ? Pour ceux qui vivent, si l'on parle de bientraitance, c'est avec le respect et une mise en question de toutes ces composantes, qui s'inscrivent dans le corps de l'enfant :

« Bref, dans toutes les sociétés, le corps est le lieu où se suturent, à l'insu de l'individu, deux part de son être : d'un côté, la logique des rapports sociaux qui caractérisent la société où il est né et où il est appelé à devenir un sujet social, agissant pour ou contre la reproduction de cette société ; et, de l'autre, la part inconsciente de lui-même […][546] »

Ce sont toutes ces interrogations qui nous agitent quand nous abordons des sujets tels que l'excision, les mutilations, ou les dangereuses déformations corporelles comme l'allongement du cou des femmes-girafes. Mais où y a-t-il le plus de violence pour chaque individu et quel sens peut-il accorder à ce qu'il subit ? Dans une société close il ne peut qu'adhérer à la règle du groupe, car du groupe dépend sa survie et s'il meurt d'infection, le groupe assume qu'il y ait des pertes.

Dans des mondes qui s'ouvrent à la confrontation des différences et des connaissances, certaines pratiques jusque-là tolérées, apparaissent comme mortellement dangereuses et inacceptables. Sachant que ce sont toujours les enfants les premières victimes, supports des projections des adultes et de leur société. La compréhension des populations concernées et les actions pédagogiques de prévention qu'elles mettent en place, comme les femmes au Mali par rapport à l'excision, soutenues par l'Etat malien qui en a interdit la pratique, sont les plus efficaces et les moins violentes nous semble-t-il pour faire progresser le respect de l'intégrité du corps des enfants.

« Et au-delà de l'inconscient personnel, il y a aussi en chacun de nous de l'inconscient impersonnel des rapports sociaux et du langage – un inconscient de nous déborde le moi et le ''je''. Car à proprement parler, aucun individu, en tant qu'être unique, singulier, n'a jamais pu inventer une langue ou un système de parenté. La production du social implique plus que l'individu ou du moins implique que d'autres soient déjà là quand l'individu apparaît et il faut qu'ils existent pour que son moi puisse un jour leur dire ''je''.[547] »

C'est une part de la dimension transgénérationnelle à laquelle est imbriquée l'histoire singulière de chaque parent que nous recevons des quatre coins du monde. Il y a une nécessité pour devenir parent d'avoir accès aux représentations de la culture et de la société dont ils sont originaires, pour se situer vis-à-vis de leurs ancêtres et transmettre quelque chose de cette filiation à leur enfant. Les consultations avec les médecins pédopsychiatres et les psychothérapeutes, qui reçoivent ensemble les parents avec leur(s) bébé(s), participent à cette appropriation de leur histoire pour les aider à être parents et démêler toute ces fils intriqués dans lesquels les plus fragiles se perdent

---

[545]. Maurice Godelier, « Mais l'enfant pour exister doit aussi s'approprier ses parents dont il dépend. C'est dans ce processus nécessaire d'attachement puis de détachement de l'enfant vis-à-vis des adultes qui agissent comme ses parents que s'accomplissent des ruptures et se cristallisent des structures que Freud a désigné par l'expression "complexe d'Oedipe". », *op. cit*., pp. 96-104.
[546]. *Id.*
[547]. *Ibid.*

et où l'enfant ne peut trouver sa place, sans soutien. Peut-on dire que la bientraitance inclut l'accueil des ancêtres, pour pouvoir s'inscrire dans une continuité ou s'en démarquer quand elle est mortifère.

Une approche culturelle de la relation parents-enfants

Une mère africaine peut aussi être déprimée. Nos préjugés en matière culturelle nous aveuglent et la violence faite aux enfants ne peut avoir pour alibi systématique : « c'est dans leur culture. » Certaines familles que nous rencontrons ont dans leurs bagages un passé traumatique, de misère et de carence et avec le bébé ou le jeune enfant qu'elles nous présentent, un espoir de vie meilleure, voire de vie tout court.

> *Après une hospitalisation pour anorexie à la suite de difficultés liées au nourrissage (forcing alimentaire) nous recevons un bébé d'origine africaine avec sa maman qui a déjà deux enfants restés en Afrique et qui a été abandonnée par le père de cet enfant durant la grossesse. Cette femme n'a pas de travail et elle va aller d'hôtel social en hôtel social jusqu'à ce qu'elle puisse rester une plus longue durée dans un centre d'hébergement et construire à partir de là un projet de travail, être soignée de la grande dépression qui l'affecte et venir plusieurs jours par semaine passer un moment à l'Accueil. L'enfant, triste à chaque arrivée, va progressivement s'animer au cours des jeux qu'il découvre. Elle le soulève par un bras pour monter tous les escaliers, ne lui parle pas, elle est très fatiguée. Elle dit qu'elle a peur de « détruire » son enfant. Elle a toujours besoin d'être rassurée par rapport à son développement et son intelligence et aussi sur ses propres capacités maternelles. Avec les consultations thérapeutiques et notre accompagnement et surtout son implication à vouloir mieux s'occuper de son enfant, les interactions entre eux vont aussi s'améliorer. Ainsi, pour donner un exemple simple, à 18 mois, en encourageant sa mère à lui parler et à le solliciter pour l'habillage et le déshabillage, il sera actif et participera au change et à l'habillage, dans l'espace d'une semaine. Sa mère dira que c'est plus facile pour elle et remerciera l'équipe. Nous la verrons de plus en plus souriante et son enfant de plus en plus joyeux, il va accéder au jeu symbolique et au langage petit à petit, mais dans le temps « normal » de la petite enfance. Ils viendront jusqu'aux 3 ans de l'enfant et son entrée à l'école maternelle.*

> « Si la notion de maltraitance prend inévitablement un sens différent selon les cultures, l'observation des réalités sociales montre assez qu'aucune culture ne peut rester figée et que dans une dynamique de contacts multiples, il est inévitable que la notion de maltraitance finisse par être comprise dans un sens à peu près univoque pour les différents groupes qui sont en contact. […] Mais avant d'y parvenir, bien des malentendus risquent de persister et de compromettre un dialogue susceptible de mettre fin à des situations dont les enfants sont toujours en fin de compte les victimes.[548] »

Marika Moisseeff[549], dans plusieurs de ses ouvrages, distingue dans le rapport de l'adulte à l'enfant, la fonction nourricière et la fonction filiative, fonctions bien différenciées dans les populations qu'elle a étudiées, notamment chez les aborigènes Aranda d'Australie. Elle s'interroge sur les représentations culturelles qui chez nous permettraient de dissocier ces deux fonctions parentales : la fonction nourricière qui relève du maternel et qui doit cesser à l'adolescence et la fonction filiative qui lui

---

[548]. Jaques Baron, *op. cit*.
[549]. Ethnologue et psychiatre.

succède et qui relève du rôle du père. C'est cette dernière qui autorise l'enfant arrivé à l'âge de procréer à pouvoir le faire et à transmettre lui-même cette capacité de s'inscrire dans une dépendance « spirituelle » et sociale à sa descendance.

> « Comment passer de l'ordre du nourricier à l'ordre filiatif quand il est devenu plus difficile de concevoir la dualité de la fonction parentale ? Ne doit-on pas apprécier la montée des conduites addictives faisant leur apparition à l'adolescence comme autant d'indices d'un blocage dans une logique nourricière ? Ne doit-on pas apprécier l'augmentation des abus sexuels intrafamiliaux et le recours croissant aux procréations médicalement assistées comme autant d'indices d'une incapacité à assumer une fonction filiative ?[550] ».

Elle analyse les rapports parents / enfants, aux yeux de la loi, d'abord en termes de besoins matériels, ce qui les renvoie essentiellement à la fonction parentale nourricière.

> « Avoir des enfants est posé comme du ressort du choix individuel, privé. L'enfant dans un tel contexte va pouvoir être conçu comme le prolongement narcissique de ses parents, venant combler leurs manques à l'égard de leurs propres parents. […] il faut bien en effet, pour que le désir d'enfant persiste, qu'il y ait un fondement narcissique pouvant mener à quelques dérives.[551] »

C'est ainsi que l'enfant peut être le support de projections liées aux frustrations et à des ambitions jamais réalisées de ses parents, ou être un simple objet de jouissance. Pour l'enfant soumis, tant qu'il est conforme aux attentes qu'on a de lui, tout va bien, mais dès qu'il s'affirme et accède à une certaine autonomie, il peut se retrouver en danger de subir des violences. Nous le voyons dès la petite enfance au moment de la marche et de la période du « non », aux alentours de 18 mois. Ou alors il se construit en *faux-self* avec un risque d'effondrement ultérieur, pour donner le change et se protéger.

On peut s'interroger, dans les cas extrêmes sur ce que serait « la bientraitance » pour ces enfants. Ne serait-ce pas chaque fois que cela est possible de médiatiser la relation parents-enfant, avec la famille d'origine de façon à ce que, après élaboration, la fonction parentale puisse être transmise, plutôt que de placer l'enfant dans une institution ou dans une famille « nourricière », sans travail du lien originel avec le risque de transmettre, si rien n'est dit à l'enfant, les troubles de la parentalité.

Les lieux d'accueil parents-enfants, entre autres lieux de soins, offrent dans notre société cette fonction de médiation, de tiers, de soins du lien entre les générations, de façon très précoce, où cela est proposé dès la grossesse et jusqu'aux trois ou quatre ans de l'enfant. Les parents et l'enfant peuvent expérimenter des interactions positives, différentes, nouvelles et variées, avec d'autres adultes de l'équipe pluridisciplinaire[552]. Ceux-ci ont pour mission de veiller à la sécurité de l'enfant et à ce qu'il bénéficie de soins permettant un bon développement, en soutenant ses compétences et celles de ses parents et en médiatisant la relation grâce à différents supports.

Le souci de respecter et de bien traiter les parents est de leur proposer un cadre, un espace où ils seront soutenus et écoutés et qui les confortent dans le fait qu'ils sont les parents de leur enfant et responsables de son éducation. Les enfants auxquels nous nous adressons sont eux aussi soutenus et valorisés par les membres de l'équipe.

---

[550]. Marika Moisseeff, psychiatre pour enfants et adultes, a travaillé en tant que pédopsychiatre deux ans (1996-98) à l'Unité petite enfance Vivaldi, elle est aussi ethnologue chargée de recherche au CNRS (Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris) « Une perspective anthropologique sur les rôles parentaux. »

[551]. *id.*

[552]. Pour rappel à l'Unité petite enfance et parentalité Vivaldi : pédopsychiatres, psychologues, puéricultrice, auxiliaire de puériculture, psychomotricien, éducateurs de jeunes enfants, assistante sociale, secrétaire.

La bien-traitance est d'abord une présence

Mais que vaut un accueil limité à la parole, à l'intellect ? Pour qu'il y ait bientraitance de l'autre, il faut qu'il y ait affect et pour cela il faut qu'il y ait contact, il faut qu'il y ait rencontre et cela passe par l'échange de la présence, de la vie qui circule entre les personnes, la vie qui s'exprime à travers le souffle, les tensions ou la détente, jusqu'à ce que la sécurité de base de chacun[553] permette une écoute véritable, qui accepte la vulnérabilité et qui permette d'accepter le soin et de le garder. Car alors, c'est de l'ordre de l'expérience vécue et partagée qui inscrit ce moment comme un événement. Dans cette expérience autrui est premier et c'est bien cela qui désarçonne les défenses ; l'accueil, l'ouverture crééent le vide, l'espace de la rencontre et de là peut naître la confiance dans ce qui est bon, dans ce qui est bien et qui constitue l'éthique de la relation.

En effet les accueillants, les thérapeutes en recevant un bébé et ses parents vont chercher d'emblée l'intérêt des patients par tous les canaux de communication perceptibles, y compris les manifestations inconscientes et cela d'autant mieux si une partie d'entre eux est formée à une écoute psychanalytique. C'est notre fonction, notre rôle dans tout lieu de prévention et de soin, d'offrir cette écoute et de chercher ensemble des résolutions de problèmes et des aides qui contribueront à favoriser le lien, la relation parents-bébés et à favoriser le développement de ce dernier avec le secret professionnel qui contribue à créer un climat de confiance et de confidentialité et dans un présent partagé. Sur ce sujet, le Pr. Courtecuisse rappelle que :

> « … le premier point à souligner est peut-être qu'une relation de soins (sauf cas particuliers) s'inscrit d'abord dans le temps. Cette relation se situe en effet d'abord dans un présent qui est précisément celui de cette rencontre ici et maintenant. [554]»

C'est dans l'interaction directe que se construisent les premiers liens, l'attachement, le sentiment d'existence du bébé et petit à petit la constitution de son moi et de son identité. Dans cette relation intime avec sa mère avec son père et ses frères et sœurs et tous les proches qui l'entourent, il va être porté, nourri, soigné, couché, bercé, il va sentir les odeurs, entendre les voix… La bientraitance d'un bébé passe par un corps à corps, une présence de personne à personne, une relation intersubjective. En néonatalogie, on s'est bien rendu compte maintenant de cette nécessité vitale de contacts humains physiques dans les tout premiers débuts de la vie d'un nourrisson, avec par exemple la mise place d'unités kangourou où le peau à peau est mis au premier plan. L'enfant privé de ces contacts entame une vie dans la carence, qui si elle dure peut conduire à la psychose et à la mort, comme cela a été décrit entre autres dans les situations d'hospitalisme, dont nous avons déjà parlé, avec la dépression anaclitique du nourrisson, par Spitz. Jean-Pierre Visier redit les conditions d'équilibre de cette relation pour pouvoir exister :

> « Dans la constitution des schèmes d'attachement, la parole joue bien sûr un rôle, mais c'est en deçà d'elle, à travers tous les canaux de communication, avec un rôle essentiel pour l'accordage affectif, que l'enfant va percevoir, construire, interpréter dans l'interaction, sa place, celle qu'il tient pour l'adulte, la fiabilité qu'il peut accorder à l'adulte, le danger dont celui-ci peut le protéger ou dont il est porteur. Lorsque Winnicott dit ''la mère suffisamment bonne dont le bébé a besoin, ce qui permet à un nourrisson de ne pas avoir à faire face à l'imprévisible avant d'être capable

---

[553]. Bernard This,. **«** Haptonomie et affectivité », « *Présence haptonomique* », n°4, 1989, pp.112-128.
[554]. *Enfance et psy n°2*, p.69, *op. cit.*

d'admettre les défaillance de l'environnement'', il ouvre sur les bases mêmes du narcissisme, sur ce qui est vécu avant d'être représenté. […] L'équilibre à trouver est sans doute dans l'apparente contradiction à l'œuvre très précocement entre liberté d'explorer, d'être seul et assurance d'être contenu, de ne pas être abandonné.[555] »

L'autorité est une composante de la bien-traitance

Beaucoup de parents viennent consulter pour des problèmes de limites : leur enfant ne les écoute pas, ou bien à la crèche il ne suit pas les consignes du groupe et c'est alors le mode de garde qui leur conseille de venir en consultation, ou bien leur enfant les frappe ou les mord, la limite de son corps et la limite du corps de l'autre est confuse, autant de variations sur le thème de la limite et son cortège de violences, car quand la répression se manifeste elle est souvent disproportionnée, car c'est allé trop loin, trop tard… Et la violence se retrouve des deux côtés : « 3 à 4% des parents sont régulièrement victimes de violence de la part de leur enfant » (Bulletin de l'Académie nationale de médecine). Voilà ce qu'en pense Daniel Marcelli, psychiatre :

« L'enfant, lui a besoin d'autorité. Il est comme un fleuve qui a besoin de berges douces. On constate que souvent les parents d'enfants tyrans sont dans la soumission, dans la peur de l'affrontement. Ils craignent de mettre des limites. […] Ils se heurtent en plus au message d'une société qui prône la satisfaction immédiate des désirs. C'est à mon avis la pire des violences, cette dictature du désir et ce rejet des vertus de l'attente.[556] »

Quand on dit que l'enfant a besoin d'autorité, c'est au sens ou Hannah Arendt la décrit qu'elle me paraît bonne, non seulement dans les rapports hiérarchiques au sein d'une institution mais aussi pour l'enfant et ce dès son plus jeune âge car elle prend en compte la juste place de chacun. En effet, à la différence de ce que prône John Locke, elle écrit :

« Puisque l'autorité requiert toujours l'obéissance, on la prend souvent pour une forme de pouvoir ou de violence. Pourtant l'autorité exclut l'usage de moyens de coercition ; là où la force est employée, l'autorité proprement dite a échoué. L'autorité, d'autre part, est incompatible avec la persuasion qui présuppose l'égalité et opère par un processus d'argumentation. Là où on a recours à des arguments, l'autorité est laissée de côté. Face à l'ordre égalitaire de la persuasion, se tient l'ordre autoritaire, qui est toujours hiérarchique. S'il faut vraiment définir l'autorité, alors ce doit être en l'opposant à la fois à la contrainte par force et à la persuasion par arguments. (La relation autoritaire entre celui qui commande et celui qui obéit ne repose ni sur une raison commune, ni sur le pouvoir de celui qui commande ; ce qu'ils ont en commun, c'est la hiérarchie elle-même, dont chacun reconnaît la justesse et la légitimité et où tous deux ont chacun à l'avance leur place fixée.) [557]»

C'est depuis qu'il *faut* parler à l'enfant (idée mal comprise qui se traduit par le fait qu'il faille justifier de tous ses actes à l'enfant) que l'on voit des parents s'épuiser sans succès dans de longues explications à chaque décision qui en fait leur incombe : mais comment frustrer un enfant de 14 mois, qui veut encore jouer, alors que c'est la fin du temps d'accueil ? Comment prendre des décisions pour lui si l'on n'est pas soi-même convaincu du bien-fondé de celle-ci ? Et pourtant une des clés relève de la position asymétrique de l'adulte et de l'enfant. Bien traiter un tout petit c'est de ne pas lui laisser la responsabilité de décisions qu'il est incapable de prendre et qui vont générer au bout

---

[555]. Pr. Jean-Pierre Visier, *op. cit.,* p.68.

[556]. Daniel Marcelli, professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, La nouvelle génération de parents ne sait plus gérer l'autorité, *Le Figaro,* 25/02/03, Propos recueillis par Vianney Aubert.

[557]. Hannah Arendt, « Qu'est-ce que l'autorité ? », *La crise de la culture,* (1968), trad. P. Lévy, Paris, Gallimard, coll. "Folio essais", 1989, p.123-124.

du compte de la violence à son égard, car l'enfant désemparé réagit en s'agitant ou en s'opposant ou en étant agressif et c'est le seul rapport de force, s'il n'y a pas de tiers présent restituant la place de chacun, qui viendra souvent mettre un terme à la situation.

Dans ce que nous observons et dans ce que nous livrent les parents, c'est souvent autour des moments de séparation que ces rapports se manifestent. Quand il faut partir, quand l'enfant au domicile doit aller se coucher et s'endormir. C'est pourquoi l'autorité dont parle Hannah Arendt est si précieuse dans la construction du très jeune enfant car elle lui donne une base de sécurité et un sentiment de justice. Elle suppose la confiance en soi des parents sur lesquels l'enfant pourra, au lieu de s'affronter, s'appuyer et se reposer.

Pour cela il est nécessaire de bien préparer les premières séparations entre les bébés et leurs parents. A ce sujet, le couple des Robertson[558]à Londres, relayés par les travaux de Myriam David et Geneviève Appell, a mis en évidence les difficultés que rencontraient ces enfants très jeunes lors de la séparation et aussi lors des retrouvailles avec leur mère.

Ils ont permis d'aménager ces moments et de réfléchir à un accompagnement de part et d'autre afin que cette séparation ne soit pas vécue comme un abandon. C'est suite à ces travaux qu'aujourd'hui sont aménagés dans la plupart des lieux d'accueil d'enfants de moins de 3 ans des temps progressifs de rencontre et d'adaptation ou de familiarisation entre famille et professionnels, entre la maison et l'espace de la crèche par exemple. La séparation pour être bien vécue suppose des retrouvailles possibles, une continuité par la pensée, elle se construit dans la relation bienveillante et sécurisante, qui permet de garder l'autre en soi par le souvenir. Quand un enfant atteint les environs de l'âge de trois ans et qu'il va quitter l'unité, nous lui disons au revoir, mais nous lui disons aussi que nous continuerons à penser à lui et à ses parents et qu'il a beaucoup d'autres choses à découvrir et beaucoup d'autres personnes à rencontrer. C'est souvent à l'école maternelle pour commencer, mais nous continuerons d'exister et qu'il peut toujours venir nous dire bonjour avec ses parents, s'il le souhaite. Même si nous nous quittons, nous pouvons toujours continuer à penser à l'absent, à se souvenir des moments passés ensemble et à imaginer un possible futur. Certains parents ne peuvent pas venir dire au revoir, d'autres nous offrent des présents en remerciements, pour eux aussi il est question d'attachement et de séparation.

La responsabilité des spécialistes, experts et professionnels de l'enfance à travers l'histoire récente

La responsabilité des professionnels de l'enfance est importante pour accompagner la mutation actuelle, pour que l'enfant puisse accéder progressivement à une autonomie, dans une dialectique de l'autonomie et de la dépendance qui le caractérise, avec la protection et la responsabilité qui incombent aux adultes qui l'entourent.

Comme pour les références concernant la Bientraitance envers l'enfant et son monde qui viennent de ces mêmes sources d'experts, nous devons être très vigilants et faire preuve de prudence au sens aristotélicien du terme, à ce que nous propageons au niveau théorique et à chaque situation contingente.

---

[558]. J. et J. Robertson, films, *John, 17 mois*, *accueilli en pouponnière,* COPES ; *Lucy accueillie chez les Robertson et Jane, 17 mois en famille d'accueil pendant 10 jours*, 1968, COPES. Film de Myriam David réalisé par G. Appell et J. Aubry « *Monique ou la carence de soins maternels* ».

En effet et certains auteurs l'ont mis en évidence, il revient de plus en plus (du fait de l'éloignement des familles, de l'isolement des mères, des ruptures innombrables et du pouvoir de la science) aux professionnels de donner des repères qui deviennent parfois des normes en matière d'éducation et de soins. Ces conseils, basés sur des connaissances scientifiques, médicales, sont changeants et parfois contradictoires. Ils émaillent toute l'histoire de la puériculture et soulèvent d'énormes questions pour chaque geste et chaque moment de la vie d'un bébé. A commencer par la première question :

> « L'enfance existe-t-elle ? Où commence l'enfance ? pourrait-on aussi se demander. Certaines cultures comptent en effet l'âge du bébé, non à partir de sa naissance, mais à partir de sa conception, d'autres à partir de l'âge des premiers mouvements *in utero*. Il y toujours dans l'adulte un enfant qui répète des situations et des expériences qu'il a vécues ou imaginées dans son enfance avec d'autres protagonistes et qu'il fait revivre ou rejouer – à son insu, bien souvent – à ses partenaires actuels.[559] »

J. de Ajuriaguerra décrit ainsi cet état spécifique et très bref de la vie d'un individu : l'état de bébé.

> « D'une manière paradoxale, nous pourrions dire que l'enfant n'est lui-même que lorsqu'il est incapable de le savoir, lorsque au cours des premières semaines de sa vie il exige que l'on réponde à sa demande, […] lorsque dans son omnipotence, il est repu de lui-même, lorsqu'il assimile l'autre non connu, lorsqu'il dévore sa génitrice, non incestueusement puisqu'il n'est encore fils de personne, lorsque cette mère, qui n'est pas encore nommée par lui, n'est autre que lui-même[560] ».

Le psychanalyste américain Spitz donne une définition de la normalité d'un bébé qui pourrait être aussi celle des matrones Mossi de Haute-Volta :

> « Je commencerai par dire qu'un enfant normal est un individu d'apparence saine, actif, qui dans l'ensemble donne l'apparence d'être heureux et occasionne peu de soucis à ses parents. [561] »

Celle des manuels français officiels, est bien différente puisque, ce qui est normal serait plutôt ce qui est normé : l'enfant « sain » y apparaît moins comme un individu content de vivre que comme le lieu moyen d'un ensemble de mensurations.

> « […] Pour remédier à ces avis oscillants entre une vérité et son contraire, suivant les époques et les spécialistes, il convient de changer radicalement de perspective : les variations existent, certes, mais au lieu de décrire les différents modes d'éducation des bébés ou les différents points de vue des spécialistes, c'est plutôt des différents mères, des différents pères, des différents bébés qu'il conviendrait de parler. […] Pas plus, en effet, qu'on ne peut parler d'un enfant standard, on ne peut occulter les interactions parents / enfants / milieu de vie.[562] »

Il convient de considérer chaque histoire singulière. Les savoirs récents véhiculés par les spécialistes de la petite enfance ont considérablement modifié les représentations du bébé, mais souvent de façon dramatiquement partielle. En effet, ses nouvelles compétences découvertes récemment le placent parfois dans les situations où la responsabilité qui lui incombe est beaucoup trop lourde pour lui et relève de la

---

[559]. Geneviève Delaisi de Parceval et Suzanne Lallemand, *L'art d'accommoder les bébés, 100 recettes françaises de puériculture*, Paris, Seuil, 1980, p. 11.
[560]. J. de Ajuriaguerra, in *Psychiatrie de l'enfant*, Paris, PUF, 1979, fasc. 2, p.123.
[561]. Dr. Spitz*, De la naissance à la parole, La première année de la vie,* Paris, PUF, 1968, *op. cit.,* p.153.
[562]. Geneviève Delaisi de Parceval et Suzanne Lallemand, *op. cit*., p251.

responsabilité des adultes qui l'entourent comme le montre cet exemple de dysfonctionnement où l'aîné de moins de trois ans surveille le bébé. Plus de savoir demande plus d'accompagnement.

Ainsi des avancées importantes en matière de connaissance des bébés vont transformer l'approche que l'on en a. En 1975, c'est-à-dire au moment où les recherches et les découvertes sur les « compétences » des enfants battent leur plein, Philippe Ariès, historien des mentalités, publie un article : « l'enfant, la fin d'un règne », dans lequel il lui semble déceler « un début de retournement des attitudes devant l'enfance (…après) une longue indifférence (et non pas agressivité) jusqu'au XVIIe, XIIIe siècles, puis l'importance affective reconnue à l'enfance depuis le XVIIIe siècle jusqu'à la première moitié du XXe siècle caractérisée par la pression de l'enfant sur les mœurs, investissement à la fois matériel et sentimental au niveau de l'enfant. »

On doit le premier changement de mentalité important au XVIIIe siècle, comme nous l'avons vu, entre autres à Jean-Jacques Rousseau, avec *L'Emile*, puisque c'est à partir de la prise de conscience que les bébés envoyés en nourrice dans les campagnes loin de leur mère mouraient en grand nombre des suites des conditions de voyage, des mauvais traitements, du manque d'hygiène et peut-être surtout à cause de la séparation première, d'avec leur mère. Rousseau, en redonnant l'importance aux parents dans le fait d'élever leur enfant a défini les bases de la famille bourgeoise :

> « Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris »

Et il a posé les besoins spécifiques de l'enfant :

> « L'humanité a sa place dans l'ordre des choses ; l'enfance a la sienne dans l'ordre de la vie humaine : il faut considérer l'homme dans l'homme et l'enfant dans l'enfant. Assigner à chacun sa place et l'y fixer, ordonner les passions humaines selon la constitution de l'homme, est tout ce que nous pouvons faire pour son bien-être.[563] »

Ce nouvel intérêt pour l'enfant a contribué, comme nous l'avons vu à la diminution de la mortalité infantile. Même si la pédagogie prônée dans l'*Emile*, enfant fictif, est discutable car il est bien manipulé par son précepteur, comme tout enfant dépendant totalement d'un adulte seul, exerçant son pouvoir sur lui et cet extrait révèle sa grande vulnérabilité :

> « Le pauvre enfant qui ne sait rien, qui ne peut rien, qui ne connaît rien, n'est-il pas à votre merci ? Ne disposez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne ? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plaît ? Ses travaux, ses jeux, ses plaisirs, ses peines, tout n'est-il pas dans vos mains sans qu'il le sache ? Sans doute il ne doit faire que ce qu'il veut ; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il fasse ; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu ; il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne sachiez ce qu'il va dire. [564]»

Ce type de relation, nous l'observons aussi dans les relations d'emprise fusionnelles, où l'enfant est un prolongement de l'adulte, souvent sa mère, qui dit qu'elle sait ce qu'il pense, ce qu'il va faire, ce qu'il va dire : l'enfant n'a aucune existence reconnue comme propre dans ce type de relation et peut se construire en *faux-self,* c'est-à-dire en intégrant comme faisant partie de lui les projections ou manipulations dont il est l'objet, ou se défend en n'étant pas alors gratifiant et suscite une spirale d'interactions violentes. C'est pourquoi il y a nécessité, comme l'écrivent Geneviève Appell et Myriam Rasse, ainsi que Patrick Mauvais, à ce que les

---

[563]. Jean-Jacques Rousseau*, Emile ou de l'éducation*, GF Flammarion, 1966, p.93.
[564]. *Ibid.,* p.150.

professionnels de l'enfance ne soient pas isolés face à ce qu'un jeune enfant véhicule et exprime. Je rajoute qu'aucune mère ne doit rester seule avec un bébé ou jeune enfant, l'enfant et sa mère ont besoin d'être intégrés à une communauté humaine pour bien se développer. A moins d'être des êtres exceptionnels tels ceux relatés dans des contes. Après cette digression sur la relation d'emprise de l'adulte sur l'enfant, voyons ce que Caroline Eliacheff relève dans le cours de l'histoire :

> « L'enfant du XXe siècle, toujours selon Ariès, a cessé d'être l'objet de soins parfois insupportables, de parents plus ambitieux pour lui que pour eux. Il est devenu le sujet de leur défoulement. A la volonté de promotion, d'assurer à l'enfant une condition supérieure à celle des parents a succédé le plaisir de le faire souffrir et d'en jouir. »[565].

> « On sait aussi ce qui peut advenir de l'idole : sa destruction. Il me semble que cet enfant que la société protège comme son bien le plus précieux même – surtout – contre ses parents, elle l'expose parfois à la destruction physique et psychique par ces mêmes parents, les deux pouvant se dire et se voir. »
>
> « Je pense que l'on pourrait émettre l'hypothèse qu'il y a un lien entre l'image, car il s'agit d'images, que les scientifiques (parmi lesquels j'inclus tous les psy) donnent de l'enfant et la maltraitance. L'enfant sait tout, il voit tout, il entend tout, il comprend tout, il sait faire des choses que les adultes ne savent pas faire. […] La modernité ne cesse d'inciter à se faire voir et à voir comme si, en dehors de cela, l'homme perdait réalité. »[566]

A propos de la nouvelle Convention internationale des droits de l'enfant[567], Caroline Eliacheff ajoute :

> « Premier élément : la notion d'intérêt de l'enfant apparaît toujours dans ces fameuses années 70 à 75. Qu'est-ce que l'intérêt de l'enfant ? C'est ce qu'on lui demande explicitement, ce qu'il considère être son intérêt, ainsi qu'on le fait pour ses père et mère. La loi du 6 juin 1984 est celle qui donne droit, pour l'enfant, à être associé aux mesures qui le concernent.
>
> L'incapacité juridique est un droit à une certaine irresponsabilité. Ceci va très loin. L'enfant de la science, si performant, voilà ce que les juristes en ont fait : il ne faut plus préparer l'enfant à être citoyen, il naît citoyen… Ces réformes aboutissent à rendre l'enfant responsable de sa propre protection. Elles lui donnent de nouveaux droits qui sont sans garantie, sans devoirs, sans responsabilités.
>
> Les Juristes, les scientifiques et les psy qui sont aujourd'hui les porte-paroles des besoins de l'enfant ont une énorme responsabilité.[568] »

---

[565]. Philippe Ariès, « L'enfant, la fin d'un règne », *Finie la famille ? Traditions et nouveaux rôles,* Paris, Stock*, Revue Autrement*, série « Mutations poche », N°8, 1992, pp.229-235.

[566]. C. Chalier, « L'interdit de la représentation », in *Le Visage. Dans la clarté le secret demeure*, Paris, Stock*, Revue Autrement*, série « Mutations », n°148, octobre 1994, pp.69-84.

[567]. Irène Théry, *Le Démariage*, Paris, Editions Odile Jacob, 1993.

[568]. Caroline Eliacheff, « Pile ou face l'envers de la maltraitance », *Les relations précoces mères-enfant et leurs vicissitudes*, sous la direction de Claude Boukobza, Edité par l'Association Santé Mentale et Culture, 1995, pp. 41-44.

Chapitre 11
Le bien de l'enfant

De quel bien parle-t-on ?

Le bien est ce qui est conforme à un idéal, à la morale et à la justice. Dans « bientraitance », de quel bien parle-t-on ? Est-ce que la bientraitance n'est pas un concept clos sur lui-même qui évacuerait la personne ? Où l'on ne se préoccuperait en somme à travers des actes « bientraitants » que de l'amour du bien, pour le bien. Scheler nous met en garde sur cet amour du bien pour lui-même.

> « Ainsi que nous l'avons montré ailleurs, il est impossible de ''vouloir le bien pour le bien''. […] Celui qui vient en aide à un autre, non, pour nous servir de l'expression de Kant, parce qu'il tient au bien et au salut de la personne qu'il secourt, mais uniquement pour ''être bon'' ; celui qui voit dans une autre personne un prétexte et une occasion d''être bon'', de ''bien agir'' etc., – celui-là se ''comporte'', non comme un homme vraiment bon, mais de façon à pouvoir, sans manifester réellement par son être, par son vouloir et par ses actes, la valeur ''bien'', formuler sur lui-même le jugement : ''Je suis bon'' […] Le pharisien veut apparaître ''bon'' à ses propres yeux ou aux yeux des autres ou devant Dieu ; mais il ne l'est pas. »[569]

Vouloir le bien pour le bien est comme nous venons de le voir discutable. Mais les difficultés d'appliquer la bien-traitance, comme celles de passer du savoir à la pratique sont nombreuses. Nous allons évoquer quelques-uns de ces obstacles et *hiatus.*

En effet, il ne suffit pas de savoir ce qui est bien, pour faire le bien, car l'expérience montre que le désir, non seulement contredit le savoir, mais a même souvent le dessus comme l'a objecté Aristote[570]. En voici un exemple avec le « principe de Médée » : « c'est ce qui arrive quand Médée réclame à sa propre main de ne pas tuer ses enfants. Sa main, ou la passion de la vengeance qui se tient derrière elle, l'emporte sur sa volonté [571]».

C'est une illustration de l'*akrasia* : « manque de contrôle de soi », « incontinence », « faiblesse de la volonté[572] ». C'est ce qui nous guette, nous autres professionnels et c'est ce que nous accompagnons dans la clinique de la petite enfance, en aidant des parents qui ne peuvent seuls supporter certains comportements de leur enfant, ou d'eux-mêmes et qui réclament, en venant, souvent de façon implicite, l'intervention d'un tiers. Ils n'ont pas toujours de demande verbalisée mais sont là à tous les accueils parents-enfants.

D'autre part, l'évolution des connaissances est plus rapide que l'évolution des mentalités. Il y a des résistances au changement qui s'expliquent par des conflits de loyauté vis-à-vis de ceux qui nous ont formés et éduqués antérieurement et vis-à-vis de ceux qui nous apportent de nouveaux savoirs et de nouvelles pratiques aujourd'hui. Il y a des contextes d'accueil insuffisants, tels que l'absence de personnel, l'absence de formation, l'absence de moyens adaptés qui peuvent générer les conditions d'apparition de la barbarie.

De plus, il y a au cœur de la *psyche* humaine l'agressivité et l'ambivalence, qui nous empêchent de mettre en adéquation tous nos désirs de bien. Freud[573] disait que

---

[569]. Max Scheler, *Nature et formes de la sympathie*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2003, p.311.
[570]. Thomas De Koninck, *De la dignité humaine, op. cit*., pp 146-147.
[571]. Ovide, *Les métamorphoses*, Livre VII (cité par Thomas De Koninck*, op. cit.,* p. 146-147).
[572]. Thomas De Koninck, *loc. cit*., p146-147.
[573]. Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion* (1927), trad ; M. Bonaparte, Paris, PUF, coll. Quadrige, 4e éd., 1995, p. 8-10.

chez tout homme existent des tendances destructrices, antisociales et anticulturelles, qui peuvent être déterminantes chez un grand nombre de personnes dans la société humaine. Et puis il y a la fatigue, la paresse, l'épuisement. La peur irrationnelle de la souffrance de notre triste condition humaine quand elle apparaît sous la forme d'une vulnérabilité extrême, comme l'état de bébé, ou dégradée par la maladie ou la vieillesse, ou le handicap. Ces peurs provoquent des mécanismes de protection que nous rencontrons tout le temps dans les métiers du « prendre soin ».

Le bébé ou le jeune enfant de moins de trois ans a une part active dans la relation qu'il induit avec les adultes s'occupant de lui mais il ne peut en aucun cas être responsable des mauvais traitements qu'il subit. L'enfant a besoin d'être choyé et protégé par des adultes qui en sont responsables. L'enfant peut être incompétent, ne pas gratifier son entourage, ne pas répondre à ses attentes, reproduire les modèles interactifs pathologiques qu'il a connus avec ses parents ou ses substituts parentaux et rendre difficile la mise en place de bons soins, de bons traitements. Dans ces moments-là ce n'est pas le professionnel qui est responsable de cet échec, mais il est de son ressort de chercher à sortir de cette impasse et de rechercher l'aide d'un tiers, d'une médiation. C'est sa responsabilité.

Alors, de quel bien parle-t-on ? Du bien de l'enfant ou du bien pour l'enfant ? Le bien de l'enfant ne serait-ce pas de tout mettre en œuvre pour que celui-ci devienne un homme de bien ? Mais est-ce si facile ? Chaque fois que l'on pense le bien pour quelqu'un, pour autrui, on est dans un questionnement éthique. Aux deux extrêmes de la vie, l'eugénisme, la bonne naissance et l'euthanasie, la bonne mort, suscitent des débats fondamentaux. Car quand à l'extrême, vouloir le bien de quelqu'un, c'est l'éliminer, cela pose question, même si dans certaines circonstances de tels drames sont envisagés. Mais est-ce encore de la bientraitance, des bons traitements, au nom de quelles valeurs, quelle idéologie ?

Qu'est-ce que le bien de l'enfant, quand « on nous fait croire que le bonheur c'est d'avoir de l'avoir dans nos armoires, dérision de nous dérisoires[574] » ? Achat de tétines, *youpalas*, d'accessoires de soi-disant puériculture qui nécessiteraient un accompagnement éducatif indispensable : des pédiatres ont vu des fractures de fatigue chez des nourrissons mis trop longtemps en *youpala*, sans parler des jeux et jouets de toutes sortes dont le but consiste à appuyer sur un bouton qui déclenche divers bruits électroniques répétitifs qui deviennent vite infernaux. L'enfant, enjeu économique de l'industrie du jouet et de la puériculture et avant cela lui-même « objet de désir consumériste[575] ».

Pourquoi le bien ?

Chez Levinas, la priorité du bien est la loi de la raison éthique. C'est-à-dire l'obligation de répondre d'autrui et où réside ma liberté :

> « Je suis libre si je suis responsable[576] ».

Du fait de l'existence d'autrui il y a une violence du Bien qui me fait sujet, je dois répondre de l'autre, c'est ce qui fonde la socialité éthique, n'est-ce pas cette violence que véhiculent le bébé et l'enfant ?

---

[574]. Alain Souchon, « Foule sentimentale », *C'est déjà ça*, CD, Virgin France sa, 1993.
[575]. Dominique Folscheid.
[576]. Emmanuel Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence,* La Haye, Martinus Nijhoff, 1974, p. 194-205.

Quand on dit que tous les parents qui viennent à l'Unité veulent le bien de leur enfant, ce n'est pas tout à fait exact. En effet, certains d'entre eux viennent pour leur propre bien-être, pour eux-mêmes, parce qu'ils sont épuisés, ou persécutés par leur enfant et dans une incompréhension de son comportement. Être écoutés, soutenus, entourés, aidés par les thérapeutes à faire des liens avec leur propre histoire, à percevoir les besoins de chacun va avoir pour conséquence de soulager l'enfant. C'est donc peut-être, dans un deuxième temps, que leur venue permettra le bien de l'enfant, ou du moins son mieux-être. L'enfant est alors le messager de la souffrance, l'appel à l'autre, celui par qui un équilibre peut être rétabli, un révélateur de tensions, « l'enfant-symptôme », puisque ce lieu, lui est consacré : à l'Unité, le patient, c'est l'enfant.

> *Ainsi cette mère, qui vient très souvent et qui par ses cris, son attitude, ses remarques crues, nous interpelle sans cesse, nous obligeant à l'entourer, à la rassurer et à la calmer. L'attitude des accueillants permet que pendant ce temps son enfant de quelques mois explore son propre corps, sa voix et joue plus tranquillement, elle-même étant prise en charge. Au bout de plusieurs séances, elle nous dit qu'elle vient parce que son enfant aime ce lieu. Le fait est qu'à chaque séance une détente s'installe pour elle et son fils et que le père de l'enfant, en partie pris dans la tourmente des premières relations difficiles et fragiles, fera des apparitions de plus en plus fréquentes avec eux.*
>
> *Et cette autre, qui ne supporte pas son bébé, trop ceci, pas assez cela, qu'elle ne voyait pas comme ça, qui lui demande toujours les bras et auquel elle répond en lui offrant des appuis souvent instables traduisant son ambivalence et son agressivité. Elle aussi, en captant l'attention des accueillants, des thérapeutes et des autres mères, laisse jouer son bébé à une certaine distance avec d'autres personnes et peut le voir sourire, construire et explorer sans geindre et se plaindre pendant quelques instants profitables à tous.*

Il y a un réel plaisir, pour nous professionnels de la petite enfance, à accueillir ces familles et d'assister, le plus souvent à ce que Francine Couetoux[577] décrit comme «une reprise évolutive de l'enfant », après avoir contribué à lever bien des obstacles.

Mais ce qui constitue la base d'un travail commun possible, le fondement de l'alliance thérapeutique c'est la bonne volonté de part et d'autre. C'est aussi l'un des fondements de la bientraitance même si cela ne suffit pas. (Car projeter, avec la meilleure volonté, des désirs fous sur son enfant ne peut qu'être néfaste à celui-ci.) Mais c'est ce qui nous permet aussi, au sein de l'équipe, de travailler ensemble, à la recherche du meilleur bien possible dans chaque situation. Kant en a souligné la valeur quand il écrit :

> « De tout ce qu'il est possible de concevoir dans le monde et même en général hors du monde, il n'est rien qui puisse sans restriction être tenu pour bon, si ce n'est seulement une BONNE VOLONTE. » « Ce qui fait que la bonne volonté est telle, ce ne sont pas ses œuvres ou ses succès, ce n'est pas son aptitude à atteindre tel ou tel but proposé, c'est seulement le vouloir ; c'est-à-dire que c'est en soi qu'elle est bonne ; et considérée en elle-même, elle doit sans comparaison être estimée bien supérieure à tout ce qui pourrait être accompli par elle uniquement en faveur de quelque inclination et même, si l'on veut, de la somme de toutes les inclinations. [578]»

---

[577]. Francine Couetoux, Psychologue clinicienne à l'Unité petite enfance Vivaldi.

[578]. Emmanuel Kant, « Première section », *Fondement de la métaphysique des mœurs*, Paris, Le livre de poche, 2001, p. 57.

Cependant, il y a des situations extrêmement difficiles où l'enfant, très tôt, autour d'un an, présente des signes autistiques graves qui vont se confirmer malgré des soins très précoces de la relation. Que sera alors la bientraitance si ce n'est de partager l'impuissance des parents et de toujours proposer à l'enfant des soins et des jeux d'enfants, de toujours le considérer comme l'enfant qui a besoin de réconfort, de repères, de sécurité, même si l'on est déroutés par l'excès de ses conduites, le vide relationnel et l'incompréhension de sa souffrance.

> *Comme cet enfant regardant toujours dehors, cherchant à ingérer tout ce qui passait à sa portée, avec des sons étranges, mordant d'autres enfants au visage avec une rapidité imprévisible, lorsqu'il était en collectivité et des moments d'intense angoisse et de mise en danger. Ce même enfant, comme il nous avait émus en arrivant un jour, revêtu de la chemise de son père qu'il portait en marchant comme un roi ! Préparer ces parents et leur enfant à un accompagnement vers des lieux spécialisés après trois ans, comme un hôpital de jour, faire des liens avec la nouvelle équipe pour faciliter le passage d'un lieu à l'autre et l'accueil de cet enfant et de ses parents, avait été notre seule compétence.*

Le sentiment de l'impuissance et de la douleur partagée a laissé pour longtemps un goût de tristesse et d'amertume, malgré toutes les élaborations d'équipe. C'est aussi avec l'échec et l'impuissance qu'il nous faut écouter, agir et penser. Mais cet enfant, ne nous a-t-il pas appris quelque chose d'essentiel ? Une rencontre insolite, étrange et singulière, qui nous a mis en lien, à travers ses angoisses profondes et intenses avec l'archaïque qui nous habite et qui habite le monde.

De cela nous avons pu échanger entre collègues et apprivoiser certaines peurs. Il nous a aussi appris les limites de notre pouvoir d'aider, de notre puissance face au déroutant et à l'incommunicable apparent. Là où nous étions avec lui, là, nous ne savions plus rien. Où est alors, la bientraitance ? Michel Basquin, psychiatre, nous montre qu'en fonction de ce que l'on voit ou comprend, le bien n'est pas le même :

> « Il y a plusieurs biens possibles pour un même malade et souvent tout à fait contradictoires : le bien du confort rétabli par la disparition du symptôme ou du confort préservé par le risque d'une décompensation plus lourde ; le bien de faire évoluer les conflits et celui de maintenir leur valeur dynamique ; le bien de modifier les interactions familiales ou d'en préserver les éléments qui tiennent et de faire avec. On voit là les rapports que le bien doit entretenir avec le discernement et la prudence. [579]»

Et pourtant il faut choisir et décider.

> « Et comment décider du bien entre la projection qu'on en a en tant que soignant et le vécu subjectif du patient qui voit le bien, son bien, comme on voit midi à sa porte ? Comment osciller sans cesse entre la vocation thérapeutique – et les impératifs d'action qui en découlent – et les suspens d'inaction que peuvent imposer la stratégie ou les tactiques ; le bien est souvent de ''faire'' et parfois de ''ne rien faire'', même si c'est encore quelque chose que de faire ''rien''. Le mandat que le patient et sa famille nous donnent par la demande qu'ils nous adressent, la confiance qu'ils nous font, l'attente qu'ils vivent nous ouvrent-ils au droit de décider pour eux de leur bien ? »[580]

---

[579]. Michel Basquin, psychiatre, « L'idéal du bien traiter », in *Enfance et psy n°2*, *op. cit*., p.87.
[580]. *Idem.*

Ces questions sont cruciales, combien de fois avons-nous, après discussion, concertation, décidé de tel ou tel projet pour le bien de tel enfant, de telle famille, sans que cela soit mis en œuvre par les principaux intéressés ne se reconnaissant pas du tout dans nos propositions, parfois en deçà de la capacité à intégrer des soins. Le souci de l'enfant débouche alors sur un signalement. Face à la maladie psychiatrique, nous sommes souvent ébranlés dans nos certitudes, la cohésion de l'équipe et la cohérence de son élaboration régulièrement mises à mal par les tentatives de clivage lié à la pathologie.

Et pourtant comment penser le bien pour l'enfant sans reparler encore et toujours de l'accueil, premier geste vers la bientraitance. Jacques Derrida dans son *Adieu à Levinas* reparle de ce concept qui « opère en tout lieu, justement, pour dire le premier geste en direction d'autrui. »

> « Est-ce un même un geste, l'accueil ? Plutôt le premier mouvement et un mouvement apparemment passif, mais le bon mouvement. L'accueil ne se dérive pas, pas plus que le visage et il n'y a pas de visage sans accueil. C'est comme si l'accueil, tout autant que le visage, tout autant que le lexique qui en est coextensif et donc profondément synonyme, était un langage premier, un ensemble formé de mots quasi-primitifs – et quasi transcendantaux. Il faut penser d'abord la possibilité de l'accueil pour penser le visage et tout ce qui s'ouvre et se déplace avec lui, l'éthique, la métaphysique ou la philosophie première – au sens que Levinas entend rendre à ses mots.[581] »

Le bien s'enseigne-t-il ?

Platon dans le *Ménon*[582] posait déjà cette question, « qu'est-ce que la vertu ? » et « la vertu s'enseigne-t-elle ? » Or pour lui, comme l'âme est immortelle, il n'est rien qu'elle n'ait appris. Le fait de chercher et d'apprendre sont pour lui une réminiscence et non un enseignement.

> « Chez l'homme qui ne sait pas, il y a donc des opinions vraies au sujet des choses qu'il ignore, opinions qui portent sur des choses que cet homme en fait ignore.[583]»

Ces opinions vraies, une fois réveillées par des interrogations et reliées par le raisonnement à une explication, deviennent des connaissances. « La connaissance est lien » qui fixe et stabilise l'opinion vraie, comme les statues de Dédale qu'il faut attacher pour ne pas qu'elles s'enfuient. Après avoir tout d'abord recherché ce qu'est la vertu, pour la définir comme étant l'Idée de bien, qui rassemble dans une unité toutes les diverses formes de la vertu, donc le Bien en soi, Socrate demande qui peut transmettre et enseigner le bien, en dialoguant avec *Ménon* puis en y associant *Anytos*.

> « Y a-t-il des hommes de bien, parmi nos contemporains et chez leurs prédécesseurs, qui aient su transmettre également à autrui cette vertu dans laquelle eux-mêmes excellaient ? Ou bien cette vertu est-elle une chose qui ne peut se transmettre à un homme, ni qu'un homme ne puisse recevoir d'autrui ? [584]»

Ils écartent rapidement les sophistes qui soi-disant le font en se faisant payer, alors qu'ils trompent et corrompent ceux qui leur sont adressés. Puis, ils observent que *Thémistocle* a été un homme de bien et voient que l'éducation qu'il a donnée à son fils

---

[581]. Jacques Derrida*, Adieu à Emmanuel Levinas*, Paris, Galilée, 1997, p.55.
[582]. *Ménon* : « Peux-tu me dire, Socrate, si la vertu s'enseigne ? ou si elle ne s'enseigne pas mais s'acquiert par l'exercice ?Et si elle ne s'acquiert point par l'exercice ni ne s'apprend, advient-elle aux hommes par nature ou d'une autre façon ? », Platon, *Ménon*, Paris, GF, Flammarion, 2e éd., 1993, p. 125.
[583]. *Idem,* p. 168.
[584]. *Ibidem*, p. 187.

Cléophante lui a permis de devenir un très bon cavalier, un très habile lanceur de javelot, mais pas un homme de bien. Ils examinent ensuite plusieurs situations de pères reconnus par tous comme homme de bien, *Aristide*, *Périclès*, donnant la meilleure éducation possible à leurs fils sans que ceux-ci ne deviennent des hommes bons. On a pu leur enseigner l'art équestre, la musique, la lutte et ils sont devenus très forts dans ces disciplines, mais bien qu'ils aient souhaité qu'ils deviennent aussi des hommes de bien, ils ne le sont pas devenus. Il semble donc que la vertu ne s'enseigne pas. « Même si des êtres nobles tu peux apprendre de noble choses… par l'enseignement, tu ne feras jamais qu'un méchant devienne bon.[585] » Il en concluait que « la vertu ne saurait ni venir par nature, ni s'enseigner, […] c'est par une faveur divine que la vertu est présente chez les gens où elle se trouve [586].»

Nous pouvons ainsi dire que seules les sciences et les habitudes s'enseignent mais que le cheminement vers le bien, qui ne soit pas réduit à un bien relatif, celui qui m'arrange, le bien pour soi, le bien immédiat, pouvait s'enseigner uniquement à celui qui le désire, dans une relation dialectique, dans le dialogue qui consistait à rechercher en soi et avec autrui : qu'est-ce que le bien ? Aristote précise cependant après Platon,

> « Il n'y a en effet qu'une chose qui soit propre aux hommes par rapport aux autres animaux : le fait que seuls ils aient la perception du bien, du mal, du juste et de l'injuste et des autres notions de ce genre. Or avoir de telles notions en commun c'est ce qui fait une famille et une cité. [587]»

Pour Aristote et c'est aussi ce que nous partageons, tous les hommes sont à la recherche du bien, le bien étant le bonheur dans cette vie. Il définit le bonheur comme « l'activité de l'âme conforme à une vertu accomplie[588]» et il y associe des biens tels que « la bonne naissance, une heureuse progéniture, la beauté physique » qui sont des biens qui relèvent de la bonne fortune.[589] Aussi, s'il ne peut s'enseigner, nous pouvons toujours le chercher pour chacun de nous et ensemble. La réponse à la quête de la bientraitance est donc en nous-mêmes, mais en concertation et discussion avec les autres, car ce sont ces notions communes et partageables, ces valeurs qui font une famille, une institution, une équipe, une cité, une société. Et les processus d'éducation, de formation, de modélisation et d'identification sont en partie opérants. Ainsi en est-il de l'empathie qui est l'un des préalables à la bientraitance.

L'empathie et ses dangers

C'est en développant les capacités d'empathie que l'on contribue à la prévention de la maltraitance. La préparation empathique pour un geste juste, même dans l'urgence, l'importance du temps vécu et de l'attention requise dans l'instant présent est un gain sur le long terme. Aborder les sentiments de l'enfant où peut régner la contradiction, pour un soin simple, comme un change, ou un soin lourd comme il y en a en pédiatrie, requiert de la part de chaque partenaire de l'interaction d'aboutir à un consentement de l'enfant qui se manifeste par sa coopération.[590]

---

585. *Ibidem*, p. 192-193.
586. *Ibidem*, p. 204.
587. Aristote, *Les Politiques* (300 av. J.-C), livre I, chap. 2, 1252 b-1253 a, trad. P. Pellegrin, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2e éd., 1993, p. 90-92.
588. Aristote, EN, *op. cit.*
589. Eric Fiat, Cours de DESS de philosophie, Espace éthique/ Université de Marne la Vallée, 2001-2002, p. 11.
590. Dr. Cohen Salmon, Journée des droits de l'enfant à l'AP-HP, 26 novembre 2002.

Brazelton nous dit : « Une jeune mère doit comprendre qu'aucun des avis reçus ne constitue une réponse unique. C'est à elle et à elle seule, qu'il revient de trouver sa manière d'être en face de son enfant.[591] » Le problème c'est qu'il faut l'aider à cela, on ne peut pas laisser une mère désemparée et perdue en la renvoyant à elle-même, ce serait une autre forme de violence, elle ne sait pas et en plus elle devrait savoir !

C'est par l'attention qu'on lui porte, en regardant son bébé avec elle, en l'aidant à percevoir ce que le bébé ressent, qu'elle pourra ressentir elle-même ce qui lui paraît bon pour lui. C'est peut-être cette sorte d'accompagnement à l'empathie qui la mettra en contact émotionnel avec son enfant. C'est là la dimension essentielle du tiers :

> « L'autre n'est pas seulement celui qui s'oppose à moi, qui me fait face (le Tu), il est aussi celui qui s'interpose, l'entremetteur ou l'obstacle, l'autre de l'autre qui en révèle la vérité. En ce sens autrui commence à la troisième personne. »

L'empathie est nécessaire à la compréhension des émotions d'autrui. Une maman perçoit les signaux de son bébé grâce à ses capacités d'empathie, si elle ne peut accéder à ses propres émotions elle ne pourra pas comprendre et soigner son bébé. L'empathie est un partage émotionnel, elle permet de reconnaître ce qui est semblable, mais avec une différence. Mais elle doit être bien équilibrée, car si elle déborde et devient projective de son ressenti sur l'autre ou si elle se dissout dans ce qu'éprouve l'autre, dans une confusion des personnes, alors elle recèle aussi des dangers. C'est ce qui conduit à vouloir supprimer la présence de l'autre quand sa souffrance ou la souffrance qu'il suscite en soi devient insupportable. La tentation de vouloir supprimer le bébé qui crie, les malades, les handicapés, les vieillards pour supprimer l'émotion, la maladie, le handicap, la vieillesse, la tentation de l'infanticide, de l'eugénisme et de l'euthanasie expéditive trouve là des racines.

Les émotions ont valeur de signes mais dans une relation de soin on ne peut s'en tenir là. De la part de professionnels « les bébés ont besoin de relation affective, vivante et tempérée [592]». Pour construire une fonction contenante[593] des émotions du bébé, l'empathie est nécessaire, car elle permet de les accueillir, mais il faut y ajouter le travail de pensée qui les transforme en symbolisation. L'adulte a une relation asymétrique vis-à-vis du bébé, il en a la responsabilité, mais il a aussi une maturité et un rapport au temps et à l'espace qui lui permet d'anticiper ce qui va se passer, d'interpréter les signaux de l'enfant et de leur donner du sens. C'est ce qui va introduire la symbolisation.

Or il est difficile d'accueillir les affects et les émotions négatives, douleur, tristesse, détresse… C'est pourquoi nous avons aussi des mécanismes de défense qui nous empêchent de les percevoir, ce sont les mécanismes d'évitement, d'aveuglement, de déni… Et on a beau vouloir être bientraitant ils agissent aussi en nous.

« C'est pour ton bien » ou « la pédagogie noire »

… Ou les dangers du « bien faire », du « bien paraître » et de l'obéissance inconditionnelle. Alice Miller, psychanalyste, a mis en évidence les racines de la violence dans l'éducation. Elle a cherché à comprendre comment les gens « normaux », sous le nazisme avaient pu suivre des directives de ce régime conduisant des juifs,

---

[591]. T.B.Brazelton, *Votre bébé est unique au monde, Apprenez à le connaître et à le comprendre durant sa première année,* Paris, Albin Michel, 1971, trad. de l'américain ; avant-propos du Pr J. S. Bruner).

[592]. Myriam David, *Les bébés, leurs parents, leurs soignants*, coll. Spirale, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2008.

[593]. Esther Bick.

hommes, femmes et enfants à la torture et à la mort. A partir de témoignages d'adultes en thérapie, elle s'est rendue compte qu'il y avait un lien avec le type d'éducation qui leur avait été dispensée dès la petite enfance et a repris le concept de « pédagogie noire[594] » qui dès l'âge de nourrisson s'efforce par tous les moyens (punitions, humiliations, privations, contraintes, mais aussi manipulations douces, tromperies au nom de la vertu, répétition de tâches destinées à prouver l'obéissance, etc.), d'étouffer les sentiments (manifester de la joie quand on ressent de la colère), les affects, les pulsions de vie, pour prôner l'obéissance et la piété aux dépens de toute liberté intérieure et de l'authenticité du ressenti de chacun.

Robert Merle, dans « La mort est mon métier [595]», reprenait lui aussi ce sujet du point de vue des adultes, à travers la biographie fictive du héros Rudolf, à qui Himmler confiait en 1941, « la tâche historique » d'exterminer le peuple juif. En mettant l'accent sur le non-sentiment de culpabilité des SS qui étaient parfaitement occupés au « bien-faire » de ce qui leur était commandé. Ils y consacraient tout leur zèle scrupuleux, toute leur intelligence, toute leur rigueur et leurs compétences en vue de la meilleure efficacité. Le héros du livre, dès l'enfance, est nié dans ses aspirations et soumis à un père despotique et violent. Quand on lui annonce à la fin sa condamnation à mort, il ne ressent rien et reste étranger à lui-même.

Il s'agit d'exemples extrêmes, bien éloignés de nos pratiques quotidiennes actuelles, mais qui ont le mérite de nous faire réfléchir sur un Bien qui serait totalitaire et de nous rappeler que notre liberté réside dans le pouvoir de dire non, de désobéir. D'autres philosophes, comme André Glucksmann, nous mettent en garde en nous rappelant que chacun de nous dans certaines circonstances peut devenir un barbare.[596] Pour revenir à Alice Miller, (et nos observations cliniques ainsi que les connaissances théoriques actuelles en matière de pédopsychiatrie, le confirment) elle dit :

> « si cette lutte contre l'affectivité a des effets aussi funestes c'est qu'on l'entreprend déjà chez le nourrisson, autrement dit avant que le moi ait pu se former […] L'enfant doit apprendre dès le départ à « se renier lui-même », à étouffer en lui le plus tôt possible tout ce qui « n'a pas la faveur divine ». Etant donné que l'on croit savoir exactement quels sont les sentiments justes et bons pour l'enfant (comme pour l'adulte), on lutte aussi contre la violence qui est la véritable source de l'énergie.[597] »

C'est ainsi qu'une telle éducation amène à une double violence :

> « Il y a ici une confusion très révélatrice de la cause avec son effet et l'on combat comme source du mal quelque chose que l'on a soi-même fait naître. Ce type de phénomène ne se produit pas uniquement en pédagogie mais aussi dans les domaines de la psychiatrie et de la criminologie. Une fois que l'on a suscité le « mal » par la répression du vivant, tous les moyens sont bons pour le combattre chez la victime. »

Suite à ces constatations, Alice Miller réaffirme les valeurs fondamentales sur lesquelles nous devons nous appuyer : le respect des faibles et par conséquent des enfants en particulier, le respect de la vie et de ses lois, sans quoi toute créativité est étouffée. Elle constate qu'aucun régime totalitaire ne les a respectées.

> « Parmi tous les grands personnages du troisième Reich, je n'en ai pas trouvé un seul qui n'ait subi une éducation dure et sévère. N'y a-t-il pas là de quoi s'inquiéter un peu ? »

---

[594]. Alice Miller, *C'est pour ton bien, racines de la violence dans l'éducation de l'enfant,* Paris, Aubier, 2002, p. 15-112.
[595]. Robert Merle, *La mort est mon métier*, Paris, Gallimard, 1952.
[596]. « Hitler c'est moi », André Gluksmann, *Le bien et le mal*, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 11.
[597]. Alice Miller, *op., cit*.

> « Le tragique de la situation (60% des terroristes allemands de ces dernières années sont des fils de pasteurs) vient incontestablement du fait que les parents avaient les meilleures intentions du monde avec leurs enfants. Tout ce qu'ils voulaient, c'était que ces enfants soient gentils, compréhensifs, sages, mignons, qu'ils n'aient pas trop d'exigences, qu'ils pensent aux autres, qu'ils ne soient pas égoïstes, pas capricieux, pas têtus ni frondeurs mais qu'ils soient reconnaissants et surtout qu'ils soient pieux. Ils voulaient enseigner ces valeurs à leurs enfants par tous les moyens et s'il le fallait, ils étaient même prêts à utiliser la force pour réaliser ces nobles objectifs. Si une fois grands, ces enfants ont commis des actes de violence, ils ont exprimé ce faisant à la fois le côté réprimé et non vécu de leur propre enfance et le côté réprimé et non vécu de leurs parents, qui n'était connu que d'eux seuls. »
>
> « Lorsque survient un personnage qui parle et se comporte de façon analogue à son propre père, même l'adulte en oublie ses droits démocratiques ou n'en fait plus usage, il se soumet à ce personnage, lui fait des ovations, se laisse manipuler par lui, lui accorde toute sa confiance, enfin se livre totalement à lui et ne s'aperçoit pas de l'esclavage dans lequel il tombe, parce qu'on ne remarque pas ce qui s'inscrit dans la continuité de sa propre enfance.[598] »

Nous recevons à l'Unité des femmes qui ont eu des histoires terribles et ce qui est touchant, à chaque fois, c'est leur présence pour leur enfant. Nombre d'entre elles sont empêchées de jouer avec leur fils ou leur fille car elles-mêmes enfants n'ont pas joué et ont été soumises à des mauvais traitements ou à une rigidité stérile. En venant elles permettent à leur enfant de jouer et se remplissent de ce qu'elles n'avaient pas reçu.

Ethique de la famille ou de la cité ?

Antigone et Créon incarnent les personnages de ce conflit dramatique dans la tragédie de Sophocle[599]. Alors qu'Antigone réclame une sépulture pour son frère mort au nom du droit naturel, qui est d'enterrer tout homme, Créon roi de la cité de Thèbes refuse de rendre les honneurs d'une sépulture à un traître. Dans cette pièce il se situe comme garant de l'ordre de l'Etat et non comme père ni comme être humain face au ciel. Cela le conduit à durcir sa position : non seulement Polynice, son fils, ne sera pas enterré, mais Antigone pour avoir désobéi au pouvoir de la Cité sera condamnée à mort. Antigone se situe sur le plan de la famille comme sœur, mais sa plaidoirie se déploie surtout sur un plan qui dépasse l'ordre purement familial et politique, qui est le rapport de l'homme au ciel, au divin. C'est sur ce plan qu'elle gagne le chœur à la cause qu'elle défend et que sa condamnation par Créon est ressentie comme une injustice par le peuple. L'enjeu de ce débat est qu'elle risque de remettre en question le pouvoir de Créon et de faire vaciller la loi et peut-être avec elle l'ordre de l'Etat et de la cité.

Créon n'a pas les capacités d'avoir en lui la justice et l'équité, ni d'incarner le pouvoir terrestre et céleste, comme le feront certains empereurs qui peuvent au nom du ciel être magnanimes et sévir au nom du pays ou de l'empire. Malgré les suppliques de son fils et les avertissements du devin Tirésias, il le paiera cher lui aussi, en étant témoin impuissant de toutes les morts en chaîne qui suivent sa décision. Antigone se pend, Hémon son fils se poignarde et sa femme Eurydice désespérée se tue à son tour. Dans ce conflit d'éthiques, la famille est détruite. La jeunesse est anéantie, il reste un ordre, dur et mortifère mais la cité ne bascule pas dans le chaos.

Nous avons toujours à apprendre d'Antigone, parce qu'au fond c'est celle que nous aimons et que sa position est pure, elle ne cherche pas à manipuler Créon pour son pouvoir personnel et elle le prouve en sacrifiant sa vie pour un combat juste et universel.

---

[598]. Alice Miller, *id*. p.41, pp.83-84, p.95.

[599]. Sophocle, *Antigone* dans *Théâtre de Sophocle*, nouvelle traduction en vers par Francis Robin, Paris, 1850.

Créon est habité par la haine[600], il le reconnaît lui-même à la mort de son fils Hémon. Mais, même si Créon n'a pas la faveur du peuple, vouloir préserver l'ordre de la cité[601] n'est pas à blâmer et l'inverse pourrait être peut-être plus dévastateur encore. Ainsi quels sont les mobiles qui nous font agir, l'orgueil, l'amour, le bien public, le respect d'une transcendance ? Et quelles en sont les conséquences ?

C'est pourquoi l'éthique est aussi dans le « comment » elle se vit et se met en place. Il semble qu'il y ait dans cet aménagement du *comment*, une place pour une certaine sagesse à rechercher et à réfléchir à chaque fois. Une troisième voie, un tiers à interposer, car l'un contre l'autre est toujours mortifère.

En ce qui concerne les attitudes envers les jeunes enfants au sein de leur famille et dans la société, nous avons à trancher et à clarifier certains positionnements ambigus qui laissent entendre que chez soi on fait ce qu'on veut et qu'à l'extérieur on respecte les lois et les droits de l'enfant. Bien des professionnels sont embarrassés par crainte d'être intrusifs, de s'immiscer dans les relations familiales, lorsqu'ils apprennent des conduites maltraitantes vis-à-vis des enfants à leur domicile. Ils disent alors : « pas de ça ici », équivalent à « je ne veux pas le voir », mais implicitement ils encouragent à ce que cela continue chez l'enfant. Ils deviennent alors complices d'un certain secret et se paralysent eux-mêmes, alors que depuis tant de temps, en France, ce n'est plus la famille seule qui dicte sa loi dans l'éducation des enfants. Et que pour ne pas être intrusifs c'est cette loi qui peut faire tiers et permettre d'intervenir pour protéger les enfants. Ces conflits entre éthique familiale, qui rejoint les conflits de loyauté parfois inconscients et l'éthique définie par une société qui a approuvé la convention internationale des droits de l'enfant seront encore longtemps actifs. Les connaître, les repérer, nous aidera à mieux nous situer et à assumer notre responsabilité lorsqu'elle est sollicitée.

---

[600]. *Ibidem,* p. 302-303. Créon :
« J'en conviens à ces coups. Une haine immortelle
M'a ravi ma raison, m'a trahi, m'a poussé
Dans le piège fatal où je suis enlacé ; […] »

[601]. *Idem,* p. 260. Créon:
[…] « L'Etat est tout pour nous, son bonheur est le nôtre,
Et sûrs de son appui n'en demandons pas d'autres,
ces principes par moi soutiendrons la cité,
Et ce juste décret, eux seuls me l'ont dicté. […] »

Chapitre 12
De l'éthique à la politique

> « Le rôle d'une société développée ne peut se limiter à protéger les enfants des mauvais traitements que pourraient exercer leurs parents, elle doit, en outre, garantir les conditions du développement global de ses enfants. Une telle mission suppose d'une part d'assurer à leur parents un minimum de stabilité à travers un emploi et des ressources économiques, un logement décent, voire l'assurance de la stabilité de leur vie familiale dans un pays d'immigration. La maturation harmonieuse recherchée appelle des actions en direction des enfants eux-mêmes, centrées sur leur accueil au sein de la cité, sur la qualité de l'offre scolaire, sur l'opportunité donnée à chaque jeune de pouvoir construire un projet de vie personnelle et professionnelle. La recherche des conditions de bien-être psychologique peut alors dépasser le cadre de l'intervention thérapeutique ou répressive pour constituer un véritable projet social.[602] »

Nous avons vu que le terme de bientraitance avait été mentionné à plusieurs reprises par Ségolène Royal et que ce passage pose le problème du rapport interpersonnel qui suppose la présence de celui qui traite avec celui qui est traité, à une planification de ce type de rapports, qui appartient au champ politique. Comme le rappelle Louis Legrand :

> « L'éducation comme objet d'étude n'est pas seulement un lien de relations interpersonnelles entre des adultes et des enfants. Elle est un domaine politique et la politique relève du domaine public. […] Toute politique est liée nécessairement à un pouvoir. Ce pouvoir doit être reconnu comme légitime. […] Il y a politique quand il y a projet consciemment et explicitement défini. […] La politique, finalement est l'art subtil d'une recherche permanente d'équilibre par où s'expriment à la fois les perspectives à long terme de projets et l'écoute et le contrôle de l'opinion publique. Dans cette perspective la marge est étroite entre l'information, la formation et la manipulation mystificatrice. [603]» »

C'est pourquoi la vigilance est de rigueur et comme nous l'avions vu avec Montesquieu, « Agir sur l'enfance pour former l'adulte de demain implique nécessairement détermination de fins lointaines. » Et pourtant Louis Legrand nous rappelle que le pouvoir politique est fondamentalement temporaire. Il s'agit bien sûr du pouvoir d'une politique déterminée, *le* politique étant une nécessité de la vie des hommes, alors que la recherche de la bientraitance est de tous les instants et s'inscrit dans la durée. Or la plupart des projets de réformes éducatives ne parviennent pas à leur terme ou sont profondément modifiés. Ségolène Royal n'étant pas parvenue au pouvoir, que deviendra « le Plan d'action pour la bientraitance » ? En attendant l'ANESM[604] s'est donné pour mission de promouvoir la culture de la bientraitance et a édité un guide sur ce sujet comprenant des recommandations de bonnes pratiques professionnelles. Il est encore trop tôt pour en évaluer les effets, mais il semble nécessaire de s'interroger sur cette articulation entre le politique et l'éducatif.

> « C'est pourquoi dans le domaine éducatif où il s'agit au premier chef d'affirmer et de promouvoir des valeurs dans un projet d'avenir pour la jeunesse et par là pour la société idéale qu'on espère, l'idéologie qu'on le veuille ou non est de rigueur. [605]»

---

[602]. Paul Durning, Pr. de sciences de l'éducation Paris X Nanterre, « Repérer toutes les formes de violence », « *De la maltraitance à la bientraitance* », *L'Ecole des parents* n°5, octobre-novembre 2002, p. 36.

[603]. Louis Legrand, *Les politiques de l'éducation*, Que sais-je ? n° 2396, Paris, PUF, 1988, pp. 3-23.

[604] *Agence nationale de l'évaluation sociale et médico-sociale* (Anesm). « La Bientraitance, définitions repères et mise en œuvre », publication Juillet 2008.

[605]. Louis Legrand, *op.cit*., p. 10

Admettons qu'elle soit nécessaire pour donner une direction, une impulsion, la politique est le lieu des discours mais aussi de l'action dans la cité : des mesures comme le congé de maternité jusqu'aux 6 mois de l'enfant éviteraient bien des séparations prématurées, autant pour le bébé que pour sa mère.

Il serait aussi nécessaire de développer les lieux d'accueil parents-bébés et de renforcer les PMI qui sont des lieux extraordinaires de prévention et de dédramatisation. Cesser de remplir les structures d'accueil petite enfance pour les rentabiliser en faisant fi de tout ce que nous connaissons des besoins fondamentaux des jeunes enfants, comme la continuité de la présence des personnes référentes pour les bébés, afin que les premières séparations si difficiles, ne soient pas sources de carences et de traumatismes.

Donner des moyens aux secteurs de la petite enfance pour accentuer la formation continue des professionnels tout au long de leur carrière, permettre la mise en place d'équipes en nombre suffisant pour favoriser des temps d'analyses des pratiques et des réunions de réflexions institutionnelles. Offrir un environnement sain aux enfants et leur permettre de découvrir la nature est aussi un enjeu d'envergure qu'il ne faut pas oublier.

Le principe responsabilité pour les générations futures

Hans Jonas, à travers « l'heuristique de la peur », réveille en nous le principe responsabilité pour tout ce qui est fragile et vulnérable, en prenant comme exemple la responsabilité qu'exercent les parents à l'égard de leurs enfants, « l'évidence archétypique du nourrisson, pour cerner l'essence de la responsabilité.[606] » En effet il s'agit aujourd'hui de s'interroger à propos du bien pour l'enfant, d'un monde et d'un avenir où le bonheur soit possible, en préservant la nature et la fragilité du vivant. « La liberté du vivant » dit Jonas, mais dans un rapport d'équilibre, car le vivant peut aussi être néfaste à l'homme, si l'on pense aux catastrophes naturelles, aux maladies et virus divers.

Cependant, la nature et l'homme procréant naturellement sont tous les deux menacés par les dangers écologiques, l'homme l'étant de plus par des menaces d'eugénisme et de tri visant l'amélioration de la race : « la conception bouchère de la filiation[607] ». Hannah Arendt, en écho à Hans Jonas, dit :

> « C'est justement pour préserver ce qui est neuf et révolutionnaire dans chaque enfant que l'éducation doit être conservatrice, c'est-à-dire assurer la continuité du monde.[608] »

Tel est le rôle de chaque génération envers la suivante, tel est le rôle que joue la langue, la langue maternelle, les rites et les institutions, la culture, quand ils sont garants de la protection des plus faibles et de la perpétuation de la vie. Transmettre ce qui a sa source dans les traditions, s'inscrivant dans des filiations, professionnelles, artisanales ou artistiques, pourrait permettre l'évolution, la création propre à chaque être, la réalisation de sa fin. Mais pour cela transmettre la nature : la terre et le ciel avec ses insectes, ses animaux, ses végétaux, ses fleuves et ses minéraux, espace habitable pour des humains, où la vie bonne puisse se déployer et se perpétuer et la beauté.

---

[606]. Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Paris, Champs, Flammarion, 1979.
[607]. Pierre Legendre, *Filiation*, *fondement de la psychanalyse*, Leçon IV, Paris, Fayard, 1990, p. 205.
[608]. Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Idées, Paris, Gallimard, 1972, p. 246.

Du moral au politique ou le risque de la corruption du bien

Quand le discours politique s'approprie le bien, il emprunte le discours de la spiritualité et de la morale dont le propos est de réfléchir sur le bien et le mal, sur la conscience que chacun en a, sur ce qui fonde la loi morale, « instinct divin » pour Rousseau, « raison » pour Kant.

C'est pourquoi la bientraitance, dès qu'elle est citée dans un discours politique, risque d'être utilisée à des fins de manipulation visant l'intérêt de ceux qui la promettent et non de ceux qui en ont besoin. Il ne s'agit pas d'être soupçonneux, certains politiques sont sincères et œuvrent pour le bien public, mais il s'agit d'être prudent dans un domaine où les pratiques se réajustent quotidiennement et où celui qui prône le bien dès qu'il quitte la sphère spirituelle doit pouvoir se remettre en question perpétuellement.

Nombreux sont les philosophes qui ont mis le Bien hors de portée des humains, depuis Platon qui nous parle du Bien en soi, inaccessible, car appartenant au monde parfait des Idées que nous avons quitté en étant plongés dans le fleuve Léthé avant notre naissance, à Hannah Arendt qui nous met en garde quand le bien devient une affaire publique :

> « Car il est clair que dès qu'une bonne œuvre se fait connaître, devient publique, elle cesse d'appartenir spécifiquement au bien, d'être accomplie uniquement pour le bien. […] La bonté qui paraît au grand jour n'est plus de la bonté, même si elle reste utile en tant que charité organisée ou comme acte de solidarité. [609]» »

Elle nous rappelle ce que disait Socrate : « Nul ne peut être sage » d'où est sorti l'amour de la sagesse, la philosophie.

> « L'amour de la sagesse et l'amour de la bonté, s'ils se résolvent en activités consistant à philosopher et à faire le bien, ont ceci en commun qu'ils cessent immédiatement, qu'ils s'annulent pour ainsi dire, dès que l'on admet qu'il est possible à l'homme d'être sage ou d'être bon. […] Les tentatives n'ont pas manqué pour faire exister ce qui ne peut survivre à l'instant de l'acte, elles ont toujours conduit à l'absurde. […] Mais la ressemblance entre les activités qui naissent de l'amour du bien et celles qu'inspire l'amour de la sagesse ne vont pas plus loin. Les unes comme les autres, il est vrai, s'opposent au domaine public, mais le cas de la bonté est, à cet égard, extrême et, par conséquent, mieux approprié à notre contexte. [610]»

Si l'on met en balance la morale qui englobe les pratiques bientraitantes à l'égard des personnes faibles et dépendantes que sont les bébés et les jeunes enfants entre autres, (n'oublions pas les malades, les handicapés et les personnes âgées) et la politique qui, en démocratie, est censée les défendre et les protéger, les moyens déployés pour la santé et l'éducation nécessaires aux premiers ne vont pas sans un coût économique certain.

A cet égard, « le plan d'action pour la bientraitance » contenait de bonnes idées comme celle de donner, par exemple, plus de moyens à la pédopsychiatrie, (ce dont elle manque cruellement : il y a des listes d'attente de plusieurs mois dans la plupart des intersecteurs infanto-juvéniles de psychiatrie, ou CMP) et de créer plus de structures d'accueil comme les crèches et les haltes-garderies (ce qui a été fait pour ce secteur). Mais le nombre de professionnels de la petite enfance n'a pas été augmenté, les écoles de formation d'éducateurs de jeunes enfants notamment ont un *numerus closus* et ces nouvelles structures sont amenées de ce fait à fonctionner avec du personnel sous-qualifié. Or on demande aux multi-accueils d'être des lieux rentables, donc remplis à chaque heure du jour et de la semaine, avec des bébés qui viennent sporadiquement

---

[609]. Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne,* Paris, Calmann-Lévy, 1961 et 1983, pp. 86-87.
[610]. *Idem,* pp. 86-87

pour des temps très courts en dépit de la continuité nécessaire à leur âge pour se repérer dans la sécurité.

Pour Kant tout homme doit être respecté, tout homme a droit à la vérité. Il fait une distinction entre la morale qui a à voir avec l'intériorité humaine, où les juges n'ont rien à faire et la politique qui regarde l'humanité de l'extérieur.

> « Kant s'oppose à la médiocrité ambiante : nous habitons deux mondes, deux cités, le règne des fins et le règne des choses, la république morale et la cité politique où j'ai des décisions à prendre. Et il nous faut habiter ces deux mondes à la fois[611]. »

En somme, vouloir imposer la bientraitance relèverait de l'utopie car alors ce serait la morale qui tiendrait lieu de politique. Nous sommes en plein dilemme entre l'intériorité de chacun, les relations intersubjectives, interpersonnelles de l'intimité d'une tryade père-mère-bébé, avec un professionnel de l'enfance et le domaine politique qui organise, planifie et finance les formations et les institutions et statue sur les priorités. Cette oscillation entre morale et politique a été abordée largement par Kant pour qui la morale n'est jamais en conflit avec la politique, car c'est elle, la morale, qui prime toujours.

> « Ainsi la vraie politique ne peut faire un pas sans avoir d'abord rendu hommage à la morale et bien que la politique soit, en elle-même, un art difficile, l'union de la politique et de la morale n'est pas un art ; car la morale tranche le nœud du politique, sitôt qu'elles entrent en conflit. Le droit de l'homme doit être tenu pour sacré, quelque soient les sacrifices qu'il en coûte au pouvoir dominant. On ne peut pas ici couper la poire en deux et inventer le moyen terme d'un droit obéissant à des conditions pragmatiques (entre le droit et l'intérêt).[612] »

Kant rappelle que le but universel du public est le bonheur et que la tâche spécifique de la politique est de s'accorder avec lui pour lui permettre d'atteindre cet état. L'opération pouponnière, dont nous avons parlé, en est une belle illustration.

> « Le double langage de la politique vis-à-vis de la morale concourt à cela en faisant servir aux intentions de la politique l'une ou l'autre branche de la morale. L'amour des hommes et le respect du droit des hommes sont l'un et l'autre un devoir, mais le premier n'est que conditionnel, le deuxième par contre est un devoir inconditionnel, un devoir absolument prescriptif, un devoir que celui qui veut s'abandonner au doux sentiment de la bienfaisance doit d'abord être tout à fait sûr de ne pas avoir transgressé.[613] »

Mais il reste beaucoup à faire, combien d'enfants aujourd'hui sont victimes de guerres et de génocides, de conflits, témoins de massacres et d'actes de barbarie, déracinés, hallucinés, séparés de leur famille, de leur pays ? Le premier pas politique vers la bientraitance, ce serait la recherche constante de la paix et la lutte contre la misère, d'où l'intérêt de l'ouvrage d'Emmanuel Kant sur ce sujet.[614]

---

[611]. Eric Fiat, cours de 2ème année DESS d'éthique médicale et hospitalière, 6 mars 2003.

[612]. Emmanuel Kant, « Appendice I, De la mésentente entre la morale et la politique en vue de la paix perpétuelle », *Projet de paix perpétuelle*, Paris, mille et une nuits, n°327, 2001, p. 43-59.

[613]. *Id.* « Appendice II, De l'accord de la politique et de la morale d'après le concept de droit public », p.67.

[614]. *Ibidem.*

Quelle Bientraitance pour les professionnels ?

Pouvoir bien vivre ensemble passe aussi par la bientraitance des professionnels dans leurs institutions. Se dire bien traité en tant que professionnel, ce serait pouvoir vivre dans (l'*êthos*), le monde humain, tel que le définit Ricoeur :

> « souhait d'une vie accomplie, avec et pour les autres, dans des institutions justes. [615]»

Cette définition avec ces trois termes concerne également pour lui la constitution de la personne. L'estime de soi est le résultat d'une vie accomplie, la sollicitude concerne le rapport à l'autre [616]. En abordant le concept d'institution, il distingue les relations interpersonnelles (comme l'amitié), des relations institutionnelles (ayant pour idéal la justice), ce qui restitue la dimension politique de l'*êthos*, (le monde humain). Il ne conçoit l'action humaine que comme interaction sous des formes innombrables variant de la coopération à la compétition et au conflit.

C'est pourquoi l'éthique de l'interaction se définit par son rapport à la violence et, par-delà la violence, par rapport à la possibilité de victimisation inscrite dans le rapport agir-subir. La bientraitance institutionnelle serait alors de rejoindre la triade éthique dont parle Ricoeur : « souci de soi, souci de l'autre, souci de l'institution.[617] » Cette réconciliation est pourtant illusoire car toute institution du fait qu'elle est institution génère sa propre violence comme l'a admirablement pointé Tomckievitz. Tout homme est habité par des conflits intérieurs et connaît rarement un état durable et égal de paix, enfin parce que toute rencontre si elle est réellement rencontre ébranle, dérange et modifie chacun des membres. C'est pourquoi l'éthique est avant tout quête et « souci ».

De l'Idéal soignant au soignant « suffisamment bon »

L'Idéal soignant comporte aussi des dangers, comme la mère qui veut être parfaite avec son enfant et qui n'y parvient pas. Les deux extrêmes du soin sont la perfection, la sainteté et le rejet et la violence.

Le soin oscille entre ces deux penchants. Celui qui prodigue des soins se retrouve dans la tentative épuisante d'être dans la perfection à l'égard du patient et potentiellement dans le rejet de celui qui demande l'impossible. Nous rappellerons alors la sagesse de Winnicott pédiatre et psychanalyste qui nous dit que le bébé a besoin pour bien se développer d'une mère « suffisamment bonne ». En tant qu'humains, soyons modestes et efforçons-nous d'être des soignants « suffisamment bons » pour bien vivre ensemble.

On ne pourra jamais éradiquer la maladie, elle fait partie de la vie. Canguilhem nous rappelle qu'elle est une adaptation du vivant à un environnement morbide et l'appel au tiers pour une éventuelle guérison. Elle fait partie des éléments mobilisateurs qui permettent dans les moments difficiles des rencontres pour retrouver la santé et l'autonomie.

Le soin dans les interactions précoces, en étant attentif aux risques de maltraitance de l'enfant par ses parents et ses proches, ne nous met pas à l'abri, hélas, nous aussi professionnels, de proposer de mauvaises indications et donc comme en parle Bernard

---

[615]. Paul Ricoeur, *Lectures 2, La contrée des philosophes*, Seuil, 1992.

[616]. *Idem :* « La réciprocité qui institue l'autre comme mon semblable et moi-même comme le semblable de l'autre. […] Autre mon semblable, tel est le vœu de l'éthique à l'égard du rapport entre l'estime de soi et la sollicitude. »

[617]. *Ibidem.*

Golse, de donner des mauvais traitements à l'enfant et à sa famille[618]. Quand on n'a pas pris suffisamment de temps pour évaluer une situation, quand on propose un groupe à une mère qui n'est pas en état de supporter le regard d'autres mères, quand on adresse l'enfant à un thérapeute qui n'est pas celui qu'il faut pour résoudre ses difficultés, quand on change des prises en charge sans concerter les personnes qui y sont associées, on prodigue des mauvais traitements.

Aucune institution n'étant idéale, c'est avec ces « loupés », qu'il nous faut remettre en cause nos compétences professionnelles et notre capacité à travailler en équipe régulièrement. Respecter le cadre de travail de chacun, même s'il est de temps à autre questionné dans son efficacité, met tout de même à l'abri de passages à l'acte, qui déstabilisent non seulement les membres de l'équipe pluridisciplinaire, mais surtout les enfants et les familles déjà malmenés par la vie. Plutôt que de leur faire reporter la responsabilité de nos incohérences quand elles ont lieu, en les renvoyant à leur pathologie, avec le risque d'une rupture des soins.

Nous avons la responsabilité des enfants et des parents que nous accueillons et cela dès que nous les avons rencontrés et pour toujours du point de vue éthique. Nous avons en nous un « idéal du bien traiter », comme le dit Michel Basquin[619], un désir d'excellence et je rajouterai un « idéal de bien se traiter » soi-même et entre nous. Et quand nous ne pouvons pas l'appliquer, nous souffrons.

C'est donc vers un idéal que nous agissons et pour cela il nous faut l'humilité nécessaire comme celle de passer de la « Bientraitance » à la « bien-traitance ». Danielle Rapoport rappelle que le trait d'union initial, lors de la création de ce mot signifiait : « être relié ». Être relié « à soi-même » d'abord, à ses besoins vitaux et à son rythme propre, ensuite « à ses parents », c'est-à-dire à son histoire et à sa dimension transgénérationnelle, enfin à une équipe, car le métier de soignant ou d'éducateur ne peut s'exercer seul. Être relié dans une relation qui n'enferme pas, implique nécessairement une fonction « tiers ». Cela peut être un projet que l'on porte en soi, une personne qui va aider à penser et à ne pas être trop happée par ses émotions ni par l'agir.[620]

Aller vers la bien-traitance est aussi en lien avec le fait de se sentir compétent, c'est-à-dire de se sentir capable d'exercer une action qui va avoir une influence sur l'environnement et sur autrui. La bien-traitance se rapproche ainsi davantage d'un état d'esprit, de la bienveillance et de la mise en place d'éléments de prévenance, c'est-à-dire de ce qui va contribuer à créer les conditions d'un accueil et d'une relation favorables à une vie humaine heureuse. D'autres ont vu dans ce trait d'union un élan, une mise en tension vers ce bien. Et certes, on ne peut que tendre vers la Bien-traitance, la notion de Bien recouvrant une exigence que l'on n'arrive jamais à expliquer, à dire, à mettre en oeuvre. C'est pourquoi, de part notre condition humaine, il sera toujours question de tendre vers le bien.

Que serait la bien-traitance ?

Voici une définition de la bientraitance proposée par Francisca Flamand, présidente de l'association « Enfance au quotidien, un autre regard » :

---

[618]. Bernard Golse, « Les enfants victimes de mauvais traitements », « *Qu'est-ce que bien traiter ? », Enfance et psy n°2*, Erès, 1998, p.79.
[619]. Michel Basquin, « L'idéal du bien traiter », *Enfance et psy*, n° 2, *op. cit*., Erès, 1998, p.87.
[620]. Myriam Rasse, Journées pédagogiques, L'Horizon, Malakoff, octobre 2008.

> « La bientraitance c'est le respect de l'enfant mis en acte, c'est donc respecter l'enfant en lui donnant les moyens d'être sujet-désirant et acteur de sa vie, en le considérant comme une personne en devenir, un interlocuteur que l'on accueille, auquel on s'adresse et avec lequel on se comporte avec respect psychique, physique et affectif. »

L'enjeu de la Bientraitance est un enjeu d'humanité : pour les enfants il porte l'espérance que des enfants bien-traités pourront plus facilement devenir des adultes bien-traitants. Il demande l'effort d'une société. « La bien-traitance des plus vulnérables d'entre les siens est l'enjeu d'une société toute entière…, un enjeu d'humanité. [621]»

La naissance de l'éthique est dans les premiers soins, c'est dans la petite enfance que se construisent les bases et les fondements de l'éthique ; en s'appropriant ce qui est bon et mauvais pour soi, dans la relation à l'adulte, à travers le toucher, les gestes et les paroles au cours des soins de maternage, en établissant les premières relations dans la confiance en l'adulte, fondements de la confiance en l'autre. Mais l'être humain a ceci de particulier qu'il peut évoluer avec plus ou moins de jeu tout au long de sa vie. C'est pourquoi la recherche de la bien-traitance se décline dans toutes les situations de la vie ou l'un est dépendant de l'autre parce que plus faible, vulnérable, malade, âgé. Aux différents âges de la vie, la bien-traitance renvoie à ce qu'il y a de meilleur en l'homme, le souci de son bien-être et pourquoi pas de son bonheur. Chaque rencontre est une occasion de restaurer de la confiance, un rapport plus doux à son propre corps surtout s'il souffre.

Ce que recouvre ce mot permet de s'interroger à chaque fois, à chaque rencontre, sur ce qui serait le bien pour cet enfant-là, ce malade-là, ces parents-là, l'intérêt de cette famille-là. On rejoindrait ainsi l'éthique avec la nécessaire empathie et la sympathie dont parle Scheler[622], ainsi que Levinas et Derrida avec les notions de visage et d'accueil. Ce n'est pas en termes de « contre la maltraitance », ou « pour la bien-traitance » que l'on aborde une famille. L'accueil est le premier geste vers la bien-traitance. Aider à la rencontre qui permet la reconnaissance, telle est l'une de nos responsabilités envers le bébé et ses parents quand nous les recevons. C'est dans l'établissement d'une relation réciproque et asymétrique entre les enfants, les parents et les professionnels que va se créer une alliance. Le partage des émotions et la capacité à instaurer une sécurité pour l'autre sont indispensables pour cela.

Puis c'est avec des connaissances, des compétences et des repères sur le développement de l'enfant et avec ce que l'on va éprouver à son égard et à l'égard de ses parents que l'on va travailler ; les autres outils seront aussi l'observation, l'écoute, si elle permet d'entendre, la qualité de la relation et des interactions, ainsi que l'empathie et notre ressenti émotionnel qui permettent de percevoir la souffrance et la pathologie quand il y a des entraves au développement heureux de l'enfant et au fait d'être parents et la joie quand l'enfant va bien et que ses parents s'en réjouissent.

Les échanges avec les autres membres de l'équipe viendront tempérer et enrichir la démarche de chaque professionnel et s'il le faut, réfléchir à l'élargir au réseau petite enfance qui entoure la famille ou qu'il faut mettre en place. Ainsi, dans le domaine de la prévention précoce, tendre vers la bien-traitance supposerait pour les familles que nous recevons un accompagnement, une guidance, une orientation, un étayage, un soutien dans la relation, avec des adultes sécurisants et bienveillants. Il suppose aussi la création d'un cadre et d'un environnement qui offrent à l'enfant un espace de jeu et d'expression

---

[621]. Marie-Jeanne Reichen, « L'enfant en pouponnière et ses parents : conditions et propositions pour une étape constructive », Ministère de l'emploi et de la solidarité, 1997.

[622]. Max Scheler, *Nature et formes de la sympathie*, PBP, Paris, Payot, 2003.

et qui permettent des soins corporels respectueux de sa pudeur, de son état émotionnel et de son rythme.

Mais la bien-traitance se vit au quotidien dans la présence à autrui, dans la rencontre vitale que Martin Buber appelle « JE-TU » :

> « L'instant présent, non pas l'instant ponctuel qui ne désigne jamais que le terme mis par la pensée au « temps écoulé » et l'apparence d'un arrêt dans cet écoulement, mais l'instant véritablement présent et plein n'existe que s'il y a présence, rencontre, relation. Dès que le Tu devient présent, la présence naît. »[623]

La bien-traitance, n'est-ce pas prendre soin d'autrui avec bienveillance et prévenance, c'est-à-dire avec attention et délicatesse, en ayant anticipé ce qui pourrait favoriser un bon soin, une bonne rencontre ? Elle a toujours lieu entre des personnes à un niveau intersubjectif, dans des situations contingentes et suppose la sagesse pratique, (la prudence[624] aristotélicienne), la bonne parole, le bon soin au bon moment (le *kairos*[625]), par la bonne personne. Ainsi, « la « bientraitance » disait Geneviève Appell, ce serait la bonne parole dite à l'enfant, par la bonne personne, au bon moment ». C'est pourquoi elle l'écrit avec un petit « b », humain, terrestre, aristotélicien et non un « B » majuscule qui renverrait au Bien Idéal du monde céleste et inaccessible de Platon. Elle suppose « le respect mis en acte, vis-à-vis de la personne que l'on accueille et avec laquelle on se comporte avec respect psychique, physique et affectif. [626]»

La bien-traitance, si elle s'étend aux générations à venir ne concerne pas seulement les enfants, leurs parents et les institutions, mais doit s'étendre à tout le vivant et implique la responsabilité dont parle Hans Jonas[627]. Enfin, ceux qui ont le souci de l'appliquer devraient placer l'éthique comme responsabilité première, au sens où autrui, comme le dit Levinas m'oblige ; sans oublier qu'il est irréductiblement différent de soi.

> « |…] autrui est celui que je ne peux pas inventer. Il résiste de toute son altérité à sa réduction au même, fût-ce (et même surtout) au même que moi, à l'ipséité de mon propre pouvoir être. »[628]

Autrui est à la fois semblable et différent de moi. Et cependant l'empathie, l'identification que l'on ressent vis-à-vis de lui, peut nous aider à sentir ce qui peut être son intérêt, son bien-être et aller vers la bien-traitance, et est alors une source de bonheur : il y a dans le fait de reconnaître autrui comme un sujet existant semblable à moi-même une source de joie, comme le dit Misrahi :

> « J'aime l'autre parce qu'il est un sujet existant semblable à moi-même. Non pas que j'aime en lui mon image, comme dans la passion narcissique, mais j'aime en lui le sujet qu'il est par lui-même en se construisant, comme moi, dans l'existence.[629] »

---

[623]. Martin Buber, *Je et Tu,* Paris, éditions Aubier, 1969*, op. cit.,* p. 31.
[624]. Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Vrin, 1990.
[625]. *Idem.*
[626]. Francisca Flamand, Dossier : *Bientraitance*, in « *Cahiers de la puéricultrice* », n° 154, mars 2002, *op. cit.,* pp. 13-23.
[627]. Hans Jonas, *Le principe responsabilité,* Paris, Champs Flammarion, *op. cit.,* 1990.
[628]. Emmanuel Levinas, *Totalité et infini.* Paris, Le Livre de Poche*,* 1971.
[629]. Robert Misrahi*, Le Bonheur*, coll. « Optiques philosophie », Paris, Hatier, 1994, p. 64-65.

Ces paroles d'enfants nous confirment dans cette voie du bonheur vers lequel nous tendons : « La bientraitance, c'est quand on est bien tous ensemble et qu'on peut grandir. » « La bientraitance, c'est quand on peut être heureux. » [630]

> « Lorsque Françoise Dolto évoque le ''Tout est langage'', il ne s'agit pas uniquement de mots et de paroles mais d'attitudes ouvrant la porte à une communication diversifiée que l'être humain, dès les premiers instants de vie, est capable de manifester à son entourage et dont il attend un retour. En le privant de signification dans les événements qu'il a à vivre, on ferme la porte à l'humanisation de l'être humain. Nier le besoin vital de communication du tout-petit, c'est aussi nier qu'il est né humain ; c'est aussi nier qu'il est son propre créateur d'humanité. Mais prendre soin d'un enfant et d'un tout-petit en particulier, renvoie aussi à l'humanité qui réside en chacun de nous et doit nous inviter à la faire grandir dans le partage des émotions et des échanges relationnels. […] Bien traiter un enfant ce n'est pas une garantie de non-souffrance. Mais bien traiter un enfant, c'est lui permettre de se construire, de rester ''ancré les pieds dans la terre'' solidement amarré, doté ''d'une colonne vertébrale'' qui le tient debout dans une perspective de vie (et non pas de survie) pour lui permettre d'affronter les difficultés ou les situations qu'il rencontre. Il faudra de l'humilité pour faire accepter la bientraitance sans stigmatiser, sans maltraiter – insidieusement – celui et celle qu'elle interrogera sur ses pratiques, ses attitudes, son comportement et son regard. Il faudra également de la patience pour que la bientraitance devienne une référence et s'inscrive dans les mentalités comme une normalité. »[631]

Est-ce que cette dernière phrase suggère que jusque-là ce n'était pas implicitement le cas ? N'y a-t-il pas dans ces propos un danger de dérive comportementaliste, où seuls certains spécialistes de l'enfance s'approprieraient le droit de définir les normes de la bien-traitance des enfants? Mais il ne suffit pas que l'enfant se construise, il faut aussi qu'il puisse s'épanouir, réaliser sa condition d'être humain.

La bientraitance ne saurait être un slogan politique, doctrinaire. Il y a du danger à vouloir « imposer » la bientraitance. Si l'on reprend Bourdieu, il nous met en garde contre toute simplification, tout simplisme abusif de langage :

> « On s'est trop souvent servi de l'alibi du réalisme ou du souci démagogique d'être ''compris des masses'' pour substituer le slogan à l'analyse. […] Le slogan et l'anathème conduisent à toutes les formes de terrorisme. »[632]

Puis c'est avec des repères du développement de l'enfant et l'empathie que l'on va éprouver à son égard et à l'égard de ses parents, l'observation, l'écoute, si elle permet d'entendre, la qualité de la relation, des interactions, ainsi que notre ressenti émotionnel, que l'on va travailler. La perception de souffrance, de pathologie quand il y a des entraves au développement heureux de l'enfant et au fait d'être parents. Puis les échanges avec les autres membres de l'équipe et, s'il le faut, du réseau petite enfance qui entoure la famille ou qu'il faut mettre en place. Dans le domaine de la prévention d'une Unité comme la nôtre, tendre vers la bientraitance supposerait pour les familles que nous recevons l'accompagnement, la guidance, l'orientation, l'étayage, le soutien, l'appui, la création d'un espace de jeu et d'expression pour l'enfant, des soins corporels respectueux de la pudeur, tout ceci dans la relation avec des adultes sécurisants et bienveillants.

Pour conclure ce chapitre, nous souhaitons avec Bernard This qui espère avec ceux qui s'occupent de tout-petits et les aident à sortir de la répétition, de l'identification à l'agresseur quand des mauvais traitements ont eu lieu, que l'on peut

---

630. *Cahiers de la puéricultrice*, n°154, mars 2002, *op. cit*.

631. *Idem*, p. 13-23.

632. Pierre Bourdieu, *op. cit*., p.17.

« transformer radicalement notre civilisation » par des bons soins très précoces et après dans la durée de toute la vie.

> « Pour que l'humain puisse "habiter la terre en Poète", il convient de l'accueillir avec amour, (et cela bien avant la naissance) pour qu'il puisse naître avec toutes ses capacités d'invention créatrice.[633] »

[633]. Bernard This, « La vie affective prénatale », *Présence haptonomique,.op. cit.*

Quatrième Partie
Pour une éthique de l'accueil des bébés et de leurs parents

Chapitre 13
Recherche et clinique, où est l'éthique ?

L'accueil des bébés et de leurs parents dans une Unité de prévention et de soins des troubles de la relation précoce requiert de la part des accueillants un profond respect des familles reçues et une connaissance du bébé et de son développement toujours à enrichir. Cette recherche de connaissances sur le bébé et les interactions précoces se fait parfois de façon problématique du point de vue du bébé et même de ses parents. Quand on est face à une population vulnérable, comment concilier recherche et clinique ? Quelle est notre responsabilité ? Qu'est-ce que l'accueil et l'établissement d'une alliance dans un espace tiers où l'on aide à la construction du sujet et à l'accès au « je » ? Savoir plus pour aider mieux, ou pour maîtriser davantage l'autre ? Comment l'éthique vient aux enfants ?

Pour quelles raisons l'accueil des bébés et de leurs parents ne peut-il être qu'éthique ? Travailler auprès des jeunes enfants nous amène à nous questionner sur la manière de les accueillir avec leur lien singulier à leurs parents, lien quelquefois fragile, quelquefois étrange, dérangeant ou fort et à écouter la résonance en nous de la vibration de cet accord, (*accordage*[634]) plus ou moins harmonieux, en entendre les dissonances, les silences de misère ou de plénitude et apporter notre écoute, telle est la première ouverture à quelque chose qui ne nous appartient pas mais qui nous concerne totalement puisque chaque accueil engagent notre sensibilité et notre responsabilité.

C'est une population vulnérable du fait du bouleversement que provoque l'arrivée d'un bébé dans une famille parfois difficile à constituer du fait de problèmes multiples, sociaux, psychologiques ou psychiatriques. Or, par définition, l'accueil étant instauration d'une relation libre, de confiance, entre accueillis et accueillants, que ce soit dans des lieux spécialisés sur la relation parents bébés, ou les hôpitaux pédiatriques, ou les maternités, PMI et structures d'accueil d'enfants, il est nécessaire de tout mettre en œuvre pour développer, protéger et entretenir cette relation, ce qui ne peut être garanti que dans le cadre d'une éthique ou, autrement dit, ce qui ne peut se réaliser qu'au travers d'une exigence éthique. L'éthique, cette « partie de la philosophie qui cherche à déterminer la fin de la vie humaine et les moyens d'y parvenir[635] » reste sans cesse à définir même si, pour Erich Fromm, « le seul critère de valeur éthique est le bonheur de l'homme[636] ».

Chaque situation contingente requiert une attention particulière pour permettre à ce bonheur d'advenir et de se réaliser, même si elle recèle pour être vraiment « éthique » une valeur universelle. L'éthique garantit la qualité de l'accueil, si elle est remise en cause cela peut entraîner des dysfonctionnements divers : internes au sein même des équipes, ou externes avec des répercussions sur le réseau des professionnels de l'enfance, dysfonctionnements dont les familles pourraient pâtir. Notre but est de contribuer à préserver la qualité du travail d'équipe et de faire valoir les modifications positives qu'entraîne le soin des interactions[637] précoces sur le devenir de l'enfant et de ses parents. En effet ces interventions sont centrées sur le bébé pour lui permettre de se développer à son propre rythme et dans une relation de communication et d'échange

---

[634] « accordage affectif », Daniel Stern.

[635]. P. Foulquier et R.Saint Jean, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, PUF, 1969.

[636]. Erich Fromm, L'éthique humaniste, *Un homme pour lui-même*, Paris, Editions sociales françaises, 1967, p.18.

[637]. Interaction : « influence réciproque de deux phénomènes, de deux personnes. » Définition du *petit Larousse illustré,*1994.

avec ses parents afin que ceux-ci puissent vivre au mieux leur parentalité dans le respect de leurs besoins mutuels[638]. A plus long terme nous espérons apporter une contribution à la prévention des troubles ultérieurs de l'enfant et de l'adolescent.

Cette approche est très différente de celle développée dans le rapport de l'INSERM[639] sur les troubles des conduites de l'enfant et de l'adolescent. Ce rapport a été très controversé, car il n'y apparaît pas de réelle prise en compte de la souffrance psychique des enfants momentanément ou durablement perturbés. En effet ceux-ci sont essentiellement perçus comme perturbateurs et prédictivement annoncés comme futurs délinquants d'une société où il leur serait administré des traitements médicamenteux préventifs, pour remédier aux désordres qu'ils pourraient causer ? Les représentations concernant les jeunes enfants sont multiples et variées. Nous serons amenés à nous intéresser et à rechercher les courants et mobiles profonds qui les animent en remontant aux sources des mythes de notre culture.

Une population vulnérable

La première personne vulnérable par excellence, c'est le bébé et celle qui vient tout de suite avec, c'est sa mère, fatiguée par la grossesse, éprouvée par un accouchement parfois traumatisant, dans dix pour cent des cas déprimée, la mère requiert un soutien indispensable pour de bons soins à l'enfant. C'est ce que rapporte Cyrulnik :

> « Lorsqu'une mère est seule avec son bébé, elle transmet sa souffrance si elle est dépressive. L'enfant cesse de jouer, ses développements se ralentissent et toute nouveauté l'inquiète. […] Mais le problème est là : est-il normal qu'une mère soit seule avec son bébé ? […] Le père participe à la résilience. Un mari qui désertifie le monde de la mère la rend désertifiante pour son enfant. [640]»

Ainsi Marc, 13 mois, dont la mère était effrayante parce qu'effrayée de tout ce qui pouvait advenir : elle lui présentait chaque nouveauté comme menaçante, le moindre jouet, le fait de passer d'une pièce à une autre, tout était prétexte à introduire des frayeurs chez l'enfant. Dans cette dépendance, il était, du coup, lui-même terrorisé par son environnement.

Vis-à-vis des personnes faibles et vulnérables les approches sont multiples :

> « En Inde les lois de manu, d'origine ancienne, vont jusqu'à reconnaître même aux plus faibles une noblesse particulière : « Les enfants, les vieillards, les pauvres et les malades doivent être considérés comme les seigneurs de l'atmosphère. [641] »

Or c'est une toute autre approche que nous allons maintenant aborder. En effet, il y a quelques années nous avons été amenés et fortement sollicités à rencontrer différents

---

[638]. Cf. *Présentation de l'accueil collectif*, 4èmes journées de l'AP-HP, La Villette, 2000, Patricia Marie puéricultrice, Michèle Martin Auxiliaire de puériculture, Francine Couetoux psychologue, Jean Robert Appell éducateur de jeunes enfants, Marie Garrigue Abgrall éducatrice de jeunes enfants.

[639]. Rapport publié le 22 septembre 2005.

[640]. B. Cyrulnik, *op. cit*., pp. 121-125. « Dans un petit groupe de 35 nourrissons qui ont baigné pendant 2 ans dans la dépression de leur mère, il y a eu 14 fois plus de troubles du développement que dans la population témoin. […] A l'inverse un homme qui désire prendre sa place de mari et de père réchauffe la mère et participe au triangle… Dans une bulle, l'enfant est délicieusement capturé par une figure d'attachement qui prend le monopole des relations affectives. Son monde avec la mère se clôt autour d'une figure dominante, alors que celui du dehors devient sombre, sans intérêt et même inquiétant. »

[641]. Thomas De Koninck, « Noblesse particulière des plus faibles », *op. cit*., p.7.

chercheurs. Ceux-ci souhaitent collaborer avec les professionnels de terrain qui ont la chance d'être au contact direct des familles. Cependant les approches de ces chercheurs dont nous allons parler sont, vis-à-vis des jeunes enfants et de leurs parents, très éloignées de nos pratiques cliniques. Et leurs protocoles d'objectivation des interactions précoces soulèvent de nouvelles questions éthiques. Certaines expérimentations, si l'on s'identifie à l'enfant, sont cruelles et provoquent des perturbations recherchées sciemment chez l'enfant, de façon banalisée, dans le souci d'objectiver des modalités d'interaction de l'enfant avec sa mère ou son environnement même si l'objectif est de mettre en valeur les compétences de l'enfant. La fin ne justifie pas les moyens. Nous aborderons principalement, deux expérimentations répandues dans le milieu de la recherche au niveau international : le « *still face* », ou visage impassible et la « *strange situation* » ou situation étrange et des variantes à travers les écrits de différents auteurs.

> « Il (Sylvain Missonier) ose nous dire, à nous soignants, notre ''aveuglement défensif'' et aussi ''que nous devons affronter notre propre violence fondatrice, probablement source de notre motivation de professionnels de la santé et à ce titre, tout autant génératrice de métamorphoses que de possibles répétitions agressives''[642] ».

De fait, il toujours intéressant et important chaque fois que l'on perçoit chez l'autre une attitude dérangeante ou insupportable, de se demander si nous-mêmes ne sommes pas pris dans des actes aussi détestables, qu'ils nous renvoient en miroir. C'est parfois l'occasion de se prémunir des mêmes conduites, ou de ne pas être entraîné dans des pires en voulant les condamner. Mais il nous faut cependant affronter la difficulté, ne pas se dérober quand elle s'est dévoilée et essayer d'en tirer pour la suite le meilleur parti pour tous. C'est pourquoi nous souhaitons développer ce qui se passe dans un accueil spécifique au sein d'une Unité de prévention et de soins. C'est un lieu d'écoute et d'accompagnement conçu et pensé pour les bébés et leurs parents, un *êthos* avec des façons d'être des accueillants qui ont développé « une seconde nature » selon Aristote, pour être plus à l'écoute des très jeunes enfants et dont la pratique s'inspire en partie de l'expérience de la pouponnière de Lóczy et des nombreuses réflexions de professionnels qu'elle a suscitées et des courants psycho-dynamiques sur les interactions. C'est pourquoi il sera encore question de l'éthique du quotidien à travers des exemples cliniques de familles suivies dans ce lieu, au travers de soins de maternage, d'éveil et de jeu du bébé.

Notre action est centrée sur le bébé et comme le dit Winnicott « un bébé sans sa mère ça n'existe pas », c'est pourquoi ses parents sont toujours pris en compte avec lui comme partenaires indispensables et privilégiés. Pour revenir à la population que l'on reçoit, il est capital d'établir une relation de confiance et une alliance pour pouvoir accéder à l'enfant et prévenir et soulager la souffrance dans la relation parents-enfants et travailler ensemble, il est donc question de responsabilité au sens où l'entend Levinas quand il parle du visage.

Nous parlerons également de l'accueil, notion à la fois historique et philosophique, en nous appuyant sur des documents de l'Assistance publique, nous ferons un rapide rappel de l'évolution de ce qu'est l'accueil dans cette institution. Ensuite nous nous pencherons sur un texte de Jacques Derrida sur l'hospitalité où il est question de « l'étranger qui met en question », de « l'être question » et nous ferons un parallèle avec ce bébé que l'on rencontre c'est cet « être question » pour ses parents et pour nous-mêmes à notre place de tiers. Il porte avec lui les questions de ses parents, les questions transgénérationnelles et les questions de son être présent, ici et maintenant.

---

[642]. Anne-Marie Prin, « Les interventions précoces en PMI », *in Enfance et psy*, n° 2, *op. cit.,* p.115.

Nous aborderons ce qui concerne la construction du sujet, du « soi », du « je », individuation, processus d'humanisation à travers des exemples cliniques et théoriques.

Pour finir, nous souhaitons aborder comment l'éthique vient aux enfants et faire un bref rappel des droits de l'enfant et de la loi relative à la protection des personnes qui se prêtent à des recherches biomédicales ou loi Huriet de 1988 modifiée par la loi de 1990 et de 1994. Et aborder avec Kant et De Koninck, la dimension de la dignité humaine et du respect de chacun dans sa singularité pour poser les bases d'une réflexion éthique sur les modalités de l'articulation recherche-clinique dans les lieux destinés à l'accueil des jeunes enfants et de leurs familles.

L'espace d'accueil, un éthos *pour les bébés et leurs parents*

Si l'on se réfère aux philosophes anciens, aux Grecs, l'éthique, comme nous l'avons vu, est liée à l'habitat, à l'habitude et aux mœurs et c'est sous cet angle philosophique que nous allons décrire l'accueil. Cela implique en référence à Aristote, une conception et un aménagement intrinsèquement liés à une téléologie.

Tout d'abord, l'espace d'Accueil[643] est un espace pensé et conçu pour favoriser le bon développement de l'enfant dans sa relation avec ses parents : père et /ou mère et les autres. Nous cherchons à favoriser leurs interactions et leur communication en offrant un espace où ils puissent partager ensemble des moments de plaisir et de détente. C'est pourquoi il est conçu comme un lieu permettant de recevoir des bébés dès leur naissance jusqu'à leurs 3 ans avec ses parents. Les familles viennent gratuitement, sans rendez-vous et sans papiers pour passer un moment de jeu, d'accompagnement aux soins, de socialisation, d'entretiens et de rencontres avec des professionnels. Il est « animé[644] » par une équipe pluridisciplinaire partageant quotidiennement ses observations, ses compétences et ses questionnements. La complémentarité des rôles et des fonctions s'articule autour d'un axe essentiel : soutenir le développement des enfants et la relation à leurs parents. Le respect et la cohérence des règles de vie de ce lieu contribuent à créer un cadre sécurisant pour tous.

L'espace est structuré en fonction des besoins fondamentaux de chacun, pour aider les familles parfois dans la confusion et le chaos à construire des repères. Les besoins autour des soins corporels des bébés, fondateurs et structurants et de leur premières relations, le plus souvent avec leur mère : bains, change, nourriture, sommeil, peuvent être accompagnés dans l'intimité, dans des alvéoles aménagés à cet effet. Un espace collectif y est juxtaposé, il offre de nombreuses possibilités de découvertes, de jeux, d'expérimentation et d'échanges entre adultes et enfants. L'équipe a donc prévu du matériel et des jeux adaptés aux tout-petits et des fauteuils confortables pour les parents.

La plupart des lieux d'accueil parents-enfants, sont réfléchis pour être des lieux d'« humanisation » des bébés et des jeunes enfants, qui peuvent y faire en présence de leurs parents des expériences sensori-motrices et intersubjectives, en étant en relation aussi avec des professionnels. Comme dit Hans Jonas « nous sommes des êtres dotés d'un métabolisme et nous avons besoin du monde, le monde réel-matériel et pas seulement le monde de la conscience ». D'où l'importance de l'accompagnement aux jeux et aux soins, en effet, le bébé peut recevoir à l'accueil des soins corporels de

---

643. L'Accueil dont nous parlons est celui de l'Unité Vivaldi, déjà citée.

644. « animé », au sens de : « il a une âme liée à la personnalité de chacun qui fait vivre ce lieu et qui est toujours singulière » : l'équipe est composée au départ d'une auxiliaire de puériculture, une puéricultrice, une psychologue, une éducatrice de jeunes enfants.

maternage adaptés à son âge et à ses besoins et découvrir à travers ses initiatives sa capacité à créer, à jouer et à interagir avec les autres. Il peut y entendre des paroles et un langage qui lui sont adressés et sur lesquels il va pouvoir s'appuyer. C'est un lieu où peut se développer l'empathie, un lieu où nous sommes attentifs à la différenciation entre soi-même et l'autre, entre l'enfant et ses parents, plus souvent entre l'enfant et sa mère. En même temps, c'est un espace où l'attachement parents-bébés pourra se renforcer, phénomène complexe de lien indispensable et de séparation qui permet l'altérité, qui permet à chacun d'exister. Un lieu où l'on donne des repères sur le rythme et le développement de l'enfant et où l'on se soucie de son environnement quotidien. C'est un lieu d'observation et d'évaluation du bébé en relation avec ses parents afin d'ajuster nos interventions pouvant faciliter la relation entre eux. C'est aussi un espace qui facilite l'accès aux soins et qui permet une orientation vers d'autres services en cas de besoin.

Les accueillants[645] interviennent dans ces différents espaces en fonction des demandes qui leur sont faites et de ce qu'ils y observent, les émotions ressenties et l'empathie vis-à-vis des personnes reçues étant indissociables de l'observation. Comme dit Cyrulnik :

> « Ne pas confondre le constat qui est une construction sociale avec l'observation qui est une méthode de création. »[646]

En effet, l'observation à l'accueil est d'emblée une attitude active d'être avec les familles et c'est la source de l'élaboration de projets adaptés à chaque enfant et leur mise en actes. C'est un des principaux outils de notre travail et certainement l'un des premiers.

Ainsi nous intervenons auprès des enfants quand nous repérons des signaux nécessitant des réponses adaptées au rythme de chacun pour tout ce qui concerne l'accompagnement du maternage et des soins. Nous soutenons la motricité libre des enfants : comme l'acquisition de la station assise et de la marche. Et nous leur proposons des apports cognitifs : jeux, chants, comptines, livres, graphisme, modelage, jeux symboliques, dans un espace conçu pour qu'ils puissent découvrir et expérimenter dans la sécurité.

Les échanges au sein des équipes d'accueil qui suivent les temps où sont reçus les familles permettent d'élaborer et de confronter ensemble nos observations et évitent une vision univoque d'une situation. Ces réunions permettent de noter l'évolution principale des enfants et de réfléchir aux soutiens qui pourraient être proposés pour chaque enfant : une attention individualisée autour des soins au bébé, de son éveil, du jeu. Un entretien psychologique au moment du sevrage, de la mise en place d'un mode de garde, de séparation, de l'arrivée d'un nouvel enfant dans la famille, d'événements difficiles à assimiler peut également être proposé, ou une orientation sur des consultations de pédopsychiatrie.

Dans *Les liens d'émerveillement, l'observation des nourrissons selon Esther Bick et ses applications*, voici comment celle-ci parle de l'observation :

> « Ce qui est fondamental à enseigner, ce qu'est l'observation, c'est de ne sauter à aucune conclusion, mais de venir avec une *tabula rasa* : vous ne savez pas, voilà tout, parce que j'en suis venue à la conclusion que sans cette attitude ''Je ne sais pas, je verrai d'après les preuves'', aucun travail avec personne, quelle que soit sa capacité, n'est vraiment fructueux. Si vous venez avec vos

---

[645]. Pour rapppel, ce sont des professionnels du soin et de l'éducation de la petite enfance : puéricultrice, auxiliaire de puériculture, psychologue et éducatrice de jeunes enfants.

[646]. Boris Cyrulnik*, Les vilains petits canards,* Paris, Odile Jacob, 2001*,* p. 273.

> concepts bien arrêtés,''l'objet interne sein'' ou quoi que ce soit de tout prêt, alors tout simplement vous ne regardez pas les choses, vous ne les voyez pas.[647] »

Le fait d'observer ce qui vient sans chercher un élément prédéterminé est la base d'une écoute ouverte, cette ouverture peut aussi se nommer accueil et est toujours à travailler, c'est la seule qui, dans un premier temps, permet une réflexion et un ajustement au plus proche de tout être vivant.

Un espace transitionnel entre l'enfant et ses parents pour favoriser leur socialisation.

Ces espaces tiers, ouverts aux familles, où sont présents des professionnels de la petite enfance et des psychologues, contribuent à prévenir la violence et la maltraitance dans les relations trop distantes ou trop proches et fusionnelles liées à cette période d'interdépendance de la mère et de son bébé. En effet le risque de la violence est souvent subordonné au risque du plus proche, de la proximité, de l'empiètement insupportable des besoins et de l'expression de l'autre sur ses propres besoins. C'est la lutte pour la reconnaissance décrite par Hegel, lutte qui est souvent mortifère. C'est aussi le désir d'avoir ce que l'autre a, d'être ce que l'autre est, dans une rivalité d'objet d'amour. C'est ce que René Girard nomme *le désir mimétique*. Le désir est triangulaire, le désir suppose la médiation d'autrui. Je désire ce qu'autrui désire, parce qu'autrui le désire. Ainsi nous l'expriment ces paroles de mères : « Je ne vois pas pourquoi il (l'enfant) aurait sa chambre, puisque moi je n'en n'ai jamais eue », ou encore celles-ci : « Depuis que j'ai eu ma petite fille, je vis le désamour avec mon mari. »

Mais la dimension du tiers peut prendre alors une toute autre importance et place. L'autre n'est pas seulement celui qui s'oppose à moi, qui me fait face, (le Tu) il est aussi celui qui s'interpose, l'entremetteur ou l'obstacle, l'autre de l'autre qui en révèle la vérité. En ce sens autrui commence à la troisième personne. Sans le tiers, extérieur à la famille, ou le quatrième élément qui aide à penser la relation duelle et triangulaire inopérante, la relation si elle dure devient pathologique, elle risque de devenir emprise sur l'autre, négation de l'autre, par la mère sur l'enfant ou par l'enfant sur sa mère, entravant alors le développement de l'enfant, c'est ce qu'a exploré Bergeret dans son ouvrage, *Violence fondamentale* [648].

Ces espaces d'accueil sont des espaces pour penser ensemble, observer ensemble, réfléchir ensemble. Des espaces pour prendre le temps de se connaître, de créer des liens enfant-parents, enfants-enfants, professionnels-enfants-parents, d'établir une relation de confiance pour mieux aider chacun dans sa singularité à bien vivre. D'après Cyrulnik :

> « Avant d'accéder à leur propre parole, les tout-petits tricotent involontairement leur résilience entre une pulsion biologique qui se noue avec les réactions des adultes. Les premières années constituent une période sensible de la construction des ressources internes de la résilience » et il ajoute pour plus tard : « Mais quand un accident de la vie provoque une lacune, elle est réparable, contrairement à ce que l'on pensait jusqu'à maintenant. Même quand les petites années ont été difficiles, le principe de l'imprégnation du triangle reste longtemps possible. » [649]

Cette relation triangulaire est fondamentale pour la vie sociale de l'enfant et les accueillants peuvent jouer ce rôle de tiers, qui n'exclut en aucune façon le rôle du père.

---

[647]. Sous la direction de Marie-Blanche Lacroix, Maguy Monmayrant, *Les liens d'émerveillement, l'observation des nourrissons selon Esther Bick et ses applications,* Ramonville Saint-Agne, éditions Erès, 1995, *op.cit.*

[648]. *Op. cit*.

[649]. *Op. cit*., p.147 et p.123.

Cyrulnik explique en quoi l'accès à une relation à trois implique l'ouverture aux autres. Malheureusement, certaines recherches ont voulu démontrer expérimentalement ces capacités de relations triangulaires en mettant en scène artificiellement des règles dont le seul protagoniste essentiel et ignorant est le bébé. Il est entouré des ses parents qui pour l'expérience deviennent des acteurs, devant s'adresser à lui à tour de rôle, pendant un temps limité et défini par avance. Le bébé étant assis dans une chaise orthopédique où ses membres sont rigoureusement placés de façon symétrique vis-à-vis de sa mère et de son père. Il se retrouve donc comme le héros de *The Truman show*[650], le seul être humain authentique, jouant sa vraie vie entouré d'acteurs dont son père et sa mère. Cette expérience qui entrave toute spontanéité des échanges est à notre avis dommageable. Elle peut mal tourner quand l'enfant en bonne interaction avec son père voit celui-ci tout à coup lui faire les gros yeux parce que c'est au tour de la mère d'interagir avec l'enfant. Des situations naturelles et libres montrent bien mieux les capacités de l'enfant à s'adresser à l'un ou l'autre de ses parents et de trouver des réponses plus ou moins adaptées à ses demandes. Car en effet :

> « Le simple fait que le bébé apprenne à tisser deux liens de formes sensorielles différentes le prépare à ''l'affiliation culturelle''[651]. S'il aime un père et une mère, il s'intéressera plus tard à leurs familles et à leurs histoires. En découvrant ses deux origines, il apprendra une sorte de méthode comparative qui l'invitera à la découverte de la différence, à leurs explorations affectueuses, donc à la tolérance. [652]»

Les mères peuvent faire, dans les lieux d'accueil parents-bébés, de façon indirecte, l'apprentissage de la tolérance qu'elles transmettent du même coup à leur enfant. Ainsi Eddy et sa mère, qui fréquentaient plusieurs lieux d'accueil et qui venaient en consommer un de plus en venant à celui-ci, restaient dans leur bulle, utilisaient le matériel comme bon leur semblait et semblaient tenir à peine compte de la présence et des remarques des accueillants. Il faut croire que néanmoins ils nous observaient car cette maman, au bout d'un certain temps de fréquentation, pouvait inclure dans le jeu avec son fils des enfants en grande difficulté et très intrusifs. Elle savait désormais à la fois protéger son cher Eddy et en même temps leur faire une place.

Les lieux d'accueil offrent aussi un cadre de règles élaborées pour permettre à l'enfant l'anticipation, la confrontation aux limites, la négociation et le dialogue. Dans une situation de conflit qui s'installe entre deux enfants, pour un même jouet par exemple, il est important que l'adulte serve de médiateur et aide l'enfant à penser ce qu'il met en acte et à supporter la frustration. Tout d'abord en nommant ce qu'il est en train de faire et en rappelant les règles, « tu voudrais ce jouet mais tu ne peux pas lui prendre des mains. Il faut que tu attendes qu'il ait fini de jouer avec, tu peux choisir de faire autre chose en attendant ».

Si l'on analyse ce type d'intervention, il nous semble en le faisant que nous aidons l'enfant à prendre conscience de l'autre, mais aussi à prendre conscience de son propre désir en l'aidant à différer sa satisfaction par la réalisation d'autres projets. L'attitude des enfants montre qu'avec ce soutien nombre de conflits et bagarres que l'on peut observer dans n'importe quel bac à sable se résout relativement facilement car chacun a été pris en compte dans la relation autour de l'objet convoité. C'est par ce type

---

[650]. *The Truman show*, film réalisé par Peter Weir, 1998.

[651]. Lebovici S., *A propos de la transmission intergénérationnelle : de la filiation à l'affiliation,* Allocution présidentielle, Congrès WAIPAD, Chicago, 1992.

d'intervention que nous apprenons aux très jeunes enfants et à leurs parents présents les prémisses de la négociation, en les aidant à supporter la frustration. Par ailleurs, nous avons appris au congrès de la WAIMH à Amsterdam[653], dans une étude présentée par Mr. Tremblay, canadien, que le pic de l'agressivité n'était pas à l'adolescence avec la montée de la testostérone comme on le croyait mais entre 1 et 3 ans, d'où l'importance de la prévention précoce à ces âges de la vie. Malheureusement, depuis ce constat, les propositions et programmes de type comportementaliste et le type de questionnaire intrusif[654] qui y est associé sont des réponses à l'agressivité des jeunes enfants qui nous semblent inadaptées et dangereuses du point de vue de la liberté et de la singularité des sujets. Il y a cependant des outils privilégiés, des outils de base qui nous permettent de comprendre certains aspects de la particularité de chaque bébé et qui appartiennent entre autre au registre de l'empathie et des émotions. Il s'agit de l'écoute et de l'observation.

L'écoute et l'observation

En effet, le bébé a très tôt le besoin de partager ses émotions pour leur donner sens et se sentir exister, s'il ne trouve aucun écho à ce qu'il vit il va chercher dans des sensations corporelles comme les moyens d'auto-érotisation, les balancements, les stéréotypies ou l'agitation motrice pour se sentir être, puis plus tard des conduites où il peut se mettre en danger pour faire réagir l'entourage ou éprouver des sensations de plus en plus fortes. Car comme le souligne Sartre :

> « Si nous voulons faire de l'émotion, à la manière des phénoménologues, un véritable phénomène de conscience, il faudra au contraire la considérer comme signifiante d'abord. C'est à dire que nous affirmerons qu'elle est dans la stricte mesure où elle signifie.[655]»

Ainsi reconnaître un chagrin, une détresse de l'enfant, ou une joie et un plaisir à être en relation, participent à la prise en compte du vécu émotionnel de l'enfant et le conforte dans ce qu'il ressent et dans son être[656]. En effet, tel bébé jubile d'avoir enfin entre ses mains le jouet convoité après de nombreux efforts pour l'atteindre, tel autre vomit au moment d'aller se coucher après de violents affrontements avec ses parents qui ne savent pas comment s'y prendre. L'enfant exprime son état émotionnel et sa souffrance dans « la sphère tonico-motrice ou posturo-motrice[657] », il peut être corporellement détendu, ou agrippé par le regard, à un objet, le corps en tension. Mais l'écoute du corps du bébé par le regard porté sur lui peut aussi s'articuler à un discours et à des interactions parents-bébé comme en témoigne cette observation :

> *Au cours d'une co-consultation, où un pédopsychiatre et une éducatrice de jeunes enfants reçoivent un bébé de quelques semaines avec sa mère, le bébé régurgite sur le tapis où il est allongé au moment où sa mère évoque le décès d'un enfant précédent. L'attention à ce qu'elle est en train de dire dit et l'émotion qui l'accompagne pourrait bien faire oublier le bébé présent sans ce dispositif de les*

---

653. Colloque international de la WAIMH, Amsterdam, 2002.
654. Voir le site *Web* de Philippe Meirieu.
655. Jean-Paul Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Le livre de poche, Hermann,1995 (1ère édition,1938, coll. Actualités scientifiques Industrielles). pp.25-26.
656. *Idem*, « Nous ne nous perdrons pas d'abord dans l'étude des faits physiologiques parce que précisément, pris en eux-mêmes et isolément, ils ne signifient presque rien : ils sont voilà tout. Mais au contraire, nous tenterons, en développant la signification des conduites et de la conscience émue, d'expliciter le signifié», pp. 25-26.
657. Martine Lamour, Marthe Barraco, *Souffrance autour du berceau,* Coll. Interventions psycho-sociales, Paris, éditions Gaëtan Morin, 1998.

recevoir à deux, avec l'un concentré sur le discours maternel et l'autre qui a une attention soutenue et soutenante pour le bébé. Sans nier la douleur de la mère que nous partageons, nous l'invitons alors à réconforter son enfant, là, vivant, présent. La suite du suivi thérapeutique aidera cette mère à faire le deuil de son enfant précédent et à dégager celui-ci d'une histoire qui entrave l'accès à la sienne propre.

« Dès lors il est impossible de considérer l'émotion comme un désordre psycho-physiologique. Elle a son essence, ses structures particulières, ses lois d'apparition, sa signification. Elle ne saurait venir du dehors de la réalité-humaine. C'est l'homme au contraire qui assume son émotion et par conséquent l'émotion est une forme organisée de l'existence humaine.[658] »

Et l'émotion est signifiante dès la naissance chez le bébé, car elle est ce qui le meut et ce qui en retour mobilise l'entourage du bébé, son étymologie renvoie à *emovere* en latin qui veut dire « mettre en mouvement ». L'émotion est une des premières formes d'intelligence humaine. L'intelligence, du latin *intelligere*, « mettre en lien », « relier », permet l'ajustement à la dépendance du bébé et la découverte de lui-même pour le bébé et de son pouvoir sur le monde, à condition que l'émotion qui en est le vecteur soit perçue et reconnue. C'est pourquoi notre écoute est centrée sur le corps du bébé, car comment écouter un bébé qui ne parle pas, qui ne dit rien ? Lors d'une journée de la WAIMH[659], le thème proposé était : « Que fait un bébé lorsqu'il ne fait rien ? ». On y voyait un bébé de 4 mois à l'écoute de ses propres sensations corporelles internes et aux contours du corps, comme se frotter la tête sur l'oreiller et à l'écoute de son environnement, là un jouet, là bas un bruit…

Le bébé existe en lui-même mais ne peut survivre par lui-même : il a besoin de cette « écoute », de cette « attention » de l'adulte à son égard. Ecouter les silences, regarder les expressions du visage, les mouvements du corps, sa mobilité dans la motricité libre du bébé nous renseignent énormément sur son état psychique. C'est l'enfant le guide de nos interventions, en nous montrant comment il réagit à ce qu'il vit. Il est réceptif à la cohérence des pensées, des paroles et des actions qui peuvent l'apaiser lorsqu'elles sont bienveillantes et adaptées à son niveau de développement et son état émotionnel. Ses parents sont inclus dans cette attention globale : comment réagissent-ils à ce qui se passe pour leur enfant ? L'ont-ils perçu, en sont-ils affectés, blessés, heureux ? Quelle interaction se met en place ? Et comment y réagit à son tour le bébé ? Est-ce ajusté ? Grâce à cette écoute des bébés en présence de ses parents et partagée avec eux, l'orientation des familles en consultation ou vers d'autres soins a été facilitée. Certaines interventions aussi :

Quand un parent dit qu'il tape l'enfant, nous répondons tout de suite qu'il faut trouver une autre solution. L'enfant se construit par l'imitation si on le tape, il tape. Et on sait que c'est un comportement social vite problématique. L'enfant sera vite exclu des groupes de pairs ou des institutions s'il y fait régner sa loi de la force et de la terreur. C'est pourquoi il nous faut réfléchir ensemble aux fondements de la socialisation : comment vivre ensemble, comment régler les conflits, comment partager l'attention, l'affection, les jeux ? Parmi les outils dont nous disposons pour cela, nous allons examiner le partage émotionnel, l'observation et l'écoute.

---

658. *Idem*, « Ce signifié nous savons dès l'origine ce qu'il est : l'émotion signifie à sa manière le tout de la conscience ou, si nous nous plaçons sur le plan existentiel, de la réalité-humaine. Elle n'est pas un accident parce que la réalité humaine n'est pas une somme de faits ; elle exprime sous un aspect défini la totalité synthétique humaine dans son intégrité. […] » p. 26.

659. *World Association Infant Mental Health*, Journée consacrée à Lóczy, « Le bébé seul ? », Paris, 11 octobre 2004.

Le partage émotionnel de l'équipe pluridisciplinaire

C'est au cours des synthèses de l'équipe qui succèdent quotidiennement aux temps d'accueil des familles, que sont échangés nos observations et nos ressentis à propos de chaque enfant et de chaque famille. Elles démontrent l'intérêt et l'importance de partager ce qu'on a écouté, c'est-à-dire : entendu, observé et ressenti. C'est parfois très différent d'une personne à l'autre, d'un moment à l'autre.

Cela suppose d'apprendre à observer et écouter sans jugement : « Aux choses mêmes » comme le disait Husserl, relève d'une démarche phénoménologique, qui demande une extrême rigueur, car même des professionnels chevronnés sont régulièrement pris en flagrant délit de projection personnelle ou de jugement.

> *Dans une séquence filmée où évolue un enfant de 10 mois avec une auxiliaire, au cours d'un soin de toilette, l'une d'entre nous décrète : « Cet enfant n'est pas sensible à la dimension visuelle! » et après discussion avec les autres membres du groupe, qui ont perçu d'autres choses, elle affine son propos et la perception que l'on a de cet enfant en est toute modifiée : « Dans cette séquence nous ne voyons pas de longs échanges de regards pour entrer et soutenir la communication entre cet enfant et son auxiliaire ». Et de fait, l'adulte ne recherche pas non plus à capter le regard de l'enfant. L'observation se trouve alors circonscrite à une situation particulière et n'exclut pas que dans un autre contexte l'enfant pourrait avoir du plaisir à regarder et être regardé par autrui.*

Dans un deuxième temps nous confrontons ces données avec le développement de cet enfant. Où en est-il dans sa psychomotricité, son langage, sa qualité d'exploration et du jeu, l'expression de ses affects, ses capacités relationnelles avec l'adulte et les autres enfants ? Nous évaluons le degré de gravité quand il y a des difficultés : cet enfant est-il en danger, menacé, en difficulté : à quel niveau ? Quelles stratégies allons-nous mettre en place ? Pour cela nos outils principaux sont les suivants : une certaine connaissance du développement physique et psychique de l'enfant sain, notre capacité à créer une relation affective sécurisante, nos supports et médiations pédagogiques, notre capacité à reconnaître nos limites et à transmettre les éléments nécessaires à une bonne prise en charge pour assurer un relais auprès de personnes plus compétentes du réseau petite enfance si besoin.

Le temps différé de l'écoute

Lors d'accueils d'un enfant accompagné de son ou de ses parents, dans un cadre qui succède à des consultations de pédopsychiatrie, pour un soutien hebdomadaire individualisé, nous sommes en situation de recevoir diverses informations et d'agir. Il n'est pas rare, en retraçant par écrit la séance, d'être effaré de ce que nous avons entendu de la part du parent et de notre absence de réaction sur le moment. C'est cette mise à distance par cet effort de remémoration d'un temps de travail auprès des enfants, qui permet une meilleure élaboration de ce qui s'est passé.

Nous sommes dans un deuxième temps d'écoute, l'écoute de ce qui s'est engrangé dans notre mémoire, dans nos perceptions. On ne garde pas tout, on ne maîtrise pas tout, le but n'est pas de prendre le maximum, mais plutôt une construction d'un sens à ce que l'on a perçu et à l'instauration d'un dialogue approprié. Souvent la séance revient dans le désordre, quelque chose émerge puis autre chose, pas forcément dans la chronologie.

Chaque séance est complexe. Il se passe tellement de choses pendant ce temps pour les enfants, pour les parents et pour nous, et même si ce sont des moments de silence, de vide, ou d'agitation, nous approchons d'un climat affectif inconnu et apportons le nôtre, pour permettre qu'il s'exprime auprès de nous. Ce travail d'attention nous aide à être à notre place de professionnel. C'est en s'y appliquant quotidiennement que nous affinons notre perception de ce que vit l'enfant, que nous nous enrichissons et que nous sommes plus à même d'apporter le soutien nécessaire au bon moment, le *kairos* d'Aristote, le moment propice.

L'écoute centrée sur le langage

Nous devons être attentifs à l'émergence du langage et à son éventuel retard. En effet, parmi les enfants qui fréquentent les lieux d'accueil et de prévention, nous sommes souvent surpris de l'absence ou de la rareté des émissions vocales, babillage, vocalises, lallations, jargon ou langage. Des enfants nous sont adressés quelquefois suite à des bilans de santé, à 2 ans, pour des retards de langage. Une fois écarté le problème de la surdité ou d'une mauvaise audition, c'est souvent de relation dont il est question.

En effet, pourquoi un enfant à qui on ne parle pas s'intéresserait-il au langage ? S'il n'est pas concerné, s'il n'est pas considéré comme digne de parole, alors les mots qu'il entend autour de lui sont comme un bruit de fond, un bruit à côté de lui, ou au-dessus de lui.

> *Mehdi, 2 ans ½, ne dit pas un mot. Durant toute l'heure où je le reçois avec sa mère et où celle-ci me parle, elle n'adresse pas une parole à son enfant. En revanche, elle me parle de lui. Pas en très bons termes, plutôt avec des plaintes sur le fait qu'il est difficile, qu'il est en retard… Elle ne parle pas très bien français et je dois faire beaucoup d'efforts pour la comprendre. Je l'invite à s'adresser à Mehdi dans sa langue d'origine, à traduire les mots qui désignent les jouets qu'il utilise, elle ne le fait pas disant que cela se dit comme en français. Il joue longuement à l'eau, je lui nomme l'eau, les seaux, le tablier qu'il porte, je lui parle de la température de l'eau, de son plaisir à la sentir couler, à remplir les seaux, à les vider… C'est le début d'un langage qui s'adresse à lui, en lien avec ce qu'il fait, ce qu'il ressent, dans une expérience agréable pour lui.*

Aussi, chaque fois que nous sommes en présence d'un bébé ou d'un jeune enfant nous avons à nous poser un certain nombre de questions : ce bébé gazouille-t-il, babille-t-il ? Lorsqu'il est un peu plus grand, jargonne-t-il ? Est-ce qu'il module sa voix, a-t-il du plaisir à jouer avec sa bouche, sa salive comme faire des bulles, sa voix ? Est-ce qu'il entend ? Est-ce que sa mère répond à ses vocalises ? A quel rythme ? A quelle hauteur ? Qui initie le dialogue, l'adulte ou l'enfant ? Comment évaluer la compréhension de consignes orales chez un enfant ne parlant pas encore ? Quelle langue est parlée à l'enfant ? Il s'agit là d'un problème extrêmement complexe dans les familles multiculturelles, car quelle place est réservée à la langue maternelle ? Au français ?

Toutes ces questions sont importantes en terme de prévention, pour la compréhension et les apprentissages et pour la dimension relationnelle et sociale de l'enfant. Car pour l'enfant, à travers la langue, qu'est-ce qui le constitue historiquement comme sujet ? Par ailleurs, l'enfant en collectivité peut être exclu de tout échange avec un tiers extérieur si sa mère ne lui parle que dans sa langue et jamais en français pour l'intégrer à certains moments au groupe.

Ainsi cette maman coréenne faisait une bulle avec sa fille au sein de l'Accueil. Chaque fois que l'on s'adressait directement à l'enfant, la mère traduisait en coréen, signifiant par là que tout échange avec son enfant devait passer par elle. Cette maman était déprimée, en mal de son pays et de sa famille, elle se confiera au bout de plusieurs mois de fréquentation de l'accueil à la psychologue. Et cela facilitera l'ouverture aux autres personnes de l'accueil par la suite.

Ecouter c'est aussi accueillir, et savoir attendre, laisser venir. L'écoute est centrée sur notre propre ressenti. Il ne faut pas nier que c'est aussi avec notre propre subjectivité que l'on travaille. C'est en elle que se fonde l'empathie, la capacité de percevoir la souffrance d'autrui, c'est aussi d'elle qu'émergent l'intuition, le bon sens, les liens immédiats avec toute notre expérience. L'écoute des jeunes enfants a un effet de résonance en soi que provoquent une parole ou un geste, une conduite ou une absence d'attention quand on en attendait. Les très jeunes enfants savent susciter chez les adultes des émotions nombreuses et variées en écho avec l'enfant que nous avons été. C'est pourquoi il y a des limites à l'identification à l'enfant.

Il y a des risques de ne plus le voir si l'on ne voit que soi-même, c'est ce que nous observons dans les relations fusionnelles dangereuses pour le développement psychique de l'enfant quand sa mère *sait* tout ce qu'il pense, tout ce qu'il va dire, tout ce qu'il va faire, qu'elle le téléguide, l'enfant n'est alors plus sujet, mais simple prolongement d'elle-même, même si c'est faux. Il se retrouve prisonnier de cette réduction de son être et cela est dangereux pour son développement. Mais des professionnels peuvent aussi avoir ce type de projections : quand un enfant est étiqueté comme difficile, perturbateur, hyperactif, autiste au moindre geste un peu stéréotypé… peut-il alors, avoir des moments de calme ou des initiatives créatrices ?

Ils peuvent aussi être à l'écoute de leur propre douleur que suscite un enfant blessé ou abîmé et réagir de façon disproportionnée vis-à-vis de ses parents comme dans les situations d'enfants maltraités. Comment aider cette famille ensuite ? Les échanges et le partage des émotions que suscite un enfant avec d'autres professionnels sont toujours essentiels.

Quelle éthique de l'écoute et de l'observation ?

Il est important de préciser dans quelle dynamique s'inscrit cette écoute et à quelle place nous nous situons. Si nous observons cet enfant, c'est pour avoir une connaissance de lui et une connaissance de la situation et du contexte relationnel dans lequel il vit. C'est dans une relation d'aide à ses parents, une demande d'intervention, de guidance, de don de repères éducatifs visant tous le soutien au développement de l'enfant pour son équilibre physique, psychique et affectif, que nous le regardons évoluer. Marie Bonnafé qui a beaucoup développé l'intérêt de proposer et de lire des livres aux tout-petits, voyait dans le fait d'écouter, une volonté intime orientée vers la construction du sens.

Mais l'écoute comporte des risques, quand elle outrepasse les bornes liées à notre rôle, quand elle devient indiscrète, trop familière ou intrusive. Quand elle se fixe sur un seul aspect pathologique, comme dans cet exemple d'un enfant en crèche qui avait des spasmes du sanglot. A cause de la peur que provoquait cette réaction de l'enfant à la moindre contrariété, le personnel, crispé, angoissé, en était venu à anticiper que cela allait arriver à chaque fois, à chaque proposition. Les transmissions du soir à la famille relataient exclusivement le nombre de fois où l'enfant en avait fait.

Quand l'écoute est trop centrée sur un symptôme, elle contribue à le fixer et elle y enferme l'enfant. Nous ne pouvons pas et ne devons pas réduire l'enfant à son seul symptôme. Même pour les enfants nous pouvons pratiquer ce que Kant appelle « la mentalité élargie », ne pas réduire qui que ce soit à un seul aspect de sa personnalité mais pouvoir imaginer ce qu'il pourrait être, ce qu'il a été, ce qu'il sera peut-être. Sans le nier, car il traduit une souffrance de l'enfant, il faut alors le remettre à sa juste place et pas à toute la place. Rapporter aussi les moments où l'enfant s'est montré compétent et a eu du plaisir à jouer ou à manger est très important pour que les parents retrouvent positivement leur enfant et qu'il ne soit pas quotidiennement une blessure qu'on entretient, tel peut être l'un des effets du travail d'équipe.

Dans les situations expérimentales, où le bébé est soumis à des observations, le bébé peut vivre des expériences nocives. Nous nous situons dans la position éthique tenue par les membres de Lóczy, qui est de ne pas perturber expérimentalement une situation naturelle de la vie d'un bébé et de ses parents. Mais il y a aussi la question de la restitution de ce qu'on a observé, écouté, comment et à qui on le confie. Dans quelles limites on écoute et on observe et jusqu'où ? Doit-on tout entendre et tout écouter en tant qu'éducatrice de jeunes enfants ? Nous ne le pensons pas. Alors, où s'arrête la sphère d'intervention d'une éducatrice de jeunes enfants ? C'est sans doute avant la curiosité déplacée, l'intrusion et l'indiscrétion. Il nous faut faire attention à ne pas passer notre temps à écouter ce que nous ne devons pas entendre, à ne pas être dans la familiarité avec les parents car cela peut faire écran à de réelles difficultés de l'enfant et peut nous détourner de notre rôle d'accompagnateur de l'enfant. C'est la déontologie et la notion de respect de l'enfant et de ses parents qui peuvent nous aider à mettre une limite à notre écoute.

Dans les cothérapies où j'interviens avec une psychologue auprès de l'enfant et ses parents, il m'arrive bien souvent en étant proche de l'enfant et soutenant son jeu de ne pas entendre ce qui se dit entre ses parents et la psychologue. C'est souvent bon signe, car dans ces moments l'enfant par le jeu et l'établissement d'une autre relation peut se dégager de la problématique de ses parents et trouver son propre espace d'épanouissement jusqu'alors entravé et empêché.

Inversement, tout professionnel court le risque de ne pas entendre des choses trop douloureuses ou compliquées impliquant un trop grande souffrance de l'enfant. C'est ce qu'on appelle le déni, car comment entendre des choses insoutenables et impensables ? C'est en étant plusieurs à écouter l'enfant, en échangeant beaucoup avec d'autres professionnels, par rapport à ce qu'il nous montre, à ce qu'il met en scène, au vide qui l'entoure ou au trop-plein d'excitation, que l'on peut déjouer certains dénis. Mais une équipe tout entière peut malgré tout y être entraînée, car c'est un processus de défense inconscient qui nécessite pour être levé des interventions protectrices extérieures et une relative solidité psychique de chacun. C'est ainsi que certains événements repérés par l'écoute nécessitent un relais vers d'autres professionnels, psychologue, assistante sociale, PMI, justice, instances dirigeantes des structures d'accueil…

Les bienfaits de l'écoute

Ecouter c'est accueillir ce que dit quelqu'un avec bienveillance. « On ne voit bien qu'avec le cœur » dit Saint Exupéry. Saint Augustin, lui aussi, définit clairement « les oreilles du cœur », *aures cordi*, « Ce sont ces oreilles cordiales qui entendent et

discernent. » [660] Du fait d'être en relation, l'écoute a une fonction apaisante, elle est une aide à l'élaboration. Celui qui écoute établit l'autre dans son estime et le rétablit dans l'estime de soi. Premier préalable à un échange humain : « Et celui qui a chu, l'écoute seule aussi pourra faire qu'il se redresse. » [661] Seul un autre homme peut réinscrire son semblable dans une humanité. Quel pouvoir !

Et en effet, quand on donne son attention et par là sa présence à l'enfant et à ses parents, cette attention valorise et porte l'enfant dans sa sensation d'exister puisqu'il existe pour quelqu'un qui le respecte. Il se sent respecté puisqu'il est pris en considération avec ses parents quels qu'ils soient. Les parents sont toujours étonnés et touchés qu'on se rappelle d'eux et de leur enfant quand ils reviennent nous voir. Ils sont reconnus, c'est là une des forces de l'accueil : que chacun soit reçu comme quelqu'un d'important, comme un hôte de marque. Que quelqu'un se lève et sourie pour aller au devant de lui quand il arrive, avec un mot de bienvenue et inscrive le prénom de son enfant sur le tableau d'entrée, parmi les autres prénoms d'enfants.

L'écoute est aussi synonyme de joie. [662]

Comme exigence pour des professionnels de l'enfance qui veulent être écoutés, voici une réflexion de Fénelon : « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée et de la pensée que pour la vérité et la vertu.[663] » Sans doute avec cette exigence, Fénelon n'a pas dû écouter grand monde, mais sa réflexion est une éthique de la parole vers laquelle nous pouvons tendre. Et même si la vérité *aletheia* doit souvent être dévoilée, car elle peut se cacher derrière des propos futiles ou anodins, être entourée de mensonges, ou se manifester dans le silence, comme l'amour dans le marivaudage, ici cette écoute est au service de l'enfant, pour le soutien de son développement en vue de son épanouissement présent et futur. Heidegger dit de l'écoute : « Nous avons entendu quand nous faisons partie de ce qui nous est dit ». Dans l'écoute nous sommes en relation. Et dans cette relation nous sommes à la recherche d'un sens à ce qui nous est apporté.

> « Toute vraie écoute retient son propre dire. Car l'écoute se tient en retrait dans l'appartenance par laquelle elle reste liée en propre à la résonance du silence. […] Mais la retenue doit être attentive à ne pas seulement suivre dans son écoute la résonance du silence ; elle doit bien plutôt anticiper son écoute, être tendue vers elle et ainsi pour ainsi dire précéder son injonction en la prévenant.
>
> Cette prévenance dans la retenue donne le ton sur lequel les mortels correspondent à la Différence. C'est sur ce mode que les mortels habitent dans le parler de la parole.
>
> La parole est parlante… »[664]

---

[660]. Christophe Pacific, *Les oreilles du cœur, Fondements d'une éthique au-delà du logos,* Mémoire de Master recherche de philosophie pratique, Université de Paris Est, juin 2005, p. 31.

[661]. *Idem, op. cit*, p. 27.

[662]. Jean-Louis Chrétien, *Saint Augustin et les actes de paroles*, Paris, PUF, « Epithémée », 2002, p. 26.

[663]. Fénelon, *Lettres académiques*, IV.

[664]. Heidegger : « Son parler enjoint à la Dif-férence de venir, qui libère monde et choses au simple de leur intimité. La parole est parlante. L'homme parle pour autant qu'il répond à la parole. Répondre c'est être à l'écoute. Il y a écoute dans la mesure où il y a appartenance à l'injonction du silence. En rien il ne s'agit de présenter une vue nouvelle sur la parole. Tout revient à apprendre l'habitation dans le parler de la parole. Il est besoin pour cela de constamment mettre à l'épreuve : sommes-nous capables et jusqu'à quel point, de ce qui est propre à la correspondance : la prévenance dans la retenue. » *Acheminement vers la parole,* Paris, Gallimard, « Tel », 1959, 1976 pour la trad. Française, *op. cit.,* pp. 36

L'accueil, notion historique et philosophique

La notion d'accueil est élément central de l'humanisation. Ayant exercé plus de vingt ans en secteur hospitalier, c'est au sein de cette institution que j'évoquerai rapidement l'évolution de cette notion. Tout d'abord nous la rencontrons en lien avec des notions comme celle de pauvreté, indigence, religion, charité, assistance et valeurs d'humanité et de fraternité. [665] Depuis le Moyen Age, cette notion a évolué au sein des hôpitaux. Et aujourd'hui des actions sont menées afin de sensibiliser ses personnels à cette question de l'accueil, en les incitant à adopter un comportement respectueux et compréhensif envers les familles.

> « L'accueil, c'est proprement la réception de l'hôte, c'est-à-dire de l'étranger, considéré comme maître du lieu et traité comme s'il était dans sa propre maison. Toutes les étapes du séjour du malade, les consultations, les visites, la réception des familles dans le souci et la peine, doivent être marquées de cette fonction, qui résume du point de vue collectif la mission humaine de l'hôpital. [666]»

Dans les années 1960-1970 la remise d'un livret d'accueil devient pratique courante. Il est « destiné à informer les malades des services d'adultes des conditions matérielles de leur séjour dans les hôpitaux. » Toujours pour améliorer les relations familles-médecins, une instruction de 1971 demande que soit insérés dans le livret d'accueil les horaires auxquels les chefs de service reçoivent les familles. En 1974 le ministère de la Santé rédige la Charte du malade hospitalisé et la direction de l'Assistance Publique demande à l'ensemble des hôpitaux de l'insérer dans le livret d'accueil de l'établissement diffusé à chaque malade hospitalisé. A partir de cette époque, les brochures d'accueil commencent à informer les malades de leurs droits.

En 1983 l'Assistance Publique en coédition avec Bayard Presse diffuse dans les hôpitaux pédiatriques un livret d'accueil spécialement destiné aux enfants : « Mon carnet d'hôpital » qui est complété depuis 1988 par un document destiné aux parents d'enfants hospitalisés : « Votre enfant va être hospitalisé » De la même manière, les hôpitaux de long séjour disposent dans les années 80 de livrets d'accueil plus spécifiquement étudiés pour un public âgé. Depuis le début des années 1990, l'AP-HP a fait de l'amélioration de l'accueil une de ses priorités institutionnelles.

---

[671] Antoine Durrleman, Directeur général de l'assistance Publique des Hopitaux de Paris, 10 janvier 1999, « Accueillir d'abord, selon une tradition héritée du Moyen Age. Accueillir les plus pauvres, les indigents. Mais en cette période charnière du XIXe siècle, dans l'enthousiasme révolutionnaire de la République qui naît à nouveau, la loi du 10 janvier 1849 qui crée l'Administration générale de l'assistance publique à Paris se veut rupture définitive. Il ne s'agit plus de satisfaire au principe de charité, selon une logique vertueuse et d'essence religieuse. Il s'agit d'organiser la réponse à une obligation juridique nouvelle par laquelle la société se reconnaît redevable d'un devoir d'aide et d'assistance aux plus démunis des siens. […] Au delà de la fidélité à cette double vocation, c'est ainsi une fidélité à des valeurs essentielles qui donne son unité à sa longue histoire. Ces valeurs qui font de l'hôpital un lieu d'humanité, où des malades et des soignants se trouvent réunis par une même fraternité. […] Sous la direction de Françoise Salaün, Préface, p. V, *in Accueillir et soigner, l'AP-HP, 150 ans d'histoire,* Paris, Doin éditeurs / Assitance Publique-Hôpitaux de Paris, 1999.
« A la fin des années 1950, les hôpitaux publics amorcent un grand mouvement « d'humanisation », vocable désignant la nécessaire adaptation des conditions d'hospitalisation des malades à la vie moderne. », *idem*, pp, 145-146 :
[666]. Communication de Xavier Leclainche au Ve congrès des techniciens de la santé, mai 1956.

Accueil et hospitalité

Il nous faut définir ce que recouvrent ces mots si proches et ce qui les distingue. Si la notion d'*accueil* est l'action d'accueillir (lat. pop. *Accolligere,* cueillir), la réception que l'on fait à quelqu'un, on peut cependant faire « *un accueil aimable, bienveillant, cordial, gracieux*, ou *un accueil froid, glaçant, glacial »*[667]. Ainsi c'est la manière d'accueillir qui déterminera la qualité de l'accueil. Néanmoins l'accueil s'oppose au fait de : « *Chasser, écarter, éconduire, exclure, expulser, rejeter, repousser. Décliner, refuser.*[668] » Il faut donc *cueillir* ce qui vient, celui qui vient, de bonne ou de mauvaise grâce.

L'hospitalité est une référence qui appartient à des registres divers : religieux, social et moral. Elle détient donc une dimension quasi-universelle de devoirs et d'obligations vis-à-vis de l'autre moi-même, l'autre homme, l'hôte. Elle inclut de fait la disposition à l'accueil. Du devoir sacré envers l'étranger, l'hospitalité revêt également une dimension collective et un caractère d'obligation longtemps religieux, associé à l'idée de charité. De cette loi religieuse de l'hospitalité subsiste aujourd'hui une tradition transformée et active, en matière d'accueil des populations migrantes notamment et cette notion relève plus du service public et du domaine de la protection sociale, comme l'hôpital en est un exemple. L'hospitalité a été un droit dans l'antiquité grecque et latine, mais on la retrouve aussi sur une bonne partie de la terre et pour qui a voyagé, elle recèle un caractère universel même si les modalités qui la régissent sont diverses. L'accueil seul nous semble être, quant à lui, une simple disposition à l'égard d'autrui, disposition volontaire d'ouverture à l'autre. Et pourtant l'accueil est essentiel dans chaque rencontre.

> « Que chaque attente en toi, ne soit même pas un désir, mais simplement une disposition de l'accueil.[669] »

Pour Jacques Derrida, aussi, l'hospitalité et l'accueil ne sont pas équivalents, leurs logiques sont différentes. Il existe des formations à l'accueil pour les guichetiers et les personnels soignants dans les hôpitaux. L'accueil dans le service public renvoie à la neutralité, l'anonymat, la régulation par le tiers. Pour lui l'accueil est une « *mimesis* » de l'hospitalité. Il suppose une capacité d'intégration, une bordure, un cadre, une ouverture et une fermeture. Alors que l'hospitalité est un don d'espace, à habiter, à traverser ou à contempler. Elle est au fondement de droits : droits internes aux Etats régissant le statut des personnes étrangères, déplacées, expulsées (droit d'entrée, droit d'asile) ; et conventions inter-étatiques définissant le cadre des relations diplomatiques.

C'est ainsi que dans les lieux d'accueil d'enfants et de leur famille resurgit cette dimension d'hospitalité, nous recevons parmi toute la population des parents étrangers, parfois sans papiers, des enfants sans nationalité, des apatrides.

> *Comme cette petite fille, dont le père et la mère étaient de nationalités étrangères différentes et qui n'avait, malgré des démarches soutenues par les*

---

667. « Accueil », « Accueillir », *Le Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française,* Paris, 1978.

668. *Idem.* « Hospitalité » : L'*hospitalité* (XIIe s. ; lat. hospitalitas), Charité qui consiste à recueillir, à loger et nourrir gratuitement les indigents, les voyageurs dans un établissement prévu à cet effet (V. Hôpital, 1° Hospice, 2° hospitalier) Dans l'antiquité, c'est le droit réciproque de trouver logement et protection les uns chez les autres. L'hospitalité, institution de l'antiquité grecque et latine….V. Hôte, abriter, accueillir, héberger, loger, recevoir, traiter….V. Réception V. Accueil.

669. A. Gide, *Les nourritures terrestres (1897),* Paris, Folio Gallimard, 1917-1936, p. 29.

travailleurs sociaux, aucune nationalité ni le statut d'apatride à trois ans révolus, alors qu'elle était née en France. Etait-ce pour soulager sa mère ? Cette enfant de 11 mois mangeait tous les papiers qui passaient à sa portée, comme si elle voulait faire disparaître, en les ingérant, ces « papiers » qui revenaient sans cesse dans le discours de sa mère comme une grave préoccupation.

> « Donner l'hospitalité et laisser venir ; être réceptif à : premier pas vers l'altérité, premier degré de l'engagement.[…] L'hospitalité se situe toujours à la frontière entre l'appartenance et l'altérité.[…] L'hospitalité ne consiste pas à donner un espace à l'autre, mais à recevoir l'autre dans son espace.[670] »

Pour les accueils ouverts aux familles, sur la ville, il s'agit d'espaces urbains d'hospitalité qui comportent leurs règles propres. On y retrouve des caractéristiques évoquées par Anne Gotman[671]. Il est nécessaire, en effet, pour cela de baliser la rencontre, d'en fixer les règles et les frontières qui permettront à celui qui est reçu d'être à l'aise dans un cadre délimité. Le premier accueil opère en ceci qu'il offre un temps où sont recueillies les questions implicites ou énoncées et qu'il donne en retour un rituel, les possibilités et les interdits de cet espace pour un moment commun.

Lors du premier accueil d'une famille à l'unité, nous énonçons les règles simples liées à l'usage de chaque pièce, prévue pour différencier les besoins de l'enfant : celle pour dormir ou donner un repas, celle pour changer le bébé et celle de l'espace de jeux et d'échanges collectifs. Or certaines mères transgressent les règles du lieu, par exemple en donnant à manger ou à boire à leur enfant au milieu des jeux. Ce n'est pas par hasard si ce sont ces mêmes mères qui ont tant de difficultés à différencier leurs propres besoins de ceux de leur enfant. C'est pour nous un indicateur important de difficulté à accepter l'autre dans son altérité, dans les règles sociales qu'il pose pour un bon fonctionnement qui profite à tous : enfants, parents, professionnels. C'est aussi, parfois la manifestation d'une confusion mentale, quand l'intégration de règles n'est pas possible parce que d'autres préoccupations vitales sont au premier plan, ou la volonté de nous éprouver pour voir si l'attaque du cadre suscitera leur rejet ou notre destruction.

Le fait d'être plusieurs, d'être une équipe, d'avoir quotidiennement des temps d'échanges et d'analyse de ce qui s'est passé nous protège de réponses agressives ou rejetantes et agrandit notre capacité individuelle de tolérance. C'est l'accueillant le plus disponible qui va pouvoir rappeler en douceur les règles du lieu avec telle mère qui cherche le conflit, ce qui est pour certaines la plus fréquente façon connue d'entrer en relation avec autrui et qu'elles transmettent à leur enfant, si elles n'ont pas la possibilité de découvrir d'autres modalités d'interactions. C'est en recentrant notre action sur les besoins de l'enfant qu'elles vont pouvoir progressivement percevoir les choses autrement et se sentir aidées et non jugées.

Le devoir d'hospitalité appartient aussi au profane et au droit naturel. Il est fondé sur l'idée du lien qui unit tous les hommes. Dans l'*Encyclopédie* de Diderot, l'hospitalité est un « acte d'humanité ». C'est à une forme d'humanisme que se réfère l'*Encyclopédie* lorsqu'elle définit l'hospitalité comme la « vertu d'une grande âme, qui tient à tout l'univers par les liens de l'humanité ». « Kant se réclame d'une philosophie politique lorsqu'il réduit l'hospitalité à un droit de visite universel, imposé par la nécessité économique de commercer avec le monde et pragmatique de se rencontrer sur

---

[670]. Jacques T. Godbout « Recevoir c'est donner. », *Revue communications,* sous la direction de Anne Gotman, *L'hospitalité*, n°65, 1997, Paris, Seuil, p. 38.
[671]. *Idem, op. cit.*

une terre à la fois ronde et limitée. [672]» Cette hospitalité peut devenir réversible, celui qui aujourd'hui est reçu, demain peut nous recevoir.

> *Mme R. que nous avions longtemps reçue à l'accueil avec son petit garçon, nous accueille à son tour dans le service hospitalier où celui-ci est hospitalisé. Elle nous explique avec chaleur les règles du lieu, les blouses à mettre, nous aide à les attacher et nous dit avec beaucoup de finesse : « pour une fois c'est moi qui vous accueille et qui vous montre ce qu'il faut faire. » Cette réciprocité toujours possible nous met vis-à-vis de chaque personne reçue en situation d'alter-ego dont la rencontre suscite une émotion.*

Les lieux d'accueil de la petite enfance sur Paris, aujourd'hui, sont des lieux qui sont le reflet de notre société, puisque le recrutement de la population urbaine est très large et cosmopolite : nous y retrouvons des citadins, des provinciaux et des étrangers, mais aussi dans un autre registre, des personnes avec des ressources matérielles et psychiques très variées.

Ceci est lié en partie aux flux migratoires du travail et aux conflits et transformations politiques et économiques des Etats qui contribuent à accroître et à diversifier les déplacements, les migrations et les exodes et à fragiliser leurs populations. C'est pourquoi l'hospitalité se situe à des « points de catastrophe » [673]. D'ailleurs, aujourd'hui certains pays nantis, pays du confort, veulent se préserver de l'accueil de cette précarité et ont tendance à n'être plus hospitaliers qu'entre membres de même niveau social ou intellectuel et donc à être de moins en moins accueillants vis-à-vis des plus pauvres. Nous prendrons pour exemple la façon dont est traitée l'immigration au Canada, où s'exerce un tri des demandes en fonction du niveau d'étude. Cette exigence vis-à-vis de l'étranger ne se retrouvera-t-elle pas vis-à-vis de l'enfant, qui doit répondre lui aussi à certains critères ? Il n'y a qu'à voir au Canada par exemple l'évolution récente des prises en charge des jeunes enfants « difficiles ».

Cela rompt le pacte tacite qui unit tous les hommes dans le devoir d'hospitalité. Nous rappelons que l'hospitalité est temporaire, elle est limitée dans le temps, sinon elle devient un espace d'occupation, d'envahissement. Seule l'existence de certaines limites peut lui permettre de rester fluide et tour à tour disponible et de lui conserver sa dimension sacrée. La fermeture stricte des frontières renforce l'installation des populations hors de chez elles comme l'ont démontré certains géographes en ce qui concerne les travailleurs saisonniers par exemple qui ne pouvant plus aller et venir sont obligés de s'expatrier pour pouvoir subsister.

Aristote : « L'habitude est une seconde nature »

Il nous faut redéfinir l'*habitude* aristotélicienne qui n'a pas le sens courant d'habitude tel que nous l'employons aujourd'hui et qui renvoie davantage aux seuls aspects d'accoutumance ou de répétition sans véritable attention ou conscience. Ce terme est difficile à traduire : en latin il vient d'*habitus* qui a donné habit, habitat, habitude. En grec il vient d'*éthos*, qui a donné éthique. Il concerne en propre l'être humain, puisque à la différence des animaux, l'homme met des habits, des vêtements et

---

[672]. Emmanuel Kant, *Projet de paix perpétuelle*, Mille et une nuits, n° 327, Paris, Fayard, 2001.

[673]. René Shérer, « Cosmopolitisme et hospitalité », « L'hospitalité comme processus d'hominisation », « L'hospitalité se présente à des « points de catastrophe » pour utiliser l'expression de René Thom, des « nœuds » dans le réel. » in *Revue communications,* sous la direction de Anne Gotman, *L'hospitalité*, n°65, 1997, Paris, Seuil. *op. cit*., p. 61

habite une demeure qui font partie et sont constitutifs d'un monde culturel. Il développe et met en place des habitudes culturelles, *éthos,* qu'il s'approprie au point qu'elles semblent être une seconde nature. Elles se distinguent ainsi de l'instinct naturel, car nous pouvons toujours perdre ou acquérir des habitudes culturelles à la différence de l'instinct. Certes, nous pouvons oublier quelquefois d'où elles viennent, à force de les répéter mais nous pouvons toujours retrouver leur sens si nous en prenons conscience. L'étonnement peut être la cause de ce réveil de la conscience. Aristote en disant que *la vertu est fille des bonnes habitudes*, nous rappelle que ces habitudes ne sont pas naturelles mais doivent être transmises et apprises par l'éducation. Pour lui tout homme a une disposition au bien, il possède le bien en puissance, mais pour le mettre en acte, l'éducation est nécessaire. L'homme se structure par les habitudes qu'il met en place, les bonnes et les mauvaises. Les bonnes répétées petit à petit deviendront la base sur laquelle il pourra s'appuyer et qui faciliteront son accès à des vertus plus hautes. L'habitude est, comme le dit Aristote, une nature acquise, c'est pourquoi il dit aussi « une seconde nature ». Elle comporte le risque de s'endormir en faisant les choses sans y penser, mais si elle est à nouveau questionnée, elle est le rappel de ce que l'homme a choisi d'être. Aussi, sa responsabilité et sa liberté sont fondamentales. C'est pourquoi l'habitude se situe entre nature et liberté. Nous allons voir que certains professionnels de l'enfance dans leur façon d'être et d'agir avec les bébés et les très jeunes enfants ont mis en place des attitudes réfléchies, pensées et concertées pour faciliter au maximum la communication et la compréhension de cette population accueillie.

Ainsi, dans ce lieu d'accueil, chacun d'entre nous parmi les accueillants a adopté au fil du temps et de l'expérience clinique une façon d'être et de s'adresser à l'enfant et à ses parents en veillant à une cohérence de règles établies ensemble et communiquées aux familles. Cette habitude d'intervenir au moment où les choses se passent, parce qu'elles ont été réfléchies et élaborées auparavant permettent une plus grande efficacité dans nos interventions.

De la sorte, par exemple quand un enfant arrive avec des bleus ou des blessures au visage ou sur le corps une accueillante demande toujours : « que s'est-il passé ? » Puisqu'en venant et en donnant à voir des traces de souffrance les familles demandent aussi de l'aide. L'embarras ne doit pas devenir un alibi pour nous dérober. Réfléchir à plusieurs est une aide indéniable. Cela permet en fonction des réponses et des observations de mettre en place des stratégies adaptées à la situation pour mieux accompagner la motricité de l'enfant, être proche au moment des conflits entre enfants pour anticiper et éviter les agressions physiques, parler de la prévention des accidents domestiques, mettre en place des soins psychologiques s'il s'agit de maltraitance familiale et s'il le faut, en en parlant aux parents, alerter la PMI et faire le point avec le secteur pour trouver ensemble des solutions d'aide.

Cette habitude, « seconde nature », se retrouve aussi dans la façon dont les nurses de l'institut Lóczy ont élaboré un langage gestuel et une verbalisation, en lien avec les soins et les actes pratiqués sur et avec l'enfant et l'accompagnement des émotions exprimées par ce dernier, avec le souci de laisser le temps au bébé de comprendre ce qui va se passer pour lui permettre d'anticiper, de se préparer et ainsi de participer activement aux soins qu'on lui prodigue dans la sécurité et la confiance. Notre attitude d'accueillants s'inspire en partie de cette pratique, puisque nous avons chacun des expériences professionnelles diverses et des références théoriques multiples et nous y tenons. Mais cette façon de travailler des nurses de Lóczy, cette verbalisation attentive au cours des soins, a l'avantage d'aider à être dans le présent et de restituer d'une certaine façon à l'enfant ce qu'il nous communique et nous fait partager. Ce faisant, cela nous permet en parlant de ce qui se passe pour le bébé, d'attirer l'attention de ses

parents sur l'impact de leurs actions et de leurs paroles sur celui-ci et de les réajuster avec des interactions plus harmonieuses si besoin est.

Le fait de passer par l'enfant, par l'observation de ses réactions permet aux parents sans être culpabilisés de chercher à comprendre ce qui se passe pour lui et quel rôle important de soulagement ils vont pouvoir jouer, cette attention conjointe les aide à éprouver progressivement de l'empathie pour leur enfant.

L'éthos dans les lieux d'accueil de la petite enfance, l'habitat et les besoins de l'enfant

La fin ontologique de l'homme est le bien, disait Aristote. Mais les fins des institutions ne peuvent pas être érigées en valeurs, par exemple pour une crèche, garder des enfants n'est pas une valeur. En revanche ce qui sera mis en œuvre dans ce lieu pour l'accueil des bébés, l'aménagement des séparations avec les parents, la sécurité matérielle et affective prodiguée aux enfants reposera peut-être sur les valeurs de respect et de bienveillance. De toute façon cela passera par les professionnels en place, qui ont ce choix inhérent à leur condition humaine, qui est d'assumer leur liberté d'être, de penser et d'agir. L'organisation des journées et l'aménagement de l'espace vont concrétiser des façons de penser les besoins des enfants, de leurs parents et des professionnels.

Les différents espaces d'un lieu tel que l'Accueil[674], permettent de distinguer par leur géographie, les différentes activités qui peuvent être proposées à l'enfant et qui correspondent aux différents besoins de celui-ci : alvéoles destinés au repos, aux repas et aux entretiens avec un accueillant ; espace collectif de jeux au sol, sur des tapis, salle de bains où les bébés peuvent être changés dans le respect de leur intimité, salle de motricité avec toboggan, tunnel …, alvéole où les plus grands d'entre eux peuvent aborder d'autres moyens d'expression comme le graphisme, le modelage et des jeux plus structurés : puzzles, lotos, jeux symboliques et jeux de construction… Ainsi repas, propreté et confort du corps, repos, temps d'éveil et de jeux et temps d'échange ont des espaces matérialisés par l'architecture intérieure. Les familles qui parfois vivent à plusieurs dans une seule et même pièce, où tout est confondu : les corps, les sensations de faim, de fatigue, d'excitation… peuvent par l'architecture du lieu être aidés dans la différenciation.

Les mères, en s'identifiant aux accueillants, vont elles aussi développer « une seconde nature », une façon d'être attentives à leur enfant différente de ce qu'elles connaissaient et qui va avoir des répercussions positives pour lui, comme de l'aider à anticiper ce qui va lui arriver, préparer le départ, les rencontres, les événements qui s'annoncent. Il est intéressant d'entendre les médecins qui après avoir reçu une famille en consultation reconnaissent dans l'attitude de la mère des interactions développées à l'accueil par les membres de l'équipe. Cela engage d'autant plus notre responsabilité vis-à-vis des enfants et de leurs parents. Et ce miroir que nous renvoient les familles de nous-mêmes et qui nous apprend sur nous et sur nos façons d'intervenir nous fait réfléchir et nous oblige à réajuster sans cesse nos conduites et façons d'être. L'un des dangers est en effet de reproduire des comportements de façon opératoire en oubliant la dimension affective qui lie les êtres humains entre eux et par ailleurs la dimension unique de chaque instant présent. C'est là que se situe sans doute l'une des nuances entre guidance parentale et comportementalisme.

---

[674]. Accueil de l'Unité Vivaldi, déjà citée.

Pour nous, prendre l'habitude de parler à l'enfant, en se mettant à sa hauteur et en le regardant, de l'observer dans son corps, de toujours répondre à ses vocalisations, à ses conduites motrices qui sont signifiantes d'engagement ou de repli vis-à-vis de son environnement, de manifester à voix haute l'empathie que l'on éprouve pour lui sont des moyens de progresser dans la connaissance de l'enfant et de la partager en premier lieu avec ses parents et avec les autres personnes qui s'occupent de lui.

Quels sont les critères de qualité d'un mode de garde ?

Les *modes de garde* des enfants, tels que les crèches, les halte-garderies ou le domicile des assistantes maternelles, sont devenus des *lieux d'accueil* en 1981. Le risque actuel est d'aller vers une régression. Cependant ceux qui y avaient réfléchi à l'époque avaient essayé de définir les points principaux garantissant une qualité de l'accueil et des soins éducatifs des jeunes enfants. Myriam David que nous avons souvent citée en était une pionnière.

> « Un mode de garde de qualité, qu'il soit individuel ou collectif, est un mode de garde qui comporte au moins les cinq critères suivants dans ses pratiques et objectifs de travail : offrir un accueil personnalisé, un accueil qui préserve la sécurité affective des enfants, un accueil qui nourrit leur vitalité découvreuse, un accueil qui respecte leur dignité et, enfin, un accueil où les places et fonctions des parents et des professionnels qui entourent les enfants sont clairement posées. [675]»

Questionner l'*éthos* dans les lieux d'accueil de la petite enfance : habits, nourriture, aménagement de l'espace, habitudes, place faite aux parents, nous en disent long sur l'humanisation des enfants qui y sont reçus et la prise en compte de leurs besoins fondamentaux. Quand il n'y a pas de lits pour tous les enfants de petite section en école maternelle, où est le respect des rythmes biologiques et la place de chacun ? Quand les espaces extérieurs sont tout en caoutchouc, la découverte du monde n'est-elle pas faussée en empêchant toute prise de risque, tout contact avec des éléments naturels, terre, herbes, arbres, rochers ?

L'*éthos* comme habit tout d'abord. L'habit est une médiation entre le bébé, sa famille et l'extérieur il est porteur de symbolisme et de culture. Les lieux d'accueil petite enfance en France ont beaucoup évolué depuis leur création. Si l'on prend l'exemple des crèches hospitalières, leurs traditions sont d'abord hygiénistes : les parents déshabillaient leur enfant puis sonnaient au bout d'un couloir pour le confier au personnel de la crèche car l'accès intérieur leur était interdit. Puis les enfants étaient tous revêtus d'un tablier de vichy et d'un pull bleu marine de l'Assistance Publique. Ainsi ils ne transmettaient pas les microbes de leur milieu aux autres bébés. C'est seulement en 1974 que la crèche s'est ouverte aux parents et que l'attention aux enfants s'est élargie au-delà de l'hygiène, à leur bien-être et à leur confort.[676]

L'enfant était en quelque sorte désinfecté, mais d'une certaine manière aussi *désaffecté*. Les vêtements, les habits véhiculant une forte charge affective et une histoire quelquefois très chargée d'éléments transgénérationnels et de traditions. De la layette tricotée par la marraine aux chaussons confectionnés avec tendresse par la grand-mère, en passant par le petit gilet démodé aux boutons de couleur ayant appartenu au grand frère ou à la grande sœur, toute une partie de la famille entourait alors le nouveau-né, lui faisant une deuxième peau déjà très personnalisée et tissée de multiples matières, couleurs, émotions, parfois projections, même si elle n'était pas toujours très propre.

---

[675]. Myriam David et al., 2000, *Accueillir*, Ramonville Saint-Agne, Eres, 2004, p. 22.

[676]. *Des femmes, des hommes, un hôpital, Le personnel de l'AP-HP témoigne*, Histoire des hôpitaux, AP-HP, Paris, Doin éditeurs, 1999, *op. cit*., pp. 242-244.

Dans quelques lieux ça et là, on ôte aux enfants leurs habits, pour qu'ils aient une motricité facilitée car certains vêtements les emprisonnent, les serrent, les engoncent, autres signes s'exerçant sur le corps de l'enfant, comme autrefois les langes, si serrés qu'ils laissaient des plis incrustés dans la peau. N'est-ce pas à chaque fois une manière de s'approprier l'enfant, en enlevant ses vêtements si aucune parole ne circule entre personnel et parents autour de cette médiation qu'offre l'habit ? L'éthique en l'occurrence ne se situerait-elle pas dans le respect de ce que porte l'enfant ? Mais quelquefois aussi par des réponses appropriées à des négligences ou des inadaptations qui se manifestent au niveau des habits sales, abîmés, trop petits, pas assez ou trop chauds. Ainsi l'habit embellit et protège l'enfant ou le contraint et l'emprisonne, il est propre ou sale, ajusté à la taille de l'enfant ou pas, neuf ou usé, il renseigne à lui seul sur tout un monde, celui de la famille de l'enfant.

> *Au nom du respect des parents on passe parfois à côté du soin à l'enfant, en voici un exemple : un enfant arrive à la crèche tous les jours, sale, sentant mauvais, ses parents sont visiblement en difficulté matérielle et de « milieu défavorisé ». Les professionnelles s'interrogent : doit-on laver et changer cet enfant et renvoyer à ses parents l'image de leur déficience, ou doit-on l'accueillir tel qu'il est et ne rien changer pour les respecter ? Il me semble qu'en choisissant la dernière proposition on ne remplit pas la mission de soin à apporter à l'enfant et même qu'on le met en difficulté, puisque certains adultes reconnaissaient que gênés par l'odeur de cet enfant ils s'en tenaient à distance.*

Ne pas aborder le problème relève alors d'une attitude de fuite, même si l'alibi évoqué, le respect des parents, semble le justifier un peu vite. « Ou bien… ou bien » comme le disait Kierkegaard, aborder en équipe d'abord, ce que vit l'enfant, pour ne pas cautionner cette négligence source de rejet de l'enfant, en tant que professionnels, puis avec les parents. Cela, en réfléchissant au bon moment, à la bonne personne et au choix des mots qui leur seront dits ; peut être pourra-t-on leur proposer une aide ou une autre possibilité qui remettra au premier plan le soin à apporter à l'enfant et le rôle d'étayage parfois nécessaire à apporter aux parents et dont ils pourraient bénéficier. Pourquoi les laisser d'emblée dans la misère ? Ce serait leur fierté ? Qui peut dire qu'ils ne seront pas contents que leur enfant soit propre et ait des habits beaux et neufs, comme tout un chacun ? Peut-être aussi l'affection qu'ils portent à leur enfant leur paraît-elle primordiale et l'état extérieur secondaire. En tout cas il manque ce temps de l'échange et du dialogue, avec tact et délicatesse, pour évaluer les enjeux et adapter les réponses.

Sous prétexte de ne pas être intrusif, on pratique l'abandon.

L'écologie et les bébés, environnement et nourriture, quel éthos *?*

C'est la science médicale qui remplace la culture des bébés dans notre société et elle ne doit pas occuper toutes les places. Ce glissement s'est produit au cours des siècles derniers, ainsi que le développement de l'hygiène, de l'attention à la sécurité des enfants, à l'éducation et à la prévention des accidents domestiques. Toutes ces avancées ont apporté énormément de bénéfices pour la vie des enfants. Cependant il nous faut constater avec regret que dans certains domaines l'hygiène revient en force et est appliquée de façon démesurée et elle est de plus en plus associée à des limitations pour aller vers le risque zéro.

Aujourd'hui dans beaucoup d'endroits, au nom de l'hygiène, l'environnement des enfants dans les lieux d'accueil justifie l'usage important de produits nettoyants,

chimiques[677] parfois très agressifs, du sol au plafond en passant très près du corps des bébés. A chaque pulvérisation désinfectante, les personnes présentes inhalent ces produits, qui ne sont pas vraiment faits pour nettoyer les bronches sensibles des bébés et celles des professionnels. Certains matériaux utilisés pour les bébés se révèlent dangereux pour eux comme certains biberons de plastiques toxiques. Nous employons aujourd'hui tellement de produits chimiques dont nous ne connaissons pas encore tous les effets sur la santé du corps humain. La découverte du saturnisme avec le plomb dans les peintures mangé par les enfants est encore récente et toutes les mesures ne sont pas encore appliquées partout pour l'éradiquer, or c'est un produit parmi les milliers utilisés aujourd'hui dans les matériaux qui nous entourent[678]. Cette question relève de notre responsabilité pour les générations présentes et futures et n'est pas à écarter.

Un autre domaine de l'*êthos* concerne cette fois, la nourriture. Dans de nombreux lieux, il est interdit d'apporter de la nourriture préparée à la maison : plus de gâteaux confectionnés et apportés par les parents. Ce temps est révolu, plus de repas offerts, ou de goûters typiques pour partager des cultures différentes. Le risque d'allergie a étouffé l'espace des saveurs, des odeurs, des textures et des épices colorées, des régions et des pays, du « fait maison », au profit des nutriments emballés soigneusement, avec leur quota de vitamines, lipides, protides, graisses et acides aminés, colorants, adjuvants. Ce qui viendrait de la maison serait donc plus dangereux que ce qui est acheté en magasin ? Une suspicion à l'égard des parents et de ce qu'ils peuvent apporter se répand alors insidieusement. Là aussi la nourriture singulière est désaffectée au profit de l'impersonnel. Alors qu'on peut veiller à protéger l'enfant malade ou allergique en faisant attention à lui, sans pénaliser toute la collectivité. A cause du rhume des foins et des allergies aux pollens, faudrait-il supprimer toutes les forêts et raser toutes les herbes et les fleurs de la terre ? Les hôpitaux ne font-ils pas la démonstration que l'excès d'hygiène a des effets nocifs en renforçant les bactéries avec les maladies nosocomiales ?

Plus d'ateliers pâtisserie où l'on faisait avec les tout-petits le célèbre gâteau au yaourt avec la grande aventure de casser les œufs dans la farine, en séparant le blanc du jaune ! Les œufs sont prohibés, au profit de briques UHT d'omelette liquide. Ce monde aseptisé est bien triste et en plus il véhicule quand même son lot de dangers !

Pour contrebalancer ces excès, nous rencontrons dans ce domaine l'effet inverse : dans des « crèches-bio » tous les enfants mangent de la nourriture biologique, ce qui n'est pas forcément le choix des familles, trop contentes d'avoir eu une place pour leur enfant. Leur choix singulier n'est pas plus respecté, même si nous pouvons penser que c'est meilleur au goût. Or il est possible d'offrir dans ces endroits de magnifiques opportunités d'humanisation, pour les bébés et leurs parents qui les fréquentent.

Etablir une alliance, un travail basé sur la confiance

Les notions de temps et de compétence sont incluses dans le processus d'établissement du lien de confiance. Le temps psychique des parents n'est pas le même que le temps du bébé et il faut que chacun soit pris en compte où il en est, ce qui suppose des interventions multiples faisant appel à des registres et des compétences pluridisciplinaires. L'accueil spécifique où l'on intervient à deux, une psychologue et un

---

[677]. Même s'ils sont dits « sans danger » et adaptés pour les bébés.

[678]. Colloque ANTHEA, « Le développement de l'enfant au risque de son environnement », Marseille, 22-23-24 novembre 2006.

accueillant petite enfance est dans de nombreux cas une bonne indication pour traiter de ces temps différents et d'aider à la rencontre de la mère et de son enfant.[679]

Mais qu'est-ce que la confiance[680], si nécessaire à notre travail ? Chaque fois que nous accueillons une nouvelle famille il y a de part et d'autre un travail d'apprivoisement, d'écoute mutuelle, de recherche de repères, de compréhension, d'étude de l'autre, c'est à partir de cette rencontre progressive que va se nouer un lien de confiance, une alliance, base de sécurité permettant le déploiement de la pensée. Voilà ce qu'écrit Anne Dufourmantelle :

> « Lorsque nous entrons dans un lieu inconnu, l'émotion ressentie est presque toujours celle d'une indéfinissable inquiétude. Puis commence le lent travail d'apprivoisement de l'inconnu et peu à peu le malaise s'estompe. Une familiarité nouvelle succède à l'effroi provoqué en nous par l'irruption du ''tout autre''. Si le corps est saisi dans ses réactions instinctives les plus archaïques par la rencontre avec ce qu'il ne reconnaît pas immédiatement dans le réel, comment la pensée pourrait-elle prétendre appréhender l'autre, le tout autre sans étonnement ? Or la pensée est par essence une puissance de maîtrise. Elle n'a de cesse de ramener l'inconnu au connu, d'en morceler le mystère pour le faire sien, l'éclairer. Le nommer. […] » [681]

D'autre part, ce qui nous étonne toujours, mais qui se répète au fil des rencontres c'est de constater que très souvent le bébé est notre premier allié. Il est le sujet, l'acteur participant à sa propre histoire, celui qui nous interpelle et nous questionne par sa détresse et sa vulnérabilité, celui à qui on s'adresse en présence de ses parents et qui va montrer par un langage infraverbal, corporel, souvent dès la première rencontre, une modification de son comportement. Cela peut être un apaisement, une qualité d'attention à son environnement différente, une manifestation de plaisir à jouer. Ces changements subtils vont avoir sur les parents des effets qui vont les soulager et parfois leur permettre de percevoir que dans ce lieu, avec telle ou telle personne de l'équipe des aides peuvent leur être apportées.

Marie-Joëlle Hervé, pédopsychiatre,[682] a fait à ce sujet une recherche montrant que le bébé est à l'initiative de la relation et qu'il est un partenaire actif dans l'établissement de l'alliance thérapeutique dans une consultation avec ses parents. C'est ce que l'expérience clinique nous prouve quotidiennement. Et nombreux sont les exemples de

---

679. *Cf.* articles de Francine Couetoux.

680. *Le Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, 1978, *Confiance*: XVe s. confience, au XIIIe s. Adaptation du latin confidentia, d'après fiance = foi en ancien français. Espérance ferme, assurance, sécurité de celui qui se fie à quelqu'un ou à quelque chose. Confidence, créance, foi, sécurité, crédulité, croire, abandon, amour. Accorder du crédit, s'abandonner, se confier, se fier, se livrer, accréditer. Contraire : décevoir, trahir, abuser de la confiance de quelqu'un, abus de confiance. Rassurer : regagner la confiance.

Confier : 1) remettre avec confiance quelqu'un ou quelque chose aux soins d'un tiers, abandonner, laisser, remettre, (entre les mains de, à la garde de, aux mains de), déléguer, mandater, conférer. Livrer à l'action, à l'influence de quelque chose, considérée comme dépositaire.

2) communiquer quelque chose sous le sceau du secret, confier une crainte, un souci, je vous confie mes soupçons, confier ses espérances, ses projets

Se confier : faire des confidences, ouvrir son cœur, s'épancher, se livrer, s'ouvrir. Antonyme : ôter, retirer, cacher, dissimuler, taire.

Confidence : XIVe s. » confiance » jusqu'au XVIIe s. lat. *confidentia*

Communication d'une chose qui ne doit pas être divulguée. Abandon, confession, effusion, épanchement, expansion (de l'âme). Révélation, secret. Secrètement, sous le seau du secret.

681. Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre*, De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997, p. 30-34, *op. cit.*

682. Sous la direction de Michèle Maury et de Martine Lamour, *Alliances autour du bébé*, le fil rouge, Paris, PUF, 2000.

familles où la situation a évolué favorablement grâce à une relation de confiance et à un important travail d'équipe faisant appel aux compétences de chacun.

La qualité et la reconnaissance primordiale du lien mère-enfant participent à l'instauration de cette relation de confiance. En effet, le travail auprès de la mère et auprès du bébé est toujours lié, c'est la connaissance des capacités du bébé et le fait d'aider sa mère à avoir confiance en elle qui vont faciliter les premiers liens. Par ses observations très fines, T. Brazelton a transmis que certains bébés font un effort d'attention très grand pour entrer en relation et qu'il faut beaucoup de pauses pour les laisser se reposer. C'est ce qu'une mère doit apprendre lorsqu'elle a un bébé fragile, comme un prématuré.

Commencer avant la naissance facilite l'établissement de ces premiers liens, savoir aussi d'emblée que c'est d'une personne qu'il s'agit. Avec le respect et la confiance dans le fait que le bébé est résistant et qu'elle « est à la hauteur », la mère va trouver le courage de s'occuper de ce bébé là qui est le sien. Pour prévenir les échecs, les menaces, les maladies, les handicaps, il faut permettre, soutenir et encourager…

Le bébé est avant tout un être de relation, « un fœtus est déjà une personne, la naissance est un épisode dans une vie qu'il a déjà commencé.[683] » Si le bébé nous montre très tôt qu'il a compris que nous étions là pour lui, par les réponses qu'il nous fait où les messages et regards qu'il nous adresse, ses parents peuvent être plus réticents à nous accepter comme médiateurs de cette relation entre eux et leur enfant. C'est pourquoi, quelquefois l'alliance est très difficile à établir.

> *C'est ce qui s'est passé avec Jonas, 2ans, et sa maman qui m'ont été adressés par un pédopsychiatre. Madame vient à contrecœur, elle n'a pas très envie de venir, elle ne comprend pas pourquoi elle est là. Je l'avais déjà reçue une fois, seule, à la suite d'un rendez-vous avec l'assistante sociale pour lui faire visiter le lieu d'accueil parents-bébés et lui proposer un temps de détente avec son fils autour du jeu. Elle m'avait dit d'emblée qu'elle voulait tout arrêter…, les consultations…, venir ici…, elle ne voulait pas parler. Ils sont revenus pourtant et ce jour-là, je les reçois, pendant un temps individualisé, dans un espace aménagé autour du jeu.*
>
> *Jonas me regarde droit dans les yeux, méfiant, il reste cramponné à sa maman qui ne lui dit rien, car elle-même est méfiante et sur la défensive. Madame s'assoit sur la banquette avec Jonas sur ses genoux, il regarde tout autour de lui, je lui explique qu'il peut jouer, que sa maman va rester là. Je rapproche un jeu de lui, je joue, il me regarde, me sourit. A partir de là il joue d'abord près de sa maman, puis sur le tapis et avec moi. Sa maman intervient pour l'aider, a minima, quand il la sollicite. Elle dit qu'elle joue beaucoup avec lui, avec sa sœur, avec le chien et qu'elle est plus à l'aise chez eux. Il a aussi des temps de jeu avec son papa. Jonas parle assez bien, il fait beaucoup de phrases, « la voiture est dedans », « dehors », « c'est fermé », « où est la clé ? ». Il joue bien avec les bonshommes, la maison, les clés. Je dis à la maman très timide, très jeune aussi, que Jonas a passé un bon moment ici et qu'elle peut revenir avec lui si elle le souhaite. A l'extérieur « il saute sur les filles, les fait tomber et s'allonge sur elles », « par moment il se tape la tête par terre et s'en prend aux autres enfants, les pousse ou les frappe », il s'absente souvent de son mode de garde, il montre des difficultés.*

---

[683]. Terry Brazelton, *op. cit.*

Pendant l'accueil, j'observe de bonnes interactions entre cette maman et son petit garçon, il a beaucoup de plaisir à jouer et plus le temps passe, plus il s'exprime, à la fin il joue avec un marteau et tape assez fort. Il repart sans difficultés en disant au revoir avec un grand sourire.

Je les ai revus ensuite toutes les semaines jusqu'aux trois ans de Jonas et son entrée à l'école maternelle s'est très bien passée. Ils se sont absentés, quelquefois pour des maladies infantiles (otites, varicelle) et des décès dans leur famille qui ont pu être accompagnés tant à l'accueil qu'en co-consultation avec le médecin référent. On a beaucoup parlé de l'environnement familial et de la différenciation des besoins et des représentations des adultes et des enfants. Jonas, seul jeune enfant dans un petit logement où se côtoyaient de nombreux adultes, voyait et entendait beaucoup de choses ! Avec sa maman et quelquefois son papa qui est également venu, on a réfléchi ensemble à comment aménager et préserver l'espace de leur enfant, chez eux.

Au dernier accueil, Jonas, grandi, gai et enjoué, s'exprimait très clairement différenciant bien chaque personne : « Moi, je veux ça », « je veux l'histoire du crocodile, toi tu prends celui-là, ça c'est pour toi maman ». Il y a eu dans cette situation un accompagnement sur des événements difficiles, un travail sur la différenciation des générations et sur la spécificité de l'espace de l'enfant par rapport à celui des adultes.

Voici un autre exemple en accueil collectif de l'établissement d'une alliance durable : Norbert, 6mois, est allongé sur le tapis près de sa maman dont le regard est par moments absent, par moments tourné vers lui. Ils sont tous les deux silencieux. Norbert est chétif, il a les lèvres rentrées vers l'intérieur de la bouche, comme s'il les mangeait. Il frotte sa tête de droite à gauche sur le drap où il est posé, sans cesse, de façon répétitive. Une accueillante s'approche de lui, les yeux de Norbert brillent, il sourit, montre une présence à l'autre, elle lui parle puis s'adresse à la maman en lui demandant s'il fait souvent ce mouvement avec sa tête. La maman répond que depuis quelque temps il fait ça presque tout le temps. L'accueillante incite alors la maman à caresser la tête de son enfant en lui disant que Norbert recherche des sensations pour sentir son corps et les nouvelles capacités qu'il découvre mais que ce n'est pas bon pour lui de s'enfermer dans une sensation unique. En le touchant, en l'aidant par le portage à sentir les contours de son corps, Norbert allait pouvoir aussi découvrir les objets de son environnement et enrichir ses explorations dans la relation.

La maman, elle aussi, du fait qu'on s'adresse à elle, qu'on s'intéresse à son enfant, sort momentanément de ce vide qu'elle nous fait ressentir quand on la voit, inerte à côté de son enfant qui se berce.

A partir de là commence l'alliance, l'acceptation d'un regard autre sur son enfant et l'acceptation d'une remise en cause de sa façon d'être avec son enfant, ou plutôt d'une proposition d'être et de faire autrement avec son enfant.

Elle va pouvoir parler de son ennui avec lui, de son dénuement : elle ne sait pas quoi faire, quoi lui proposer. Elle va revenir de plus en plus régulièrement et parler avec la psychologue de l'équipe, lui confier des éléments très lourds de son histoire et nouer des liens chaleureux autour de son enfant. Le développement de Norbert qui semblait en suspens va reprendre son cours.

La notion de responsabilité selon Levinas

Les enjeux de ce qui se vit dans l'établissement de ces premiers liens, de ces premières rencontres, sont importants puisqu'il s'agit des bases et des fondements de la vie des enfants, tant dans leur développement physique, que psychique. De plus, cette période de la périnatalité est une période privilégiée pour remanier l'histoire familiale, comme l'a démontré Monique Bydlowski en parlant de la « transparence psychique[684] » pendant la grossesse et les premiers mois de la vie. Il s'agit également d'éviter les échecs et les ruptures dans la relation de soutien qui leur est apportée afin de préserver les possibilités ultérieures de demander de l'aide en cas de besoin. Il est donc question de responsabilité vis-à-vis des personnes dès que nous les rencontrons, de ce que provoque « le visage » selon Emmanuel Levinas :

> « Dans ce livre, (Autrement qu'être, ou au-delà de l'essence), je parle de la responsabilité comme de la structure essentielle, première, fondamentale de la subjectivité. Car c'est en termes éthiques que je décris la subjectivité. L'éthique, ici, ne vient pas en supplément à une base existentielle préalable ; c'est dans l'éthique entendue comme responsabilité que se noue le nœud même du subjectif.
> J'entends la responsabilité comme responsabilité pour autrui, donc comme responsabilité pour ce qui n'est pas mon fait, ou même ne me regarde pas ; ou qui précisément me regarde, est abordé par moi comme visage. »[685]

.690. Monique Bydlowski*, La dette de vie, itinéraire psychanalytique de la maternité*, le fil rouge, Paris, PUF, 2000, pp. 91 à 99.

691. Emmanuel Levinas, « La responsabilité pour autrui », *Ethique et infini*, Paris, Le Livre de Poche, biblio essais,1982, p. 92.

Chapitre 14
Questions éthiques à propos de recherches sur le bébé

« Dans la recherche médicale sur les sujets humains, les intérêts de la science et de la société ne doivent jamais prévaloir sur le bien-être du sujet.[686]»

« Alertez les bébés ! » chantait Jacques Higelin en 1976.

La rencontre depuis quelques années de notre équipe avec des chercheurs amène des questions nouvelles : comment concilier clinique et recherche ? Faut-il évaluer l'humain ? Comment respecter le statut de sujet, des personnes qui sont soumises à une recherche ou ce qui serait mieux, qui y participent ? Quelles seraient les recherches compatibles avec nos représentations des bébés et de leurs parents ? Comment définir un espace d'intérêt commun qui profite à tous et en premier lieu aux familles? Peut-on chercher sans perturber ? Peut-on dans un même lieu, soigner des bébés et des mères, être dans l'écoute et l'empathie, favoriser leur rencontre et à un autre moment proposer des situations artificielles de stress, où le bébé ne pourra rien anticiper et où on cotera sa détresse ? Comment protéger un espace thérapeutique, tout en continuant à apprendre sur les bébés pour mieux les comprendre, mieux les aider, mieux vivre avec eux et avec leurs parents ? Dans un espace où les soins sont gratuits, les parents ne se sentent-ils pas redevable d'une dette à l'égard des soignants, est-ce que cela n'influence pas le choix de leur consentement ?

Finalement, qu'est-ce qu'on cherche à évaluer dans les interactions précoces, pourquoi le fait-on et comment? Aristote n'a-t-il pas dit :

« l'éthique c'est la vie examinée et non pas l'examen de la vie. »

Voici ce qu'écrit Myriam David en avant-propos du livre, *Le bébé à l'hôpital*[687] :

« A l'hôpital… Bravo bébé, mais prend garde ! […] mais bravo et courage Bébé, car tu rencontres maintenant sur ton chemin et tu as su les convaincre, un nombre certes insuffisant mais grandissant de ''grandes'' et même ''très grandes personnes'' qui savent que tu souffres, que tu as de grandes forces mais qu'il ne faut pas en abuser, qu'il ne faut pas te séparer à tout bout de champ de tes parents, qui te reconnaissent tout plein de compétences et qui te disent ''personne à part entière'', même aux stades les plus primaires de ton développement. Tu as su montrer à quelques-uns d'entre eux que tu pouvais faire par toi-même bien des conquêtes mais tu les as également convaincus qu'il était tout aussi nécessaire que tes parents soient protégés et pas seulement toi, soigné et que tu n'avais que faire de ''spécialistes de la petite enfance'' s'ils te privaient de l'essentiel pour répondre à leur motivations plutôt qu'à tes besoins. »
« Alors prends garde Bébé ! Oui, attention Bébé à l'intérêt que te portent soudainement ceux qui voulaient te guérir et assurer à tout prix ta survie mais qui si longtemps ont nié que tu pouvais souffrir ; qu'une mère t'était indispensable, que la tienne était difficilement remplaçable et que dans cette terrible éventualité, tu avais besoin d'un entourage empathique qui te couve amoureusement et qui, si possible, ramène à toi tes parents. Attention Bébé à l'intérêt qu'on te porte dans le monde médico-psycho-social, sois circonspect ! Car les uns s'intéressent à ta survie, si petit sois-tu, avant même ta naissance, avant même ta conception ; plus tu es petit, plus ils s'acharnent à te faire vivre sans que le prix de cette aventure soit pris en compte ; pas seulement le coût social, mais le coût de ta souffrance, de tes handicaps, de la souffrance que ceux-ci engendrent chez tes parents et en toi-même, sans compter la démesure de l'héroïsme qui vous est

---

[686]. Déclaration d'Helsinki, *1964-2000, Introduction, art. 5.*
[687]. Sous la direction de Patrick Ben Soussan*, Le bébé à l'hôpital,* Paris, Syros, 1995-1998.

imposé puis le rejet dont tu seras l'objet quand tu cesseras d'être petit et devenu un adulte aliéné. Attention aussi Bébé à ceux qui veulent exploiter tes compétences, te sur-stimuler pour faire de toi un « sur-bébé », en avance sur les autres… toujours en avance sur la marche normale de ton temps. C'est pourquoi Bébé, si par malheur il t'arrive à toi ou à ta maman, d'être souffrant, malade, hospitalisé, séparé ou objet de recherche, je te souhaite de rencontrer sur ton chemin cette voix douce, sage et tranquille qui se passe de grands mots et qui montre avec tact, compétence et humanité, comment utiliser les nouvelles connaissances et les difficiles concepts théoriques qui dans ce livre, éclairent les processus de ton développement, prennent en compte tes modalités d'adaptation et de défense et dégagent peu à peu la complexité de tes besoins. »

Deux expériences problématiques pour les bébés : le visage impassible et la situation étrange

Bien que celles-ci ne véhiculent pas le même degré de gravité, nous allons aborder maintenant, à travers l'analyse plus approfondie de ces deux expérimentations dramatiquement banalisées, les questions plus fondamentales que soulèvent d'autres expériences touchant à la relation mère-bébé ou à la vulnérabilité de ce dernier. Nous souhaitons approcher d'autres pratiques de professionnels et de spécialistes de la petite enfance autour des interactions mère-bébé et montrer à quel point celles-ci sont éloignées de nos pratiques et de nos façons d'être avec des bébés et des mères. Et si nous insistons aussi longuement sur certaines d'entre elles, c'est qu'elles nous ont été présentées et proposées durant de longues heures de travail en équipe, de façon récurrente et très insistante, durant plusieurs années. La plupart d'entre nous ont vécu le temps sur ces sujets comme stérile, ennuyeux ou conflictuel, prenant la place d'une réflexion sur le soin, ou de recherches-actions soutenant les interactions parents-bébés. Actuellement, elles sont toujours diffusées, enseignées et mises en pratique mais l'opposition et la résistance de plusieurs membres de l'équipe à y participer font qu'elles ne l'ont pas été, à notre connaissance, dans notre Unité.

Avant de parler du *still face*[688] voici un rappel de ce que disait Ester Bick à propos de l'observation des nourrissons :

> « Cet effort pour n'apporter avec soi que le moins possible de pensées préformées est une caractéristique essentielle de cette méthode qui, contrairement à la psychologie expérimentale et même à d'autres genres d'observation, ne comporte aucune ''hypothèse de travail'' ni même aucun choix à l'avance d'une catégorie de faits à observer, fût-elle large comme ''les interactions mère-bébé''. On a à accueillir le tout venant. Cette mise à l'écart des *a priori* est précieuse. Pour les parents, elle leur donne le sentiment que quoiqu'ils fassent advenir, ce sera bien venu pour l'observateur. Pour celui-ci, en lui faisant prendre une attitude d'attente, la moins préformante possible qui lui servira aussi pour être analyste (attitude flottante). Pour le savoir, qu'elle élargit en recueillant ce que la Recherche ordinairement préorientée laisse de côté : celle-ci semble éviter de choisir des sujets d'étude dont les résultats pourraient risquer de heurter de forts usages sociaux quant à la première enfance.[689] »

Dans cette expérience, du *still face*, (Tronick et al., 1978)[690] il est demandé à une mère de rester impassible, le visage figé face à son bébé. Celui-ci fait énormément d'efforts pour attirer l'attention de sa mère, il sourit, vocalise, fait des mimiques, s'agite.

---

[688]. *Still face*, mots anglais : visage impassible, (*still life,* nature morte), nous avons aussi trouvé pour la même expérience une autre orthographe, *steel face*, *steel* signifiant acier, donc ici, visage d'acier.

[689]. Sous la direction de Marie-Blanche Lacroix, Maguy Monmayrant*, Les liens d'émerveillement, l'observation des nourrissons selon Esther Bick et ses applications*, Ramonville Saint-Agne, Erès, pp. 9-11, *op. cit.*

[690]. Une séquence de *still face* apparaît dans le film de Tony Lainé et Bernard Martino Gilbert Lauzun « *Le bébé est une personne »*, 1984, *op. cit.*

Puis si cela dure, il commence à pleurer, puis à se désorganiser et si cela dure encore, il entre dans un retrait relationnel.

Cette expérience reprend ce que vit un bébé à qui une mère ne répond pas, comme c'est le cas, de façon prolongée et répétée dans le cas grave d'une dépression maternelle. Nous savons maintenant, qu'une telle dépression a un retentissement important sur le développement du bébé, si elle n'est pas soignée et si le bébé ne reçoit pas de la part de suppléants maternels des soins et des réponses adaptés à ses signaux ; nous savons aussi que le bébé dès la naissance[691] est sensible à un « *still face* ».

Alors que des pédopsychiatres affirment que sachant tout cela, il ne sert plus à rien de le pratiquer, puisque cela fait souffrir l'enfant et parfois sa mère, d'autres avec des justifications diverses continuent à l'appliquer, dans des protocoles de recherche qui s'en inspirent, mais aussi dans des espaces dit thérapeutiques.

Daniel Stern a beaucoup apporté aux professionnels de l'enfance, avec la notion « d'accordage affectif » entre la mère et son bébé. Il relate une étude élaborée à partir de séquences de jeu de dix minutes, filmées en vidéo, entre des mères et leur enfant âgé de huit à douze mois. Les conclusions sont riches d'enseignement, elles montrent en résumé que les accordages maternels sont les réponses maternelles les plus communes à l'expression d'un affect par le nourrisson, que la plupart des accordages sont transmodaux (vocal, gestuel, expression faciale), que parmi les trois aspects du comportement utilisables pour exécuter un accordage – intensité, rythme et forme – les mères ont recours plus souvent aux appariements d'intensité, puis à ceux portant sur le rythme et enfin à ceux de la forme. Et le plus important c'est que la raison la plus souvent citée par les mères pour faire un accordage est « d'être avec » le nourrisson, « participer à », « prendre part à ». Stern et son équipe a appelé ces fonctions *communion interpersonnelle*. Cela apporte des pistes passionnantes pour qui s'occupe de bébés avec leurs mères, pour les soutenir dans leur relation et pour développer notre créativité dans les différents domaines qui peuvent favoriser leur rencontre.

Sachant tout cela il est désolant que des recherches soient menées pour perturber tout ce tissage relationnel entre une mère et son bébé et que ce soient les chercheurs eux-mêmes qui montrent aux mères comment perturber leur enfant, puis que les mères exécutent ce qui leur est demandé. Pour eux cela constitue-t-il une curiosité répondant à une pulsion scopique ? Observer et étudier ce qui va se passer, après avoir organisé un contexte délibérément embrouillé et corrompu.

Ces expérimentations posent plusieurs problèmes. Elles mettent en évidence les capacités précoces du bébé, qui est par essence un être de communication, dont dépend sa survie et certes nous sommes d'accord avec ces conclusions, mais dans les tout débuts de ma vie professionnelle d'éducatrice, dans les années 1985, j'avais déjà appris que le bébé est avant tout et d'emblée, un être de communication. Mais, ce qui est dérangeant et qui crée un malaise c'est de le prouver par l'absence délibérée de réponse adaptée, par le négatif, par le contraire de ce qui favorise l'épanouissement de l'échange et en le faisant vivre aux enfants et à leurs mères.

Tout d'abord, par rapport aux mères, que se passe-t-il pour qu'elles acceptent délibérément de perturber leur enfant ? On peut se poser la question du libre arbitre en regard de la soumission à l'autorité, autorité médicale et autorité des chercheurs. Car en ce qui concerne les adultes on sait ce qu'il peut y avoir d'extrêmement valorisant d'avoir participé à une recherche dirigée par un chercheur de renommée internationale.

---

[691]. Jacqueline Nadel et Caroline Potier. « Imiter et être imité dans le développement de l'intentionnalité », *In* J. Nadel & J. Decety (Eds), (2002).

Nous faisons référence à l'expérience de Milgram[692] (1960-1963), où l'obéissance devant une autorité légitime, scientifique, prend le pas sur les convictions morales et éthiques de l'individu.

Il est important également de faire la distinction entre une population recrutée sur la base d'un volontariat pour participer à des recherches et une population clinique à qui on propose de participer à ces mêmes recherches, car le léger retrait du bébé qui peut être observé dans une population « saine » peut être vécu différemment chez des bébés fragilisés par une relation pathologique ou leur propre sensibilité. Sachant que les bébés les plus vulnérables vont se mettre momentanément dans des états de détresse intense et que leurs mères vont faire l'expérience de ne pas pouvoir les calmer et les rassurer rapidement.

Ce qui est plus inquiétant, c'est la validation de ces expériences « scientifiques ? » qui autorise leur reproduction. Cela fait-il référence au conformisme mis en évidence par Milgram, dans sa série d'expériences ?

Les paradoxes de l'intersubjectivité : l'inversion des valeurs, la perversion

On parle beaucoup du déni de l'intersubjectivité en montrant des mères qui ne prennent pas en compte les besoins et le ressenti de leur bébé, mais le bébé qui subit un *still face* expérimental, n'est-il pas soumis, par des professionnels, à un déni de sa subjectivité, avec ce paradoxe qui est de montrer qu'il a des attentes vis-à-vis de l'autre, qu'on lui retire ?

A propos d'intersubjectivité, pour Merleau Ponty, la rencontre d'autrui n'est pas un face à face de sujet à objet, mais toujours une reconnaissance implicite : l'intersubjectivité serait cette souche unique dont moi et autrui seraient des bourgeons distincts qui se reconnaissent un enracinement commun. La notion d'intersubjectivité se réfère à des expériences (des comportements, des expressions, des habitudes), qui renvoient moins à ce que je suis, dans ma singularité et à ma différence qu'à un niveau d'existence anonyme où le partage moi / autrui, n'est pas encore fait. Par exemple, le tout jeune enfant qui se met à rire quand il entend des rires alors qu'il ne comprend pas pourquoi c'est drôle. Autrui et moi-même participons d'une seule et même dimension corporelle qui est comme l'espace commun de résonance, l'élément de complicité anonyme, à partir duquel je réponds à autrui et autrui me répond.[693]

Terry Brazelton, pédiatre et psychanalyste, s'exprime ainsi à propos du *still face* :

> « Le visage figé est comme une absence d'enveloppe. C'est une violation de cette enveloppe ou des besoins primaires du bébé. Quand la mère s'arrête brusquement le bébé est tout seul. Cela impose un degré et une autonomie qui dépasse les capacités du bébé. Le bébé cherche à capter l'attention des gens qui sont importants pour lui après la naissance. Il faut le porter, le regarder et lui parler.
>
> Si le bébé n'est pas choyé, pas dans des mains bien intentionnées il est à la merci d'une activité réflexe uniquement. »[694]

---

[692]. L'expérience de Milgram vise à estimer à quel niveau d'obéissance peut aller un individu dirigé par une autorité qu'il juge légitime et le processus qui mène à et maintient cette obéissance, notamment quand elle induit des actions qui posent des problèmes de conscience au sujet. C'est de 1960 à 1963 que le psychologue américain Stanley Milgram mène une série d'expériences, avec plusieurs variantes, permettant d'estimer à quel point un individu peut se plier aux ordres d'une autorité qu'il accepte, même quand cela entre en contradiction avec son système de valeurs morales et éthiques.

[693]. Merleau Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1987, pp.404-406.

[694]. Vidéo, "Le bébé est une personne'', *op. cit.*

Alors ne rajoutons pas de la souffrance à la souffrance, aidons plutôt les mères déprimées, qui ont par leurs difficultés naturellement un visage impassible, à être moins déprimées, avec des aides psychologiques et soutenons l'enfant en lui offrant la possibilité de rencontres vivantes et chaleureuses !

A Amsterdam, où se déroulait en juillet 2002 le congrès international de la WAIMH[695], nous y avons vu exposées de nombreuses recherches où des paramètres divers étaient corrélés à la *situation étrange*, (Ainsworth, 1978). Boris Cyrulnik[696], en fait le rappel dans un de ses ouvrages.

> « Un petit test, mis au point par Mary Ainsworth permet d'évaluer ce ''comment'' de l'attachement précoce. »

La description qu'il fait de la situation étrange, la *strange situation*, appelle quelques commentaires : tout d'abord elle est présentée comme quelque chose de très banal, de minime : « un tout petit test », « une discrète observation », qui contraste fortement avec ce qui est décrit ensuite de ce que vit l'enfant : « une inévitable angoisse », « sa détresse est grande quand elle disparaît », ou dans l'attachement désorganisé, de ce que vivent l'enfant et la mère : « l'enfant se fige quand la mère revient, parfois s'approche d'elle en détournant la tête, ou même la tape ou la mord ». Une chercheuse canadienne qui l'a expérimentée nous a parlé de la grande anxiété qu'elle suscite aussi chez les mères.

Nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter ce que cela nous évoque après avoir travaillé onze ans en pédiatrie, où nous avons rencontré et consolé ou tenté de consoler nombre de jeunes enfants qui vivaient du fait de l'hospitalisation plus ou moins

---

[695]. *WAIMH, World Association for Infant Mental Health.*

[696]. Boris Cyrulnik, *Les vilains petits canards,* Odile Jacob, 2001, p.74-75, *op. cit*. « Une discrète observation expérimentale permet de voir comment un enfant âgé de douze à dix-huit mois s'y prend pour résoudre l'inévitable angoisse qu'il éprouve lors du départ de sa mère et comment il réagit à son retour. Huit séquences de une à trois minutes permettent de révéler sa stratégie. 1- D'abord, il joue en compagnie de sa figure d'attachement (mère, père, ou adulte familier). 2- La mère s'en va. 3- Une étrangère arrive et l'enfant se retrouve en présence d'une figure inconnue. 4- La mère revient.

Puis on recommence ces quatre séances en postulant que l'enfant, qui vient de connaître cette situation, a appris que sa mère va revenir. Il y a donc une succession de sentiments : sécurité – séparation – présence non familière – retrouvailles. Cela permet de décrire quatre types de relations d'attachement : sécurisant, évitant, ambivalent et désorganisé.

L'attachement sécure, le plus fréquent (65%), facilement observé quelque soit la culture, décrit un enfant qui, sécurisé par la présence familière, n'hésite pas à s'éloigner de sa mère pour explorer son petit monde et revenir vers elle partager l'enthousiasme de ses découvertes. Au moment de la première séparation, un tel enfant trouve une solution pour résoudre son angoisse. Il se rapproche de la porte, se concentre sur ses découvertes, accepte un peu les tentatives d'apaisement par la personne inconnue et dès que sa mère revient, il se précipite vers elle pour échanger quelques contacts et sourires en lui montrant le résultat de ses explorations.

L'attachement évitant (20%), révèle une autre manière d'entrer en relation affective. L'enfant en présence de sa mère, joue et explore mais ne partage pas. Quand elle ''disparaît'', sa détresse est difficile à consoler. Et quand elle revient, il ne se précipite pas vers elle pour se sécuriser ; tout au plus, oriente-t-il son attention vers un jouet pas trop éloigné.

L'attachement ambivalent (15%), montre un enfant très peu explorateur quand sa mère est présente. Sa détresse est grande quand elle disparaît. Et même après son retour il reste inconsolable.

Quand à l'attachement désorganisé (5%), il décrit des bébés qui n'ont pas pu élaborer des stratégies comportementales tranquillisantes et exploratrices. Ils ne savent ni utiliser leur mère comme base de sécurité quand elle est présente, ni s'y tranquilliser quand elle revient. Dans ce petit groupe, la stratégie affective est curieuse. L'enfant se fige quand la mère revient, parfois s'approche d'elle en détournant la tête, ou même la tape ou la mord. »

préparée des « situations étranges » où tout d'un coup leur mère n'était plus là et la quantité d'énergie et de patience qu'il nous fallait pour entrer en relation avec ces enfants-là, les rassurer, les apprivoiser et leur redonner confiance en quelqu'un, pour qu'ils puissent recevoir les soins dont ils avaient besoin avec un minimum de leur compréhension et de leur participation. Pour certains enfants c'est au bout de plusieurs jours qu'ils acceptaient notre présence ou celle d'un soignant. Tout cela pour dire qu'une telle expérience est loin d'être anodine et qu'elle peut avoir des conséquences bien plus graves qu'on ne pense pour une partie des enfants qui l'auront vécue.

Certains disent que puisque l'enfant dans certaines circonstances de la vie ordinaire vit des « situations étranges », ce n'est pas grave et cela justifie qu'on les reproduise expérimentalement. Pourquoi ne pas choisir alors de reproduire des bonnes expériences pour le bébé, puisque nous savons qu'elles sont structurantes pour lui ?

De la nécessité à aménager les premières séparations des bébés et jeunes enfants d'avec leur mère

Pour prendre des exemples moins dramatiques que celui des hospitalisations, ce n'est pas par hasard si le personnel des crèches et des haltes-garderies propose depuis une vingtaine d'années, une adaptation progressive et adaptée à chaque enfant au moment si difficile et complexe de la séparation d'avec sa mère lors de l'entrée dans un mode de garde, que l'enfant ait quelques mois ou quelques années (de 2 mois ½ à 3ans). L'enfant va rester quelques heures dans le lieu de garde avec sa mère et il va faire la connaissance des personnes qui vont s'occuper de lui en sa présence, personnes qu'on va lui présenter et lui nommer. Il va être expliqué à l'enfant que sa mère va partir quelques minutes et qu'elle reviendra ensuite. Puis chaque jour en évaluant comment l'enfant le supporte, le temps de garde sans la mère va s'allonger. Si ces stratégies d'aide à la séparation sont enseignées dans les écoles de formation initiale d'auxiliaires de puériculture, d'éducateurs de jeunes enfants, de puéricultrices, entre autres, ce n'est pas sans raison !

Ces processus d'adaptation ont été mis en place dans les modes de garde suite aux travaux de Bowlby et ses élèves dont Mary Ainsworth, pour que les séparations précoces ne soient pas traumatisantes, c'est également dans leur sillage que du personnel tel que les éducatrices de jeunes enfants ont été intégrées aux effectifs des personnels de pédiatrie. Dans le but d'éviter l'hospitalisme et la dépression anaclitique du nourrisson décrits par Spitz. Pourquoi faire perdurer les difficultés qui ont mis en évidence la nécessaire préparation à toute séparation précoce, à la moindre séparation, pour qu'elle ne soit pas traumatisante ?

C'est pourquoi il nous paraît important de ne pas banaliser des expérimentations psychiques stressantes pour les bébés et leurs parents et de les critiquer. Nous évoquerons maintenant les travaux d'une équipe de pédopsychiatrie, qui après avoir pratiqué la Situation étrange, dans le contexte d'une recherche, en a fait une discussion critique du point de vue de ce qu'elle fait vivre à l'enfant et de la méthodologie qu'elle emploie, « puisqu'elle est génératrice d'une situation insolite et très désorganisante pour l'enfant » et, « qu'elle ne tient pas compte du contexte temporel particulier de l'enfant ».[697]

---

[697]. Françoise Jardin, Christine Haab, Marcella Montes de Oca, Danièle Bresch, Paulette Letronnier, Agnès Moreau : « Parmi les outils méthodologiques, la Situation étrange d'Ainsworth (1978) nous interroge particulièrement. Elle a l'avantage d'avoir été l'objet de multiples études de validation, mais elle est génératrice d'une situation insolite et très désorganisante pour l'enfant. En dramatisant une situation de séparation et de retrouvailles avec la présence d'une personne étrangère au bébé, elle mesure la qualité

Pourtant aujourd'hui, ici et ailleurs, des chercheurs, des étudiants, continuent à pratiquer des « *strange situation* », avec des bébés de quelques mois puis des enfants de 12 mois, 2 ans, 5 ans… avec des objectifs divers. Certes leur but (et encore pas toujours) est de mettre en valeur les difficultés et les pathologies pour mieux y remédier, ou de mettre en évidence l'intersubjectivité à l'œuvre dès la naissance (bientôt dans le prénatal) comme s'ils doutaient des relations humaines entre une mère et son bébé, pour avoir un tel besoin de les prouver par leur contraire, « scientifiquement ».

Mais ils oublient qu'ils sont aussi la cause et l'origine de leur désorganisation créée de toute pièce dans des conditions inexplicables pour le bébé et difficilement justifiables pour les mères auprès de leur enfant. Il y a tant à faire, pour ne pas artificiellement rajouter à cette humanité vulnérable que sont les mères et les bébés en difficulté, des situations angoissantes et perturbantes que l'on sait à l'avance ingérables par eux.

Bébé de la science ou bébé de la métaphysique ?

L'éthique répond à la question « Que dois-je faire ? » par la sagesse pratique pour Aristote. Mais en matière d'attitude et de présence auprès des enfants, d'autres questions surgissent : « Qu'est-ce qu'être un enfant ? », « Comment être avec un enfant? » ou « Comment dois-je être ? », « Saurais-je être ? » avec les enfants. Ces questions se posent sans cesse aux professionnels face à des enfants qui les provoquent, qui les agressent, qui les rejettent ou qui les déroutent, face aussi à ceux qui leur manifestent de l'amour et de l'affection, qui les séduisent et les attirent. Ainsi, le « savoir-faire » mais aussi le « savoir-être » sont régulièrement évoqués et convoqués. Questions qui dépassent le simple fait de comment se comporter avec les enfants, ce qui serait encore une certaine manière de faire, renvoyant à la *phronésis*, alors que, préalable à toute question, il y a le fait d'être en leur présence et de soutenir l'être présent et en devenir des enfants qui nous sont confiés.

> « L'enfant constitue le meilleur des paradigmes pour comprendre quel doit être désormais les sens précis du devoir éthique, qui est au sens strict un devoir-être, en faisant porter tout le poids sur l'être et non plus sur le devoir.[698] »

A propos d'éthique du devenir de nos enfants, « Il faut que des hommes existent dans le respect de leur être-tel. [699]» Or évoquer l'être signifie que l'éthique requiert aussi la métaphysique[700], car s'occuper d'enfants dans des professions du soin et de

---

de l'attachement (ou plutôt de dépendance) entre l'enfant et sa mère ainsi que les possibilités de réorganisation qu'il a en sa présence, suite à des vécus d'angoisse (Fava-Vizziello et coll., 1992). Par contre, le scénario de la situation étrange ne tient pas compte du contexte temporel particulier de l'enfant. Par exemple une des enfants (n°6) a activement refusé d'y participer (la mère venait d'accoucher d'un deuxième enfant). Une capacité d'autonomie importante et la bonne qualité de son jeu en l'absence de sa mère étaient constatées lors des observations directes à la crèche. Nous avons d'ailleurs retrouvé dans l'analyse des moments de séparation et de retrouvailles dans le contexte quotidien de la crèche, la possibilité d'analyser les aspects repris dans la codification d'Ainsworth : la recherche de proximité et de contact, la résistance au contact, l'évitement du contact, la possibilité d'interagir à distance, la qualité du jeu, la recherche de la personne absente. Chez les enfants de notre cohorte les observations directes des séparations-retrouvailles des parents et des enfants à la crèche nous paraissent moins brutales et néanmoins informatives. » « Dépression maternelle et troubles somatiques du bébé » *in Psychiatrie de l'enfant, XXXIX,* I, 1996, Paris, PUF, p. 103-106.

[698]. *Idem*, p. 33.

[699]. *Ibidem.*

[700]. Dominique Folscheid, Une éthique pour notre temps ? « Le principe responsabilité » selon Hans Jonas *in Ethique, La vie en question*, n° 9, 1993/3, pp. 23-35.

l'éducation suppose un choix préliminaire fondamental : l'affirmation et le désir de cet être tel qu'il est et l'accompagnement de celui-ci vers sa réalisation, à travers le soin et l'éducation. S'il y a des hommes, des femmes et des enfants, c'est parce que l'humain s'inscrit dans une réalité, « une existence incarnée »[701], en tant qu'hommes.

A cet égard Aristote nous intéresse tout particulièrement. Avec lui, la capacité rationnelle de l'homme, le *logos,* sa raison autonome, lui permet de façon empirique l'observation de la matière et de la nature et la réflexion. C'est à partir de lui qu'a pu naître l'humanisme de la Renaissance et que l'homme immanent va commencer à être revu d'une manière plus positive. Ainsi, l'esthétique de ce siècle est une esthétique de l'immanence. Elle est à la fois une esthétique de la raison, une esthétique des lois de la nature en référence à la cosmologie aristotélicienne et une esthétique humaniste avec une vision positive de l'homme.

Notre époque contemporaine s'est séparée de la nature et de ce qui faisait l'humain humaniste, pour de toutes autres raisons ; par excès de rationalité ; en se soumettant à d'autres croyances aussi folles qu'autrefois, puisque ce sont celles qui font le malheur des hommes et la destruction de la beauté du monde : une foi exagérée dans le progrès, dans la technique et dans la science devenue « scientiste » avec l'obsession de sa rationalisation. Celle-ci envahissant tous les champs : le droit, la santé, l'éducation, le politique… et désertant ceux où on l'attendrait. Par ailleurs nous observons, même dans le domaine de la santé, une course au narcissisme à toute épreuve, (parfois par enfants interposés et ce dès le plus jeune âge). Il semble qu'on ait oublié la fable de La Fontaine : « La grenouille qui voulait se faire aussi grosse que le bœuf ». Il reste à rajouter l'envahissement des choses, du monde du Cela, dont parle Martin Buber à propos de tous les objets de consommation qui s'interpose entre l'homme et l'homme, entre « Je et Tu[702] ».

Les phénoménologues ont tenté à leur tour et à leur façon de revenir « aux choses mêmes ! » comme le préconisait Husserl, qui partageait le sentiment de Nietzsche quant au dédain de la métaphysique pour la vie du monde sensible. Il a voulu ainsi parler de ce qui apparaît, le phénomène. Ainsi la conscience va définir le monde, on va percevoir le monde par la conscience. Le monde va devenir réel par le fait que je puisse le penser. Au *cogito* de Descartes, Husserl ajoute le *cogitatum*, c'est-à-dire je pense à quelque chose, ce qui conduit tout droit à l'altérité. Encore une fois, avec une autre approche, le Je n'existe pas sans le Tu.

Si l'observation des bébés et des interactions avec ses parents relève de la phénoménologie, elle ne peut s'y réduire, car le bébé, l'être humain n'est pas un simple phénomène. Il n'est pas un phénomène au sens kantien, qui est un *objet construit* opposé à la *chose en-soi*, mais il l'est au sens de *l'être qui se manifeste* selon Hegel et qui se saisit immédiatement comme être d'esprit. Claude Bruaire quant à lui donne l'exemple de cette manifestation de l'enfant comme être d'esprit, dans *le sourire de l'enfant.*

Alors que la métaphysique renvoie aux questions existentielles, la science observe et étudie les phénomènes objectifs afin de comprendre, expliquer et maîtriser (jusqu'où ?) le vivant et le monde qui nous entoure. Il y aurait donc deux démarches de la pensée ? Le travail de la pensée c'est de chercher la vérité. L'intelligence sépare et distingue pour relier et comprendre. Au début, le chaos, on coupe ça et là des morceaux puis on les joint et on les réunit en donnant sens à ce lien. Le chaos devient *cosmos,* ordre, sous l'empire du *logos.*

---

[701]. *Idem*, p. 30.
[702]. Martin Buber, *Je et Tu,* Paris, Editions Aubier, 1969, *op. cit.*

Cependant le travail de la pensée parfois s'arrête en chemin et ne fait que séparer, diviser, disjoindre, cliver, écarter, couper, isoler, classer, ranger, exclure et peut ainsi aller contre le vivant dans une démarche certes rationnelle mais aussi diabolique (*dia*-qui sépare, qui fait deux), de destruction et pour finir d'autodestruction. Heidegger nous rappelle que la technique est le dévoilement qui arraisonne l'être. Hannah Arendt aussi l'avait compris, l'homme moderne est un technicien, pour qui le monde est un ensemble d'outils. Le danger c'est de réduire l'être et l'homme à un ensemble d'outils. De cela découle le risque suprême du Mal radical évoqué par Hans Jonas avec la menace de la disparition de l'humanité provoquée par une partie d'elle-même et le brandissement de l'heuristique de la peur pour mobiliser les consciences et infléchir favorablement le destin du futur et des générations à venir.

C'est ainsi que le temps consacré au soin se transforme en temps employé à établir et remplir des classifications et des statistiques.

> « Un homme d'esprit déclara un jour que l'on pouvait diviser l'humanité en plusieurs catégories : les officiers, les servantes et les ramoneurs. […] Lorsqu'un classement n'épuise pas d'une façon idéale son objet, alors n'importe lequel est préférable, car cela met en branle l'imagination. Une classification un tant soit peu juste ne peut satisfaire la raison ; elle ne représente rien pour l'imagination ; c'est pourquoi il faut la rejeter même si dans son usage quotidien, elle jouit encore d'un grand honneur, d'une part grâce à la sottise des hommes et d'autre part grâce à leur manque d'imagination. »[703]

Bergson, lui aussi dénonce « l'accumulation de faits [704]». Le problème est peut-être fondé sur des raisons plus troubles de certains scientistes qui tirent leur jouissance dans la nébuleuse de l'emprise sur autrui. Ainsi, on demande au personnel soignant, implicitement, de ne plus soigner, mais de consigner certains faits, en dehors de leur intuition propre et personnelle, sous la forme de protocoles, ou questionnaires qu'ils n'ont pas toujours élaborés eux-mêmes et qui viennent occuper et remplir le temps, temps dont la durée était consacrée il y a peu au soin direct des patients.

Les grilles, les questionnaires sont préétablis par des intelligences d'« experts », parfois bien éloignées des représentations de ceux qui sont auprès des familles ou des patients. Il n'y a qu'à remplir, cocher, répéter le nombre de fois supposées valider l'hypothèse, la corréler à d'autres faits ou hypothèses, établir d'autres grilles et les comparer tandis que s'aggravent la détresse, la souffrance et la violence ambiante de ceux qui sont venus dans ces lieux, hier identifiés comme hospitaliers et conçus pour guérir ou aider à aller mieux et le cas échéant à mieux supporter la douleur et la souffrance.

Le temps abstrait est désormais sensé y régner, entité mathématique, temps des horloges et des secondes égales les unes aux autres dans une juxtaposition illimitée, conforme au déroulement d'un acte dont le coût a été évalué en nombre d'heures, puis de minutes puis de secondes, temps soi-disant de l'argent (Car que de gaspillage !), temps qui nous tue. Il n'empêche, c'est l'argument économique qui est l'argument invoqué. Où sont passés le bon sens et la confiance, la créativité, l'esprit d'équipe, le sentiment de compétence, la satisfaction d'avoir apporté du réconfort à quelqu'un, le partage des ressentis et des émotions à son égard ? Pour le dire de façon familière nous assistons au glissement de, « le temps c'est de l'amour », à l'assertion, « le temps c'est de l'argent ». Or l'économique ne doit jamais primer sur l'éthique, rappelle Albert Jacquard, rejoignant ainsi Kant dans son débat sur la morale et la politique où pour ce dernier c'est toujours la morale qui doit primer, même si cela coûte.

---

[703]. Søren Kierkegaard, *La Répétition,* Rivage Poche Petite Bibliothèque, Paris, Payot, pp. 82-83, *op. cit*.
[704]. Henri Bergson, *La pensée et le mouvant*, Quadrige, Paris, PUF, 1938, 15e édition, 2005, pp. 33-48.

Sous la plume de Bergson apparaît cet autre temps qui nous réconcilie avec la vie et avec nous-mêmes : le temps subjectif de la durée. Par ailleurs, en prenant le sujet par les deux bouts, celui de la matière et celui de l'esprit, il réconcilie la métaphysique et la science[705].

> « Dans le labyrinthe des actes, états et facultés de l'esprit, le fil qu'on ne devrait jamais lâcher est celui que fournit la biologie. *Primum vivere.* »[706]

> « Nous avons ainsi, d'une part, la science et l'art mécanique, qui relèvent de l'intelligence pure ; de l'autre, la métaphysique, qui fait appel à l'intuition. Entre ces deux extrémités viendront alors se placer les sciences de la vie morale, de la vie sociale et même de la vie organique, celles-ci plus intellectuelles, celles-là plus intuitives. » [707]

Elles sont deux approches de la quête de la connaissance et de la vérité. Et il leur reconnaît la même valeur. De la matière inorganisée naît l'esprit. A partir de l'esprit on peut comprendre la matière. Mais cette réconciliation est possible parce qu'il introduit une méthode qui va faire coïncider la matière et le vivant à travers l'expérience, avec comme outil de l'esprit, l'intuition. L'homme est là pour révéler la parole du monde, dans les pierres, les arbres ou les oiseaux ; magnifique mission.[708]

C'est cet outil, l'intuition, qui nous guide dans notre travail avec les bébés et leurs parents, c'est ce qui porte « la clinique ». Le propre du clinicien, comme celui, plus modeste, du donneur de soins au sens large, étant d'être en relation étroite avec ses patients. Quand nous disons plus modeste, en fait nous ne le pensons pas tout à fait, car tous ceux qui œuvrent quotidiennement pour que la vie se déroule le mieux possible pour tous, du berceau à l'âge adulte, ceux et celles de l'ombre douce qui ne se voient que pour ceux qui sont attentifs, ceux-là aussi ont un rôle capital et sont souvent oublié(e)s. Mais quand les choses se compliquent et s'aggravent, heureusement que des soignants compétents apparaissent pour soulager la souffrance et apaiser les tensions. Encore faut-il qu'on leur laisse faire leur métier.

Cruauté et recherche, ou de l'aveuglement par l'intellect

Aristote nous disait que l'intellect, le *nous*, était notre part de divin. Hélas, tout dépend de l'usage que l'on en fait. Un autre exemple concernant une recherche sur l'attachement touchant des mères et des enfants de moins d'un an, dans une population africaine suite à une famine confirme encore l'absurdité et la cruauté de cette expérimentation, sur un fond néocolonialiste. Recherche édifiante, où nous nous demandons pourquoi on continue encore et encore à pratiquer et à exporter ces expériences toxiques pour les bébés et leurs mères. Au lieu de leur apporter, ici, une aide en rapport avec la sous-alimentation et la malnutrition dont ils sont victimes. *Primum vivere.*

Ceci nous a inspiré quelques commentaires, tout d'abord, une consternation devant l'ordre bafoué des priorités vitales pour cette population malnutrie, dans une période de famine, puis face au non-respect du lien parents-enfants alors que ces enfants manifestaient rapidement de la détresse car ils n'avaient jamais été séparés de leur mères auparavant. Ensuite, nous nous sommes interrogés à propos du besoin d'obtenir l'autorisation de « l'expert » pour valider une atténuation du protocole, bien perçu

---

[705]. *Idem*, pp. 33-48.
[706]. *Ibidem,* p. 54.
[707]. *Ibidem*, p. 86.
[708]. Geneviève Griaule, Praline Gay-Para, *La parole du monde,* Le petit Mercure, Paris, Mercure de France, 2002, *op. cit.*

pourtant par les exécutants, comme causant une « détresse extrême pour les enfants et les parents africains ». Nous retrouvons encore ici l'un des paramètres de Milgram[709] : la légitimité de l'autorité scientifique justifie une action contraire à son ressenti et à sa propre éthique. Nous les sentons très mal à l'aise, pouvant dénoncer l'expérience comme nocive, mais sans pouvoir l'arrêter et s'en tenir uniquement à une autre approche d'observation naturelle, qui met pourtant bien en évidence les difficultés relationnelles existantes et qu'ils développent par ailleurs.

Caroline Eliacheff et d'autres psychanalystes ont parlé des effets toxiques et nocifs de certains types d'expérimentation pour les bébés :

> « La visualisation – je dis bien visualisation – des performances des nouveau-nés est le résultat d'expérimentations nombreuses, fréquentes, reproductibles en plusieurs points de la planète, comme il se doit lorsqu'on se dit scientifique. Il y a juste un ennui : les conséquences de ces expérimentations ne sont pas visibles, donc on ne les voit pas, donc on n'en tient pas compte. Pourtant certaines de ces expérimentations, dont je n'ai pas le temps de décrire le protocole devant vous, pourraient avoir pour sous-titre : ''comment mettre un enfant dans une situation psychotisante.'' On ne peut à la fois soutenir que tout laisse des traces et ne pas s'interroger, en termes éthiques, sur la nature de ces traces. […] La seule position éthique tenable, la plus simple dans son énoncé, la plus difficile à prendre en compte me paraît être celle que défend Jean Bernard : ''D'abord le respect de la personne. Ensuite le respect de la connaissance''.» [710]

D'autres psychiatres lors du colloque intitulé « Ethique et psychiatrie [711]» se sont interrogés sur les problèmes éthiques posés par différentes recherches, notamment les recherches pharmacologiques, génétiques, épidémiologiques, cliniques et psychopathologiques. P. Ferrari évoque ce travail réflexif de l'humain sur l'humain, il y rappelle l'un des principes de la loi Huriet de 1988 :

> « […] il serait contraire à l'éthique de perpétuer des recherches dont les résultats sont déjà suffisamment établis. » [712]

Or il nous semble qu'en ce qui concerne l'attachement, depuis John Bowlby, c'est chose largement faite. Certains auteurs continuent à propager l'utilisation de la situation étrange comme outil qui sert à classer les enfants en catégories d'attachement, en les faisant souffrir, puisque dans tous les cas cela leur cause une angoisse majeure. Alors que nous savons qu'ils tous besoin d'un attachement sécurisant, *sécure,* pour bien évoluer, nous devrions d'emblée nous efforcer de mettre en place les conditions de cette sécurité affective de base, au lieu de faire vivre une expérience alarmante et insécurisante de plus aux enfants fragiles.

> « Notre temps est passé maître dans l'invention de catégories permettant d'immoler ''à l'être abstrait les êtres réels'' selon la juste formule de Benjamin Constant. »[713]

---

[709]. *Op. cit.*

[710]. Caroline Eliacheff, « Pile ou face l'envers de la maltraitance »*, Les relations précoces mères-enfant et leurs vicissitudes*, sous la direction de Claude Boukobza, Edité par l'Association Santé Mentale et Culture, 1995, p.40, *op. cit*.

[711]. « Entre théories et pratiques », Journées Nationales de la Société Française de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent, Nancy, 19-20 juin 1998, *in Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence,* 47ème année, n° 10 :11, octobre-novembre 1999.

[712]. Loi Huriet, 1988, citée par P. Ferrari, dans "L'éthique de la recherche en pédopsychiatrie", *Revue de Neuropsychiatrie Enfance Adolescence, Expansion Scientifique Publications*, 1999, pp. 507-514.

[713]. Benjamin Constant, « De l'esprit de conquête et de l'usurpation », *De la liberté chez les modernes*, textes choisis, coll. « Pluriel », Paris, Hachette, 1989, p.151.

Ainsi la rationalisation permettant d'ériger des systèmes et classifications précises se retourne contre l'humain dans certains domaines tel celui-ci qui touche au sujet et à l'intersubjectivité. D'autre part, il s'agit toujours de populations vulnérables et ici, affamées. Où est « l'intérêt supérieur de l'enfant » prôné par notre culture occidentale, dans ces différentes circonstances ?

Depuis le procès de Nuremberg en 1947, il y a une « absolue nécessité du consentement à la recherche et du fait que le sujet doit comprendre la nature de l'expérience, son but et les risques encourus.[714] » Nous nous permettons de douter que les mères qui donnent leur accord pour la situation étrange entrent dans ce cas de figure, quand les chercheurs eux-mêmes n'ont pas évalué les fameux risques encourus pour les bébés et leurs parents.

La loi Huriet rappelle l'obligation d'obtenir par écrit le consentement libre, éclairé et expresse de la personne concernée.[715] Celui-ci doit être donné par les parents en ce qui concerne les mineurs. Si l'accord direct de l'enfant est indispensable à partir de 7 ans, pour les jeunes enfants dont il est question dans ce travail, ce sont les parents qui doivent l'accorder. Si cette loi semble un garde-fou et peut l'être dans certains cas, elle ne protège pas toujours certains enfants d'expériences dangereuses, voire mortelles, et le consentement des parents peut être l'occasion de bien des dérives.

En effet, dans un passé extrêmement proche, de 1964 à 1967, a eu lieu à New York une expérimentation sur cinquante enfants malgré les risques de formes mortelles d'hépatites fulminantes. Ces expérimentations très choquantes n'ont apporté que peu de choses par rapport à ce qui était déjà connu. Il faut rappeler que ces enfants étaient des handicapés mentaux, surtout des enfants trisomiques. Ils étaient confiés à une institution la Willow Brook State School, cette recherche a été menée sur les enfants par le Pr. Saul (1911-1995) de l'Université de New York et Krugman (1964) *avec l'accord de leurs parents.*[716]

D'autre part, P. Ferrari interroge les pratiques en matière d'information des familles et constate des oublis et des évitements. Nous pouvons également le confirmer dans notre expérience : dans une Unité de soins et de recherche sur les relations parents-bébés, il a été refusé de mentionner l'activité de recherche sur la brochure donnée aux patients. Quels sentiments cela traduit-il ? Pour revenir aux évaluations expérimentales de l'attachement mère-bébé, comment ces informations peuvent-elles être reçues par les familles ? Peut-on dire à une mère : « nous allons voir si vous sécurisez correctement votre enfant, ou bien si votre enfant est suffisamment en sécurité avec vous ? Ou dans quelle catégorie on le range ?» D'autre part, la pathologie de certains parents et leur angoisse peuvent créer des incompréhensions par rapport aux messages, qu'ils ne pourront pas exprimer.

---

[714]. P. Ferrari, « L'éthique de la recherche en pédopsychiatrie, 1999, *op. cit.,* p. 508.

[715]. Monette Vacquin, *Main basse sur les vivants,* Fayard, 1999, *op. cit*., p. 120, « Il serait interdit d'expérimenter sur des êtres humains, hors du cadre réglementaire ; mais on le pourrait, par exemple sur des sujets ayant exprimé leur consentement, ou, à défaut, pour lesquels on aurait recueilli le consentement d'autrui. Autrement dit, le viol du sujet serait légal, pourvu que ce fut dans la gratuité, l'anonymat, ou avec son consentement. L'histoire l'a souvent montré, le consentement d'un individu n'a jamais été très difficile à obtenir ; le clivage psychique, ou la perversion, ou la passion du défi peuvent conduire certains à jouir de leur propre instrumentalisation. Et le progrès des connaissances, associé à l'aveuglante attraction exercée par le « bien de tous », constituerait un motif si puissant qu'il permettrait de négliger l'ordre des institutions qui forgent les structures de la vie humaine – dans la naïve illusion que ce serait sans conséquence pour tous : nous pourrions être des objets, mais en même temps des sujets. »

[716]. Patrick Berche, *Une histoire des microbes*, coll. Médecine Sciences Sélection, publié par John Libbey, 2007, pp. 118-120.

Il apparaît alors la question de la résurgence des persécuteurs qui nous concerne tous et à laquelle faisait allusion Sylvain Missonnier cité plus haut. Et en effet, à propos de tous ceux qui s'occupent d'enfants et du sadisme qui réapparaît de façon souvent inconsciente comme ceux que nous venons d'évoquer, n'est-ce pas les persécuteurs en eux, dont ils ont subi les actes auxquels ils s'identifient à leur insu, qui se manifestent car bien sûr ils se veulent bien-traitants ? Le fait d'être « résilient », ce qui permet bon an mal an d'aller de l'avant et de mener une vie adulte à peu près équilibrée, n'empêche pas que resurgissent de temps en temps des îlots de réactivation du vécu de victime et de tourmenteur.

Incidences sur les familles, incidences sur les équipes

Une équipe de pédopsychiatrie, même si elle s'engage dans une recherche, reste cependant indissociable d'une démarche thérapeutique. Elle doit elle aussi être informée des détails de la recherche et en comprendre le sens et la finalité et être en accord avec. P. Ferrari rappelle qu'il s'agit d'un point capital tant au niveau scientifique qu'au niveau éthique[717]. Il peut donc y avoir une alliance thérapeutique renforcée dans le cas de certaines recherches, quand les parents sont partenaires de chercheurs « qui ne savent pas tout » et qu'ils peuvent aider par leur participation à un mieux-être de leur enfant.

Nous pensons à certaines recherches-actions menées en faveur d'enfants carencés dans les institutions, menées par Geneviève Appell et Myriam David, ou en consultation de psychiatrie par Marie-José Hervet[718] à Montpellier. Il y a mille façons de mener des recherches, l'éthique est aussi dans le comment.

P. Ferrari, a pris clairement position sur ces sujets et assumé ses responsabilités de psychiatre clinicien et comme nous l'avons exprimé tout au long de ce chapitre, nous partageons profondément ses inquiétudes et son ressenti :

> « Nous sommes souvent très silencieux sur les risques que peuvent faire courir aux enfants ou à leur familles nos recherches […] Je pense ainsi aux situations de *steel face* où est simulé le visage déprimé de la mère ou encore au *strange situation*, situation expérimentale de séparation de la mère pour mesurer les modalités d'attachement à cette dernière, ou encore à certaines études expérimentales concernant les réactions de l'enfant à des situations de stress simulé. Le malaise que l'on peut soi-même ressentir quelquefois au visionnement de certaines de ces bandes devant le désarroi de l'enfant constituerait-il un indicateur possible du risque encouru par ce même enfant lors de ces situations expérimentales ? […] Nous devons avant toute recherche, recenser les effets délétères possibles sur l'enfant, savoir arrêter la recherche si ces effets paraissent intolérables. »[719]

Il existe des variantes sophistiquées mettant en jeu les dernières technologies vidéo-informatiques qui visent à mettre en évidence la détresse accrue de nourrissons face à leurs mères en leur faisant vivre une expérimentation de relation perturbée d'environ 30 secondes dont on dénie la gravité en disant que cela ne dure pas longtemps. Or un centième de seconde peut nous suffire pour passer de vie à trépas. Chaque seconde compte, mais la durée bergsonnienne, le temps vécu, n'a rien à voir avec le temps des horloges. Quand les conclusions concernant les enfants suite à cette expérience démontrent entre autres, chez les bébés, une aversion du regard de la mère, un arrêt des vocalises, des expressions de colère, de crispation du visage et des réactions somatiques allant du hoquet jusqu'au vomissement, avec parfois des pleurs, il nous

---

[717]. *Ethique et psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, op. cit.*
[718]. Marie José Hervet *in Alliances autour du bébé, De la recherche à la clinique,* Michèle Maury, Martine Lamour, Paris, PUF, 2000.
[719]. P. Ferrari,, *op. cit.*

semble qu'on est en droit de s'inquiéter sur ce qu'on fait subir aux bébés. Si la plupart d'entre eux retrouvent rapidement des affects positifs, en revanche ce n'est pas le cas de ceux qui sont trop bouleversés.

Là encore, nous nous interrogeons sur la cruauté évidente révélée dans la description des manifestations neurovégétatives des émotions que nous font partager ces bébés. Nous exprimons notre incompréhension et notre indignation dans le fait de commettre sciemment des actes qui délibérément vont entraîner de telles perturbations chez des êtres humains, sans défense, totalement dépendants, en train de vivre leurs premières interactions humaines, celles qui seront au fondement de leur capacité d'établir des liens avec autrui. Nous pensons que faire vivre de telles situations à des bébés par leurs mères interposées relève de la perversion et puisqu'elle touche à ce qu'il y a de plus humain chez l'homme à savoir la relation qu'il entretient avec ses semblables et le monde qui l'entoure et à la première relation entre toutes : celle de l'enfant à sa mère et de la mère à son enfant. Car si les bébés trop bouleversés ne retrouvent pas un comportement positif, comment s'en sortent les mères elles aussi, à court, moyen et long terme ?

Pour avoir côtoyé certains de ces chercheurs, il nous a semblé qu'ils n'avaient pas vraiment conscience de ce qu'ils faisaient mais qu'ils étaient tout à leur intérêt et leur démonstration excitante, qu'ils faisaient preuve d'un enthousiasme pour leurs recherches, non partagé pour ce qui nous concerne et effrayant du fait de leur « déconnexion » des affects, vécus par autrui, nous compris, et de l'instrumentalisation des autres à leurs propres fins, souvent de publication pour leur propre gloire. L'empathie est présente, puisque les états émotionnels sont perçus et décrits, mais pas réelle car ils ne sont pas partagés. L'empathie n'est pas ici cet outil qui le plus souvent relie des êtres humains dans une relation d'aide et cette situation nous rappelle avec un verre grossissant que chaque fois qu'on perçoit la détresse d'autrui, (et pour qui vit en ville, cette rencontre est quotidienne) et qu'on s'en détourne, on se coupe de nos affects, par protection ou par lâcheté et ainsi d'une part de notre humanité. La différence ici consiste en la mise en scène calculée et préméditée de souffrance délibérément recherchée pour une démonstration « scientifique ? »

Pour clore ce chapitre, Kant nous donne une règle essentielle, qui peut nous aider dans de nombreuses circonstances où nous sommes en quête d'atteindre un but, un objectif, avec ou pour nos semblables :

> « Agis de façon telle que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme fin, jamais simplement comme moyen. »[720]

A propos de recherches qui ont contribué à diminuer les carences, il en existe un certain nombre. Elles ont contribué à une meilleure prise en charge des enfants, à mettre en place des soins plus adaptés à leurs besoins, à modifier l'organisation quotidienne des intervenants autour d'eux. C'est donc possible.

Le bébé est-il une personne ?

Cela fait peu de temps que l'on pense, dans notre civilisation, le bébé, ce petit d'homme, cet être humain, en terme de « personne », (*Le bébé est une personne*, 1984) ; ou comme dit Françoise Dolto de « sujet désirant » et que l'on a découvert ses compétences précoces. Cependant à peine vingt ans après, on tergiverse sur son statut.

---

[720]. E. Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Le Livre de Poche, 1993, p 105.

Si en philosophie le sujet est celui qui peut dire « je », alors le bébé est-il une personne avant d'accéder à ce statut après la petite enfance ? Si l'on se réfère à Tristram Engelhardt[721], médecin, philosophe et théologien nord-américain, il existe des êtres humains qui sont des personnes et d'autres qui ne le sont pas. « Sa distinction se serait répandue dans toute l'Amérique du Nord et ferait désormais partie des stéréotypes éthiquement corrects », écrit Dominique Folscheid :

> « Engelhardt coupe la notion d'être humain en deux pour en extraire deux catégories aussi étonnantes qu'inédites : d'une part celles des humains qui ne sont pas des personnes (*humans non persons*) ce sont seulement des êtres biologiques, d'autre part celle des humains qui sont des personnes (*humans persons*). Il cite : « Les personnes sont des personnes quand elles sont effectivement et moralement capables d'effectuer des actes attestant de leur qualité et pas seulement quand elles en sont capables en puissance[722]».

Cela introduit une discontinuité dans la vie d'un être humain, car comment devenir un adulte sans avoir été un enfant ? Comme l'écrit D. Folscheid :

> « Il faut donc cesser de prendre la puissance comme un néant d'être. Cesser aussi de la confondre avec ''la potentialité'' ou le ''potentiel'' dont parle la physique à propos des forces disponibles mais non effectives. Au sens philosophique, la puissance doit certes passer à l'acte pour qu'il y ait acte, mais fondamentalement, ontologiquement, l'acte précède la puissance. C'est à partir de l'adulte que l'on peut saisir sa potentialité chez l'enfant et non chez l'enfant qui est encore enfant, » (il cite Empédocle au Ve siècle avant J.-C. : « du non-étant rien ne vient ».)

Cette position philosophique d'Engelhardt sous-tend un dangereux dualisme qui réduirait l'être humain à ses compétences, biologiques d'une part, (réduit à l'ensemble de ses données biologiques l'être humain peut devenir un simple matériau) et morales d'autre part. La partie biologique appartenant au registre de l'évolution de l'espèce naturelle et la partie morale au domaine socioculturel. Ce qui est gênant, c'est que de telles théories autorisent certains auteurs qui s'en inspirent à parler de la suppression sans état d'âme « d'humains non personnes ». Il suffit d'un accident pour passer d'une catégorie à l'autre. On peut opposer à ces théories Thomas De Koninck qui nous alerte sur le fait que c'est d'abord dans les concepts et les mots que résident les dangers des crimes contre l'humanité et de la barbarie, dans la non-réciprocité qui exclut ou extermine un autre homme :

> « Le barbare est proprement celui qui ne peut plus reconnaître sa propre humanité. »[723]

Cette extermination se fait au nom même de la dignité de la personne, dans le domaine de la « bio-éthique » puisque ceux que l'on appelle *human non persons*, peuvent être éliminés sans état d'âme. Cela comprend les fœtus, les embryons humains, les nouveau-nés, les comateux et les déments profonds, n'étant pas des personnes, ils n'auraient pas de dignité et donc n'auraient pas droit au respect.[724] La définition de la dignité humaine telle que l'avait définie Emmanuel Kant est pervertie et détournée, à des fins visant à se débarrasser de toute personne dépendante, or :

---

[721]. Tristram Engelhardt, *The fundations of bioethics.* New York. Oxford University Press, 1986.
[722]. Dominique Folscheid, Cours DESS1/1 2001-2, p. 41-43.
[723]. Thomas De Koninck, Professeur à l'université Laval à Québec et ancien doyen de la Faculté de philosophie, *De la dignité humaine*, *op. cit*., pp. 3-6.
[724]. Tristram Engelhardt, *id.*

« Tout être humain, quel qu'il soit, possède une dignité[725] propre, inaliénable, au sens non équivoque que Kant a donné à ce terme : ce qui est au-dessus de tout prix et n'admet nul équivalent, n'ayant pas une valeur relative, mais une valeur absolue. [726]»

Les visions de l'enfant fort heureusement ne vont pas toutes dans cette direction et nous nous sentons très proches de celles véhiculées par un pédiatre, le Dr Grant Gilet qui décrit le bébé tout autrement. Pour lui l'enfant fait appel à ce qu'il y a de plus noble en nous, il mobilise nos tendances altruistes et créatives pour lui permettre de devenir un être humain pensant et unique.

« Un bébé est le centre d'intérêt et de bienveillance de la famille et de la communauté dans lesquelles il est né… Tant qu'un bébé a une capacité d'aimer et d'être aimé, ceux qui sont en rapport avec lui constatent que la part chaleureuse et aimante de leur être rencontre une réaction de croissance et de création. »[727]

Souffrance psychique, déclarations et lois

Depuis 1987 seulement la douleur du nouveau-né est reconnue mais qu'en est-il de sa souffrance psychique ? Nous avons vu le passage de l'enfant devenu sujet, puis sujet du droit, nous allons ici nous attacher plus particulièrement à sa protection psychique, certaines déclarations et conventions ultérieures y font référence. Voici un rapide aperçu de l'évolution du statut récent de l'enfant et de ses droits dans ce domaine.

Dans les principales déclarations concernant les enfants d'aujourd'hui : la déclaration sur les mauvais traitements et la négligence envers les enfants[728], comprend les mauvais traitements émotionnels, sexuels ou physiques. La négligence envers l'enfant est caractérisée par l'inaptitude d'un parent ou d'une personne légalement responsable du bien-être de l'enfant à répondre aux besoins de ce dernier et à lui apporter un niveau de soins suffisant. Dans la charte de l'enfant hospitalisé[729], il est également écrit :

« On évitera tout examen ou traitement qui n'est pas indispensable. On essaiera de réduire au minimum les agressions physiques ou émotionnelles et la douleur. »

Dans les principes généraux, la déclaration d'Ottawa[730] sur le droit de l'enfant aux soins de santé, stipule entre autre :

« Tous les efforts doivent être faits notamment pour : II) assurer que le meilleur intérêt de l'enfant constitue la principale préoccupation des services de soins de santé. […]

VI) protéger l'enfant des méthodes de diagnostic, de traitement ou de recherche inutiles. […] IX) éradiquer toute forme de mauvais traitement. »

Enfin, par rapport à la dignité du patient, 27. L'enfant doit toujours être traité avec tact, compréhension et respect de sa dignité et de sa vie privée. 28. Tout doit être fait pour empêcher et si cela n'est pas possible, alléger les souffrances et les peines en

---

[725]. Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, deuxième section, trad. Franç., in *Œuvres philosophiques,* II, Pléiade, Paris, Gallimard, 1985, p. 301-303.
[726]. Thomas De Konink, *op. cit.*
[727]. « Pourquoi se donner tant de mal pour les enfants malades ? » Dr Grant Gillet, Ian Ramsey Centre, Université d'Oxford in « L'accueil de l'enfant mal formé », *Ethique, La vie en question,* n° 16, Paris, Editions universitaires, 1995. p.11, pp. 11-20.
[728]. AMM, 1984, 1989, 1990, 1995.
[729]. UNESCO, OMS Europe, 1989, article 5.
[730]. AMM 1998.

réduisant les tensions physiques et émotionnelles de l'enfant. Or la banalisation de ces *stress* importants (cf. le *still face* et la *strange situation* expérimentaux)[731] infligés aux enfants au regard de ces textes, nous laisse perplexes quant à leur respect et cependant les lois sont nécessaires, pour interposer une parole entre un puissant et un plus faible.

> « Aussi peut-on dire que le droit impose la loi de l'espèce, c'est-àdire le renoncement à la toute-puissance… Le droit civil, par ses classifications, introduit à la problématique de la différenciation et du tout. [732]»

La thérapeutique et le soin sont utilisés en vue d'améliorer la santé du patient, ce que les anglo-saxons appellent « *the best interest* ». En revanche, la finalité de la recherche est de tester une hypothèse en vue de faire avancer la science, la limite entre soin et recherche n'est plus aussi franche, ceci entraîne une mixité des pratiques et un flou de positionnement pour les différents acteurs : patients, proches, investigateur-clinicien, équipe médicale.

La création des comités d'éthique est liée à l'histoire et au développement de la recherche biomédicale sur l'être humain. La déclaration d'Helsinki en 1964 a été formalisée au lendemain du procès de Nuremberg (1947), suite aux dérives pendant la guerre. En France, en 1960 un décret autorise les hôpitaux à établir des règles éthiques, en 1974 est créé le comité d'éthique de l'Inserm, organisme de recherche. En 1983, un décret du Président de la République créée le Comité consultatif d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé (CCNE).

La loi Huriet-Sérusclat est relative à la protection des personnes adoptée le 20 décembre 1988 et corrigée en 1994 ainsi que les CCPPRB (Comités Consultatifs Pour la Protection des Personnes dans la Recherche Biomédicale créés en 1981)[733]. Ceux-ci sont composés de manière à garantir leur indépendance et la diversité des compétences dans le domaine biomédical et « à l'égard des questions éthiques, sociales, psychologiques et juridiques ». A cette fin ils vérifient si la recherche présente une rigueur scientifique suffisante en appréciant la pertinence générale du projet et la qualité des pré-requis, l'adéquation entre les objectifs poursuivis et les moyens ainsi que la qualification des responsables de la recherche. Par ailleurs ils vérifient que les droits et la protection des personnes qui se prêtent à la recherche sont garantis (notamment en ce qui concerne l'information et le consentement). La consultation d'un CCPPRB est rendue obligatoire par la loi, ainsi que le consentement écrit des sujets expérimentaux à la recherche.[734] Il s'agit d'une loi de protection comprenant une dimension éthique : celle du respect de la personne par une protection renforcée surtout dans le cas des personnes diminuées telles que les incapables majeurs, les enfants… Le consentement est dit informé, éclairé et exprès, il fait l'objet II de la loi Huriet-Sérusclat. En ce qui

---

[731]. « Applications spécifiques, I. L'enfant », dans *Les dossiers de l'AP-HP, Droits de l'homme et pratiques soignantes, textes de références 1948-2001*, 2ème édition augmentée, Paris, DOIN éditeurs/ AP-HP, 2001, pp. 210-229.

[732]. Monette Vacquin *:* « […] L'enfant est rattaché à la famille, elle-même rattachée au social par les institutions, lesquelles sont rattachées à ce qui les dépasse, ce peut être la loi divine, Dieu, une fiction totémique, les grands mythes vitaux, la République, le peuple… Tout ce qui dans l'histoire humaine, empêche que la place de référent ne soit occupée par un être de chair, tout ce qui est favorable à ce que la question de l'absolu soit occupée par quelque chose de vide, de telle sorte ce Dieu tout-puissant ne soit ni vous, ni moi. L'instance d'un absolu reste pour Pierre Legendre indispensable à la différenciation humaine : il serait quelque chose comme le tiers pour l'espèce elle-même, l'horizon mythique nécessaire à la construction et à la transmission de la Raison.», *op. cit.,* pp. 55-57 et 87.

[733]. Isabelle Erny, « Ethique et protection des personnes : qui fait quoi ? », *Revue trimestrielle du Comité d la santé publique,* n° 22 mars 1998, pp. 2-4.

[734]. Pr. C. Hervé, Dr G. Moutel, N. Le Roux, « Ethique de la recherche, CCPPRB, consentement » p. 1-4.

concerne les enfants c'est le représentant légal, parent, tuteur, qui se substitue à l'incapable.

La loi française restreint la recherche en situation d'urgence à des protocoles dont il est attendu « un bénéfice direct et majeur » pour la santé du malade. Cependant il semblerait que la distinction opérée par la loi Huriet entre « recherche avec bénéfice individuel direct » et « recherche sans bénéfice individuel direct » est source de perplexité et a été contestée au niveau international.[735]

Pour revenir aux enfants, ce qui nous concerne au plus près dans ce travail, la Charte européenne des enfants hospitalisés du 13 mai 1986, adoptée par le parlement européen affirme pour le cas des soins :

> « Le droit de l'enfant à recevoir une information adaptée à son âge, son développement mental, son état affectif et psychologique, quant à l'ensemble du traitement médical auquel il est soumis.»

Comme nous l'avons vu, cela ne protège en aucun cas les bébés d'être des objets de recherche de psychologie expérimentale si les parents donnent leur accord. L'expérience prouve que la plupart des personnes sollicitées le donnent. D'autres textes font référence à la protection et au respect de l'être humain, dès le commencement de la vie.[736]

---

[735]. Moutel G., Hervé C., « Le consentement en France et le droit des patients », p. 1-16.

[736]. Code civil : « La loi assure la primauté de la personne interdit toute atteinte à la dignité de celle-ci et garantit le respect de l'être humain dès le commencement de la vie. »
Article premier de la déclaration universelle des droits de l'homme adoptée par l'assemblée générale des Nations Unies en 1948 : « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droit. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. »

Chapitre 15
Comment l'éthique vient aux enfants

Si nous avons longuement insisté sur l'accompagnement dans la bienveillance et la sécurité de l'accès au « je » de l'enfant, dans le soutien de ses perceptions et dans le respect de l'authenticité de ses émotions, pour que l'enfant se construise en « vrai self », dans la confiance d'adultes le respectant et respectant ses parents quels qu'ils soient, c'est parce que cela constitue le fondement de ce qui résonnera en lui juste ou pas juste, et qui contribuera au fondement de son être moral et à sa liberté. Cette présence à soi et au monde est en elle-même ce qui fait sa dignité d'enfant et plus tard d'homme. Car le « je », bien qu'il soit insaisissable, est porteur de ma responsabilité et de mon autorité, au sens de « je suis auteur » de mes actes, de mes paroles et de ma réflexion éthique.

Nous voyons dans les lieux d'accueil chez des enfants très jeunes, d'environ un an, des sentiments de culpabilité, des gestes de consolation ou d'auto-punition. Cette tendance réparatrice commence à se mettre en place très tôt, comme l'a décrit Mélanie Klein, dès le premier semestre de la vie. C'est ce qui permet à l'enfant d'accéder à l'ambivalence et par là même à un élément fondamental de la santé psychique.

> « […] la gratitude qu'autrui éprouve en retour apprend à l'enfant un style relationnel essentiellement éthique. »[737]

Boris Cyrulnik, évoque à son tour la culpabilité à propos d'enfants résilients qui, parce qu'ils ont pu l'éprouver, ne sont pas devenus des monstres comme leurs persécuteurs. Il la décrit comme fondatrice d'un sens moral précoce, pour ces enfants.

> «Les pervers, dépourvus de culpabilité parce que leur empathie, leur aptitude à se mettre à la place d'un autre, ne s'est pas développée, fracassent n'importe qui avec un grand plaisir. Or l'empathie, seul fondement biologique et psychologique du sens éthique, mène à la morale en même temps qu'à la culpabilité. […] De plus souffrir de culpabilité, c'est se donner la preuve qu'on n'est pas un monstre. Et même, c'est planter en soi l'intime conviction d'être profondément moral […][738] »

Il y a aussi ceux – que nous appelons « enfants thérapeutes » – qui, d'une certaine façon, tentent de soigner leurs parents. En effet, certains bébés de quelques mois vont faire des tentatives plus ou moins réussies de réanimation de leur mère déprimée, en s'agitant, en s'excitant pour ne pas sombrer dans le vide d'une relation sans vie et solliciter toujours de l'attention, soit de leur mère, soit de tout tiers passant à leur portée. Ces enfants très jeunes font d'énormes efforts pour cela, au prix de troubles somatiques et psychologiques : troubles du sommeil (grandes difficultés à s'endormir, sommeil léger, peu réparateur), eczéma, régurgitations, troubles de la communication, troubles divers du développement…

Il y a aussi ceux qui très jeunes manifestent de l'empathie et même de la compassion vis-à-vis des personnes de leur entourage : Mathilde, 1 an, essuie les larmes de sa maman qui vient de raconter un épisode douloureux de sa vie et tente de la consoler. Cette attitude est observée également chez les enfants entre eux, dès la fin de la première année, nous les voyons qui cherchent à consoler un de leurs pairs qui pleure,

---

[737]. Mélanie Klein, *Envie et gratitude et autres essais,* Paris, Gallimard, 1957.

[738]. B. Cyrulnik, *op. cit.,* p. 175 « En donnant de l'amour et en aidant les autres, je répare ma dignité blessée par l'agression. Ainsi après une période anomique marquée par l'absence de lois morales, l'ignorance de toute règle et de tout devoir particulier, se met en place, à partir de 2 ans jusqu'à environ 7 ans, le stade de l'hétéronomie définie par une moralité… »

par des gestes de réconfort, caresses, baisers, ou en lui apportant un jouet, gestes qu'ils ont reçus de leur mère ou de leur entourage et qu'ils sont très tôt capables d'imiter et d'intérioriser pour les refaire à leur tour pour d'autres.

Dans tous ces cas de figure il est important qu'un tiers intervienne : un vrai thérapeute qui suivra la mère et soulagera l'enfant de ce rôle trop lourd pour lui, un adulte touché par la tentative de réconfort de l'enfant auprès d'autrui qui valorisera son action et prendra le relais : « oui, Léo pleure, il s'est un peu fait mal, je vais m'occuper de lui, lui mettre de la crème, toi tu peux continuer à jouer, après il te rejoindra. »

D'une façon générale nous avons observé que les bébés sont sensibles aux manifestations émotionnelles de ceux qui les entourent et nous supposons qu'il s'agit là de l'intersubjectivité dont a parlé, entre autre, Merleau-Ponty. Les pleurs des autres bébés peuvent les arrêter dans leurs activités, et les inquiéter. Une parole de réconfort, d'explication peut dédramatiser quelque chose qui pour certains peut devenir angoissant, l'attitude de l'adulte permet de recréer pour l'enfant une sécurité affective et de poursuivre ses jeux et ses explorations.

Si l'on est à la recherche de « la vie bonne », du bonheur pour les enfants et de ce qui plus tard leur permettra à leur tour de la vivre et de la transmettre autour d'eux alors peut-être les prémisses de notions du bon et du mauvais trouvent leur origine dans les premières sensations de plaisir, de bien-être, ou d'inconfort et de déplaisir au cours des premiers soins. Nous souhaitons citer encore Daniel Stern qui après de nombreuses questions sur « le bon soi » et « le mauvais soi » s'attache à identifier la notion « d'entités psychiques bonnes et mauvaises ». En effet, bon et mauvais tout comme bien et mal sont des termes qui font référence à la morale et qui supposent des valeurs et des normes encore inaccessibles aux nourrissons.

> […] L'ontogenèse qui va de « plaisant » à « bon » est d'une importance extrême, mais cela se rapporte à une période du développement postérieure à celle que nous examinons là. […] En dépit de cette critique, je pense réellement que les nourrissons regroupent les expériences interpersonnelles en catégories variées plaisantes et déplaisantes, c'est à dire en agglomérats hédoniques. [739]»

A cela, nous voulons rappeler la précocité du sentiment de justice qui est certainement en lien avec un sentiment de plaisir, en tout cas de bien-être. C'est de l'attention que l'on porte aux très jeunes enfants comme l'écrit un pédiatre, en parlant de son expérience professionnelle et de notre engagement éthique vis à vis d'eux que nous posons les bases d'un *continuum* éthique. Ce qui est vrai en pédiatrie, l'est aussi dans d'autres domaines nous semble-t-il :

> « Ce n'est pas un préjugé sans raison en faveur de notre espèce que de consacrer la plus grande attention à la santé des jeunes enfants : c'est l'expression d'un engagement éthique fondamental vis-à-vis d'êtres qui sont en train d'entrer dans le tissu social de nos relations morales. […] Si nous devions nier ce profond engagement vis-à-vis des membres de notre propre espèce, nous détruirions une des sources de notre discernement moral. […]
>
> Tout être est également conscient de l'affection d'autres personnes, à travers les soins et l'aide qu'on lui apporte : il découvre ainsi le besoin humain d'aide et de réconfort. Il comprend la sorte de désirs et de besoins qu'ont les autres parce que ses propres désirs et besoins sont exprimés par des concepts qu'il a appris dans ses interactions avec les autres. Il aura ainsi tendance à l'empathie avec les autres, simplement parce que ce sont des êtres humains. [740] »

---

[739]. D. Stern, *op. cit.,* p. 318-319.

[740]. *Op. cit*., Revue « *Ethique », La vie en question*, n° 16, « L'accueil de l'enfant mal formé », Editions universitaires, Paris, 1995. p.11 « Pourquoi se donner tant de mal pour les enfants malades ? » Dr Grant Gillet, Ian Ramsey Centre, Université d'Oxford, p.18-19.

La manière dont nous considérons autrui, et chaque membre de la relation sera la base d'une relation éthique, si dans cette réciprocité humaine, même dans des situations asymétriques, chacun est respecté en tant que sujet, en tant qu'être libre et unique, que ce soit le bébé, son parent, le soignant ou le chercheur.

Martin Buber[741], distingue deux catégories de relation : le « Je-Cela » qui est le rapport que l'homme entretient avec les choses, les déterminations objectives ; et le « Je-Tu », véritable rencontre d'autrui à travers le dialogue qui nous érigent, moi comme l'autre en sujets. Dans cet événement du « Je-Tu », se dévoilerait la vérité ultime de l'humain, en faire l'expérience dès la petite enfance constitue le socle d'une humanité en partage. Si Autrui est autre que moi, Autrui est en même temps comme moi. Il m'est semblable et je lui ressemble, c'est un homme comme moi, un autre moi, un *alter ego.* Autrui est une notion contradictoire puisqu'elle signifie en même temps l'identité et la différence.

Les échanges de regards entre adulte et enfant, comme le fait de jouer et d'explorer sous le regard bienveillant et protecteur de l'adulte confortera l'enfant dans son sentiment d'exister, pour lui-même et pour autrui. Comme le rappelle Sartre, le regard de l'autre me donne consistance et existence, et au même moment me prive de moi-même et de ma liberté. Le regard de l'autre me fait exister comme chose, je suis quelque chose (un certain physique, une certaine situation sociale…) L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi.

> « Me saisir, me comprendre, c'est toujours en même temps me savoir saisi, compris par l'autre. » [742]

L'intention portée par le regard sera donc reconnaissance de l'altérité, respectueuse de la pudeur ou jugement et intrusion conduisant à l'aliénation. Il y a aussi une éthique du regard participant à celle en construction de l'enfant, justement en ne le regardant non pas comme une chose, mais comme une personne. Pour Heidegger, « Le monde auquel je suis est toujours un monde que je partage avec d'autres[743] » il le résume à travers ce qu'il appelle « l'être-avec-autrui » :

> « […] « L'autre ne peut faire défaut qu'à et pour un être-avec-autrui, être seul est un mode déficient de l'être-avec-autrui, sa possibilité est la preuve de cet être-avec-autrui. » Pour ressentir la solitude, il faut déjà avoir le sens de l'autre. Être seul n'est pas une manière d'être *sans* l'autre, mais une *altération* de mon rapport à l'autre, elle est moins une *privation* qu'une *complication* de ce rapport. [744]»

C'est pourquoi aider les mères à sortir de l'isolement est fondamental pour qu'elles fassent avec leur enfant l'expérience d'être mère dans une relation d'être-avec-autrui, car la complication de ce rapport peut mener à une relation pathologique ou mortifère si elle est liée à une trop profonde solitude. Aider une mère à s'aimer comme mère quand elle se sent mauvaise et incapable de bien faire pour son enfant, la renarcissiser, est ce qui servira de base à ce qu'elle puisse à son tour donner de l'amour à son enfant. Sigmund Freud[745] fait remarquer que : « Le narcissisme ne se constitue

---

[741]. Martin Buber, *Je et Tu,* Paris, Aubier, 1938.
[742]. Jean-Paul Sartre.
[743]. Heidegger, *Etre et Temps*, trad. R. Boehm et A. de Waelhens, Paris, Gallimard, 1964, p.150-152.
[744]. *Idem.*
[745]. Sigmund Freud, « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, trad. De D. Berger et J. Laplanche, Paris, PUF, 1969.

que par l'intériorisation de l'amour de la mère, il faut que la mère l'ait aimé pour que l'enfant s'aime lui-même. » Cela a à voir avec les fondements de l'éthique, s'aimer soi-même, avoir du plaisir à être en relation avec quelqu'un de bienveillant contribue à la confiance en soi et à l'attention aux autres. Mais comment comprendre l'expérience qui me rend autrui présent ? C'est Husserl qui rappelle l'importance du corps dans cette démarche de rencontre et de reconnaissance et que nous avons développée dans l'observation des expressions et de la motricité du bébé et dans l'attention aux soins de maternage ; il écrit :

> « La reconnaissance d'autrui, son identification se fait à partir de l'expérience de mon corps vivant comme source de mouvement, de sensation, de sentiments.
>
> Ce que je perçois d'abord d'autrui c'est d'abord un autre corps, agissant, expressif. C'est parce que je saisis immédiatement une ressemblance entre mon corps et le sien que peut s'opérer un transfert de sens. *Moi* je me vis comme corps, je vois un autre corps, cet autre corps doit être habité par un autre *moi.* »

Comprendre cela pour des parents, c'est aussi comprendre que leur enfant n'est pas un appendice d'eux-mêmes, le prolongement d'eux-mêmes, un jouet ou une chose dont ils peuvent jouir comme d'un objet, mais bien un être qui ressent, qui perçoit, qui connaît, qui pense et qui a besoin de partager avec ses semblables ses émotions et ses sensations. Winnicott lui aussi aborde la question de la mise en place et du sens des valeurs chez l'enfant. Il souligne que ce sont des soins « suffisamment bons » qui vont entraîner le développement d'éléments tels que :

> « la confiance, la croyance en quelque chose… en un Dieu personnel… les idées du bien et du mal, au sein du bon fonctionnement des processus internes de l'enfant ». A propos de l'éducation morale, il insiste sur le rôle des identifications de l'enfant aux parents et rappelle que « dans la pratique, cela implique, entre autres, que les parents donnent à leurs enfants l'exemple, en n'étant pas meilleurs que ce qu'ils sont réellement, pas hypocrites, mais assez convenables… »[746]

Winnicott par cette attitude d'honnêteté se rapproche, nous semble-t-il, de la recherche du bien aristotélicien, à la portée des êtres humains avec toute la contingence qui les accompagne, plutôt que de celle du Bien idéal et inatteignable de Platon.

Au fondements de l'éthique nous trouvons aussi la « tendance réparatrice » de l'enfant mise en évidence par Mélanie Klein, celle-ci a un rôle structurant dans le développement du Moi et dans le travail de la sublimation. En effet, l'enfant cherche à réparer les effets de ses fantasmes sadiques et destructeurs sur son objet d'amour, mécanisme lié à l'angoisse et à la culpabilité. Pour elle, le nourrisson peut vivre une véritable satisfaction dans sa relation au « sein » et l'expérience de la gratitude qui en découle influence fortement la formation de son caractère et de ses relations à autrui, en particulier la capacité de générosité et de considération pour les autres.[747]

Michel Soulé lui aussi, pense que très tôt l'enfant construit une notion de la justice et de l'injustice, qu'il a un sens aigu de l'éthique devant les comportements des adultes et que c'est peu à peu à travers la formation du Surmoi que la notion de justice s'intériorise. Quant à Philippe Mazet, il souligne un des aspects fondateurs des débuts de l'éthique que nous partageons :

---

[746]. Donald Winnicott, *Morale et éducation*, 1963, Science de l'homme Payot, 1969.

[747]. Philippe Mazet, « Naissance et développement du sens éthique chez l'enfant, Du sentiment de respect à l'égard de soi au respect d'autrui », *Neuropsychiatrie Enfance Adolescence*, 1999, 47 (12), p. 525-534.

> « un point fondamental sur lequel insistent tous les travaux psychanalytiques : c'est à travers la qualité dans les soins et les relations précoces que se mettent en place chez l'enfant l'intérêt et le respect de l'autre. » [748]

Ainsi l'environnement humain de l'enfant est capital pour conforter les germes en lui de la justice, du bien, du mal, de la confiance nécessaire pour éprouver de la sollicitude envers autrui et accéder aux valeurs morales et éthiques partageables avec d'autres au sein d'un monde commun. L'identification aux adultes que l'enfant puis l'adolescent va rencontrer implique une grande responsabilité de ceux-ci à leur égard.

L'éthique de l'accueil

Quand nous sommes, comme à l'accueil, dans une relation d'aide aux bébés et à leur parents et pour cela dans une recherche de compréhension de leur situation, puis de recherche de stratégies d'intervention et d'accompagnement, toute recherche sur le développement du bébé et les interactions précoces devrait dans ce lieu être tournée vers une amélioration directe, un bien-être, un épanouissement des êtres rencontrés. Les questions éthiques vis-à-vis du jeune enfant et ses parents en matière de recherche nous laissent à penser que, comme disait déjà Sophocle[749] :

> « En réalité, laissée à elle même, déracinée du concret, la raison se mue facilement en déraison –de beaucoup le plus grand de tous les malheurs qui puisse frapper un mortel ».

Vaclav Havel nous rappelle que c'est la responsabilité humaine de chacun qui peut constituer un rempart contre le pouvoir impersonnel, pouvoir qui entraîne le monde de plus en plus en avant sur la voie irrationnelle et qui ôte son contenu au langage.

Ce dont le bébé a besoin, c'est de parents qui ont réussi à croire en eux-mêmes, nous dit Winnicott, et c'est aussi l'une des meilleures démarches de prévention que de les aider à s'approprier leur enfant. Ainsi, avec Kierkegaard (1815-1855), si nous voulons aider ici les enfants et leurs parents, il nous faut accompagner chaque famille à partir de l'endroit où elle en est. Et mettre nos capacités de compréhension au service de cette aide et non de notre propre maîtrise. Nous avons vu, grâce aux objectifs premiers de l'Unité Petite Enfance et aux exemples cliniques, l'importance accordée à chaque enfant présent dans sa relation à ses parents. Ce rapport qui nous implique concrètement et émotionnellement, met en jeu dans l'immédiateté de cette rencontre, notre responsabilité. Et comment ne pas rester humble face à la rencontre de chaque histoire qui nous dépasse, qui vient d'avant nous et continuera après nous.

> « Ne peut-on pas soutenir avec E. Levinas l'idée de l'éthique de l'altérité et de penser l'éthique comme expérience véritable de l'Autre. Dans l'ouverture à l'Autre qui saisit le sujet plus que lui-même, s'effectue selon lui une relation à l'infini « L'Infini me vient à l'idée dans la signifiance du visage. Le visage signifie l'Infini. Celui-ci n'apparaît jamais comme thème, mais dans cette signifiance éthique elle-même, c'est-à-dire dans le fait que plus je suis juste, plus je suis responsable ; on n'est jamais quitte à l'égard d'autrui… c'est dans ce sens qu'il y a une ouverture au-delà de ce qui se délimite ; et telle est la manifestation de l'Infini. »

---

[748]. *Op. cit.*

[749]. Sophocle, *Antigone*, texte établi par Alphonse Dain, traduit par Paul Mazon, Paris, Les belles lettres, 1955, v.1242-1243.

Accueillir les bébés et leurs parents, c'est être prêt à recevoir de l'étrangeté, de la « bizarrerie » comme dit Claudie Chéboldaeff[750], car il y a pour toute famille une culture familiale qui apporte sa différence. Accueillir suppose une ouverture dans un cadre élaboré pour soutenir, restaurer ou maintenir les capacités à être parents et offrir des supports au développement de l'enfant et à son exploration. Ce cadre sécurisant et réfléchi, construit par l'équipe, permet d'être tranquille et disponible à ce qui vient, à ce qui advient. Il permet de renvoyer à l'enfant un sentiment de compétence, qui dès qu'il l'aura perçu, contribuera à la constitution et à la perception positives de sa personne. Si l'enfant rencontre quelqu'un qui lui renvoie cela de lui-même, il l'aura vécu, il l'aura en lui. L'accueil, au sens profond d'ouverture et d'acceptation de l'autre, est alors la seule prévention efficace car un bon accueil offre un possible nouveau partageable et partagé. Plus on dit ce que l'enfant a fait de bien, plus la mère en est gratifiée. Il faut de la patience, il faut pouvoir attendre que cela émerge au milieu des difficultés et cela émerge toujours. C'est pourquoi la sincérité systématique peut être destructrice. Il faut savoir attendre le moment judicieux. « La sincérité à outrance devient mensonge, le sais-tu ? » chante Anne Sylvestre.

Nous pouvons dire des choses difficiles quand la confiance est établie, sinon cela ne fait que blesser et suscite de la colère, de l'agressivité ou de la dépression et de l'effondrement. L'accueil appelle la confiance mais si les familles sont mal accueillies, quelque chose persiste de ce premier contact.

Le préalable à toute relation avec les familles est l'accueil qui fait que l'autre sent que l'on est de son côté, avec lui. Avoir un jeune enfant, un bébé se situe parfois dans une période très difficile pour les mères. Aucun dogme ne peut les aider et s'il existait « une » bonne éducation cela se saurait. Il y a à accueillir les habitudes différentes, la pensée magico-religieuse qui accompagne chaque enfant, qui fait que pour celui-ci, le mettre debout à la moindre occasion fait qu'il sera fort, dans l'esprit de sa maman. Nous ne pouvons que valoriser ce désir de vie, de vitalité pour son enfant, que cela ne se fasse pas à son détriment par ignorance des capacités de son âge ou de son état, tel va être notre rôle pour guider avec délicatesse et bienveillante attention vers un ajustement où chacun se retrouve.

Accueillir n'est pas *être comme.* C'est pourquoi faire un pas vers la culture de l'autre, toujours différente de la nôtre, connaître un peu les habitudes, les rituels, les pratiques de telle ethnie ou de tel peuple, telle mère, dans les soins de la petite enfance, nous donnera des indications pour comprendre certaines relations parent-bébé, comme quand l'enfant est le représentant d'un ancêtre important, ou comme ce qui concerne la relation au placenta. En retour nous pourrons expliquer tranquillement comment et pourquoi nous faisons ainsi, autrement, différemment. Nous n'oublierons pas que notre société est la seule qui a laissé une mère seule avec son bébé, comme le soulignait Françoise Dolto. C'est pourquoi nous devons bâtir et animer ces lieux d'accueil, et de rencontres en substitution à un entourage familial et sociétal défaillant et en mutation. Offrir cette hospitalité dans chaque quartier et aux points de catastrophes pourra éviter que de plus grandes n'adviennent et donner une chance à la vie qui ne demande que cela, se déployer vers un possible bonheur. « La vie fuit la vie vers la vie » disait Levinas.

---

[750]. Ancienne directrice et formatrice du CERPE, Centre de formation d'éducateurs de jeunes enfants d'Aubervilliers.

Pour une prévention prévenante

La prévention comme la prévenance se situent toujours dans un rapport au temps. Le temps de pré-venir, d'aller devant, au-devant. L'une comme l'autre contiennent l'idée d'une anticipation. Serge Lebovici disait à ce propos « On peut prédire le passé ». De même, Bertrand Cramer[751] qui travaille depuis longtemps auprès d'enfants en souffrance dit, et nous sommes bien d'accord avec lui, qu'il est bien plus facile de reconstruire l'histoire d'une personne que de prédire son évolution, c'est pourquoi il préfère la notion de *risques* à celle de prédiction. Car comme le rappelle Karl Popper :

> «On peut étudier ce qui a été, mais ce qui a été est terminé, et à partir de là, nous ne sommes pas en mesure de prévoir quoi que ce soit, de suivre le courant ; nous devons simplement agir et tâcher de rendre les choses meilleures. »[752]

Le mot prévention vient du latin *praeventio*, qui désigne l'action consistant à devancer, à prévenir un risque, un mal, un danger.[753] Pareille définition est négative qui suppose l'existence d'un mal, d'une menace en tout cas. Mais dans le domaine qui nous intéresse, c'est-à-dire la prévention dans la périnatalité et dans la petite enfance, ce vocable recouvre également un sens positif, que l'on appelle au Québec « la prévenance » :

> « La prévenance, c'est une disposition à se montrer prévenant, l'attitude d'une personne qui cherche par ses actions, ses paroles, à prévenir les désirs d'autrui. Elle se rapproche de l'obligeance, l'amabilité, l'attention, la délicatesse […], la gentillesse, le soin.[754] »

« La véritable prévention c'est celle qui ne se voit pas[755] ». Cette phrase signifie que tout ce qui doit être fait et accompagné au moment où les événements apparaissent, s'inscrit sans grand tumulte dans le cours du temps et est le fruit du travail « ordinaire » et quotidien des familles, de leur entourage et des professionnels de l'enfance. Ce travail participe aux transformations silencieuses évoquées au début de cette recherche. Or si l'on parle tant de prévention aujourd'hui, c'est peut-être que ce travail est à réinventer. La société change, les connaissances et les mentalités évoluent à des rythmes très disparates. En quelques générations les populations rurales sont devenues urbaines et l'accueil de populations venant de cultures différentes et de pays lointains pour des raisons économiques ou suite à des catastrophes (misère, guerres, déportations) a donné une réalité à un aspect de la mondialisation. L'isolement des individus dont certains ont vécu des événements traumatiques tels que des deuils, des maladies, des séparations ou des violences, en est une conséquence directe. Cela a des effets néfastes sur l'accueil et le devenir des bébés et de leurs parents si on ne va pas au-devant d'eux. Recréer des liens est devenu une nécessité pour bien vivre ensemble. La délation et la stigmatisation des familles en souffrance fondées sur une vision sécuritaire et sur la peur vont à l'encontre de ce processus.

C'est pourquoi s'il y a une nécessité de la prévention et de la protection de l'enfance, il y a aussi une vigilance à exercer dans ce domaine car elles touchent à la politique, la santé et l'éducation avec le risque de la confusion des sphères et des rôles.

---

751. Bertrand Cramer, *Que deviendront nos bébés ?,* Editions Odile Jacob, 1999.
752. Karl Popper, *La leçon de ce siècle,* trad. J. Henry et Cl. Orsoni, 10/18 coll. « Bibliothèques », 1993, pp. 82-83.
753. Cf. Le *Dictionnaire Le Petit Larousse illustré*, 1994.
754. *Le Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, t. 5, Paris, 1978. « Prévenir », «prévention », « prévoir », « prédire », « prévenance », pp. 452-454.
755. Claudie Cheboldaeff, déjà citée.

Les politiques d'évaluation prédictives, se répandent dans tous les secteurs. N'y a-t-il pas une confusion entre prévention et prédiction ?

Boris Cyrulnik a de son côté fait connaître le concept de « *résilience* », qui prouve que malgré un contexte et des événements catastrophiques dans l'enfance, certains individus peuvent par de bonnes rencontres au cours de leur vie, développer des ressources leur permettant de devenir des adultes équilibrés. C'est pourquoi la prévention n'est pas la prédiction. En effet, la *prédiction* comme la *prévision* appartiennent à la sphère de la magie, des devins et des prophètes, car prévoir est proche de prédire et renvoie à :

> « … l'action de prévoir, la connaissance de l'avenir. Elle se rapporte à la divination, l'intuition, la prescience, la probabilité, la conjecture, la croyance, le pronostic… »[756]
>
> « La *prédiction* est l'action de prédire et renvoie à la prophétie, à la divination, à la vaticination (prédiction, oracle), au destin. »[757]

Nous sommes loin d'une approche « scientifique » avec ces termes. En revanche, prévoir l'arrivée d'un enfant, organiser ses conditions d'accueil, de soins et d'éducation avec du personnel formé, relèvent de la responsabilité des adultes d'une société donnée. C'est pourquoi, quand prévoir c'est « envisager des possibilités, et organiser d'avance, décider pour l'avenir en étant prévoyant »[758], on rejoint alors une facette de la prévention et la prévoyance s'articule alors à la prudence, à la création de conditions favorables.

> « La *prévoyance* est l'attitude de celui qui prend des dispositions, les précautions nécessaires pour faire face à telle ou telle situation qu'il prévoit, qui est prévoyant. Cela renvoie à la prudence, à l'épargne. »[759]

Hannah Arendt, quant à elle, écrivait : « Il n'y a pas de prévention totale. »[760] En effet, une prévention totale, supposerait un système totalitaire qui dénierait toute liberté au nom d'un monde pacifié artificiellement, véhiculant sa propre violence masquée, comme dans *Le meilleur des mondes*.[761]

Par ailleurs, nous observons une transformation des événements à accompagner, en problèmes et en pathologies. Faut-il médicaliser tous les événements de la vie ? Nous constatons aussi une évacuation du présent et du singulier avec leurs affects, au profit de quantifications tournées vers l'avenir qui tendent à affirmer avec assurance, la certitude de la disparition des risques futurs[762]. Ne faudrait-il pas plutôt commencer par agir avec prévenance au présent et au quotidien ?

C'est la relation interpersonnelle avec l'adulte le plus proche qui va être déterminante pour l'enfant et quand cette relation est empreinte d'attitudes nocives et pathologiques, les conséquences peuvent être très graves pour celui-ci. Cela suppose une formation des professionnels pour repérer les éléments de difficultés apparaissant dans la relation, dans les moments d'échanges et de soins au bébé afin d'évoluer, sans juger ces familles, vers une résolution des problèmes et une reprise évolutive du développement de l'enfant lorsque celui-ci est entravé.

---

[756]. *Le Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, t. 5, Paris, 1978, *op. cit.*
[757]. « Prédiction », *idem,* p. 409.
[758]. « Prévoir », *ibidem.*
[759]. « Prévoyance », *ibidem.*
[760]. Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence, op., cit.*
[761]. Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes,* Paris, Le Livre de Poche, 1960.
[762]. Allons-nous vers *Le meilleur des mondes* ? *op. cit*.

En effet, une des préventions efficaces des troubles du développement du nourrisson et du jeune enfant consiste à agir dès que les troubles apparaissent et quand ils sont encore réversibles. Sur ce point, Mazet et Stoléru (2003)[763] ont démontré l'utilité de mettre en place des actions préventives très précoces : thérapies, soutien, observation du bébé, consultations, intervention à domicile…

C'est cette prévoyance, concrétisée dans un cadre pensé et élaboré en équipe, qui donne les conditions d'une disponibilité pour les accueillants, d'autant plus qu'ils peuvent s'appuyer si nécessaire sur tout un réseau de soins offrant les soutiens cités plus haut. Mais la disponibilité ne suffit pas. A cette disposition il faut rajouter des connaissances sur le développement du jeune enfant et sur les interactions parents-bébés, et de plus, des capacités d'empathie pour pouvoir établir une relation de confiance et une alliance avec ces familles, base de la sécurité qui permettra des soins éventuels dans la durée pour prévenir la maltraitance.

La prévention commence dès la période prénatale et à la maternité par l'écoute de la mère, du père et l'accueil du bébé. C'est dans la « prévenance », c'est-à-dire en mettant en place un environnement humain et matériel favorable à l'épanouissement du bébé et de ses parents qu'elle se réalise. C'est dans le soutien de leur rencontre, de leurs premiers liens et premières relations, de la reconnaissance de chacun à sa juste place, par les acteurs ayant su établir l'alliance indispensable à un accompagnement et à des soins éventuels qu'elle se vit.

L'observation de l'enfant dans sa globalité et de ses interactions avec ses parents par des professionnels compétents et bienveillants, permet un soutien à la prise en compte des besoins vitaux de l'enfant et à la prise en compte de la détresse psychologique et de l'épuisement parental éventuels ou des carences éducatives. Le travail en réseau est indispensable car la pluridisciplinarité permet de s'ajuster à chaque situation de façon la plus efficace possible : soutien aux soins de maternage, aux activités d'éveil et à l'éducation, aide sociale pour le logement et le travail, justice, AEMO, soins psychologiques, psychiatriques, rencontres, écoute et observation du développement de l'enfant, évaluations et réajustements permanents. Ainsi nous pourrons observer à nouveau ces enfants capables très vite de retrouver le plaisir de vivre et d'être ensemble, de jouer, car « l'enfant se construit par le jeu[764] » et un enfant en bonne santé est un enfant qui joue.

La constance et la continuité des soins aux bébés, souvent attaquées et remises en cause au niveau interpersonnel mais aussi au niveau sociétal, sont pourtant nécessaires à leur équilibre. Il est de notre responsabilité de professionnels de les défendre et de protéger l'espace et le temps de l'enfance ainsi que de contribuer au développement de tout ce qui permet l'expression et la reconnaissance de chacun.

C'est ainsi que l'on peut accueillir les difficultés rencontrées par les familles qui viennent et les accompagner autant qu'on le peut. Elles sont d'ordres et de degrés très variés : souvent il s'agit de repérer ensemble la mise en place des rythmes des nourrissons, de rassurer une mère sur ses compétences par une présence tierce, de donner quelques repères sur le développement des bébés et de s'adresser directement à l'enfant pour le soulager de tensions émotionnelles qui le débordent. Ceci a d'emblée un effet apaisant et modifie la tonalité de la relation entre le parent et son enfant. Accompagner les premières séparations quand elles réactivent des blessures profondes chez les parents, développer une confiance dans les capacités du bébé à vivre et à aller

---

[763]. Philippe Mazet et S. Stoléru, *Psychopathologie du nourrisson et du jeune enfant, Développement et interactions précoces*, 3ème éd., coll. « les âges de la vie », Paris, Masson, 2003.
[764] Maria Montessori, pédagogue.

avec d'autres demande un temps nécessaire et variable selon l'état et les capacités de chaque membre de la relation.

Enfin étayer et relayer les carences éducatives en y impliquant les parents contribue à limiter certains effets pouvant altérer gravement le développement des enfants. En effet, les risques sont parfois très importants pour l'enfant comme nous l'a montré cette autre maman enceinte : suivie en psychiatrie elle est très ralentie, avec des moments d'absences et ne se prépare pas du tout pour l'accouchement et la naissance qui approchent. Cela conduira l'équipe à prévoir une hospitalisation mère-bébé pour soutenir leurs premiers liens. La prévention consiste ici à évaluer et à anticiper les difficultés de cette mère, pour aménager le meilleur accueil possible de son bébé.

La formation des professionnels toujours en recherche d'une meilleure compréhension des bébés et de leurs premières relations, permet d'évaluer les risques pour l'enfant et de mettre en place des aides appropriées. C'est ainsi que même dans des situations critiques la prévention peut être prévenante, c'est-à-dire aller au-devant des besoins de chacun ; elle suppose en amont que le travail en réseau soit solide et bien coordonné.

Prévenir, c'est aussi « venir près », être proche, cela signifie que cette prévention prévenante se joue dans l'attention et la présence à l'enfant dans les soins quotidiens, et dans le respect de ses parents. Cette relation naissante est fragile, vivante, jamais installée. La *délicatesse* nécessaire à ce travail va à l'encontre d'une prévention brutale et intrusive. En effet, l'idéal de la prévention, la première étape, consiste comme nous l'avons vu à créer les conditions favorables au développement de l'enfant et à sa bonne santé en relation avec ses parents, les autres et le monde. Nous connaissons déjà beaucoup de choses qui le permettent : la sécurité affective, dans un espace aménagé pour qu'il offre des intérêts à être exploré sans danger, les soins adaptés prodigués dans des relations suffisamment bonnes et dans la continuité, par des adultes ayant de l'empathie envers les enfants dont ils s'occupent. L'accès au langage, au jeu et aux autres médiations sensorielles qui sont du registre de l'expérience et de la culture est indispensable à la construction du sujet humain. Les éducateurs de jeunes enfants sont des acteurs porteurs de ces différentes dimensions.

Ils peuvent contribuer à développer des échanges respectueux, le partage de l'émerveillement et de la joie des enfants avec les parents, dans une relation asymétrique, qui exclut la rivalité et crée ainsi une enveloppe de sécurité affective autour de l'enfant. Cela se construit dans les moments de rencontre avec les parents et dans les temps institutionnels indispensables d'élaboration et d'échanges entre professionnels, dans tout lieu qui accueille des enfants.

L'enfant, du fait de son commencement, bouscule autour de lui les phénomènes ambiants, il vient « changer le monde » nous dit Hannah Arendt. Car le présent est toujours neuf, il contient toujours une part d'imprévisibilité et de créativité. Le paradoxe c'est d'inventer la prévention sans cesse. Peut-être pouvons-nous anticiper, désirer l'accueil d'enfants afin qu'ils puissent devenir des sujets libres et pour cela aider leur entourage quand toutes les conditions de cet accueil ne sont pas réunies, et cela dès le prénatal. C'est cette prévention qui nous paraît « prévenante » et, de plus, éthique.

Violence et liberté

La violence fait partie de la vie. Pour qu'elle reste la vie et ne soit pas destructrice il faut la limiter à défaut de pouvoir l'empêcher et la penser afin de permettre que s'exprime ce qu'elle cache par d'autres moyens qui n'attentent pas à la liberté et l'intégrité d'autrui. On ne peut légitimer aucune violence qui s'installe dans la violence.

Elle n'est tolérable que si elle est un passage, un cri, un appel conduisant à d'autres modes d'être ensemble parce que c'est parfois le seul moyen de se manifester. Elle signe une détresse, une misère humaine, une limite, une erreur, une aporie. Il y a des formes de violences intolérables, qu'il faut anticiper et condamner (crimes, trafics humains, pédophilie, perversions sexuelles, coups, privations de soins, etc.), et d'autres plus insidieuses, banalisées et pourtant destructrices qu'il faut repérer et comprendre pour les éviter ou les limiter. Ce travail en est une ébauche.

En ce qui concerne le très jeune enfant, il a en lui ce *conatus essendi*, cet effort à être à laquelle notre responsabilité d'adulte doit répondre. Hans Jonas nous rappelle qu'en pouvant l'avoir (cette responsabilité) on l'a. Le fait de *pouvoir* se transforme en *devoir*, vis-à-vis de l'enfant, être vulnérable et dépendant par essence. Celui-ci a une force de vie extrêmement positive qu'Aristote appelle l'*orexis*, l'appétit, appétit de vivre, appétence à entrer en relation et à découvrir le monde. De nombreuses expressions et manifestations de violence viennent des réponses inadaptées apportées à l'enfant, par excès ou par défaut, ou par méconnaissance de ses besoins spécifiques.

L'enfant a, tout petit, cette capacité colossale de changer le monde et il nous en fait la démonstration quand il bouscule des familles et des équipes de professionnels. Les réponses à ses manifestations violentes sont autant de défis qu'il nous pose, nous obligeant à dépoussiérer les vieux schémas qui ne fonctionnent plus et à être créatifs. Comme Hannah Arendt le rappelle, il est commencement et de ce fait incarne dans la condition humaine, l'action.

Mais il nécessite d'être dans un climat d'intersubjectivité bienveillante pour grandir dans un monde humain et de recevoir une certaine réciprocité à ses appels et tentatives de communiquer pour se sentir exister. Ce défaut d'ajustement ou ce déni de son besoin de relation est à la base de toute violence psychique. Les recherches dans le domaine de la psychiatrie de l'enfant et des interactions précoces parents-bébés permettent de mieux comprendre comment une spirale interactive de la violence peut se mettre en place, mais aussi comment se fonde l'empathie et les ressources du bébé, de ses parents et des soignants pour y remédier. « La psychiatrie du bébé ne change pas le monde, mais change le bébé, et c'est le bébé qui va changer le monde. »[765] C'est le bébé qui va changer le monde si on lui en donne les moyens. Ils sont la condition de sa liberté, et nous avons la responsabilité d'en être les garants. Encore une fois, l'enfant nous oblige !

La prévention peut-elle se faire toujours sans violence ? Cette recherche montre que non, c'est pourquoi il y a un choix éthique essentiel à redéfinir sans cesse, pour une bonne prévention. Que veut-on vraiment ? Comment le fait-on ? Quelles sont les règles à respecter ? Ce qui nous ramène à Kant et à sa question fondamentale : « Que dois-je faire ? » Il nous donne de plus une clé pour lutter contre la violence : le respect de tout être humain, élément essentiel, fondé sur la raison qui découle de « la loi morale en tout homme ». Ce respect nous incite à être attentif au bébé, à sa famille et à son histoire. De là peuvent naître une compréhension et la prise en compte d'une violence qui masque une souffrance ou une peur jamais dites.

Prévenir la violence c'est d'abord offrir une relation à l'enfant dans un cadre de paix, lui offrir une protection, pourvoir à ses besoins physiologiques et éducatifs, pour qu'il puisse grandir dans la confiance et l'intelligence du monde qui l'entoure. L'élaboration de nouvelles lois ne suffira pas à empêcher les violences des adultes aux enfants tant sont complexes les processus de toute relation humaine.

---

[765]. Bernard Golse, Journée de la *WAIHM* à Lille, 4 décembre 2003.

L'autre étant par définition celui qui détient toujours une part irréductible d'inconnu, dès que je veux le rencontrer, il reçoit ma violence liée à ma méconnaissance de son histoire, de sa sensibilité et de son identité profonde et mystérieuse. C'est à la recherche de l'ajustement réciproque, du désir partagé de se comprendre, qu'une rencontre peut être harmonieuse, peut avoir lieu dans cette reconnaissance mutuelle de nos imperfections, cause de nos blessures. Les interactions d'une mère et de son bébé sont sans cesse à la recherche de cette réciprocité quand ils sont sains. C'est dans ce va et vient de compréhension mutuelle et d'interrogation ou de refus que se construit l'attachement à la vie au travers de ce premier lien interpersonnel de la mère et l'enfant. Alors que l'amour est à l'œuvre comme élan vital, malgré toutes ses dérives, ses perversions et sa violence, il reste essentiel dans notre joie d'être au monde. Sinon à quoi bon vivre ? « Sans amour on n'est rien du tout », chantait Edith Piaf.

C'est la transmission de cet amour de la vie dans la relation à autrui qui est la meilleure prévention pour les générations futures et qui leur laisse le choix d'assumer leur responsabilité à venir. Pour cela il est essentiel de ne pas laisser une mère seule dans le face à face enfermant d'une intimité dangereuse avec son bébé, dont l'issue peut être l'anéantissement de l'un ou l'autre ou des deux et de rappeler la relation capitale de la place du tiers dont parle Levinas. Le désespoir est source de toutes les violences, fussent-elles auto-destructrices.

Aimer la vie, le beau, le bien, dans le travail auprès des bébés, nous conduit vers l'émerveillement que prodigue la contemplation de l'enfant dans une bonne relation à ses parents et aux autres enfants et de la vie : forme d'amour sans violence. Cette attitude contemplative s'inscrit dans une prévention qui conduit à retrouver le goût simple de la vie, de l'enfance, et à jouir de la beauté de la nature et de l'amour, comme le chante Barbara dans « Perlimpinpin » [766]. Elle suppose d'avoir pris en compte et écarté les problèmes et les événements difficiles ou traumatiques de l'histoire familiale. Cette prise en compte psychothérapeutique fait partie intégrante de la prévention précoce des violences de la relation parents-bébés.

Il y aura toujours de la violence, une part vivante irréductible de la violence, le reconnaître c'est déjà la limiter à cette part « acceptable ou révoltante » de notre condition humaine, c'est aussi mieux fonder notre liberté et les actes qui en découlent. Nul n'est à l'abri du déni de la violence faite à autrui et peut ainsi la véhiculer à son insu, c'est pourquoi connaître sa propre violence est aussi un élément essentiel dans une recherche de sa prévention.

Dans le champ de la petite enfance, les outils de prévention de la violence qui peut conduire à la barbarie se retrouvent dans tous les actes du quotidien où le plus faible est exposé au plus fort. Qu'il y soit confié, ce qui suppose une responsabilité, et non pas soumis, ce qui suppose une simple dépendance à la force, est une base de la relation éthique. Les médiations qui permettent une bonne distance entre les êtres, qui permettent aussi de différer l'accès immédiat à l'autre, réduit alors à un objet, font partie des facteurs humanisants indispensables : on y retrouve le langage, véhiculé entre autres par la langue maternelle, source de dialogue, de négociation et de description de la richesse du monde et des émotions ; l'expression artistique et culturelle à travers l'accès aux jeux, livres, comptines et chants du patrimoine. Elles relient l'enfant au monde et aux générations qui l'ont précédé en l'aidant à trouver sa juste place et à développer ses compétences.

Parmi les moyens de prévention de la violence, la connaissance des besoins spécifiques du bébé et du jeune enfant est primordiale. Mais savoir et pratiques ne

---

[766]. Barbara, « Perlimpinpin », Philips, 1972.

marchent pas toujours ensemble, c'est pourquoi la connaissance seule ne suffit pas : elle ne peut se traduire dans les pratiques de façon non violente que si elle est accompagnée d'un dialogue qui nuance la relation à autrui et le prend en compte avec attention et considération. Sans cette attention il n'y aurait ni respect, ni parole.

La constance et la continuité des soins aux bébés, souvent attaquées et remises en cause au niveau interpersonnel mais aussi au niveau sociétal, sont pourtant nécessaires à leur équilibre. Il est de notre responsabilité de professionnels de les défendre et de protéger l'espace et le temps de l'enfance ainsi que de contribuer au développement de tout ce qui permet l'expression et la reconnaissance de chacun. Dans cet espace, la liberté fondée sur notre responsabilité envers l'enfant nous permet de choisir, plutôt que la violence, la paix, la douceur et la justice.

Le bébé, naît-il libre, lui qui est si dépendant d'autrui pour vivre, lui qui s'inscrit dans une histoire transgénérationnelle ? Il a le potentiel de l'être, s'il n'en n'est pas empêché immédiatement, ou avant sa naissance, *in utero.* Dans le meilleur des cas, il naît avec ses capacités d'expression que sont les sourires, les pleurs, ses capacités motrices, tous ces outils de communication faits pour vivre et pour aimer le monde. La violence qu'il rencontre est inévitable et il va devoir comme nous tous composer avec. Mais pas au même degré s'il naît en ayant déjà subi des interventions fœtales, prématuré ou à terme, malade ou en bonne santé, bien accueilli ou rejeté, dans un pays de misère ou de cocagne, en paix ou en guerre, etc.

Néanmoins, le bébé, l'enfant peut se laisser mourir ou s'accrocher de toutes ses forces à la vie, même dans des conditions extrêmes. Il lui faut un sentiment de continuité, une conciliation avec lui-même et le monde que seule une personne extérieure peut lui donner, sa mère ou quelqu'un qu'il acceptera comme ayant cette capacité. Il doit pouvoir crier sa faim, sa peur, le froid, le chaud, sans être bâillonné, et être apaisé et consolé. Les pleurs sont un de ses premiers langages. Ils appellent une réponse. Il doit pouvoir bouger, respirer librement et ne pas être entravé corporellement, être entendu dans son besoin de réconfort et d'échange, dans son besoin d'être confirmé dans son être.

Mais est-il vraiment libre ? Est-il vraiment libre de toute violence à son égard ? Le « bébé-cament » conçu pour soigner son frère où sa sœur est-il libre ? Certes, chacun de nous en naissant a un mandat plus ou moins explicite, plus ou moins conscient et plus ou moins lourd à porter mais une société qui trie ses embryons et autorise la naissance de « bébés thérapeutiques » interfère déjà sur la liberté de l'être humain en gestation. Cette réification de l'enfant est nouvelle grâce aux nouvelles techniques et connaissances. Notre responsabilité d'adulte envers l'enfant à naître est engagée. Ainsi apparaissent des formes nouvelles de violence à l'enfant et des nouveaux questionnements.

Peut-être ne naît-on pas libre mais le devient-on : « Nul ne naît fils de la liberté », disait Schelling. Et peut-être le devenons-nous en prenant connaissance des tenants et des aboutissants qui ont déterminé notre arrivée dans le monde et en dégageant ce qui nous fait violence, ce qui nous appartient et ce qui appartient aux générations précédentes. Et en retrouvant nos capacités d'action pour protéger la vie des jeunes enfants et les éveiller au monde.

Peut-être pouvons-nous anticiper, désirer l'accueil d'un enfant libre et pour cela aider son entourage quand toutes les conditions de cet accueil ne sont pas réunies. C'est cette prévention qui nous paraît opportune, celle qui conduit à bon port, celle qui est favorable à son développement, celle qui rejoint « la prévenance ».

En tout cas, pour les bébés que nous rencontrons avec leurs parents chaque jour, il nous apparaît que pour être libre, le bébé puis l'enfant doit pouvoir développer ses capacités corporelles pour découvrir le monde dans le langage et la culture humaine dont il fait partie et dont il sera de plus en plus l'acteur ; même si quand nous le rencontrons il

a déjà vécu de multiples traumatismes. Pour être libre, il a besoin d'autrui, qui lui permette d'accéder aux représentations et à la parole qui sont les outils de libération pouvant conduire à la liberté. Pour être libre il a besoin de jouer gratuitement dans une activité ludique, dans le plaisir. Pour être libre il a besoin d'amour et de reconnaissance, d'où l'importance de cette aide à la rencontre entre lui et ses parents quand celle-ci est empêchée.

C'est pourquoi il semble juste d'intervenir quand ce processus est entravé et que l'on peut accompagner une reprise évolutive de l'appétit de l'enfant à vivre et à découvrir le monde dans un lien d'amour, de douceur, de tendresse et d'affection, d'amitié au sens large de *philia,* avec ses parents et ceux qui l'entourent. La force de ce lien peut donner à l'enfant puis à l'adulte qu'il deviendra les moyens d'aller dans le monde où la violence règne, de la rencontrer et pourtant d'aimer la vie.

> « L'amour de la vie n'aime pas l'être, mais le bonheur d'être. »[767]

[767]. Levinas, *Totalité et infini, op. cit*., p. 154.

Conclusion

Pourquoi quelque chose de si naturel, accueillir et élever un enfant est en fait si difficile, et si plein d'embûches ? Pourquoi malgré toutes ces difficultés, cela reste-t-il une source des plus grandes joies humaines ?

Si l'accueil d'un bébé, les soins à lui donner, son éducation, sa prise en charge ne vont pas de soi, c'est bien parce que cela n'est jamais donné d'avance. C'est bien aussi parce que chaque femme, chaque homme qui devient parent a sa propre histoire d'enfant et a intégré dans une mémoire corporelle profonde et dans ses souvenirs les éléments constitutifs de son éducation. Et que l'enfant amène avec lui des surprises. Par ailleurs, c'est la recherche permanente et perpétuelle de l'ajustement de l'un à l'autre qui se joue, avec joie ou avec douleur, des vies singulières et toujours nouvelles des êtres humains en présence.

La vulnérabilité du bébé, du jeune enfant, sa faiblesse met aussi à l'épreuve nos pulsions de puissance et de pouvoir sur l'autre. Le bébé est le paradigme de la fragilité humaine que l'on retrouve ensuite dans toutes les occasions de l'existence où l'on est soumis à plus fort que soi, dans le rapport à la force physique, mais aussi à la maladie, la vieillesse ou l'approche de la mort. Mais il n'est pas que vulnérabilité car il contient une puissante force de vie, aussi ses cris, par leur force, ont parfois la capacité d'attirer des tiers autour de lui et de ses parents en difficulté. Cette force qu'ont les tout-petits d'attirer l'attention sur eux-mêmes et en contrecoup sur les défaillances ou le dénuement des adultes qui en ont la charge est à double tranchant, elle peut susciter une amélioration des soins et un soutien à ses parents ou aux professionnels débordés, ou la violence pour réprimer le bébé et faire taire des pleurs insupportables perçus comme accusateurs. Ainsi l'enfant oscille d'une place de fragile créature détenant pourtant une vitalité vigoureuse à celle d'empêcheur de vivre, voire de persécuteur.

C'est pourquoi l'exigence quotidienne des soins qu'il réclame pour vivre et être considéré à part entière comme sujet est à la fois simple, souvent répétitive et en même temps très élevée. Si les soins et l'éducation des très jeunes enfants relèvent pour nous de l'éthique c'est en lien avec certaines représentations de l'enfant. L'enfant pleinement là avec des besoins spécifiques à chaque moment de son développement et l'enfant comme futur adulte. Le soin est ce qui fonde la relation. L'éducation s'inscrit dans le sillage du soin.

C'est pourquoi la qualité des soins qui lui sont prodigués, la conscience pour ceux qui s'en occupent qu'il est un sujet libre et digne de respect nous place d'emblée dans un rapport politique. En effet, quel homme, quelle femme souhaitons-nous qu'il soit ? Quelle société, quelle communauté humaine voulons-nous lui offrir et souhaitons-nous pour lui ? Voulons-nous qu'il soit capable d'aimer, qu'il ait de l'estime pour lui-même et un intérêt pour lui-même et pour ce qui l'entoure, qu'il vive en bonne intelligence avec ses semblables et la nature ? Le premier champ où vont s'exercer ces désirs est celui de la santé globale, faire en sorte que ce bébé se sente bien dans son corps, que son corps soit un lieu de satisfactions et de plaisir, à travers la liberté de mouvements et d'exploration et le sentiment de satiété et de sécurité affective. Ainsi le deuxième champ qui interfère immédiatement dans le premier est le champ relationnel. Quelles rencontres va-t-il faire, et dans quelles circonstances, avec quelle attention et quel accompagnement ? Dans ces rencontres il va développer son identité, s'approprier petit à petit son histoire et ainsi se repérer dans le monde et dans le temps.

Son apparition est l'occasion de répétitions, de reprises, de la vie qui s'actualise, des faits passés non digérés, non dissous et tressés dans les transformations silencieuses,

qui peuvent aussi réactualiser des drames anciens, solliciter la résurgence de persécuteurs enfouis dans les adultes que nous sommes devenus. Comme nous l'avons vu, au cœur du soin peut se trouver l'instrumentalisation d'autrui, le soin peut basculer dans la torture et l'oubli de l'être, l'oubli de l'autre. L'éducation peut se rigidifier et au lieu de conduire l'enfant avec confiance vers l'extérieur, vers le monde et les autres, en faire pour lui un monde terrifiant dont il faudrait se protéger ou terrifier les autres pour pouvoir exister.

En cela l'apport de Freud, avec la psychanalyse, reprise entre autre par Winnicott et Mélanie Klein nous aident à mieux comprendre qui nous sommes, nous qui sommes amenés à donner des soins et à éduquer ces jeunes enfants. La dimension transgénérationnelle est d'importance mais l'enfant ne peut être réduit à n'être qu'un nœud-relationnel, il est un être de relation, ce n'est pas la même chose avec quelque chose en propre, de plus. Cette dimension a certes un poids car elle est porteuse de toutes les transmissions présentes, mais ce sont les vivants d'aujourd'hui qui ont le pouvoir d'agir et de transformer le réel, c'est-à-dire d'utiliser le passé pour le présent et le futur et de créer du jamais vu, du neuf avec les risques que cela comporte. Les tables rases du passé sont toujours à l'aube des totalitarismes. Nous devons faire et être avec aussi ceux qui nous ont précédés, ne serait-ce que pour s'en démarquer, ou poursuivre leur quête et leur œuvre si elle nous correspond mais d'une façon neuve.

Notre condition humaine est porteuse d'ambivalence, de tensions complexes, l'ignorer c'est aller vers des catastrophes humaines et des souffrances plus grandes. Les régulations permanentes, les échanges, le partage émotionnel mais aussi intellectuel des connaissances sur l'enfant, sur les interactions intersubjectives et l'environnement, le fait de « frotter sa cervelle à celle d'autrui » nous préservent en grande partie de toute-puissance, dont on sait qu'elle est mortifère et permettent une remise en cause régulière de nos savoirs et de nos pratiques.

Le rappel inconditionnel du respect, au sens kantien, c'est-à-dire de la reconnaissance de l'humanité de l'autre, de sa dignité, quel qu'il soit, bébé, enfant ou adulte est un point d'ancrage, une valeur de base pour vivre ensemble dans la confiance et la paix. Mais qu'a à faire un enfant du respect, s'il n'est pas aimé ? L'enfant a un besoin vital d'amour, c'est pourquoi la plupart de ceux qui choisissent de travailler auprès des enfants disent les aimer même si c'est insuffisant pour bien s'en occuper.

L'amour sans respect est dangereux. Au respect sans amour, désaffecté, il manque quelque chose pour l'enfant. Le soin s'il est sain entraîne l'amour et l'associe au respect, dans la relation qui s'établit, qui se construit, jour après jour dans la répétition des repas, des changes, des bains, des jeux. C'est pourquoi nous pouvons souligner la justesse de cette phrase : « La mère soigne son enfant parce qu'elle l'aime, le professionnel aime l'enfant parce qu'il le soigne.[768] » Les professionnels disent qu'ils s'attachent aux enfants et on le leur interdit parce qu'il y a des risques réels de possession de l'enfant, d'emprise et des risques que l'enfant devienne le réceptacle de leurs propres besoins d'affection. Un rapport inversé en somme mais nous avons vu à plusieurs reprises à quel point il est important pour le développement de l'enfant qu'il puisse avoir un attachement sûr, *sécure* avec les personnes qui s'occupent de lui. Ainsi, si l'enfant a besoin d'attachement, une réciprocité de l'adulte qui lui renvoie qu'il est attentif à lui est nécessaire, mais là encore, asymétrique. L'enfant grandit mais grâce à lui nous aussi nous grandissons, par le renoncement à le garder pour soi, à le garder petit, mais en l'accompagnant vers sa liberté.

---

[768]. Myriam David.

Ce qui peut porter l'enfant c'est de savoir qu'il est important pour quelqu'un, qu'il est digne d'intérêt, de respect et d'amour et de lui donner la confiance en lui et dans les autres pour pouvoir agir sur le monde qui l'entoure. Le bonheur de vivre se décline aussi avec un certain sentiment de compétence, d'emprise sur notre environnement de pouvoir le modifier, le transformer, l'influencer, de pouvoir mener sa vie au milieu de toute la complexité qu'elle apporte. Mais il est lié aussi à notre pouvoir de susciter de l'attention, de l'amitié et de l'amour et à nos capacités de contemplation devant la beauté. Et c'est encore une compétence que celle de pouvoir recevoir quand nous ne sommes pas en état de donner.

> « C'est également avec l'éducation que nous décidons si nous aimons assez nos enfants pour ne pas les rejeter de notre monde, ni les abandonner à eux-mêmes, ni leur enlever leur chance d'entreprendre quelque chose que nous n'avions pas prévu, mais les préparer d'avance à la tâche de renouveler un monde commun. [769]»

De l'enfant victime et sacrifié à l'enfant rédempteur, ne peut-on imaginer une troisième voie où il serait auteur dans une mutualité d'échanges avec son entourage ? Ni sauveur, ni immolé, mais s'inscrivant dans une relative harmonie avec ses semblables. Au-delà de tous les débats qui nous agitent, de toutes les questions, l'éthique reste comme philosophie première. En effet, si certains restent attachés à la métaphysique occidentale et si d'autres la récusent et que le débat tourne autour de l'être ou du non-être, alors, avant de trancher quoique ce soit, face à un nourrisson, l'éthique devient philosophie première, comme l'exprime Levinas. D'abord dans la rencontre du visage, dans la rencontre avec l'enfant, nous avons à considérer cet autrui et notre responsabilité vis-à-vis de lui, après seulement nous pouvons discuter de l'être ou pas, de psychanalyse ou de neurosciences, et du comment. Sinon l'enfant est oublié.

Il y a quelque chose d'universel dans la transmission qui veille à la succession des générations, bien au-delà de la simple « perpétuation de l'espèce », quelque chose qu'en Occident nous appelons aujourd'hui la parole, au sens de *logos*, donc avec toutes ses dimensions symboliques et culturelles qui fait de chaque nouvel enfant un sujet appartenant à une communauté humaine. Lorsque cette transmission a été défaillante, lorsqu'il y a des carences importantes dans cette relation vitale pour l'enfant, il y a danger de maltraitance voire de meurtre. La loi surmoïque, sociétale des rôles parentaux et la déontologie des professionnels de l'enfance sont alors des palliatifs à cette béance dangereuse, elles assurent une protection plus ou moins fragile de l'enfant relayée par les tiers qui s'interposent ou qui sont simplement présents assurant une contenance psychique. C'est le rôle de toute institution accueillant des enfants.

La vigilance des professionnels de l'enfance reste nécessaire face à de nombreuses dérives toujours possibles, l'infantilisation du monde en est une. Elle apparaît quand la transmission se dissout dans une relation symétrique et donc démagogique, ou quand on parle au nom de l'innocent, du faible pour justifier l'instant ou ses propres intérêts en se plaçant en victime et en usurpant celles qui le sont vraiment.[770] Un autre danger consiste dans l'aplanissement des tensions vitales : l'uniformisation comme négation de l'altérité, de la différence et des générations. La simplification réductrice qui renvoie dans une institution que tout le monde peut faire la même chose et est interchangeable se révèle néfaste et nie le besoin profondément humain d'établir des liens dans la confiance et de partager des représentations et des valeurs communes et pourquoi pas de l'amitié. Dans toute relation de soin qui dépasse quelques mois, la stabilité des

---

[769]. Hannah Arendt, *La crise de la culture,* Folio, 1991, p. 250-252.

[770]. Pascal Bruckner, *La tentation de l'innocence*, essai, Le Livre de Poche, Paris, Editions Grasset et Fasquelle, 1995.

personnes devient essentielle pour les personnes les plus fragiles (les bébés, mais aussi les personnes âgées), elle est vitale pour eux.

La notion de référent pour l'enfant rappelle qu'il y a une hiérarchie des liens, il y a des liens premiers qui permettent tous les autres. Il s'agit d'un ordre cardinal (comme le phénomène d'empreinte) et qualitatif d'élection, de choix de l'enfant, d'investissement de la personne et de sa relation. Ainsi l'enfant source de questionnement éthique nous mobilise d'abord pour prendre soin de lui, assurer sa vie, cela concerne les fonctions naturelles de tout corps vivant. Sont-elles reconnues en lui ? Les besoins qui y sont liés sont-ils satisfaits, ou bien est-il méprisé et rejeté avec dégoût à cause de ces nécessités ? Ensuite, il s'agit de le reconnaître dans sa filiation, cela concerne son prénom, son nom, son père, sa mère, ses frères et sœurs car nous avons vu que l'histoire de chaque enfant et son inscription dans une filiation transgénérationnelle donne un ancrage et des racines à son existence à défaut de lui donner une origine. Aussi, quels repères de son commencement aura-t-il ?

Le troisième questionnement, qui inclut les deux premiers, s'attache au fait qu'il est un être de communication. Quelle est la reconnaissance du fait qu'il est un sujet de désir d'être en relation avec d'autres ? Prenons-nous le temps, le temps d'établir la relation par le regard et par la voix, le temps d'attendre un signe d'ouverture, d'acceptation de l'enfant ? S'il est unique pour nous nous le sommes aussi pour lui, ce temps est un temps respectueux de sa personne et de nous-mêmes, nous ne pouvons imposer notre présence violemment sans patience. C'est pourquoi la patience et la douceur sont des vertus nécessaires pour respecter l'enfant.

Dans cette recherche, ce que nous voulons souligner ce sont les différents moyens de soutien à l'accordage des perceptions et des émotions du bébé et de ses parents et à leur ajustement toujours en mouvement que développent les accueillants. Comme dans les correspondances baudelairiennes, tous les modes et canaux de communication peuvent être tour à tour privilégiés et mis en relation. Au travers des regards, paroles, jeux, chansons, massages, portage, nourrissage ou endormissement, histoires et silences, proximité ou distance, le partage émotionnel nous inscrit ensemble dans un présent vivant subjectif et intersubjectif où l'espace potentiel de l'enfant peut se déployer progressivement et où l'on peut se réjouir du jeu retrouvé.

Aider à cette rencontre qui permet la reconnaissance, telle est une de nos responsabilités quand nous recevons ces familles. La reconnaissance de l'enfant qui recherche le visage et le sourire de sa maman est aussi une gratitude. Découvrir cette capacité à être comblé, satisfait à certains moments de la vie et dès ses débuts, conduit de l'avidité sans fin et de l'envie destructrice à la gratitude qui est une voie de bonheur[771]. Mais au-delà de la satisfaction des besoins, de la reconnaissance et de l'appartenance à une communauté humaine, il y a pour chaque enfant, conjointement, une liberté irréductible propre à chacun, propre à chaque sujet, qui est de l'ordre du mystère du fait d'être, d'être humain et qui nous étonne encore.

[771]. Mélanie Klein, « Les racines infantiles du monde adulte », *Envie et gratitude*, 1959, pp. 97-117.

Bibliographie

Eliette ABECASSIS, *Un heureux événement*, roman, Paris, Albin Michel, 2005.
Sous la direction de Geneviève APPELL Anna Tardos, *Prendre soin d'un jeune enfant De l'empathie aux soins thérapeutiques*, Ramonville Saint-Agne, érès, 1998.
Hannah ARENDT, *La crise de la culture*, Idées, Paris, Gallimard, 1972.
Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1961 et 1983.
Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que la philosophie de l'existence ? suivi de L'existentialisme français*, Rivages poche, Petite Bibliothèque, Paris, Payot et Rivages, 2002.
Hannah ARENDT, *Du mensonge à la violence*, Agora Pocket, Paris, Calmann-Lévy, 2003.
Hannah ARENDT, *La vie de l'esprit,* Quadrige, Paris, PUF, 2005.
Philippe ARIES, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime,* Point histoire, Paris, Seuil, 1975.
ARISTOTE*, De anima*, II, 9, 421 a 18-26, trad. E.Barbotin, Paris, Les belles lettres, 1966.
ARISTOTE, *De l'âme*, Paris, GF Flammarion, 1993.
ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque,* Librairie philosophiqueParis, J.Vrin, 1997.
ARISTOTE*, Métaphysique, Livres A à E,* Nouvelle traduction du grec, Paris, Agora Pocket, 2007.
Henri ATLAN, *L'utérus artificiel*, Paris, Seuil, 2005.
Pierre AUBENQUE*, La prudence chez Aristote*, Essai, Paris, PUF, Quadrige, 2002.
Julie AUSSEMBERG, Suzanne Czernichow, Bernard Geberowicz, *Question d'enfance, Violences familières*, Syros.
Elisabeth BADINTER, *L'amour en plus,* Paris, Flammarion, 1980.
Marie BALMARY, *La divine origine, Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Le Livre de Poche, 1993.
Serge BAQUÉ, *Dessins et destins d'enfants, Jours après nuit,* Hommes et perspectives, 2000.
Roland BARTHES*, Roland Barthes*, écrivains de toujours, Paris, Seuil, 1995.
Roland BARTHES, *Mythologies,* coll. Points, Paris, Seuil, 1957.
Georges BASTIDE, *Méditations pour une éthique de la personne*, Paris, PUF, 1953.
Georges BATAILLE, *Les larmes d'Éros,* Paris, éditions 10/18, 1961, 1971.
Hervé BAZIN, *Vipère au poing*, Paris, Bernard Grasset, 1948.
Sous la direction de Patrick BEN SOUSSAN*, Le bébé à l'hôpital,* Syros, Paris, 1995-1998.
Patrick BEN SOUSSAN, *Le bébé imaginaire*, coll. Mille et uns bébés, Ramonville Saint-Agne, éditions érès, 2005.
Sous la direction de Patrick BEN SOUSSAN *, Le bébé à l'hôpital,* Paris, Syros, 1995-1998.
Patrick BEN SOUSSAN, sous la direction de, *L'annonce du handicap autour de la naissance en douze questions,* coll. A l'Aube de la Vie, Ramonville Saint-Agne, éditions érès, 2006.
Patrick BERCHE, *Une histoire des microbes*, coll. Médecine Sciences Sélection, publié par John Libbey, 2007.
Maurice BERGER, *Voulons-nous des enfants barbares* ?, Paris, éditions Dunod, 2008.
Jean BERGERET, *La violence fondamentale*, Paris, Dunod, 1996.
Henri BERGSON, *La pensée et le mouvant*, Quadrige, 15ème édition, Paris, PUF, 2005.

Henri BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Quadrige, 9ème édition, Paris, PUF, 2006.
Jean-François BILLETER, *Etudes sur Tchouang-Tseu*, Allia, 2006.
Chantal BIRMAN, *au monde, ce qu'accoucher veut dire. Une sage-femme raconte*, Paris, éditions de La Martinière, 2003.
William BLAKE, *Chants d'Innocence et d'Expérience*, édition bilingue, trad..M. L. et P. Soupault, Quai Voltaire, Paris, La Table Ronde, 2007.
Christian BOBIN, *La présence pure,* Le Temps Qu'il Fait, 1999.
Christian BOBIN, *Ressusciter*, Paris, Gallimard, 2001.
Marie-Claude BOISBOURDAIN, *Comment la violence vient aux enfants*, L'école des parents Paris, Casterman, 1983.
Sous la direction de Claude BOUKOBZA, *Les relations précoces mères/enfants et leurs vicissitudes*, Editions Santé mentale et culture, 1995.
Pierre BOURDIEU, *Langage et pouvoir Symbolique*, Paris, Seuil poche, 2001.
Pierre BOURDIEU, *Questions de sociologie*, Paris, éditions de minuit, 1984.
John BOWLBY, *Attachement et perte, I, L'attachement,* Le fil rouge, Paris, PUF, 1969.
Alain BOYER, *Guide philosophique pour penser le travail éducatif et médico-social, I. La loi de l'échange*, Ramonville Saint-Agne, érès, 2001.
Jean-Denis BREDIN, *Un enfant sage*, Paris, Folio, Editions Gallimard, 1990.
Claire BRISSET, *Le monde dévore ses enfants*, Liana Levi, 1997.
Pascal BRUCKNER, *La tentation de l'innocence*, essai, Le Livre de Poche, Paris, Editions Grasset et Fasquelle, 1995.
Martin BUBER, *Je et Tu,* Préface de Gaston BACHELARD Paris, éditions Aubier, 1969.
Monique BYDLOWSKI, *La dette de vie, itinéraire psychanalytique de la maternité*, le fil rouge, Paris, PUF, 2000.
Monique BYDLOWSKI, *Des mères et leurs nouveau-nés, recherches et interventions autour de la naissance, (*sous la direction de), coll. La vie de l'enfant, Paris, ESF éditeur, 2002.
Geneviève CALAME GRIAULE, Praline GAY-PARA, *La parole du monde*, Le petit Mercure, Paris, Mercure de France, 2002.
Drina CANDILIS-HUISMAN, *Naître et après? Du bébé à l'enfant*, découvertes Paris, Gallimard, 1997.
Georges CANGUILHEM, *Le normal et le pathologique*, Quadrige, Paris, PUF, 8ème édition, 1999.
Georges CANGUILHEM, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 2003.
François CHENG, *Le Dialogue,* Paris, Desclée de Brouwer, 2002.
François CHENG, *Cinq méditations sur la beauté*, Paris, Albin Michel, 2006.
Pierre CLASTRES, *Archéologie de la violence*, éditions de l'aube, poche essai, 2005.
Laurent COURNARIE, *L'Existence*, coll. Cursus philosophie, Paris, Armand Colin, 2001.
Bertrand CRAMER, *Que deviendront nos bébés ?,* Paris, éditions Odile Jacob, 1999.
Boris CYRULNIK, *Ces enfants qui tiennent le coup*, éd. Hommes et Perspectives, 1998.
Boris CYRULNIK*, La naissance du sens*, Paris, Hachette, 1991.
Boris CYRULNIK*, Les vilains petits canards*, Paris, Odile Jacob, 2001.
Danielle DALLOZ, *Où commence la violence ? Pour une prévention chez le tout-petit*, La cause des bébés, Paris, Albin Michel, 2003.
Myriam DAVID et al., 2000, *Accueillir*, Ramonville Saint-Agne, Eres, 2004.
Dr Myriam DAVID et Geneviève APPELL, *Lóczy ou le maternage insolite,* CEMEA Scarabée, 1996.

Geneviève DELAISI De PARSEVAL et Suzanne LALLEMAND, *L'art d'accommoder les bébés*, *ou 100 ans de recettes françaises de puériculture,* Paris, Seuil, 1979.
Jean-Marie DELASSUS, *Le sens de la maternité*, 3e édition, Paris, Dunod, 2007.
Jean-Marie DELASSUS, *Psychanalyse de la naissance*, Paris, éditions Dunod, 2005.
Jacques DERRIDA, *Adieu à Emmanuel Levinas*, Paris, Galilée, 1997.
Jacques DERRIDA, *La voix et le phénomène,* Quadrige, 3ème édition, Paris, PUF, 2005.
René DESCARTES, *Les passions de l'âme*, Paris, GF Flammarion, 1996.
Françoise DOLTO, *Les étapes majeures de l'enfance,* Paris, Gallimard, 1994.
Françoise DOLTO, *Tout est langage*, folio essais, Paris, Gallimard, 1994.
Paul DU BREUIL, *Zarathoustra (Zoroastre) et la transfiguration du monde*, Paris, Payot, 1978.
Anne DUFOURMANTELLE invite Jacques DERRIDA à répondre, *De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997.
Sous la direction de Michel DUGNAT, *Devenir père, devenir mère, Naissance et parentalité,* Ramonville Saint-Agne, Arip Erès, réimpression 2000.
Michel DUGNAT, Marianne Fontanges-Darriet, Sylvain Missonier, Line Petit, Pierre Rousseau, Bernard This, Maurice Titran*, Grossesse et naissance : le passage*, coll. Mille et un bébés, Ramonville Saint-Agne, érès, 1997.
Bernard EDELMAN, *La personne en danger,* Paris, PUF, Vendôme, 1999.
Caroline ELIACHEFF, *Vies privées, De l'enfant roi à l'enfant victime*, Paris, Poches Odile Jacob, 2000.
Norbert ELIAS, *La civilisation des mœurs*, AGORA presses pocket, Paris, Calmann-Lévy, 1973.
Paul ELUARD, « Notre vie », *Derniers poèmes d'amour*, Paris, éditions Seghers, 1951.
Paul ELUARD, *Le temps déborde*, recueil de poèmes publiés dans, *Derniers poèmes d'amour*, Paris, éditions Seghers, 1971.
Pierre FEDIDA, *Humain / déshumain*, Pierre Fédida, la parole de l'œuvre, Petite bibliothèque de psychanalyse, Paris, PUF, 2007.
Sous la direction de Paulette FERLANDER et Emmanuel HIRSCH*, Droits de l'homme et pratiques soignantes, Textes de référence* 1948-2001, Les dossiers de l'AP-HP, Paris, Doin éditeurs AP-HP, 2001, pp.209-233.
Alain FINKIELKRAUT, *Au nom de l'Autre, Réflexions sur l'antisémitisme qui vient*, Paris, Gallimard, 2003.
Jean Louis FLANDRIN*, Familles : Parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société,* Paris, L'univers historique Seuil, 1984
Dominique FOLSCHEID, *Les grandes philosophies*, coll. Que sais-je ? n° 47, Paris, PUF, 1998.
Dominique FOLSCHEID, « La barbarie comme figure humaine de l'immédiateté » in *L'esprit de l'athéisme et son destin,* Paris, La Table Ronde, 2003, pp.205.
Dominique FOLSCHEID, Cours DESS1/1 2001-2, pp.41-43.
Jean-François FORGES, *éduquer contre Auschwitz, histoire et mémoire*, coll. Pédagogies, Paris, ESF éditeur, 1997.
Béatrice FONTANEL, Claire d'HARCOURT, *Bébés du monde*, Paris, éditions de La Martinière, 1996.
Béatrice FONTANEL, Claire d'HARCOURT, *L'épopée des bébés, Une histoire des petits d'hommes,* Paris, éditions de La Martinière, 1996.
Frédéric FRANCOIS, *Morale et mise en mots,* Paris, L'harmattan, 1995.
Sigmund FREUD, *Résultats, idées, problèmes,* vol. II, 1921-1938, « Biblio de Psychanalyse», Paris, PUF, p. 74.

Sigmund FREUD (1929), *Malaise dans la civilisation,* publiée en français dans la Revue française de psychanalyse en 1934. t. VII, n° 4,1934 et t. XXXIV, n° 1, 1970, Reproduit tel quel par Les Presses universitaires de France, Paris, 1971.
Sigmund FREUD, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Folio/Gallimard, 1985-1991.
Marie GARRIGUE ABGRALL, *Violences en petite enfance, pour une prévention opportune,* coll. 1001 bb, Ramonville Saint-Agne, érès, 2007.
Khalil GIBRAN, *Le fou, ses paraboles et ses poèmes*, Paris, éditions mille et une nuits, 1996.
Khalil GIBRAN, *Le prophète***,** (1923), éditions Renaissance du livre, 1998.
A. GIDE, *Les nourritures terrestres (1897),* Paris, Folio Gallimard, 1917-1936.
René GIRARD, *La violence et le sacré,* Paris, Grasset 1972, rééd. Hachette Littératures, 1998.
André GLUKSMANN*, Le bien et le mal*, Paris, Robert Laffont, 1999.
Maurice GODELIER, *Métamorphoses de la parenté,* Paris, Fayard, 2004.
William GOLDING, *Sa Majesté des Mouches,* Paris, Gallimard Jeunesse, 2007.
Bernard GOLSE, *Différentes attitudes face au handicap : les professionnels, la famille, la société*, in *L'annonce anténatale et postnatale du handicap*, sous la direction de Philippe de Normandie et Emmanuel Hirsch, Les dossiers de l'AP-HP 2001.
Bernard GOLSE, *Du corps à la pensée,* le fil rouge, Paris, PUF, 1999, 2e tirage 2004.
Jean-Luc GRABER, *L'enfant, la parole et le soin, La clinique mise à l'épreuve*, Ramonville Saint-Agne, Editions érès, 2004.
Geneviève GRIAULE, Praline Gay-Para, *La parole du monde,* Le petit Mercure, Mercure de France, 2002.
Frédéric GROS, *Autrui,* Philosophie, Profil n° 768, Notions philosophiques, Paris, Hâtier.
Les guides de l'AP-HP, *Enfants et adolescents victimes de maltraitance, Leur prise en charge aux urgences,* Travail coordonné par la Délégation à l'Evaluation Médicale Direction de la Prospective et de l'Information Médicale, AP-HP, Paris, Doin éditeurs, 1997.
Nicole et Antoine GUEDENEY, *L'attachement*, *Concepts et applications,* 2ème édition, coll. Les âges de la vie, Paris, Masson, 2006.
Georges GUSDORF, *La parole*, Paris, PUF, collection SUP, 6ème édition, 1968.
Georges GUSDORF, *La Vertu de force*, Paris, PUF, 1975.
Philippe GUTTON, *Le jeu chez l'enfant*, *essai psychanalytique*, éditions GREUPP, 1ère édition 1973, édition révisée1988.
Gérard HADDAD, *Les folies millénaristes,* Paris, biblio essais, Le Livre de Poche, 1990.
Martin HEIDEGGER, *Être et Temps (1927)*, Paris, Gallimard, 1986.
Martin HEIDEGGER, *Acheminement vers la parole*, coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1976.
Friedrich HEGEL, *Encyclopédie des sciences philosophiques* (1817), t. III, *Philosophie de l'esprit*, § 462, Addition, trad. B. Bourgeois, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 1998, p.560-561.
Michel HENRY, *La barbarie*, Quadrige, Paris, PUF, 2004.
Jeanne HERSCH, *L'étonnement philosophique, Une histoire de la philosophie,* folio essais, Paris, Gallimard, 1993.
Marie-Thérèse HERMANGE, *L'enfant soi-disant roi*, Paris, Albin Michel, 1990.

Cécile HERROU, Simone KORFF-SAUSSE, *Intégration collective de jeunes enfants handicapés*, Coll. Connaissances de l'éducation, Ramonville Saint-Agne, éditions érès, 1999.
Philippe HUBINOIS, *Petite philosophie de la chirurgie,* Collection encre marine, Paris, Editions Michalon, 2006.
Aldous HUXLEY, *Le meilleur des mondes*, Pocket, n° 1438, Paris, Plon, 1977.
Vladimir JANKELEVITCH, *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien, 3. La volonté de vouloir,* coll. Points Essais, Paris, Seuil, 1980
Karl JASPERS, *Introduction à la philosophie*, n° 269 coll.10/18, Paris, Plon, 2004.
Hans JONAS, *Le principe responsabilité*, Paris, Champs Flammarion, 1990.
Hans JONAS*, Pour une éthique du futur*, Paris, Rivages poche / Petite bibliothèque, 1997.
François JULIEN, *Du « temps », Eléments d'une philosophie du vivre*, coll. Le collège de philosophie, Paris, Bernard Grasset, 2001.
Axel KAHN, Dominique LECOURT, *Bioéthique et liberté*, Paris, PUF, 2004.
Emmanuel KANT*, Fondements de la métaphysique des mœurs*, deuxième section, trad. Franç., in *Œuvres philosophiques,* II, Pléiade, Paris, Gallimard, 1985.
Emmanuel KANT, *Réflexions sur l'éducation*, Paris, Vrin, huitième édition, 2000.
Emmanuel KANT*, Traité de pédagogie*, œuvres et opuscules philosophiques, Paris, Hachette Education, 1999.
Emmanuel KANT, *Projet de paix perpétuelle*, Trad. de l'allemand, Karin Rizet, Paris, Mille et une nuits, n° 327, 2001.
Emmanuel KANT, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolite* (1784), IVe proposition, trad. J.-M.Muglioni, coll. « Les œuvres philosophiques », Paris, Bordas, 1999.
Søren KIERKEGAARD, *La Répétition,* trad. du danois par Jacques Privat, Rivage poche, Paris, Payot, 2003.
Mélanie KLEIN, *Envie et gratitude et autres essais,* Paris, Gallimard, 1957.
Thomas De KONINCK, *De la dignité humaine*, Paris, PUF, 1995.
Janusz KORCZAK, *Comment aimer un enfant*, coll. « Réponses », Paris, Robert Laffont, 1978.
Sous la direction de Marie-Blanche LACROIX, Maguy Monmayrant*, Les liens d'émerveillement, l'observation des nourrissons selon Esther Bick et ses applications*, Ramonville Saint-Agne, éditions érès, 1995.
Martine LAMOUR, Marthe BARRACO, *Souffrance autour du berceau,* Coll. Interventions psycho-sociales, Paris, éditions Gaëtan Morin, 1998.
Serge LEBOVICI, Françoise WEIL-HALPERN, *Psychopathologie du bébé,* Paris, PUF, 1989.
Frédérick LEBOYER, *Pour un accouchement sans violence*, Paris, Seuil, 1974.
Frédérick LEBOYER, *Shantala : un art traditionnel, le massage des enfants*, Paris, Seuil, 1976.
Pierre LEGENDRE*, Filiation*, *fondement de la psychanalyse*, Leçon IV, Paris, Fayard, 1990, p. 205
Louis LEGRAND*, Les politiques de l'éducation*, Que sais-je n° 2396, Paris, PUF, 1988.
Gottfried Wilhelm LEIBNIZ (1646-1716), *Essais de théodicée, sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal,* Paris, Garnier Flammarion, 1969.
Emmanuel LEVINAS, *Ethique et infini,* Paris, Le Livre de Poche biblio essais, 1982.
Emmanuel LEVINAS*, Le temps et l'autre*, Paris, PUF, 1983.
Emmanuel LEVINAS, *Totalité et infini,* Paris, Le Livre de Poche, biblio essais, 1971.

Emmanuel LEVINAS, *Autrement qu'être ou au delà de l'essence*, Paris, Le Livre de Poche, « biblio essais », 1978.
Emmanuel LEVINAS, Tom DIECK, *Le visage de l'autre,* Paris, Seuil, 2001.
John LOCKE, *Quelques pensées sur l'éducation,* Paris, Vrin, 1992.
Maud MANNONI, *Amour, haine, séparation, renouer avec la langue perdue de l'enfance,* L'espace analytique, collection dirigée par Maud Mannoni.
Jacques MARITAIN, *Pour une philosophie de l'éducation*, Paris, Fayard, 1969.
Bernard MARTINO, *Le bébé est un combat*, J'ai lu n° 7181, Paris, TF1 éditions, 1995.
Michèle MAURY, Martine LAMOUR, *Alliances autour du bébé, De la recherche à la clinique,* Paris, PUF, 2000.
Marcel MAUSS, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950-19997, p.333-335.
Philippe MAZET, « Naissance et développement du sens éthique chez l'enfant. Du sentiment de respect à l'égard de soi au respect d'autrui » *Expansion Scientifique Publications, 1999.*
Philippe MAZET, Didier HOUZEL, *Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent,* vol.1, Paris, Maloine s. a. éditeur, 1975.
Ph. MAZET, S. STOLERU, *Psychopathologie du nourrisson et du jeune enfant,* 2ème édition Masson, Paris, 1988, 1993.
Denis MELLIER, *Vie émotionnelle et souffrance du bébé*, Dunod, Paris, 2002.
Robert MERLE, *La mort est mon métier*, Paris, Gallimard, 1952
Maurice MERLEAU-PONTY, *Signes*, Préface, Gallimard, coll. « Folio essais », 1960.
Maurice MERLEAU-PONTY Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1977, p. 361.
Maurice MERLEAU-PONTY Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1945.
Maurice MERLEAU-PONTY, *Parcours*, 1935-1951, XVIII « Les relations avec autrui chez l'enfant », Editions Verdier, 1997-1951, pp. 147-229.
Alice MILLER*, C'est pour ton bien,* Paris, Aubier, 1985
Robert MISRAHI*, Le Bonheur*, coll. « Optiques philosophie », Paris, Hatier, 1994.
Marika MOISSEEFF, *Un long chemin semé d'objets cultuels : le cycle initiatique Aranda,* Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Coll. Cahiers de l'Homme, 1995.
Françoise MOLENAT, *Mères vulnérables, les maternités s'interrogent*, Paris, Stock Laurence Pernoud, 1992.
Maria MONTESSORI*, L'esprit absorbant de l'enfant*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.
Maria MONTESSORI, *L'enfant*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003.
F. MORANDI, *Philosophie de l'éducation*, Paris, Nathan université, 2001
Thomas MORE*, L'Utopie*, Paris, Librio, 2001.
Naissances, Place des émotions dans les pratiques autour de la naissance: quelle évaluation?, Cahiers de l'AFREE n°17, janvier 2003.
Aldo NAORI, *Les pères et les mères*, Paris, Odile Jacob, 2004.
Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, [1884], Les trois métamorphoses, Paris, Gallimard, 1947, pp. 35-37.
Friedrich NIETZSCHE, *Vérité et mensonge au sens extra-moral,* Trad. de Nils Gascuel, Babel, n° 302, Paris, Acte Sud, 1997.
Friedrich NIEZTSCHE, *Généalogie de la morale,* Paris, GF Flammarion, édition revue 2002.
Friedrich NIEZTSCHE, *Humain, trop humain*, n°379, in *Fragments et aphorismes*, Paris, Librio, 2003

Sous la direction de Philippe de NORMANDIE et Emmanuel HIRSCH, *L'annonce anténatale et postnatale du handicap, les dossiers de l'AP-HP*, éditions Lamarre, France, 2001.
G. ORWEL, *1984,* pour la version française, Paris, Folio, 1972.
Louis-Henri PARIAS, (sous la dir. de), *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, préface de René Rémond, Paris, Nouvelle Librairie de France, G.-V. Labat, 1981 : t. 2, François LEBRUN, Marc VENARD, Jean QUÉNIART, *De Gutenberg aux Lumières*, 669 p.
Blaise PASCAL, *Pensées*, Paris, Classiques Garnier, 1964.
PLATON, *La République*, Paris, GF-Flammarion, 1966.
PLATON, *Le Banquet*, Paris, Librio, 1992.
PLATON, *Apologie de Socrate, Criton, Phédon*, Paris, Garnier Flammarion, 1965.
PLATON*, Les dialogues, 2ème tétralogie : Les Sophistes, Gorgias*, 481b6-488b1, « Le discours introductif de Calliclès et la réponse de Socrate ».
Gérard POMMIER, *Le dénouement d'une analyse,* Paris, Champs Flammarion, 1987.
Francis PONGE, *Le parti pris des choses suivi de Proêmes*, Paris, Poésie Gallimard, 2006.
Félix PONTEIL, *Les Institutions de la France de 1814 à 1870, Histoire des institutions*, chap. 8 « Les institutions sociales : l'Etat et la société de 1815 », Paris, PUF, 1966.
Régine PRAT, *Maman-bébé : duo ou duel ?,* coll. La vie de l'enfant, Ramonville Saint-Agne, érès, 2008.
Prévention précoce : les professionnels inventent…, Les Cahiers de l'Afrée, Cahier 7, juin 1994.
Majid RAHNEMA, *Quand la misère chasse la pauvreté,* essai, Paris, Fayard / Actes Sud, 2003.
Paul RICOEUR, *Lectures, 2, La contrée des philosophes*, Paris, Seuil, 1992.
Paul RICOEUR, *Le mal, un défi à la philosophie et à la théologie*, Genève, Labor et Fides, 1986.
Rainer Maria RILKE, *Lettres autour d'un jardin*, éd. La Délirante, 1981, p. 45.
Claude ROMANO, *L'événement et le temps,* Paris, PUF, coll. Epiméthée, 1999.
Jean-Jacques ROUSSEAU*, Emile ou de l'éducation*, Paris, GF Flammarion, 1966.
Joseph ROUZEL, *Psychanalyse pour le temps présent, Amour obscur, Noir désir,* Ramonville Saint-Agne, Erès, 2002.
D. A. F. de SADE, *La philosophie dans le boudoir*, Paris, folio, Gallimard, 1998, p. 108.
SAINT AUGUSTIN*, Confessions,* (vers 400), livre XI, § XIV, XIII et XX, trad. Fl. Khodoss. Trad. Joseph Trabucco, Paris, Edition GF Flammarion, 1964.
Sous la direction de Françoise SALAUN, *Accueillir et soigner, l'AP-HP, 150 ans d'histoire*, Paris, Doin Editeurs/ Assistance Publique-Hôpitaux de Paris, 1999.
Hélène SALLEZ, Bernard THIS, *Tous jaloux ? Lorsqu'un autre enfant paraît*, coll. Naître, Grandir, Devenir, Cahier n° 3, Editions Belin, 2005.
Jean-Paul SARTRE*, Esquisse d'une théorie des émotions*, Le livre de poche, 1ère édition,1938 coll. Actualités scientifiques Industrielle, Paris, Hermann,1995
Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme,* (1946), « Folio essais », Paris, Gallimard, 1996.
Fernando SAVATER *Ethique à l'usage de mon fils*, seuil, trad. Claude Bleton, Paris 1994.
Fernando SAVATER, *Politique à l'usage de mon fils*, Paris, Seuil, 1995.
Max SCHELER, *Nature et formes de la sympathie*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2003.

Arthur SCHOPENHAUER, *Du néant de la vie*, Paris, Mille et une nuits, département de la Librairie Arthème Fayard, 2004.
SENEQUE, « Consolation à Marcia », *Consolations,* Petite Bibliothèque, Paris, Rivages poche, 1992.
SOPHOCLE*, Antigone*, texte établi par Alphonse Dain, traduit par Paul Mazon, Paris, Les belles lettres, 1955, v.1242-1243.
René A. SPITZ*, De la naissance à la parole, La première année de la vie,* Paris, PUF, 1968.
Daniel STERN, *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, PUF, le fil rouge, 1989.
Patrick SÜSKIND, *Le Parfum*, *Histoire d'un meurtrier,* Le livre de Poche, Fayard, 1985
Michel TERESTCHENKO, *Amour et désespoir, de François de Sales à Fénelon*, Points essais, Paris, Seuil, 2000.
Alexis de TOCQUEVILLE, *De la Démocratie en Amérique*, Paris, GF Flammarion, 1981.
Monette VACQUIN, *Main basse sur les vivants*, Paris, Fayard, 1999.
José Mauro de VASCONCELOS, *Mon bel oranger,* trad. du brésilien : Alice Raillard, Paris, Le livre de poche jeunesse, 2002.
Bill WATTERSON, *Calvin et Hobbes*, Editions Hors collection n° 24.
Eric WEIL, *La logique de la philosophie,* Paris, Vrin, 1996.
Simone WEIL, *Œuvres*, Paris, Quarto Gallimard, 1999.
Donald W. WINNICOTT, *Le bébé et sa mère*, Paris, Payot, pour la traduction française, 1992.
Donald W. WINNICOTT*, Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1971, pour la traduction française, 1975.
Donald W. WINNICOTT, « *Morale et éducation »*, 1963, in : *Processus de maturation chez l'enfant,* Paris, Payot,1969.
Donald W. WINNICOTT, *De la pédiatrie à la psychanalyse,* Science de l'homme, Paris, Payot, 1969.
Ludwig WITTGENSTEIN, *De la certitude*, trad. Jacques Fauve, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1979.

Travaux universitaires

Thèse de doctorat de Philosophie Pratique
Sous la direction de Dominique Folscheid, Claude VALENTIN, *« Approches éthiques des fondements de la médecine dans ses rapports à l'enfant », « Enfance d'une éthique, éthique de l'enfance* », Université de Marne-La-Vallée, soutenue le 23 novembre 2005.

Ouvrages généraux

BAILLY Anatole, *Dictionnaire grec-français,* (1884), éd. Revue par L. Séchan et P. Chantraine, Paris, Hachette, 2000.
Encyclopédie philosophique universelle-notions philosophiques, Paris, PUF, 1996.
Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Vol. 1 à 7, Paris, Le Robert, 1977-1978.
Dictionnaire éthique et philosophie morale, Paris, PUF, 1996.
Dictionnaire éthique et philosophie morale, Paris, PUF, 2001.
Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale, t.1 et 2, sous la direction de Monique CANTO-SPERBER, Paris, Quadrige, Paris, PUF, 2004.

P. FOULQUIER et R. SAINT JEAN, *Dictionnaire de la langue philosophique,* PUF, Paris, 1969.
Notions philosophiques, Paris, PUF, 1990 (émotions, sympathie, sens, relations interpersonnelles).
L'univers philosophique, Paris, PUF, 1990, p.220-223.
Vocabulaire européen des philosophies, sous la directions de Barbara CASSIN, Paris, Editions du Seuil / Dictionnaires Le Robert, 2004.

Articles et revues

Autrement, « La responsabilité », n° 14, janvier 1994.
Autrement, « Violence des familles, maladie d'amour », N° 168- janvier 1997.
Jacques BARON, *«* Différente selon les pays, la notion de maltraitance a-t-elle une dimension culturelle ? », *L'école des parents*, n°5, octobre-novembre 2002.
Patrick BAUDRY, « Aïkido, comportement et violence », in *Aïkido magazine*, février 1984, n° 1, pp. 10-15.
Dossier : Bientraitance, in *Cahiers de la puéricultrice*, n° 154, mars 2002.
Les Collections de l'histoire, L'enfant et la famille, N° 32, juillet-septembre 2006.
Francine COUETOUX, « Ressemblances remémorations et répétitions dans les relations des parents avec leur bébé », *6ème journée des psychologues cliniciens de l'AP-HP : Générations et répétitions,* 1998, p.31-34.
Francine COUETOUX, « Auprès des parents et de leur bébé en difficulté », *Le journal des psychologues,* mars 2000, n°175, p.15-17.
Francine COUETOUX, « Accueillir les bébés avec leurs parents », *7ème journée des psychologues cliniciens de l'AP-HP : « Des psychologues à l'AP-HP en l'an 2000. Pour qui ? Pour quoi ? »*, 2000, p.23-27.
Francine COUETOUX, « Le temps de l'accueil », *Le journal des psychologues*, n°211, octobre 2003, pp.63-67.
Catherine COULON-STRUMEYER, « Le statut de l'enfant à travers les âges », in *Soins pédiatrie puériculture*, N° 180, 1988.
Victor COURTECUISSE, « De quelques uns des sens du bientraiter », *Enfances et Psy n°2*, érès, 1998, pp.67-78.
Marie-Pierre OLLIVIER, psychologue clinicienne, service d'hématologie ; Hôpital Saint-Antoine, AP-HP, « Le questionnement éthique », *Espace éthique La Lettre,* 15-16-17 Hiver 2001-2002.
Colette DESTOMBES, « La maison verte, les maisons ouvertes : lieux d'accueil parents-enfants » in *Le journal de la psychanalyse de l'Enfant*, n° 12, 1992.
DIALOGUE, « Femmes seules avec enfants face à la précarité», n° 163, Editions érès, 2004.
D.J. DUCHE, « Leçons éthiques de l'histoire », *Expansion scientifique Publications,* 1999, p.468-471.
Paul DURNING*,* « Repérer toutes les formes de violence », in « De la maltraitance à la bientraitance », *L'Ecole des parents, n°5, octobre-novembre 2002, p.36.*
Caroline ELIACHEFF, « Pile ou face l'envers de la maltraitance » in, *Les relations précoces mères-enfant et leurs vicissitudes*, sous la direction de Claude BOUKOBZA, Edité par l'Association Santé Mentale et Culture, 1995.
Association EMMAŰS – Instituto de Apoio à Criança, Actes de colloque franco-portugais, *Mutation de la société, révolution du travail social*, 19 novembre 1999, ALPE SARL, 2000.

Sous la direction de l'Association ENFANCE AU QUOTIDIEN*, Premières assises de l'Enfance Bientraitée, Réflexions préalables sur la Bientraitance de l'Enfant, Document de Référence,* 27 septembre 2001.
ENFANCE et PSY, *Qu'est-ce que bien traiter ?,* n° 2, Ramonville Saint-Agne, érès, 1998.
ENFANCE et PSY, *Graines de violences*, n°11, Ramonville Saint-Agne, érès, 2000.
Ethique, La vie en question, *« L'accueil de l'enfant mal formé »*, n°16, Paris, Editions Universitaires, 1995.
Sandor FERENCZI, « La confusion des langues entre l'adulte et l'enfant », 1932, in *Psychanalyse, Œuvres complètes*, t. 4, 1927-1933, Payot.
P. FERRARI, « L'éthique de la recherche en pédopsychiatrie », *Expansion scientifique Publications, 1999,* p. 508.
Eric FIAT, in « Maltraitance… Les violences psychologiques subies par les enfants », *Conférences au Mémorial de CAEN, Journée d'étude du 22 octobre 2002 à CAEN, « Echanger Autrement ».*
Sous la direction de Anne GOTMAN, « Communications »*, L'hospitalité*, n° 65, Seuil, 1997.
Francisca FLAMAND, Dossier : *Bientraitance*, in « *Cahiers de la puéricultrice* », n° 154, mars 2002.
Dominique FOLSCHEID, DESS Cours de première année, Chapitre V : La morale sans éthique, II Le sacré, 2001-2002, pp.100-105.
Selma FRAIBERG, Edna. ADELSON et Vivian. SHAPIRO (1975), « Fantômes dans la chambre d'enfants, une approche psychanalytique des problèmes qui entravent la relation mère-nourrisson » exposé dans le cadre de la conférence à la mémoire de Beata Rank, Société et Institut Psychanalytique de Boston, le 23 mai 1974, publié in *Psychiatrie de l'enfant*, XXVI, I, Paris, PUF, 1983.
Sous la direction de : René FRYDMAN, Myriam Szejer, « Le bébé dans tous ses états »*, colloque gynécologie, psychologie II.*
Maurice GODELIER, « La sexualité est toujours autre chose qu'elle-même », *Esprit, « L'un et l'autre sexe »,* mars-avril 2001.
Bernard GOLSE, « Les enfants victimes de mauvais traitements », *Qu'est-ce que bien traiter ?*, *Enfance et psy*, érès, 1998.
Bernard GOLSE, « La bientraitance interrogée », *Enfance Majuscule*, numéro spécial, *La bien-traitance interrogée,* N° 87-88-89 mars 2006.
Françoise JARDIN, Christine HAAB, Marcella MONTES DE OCA, Danièle Bresch, Paulette Letronnier, Agnès Moreau, « Dépression maternelle et troubles somatiques du bébé » in *Psychiatrie de l'enfant, XXXIX, I*, 1996.
Pierre JASPARD, « Idéologies et droits de l'enfant », *Enfances PSY 2002-2 (n° 18).*
Daniel MARCELLI, professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, « La nouvelle génération de parents ne sait plus gérer l'autorité », *Le Figaro,* 25/02/03, Propos recueillis par Vianney Aubert.
Patricia MARIE, « La relation parents-bébés en souffrance. Des professionnels de la petite enfance participent à la création de l'Unité Petite Enfance Vivaldi », *Métiers de la petite enfance*, janvier/février 2002, n°75/76, p.25-29.
Patricia MARIE, « Puéricultrice dans un service de psychiatrie infantile : un partenariat en faveur de l'instauration des premiers liens parents-bébé », *Cahiers de la puéricultrice*, juin 2002, n°157, p.40-43.
Patrick MAUVAIS, « L'enfant séparé de sa famille : Quels défis pour une démarche de Bien-traitance ? », *Enfance majuscule, La bien-traitance interrogée,* numéro 87-88-89 mars-août 2006, p. 80-83.

Philippe MAZET, « Naissance et développement du sens éthique chez l'enfant, Du sentiment de respect à l'égard de soi au respect d'autrui », *Neuropsychiatrie Enfance Adolescence*, 1999, 47 (12), p. 525-534.
Marika MOISSEEFF, « Une perspective anthropologique sur les rôles parentaux » article qui reprend certains développements publiés ailleurs (cf. en particulier, Moisseeff 1992, 1998).
Lyne MURRAY*, L'impact de la dépression du post-partum sur le développement de l'enfant,* Intervention présentée au colloque international de psychiatrie périnatale de Monaco, janvier 1996.
Romana NEGRI, « Symptômes d'alarme et psychopathologie précoce », p. 105, Sous la direction de Monique BYDLOWSKI, *Des mères et leurs nouveau-nés, recherches et interventions autour de la naissance,* coll. La vie de l'enfant, Paris, ESF éditeur, 2002.
Didier RABAIN, « Repérer les conduites maternelles à risques », *Métiers de la petite enfance*, n°37, avril 1998
Didier RABAIN, Patricia MARIE, «L'unité petite enfance Vivaldi », *Bulletin du groupe WAIMH-Francophone*, Automne 1998, Vol.5, n°2.
Didier RABAIN, « La prévention précoce de la violence », *l'Hebdomadaire des praticiens*, 14 mai 2003, n° 18, pp. 987-990.
Alain RENAUT, « Enfants, leurs nouveaux droits remettent en cause les notions d'autorité et d'éducation », *Télérama* n° 2763, 25 décembre 2002, pp.22-24.
Catherine ROLLET, « Les représentations de l'enfant d'hier à aujourd'hui », *Enjeux / L'enfant et la société*, N°s 95-96, septembre-décembre 1999
Pierre ROUSSEAU, « Quelles sont les véritables grossesses à risque ? », *Cahiers de l'Afrée, Cahier 7, Prévention précoce : des professionnels inventent*, juin 1984, pp. 137-141.
Ségolène ROYAL, ministre déléguée à la famille et à l'enfance, « Plan d'action pour la bientraitance », *Dossier de presse du 12 octobre 2000*, Discours du 26 septembre 2000, Journée de l'enfance maltraitée, Rencontres nationales de la Sorbonne.
Daniel N. STERN et Nadia BRUSCHWEILER-STERN, « L'attachement : un système motivationnel primaire indispensable », *PSYCHO média*, N° 17, août 2008, p. 23-26.
Anna TARDOS*, La main de la nurse*, Institut Emmi Pikler, 10 p.
Anna TARDOS Myriam DAVID, « De la valeur de l'activité libre du bébé dans l'élaboration du self. Résultats et discussions de quelques recherches de l'Institut Emmi Pikler à Budapest, Hongrie », *Devenir*, 3, 4, p. 9-33.
Bernard THIS, « La vie affective prénatale », *Présence haptonomique*, n°4, 1989, pp.112-128.
Marie Vander Borght, *Psychologue*, De Neuter, *Psychologue, Psychanalyste, Professeur de Psycho-pathologie à L'U.C.L.*, « L'abandon à la naissance : entre désir et non désir d'enfant », Désir d'enfant, désir de grossesse, désir de parentalité*, Cahiers de psychologie clinique,* n° 24, 2005-1.
Maria VINCZE, « Le développement des activités communes dans un groupe d'enfants de 3 mois à 2 ans ½ élevés ensemble », *Le Coq Héron*, N° 53, p. 11-17.
Pr. Jean-Pierre Visier, « Evaluer nos outils », Naissances, Place des émotions dans les pratiques autour de la naissance : quelle évaluation ?, *Cahiers de l'AFREE* N°17, janvier 2003, pp.65-69.

Filmographie et Vidéographie

Luis BUNUEL, *Los Olvidados*, (1950), 80 mn, Films sans frontières, coll. Auteurs, 2001.
Charlie CHAPLIN, *The Kid,*.1921.
Charlie CHAPLIN, *Modern times*, (*Les temps modernes),*.Etats-Unis, 1935.
Charlie CHAPLIN, *Le dictateur*, 1940.
Documentaire français de Françoise DAVISSE, *Docteur, écoute maman*, Equipe du CAMPS de Roubaix, Docteur TITRAN, 1998, Les documents de Savoir plus, F2.
Elisabeth CORONEL, Arnaud de MEZAMAT, *Maltraitance, La preuve et le soin*, Coproduction Abacaris Films/ La cinquième/ Cité Télévision, 2001.
La violence des coups, la douceur des mots, Un entretien avec Caroline Eliacheff, animé par Catherine DOLTO TOLITCH, ANTHEA Production/ TNDI de Châteuvallon, ADSEA du Var/ Ressources Enfance.
Myriam DAVID, *Monique ou la Carence de soins maternels,* réalisé par Geneviève Appell et Jenny Aubry-Roudinesco, 1950.
Françoise DOLTO, DVD MK2, N° 2, *Dolto citoyenne*, N°3, Dolto psychanalyste.
Judith FALK, *Les fondements d'une vraie autonomie chez le jeune enfant*, APL, (Hongrie)/APLF 2006.
Annie GAUVAIN-PIQUARD *"Ces enfants trop calmes",* Durée 37 mn.
Martine LAMOUR, Serge LEBOVICI, Marthe BARRACO, *Liens d'amour*, *liens de haine***,** 34mn, 1990.
Tony LAINE et Bernard MARTINO Gilbert LAUZUN, *Le bébé est une personne,* 1984.
David LYNCH, *Elephant man*, d'après les livres de Sir Frederick Treves *The Elephant Man and Other Reminiscences* et d'Ashley Montagu, *The Elephant Man, a Study in Human Dignity*, Brooksfilms/EMI/ Paramount Production, 1980.
Bernard MARTINO, *Loczy, une maison pour GRANDIR*, APLF 2007.
Fernando MEIRELLES, *La Cité de Dieu*, 2h 15, DVD, M6 vidéo, film réalisé en 2002.
Pier PASOLINI, *Théorème*, film réalisé en 1968.
J. et J. ROBERTSON, *Jane, 17 mois en famille d'accueil pendant 10 jours*, DVD, COPES, 1968.
James et Joyce. ROBERTSON, *John, 17 mois en pouponnière pendant 9 jours, 1969,* Film britannique (durée 45 minutes). Formation continue pour les professionnels de la petite enfance et de la famille. Paris, COPES, DVD, 2004.
J. et J. ROBERTSON, *Lucy 21 mois, en famille d'accueil pendant 19 jours,* 1975, DVD, COPES.
Ettore SCOLA, « *Affreux, sales et méchants* », [Comédie dramatique]. Distributeur : Carlotta Films. Film italien en couleur, tout public, Durée : 1 h 55, 1976.
Anna TARDOS, G. APPELL, *Attentifs l'un à l'autre : le bébé et l'adulte au cours du bain,* 1992.
Anna TARDOS, *Edith, 29 mois*, VHS, Institut Emmi Pikler, Budapest, 1996.
Anna TARDOS, Agnès SZANTO, *Se mouvoir en liberté*, 1994.
François TRUFFAUT, *L'enfant sauvage*, 1h 24, DVD, Les films du carrosse Inc, 1969.
Maria VINCZE, Geneviève APPELL, *Bébés et jeunes enfants entre eux,* Institut Pikler, Budapest, 2000.

INDEX

abandon, 30, 32, 33, 47, 52, 53, 92, 107, 111, 142, 157, 167, 209, 228, 275, 277, 329
abbé de l'Epée, 33
Abecassis, 81
absence, 17, 20, 29, 37, 41, 45, 62, 80, 83, 99, 107, 113, 114, 115, 116, 125, 126, 133, 139, 141, 144, 146, 151, 157, 158, 172, 174, 176, 196, 198, 203, 209, 232, 263, 264, 265, 283, 284, 287, 299
absolu, 47, 74, 154, 201, 203, 204, 297
accordage affectif, 42, 254, 283
accouchement, 29, 31, 52, 53, 55, 56, 86, 107, 139, 147, 148, 255, 308, 323
accueil, 14, 15, 17, 21, 22, 30, 35, 38, 46, 50, 54, 56, 60, 65, 69, 72, 79, 83, 88, 90, 91, 92, 96, 101, 104, 114, 115, 118, 119, 127, 128, 132, 133, 134, 139, 140, 141, 147, 148, 149, 150, 157, 169, 180, 184, 185, 195, 197, 200, 202, 207, 209, 213, 220, 224, 225, 226, 227, 228, 232, 235, 236, 242, 243, 244, 247, 248, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 278, 279, 296, 299, 300, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 311, 313, 327, 328, 330
acte, 14, 24, 33, 41, 47, 51, 52, 63, 64, 83, 97, 100, 112, 144, 172, 186, 199, 203, 205, 207, 244, 247, 248, 249, 260, 270, 272, 289, 295
acteur, 25, 62, 178, 206, 210, 248, 277, 311
action, 14, 16, 37, 55, 72, 74, 75, 76, 81, 88, 92, 98, 104, 106, 108, 111, 116, 144, 160, 170, 177, 178, 188, 189, 192, 206, 207, 210, 212, 219, 235, 242, 243, 244, 246, 247, 256, 269, 270, 277, 291, 300, 305, 306, 309, 311, 329
activités d'éveil, 79, 307
adoption, 32, 40, 46, 101, 140
adulte, 13, 26, 35, 36, 42, 44, 53, 67, 72, 73, 80, 81, 82, 85, 86, 87, 88, 91, 93, 104, 113, 114, 119, 124, 125, 132, 136, 137, 138, 143, 150, 157, 158, 159, 160, 164, 165, 166, 168, 171, 172, 173, 174, 176, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 188, 189, 190, 192, 208, 210, 213, 215, 216, 218, 220, 222, 224, 226, 227, 229, 230, 238, 239, 240, 242, 248, 260, 262, 263, 264, 282, 285, 290, 293, 295, 300, 301, 306, 309, 311, 312, 313, 314, 316, 328
adultes, 13, 20, 30, 32, 35, 36, 43, 45, 57, 62, 66, 67, 69, 74, 80, 81, 92, 96, 97, 101, 104, 105, 110, 113, 119, 120, 122, 125, 133, 140, 143, 144, 146, 153, 154, 156, 158, 159, 160, 166, 167, 168, 170, 174, 180, 181, 183, 185, 198, 208, 209, 210, 212, 214, 215, 218, 221, 222, 223, 225, 228, 229, 231, 233, 239, 242, 248, 250, 257, 259, 265, 268, 275, 279, 283, 299, 302, 303, 306, 308, 309, 313, 314
affection, 13, 15, 21, 26, 27, 31, 37, 38, 53, 68, 78, 87, 110, 118, 119, 126, 130, 136, 149, 150, 151, 154, 156, 166, 210, 211, 262, 275, 287, 300, 312, 314
affects, 20, 55, 62, 87, 108, 110, 113, 124, 134, 146, 147, 175, 177, 190, 201, 208, 219, 238, 239, 263, 294, 306
AFREE, 43, 207, 324
agressivité, 57, 67, 74, 78, 79, 90, 101, 103, 104, 105, 106, 111, 112, 113, 114, 126, 158, 160, 169, 176, 177, 182, 185, 188, 190, 192, 205, 215, 230, 232, 234, 261, 304
Ainsworth Mary, 285, 286
Ajuriaguerra, 229
ajustement, 42, 55, 85, 86, 126, 128, 186, 187, 193, 203, 259, 262, 304, 309, 310, 313, 316
aléthéia, 15
alliance, 82, 86, 151, 234, 248, 254, 256, 276, 277, 278, 279, 293, 307
altérité, 14, 15, 44, 60, 85, 87, 126, 132, 135, 153, 163, 166, 168, 186, 208, 249, 258, 270, 288, 301, 303, 315

ambivalence, 34, 53, 111, 112, 114, 117, 118, 182, 192, 232, 234, 299, 314
âme, 21, 27, 32, 52, 60, 70, 71, 81, 107, 108, 109, 118, 125, 128, 132, 156, 163, 167, 175, 200, 206, 217, 236, 237, 257, 270, 277, 295, 319, 321
amitié, 26, 29, 53, 117, 126, 136, 152, 154, 155, 156, 157, 160, 187, 212, 214, 218, 246, 312, 315
amitié, 29, 53, 117, 126, 136, 154, 155, 156, 157, 187, 214
amour, 17, 21, 26, 29, 31, 38, 41, 46, 48, 49, 50, 55, 57, 59, 60, 61, 76, 81, 82, 85, 93, 95, 97, 103, 106, 107, 109, 111, 112, 116, 117, 118, 119, 121, 123, 126, 127, 130, 132, 133, 134, 135, 136, 147, 154, 156, 161, 164, 166, 181, 182, 200, 204, 205, 209, 213, 221, 232, 241, 244, 245, 251, 259, 267, 277, 287, 289, 299, 301, 302, 310, 312, 314, 315, 319, 321, 327, 330
Anaxagore, 69
ancêtres, 22, 29, 43, 76, 91, 197, 223
ANESM, 193, 194, 242
angoisse, 25, 47, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 62, 68, 73, 77, 78, 92, 93, 94, 107, 114, 132, 140, 141, 151, 152, 153, 182, 184, 212, 220, 222, 235, 285, 287, 291, 292, 302
angoisses, 14, 53, 76, 111, 179, 182, 219, 235
Anna Freud, 37
anonymat, 25, 30, 40, 269, 292
ANTHEA, 276, 330
anticipation, 62, 135, 159, 176, 186, 187, 260, 305
Antigone, 163, 240, 303, 326
apparence, 20, 75, 100, 103, 138, 169, 183, 201, 209, 217, 229, 249
Appell Geneviève, 38, 157,197, 198, 210, 228, 230, 249, 255, 293, 319, 320, 330
appétit, 14, 25, 37, 106, 107, 108, 183, 217, 309, 312
archaïsme, 15
Arendt Hannah, 13, 16, 20, 22, 23, 27, 35, 42, 50, 57, 69, 85, 98, 101, 103, 109, 144, 197, 200, 212, 214, 227, 228, 243, 244, 289, 306, 308, 309, 315
Ariès Philippe, 32, 68, 215, 230, 231
Aristote, 15, 16, 26, 27, 33, 43, 48, 49, 50, 64, 65, 75, 78, 79, 81, 88, 89, 107, 108, 136, 154, 156, 163, 167, 172, 173, 184, 185, 192, 199, 200, 201, 212, 216, 232, 237, 249, 256, 257, 264, 271, 272, 273, 281, 287, 290, 309, 319
Artaud Antonin, 72
arts martiaux, 70
assistante sociale, 54, 225, 266, 278
Atlan Henri, 70
attachement, 26, 38, 42, 83, 86, 107, 117, 123, 124, 126, 132, 133, 134, 169, 170, 174, 197, 209, 223, 226, 228, 255, 258, 285, 287, 290, 291, 292, 293, 310, 314, 320, 322, 329
attentes, 21, 78, 87, 97, 122, 123, 169, 179, 210, 214, 215, 225, 233, 284
attention, 15, 20, 25, 26, 27, 32, 34, 37, 41, 46, 61, 64, 68, 72, 74, 79, 84, 87, 88, 91, 93, 94, 102, 104, 105, 106, 110, 115, 120, 122, 124, 126, 128, 129, 130, 133, 134, 137, 142, 149, 150, 151, 156, 159, 160, 161, 172, 174, 180, 184, 186, 187, 189, 193, 197, 198, 208, 211, 218, 219, 234, 237, 238, 249, 254, 258, 261, 262, 264, 265, 266, 267, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 281, 282, 284, 285, 299, 300, 302, 304, 305, 308, 311, 313, 315
attitudes, 37, 67, 69, 73, 74, 91, 98, 101, 116, 119, 128, 133, 135, 146, 150, 158, 174, 184, 189, 190, 217, 230, 241, 250, 272, 287, 306, 322
Aubry Jenny, 40, 198, 228, 330
autistes, 60, 168
autonomie, 25, 34, 36, 87, 88, 125, 132, 138, 146, 175, 211, 225, 228, 246, 284, 287
autorité, 34, 35, 36, 108, 114, 143, 178, 183, 198, 213, 217, 222, 227, 228, 283, 284, 291, 299, 328, 329
autrui, 20, 21, 22, 26, 36, 42, 56, 67, 74, 76, 79, 83, 84, 85, 87, 97, 100, 102, 103, 104, 106, 108, 110, 114, 115, 118, 120, 124, 126, 131, 133, 134,

136, 137, 142, 151, 152, 156, 159, 161, 162, 165, 172, 184, 187, 192, 193, 194, 202, 203, 204, 206, 207, 208, 210, 215, 226, 233, 236, 237, 238, 247, 249, 259, 263, 265, 269, 270, 280, 284, 289, 292, 294, 299, 300, 301, 302, 303, 305, 308, 310, 311, 312, 314, 315, 324, 328
auxiliaire de puériculture, 129, 225, 257, 258
avènement, 26, 64, 65, 183
avortement, 40, 54
Bachelard Gaston, 55, 320
Badinter Elisabeth, 116, 133
Balmary Marie, 26, 49, 51
baptême, 27, 28, 132
barbare, 26, 116, 218, 239, 295
barbarie, 15, 58, 84, 97, 98, 232, 245, 295, 310, 321, 322
Barthes Roland, 116, 200, 201, 205, 319
Basquin Michel, 235, 247
Bataille Georges, 97, 117
Baudoux Françoise, 192
Bazin Hervé, 213
beauté, 15, 55, 58, 60, 89, 130, 168, 170, 204, 209, 237, 243, 288, 310, 315, 320
Belhomme, 33
Ben Soussan Patrick, 91, 281, 319
berceau, 17, 29, 54, 148, 161, 205, 210, 290
Berger Maurice, 120
Bergeret Jean, 102, 106, 111, 112, 118, 259
Bergson Henri, 61, 62, 72, 73, 181, 185, 289, 290
Bernanos Georges, 76
besoins, 14, 15, 20, 21, 22, 25, 35, 42, 50, 56, 66, 67, 80, 81, 82, 84, 85, 87, 96, 97, 105, 106, 113, 119, 126, 137, 139, 142, 147, 152, 177, 180, 183, 193, 196, 197, 206, 214, 217, 219, 220, 225, 230, 231, 234, 243, 247, 255, 257, 258, 259, 270, 273, 274, 279, 281, 282, 284, 294, 296, 300, 307, 308, 309, 310, 313, 314, 316
Bicêtre, 33
Bichat Xavier, 48
Bick Esther, 89, 170, 238, 258, 259, 282, 323
bienfaisan*ce*, 194, 245
bientraitance, 16, 43, 83, 86, 117, 178, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 216, 217, 219, 220, 221, 223, 224, 225, 226, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 242, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 327, 328, 329
bien-traitance, 196, 248
bienveillance, 13, 26, 42, 93, 143, 193, 208, 210, 213, 217, 220, 247, 249, 266, 273, 296, 299
Birman Chantal, 52
Bobin Christian, 60, 134, 165
Boèce, 66
bonheur, 13, 16, 26, 29, 41, 42, 47, 59, 60, 78, 87, 88, 154, 165, 192, 213, 214, 233, 237, 241, 243, 245, 248, 249, 250, 254, 300, 304, 312, 315, 316
Bossuet, 31
bouleversement, 25, 52, 63, 117, 254
bouleversements, 14, 35, 77, 117
Bourdieu Pierre, 194, 206, 250
Bourgeois Bernard, 70, 71, 124, 322
Bourneville, 33, 34
Bowlby John, 26, 37, 38, 42, 107, 116, 124, 132, 134, 150, 197, 209, 286, 291
Brazelton Terry, 57, 141, 238, 278, 284
Brisset Claire, 36, 38, 97, 100
Bruckner Pascal, 164
Buber Martin, 55, 83, 85, 87, 133, 249, 288, 301
Budapest, 38, 157, 159, 168, 198, 330
Budo, 70
Buñuel Luis, 151
Bydlowski Monique, 14, 118, 280
Cambacérès, 34
Candilis-Huisman Drina, 28
Canguilhem Georges, 48, 120, 193, 246
Canto-Sperber Monique, 69, 70
Cardinal de Bérulle, 31
care, 193
carences, 17, 37, 38, 71, 96, 108, 114, 127, 128, 148, 197, 200, 213, 243, 294, 307, 308, 315
cause, 23, 25, 27, 29, 40, 44, 49, 54, 63, 65, 70, 82, 92, 96, 98, 106, 107, 110, 114, 118, 146, 157, 159, 168, 170,

178, 194, 200, 218, 230, 239, 240, 247, 254, 265, 272, 276, 279, 287, 291, 307, 310, 311, 314, 316, 320, 329
CCPPRB, 297
chair, 27, 29, 70, 101, 108, 135, 173, 184, 297
changelin, 28
changement, 14, 22, 47, 64, 75, 91, 96, 125, 141, 174, 183, 184, 200, 230, 232
Chine, 46, 63, 110, 179, 180, 223
choix, 24, 40, 46, 50, 58, 60, 69, 82, 88, 92, 98, 119, 139, 162, 163, 176, 180, 181, 182, 183, 188, 200, 203, 204, 212, 213, 214, 215, 220, 225, 273, 275, 276, 281, 282, 288, 309, 310, 316
christianisme, 30, 100
chute, 25, 59, 166
Cioran, 58
cité, 26, 64, 78, 100, 124, 154, 156, 170, 202, 212, 232, 237, 240, 241, 242, 243, 245, 293
colère, 53, 62, 69, 74, 90, 92, 96, 98, 100, 103, 106, 129, 136, 143, 153, 163, 164, 165, 169, 173, 202, 215, 239, 293, 304
commencement, 16, 21, 26, 36, 42, 50, 64, 79, 96, 167, 213, 298, 308, 309, 316
communauté, 13, 27, 28, 30, 40, 91, 117, 125, 129, 140, 210, 214, 231, 296, 313, 315, 316
communication, 21, 56, 66, 83, 87, 104, 107, 114, 115, 138, 139, 143, 146, 160, 161, 165, 194, 214, 220, 222, 226, 250, 254, 257, 263, 272, 283, 299, 311, 316
compétences, 13, 15, 86, 87, 89, 90, 98, 128, 142, 194, 195, 198, 211, 214, 225, 229, 230, 239, 247, 248, 256, 257, 276, 278, 281, 282, 294, 295, 297, 307, 310
comptines, 59, 79, 129, 175, 205, 258, 310
conatus, 14, 16, 57, 107, 309
conatus essendi, 14, 107, 309
concept, 16, 35, 38, 63, 70, 108, 116, 124, 135, 146, 153, 172, 184, 191, 192, 193, 194, 196, 199, 202, 212, 232, 236, 239, 245, 246, 306
conception, 24, 25, 27, 36, 37, 45, 46, 65, 71, 73, 155, 156, 179, 184, 185, 195, 229, 243, 257, 281
condition humaine, 16, 25, 58, 202, 233, 247, 273, 309, 310, 314
Condorcet, 49
conduites, 17, 68, 69, 76, 77, 98, 105, 125, 148, 153, 155, 159, 160, 200, 205, 207, 208, 225, 235, 241, 255, 256, 261, 273, 274, 329
confiance, 16, 25, 29, 36, 42, 48, 51, 82, 84, 88, 89, 94, 99, 111, 114, 126, 128, 137, 143, 151, 152, 157, 160, 164, 167, 169, 173, 174, 208, 214, 215, 218, 220, 226, 228, 235, 240, 248, 254, 256, 259, 272, 276, 277, 278, 286, 289, 299, 302, 303, 304, 307, 309, 314, 315
conflits, 53, 57, 60, 61, 62, 70, 96, 102, 107, 130, 143, 146, 148, 152, 153, 165, 170, 178, 211, 214, 215, 232, 235, 241, 245, 260, 262, 271, 272
confusion, 43, 44, 66, 97, 99, 115, 119, 137, 140, 146, 162, 164, 179, 186, 238, 239, 257, 270, 305, 328
confusions, 14, 113
connaissances, 15, 17, 33, 146, 147, 192, 196, 197, 198, 200, 203, 212, 216, 218, 219, 223, 229, 232, 236, 239, 248, 254, 282, 292, 305, 307, 311, 314
conscience, 20, 22, 25, 28, 30, 32, 51, 52, 58, 60, 61, 62, 65, 72, 79, 80, 86, 87, 101, 124, 125, 131, 144, 152, 155, 158, 159, 161, 162, 172, 173, 175, 177, 184, 185, 188, 194, 196, 202, 210, 230, 244, 257, 260, 261, 262, 271, 284, 288, 294, 298, 313
conséquences, 29, 38, 45, 49, 62, 100, 104, 106, 113, 114, 119, 124, 133, 139, 143, 152, 155, 162, 167, 198, 199, 205, 216, 241, 286, 291, 306
Constant Benjamin, 291
contemplation, 42, 60, 61, 65, 72, 82, 87, 88, 204, 212, 310, 315
contes, 59, 97, 100, 101, 231
continuité, 14, 64, 72, 75, 82, 83, 84, 86, 87, 94, 97, 119, 123, 130, 133,

149, 164, 168, 169, 188, 196, 209, 224, 228, 240, 243, 245, 307, 308, 311
Convention, 34, 36, 231
Convention de New York, 36
corps, 13, 20, 21, 25, 28, 31, 32, 41, 45, 52, 53, 55, 56, 57, 59, 60, 65, 66, 70, 71, 72, 73, 80, 81, 85, 87, 88, 93, 94, 108, 119, 120, 123, 124, 130, 131, 135, 136, 137, 138, 142, 144, 147, 151, 158, 160, 161, 162, 167, 172, 173, 174, 175, 176, 179, 180, 187, 193, 208, 209, 210, 216, 218, 222, 223, 226, 227, 234, 248, 261, 262, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 279, 302, 313, 316, 322
cothérapies, 266
Couche, 30, 31
Couetoux Francine, 234, 255, 277
couple, 29, 31, 40, 43, 45, 47, 50, 51, 53, 67, 78, 88, 110, 128, 139, 168, 170, 174, 179, 180, 228
Cournarie Laurent, 27
Courtecuisse Victor, 203, 206, 207, 226, 327
Cramer Bertrand, 109, 113, 305
création, 27, 28, 35, 36, 38, 40, 45, 48, 49, 59, 60, 64, 65, 70, 80, 87, 100, 104, 111, 122, 124, 131, 152, 153, 172, 177, 187, 191, 193, 195, 220, 243, 247, 248, 250, 258, 274, 296, 297, 328
créativité, 29, 79, 96, 104, 122, 129, 140, 143, 181, 187, 189, 200, 220, 239, 283, 289, 308
crèches, 17, 67, 79, 105, 200, 208, 244, 274, 276, 286
Créon, 163, 240, 241
cruauté, 35, 67, 97, 149, 167, 175, 221, 290, 294
culpabilité, 40, 45, 47, 53, 58, 69, 97, 107, 111, 132, 139, 163, 173, 239, 299, 302
culture, 49, 57, 63, 69, 70, 79, 92, 100, 125, 131, 132, 140, 149, 174, 180, 182, 185, 192, 196, 197, 199, 210, 211, 212, 213, 214, 217, 223, 224, 227, 243, 255, 274, 275, 285, 292, 304, 308, 311, 315, 319, 320
Cyrulnik Boris, 126, 255, 258, 259, 260, 299
daimon, 16, 21
Dao, 64
Dasein, 24, 25, 50
David Myriam, 38, 88, 138, 157, 195, 198, 228, 238, 274, 281, 293, 314, 320, 330
de Broca Alain, 51
De Koninck Thomas, 155, 156, 172, 198, 202, 232, 255, 257, 295
de Noailles Anna, 48
découverte, 57, 59, 66, 70, 79, 125, 133, 135, 166, 172, 189, 195, 260, 262, 274, 276
découvertes, 28, 34, 58, 79, 81, 89, 97, 133, 159, 186, 215, 229, 230, 257, 285, 320
Défenseurs des Enfants, 38
dépendance, 15, 20, 56, 69, 86, 178, 182, 225, 228, 255, 262, 287, 310
déploiement, 24, 64, 72, 277
dépressions, 84, 148
Derrida Jacques, 14, 15, 90, 173, 200, 236, 248, 256, 269, 277
désarroi, 51, 96, 136, 140, 148, 178, 293
Descartes René, 22, 81, 109, 118, 172, 185, 288
désir, 15, 21, 26, 30, 40, 41, 43, 44, 46, 50, 52, 56, 63, 69, 74, 77, 78, 98, 104, 106, 108, 109, 110, 111, 113, 117, 118, 126, 132, 136, 138, 149, 152, 156, 162, 163, 164, 165, 170, 174, 179, 180, 181, 194, 202, 203, 206, 218, 225, 227, 232, 233, 247, 259, 260, 269, 288, 304, 310, 316, 325, 329
désirs, 49, 92, 94, 102, 107, 109, 110, 116, 118, 143, 152, 167, 168, 181, 184, 205, 215, 217, 227, 232, 234, 300, 305, 313
deuil, 53, 126, 127
deuils, 17, 53, 91, 96, 116, 139, 216, 305
développement, 14, 15, 17, 29, 33, 34, 37, 38, 48, 49, 51, 53, 54, 55, 61, 63, 65, 66, 67, 70, 72, 75, 79, 80, 81, 82, 84, 87, 88, 92, 94, 96, 98, 101, 104, 111, 113, 114, 120, 123, 124, 127, 128, 129, 131, 132, 133, 139, 142,

145, 148, 151, 153, 159, 160, 172, 174, 175, 176, 178, 179, 181, 184, 186, 191, 194, 195, 196, 198, 199, 201, 202, 203, 210, 212, 213, 216, 218, 219, 222, 224, 225, 226, 242, 248, 250, 254, 255, 257, 258, 259, 262, 263, 265, 267, 275, 276, 279, 280, 281, 282, 283, 297, 298, 299, 300, 302, 303, 304, 306, 307, 308, 311, 313, 314, 324, 328, 329
dévoilemen*t*, 76, 289
D'Harcourt Claire, 28, 192, 321
dialectique, 56, 67, 71, 75, 102, 123, 184, 203, 204, 228, 237
Dieck Tom, 79, 324
Dieu, 20, 23, 26, 27, 28, 31, 43, 49, 51, 58, 76, 81, 100, 101, 117, 118, 155, 164, 200, 204, 213, 232, 297, 302, 319, 323, 330
difficultés, 20, 23, 40, 42, 46, 51, 52, 53, 56, 71, 77, 93, 94, 101, 105, 107, 108, 115, 117, 118, 119, 120, 125, 126, 127, 129, 133, 139, 141, 145, 146, 149, 150, 160, 174, 180, 181, 184, 200, 203, 222, 224, 228, 232, 247, 250, 263, 266, 270, 278, 279, 285, 286, 287, 291, 299, 304, 306, 307, 308, 313
dignité humaine, 28, 44, 47, 155, 156, 172, 175, 198, 202, 232, 257, 295, 323
Diotime, 41
discours, 41, 54, 55, 61, 76, 98, 115, 116, 151, 152, 161, 170, 178, 179, 181, 183, 195, 199, 201, 205, 206, 218, 243, 244, 261, 262, 270, 325
Dogon, 59, 204
Dolto Françoise, 24, 29, 37, 38, 42, 104, 113, 131, 138, 162, 180, 197, 250, 294, 304, 330
don, 27, 28, 46, 47, 50, 53, 89, 118, 136, 158, 265, 269
douceur, 57, 60, 86, 87, 93, 103, 126, 147, 172, 173, 189, 195, 208, 218, 270, 311, 312, 316, 330
douleur, 58, 94, 110, 111, 117, 126, 127, 147, 161, 164, 169, 173, 186, 195, 211, 218, 235, 238, 262, 265, 289, 296, 313
doxa, 41, 116
droits, 29, 34, 35, 36, 38, 122, 178, 222, 231, 237, 240, 241, 257, 268, 269, 296, 297, 298, 328, 329
droits de l'enfant, 241
Duché, 33, 37, 327
Dufourmantelle Anne, 14, 15, 90, 277
durée, 40, 60, 61, 62, 72, 94, 96, 127, 135, 141, 145, 149, 150, 154, 155, 179, 181, 185, 189, 224, 242, 251, 289, 290, 293, 307
Durning Paul, 201, 242
dynamique, 61, 63, 79, 102, 106, 111, 140, 150, 192, 224, 235, 265
échange, 13, 26, 61, 84, 87, 89, 92, 95, 104, 110, 113, 114, 115, 136, 142, 143, 148, 158, 160, 166, 188, 189, 203, 211, 221, 226, 254, 264, 265, 267, 273, 275, 283, 311, 320
échanges, 14, 20, 51, 72, 79, 81, 83, 85, 103, 125, 127, 129, 133, 134, 135, 139, 141, 145, 159, 160, 161, 180, 187, 188, 190, 192, 211, 213, 215, 218, 248, 250, 257, 258, 260, 263, 265, 270, 301, 306, 308, 314, 315
échographie, 54
écoute, 37, 38, 42, 61, 79, 87, 88, 90, 104, 116, 126, 147, 148, 152, 194, 209, 226, 227, 242, 248, 250, 254, 256, 259, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 277, 281, 307, 330
Edelmann François, 206
éducation, 16, 17, 27, 29, 32, 33, 35, 36, 39, 48, 49, 68, 69, 72, 85, 98, 102, 113, 125, 146, 147, 152, 155, 163, 167, 168, 178, 182, 191, 195, 196, 197, 199, 201, 203, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 221, 222, 225, 229, 230, 236, 237, 238, 239, 241, 242, 243, 244, 258, 272, 275, 288, 302, 304, 305, 306, 307, 313, 314, 315, 323, 324, 325, 326, 329
éducateur (trice) de jeunes enfants, 17, 129, 255, 257, 258, 261, 266
effort, 14, 15, 35, 57, 60, 77, 86, 107, 216, 248, 263, 278, 282, 309
effraction, 14, 52, 63, 85, 99, 137, 222
effroi, 14, 95, 99, 123, 162, 277
Eglise, 27
eidos, 64

élaboration, 35, 40, 50, 52, 56, 64, 75, 111, 120, 147, 225, 236, 258, 263, 267, 308, 309
Eliacheff Caroline, 231, 291, 330
Elias Norbert, 98, 103
Eluard Paul, 121, 127, 193, 321
émergence, 24, 33, 36, 64, 72, 80, 97, 128, 129, 130, 184, 185, 264
émerveillement, 13, 57, 64, 69, 72, 77, 78, 81, 82, 89, 148, 169, 258, 259, 282, 308, 310, 323
Emile, 32, 230
émotion(s), 13, 16, 20, 26, 29, 43,45, 51, 52, 53, 55,58, 59, 62, 69, 72, 74, 76, 77, 79, 81, 85, 87, 88, 89, 99, 108, 110, 111, 113, 114, 115, 122, 124, 125, 127, 134, 135, 140, 144, 151, 157, 158, 159, 162, 176, 177, 182, 184, 187, 188, 207, 211, 215, 216, 238, 247, 248, 250, 258, 261, 262, 265, 271, 272, 274,277, 289, 294, 299, 302, 310, 316, 324, 325, 327
empathie, 53, 69, 74, 84, 86, 88, 98, 113, 116, 133, 134, 135, 157, 158, 162, 194, 195, 197, 198, 237, 238, 248, 249, 250, 258, 261, 265, 273, 274, 281, 294, 299, 300, 307, 308, 309, 319
empreinte, 26, 34, 38, 117, 123, 306, 316
endormissement, 25, 316
enfance, 13, 21, 31, 33, 34, 35, 36, 42, 47, 51, 52, 59, 60, 65, 66, 68, 75, 82, 86, 89, 90, 96, 99, 100, 101, 104, 109, 117, 119, 120, 127, 129, 131, 143, 149, 153, 154, 157, 163, 164, 165, 168, 170, 183, 184, 186, 190, 191, 192, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 208, 211, 213, 215, 219, 220, 228, 229, 230, 239, 240, 242, 245, 250, 254, 258, 267, 272, 274, 281, 282, 283, 291, 295, 305, 306, 307, 310, 311, 315, 319, 321, 324, 328, 329
Engelhardt Tristam, 295
entéléchie, 48
entourage, 13, 17, 20, 27, 50, 51, 52, 56, 57, 73, 97, 99, 104, 105, 109, 114, 116, 118, 119, 120, 127, 130, 136, 137, 142, 144, 146, 149, 150, 162, 164, 174, 178, 182, 191, 194, 196, 201, 210, 233, 250, 261, 262, 281, 299, 304, 305, 308, 311, 315
environnement, 20, 21, 29, 32, 37, 42, 50, 56, 57, 61, 64, 72, 74, 79, 87, 90, 96, 97, 99, 101, 108, 110, 122, 123, 130, 140, 141, 145, 149, 150, 151, 153, 161, 181, 185, 193, 194, 202, 210, 212, 218, 221, 227, 243, 246, 247, 248, 255, 256, 258, 262, 274, 275, 276, 277, 279, 303, 307, 314, 315
épanouissement, 14, 24, 29, 36, 79, 101, 202, 222, 266, 267, 283, 303, 307
équilibre, 48, 50, 72, 73, 106, 119, 175, 183, 204, 215, 223, 226, 227, 234, 242, 243, 265, 307, 311
équipe, 17, 22, 29, 55, 67, 83, 86, 87, 92, 96, 104, 105, 106, 111, 119, 127, 128, 129, 130, 138, 139, 140, 162, 179, 190, 214, 217, 224, 225, 234, 235, 236, 237, 247, 248, 250, 254, 257, 263, 266, 270, 273, 275, 277, 278, 279, 281, 282, 283, 286, 289, 293, 297, 304, 307, 308
Eros, 97, 106, 110, 111, 117, 119, 135, 136
escargot, 59
espaces, 38, 91, 107, 128, 154, 184, 258, 259, 270, 273, 274, 283
espoir, 21, 28, 53, 68, 94, 99, 132, 149, 150, 151, 153, 168, 224
esprit, 16, 20, 22, 26, 27, 32, 57, 59, 60, 61, 66, 70, 71, 72, 74, 77, 80, 84, 88, 89, 107, 114, 124, 126, 144, 155, 170, 173, 177, 180, 193, 194, 198, 200, 208, 212, 213, 216, 218, 221, 222, 247, 289, 290, 291, 298, 304, 319, 321, 322, 324
Esquirol, 33
essence, 14, 20, 22, 23, 48, 58, 60, 64, 82, 85, 95, 122, 123, 181, 203, 233, 243, 262, 268, 277, 280, 283, 309, 324
estime de soi, 83, 182, 218, 246, 267
Etat, 30, 32, 178, 223, 240, 241, 325
étayage, 15, 34, 53, 67, 119, 122, 139, 179, 190, 248, 250, 275
éternité, 25, 41, 81, 181

éthique, 5, 14, 15, 16, 24, 34, 42, 44, 45, 47, 49, 50, 60, 67, 68, 69, 70, 82, 83, 85, 87, 88, 89, 98, 106, 115, 118, 119, 122, 136, 154, 156, 182, 183, 184, 186, 191, 192, 193, 200, 202, 203, 204, 206, 207, 210, 211, 212, 214, 226, 233, 236, 237, 241, 242, 245, 246, 247, 248, 249, 253, 254, 256, 257, 265, 266, 267, 271, 275, 280, 281, 287, 289, 291, 293, 295, 297, 299, 300, 301, 302, 303, 308, 309, 310, 313, 315, 316, 319, 323, 324, 326, 327, 328
éthos, 16, 194, 257, 271, 273, 274, 275
êthos, 16, 22, 50, 246, 256, 276
étonnement, 13, 14, 59, 60, 68, 76, 77, 79, 80, 81, 92, 158, 167, 272, 277, 322
étranger, 15, 77, 90, 91, 92, 116, 137, 140, 155, 162, 239, 256, 268, 269, 271
Être, 16, 22, 24, 25, 50, 76, 78, 101, 208, 222, 234, 247, 301, 322
Eve, 27
éveil, 33, 52, 56, 58, 61, 62, 79, 81, 87, 128, 136, 173, 175, 215, 256, 258, 273
événement(s), 13, 15, 21, 22, 24, 38, 48, 50, 51, 52, 53, 56, 57, 58, 61, 63, 64, 65, 66, 68, 69, 72, 76, 77, 81, 94, 96, 102, 122, 127, 129, 130, 137, 147, 162, 182, 202, 204, 226, 301, 305, 306, 310, 319, 325
évolution, 22, 30, 77, 105, 130
examens, 40, 53, 55, 56, 76, 92, 148, 179
exclusion, 17, 203, 214, 221
existence, 13, 16, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 35, 44, 47, 48, 49, 58, 60, 65, 68, 81, 82, 83, 94, 100, 108, 126, 132, 136, 159, 161, 164, 167, 181, 184, 199, 201, 203, 211, 226, 230, 233, 249, 262, 271, 284, 288, 301, 305, 313, 316, 319
expérience, 13, 21, 42, 43, 44, 45, 50, 51, 53, 57, 66, 70, 86, 91, 120, 124, 125, 130, 131, 133, 145, 150, 157, 158, 164, 167, 177, 180, 198, 215, 218, 219, 226, 232, 256, 260, 264, 265, 272, 277, 282, 283, 284, 286, 290, 291, 292, 293, 298, 300, 301, 302, 303, 308
expérimentation, 13, 181, 257, 290, 291, 292, 293
expression, 20, 24, 65, 66, 67, 79, 96, 102, 103, 104, 106, 111, 113, 122, 128, 131, 164, 173, 176, 177, 180, 183, 189, 207, 223, 232, 248, 250, 259, 263, 271, 273, 283, 284, 300, 307, 310, 311
fabrication, 22
famille, 13, 28, 31, 32, 37, 43, 46, 51, 53, 54, 58, 60, 61, 65, 67, 68, 76, 78, 82, 85, 86, 91, 105, 106, 110, 114, 115, 117, 119, 125, 126, 127, 128, 129, 134, 139, 140, 146, 148, 149, 151, 153, 161, 162, 163, 169, 170, 177, 179, 180, 192, 194, 195, 198, 199, 200, 201, 208, 213, 225, 228, 230, 231, 235, 236, 237, 240, 241, 245, 247, 248, 250, 254, 258, 259, 263, 265, 269, 270, 273, 274, 275, 277, 279, 296, 297, 303, 304, 309, 322, 327, 328, 329, 330
familles, 16, 17, 34, 35, 41, 62, 77, 80, 86, 89, 100, 105, 118, 119, 127, 139, 140, 141, 143, 146, 168, 192, 199, 200, 203, 224, 229, 234, 247, 248, 250, 254, 256, 257, 258, 259, 260, 262, 263, 264, 268, 270, 272, 273, 276, 278, 281, 289, 292, 293, 304, 305, 306, 307, 309, 316
fantômes, 22, 29, 91, 106
fatigue, 14, 73, 76, 145, 164, 200, 220, 233, 273
faux-self, 42, 72, 113, 114, 131, 225, 230
Fédida Pierre, 22, 135, 321
felix culpa, 49
Fénelon, 28, 117, 267, 326
Ferenczi Sandor, 119
Ferrari Pierre, 291, 292, 293, 328
Fiat Eric, 25, 45, 50, 61, 99, 115, 145, 237, 245
filiation, 43, 44, 65, 66, 196, 197, 223, 243, 260, 316
fille mère, 30
FIV, 40, 52
Focillon Henri, 177

folie, 29, 60, 70, 72, 100, 109, 112, 120, 131, 142, 167
Folscheid Dominique, 16, 24, 42, 47, 50, 84, 88, 89, 124, 156, 233, 287, 295
Fondation Vallée, 33
fondements, 43, 49, 81, 111, 143, 147, 152, 157, 214, 234, 248, 262, 280, 302
Fontanel Béatrice, 28, 192, 321
force, 15, 22, 25, 28, 34, 35, 48, 50, 54, 56, 57, 65, 81, 85, 89, 93, 94, 97, 100, 102, 106, 108, 111, 117, 124, 137, 143, 156, 166, 168, 170, 181, 192, 207, 210, 215, 217, 227, 228, 240, 262, 272, 275, 309, 310, 312, 313, 322
forces, 25, 32, 52, 80, 106, 111, 122, 137, 161, 162, 186, 201, 204, 215, 267, 281, 295, 311
formation, 32, 34, 36, 37, 45, 71, 85, 109, 125, 181, 193, 195, 197, 212, 213, 232, 237, 242, 243, 244, 286, 302, 304, 306, 308
forme, 16, 24, 25, 28, 32, 38, 58, 59, 64, 81, 88, 89, 94, 97, 101, 102, 106, 108, 112, 113, 115, 116, 126, 129, 135, 136, 142, 145, 154, 163, 182, 187, 195, 198, 200, 205, 207, 208, 210, 218, 222, 227, 233, 238, 262, 270, 283, 289, 296, 310
fragilité, 15, 54, 67, 69, 70, 78, 86, 92, 93, 130, 170, 182, 243, 313
Fraiberg Selma, 22, 29, 91, 106
fratrie(s), 51,94, 122, 139, 140, 152, 157, 177, 179
Frédéric II de Hohenstaufen, 21
Freud Sigmund, 15, 29, 36, 37, 43, 91, 110, 111, 112, 118, 168, 170, 182, 197, 198, 216, 223, 232, 301, 314, 322
fusion, 43, 50, 85, 117, 134, 135, 136
futur, 21, 60, 82, 93, 323
Fuzhi, 63
Garrigue Abgrall Marie, 54, 95, 102, 255
Gauvain-Piquard Annie, 161, 330
génération(s), 14, 21, 38, 42, 43, 44, 46, 49, 51, 57, 61, 68, 76, 91, 100, 106, 120, 125, 146, 147, 164, 178, 180, 182, 183, 184, 186, 196, 197, 202, 211, 225, 227, 243, , 249, 276, 279, 289, 305, 310, 311, 315, 328
Gibran Khalil, 91, 119, 164
Girard René, 259
Godelier Maurice, 43, 197, 222, 223
Golse Bernard, 91, 117, 128, 192, 222, 247, 309, 322, 328
Grecs, 48, 75, 89, 100, 257
Griaule Marcel, 59, 290
grossesse(s), 13, 14, 21, 23, 25, 29, 40, 45, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 65, 66, 69, 70, 83, 86, 91, 95, 124, 132, 136, 141, 152, 162, 179, 195, 210, 224, 225, 255, 280, 329
Gusdorf Georges, 142, 143, 322
habitat, 16, 88, 162, 200, 257, 271, 273
habitude(s), 14, 16, 88, 109, 134, 136, 188, 189, 190, 200, 202, 216, 221, 237, 257, 271, 272, 274, 284, 304
habitus, 88, 158, 194, 271
haine, 77, 109, 112, 117, 118, 119, 126, 204, 205, 240, 241, 324
Hamlet, 24
handicapés, 71, 93, 138, 238, 244, 292, 323
handling, 38, 135, 172
Harlow, 38
harmonie, 50, 70, 72, 93, 98, 103, 136, 144, 145, 315
Haüy, 33
Hegel G.W.F., 26, 70, 71, 89, 102, 112, 123, 124, 202, 259
Heidegger Martin, 24, 25, 41, 49, 50, 69, 76, 77, 101, 123, 162, 172, 173, 174, 178, 267, 289, 301
Henri II, 30
Henry Michel, 58, 305
Héraclite, 16, 75, 102
Hérode, 27
Heuyer Georges, 37
histoire, 14, 15, 17, 21, 26, 28, 30, 31, 33, 37, 42, 43, 44, 45, 46, 50, 61, 65, 66, 67, 68, 69, 77, 79, 81, 94, 100, 102, 118, 128, 129, 133, 137, 152, 161, 162, 167, 183, 193, 196, 197, 217, 221, 222, 223, 228, 229, 231, 234, 247, 262, 268, 274, 277, 279, 280, 292, 297, 303, 305, 309, 310,

311, 313, 316, 319, 321, 322, 323, 325, 327
histoire transgénérationnelle, 14, 17, 311
holding, 38, 135
hôpital, 30, 31, 76, 87, 92, 93, 111, 195, 235, 268, 269, 274, 281, 319
Horizon, 36
hospitalisme, 37, 197, 209, 226, 286
hospitalité, 14, 15, 92, 256, 269, 270, 271, 277, 304, 321, 328
hôte, 14, 91, 92, 267, 268, 269
hubris, 45, 55, 167
humanisation, 42, 66, 184, 195, 211, 250, 257, 268, 274, 276
humanité, 13, 15, 16, 21, 22, 26, 36, 49, 52, 69, 99, 130, 132, 152, 155, 162, 163, 170, 181, 184, 191, 195, 197, 210, 221, 230, 245, 248, 250, 267, 268, 270, 282, 287, 289, 294, 295, 301, 314
Huriet, 257, 291, 292, 297, 298
Husserl, 124, 125, 263, 288, 302
Huxley Aldous, 98, 306
identité, 24, 25, 57, 70, 75, 85, 118, 125, 185, 186, 226, 301, 310, 313
idiotie, 33
ignorance, 79, 84, 106, 147, 148, 200, 204, 299, 304
imitation, 104, 133, 157, 158, 160, 176, 221, 262
immortalité, 41, 125
imprévisibilité, 29, 129, 144, 167, 308
incapacité, 22, 27, 40, 41, 85, 99, 112, 113, 126, 138, 161, 165, 178, 188, 225, 231
incarnation, 25, 71, 124
inconscient, 41, 91, 99, 122, 216, 223, 266
indifférence, 15, 67, 98, 106, 151, 165, 173, 230
individu, 21, 22, 26, 42, 43, 45, 56, 58, 61, 71, 99, 102, 103, 150, 153, 161, 178, 184, 197, 214, 218, 223, 229, 284, 292
infans, 17
infanticide, 30, 100, 153, 162, 163, 238
infini, 48, 56, 61, 63, 78, 81, 85, 90, 97, 99, 115, 145, 159, 192, 202, 210, 249, 280, 303, 312, 323
innocence, 16, 27, 28, 29, 80, 81, 164, 315, 320
inquiétante étrangeté, 15, 322
INSERM, 38, 69, 105, 153, 255
instinct, 106, 110, 111, 112, 116, 133, 158, 221, 244, 272
Institut des Sourds-Muets, 33
institution, 35, 150, 186, 190, 193, 197, 203, 213, 221, 225, 227, 237, 246, 247, 256, 268, 269, 292, 315
institutions, 30, 32, 33, 38, 43, 105, 119, 150, 184, 195, 196, 208, 243, 245, 246, 249, 262, 273, 292, 293, 297, 325
instrumentalisation, 15, 186, 292, 294, 314
intelligence, 38, 55, 58, 72, 74, 79, 88, 93, 101, 108, 113, 114, 138, 148, 172, 173, 175, 178, 181, 198, 202, 214, 216, 220, 224, 239, 262, 288, 290, 309, 313
intention, 13, 29, 41, 74, 81, 126, 134, 158, 188, 193, 203, 205, 208, 301
interaction(s), 38, 42, 55, 69, 72, 88, 89, 96, 98, 124, 131, 132, 136, 139, 142, 146, 151, 158, 172, 188, 191, 194, 196, 198, 208, 210, 211, 216, 220, 224, 225, 226, 229, 230, 235, 237, 246, , 248, 250, 254, 256, 257, 260, 261, 262, 270, 273, 279, 281, 282, 288, 294, 300, 303, 307, 309, 310, 314
intersubjectivité, 50, 114, 122, 124, 125, 126, 129, 130, 131, 142, 144, 146, 161, 165, 178, 284, 287, 292, 300, 309
investissement, 14, 23, 31, 56, 86, 107, 112, 118, 151, 176, 230, 316
isolement, 139
Itard, 33
Jakob Pierre, 163
Jaspard, 34, 35
Jaspers Karl, 78, 79, 80, 122
Jésus, 28, 68
jeu(x), 16, 32, 35, 61, 64, 67, 68, 73, 74, 78, 79, 80, 87, 88, 94, 97, 104, 105, 106, 107, 110, 120, 122, 124, 127, 129,

135, 139, 141,143, 144, 145, 146, 148, 150, 158, 159, 160, 166, 167, 186, 188, 189, 205, 214, 218, 219, 220, 221, 222, 224, 230, 233, 235, 248, 250, 256, 257, 258, 260, 262, 263, 266, 270, 273,278, 283, 287, 293, 300, 303, 307, 308, 310, 314, 316, 322
jeune enfant, 15, 16, 69, 81, 96, 104, 110, 130, 142, 154, 172, 176, 180, 191, 196, 198, 210, 216, 220, 228, 230
jeunes enfants, 13, 17, 21, 32, 33, 37, 38, 45, 62, 68, 75, 95, 96, 98, 99, 101, 103, 104, 105, 107, 113, 115, 120, 125, 126, 140, 147, 149, 154, 157, 158, 159, 166, 170, 176, 177, 178, 184, 191, 196, 197, 198, 201, 208, 212, 216, 218, 219, 220, 221, 225, 241, 243, 244, 254, 255, 256, 257, 261, 265, 266, 271, 272, 274, 285, 286, 292, 300, 308, 311, 313, 314, 323, 330
Job, 58
joie, 25, 28, 40, 50, 53, 58, 59, 61, 69, 72, 73, 77, 84, 88, 89, 95, 108, 119, 123, 127, 130, 135, 167, 168, 170, 188, 201, 215, 239, 248, 249, 261, 267, 308, 310, 313
Jonas, 42, 82, 85, 243, 249, 257, 278, 279, 287, 289, 309
Joseph, 28, 325
jouissance, 29, 44, 49, 70, 88, 97, 109, 117, 131, 136, 186, 204, 225, 289
juge, 35, 68, 106, 116, 168, 201, 284
Julien, 63, 64, 111, 160
justice, 35, 74, 86, 152, 155, 156, 157, 194, 201, 212, 228, 232, 240, 246, 266, 300, 302, 303, 307, 311
kairos, 129, 133, 199, 202, 249, 264
Kallo Eva, 214
Kant Emmanuel, 20, 28, 44, 45, 47, 48, 49, 65, 69, 70, 99, 152, 153, 185, 192, 197, 204, 211, 232, 234, 244, 245, 257, 266, 270, 271, 289, 294, 295, 296, 309, 323
Kierkegaard Soren, 58, 71, 75, 76, 77, 184, 203, 275, 289, 303, 323
kinesis, 64
Knibiehler Yvonne, 196
Korczak Janus, 35
Lacan Jacques, 43, 49, 66, 161
Lainé Tony, 115, 131, 282
Lamour Martine, 86, 119, 197, 198, 210, 211, 261, 277, 323
langage, 16, 20, 21, 22, 26, 33, 44, 49, 72, 79, 87, 96, 101, 103, 104, 105, 107, 110, 115, 117, 120, 126, 127, 129, 130, 131, 136, 142, 143, 151, 158, 159, 161, 162, 164, 165, 169, 173, 177, 184, 186, 193, 199, 205, 209, 223, 224, 236, 245, 250, 258, 263, 264, 272, 277, 303, 308, 310, 311
langue, 16, 21, 26, 38, 59, 75, 85, 92, 103, 115, 123, 140, 141, 149, 158, 185, 199, 208, 209, 213, 214, 223, 243, 254, 264, 269, 277, 305, 306, 310, 324, 326
langue maternelle, 26, 123, 140, 243, 264, 310
Lasch Christopher, 182
Lauzun, 115, 131, 282
Lebovici Serge, 42, 91, 119, 185, 260, 305
Leboyer Frédérick, 56, 175, 210
Lebrun, 32
Legendre Pierre, 179, 184, 243, 323
Leibniz, 204
Lemay Michel, 128, 209
Lett, 31
Levinas Emmanuel, 14, 16, 20, 24, 56, 60, 75, 79, 83, 85, 86, 97, 113, 115, 118, 123, 131, 134, 135, 192, 200, 210, 233, 236, 248, 249, 256, 280, 303, 304, 310, 312, 315, 321, 324
liberté, 15, 16, 23, 26, 28, 32, 44, 47, 49, 58, 60, 69, 70, 76, 79, 91, 98, 103, 109, 115, 119, 122, 128, 135, 156, 159, 160, 166, 167, 170, 176, 181, 188, 198, 203, 204, 213, 217, 218, 220, 227, 233, 239, 243, 261, 272, 273, 291, 299, 301, 306, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 316, 323
libido, 106, 110, 111, 112
lien, 20, 26, 31, 34, 43, 61, 68, 69, 71, 78, 82, 85, 86, 100, 105, 116, 120, 121, 123, 124, 127, 129, 133, 134, 137, 139, 140, 141, 146, 149, 150, 151, 155, 156, 160, 166, 167, 169,

175, 179, 187, 203, 209, 211, 225, 226, 231, 235, 236, 239, 242, 247, 254, 258, 262, 264, 268, 270, 272, 276, 277, 278, 288, 290, 300, 310, 312, 313
liens, 13, 15, 16, 26, 28, 30, 42, 55, 56, 61, 62, 78, 79, 83, 86, 89, 112, 117, 119, 122, 132, 133, 134, 135, 137, 138, 151, 153, 154, 155, 157, 166, 176, 184, 187, 193, 196, 202, 208, 211, 218, 226, 234, 235, 258, 259, 260, 265, 270, 278, 279, 280, 282, 294, 305, 307, 308, 315, 316, 323, 328, 330
Limbes, 27, 28
limites, 47, 107, 109, 122, 135, 136, 149, 153, 166, 168, 178, 179, 182, 184, 189, 193, 196, 198, 210, 214, 215, 227, 235, 260, 263, 265, 266, 271
Locke John, 32, 191, 197, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 227
logos, 16, 48, 49, 84, 173, 206, 212, 288, 315
loi, 26, 28, 35, 40, 43, 44, 45, 52, 85, 95, 97, 100, 102, 116, 120, 144, 157, 163, 191, 199, 225, 231, 233, 240, 241, 244, 257, 262, 268, 269, 291, 292, 297, 298, 309, 315, 320
Loi, 30, 43, 44, 49, 106, 118, 291
Louis XIV, 30
Louis XVI, 30
Lóczy, 38, 87, 157, 159, 168, 172, 183, 187, 188, 189, 190, 195, 198, 211, 214, 256, 262, 266, 272, 320
Lyotard Jean-François, 13
maïeutique, 13
main, 72, 74, 79, 81, 93, 94, 166, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 180, 232
maison de la Couche, 30
mal, 25, 27, 47, 51, 58, 69, 72, 86, 96, 97, 106, 113, 116, 118, 130, 132, 137, 141, 144, 149, 151, 155, 158, 161, 162, 164, 165, 173, 181, 182, 191, 196, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 215, 217, 221, 227, 236, 237, 239, 244, 260, 265, 291, 293, 296, 300, 302, 303, 304, 305, 322, 323, 325, 328
maladie, 60, 70, 86, 89, 92, 96, 107, 120, 127, 130, 140, 141, 170, 211, 233, 236, 238, 246, 313, 327
maladies, 14, 23, 31, 34, 48, 53, 67, 96, 107, 114, 243, 276, 278, 279, 305
maltraitance, 15, 40, 44, 90, 119, 128, 148, 191, 192, 194, 196, 198, 199, 200, 201, 202, 207, 222, 224, 231, 237, 242, 246, 248, 259, 272, 291, 307, 315, 322, 327
mandats, 21, 23, 110
manifestation, 22, 24, 30, 63, 93, 111, 112, 113, 119, 120, 130, 143, 149, 150, 151, 163, 199, 270, 277, 303
manifestations, 20, 21, 24, 42, 67, 71, 90, 97, 98, 99, 114, 119, 124, 130, 143, 145, 160, 165, 187, 198, 200, 226, 294, 300, 309
marasme, 37
Marcelli Daniel, 227, 328
Martino Bernard, 115, 131, 282
maternité, 14, 27, 36, 47, 57, 119, 120, 128, 134, 140, 148, 243, 280, 307, 320, 321
maternités, 52, 210, 254, 324
Mauvais Patrick, 196, 198, 230, 328
Mazet Philippe, 302, 307, 328
médecins, 33, 45, 101, 120, 190, 196, 197, 198, 218, 223, 268, 273
médiation, 27, 48, 66, 83, 86, 124, 129, 136, 140, 184, 211, 225, 233, 259, 274, 275
médiations, 20, 101, 107, 137, 184, 263, 308, 310
Meirelles Fernando, 101
Meirieu Philippe, 261
Mélanie Klein, 37, 111, 182, 197, 299, 302, 314, 316
mémoire, 21, 22, 26, 33, 49, 60, 61, 94, 96, 123, 159, 164, 168, 193, 216, 218, 263, 313, 321, 328
Ménon, 124, 191, 236
Merle Robert, 239
Merleau-Ponty Maurice, 113, 114, 124, 137, 172, 284, 300, 324
métaphysique, 13, 45, 47, 78, 80, 99, 134, 192, 204, 234, 236, 287, 288, 290, 294, 296, 315, 323
Métaphysique, 15, 185
mignotage, 31

Milgram, 284, 291
Miller Alice, 113, 217, 238, 239, 240
miroir, 65, 66, 80, 81, 97, 114, 137, 188, 189, 256, 273
mœurs, 16, 30, 45, 47, 59, 98, 99, 103, 230, 234, 257, 296, 321, 323
Moisseeff Marika, 224, 225, 329
monde, 14, 15, 16, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 29, 30, 38, 42, 47, 48, 49, 50, 52, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 65, 67, 68, 69, 70, 71, 73, 74, 75, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 87, 89, 91, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 101, 107, 109, 111, 113, 114, 117, 118, 122, 124, 125, 127, 128, 130, 131, 132, 134, 135, 137, 140, 141, 144, 145, 153, 156, 162, 164, 165, 166, 170, 171, 172, 174, 175, 176, 178, 180, 183, 185, 186, 187, 192, 200, 202, 203, 204, 206, 208, 211, 212, 213, 214, 215, 219, 220, 222, 223, 228, 234, 235, 238, 240, 243, 244, 246, 249, 255, 257, 262, 267, 270, 272, 274, 275, 276, 281, 285, 288, 289, 290, 294, 299, 301, 303, 306, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 320, 321, 322, 326
Montagner Hubert, 159
Montaigne Michel Eyquem de, 94, 155, 217
Montesquieu, 213, 242
Montessori Maria, 33, 178, 180, 219, 220, 307
morale, 16, 28, 30, 33, 44, 45, 48, 49, 69, 70, 84, 98, 103, 106, 118, 156, 183, 200, 205, 213, 232, 244, 245, 289, 290, 295, 299, 300, 302, 309, 320, 324, 326, 328
mort, 27, 29, 30, 31, 38, 40, 44, 48, 56, 57, 70, 76, 78, 84, 92, 93, 94, 95, 97, 103, 107, 110, 112, 114, 123, 127, 130, 151, 155, 162, 177, 197, 204, 205, 213, 219, 223, 226, 233, 239, 240, 313, 324
mortalité infantile, 30, 31, 34, 37, 94, 209, 230
motricité, 72, 79, 82, 149, 172, 175, 218, 258, 262, 272, 273, 275, 302
mouvements, 20, 50, 51, 55, 56, 62, 72, 73, 74, 78, 88, 93, 94, 103, 132, 153, 158, 165, 166, 176, 195, 198, 229, 262, 313
Moyen-Age, 28, 218, 268
Müller, 44
mutualité, 187, 215, 315
mystère, 20, 21, 24, 48, 55, 60, 68, 71, 75, 80, 81, 210, 277, 316
mythes, 43, 97, 100, 197, 255, 297
naissance, 13, 14, 15, 21, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 31, 33, 36, 37, 38, 43, 45, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 74, 78, 82, 86, 93, 94, 95, 96, 104, 109, 119, 123, 124, 126, 127, 128, 132, 133, 134, 137, 141, 151, 152, 154, 158, 163, 164, 167, 169, 175, 176, 179, 184, 187, 195, 197, 207, 223, 229, 233, 237, 244, 248, 251, 257, 262, 278, 281, 283, 284, 287, 308, 311, 319, 320, 321, 324, 326, 329
narration, 50, 62, 77, 177
natalité, 16, 42, 69, 70
nature, 13, 17, 23, 26, 29, 30, 31, 32, 35, 45, 48, 49, 51, 52, 59, 64, 66, 69, 70, 71, 74, 75, 79, 88, 92, 99, 102, 103, 108, 115, 117, 123, 130, 132, 139, 152, 181, 182, 190, 204, 220, 221, 236, 237, 243, 256, 271, 272, 273, 282, 288, 291, 292, 310, 313
négligence, 15, 17, 90, 111, 142, 151, 169, 181, 187, 208, 209, 275, 296
négociation, 103, 115, 164, 188, 189, 215, 217, 221, 260, 261, 310
Nicomaque, 16, 26, 89, 108, 136, 154, 192, 212, 249, 319
Nietzsche Friedrich, 76, 77, 80, 98, 193, 288
normalité, 55, 193, 195, 229, 250
nourrissage, 14, 108, 135, 142, 148, 165, 174, 224, 316
nourrisson, 20, 26, 29, 31, 37, 89, 91, 107, 111, 124, 129, 131, 132, 136, 137, 148, 149, 184, 197, 208, 211, 226, 239, 243, 283, 286, 302, 307, 315, 324, 326, 328
nouveau-né, 14, 27, 28, 30, 31, 68, 70, 92, 104, 122, 123, 180, 196, 211, 274, 296
object presenting, 38

observation, 58, 59, 64, 72, 75, 79, 87, 88, 89, 90, 104, 108, 134, 147, 166, 190, 191, 194, 219, 224, 248, 250, 258, 259, 261, 262, 263, 265, 273, 282, 285, 288, 291, 302, 307, 323
observations, 38, 51, 129, 157, 203, 239, 257, 258, 263, 266, 272, 278, 287
Occident, 60, 63
ODAS, 199, 200
ONU, 36
opposition, 50, 70, 84, 98, 143, 152, 153, 163, 166, 181, 188, 189, 198, 200, 202, 205, 212, 222, 282
orexis, 14, 107, 108, 309
Orient, 60, 133
origine, 24, 26, 33, 38, 43, 44, 46, 49, 54, 63, 64, 65, 68, 77, 81, 96, 140, 151, 168, 190, 204, 213, 214, 224, 225, 255, 262, 264, 287, 300, 316, 319, 323
Orwel Georges, 70, 325
oubli, 22, 45, 50, 60, 80, 145, 147, 187, 314
Pacific Christophe, 90, 208, 267
paix, 51, 52, 60, 67, 87, 98, 102, 103, 115, 118, 152, 204, 245, 246, 271, 309, 311, 314, 323
Paradis, 28
parentalité, 27, 41, 42, 43, 52, 54, 147, 153, 183, 197, 212, 225, 255, 321, 329
parents, 13, 14, 15, 16, 17, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 34, 37, 38, 40, 41, 42, 46, 48, 50, 51, 53, 54, 55, 56, 57, 61, 62, 64, 65, 66, 67, 68, 74, 76, 77, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 101, 104, 112, 114, 115, 117, 118, 119, 120, 124, 125, 130, 133, 134, 135, 136, 137, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 156, 157, 159, 160, 162, 163, 164, 166, 167, 168, 169, 170, 173, 174, 177, 178, 179, 180, 182, 183, 184, 186, 187, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 200, 201, 202, 203, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 238, 240, 242, 243, 246, 247, 248, 249, 250, 253, 254, 256, 257, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 281, 282, 286, 287, 288, 290, 292, 293, 298, 299, 302, 303, 304, 305, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 316, 320, 327, 328
Parias, 32
Parménide, 24
parole, 13, 17, 26, 33, 49, 58, 59, 79, 80, 81, 97, 110, 115, 118, 126, 136, 142, 143, 144, 156, 161, 162, 163, 167, 173, 185, 186, 206, 208, 211, 218, 219, 226, 229, 249, 259, 264, 265, 267, 275, 290, 297, 300, 311, 312, 315, 320, 321, 322, 326
parrains, 28
partenariat, 177, 201, 328
Pascal Blaise, 102, 164, 315, 320
Pasolini Pier Paolo, 117
passé, 21, 22, 26, 35, 38, 45, 55, 56, 60, 61, 63, 68, 70, 76, 86, 91, 105, 129, 137, 141, 147, 168, 170, 175, 190, 195, 202, 211, 224, 263, 270, 272, 278, 291, 292, 305, 314
pathologies, 29, 38, 48, 55, 70, 131, 139, 287, 306
pathos, 63, 90
péché, 27, 29
pédagogie, 33, 36, 69, 168, 213, 230, 238, 239, 323
pédiatrie, 13, 35, 38, 47, 69, 92, 93, 112, 128, 150, 166, 181, 195, 197, 205, 237, 285, 286, 300, 326, 327
pédopsychiatres, 223, 225, 283
pédopsychiatrie, 29, 37, 239, 244, 258, 263, 286, 291, 293
Pélage, 28
pensée, 14, 20, 22, 24, 27, 33, 36, 44, 61, 62, 63, 64, 67, 71, 72, 73, 80, 84, 86, 92, 99, 108, 115, 129, 136, 144, 162, 173, 178, 181, 183, 184, 185, 200, 203, 206, 207, 208, 216, 228, 238, 249, 267, 277, 288, 289, 304, 319, 322
pensées, 20, 26, 62, 102, 125, 133, 137, 188, 191, 262, 272, 282, 324

perception, 21, 60, 61, 67, 82, 84, 89, 113, 137, 159, 237, 250, 263, 264, 284, 304, 324
père, 28, 31, 34, 35, 43, 44, 51, 52, 60, 65, 66, 67, 74, 82, 85, 86, 91, 92, 94, 102, 107, 109, 112, 114, 117, 126, 132, 133, 134, 140, 141, 151, 154, 169, 177, 179, 180, 197, 218, 224, 225, 226, 230, 231, 234, 235, 239, 240, 245, 255, 257, 259, 260, 269, 285, 307, 316, 321
perfectibilité, 49
périnatalité, 13, 21, 34, 52, 91, 124, 126, 134, 139, 191, 197, 280, 305
personnalité, 37, 42, 65, 81, 84, 120, 138, 153, 164, 166, 184, 257, 266
personne, 36, 38, 42, 52, 54, 66, 75, 81, 84, 85, 97, 99, 102, 103, 110, 113, 115, 120, 123, 125, 128, 131, 132, 137, 138, 140, 141, 142, 143, 144, 151, 154, 161, 174, 175, 185, 187, 192, 193, 194, 196, 202, 213, 220, 226, 229, 232, 238, 246, 247, 248, 249, 255, 258, 259, 263, 271, 275, 277, 278, 279, 281, 282, 284, 285, 286, 291, 292, 294, 295, 296, 297, 298, 301, 304, 305, 311, 316, 319, 321, 330
perturbations, 29, 52, 131, 211, 256, 294
petite enfance, 13, 14, 15, 17, 21, 31, 32, 36, 54, 65, 73, 79, 95, 101, 103, 104, 105, 109, 126, 129, 131, 138, 139, 147, 151, 153, 154, 164, 178, 184, 185, 186, 188, 191, 192, 195, 197, 198, 207, 208, 213, 214, 215, 224, 225, 229, 232, 234, 239, 243, 244, 248, 250, 258, 259, 263, 271, 273, 274, 277, 281, 282, 295, 301, 304, 305, 310, 322, 328, 329
peur, 25, 29, 51, 52, 53, 57, 62, 70, 72, 73, 90, 99, 101, 107, 114, 143, 144, 145, 151, 165, 173, 174, 182, 209, 218, 222, 224, 227, 233, 243, 265, 289, 305, 309, 311
phénomène, 38, 52, 54, 95, 96, 115, 119, 120, 158, 178, 239, 258, 261, 288, 316, 321
phénomènes, 20, 54, 71, 96, 133, 254, 308
philosophe, 15, 58, 88, 99, 163, 178, 182, 192, 201, 215, 295
philosophie, 13, 14, 15, 23, 26, 27, 42, 48, 49, 50, 51, 63, 69, 70, 71, 77, 78, 79, 80, 94, 99, 100, 102, 122, 124, 156, 163, 167, 168, 182, 185, 201, 206, 208, 211, 216, 236, 237, 244, 249, 254, 270, 295, 315, 319, 320, 322, 323, 324, 325, 326
phusis, 50
Pikler Emmi, 38, 157, 168, 183, 188, 198, 214
Pindare, 63
Pitié-Salpêtrière, 33, 61, 70, 156, 163, 201
plaisir, 31, 32, 34, 48, 53, 58, 59, 77, 78, 81, 82, 86, 87, 88, 89, 104, 110, 117, 119, 129, 130, 133, 135, 136, 142, 146, 150, 151, 154, 157, 158, 159, 160, 166, 167, 176, 177, 180, 182, 186, 188, 189, 190, 201, 206, 214, 218, 219, 220, 221, 231, 234, 257, 261, 263, 264, 266, 277, 279, 299, 300, 302, 307, 312, 313
Platon, 41, 71, 74, 77, 79, 88, 109, 110, 124, 125, 154, 163, 184, 191, 199, 206, 212, 236, 237, 244, 249
PMI, 34, 37, 76, 139, 177, 180, 243, 254, 256, 266, 272
politique, 26, 32, 34, 103, 105, 154, 156, 192, 206, 211, 213, 214, 240, 242, 243, 244, 245, 246, 250, 270, 288, 289, 305, 313
Ponge Francis, 59, 325
Ponteil Félix, 32
population, 14, 38, 98, 115, 254, 255, 256, 269, 271, 272, 284, 290, 292
possibilité, 14, 27, 31, 34, 46, 60, 73, 77, 97, 101, 105, 140, 158, 162, 180, 188, 236, 246, 270, 275, 285, 287, 301
pouvoir, 22, 23, 31, 35, 40, 41, 42, 44, 47, 48, 50, 51, 53, 61, 66, 67, 72, 82, 83, 85, 86, 87, 92, 96, 97, 98, 99, 107, 110, 116, 119, 122, 125, 126, 128, 130, 141, 142, 143, 147, 149, 152, 159, 161, 164, 166, 167, 170, 173, 174, 178, 185, 187, 206, 210, 212, 224, 225, 226, 227, 229, 230, 232, 235, 239, 240, 242, 244, 245,

246, 249, 256, 258, 262, 266, 267, 270, 271, 273, 279, 284, 291, 303, 304, 307, 308, 309, 311, 313, 314, 315, 320
Prat Régine, 25
pratiques, 16, 17, 28, 38, 39, 43, 82, 100, 113, 134, 147, 153, 187, 188, 191, 192, 193, 195, 196, 198, 201, 206, 207, 216, 217, 223, 232, 239, 243, 244, 250, 256, 274, 282, 291, 292, 297, 304, 310, 314, 321, 324
praxis, 16, 50
précarité, 53, 128, 271, 327
prématuré, 24, 93, 119, 278, 311
prénatal, 54, 65, 86, 123, 287, 308
présence, 13, 14, 15, 19, 20, 21, 22, 24, 29, 42, 50, 51, 56, 57, 60, 62, 65, 66, 68, 69, 70, 72, 74, 77, 79, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 94, 95, 104, 122, 124, 125, 126, 130, 132, 134, 135, 137, 139, 142, 150, 159, 160, 166, 167, 168, 169, 172, 173, 175, 176, 177, 191, 202, 208, 209, 214, 220, 221, 226, 238, 240, 242, 243, 249, 257, 260, 262, 264, 267, 277, 279, 285, 286, 287, 299, 307, 308, 313, 316, 320
présent, 15, 20, 21, 24, 32, 38, 40, 48, 54, 60, 61, 62, 63, 65, 76, 78, 79, 83, 84, 91, 95, 97, 123, 126, 129, 149, 157, 166, 170, 173, 189, 195, 202, 216, 220, 222, 226, 228, 237, 249, 256, 261, 267, 272, 273, 302, 303, 306, 308, 314, 316, 325
prévenance, 13, 162, 208, 247, 249, 267, 305, 306, 307, 311
prévention, 13, 15, 35, 37, 38, 54, 55, 56, 84, 95, 96, 98, 105, 115, 147, 149, 191, 193, 223, 226, 237, 243, 248, 250, 254, 255, 256, 261, 264, 272, 275, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 320, 322, 329
prévoyance, 306, 307
privations, 23, 38, 213, 239, 309
problèmes, 14, 29, 31, 32, 34, 43, 45, 83, 91, 108, 110, 114, 115, 120, 127, 129, 139, 140, 153, 167, 194, 207, 211, 214, 220, 226, 227, 254, 283, 284, 291, 306, 310, 321, 328
processus, 16, 20, 24, 27, 34, 35, 41, 42, 43, 48, 50, 63, 64, 65, 69, 70, 71, 72, 77, 79, 86, 88, 97, 98, 106, 116, 117, 120, 124, 131, 133, 137, 138, 149, 158, 179, 184, 211, 212, 213, 214, 215, 223, 227, 237, 257, 266, 271, 276, 282, 284, 286, 302, 305, 309, 312
procréation, 41, 43, 45, 46, 65, 95
professionnels, 13, 14, 20, 48, 53, 55, 67, 76, 80, 82, 83, 86, 90, 91, 92, 95, 96, 101, 104, 105, 115, 134, 139, 143, 146, 147, 148, 149, 166, 184, 186, 188, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 200, 203, 206, 207, 208, 209, 210, 219, 228, 229, 230, 232, 234, 238, 241, 243, 244, 246, 248, 254, 256, 257, 258, 259, 263, 265, 266, 267, 270, 272, 273, 274, 275, 276, 282, 283, 284, 287, 305, 306, 307, 308, 309, 311, 313, 314, 315, 322, 325, 328
projections, 21, 25, 30, 67, 112, 118, 135, 138, 151, 177, 193, 222, 223, 225, 230, 265, 274
projet, 22, 40, 43, 44, 180, 224, 236, 242, 247, 297
protection, 30, 34, 35, 36, 37, 67, 68, 85, 92, 97, 99, 106, 111, 114, 130, 132, 137, 153, 157, 169, 174, 178, 187, 197, 210, 212, 228, 231, 233, 243, 257, 269, 294, 296, 297, 298, 305, 309, 315
protocole(s), 15, 186, 187, 256, 283, 289, 290, 291, 298
psychanalyse, 36, 37, 38, 66, 76, 110, 112, 150, 181, 205, 214, 216, 314, 315, 321, 326, 327
psychanalystes, 26, 106, 170, 196, 197, 291
psychiatrie, 33, 37, 69, 141, 168, 227, 239, 244, 291, 292, 293, 308, 309, 328, 329
psychisme, 14, 51, 52, 61, 73, 110, 119, 124, 128, 137, 153, 164, 209, 222
psychologues, 22, 36, 61, 106, 183, 196, 197, 216, 222, 225, 259, 327
psychomotricien, 225
psychoses, 14, 22
pudeur, 111, 120, 137, 249, 250, 301

puéricultrice, 54, 92, 129, 225, 249, 250, 255, 257, 258, 327, 328
puissance, 16, 23, 25, 34, 35, 41, 51, 64, 82, 102, 106, 121, 122, 124, 131, 181, 182, 186, 206, 235, 272, 277, 295, 297, 313, 314
pulsion, 43, 52, 103, 106, 110, 111, 149, 158, 259, 283
pureté, 27, 28, 58
putti, 28
question, 13, 14, 15, 20, 21, 24, 29, 36, 38, 43, 44, 54, 58, 63, 65, 69, 75, 83, 87, 90, 91, 92, 95, 102, 106, 122, 123, 125, 126, 140, 148, 157, 161, 163, 173, 175, 178, 185, 192, 195, 197, 204, 207, 210, 217, 218, 223, 228, 229, 233, 236, 240, 244, 247, 256, 264, 266, 268, 276, 280, 283, 287, 292, 293, 296, 297, 300, 302, 309, 328
questionnement, 5, 25, 43, 44, 50, 67, 68, 76, 77, 103, 130, 191, 195, 202, 203, 233, 316, 327
Rahnema Madjid, 84
raison, 13, 16, 22, 27, 31, 32, 33, 41, 45, 49, 59, 67, 91, 99, 102, 113, 115, 127, 131, 141, 142, 158, 161, 163, 185, 188, 193, 199, 217, 221, 227, 233, 241, 244, 283, 286, 288, 289, 298, 300, 303, 309
Rapoport Danièle, 54, 195, 247
réalisation, 29, 48, 56, 60, 61, 64, 65, 124, 136, 201, 243, 260, 288
réalité, 22, 23, 40, 45, 53, 54, 58, 66, 120, 125, 135, 144, 145, 148, 161, 184, 185, 202, 203, 220, 222, 231, 262, 288, 303, 305, 326
recherche, 14, 15, 17, 20, 22, 28, 34, 43, 51, 55, 60, 64, 70, 72, 85, 103, 104, 117, 125, 126, 128, 131, 158, 159, 163, 164, 165, 174, 189, 194, 197, 200, 203, 204, 208, 209, 215, 225, 234, 237, 242, 245, 248, 254, 256, 257, 263, 267, 277, 279, 281, 282, 283, 286, 287, 290, 291, 292, 293, 296, 297, 298, 300, 302, 303, 305, 308, 309, 310, 313, 316
réciprocité, 61, 81, 85, 87, 124, 154, 156, 172, 179, 246, 271, 295, 301, 309, 310, 314
reconnaissance, 26, 35, 58, 65, 67, 80, 81, 82, 84, 85, 86, 89, 92, 98, 99, 102, 112, 113, 126, 137, 156, 161, 169, 185, 206, 208, 211, 248, 259, 278, 284, 301, 302, 307, 310, 311, 312, 314, 316
réel, 27, 30, 41, 53, 56, 70, 77, 78, 83, 91, 97, 109, 132, 135, 147, 166, 178, 186, 189, 234, 257, 271, 277, 288, 314
référente, 211
regard, 13, 27, 36, 37, 46, 54, 56, 58, 59, 60, 66, 69, 72, 73, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 86, 88, 110, 114, 123, 130, 137, 142, 146, 158, 161, 167, 176, 184, 186, 189, 194, 195, 196, 200, 203, 216, 218, 247, 250, 261, 263, 279, 283, 293, 297, 301, 316
réincarnation, 24, 91, 125
relation, 13, 16, 17, 21, 26, 28, 29, 30, 34, 38, 41, 42, 45, 48, 49, 50, 55, 58, 59, 61, 62, 64, 65, 66, 68, 69, 71, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 91, 94, 96, 97, 98, 100, 103, 107, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 116, 117, 118, 119, 121, 122, 124, 127, 128, 129, 132, 133, 136, 137, 138, 141, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 155, 158, 159, 161, 162, 165, 166, 167, 170, 172, 174, 175, 176, 178, 180, 181, 182, 184, 186, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 202, 203, 205, 210, 211, 212, 216, 217, 218, 220, 221, 222, 224, 225, 226, 228, 230, 233, 235, 237, 238, 247, 248, 249, 250, 254, 256, 257, 259, 260, 261, 263, 264, 265, 266, 267, 270, 277, 278, 279, 280, 282, 283, 284, 285, 286, 290, 293, 294, 299, 301, 302, 303, 304, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 313, 314, 315, 316, 328
réminiscence, 75, 124, 125, 236
Renaissance, 28, 322
rencontre, 13, 15, 20, 21, 23, 27, 36, 42, 43, 44, 52, 63, 66, 77, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 92, 93, 98, 112, 113, 119, 123, 124, 133, 134, 141, 145, 149, 150, 162, 167, 170, 172, 185, 187, 192, 202, 208, 209, 210,

212, 226, 235, 248, 249, 250, 256, 269, 270, 271, 277, 281, 283, 284, 294, 296, 301, 302, 303, 304, 307, 310, 311, 312, 315, 316
rencontres, 14, 21, 29, 59, 64, 77, 82, 89, 92, 93, 101, 118, 122, 125, 133, 134, 140, 146, 147, 154, 159, 167, 168, 180, 209, 219, 228, 246, 257, 273, 277, 280, 281, 285, 304, 306, 307, 308, 313
repères, 43, 44, 54, 62, 70, 75, 94, 120, 125, 146, 170, 179, 203, 229, 235, 248, 250, 257, 258, 265, 277, 307, 316
répétition, 62, 75, 76, 77, 91, 180, 186, 239, 250, 271, 314
répétitions, 14, 22, 75, 76, 104, 163, 256, 313, 327
représentation, 28, 34, 35, 47, 86, 91, 108, 123, 159, 185, 193, 198, 204, 231
représentations, 27, 30, 36, 38, 51, 54, 86, 95, 102, 110, 112, 113, 120, 133, 134, 137, 146, 159, 178, 182, 186, 193, 197, 198, 222, 223, 224, 229, 255, 279, 281, 289, 312, 313, 315, 329
reprise, 24, 28, 33, 36, 44, 66, 75, 77, 111, 125, 219, 234, 306, 312, 314
réseau, 15, 28, 59, 127, 130, 139, 168, 169, 248, 250, 254, 263, 307, 308
résilience, 21, 153, 255, 259, 306
résistance, 22, 41, 71, 78, 124, 163, 166, 216, 282, 287
respect, 15, 16, 35, 38, 53, 56, 87, 99, 102, 103, 111, 113, 120, 137, 147, 157, 168, 175, 180, 181, 186, 194, 200, 208, 214, 215, 216, 221, 223, 239, 241, 245, 248, 249, 254, 255, 257, 266, 273, 274, 275, 278, 287, 290, 291, 295, 296, 297, 298, 299, 302, 303, 308, 309, 311, 313, 314, 315, 328
responsabilité, 14, 29, 36, 41, 42, 53, 60, 61, 62, 67, 68, 69, 85, 91, 96, 98, 104, 110, 125, 128, 130, 156, 162, 164, 187, 192, 200, 203, 208, 210, 211, 212, 214, 227, 228, 229, 231, 233, 238, 241, 243, 247, 249, 254, 256, 272, 273, 276, 280, 287, 299, 303, 306, 307, 309, 310, 311, 315, 323, 327
ressources, 15, 41, 42, 52, 56, 87, 90, 119, 128, 130, 139, 141, 149, 152, 158, 184, 191, 196, 201, 219, 242, 259, 271, 306, 309
retrait relationnel, 114, 283
revenance, 22
rêverie maternelle, 54
Rey Olivier, 125, 182, 183
rhétorique, 115, 206
Ricoeur Paul, 26, 100, 246
Rilke Rainer Maria, 117
risques, 15, 41, 45, 49, 53, 55, 70, 92, 100, 101, 102, 108, 138, 182, 191, 196, 199, 213, 246, 265, 292, 293, 305, 306, 308, 314, 329
rituel, 33, 140, 179, 186, 187, 188, 189, 210, 217, 270
Robertson James et Joyce, 38, 197, 228
Rogers Carl, 194
Rollet Catherine, 27, 34, 329
Romano Claude, 68
Rousseau Jean-Jacques, 31, 32, 49, 53, 183, 191, 197, 215, 218, 221, 222, 230, 244, 321
Rousseau Pierre, 53
Rousssel, 35
rythme, 59, 73, 81, 145, 174, 189, 209, 216, 247, 249, 254, 258, 264, 283
rythmes, 14, 62, 73, 134, 144, 196, 274, 305, 307
sacrifice, 27, 100, 118
sages-femmes, 32
sagesse, 13, 59, 69, 77, 91, 98, 99, 167, 206, 212, 241, 244, 246, 249, 287
saint Augustin, 20, 21, 27, 164, 165, 266, 267
Saint Exupéry Antoine , 187, 266
Saint Guinefort, 28
saint Paul, 27, 28
Saint-Vincent de Paul, 30, 208
Salaün, 268
santé, 36, 42, 46, 47, 71, 98, 100, 105, 107, 108, 111, 120, 124, 129, 142, 178, 183, 189, 197, 199, 206, 209, 217, 219, 220, 244, 246, 256, 264, 268, 276, 288, 296, 297, 298, 299, 300, 305, 307, 308, 311, 313

Sartre Jean-Paul, 22, 23, 25, 60, 261,
savoir, 13, 15, 21, 43, 44, 58, 59, 62, 69, 88, 93, 115, 126, 127, 128, 131, 146, 147, 178, 187, 192, 195, 196, 199, 204, 209, 212, 213, 215, 229, 230, 232, 238, 239, 265, 278, 282, 293, 294, 301, 304, 310, 315
Scheler Max, 232, 248
Schiller, 111
science, 32, 40, 41, 64, 69, 70, 118, 186, 205, 229, 231, 275, 281, 287, 288, 290, 297
secrétaire, 225
sécurité, 40, 42, 56, 72, 73, 74, 83, 86, 87, 89, 105, 107, 132, 136, 144, 157, 159, 160, 161, 164, 169, 174, 199, 208, 209, 214, 217, 225, 226, 228, 235, 245, 248, 258, 272, 273, 274, 275, 277, 285, 291, 292, 299, 300, 307, 308, 313
Seguin, 33
sein, 27, 35, 38, 40, 54, 55, 71, 75, 81, 124, 132, 140, 152, 164, 179, 192, 199, 200, 209, 210, 214, 227, 234, 241, 242, 254, 256, 258, 259, 265, 268, 302, 303
Sénèque, 94, 95, 167
sens, 13, 22, 28, 35, 43, 49, 50, 56, 57, 58, 59, 61, 63, 64, 65, 68, 70, 73, 78, 79, 85, 87, 88, 92, 96, 98, 99, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 111, 113, 124, 125, 126, 129, 130, 131, 135, 136, 137, 145, 148, 149, 151, 153, 154, 155, 156, 159, 161, 165, 166, 167, 170, 172, 173, 175, 177, 178, 184, 185, 186, 187, 188, 190, 191, 193, 194, 195, 200, 203, 205, 206, 207, 208, 209, 212, 213, 217, 218, 219, 220, 223, 224, 227, 228, 236, 238, 249, 256, 257, 259, 261, 263, 265, 267, 271, 287, 288, 289, 290, 293, 295, 296, 299, 301, 302, 303, 304, 305, 312, 314, 315, 320, 321, 324, 327, 329
sensations, 26, 57, 60, 62, 81, 107, 113, 124, 184, 216, 261, 262, 273, 279, 300, 302
sensible, 29, 56, 57, 58, 70, 105, 124, 125, 129, 138, 217, 221, 259, 263, 283, 288
301, 325
sensoriel, 33, 56, 61, 122, 135, 137
sentiments, 20, 59, 77, 94, 98, 99, 103, 108, 110, 112, 117, 118, 124, 126, 137, 138, 163, 177, 184, 205, 216, 237, 239, 285, 292, 299, 302
séparation, 37, 44, 57, 86, 95, 132, 133, 139, 144, 146, 168, 169, 173, 179, 186, 228, 230, 258, 285, 286, 293, 324
séparations, 38, 53, 54, 57, 73, 96, 116, 139, 154, 197, 228, 243, 273, 286, 287, 305, 307
sevrage, 179, 180, 258
sexes, 44, 223
sexualité, 32, 41, 43, 60, 123, 137, 138, 197, 222, 321, 328
Shakespeare William, 24
Silvertin-Blanc, 35, 37
singularité, 20, 71, 81, 165, 210, 257, 259, 261, 284
situation, 17, 30, 34, 40, 41, 60, 68, 84, 97, 106, 116, 129, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 149, 162, 167, 169, 170, 173, 185, 187, 188, 193, 200, 202, 203, 204, 205, 207, 208, 228, 234, 240, 247, 254, 256, 258, 260, 263, 265, 266, 271, 272, 278, 279, 282, 285, 286, 287, 291, 292, 293, 294, 297, 298, 301, 303, 306, 307
situation étrange, 256, 285, 287
socialisation, 79, 91, 96, 110, 111, 115, 122, 126, 131, 154, 157, 179, 203, 211, 214, 215, 221, 257, 259, 262
société, 21, 27, 30, 31, 32, 33, 34, 38, 40, 43, 46, 67, 69, 84, 91, 95, 96, 100, 102, 103, 115, 132, 143, 146, 152, 153, 157, 159, 164, 178, 179, 180, 182, 183, 184, 191, 192, 196, 197, 199, 210, 212, 213, 215, 221, 222, 223, 225, 227, 231, 233, 237, 241, 242, 248, 255, 268, 271, 275, 281, 304, 305, 306, 311, 313, 321, 322, 325, 327, 329
sociétés, 30, 35, 58, 59, 98, 100, 103, 132, 136, 163, 180, 223
Socrate, 13, 41, 74, 75, 109, 124, 200, 206, 236, 244, 325
soin, 15, 16, 26, 37, 72, 79, 82, 91, 92, 96, 106, 110, 126, 137, 138, 141,

146, 149, 163, 167, 168, 171, 172, 189, 190, 191, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 207, 208, 209, 210, 211, 216, 218, 221, 226, 233, 237, 238, 246, 249, 250, 254, 258, 263, 275, 282, 287,289, 297, 305, 313, 314, 315, 316, 319, 322, 330
soins, 13, 14, 15, 17, 25, 27, 29, 30, 34, 36, 37, 38, 39, 45, 47, 56, 68, 76, 82, 83, 87, 90, 91, 92, 93, 96, 99, 102, 104, 105, 106, 107, 111, 113, 114, 115, 116, 117, 119, 124, 125, 127, 130, 131, 132, 134, 135, 136, 137, 139, 142, 147, 148, 149, 150, 152, 153, 160, 164, 169, 172, 174, 177, 179, 183, 184, 185, 190, 191, 193, 194, 196, 197, 198, 201, 203, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 214, 216, 218, 225, 226, 228, 229, 231, 233, 235, 236, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 254, 255, 256, 257, 258, 262, 272, 274, 277, 281, 283, 286, 290, 292, 294, 296, 298, 300, 302, 303, 304, 306, 307, 308, 309, 311, 313, 314, 319
soins de maternage, 209, 248, 256
sollicitude, 74, 152, 155, 156, 158, 208, 220, 246, 303
sommeil, 14, 21, 25, 60, 62, 67, 73, 81, 90, 141, 145, 150, 151, 180, 181, 209, 217, 220, 257, 299
Sophocle, 240, 303
souci, 14, 38, 48, 52, 68, 76, 126, 130, 156, 186, 193, 196, 204, 208, 218, 225, 236, 246, 248, 249, 250, 256, 268, 272, 277
souffrance, 14, 25, 37, 40, 45, 50, 56, 60, 62, 64, 67, 68, 69, 70, 72, 77, 82, 84, 90, 91, 92, 93, 95, 97, 98, 99, 102, 105, 106, 116, 128, 129, 130, 131, 134, 139, 151, 162, 165, 167, 170, 182, 200, 201, 211, 220, 233, 234, 235, 238, 248, 250, 255, 256, 261, 265, 266, 272, 281, 285, 289, 290, 294, 296, 305, 309, 324, 328
Soulé Michel, 57, 88, 302
soutien, 15, 41, 47, 53, 54, 67, 87, 106, 114, 126, 128, 129, 130, 134, 158, 167, 179, 183, 217, 218, 224, 248, 250, 255, 260, 263, 264, 265, 267, 280, 299, 307, 313, 316
Spinoza, 14, 16, 107
Spitz René, 37, 107, 153, 158, 164, 197, 209, 226, 229, 286
spontanéité, 29, 32, 80, 260
statut, 14, 24, 27, 28, 29, 35, 36, 44, 46, 51, 63, 68, 124, 125, 150, 169, 184, 216, 269, 270, 281, 294, 295, 296, 327
Stern, 58, 123, 130, 131, 216, 254, 283, 300
still face, 256, 282, 283, 284, 297
strange situation, 285
subjectivation, 24, 34
subjectivité, 43, 58, 71, 85, 124, 125, 130, 131, 132, 134, 144, 184, 185, 186, 265, 280, 284
substitut, 37, 82, 208
sujet, 15, 24, 26, 34, 36, 37, 41, 44, 51, 62, 65, 66, 68, 71, 72, 74, 77, 78, 81, 82, 84, 85, 88, 90, 101, 102, 105, 106, 108, 110, 111, 112, 118, 122, 128, 131, 132, 137, 138, 142, 143, 144, 147, 150, 153, 166, 167, 177, 178, 181, 183, 184, 185, 186, 187, 192, 199, 200, 204, 207, 210, 223, 226, 228, 231, 233, 236, 239, 245, 248, 249, 254, 257, 264, 265, 277, 281, 284, 290, 292, 294, 295, 296, 301, 303, 308, 313, 315, 316
sujets, 33, 34, 52, 57, 78, 82, 103, 114, 120, 161, 178, 197, 219, 223, 261, 281, 282, 292, 293, 297, 301, 308
suppléant maternel, 38, 134
surgissement, 13, 14, 64, 68
Szanto Agnès 87
Tardos Anna, 158, 172, 174, 197, 198, 210, 319
technique, 40, 42, 55, 88, 93, 99, 209, 288, 289
télos, 16, 48, 64
temporalité, 41, 60, 61, 62, 78, 82, 126, 186, 201
temps, 13, 20, 24, 25, 28, 31, 33, 35, 41, 42, 46, 47, 50, 51, 55, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 73, 75, 76, 79, 81, 82, 83, 85, 86, 87, 88, 92, 93, 95, 98, 101, 103, 105, 106, 110, 115, 122, 124, 126, 127, 128, 129, 130,

131, 133, 136, 139, 144, 145, 147, 150, 152, 154, 157, 162, 164, 167, 173, 174, 176, 178, 180, 181, 182, 185, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 194, 195, 196, 198, 202, 203, 209, 212, 219, 224, 226, 227, 228, 233, 234, 237, 238, 241, 243, 245, 247, 249, 258, 259, 260, 263, 266, 270, 271, 272, 273, 275, 276, 278, 279, 282, 286, 287, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 299, 301, 305, 307, 308, 311, 313, 316, 321, 323, 325, 327, 330
tendresse, 31, 53, 67, 69, 78, 103, 112, 119, 133, 172, 173, 174, 213, 218, 274, 312
Térence, 15, 155
Terestchenko Michel, 28
Testard Jacques, 100
Thanatos, 106, 110, 117
thérapeutes, 62, 158, 226, 234, 299
thérapie, 61, 67, 147, 181, 205, 209, 239
thérapies brèves, 34
This Bernard, 38, 104, 172, 192, 226, 250, 251, 321
tiers, 14, 20, 42, 43, 50, 51, 55, 67, 68, 77, 78, 80, 82, 85, 86, 87, 89, 98, 105, 111, 114, 127, 130, 151, 153, 165, 184, 203, 211, 225, 228, 232, 233, 238, 241, 246, 247, 254, 256, 259, 264, 269, 277, 297, 299, 300, 310, 313, 315
Tocqueville Alexis de, 183, 326
Tomkiewicz, 36, 246
toucher, 56, 79, 81, 85, 108, 126, 135, 136, 137, 159, 162, 167, 170, 172, 173, 174, 175, 176, 216, 248
tour, 16, 30, 42, 63, 67, 77, 80, 91, 93, 110, 119, 122, 127, 140, 148, 154, 156, 157, 158, 161, 211, 216, 240, 260, 262, 271, 288, 299, 300, 301, 316
tradition, 22, 34, 36, 182, 268, 269
Tranquille Vallée, 33
transcendance, 20, 23, 49, 76, 99, 118, 131, 200, 241
transfert, 22, 112, 169, 204, 205, 302
transformations, 63, 70, 71, 271, 305, 313
transgression, 43, 49, 102, 106, 125, 138
transmission, 17, 125, 131, 146, 154, 158, 184, 196, 197, 200, 211, 260, 297, 315
transparence psychique, 14, 131, 280
Treblinka, 35
troubles, 13, 17, 37, 67, 69, 73, 82, 87, 90, 92, 103, 105, 107, 126, 133, 139, 141, 150, 151, 152, 179, 181, 185, 191, 217, 225, 254, 255, 287, 289, 299, 307, 328
tyran, 109, 116, 167
UNICEF, 36
Unité, 38, 53, 54, 82, 89, 104, 111, 114, 129, 141, 143, 193, 220, 221, 225, 234, 240, 250, 254, 256, 257, 273, 282, 292, 303, 328
Unité Petite Enfance Vivaldi, 220, 328
utopie, 201, 245
Vacquin Monette, 43, 44, 45, 178, 184, 186, 199, 292, 297
valeurs, 15, 22, 46, 98, 125, 147, 152, 155, 178, 179, 182, 191, 196, 201, 212, 213, 221, 233, 237, 239, 240, 242, 268, 273, 284, 300, 302, 303, 315
Varsovie, 35
Veil Simone, 40, 195
Vergely Bertrand, 201
vérité, 15, 88, 100, 127, 153, 202, 204, 206, 229, 238, 245, 259, 267, 288, 290, 301
Vernant Jean-Paul, 99
vertu, 16, 88, 95, 167, 200, 206, 213, 236, 237, 239, 267, 270, 272
vertus, 16, 49, 101, 108, 154, 167, 201, 218, 221, 227, 272, 316
Viaux Sylvie, 55
vice, 16, 172, 222
victime, 27, 29, 35, 92, 167, 169, 198, 199, 221, 239, 293, 315, 321
victimes, 22, 35, 96, 105, 198, 223, 224, 227, 245, 247, 290, 322, 328
Victor, 33, 203, 206, 207, 327
vie, 13, 14, 16, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 31, 32, 33, 37, 38, 40, 41, 42, 44, 45, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 64, 65, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74,

75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 87, 90, 91, 93, 94, 95, 96, 99, 100, 101, 102, 103, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 117, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 135, 138, 139, 141, 142, 143, 149, 150, 152, 154, 156, 161, 162, 163, 167, 169, 172, 174, 177, 178, 180, 182, 183, 186, 189, 190, 193, 194, 195, 196, 197, 199, 200, 204, 206, 209, 210, 211, 213, 215, 216, 219, 223, 224, 226, 229, 230, 233, 237, 239, 240, 242, 243, 246, 247, 248, 250, 251, 254, 257, 259, 261, 266, 268, 275, 278, 280, 281, 283, 286, 287, 288, 290, 292, 293, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 304, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 315, 316, 319, 320, 321, 322, 325, 326, 328, 329
Vierge Marie, 27
Vincze Maria, 157, 159
violence, 13, 14, 17, 26, 29, 40, 50, 53, 56, 57, 61, 62, 72, 77, 81, 83, 84, 85, 87, 92, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 120, 125, 126, 128, 129, 130, 133, 139, 142, 144, 145, 150, 152,156, 162, 163, 165, 168, 169, 174, 177, 180, 186, 194, 196, 198, 199, 203, 205, 212, 217, 220, 222, 223, 224, 227, 228, 233, 238, 239, 240, 242, 246, 256, 259, 289, 306, 308, 309, 310, 311, 312, 319, 320, 322, 323, 327, 329, 330
violences, 17, 23, 35, 38, 82, 84, 90, 95, 97, 98, 99, 104, 107, 108, 114, 115, 117, 119, 137, 142, 143, 145, 157, 163, 178, 196, 198, 199, 201, 217, 225, 227, 305, 309, 310, 313, 328
visage, 20, 66, 79, 81, 83, 85, 104, 105, 118, 122, 123, 125, 145, 146, 158, 159, 184, 189, 192, 210, 235, 236, 248, 256, 262, 272, 280, 282, 284, 285, 293, 303, 315, 316, 324
Visier Jean-Pierre, 26, 43, 44, 216, 226, 227, 329
vitalité, 29, 103, 106, 202, 274, 304, 313
Vivaldi, 54, 104, 143, 219, 225, 234, 257, 273, 329
volonté, 20, 40, 41, 44, 48, 53, 73, 102, 144, 163, 165, 166, 206, 215, 216, 217, 219, 231, 232, 234, 270, 323
vulnérabilité, 54, 82, 93, 101, 112, 137, 139, 140, 178, 193, 205, 210, 226, 230, 233, 277, 282, 313
WAIMH, 87, 88, 104, 261, 262, 285, 329
Wallon Henri, 65, 66, 88, 197
Weil Eric, 99
Wiesel Elie, 83
Winnicott Donald William, 14, 37, 38, 51, 112, 113, 120, 122, 127, 131, 135, 142, 149, 150, 151, 152, 164, 172, 181, 197, 204, 205, 210, 215, 220, 222, 226, 246, 256, 302, 303, 314
Wittgenstein Ludwig, 174
wu-wei, 64
Yiking, 64
Youpalas, 73
Zen, 70
zoé, 50

Pourquoi un événement en apparence si naturel qu'est l'accueil d'un bébé se révèle t-il si bouleversant et si complexe ? Pourquoi cette présence peut-elle provoquer joie et émerveillement ou angoisse et violence ? N'est-ce pas parce que l'enfant si vulnérable détient aussi une puissance créatrice ? Créateur de relations et d'émotions, il est d'emblée un être d'esprit. Il commence sa vie avec son lot, son *daimon* singulier. Suivant celui-ci il sera « jeté-dans-le monde » ou accueilli. Trait d'union entre les forces les plus archaïques et la civilisation, le très jeune enfant nous montre à quel point les mouvements de son corps sont le reflet de sa vie psychique. C'est pourquoi une attention aux soins de maternage, au jeu et aux activités d'éveil va être, avec ses parents, au cœur du processus d'intersubjectivité. Cette éducation première prenant sa source dans le soin est déjà de l'ordre du politique et suppose une éthique qui permette à l'enfant de s'épanouir et d'habiter le monde.

MOTS-CLES

Accueil, attachement, bébé, bientraitance, éducation, émerveillement, émotions, *eros,* éthique, événement, intersubjectivité, jeune enfant, *kairos*, maltraitance, parents, périnatalité, petite enfance, *philia*, présence, prévention, professionnels, puissance créatrice, reconnaissance, relation, responsabilité, sécurité, soin, violence, vulnérabilité.

AUTEURS

Arendt, Aristote, Bergson, Bowlby, Buber, Freud, Heidegger, Kant, Kierkegaard, Klein, Levinas, Locke, Pikler, Platon, Rousseau, Winnicott.

TITRE ET RESUME en anglais

« The presence of a young child » Philosophical event, Ethical issue

A baby's arrival is such a natural occurrence: why does it cause so much upheaval? Why does its presence create so much joy and wonderment or else such angst and violence? Is it because the child possesses both vulnerability and colossal creative potential? Creator of relationships and of emotions, from the beginning, the child is a spiritual being. He starts out life with his fate, his particular *daimon.* After his arrival, he will be thrown in the world or he will be welcomed and integrated. As he is at the interplay between the most archaic forces and civilization, the very young child demonstrates that his physical movements reflect his psychic life. Along with his parents, maternal care, play, and his activities are at the core of the intersubjective process. The care of the child is his initial education and is already reflective of political acts and presupposes an ethic which will allow the child to blossom and to inhabit his world.

Keywords

abuse, attachment, baby, care, creative force, early childhood, education, emotions, *eros,* ethics. event, *good care,* intersubjectivity, *kairos,* maltreatment, neglect, parents, perinatality, *Philia,* presence, professionals, recognition, relationship, *respectful care,* responsability, safety, violence, vulnerability, welcome, wonderment, young child.

Université de Paris Est, Département des Etudes Doctorales 6-8, avenue Blaise Pascal, Cité Descartes, Champs-sur-Marne, 77455 Marne-La-Vallée.